Alain Grandbois



CORRESPONDANCE

ÉDITION CRITIQUE
PAR BERNARD CHASSÉ

BNM

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

CORRESPONDANCE

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

directeur
Jean-Louis Major

comité éditorial
Roméo Arbour, Yvan G. Lepage, Laurent Mailhot

La Bibliothèque du Nouveau Monde regroupe des éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada : le CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Alain Grandbois

CORRESPONDANCE

Édition critique
par
BERNARD CHASSÉ

2003
Les Presses de l'Université de Montréal

Cet ouvrage a bénéficié d'une subvention de la Fédération canadienne des sciences humaines, de concert avec le Programme d'aide à l'édition savante, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient le ministère du Patrimoine canadien du soutien qui leur est accordé dans le cadre du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition. Les Presses de l'Université de Montréal remercient également le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Données de catalogage avant publication (Canada)

Bernard Chassé (1964-)

Grandbois, Alain (1900-1975)

Correspondance

(Bibliothèque du Nouveau Monde)
Éd. critique

Comprend des réf. bibliogr. et un index

ISBN 2-7606-1882-X

1. Grandbois, Alain, 1900-1975 - Correspondance. 2. Poètes québécois - 20e siècle - Correspondance. I. Chassé, Bernard, 1964 II. Titre. III. Collection.

PS8513.R28Z54 2003 C841'.52 C2003-940685-7
PS9513.R28Z54 2003
PQ3919.G72Z48 2003

Typographie et montage : Marie-Andrée Donovan

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 2-7606-1882-X
Dépôt légal, 4e trimestre 2003
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec
© Les Presses de l'Université de Montréal, 2003

Introduction

Pourquoi éditer aujourd'hui la correspondance d'Alain Grandbois? N'est-ce pas rendre publics des textes écrits sous le sceau de la confidence, dévoilant ainsi la vie privée d'un écrivain discret et réservé, qui, de son propre aveu, détestait écrire des lettres?

Signalons d'abord la valeur historique indéniablement liée à une telle entreprise, surtout lorsqu'il s'agit d'un écrivain de la trempe de Grandbois. Il faut aussi en noter l'intérêt proprement littéraire, car la correspondance éclaire les rapports complexes entre l'écriture fonctionnelle et celle de textes dont l'intention est explicitement littéraire.

La correspondance permet de reconstituer partiellement le fil chronologique de la vie mouvementée d'Alain Grandbois. En suivre les traces, c'est parcourir l'histoire du XX^e siècle: né en 1900, Grandbois a vécu dans le Paris de l'entre-deux-guerres, visité l'Espagne de Franco, assisté à la montée du nazisme et parcouru la Chine pré-révolutionnaire de 1934; de retour au Québec, en 1939, il s'est trouvé confronté au règne politique de Maurice Duplessis.

Cette histoire est aussi celle de la famille Grandbois qui, partant de Saint-Casimir de Portneuf, où Henri Grandbois dirige une entreprise prospère, s'établit à Québec. Les lettres que lui écrivent ses parents constituent une véritable chronique de la vie

bourgeoise des années 1920 et 1930. Les relations qu'ils entretiennent avec certaines instances politiques, grâce à leur gendre Mark Drouin notamment, et leurs relations avec certains membres du clergé dans l'entourage de l'abbé Joseph-Émery Grandbois, professeur d'études bibliques au Séminaire de Québec et ami personnel de Mgr Camille Roy, témoignent de leur position sociale privilégiée.

Si Grandbois semble avoir entretenu des réserves à l'égard des milieux littéraires de Montréal et de Québec, il n'en a pas moins participé à l'émergence de certaines institutions. Sa correspondance nous permet d'assister de l'intérieur à quelques-uns des événements clés de la vie littéraire et artistique du Canada français, depuis la fondation de l'Académie canadienne-française (sous la gouverne de Victor Barbeau), où se retrouvent Lionel Groulx, Rina Lasnier et Gustave Lamarche, jusqu'à la montée de la génération des poètes de L'Hexagone au début des années 1950, avec Jean-Guy Pilon, Fernand Ouellette, Jacques Brault et Gaston Miron. On découvre ainsi le réseau d'amitiés qui liait Grandbois à quelques-unes des principales figures du monde littéraire d'alors.

La valeur documentaire et historique de la correspondance est d'autant plus importante qu'il n'existe encore aucune biographie d'Alain Grandbois[1]. Malgré l'intérêt indéniable des sources disponibles, force est d'admettre que le récit biographique d'Alain Grandbois nécessitera une vaste investigation. D'autant plus qu'il y a une sorte de légende autour de la personne de Grandbois, voyageur insouciant et mondain à ses heures, comparable à celle d'un Paul Morand ou d'un Ernest Hemingway, qu'il aurait peut-être incidemment fréquentés.

Alain Granbois a lui-même contribué à édifier sa légende, en élaborant de nombreux textes de fiction sur ses années de jeunesse, tels ceux d'*Avant le chaos* où, par des renvois autobiographiques, l'auteur se substitue à la figure du narrateur et mêle l'exactitude du souvenir au récit imaginaire. Par ailleurs, dans

les entrevues qu'il accorde, Grandbois confond allègrement les faits et les dates. L'édition de sa correspondance permet donc de situer avec plus de précision certains événements: on peut ainsi y suivre l'écrivain bourlingueur, assister à la genèse de ses œuvres, partager avec lui les nombreux drames de ses amours tourmentées.

Alain Grandbois a été de ces rares hommes dont on peut dire qu'ils furent libres. Le regard qu'il porte sur son époque témoigne de ses préoccupations profondes, mais tout autant de ses distances vis-à-vis les règles de la société, le clergé et le nationalisme canadien-français. Sa correspondance permet surtout de mieux comprendre l'homme derrière le personnage. On y découvre sa pudeur, son extrême sensibilité, ses crises d'angoisse, sa neurasthénie, son besoin de solitude, ses souffrances physiques, son alcoolisme. On y perçoit aussi la noblesse du poète des *Îles de la nuit*, sa délicatesse, son sens de l'humour et de l'autodérision, son profond attachement à la vie, sa loyauté et son indéfectible amitié pour ceux et celles qui l'auront aimé et respecté tel qu'il était. S'y révèle enfin sa générosité à l'égard des jeunes poètes qui sollicitent ses conseils ou son aide.

La correspondance d'Alain Grandbois n'a rien de littéraire, au sens où l'on entend généralement ce terme: il n'y fait pas de littérature. Ses lettres sont généralement courtes, écrites dans un style rapide, sans fioritures, avec une sorte de détachement constant. Rares sont les épanchements du «moi», plus rare encore le questionnement sur ce qu'est ou doit être la littérature. En ce sens, Grandbois épistolier n'a rien d'un Franz Kafka ni d'un Saint-Denys Garneau, chez qui l'écriture épistolaire se confond avec celle du journal intime, rien d'un Paul-Émile Borduas pour qui le commerce des lettres, ainsi que l'a signalé Gilles Lapointe (*L'Envol des signes*, 1996), constitue un défi à l'écriture elle-même. Alain Grandbois écrit des lettres par nécessité, plutôt que par plaisir: pour lui, l'écriture épistolaire a une visée fonctionnelle. Cela ne veut pas dire pour autant que sa correspondance est dénuée

d'intérêt pour la «chose littéraire». Bien au contraire. On y retrace la genèse de l'ensemble de son œuvre, depuis la rédaction difficile de son premier livre, *Né à Québec* (1933), jusqu'à la publication de *Poèmes* à L'Hexagone, en 1963. Toute la vie d'Alain Grandbois a été marquée par la littérature: par les livres qu'il a lus et relus, par ceux qu'il a écrits et par ceux qu'il a souhaité écrire. Depuis les premiers poèmes adressés à Simone Routier au début des années 1920, jusqu'à la relecture de Proust à la fin de sa vie, Grandbois a vécu pour et par la littérature, dont il n'exigeait rien de moins que la perfection.

Cette édition de la correspondance s'inscrit dans le cadre du projet d'édition critique des œuvres d'Alain Grandbois, dans la «Bibliothèque du Nouveau Monde», où ont déjà paru *Poésie I* et *II* (1990), *Visages du monde* (1990), *Avant le chaos et autres nouvelles* (1991), *Né à Québec* (1994), *Proses diverses* (1996) et *Les Voyages de Marco Polo* (2000). Lecteurs et chercheurs, biographes et historiens disposeront désormais d'un instrument de travail qui permettra de relire et de redécouvrir l'œuvre de Grandbois dans son ensemble.

Les lettres d'Alain Grandbois

D'Alain Grandbois, on connaissait déjà les lettres à Simone Routier, publiées en 1978 sous le titre *Rencontres avec Simone Routier suivies des Lettres d'Alain Grandbois* (Éditions de la Parabole, Joliette, 1978). Principalement écrites de 1920 à 1922, elles témoignent de la sensibilité amoureuse du jeune homme déchiré entre les désirs de la chair et la moralité chrétienne. Alain Grandbois y met son cœur à nu et tente de surmonter la douleur de la séparation d'avec Simone, rentrée à Québec, alors que lui séjourne encore au lac Clair, où la famille Grandbois habite durant l'été, ou à Saint-Casimir de Portneuf. Déjà sensible à la littérature — il lit aussi bien Edgar Allan Poe que Musset et Alfred de Vigny —, il écrit de longues lettres passionnées et adresse à Simone Routier des lettres-poèmes empreintes

d'un romantisme juvénile. Quelques lettres, au cours des années 1940 et 1950, témoignent de l'amitié qui subsiste entre lui et celle qu'il surnomme affectueusement la «petite Monne».

Les lettres de Grandbois à Lucienne Boucher ont paru en 1987 sous le titre *Lettres à Lucienne* (établies, présentées et annotées par Lucienne Boucher-Dumas). Nous en établissons le texte à partir des photocopies des lettres manuscrites, que Lucienne Boucher a confiées à Andrée Maillet, amie de longue date et confidente. Nous avons également retrouvé dans le fonds Grandbois de la Bibliothèque nationale du Québec des versions manuscrites de plusieurs de ces lettres[2]. Coiffé du titre «Le roman inutile», le carnet dans lequel se trouvent ces brouillons constitue une sorte de laboratoire d'écriture. Alain Grandbois ne s'est pas contenté de transcrire ses lettres après les avoir écrites d'un seul trait: il a coupé par endroits, ajouté ici et là, déplacé des parties. La version finale, qui diffère parfois sensiblement des brouillons, résulte d'un véritable travail de réécriture. Intégrées au corpus de la correspondance de Grandbois, ces lettres des années 1932 et 1933 prennent une autre dimension.

Notre édition reprend enfin la «Lettre d'amour pour *Un cœur vide*» à Sophie Jablonska, publiée par Jacques Brault dans *Délivrance du jour et autres inédits*, aux Éditions du Sentier en 1980.

À la correspondance déjà publiée, nous ajoutons les lettres et brouillons de lettres de Grandbois contenus dans un lot de documents déposé à la Bibliothèque nationale du Québec, en 1980, par sa sœur, madame Jeanne Grandbois-Drouin, soit: cinquante-cinq lettres et les brouillons de lettres de Grandbois; quatre cent vingt et une lettres reçues et conservées par Grandbois; vingt-trois lettres dont Alain Grandbois n'est ni le destinateur ni le destinataire. Madame Grandbois-Drouin a effectué, en 1991, un second dépôt à la Bibliothèque nationale du Québec. Comme le précédent, celui-ci comprend plusieurs documents personnels d'Alain Grandbois: outre des documents iconographiques, s'y trouvent une partie de sa correspondance d'affaires, des lettres de Marceline Jeanne Gaffet, la plupart des brouillons des lettres de 1920-1922 à Simone Routier,

une copie du contrat d'édition des *Îles de la nuit*[3] et la correspondance de madame Grandbois-Drouin avec Gaston Miron, du temps que ce dernier était directeur des Éditions de L'Hexagone. Les autres lettres d'Alain Grandbois et celles de ses destinataires proviennent de divers fonds d'archives privées et publiques.

Selon Patricia Devlin-Watson, les lettres échangées entre Alain Grandbois et Marguerite Rousseau ont été détruites. Plusieurs indices laissent croire que d'autres documents personnels d'Alain Grandbois ont subi le même sort. Ce qui ne signifie évidemment pas qu'il n'existe pas d'autres correspondances ni d'autres fonds d'archives privées où pourraient se trouver des lettres de Grandbois. Il se peut aussi que des recherches en Europe ou en Chine permettent d'ajouter un jour à la correspondance de Grandbois. Nos démarches auprès des membres de la famille de Jules Supervielle, qu'Alain Grandbois aurait fréquenté à Port-Cros dans les années 1930, et auprès du légataire testamentaire de Marceline Jeanne Gaffet sont cependant demeurées infructueuses.

La correspondance familiale

Nous n'avons retrouvé que cinq lettres d'Alain Grandbois à sa famille: une à son père, en 1934, trois à sa mère, en 1933 et 1944, et une à sa sœur Jeanne, en 1956. Ce nombre est minime lorsqu'on le compare à l'ensemble de la correspondance familiale déposée à la Bibliothèque nationale du Québec, soit quarante-trois lettres de Bernadette Rousseau-Grandbois (de 1925 à 1944), vingt-trois lettres d'Henri Grandbois (de 1925 à 1947) et trois lettres de l'abbé Joseph-Émery Grandbois (dont deux sont datées de 1926 et la dernière, de 1931). Cette correspondance, que nous donnons en appendice (p. 415-538), constitue un document de tout premier ordre: son contexte d'énonciation est intimement lié à la vie et au développement social et économique de Saint-Casimir, de Montmagny, où habite la famille Rousseau, et de Québec, où les Grandbois occupent une

place privilégiée. Écrites avec la simplicité de la conversation quotidienne, elles sont marquées par la personnalité de chacun des signataires.

Bernadette Rousseau-Grandbois s'y révèle une mère entièrement dévouée à sa famille. Elle informe son fils de ce qui se passe à la maison, lui parle longuement du mariage de ses sœurs cadettes, raconte les rapports avec le voisinage, les soirées mondaines qu'elle organise à leur résidence de la Grande-Allée. Henri Grandbois, de son côté, discute de ses affaires, qui le préoccupent au plus haut point. Industriel prospère au début des années 1920, il effectuera de mauvais investissements et s'engagera dans des partenariats qui tourneront mal. Il ne se prive pas non plus de décrire et parfois de décrier le paysage politique canadien et québécois: d'allégeance conservatrice, il critique le gouvernement libéral d'Alexandre Taschereau. Quant à l'abbé Joseph-Émery, l'oncle Jos, il veille à ce que son neveu suive le droit chemin des études et des traditions familiales. Convaincu de l'importance de l'éducation supérieure et de la nécessité de poursuivre des études en France, il tente d'encourager Alain et de le guider. Son rôle sera aussi déterminant dans le projet de rédaction de *Né à Québec*.

Après des études de droit à l'Université Laval à Québec, Alain Grandbois s'inscrit, en 1925, à la Sorbonne et à l'École libre des sciences sociales. Il pense rester un an à Paris, deux ans tout au plus, dans le but de parfaire sa formation intellectuelle. Son oncle, l'abbé Joseph-Émery Grandbois, l'encourage, lui qui croit fermement que les études supérieures sont nécessaires pour l'obtention d'une «chaire à l'Université Laval» (lettre d'Henri Grandbois, 6 janvier 1928) ou d'un poste d'avocat dans un grand cabinet de Québec. Plusieurs autres jeunes hommes de son entourage, presque tous issus de familles bourgeoises, ont suivi ou suivront un parcours analogue: notamment, Jean Bruchési, boursier de la Province de Québec de 1924 à 1927, Paul Fontaine, jeune et brillant avocat de Québec, qui occupera plus tard un

poste au ministère de la Justice du Québec, Langevin Cimon, fils du juge Cimon, René Garneau, le docteur Paul Dumas, qui épousera Lucienne Boucher dans les années 1940, André Laurendeau, que Grandbois rencontrera à quelques occasions et qui séjournera à Paris en 1936-1937. Tous graviteront autour de la Maison des étudiants canadiens ou de l'ambassade du Canada.

De 1925 à 1929, subventionné par son père, qui lui fait parvenir une allocation mensuelle variant entre cent et cent vingt-cinq dollars, Alain vit confortablement et profite de diverses occasions pour voyager et découvrir l'Europe. Il effectue un séjour à Londres, pour apprendre l'anglais (lettre d'Henri Grandbois, 24 octobre 1926), puis il visite la Hollande, la Suisse, l'Allemagne, l'Espagne.

Bernadette Rousseau-Grandbois et Henri Grandbois informent leur fils de ce qui se passe au pays. Leurs lettres, truffées de détails sur la vie familiale, parlent aussi bien d'économie et de politique que de leurs rapports avec la bourgeoisie de Québec. La famille maternelle comprend les oncles Rousseau: Arthur, doyen de la Faculté de médecine de l'Université Laval et ami personnel de Mgr Camille Roy, avec qui il fonde l'hôpital Roy-Rousseau en 1914; Maurice, avocat et homme d'affaires bien connu de la région de Montmagny, où il fut maire puis conseiller juridique pour la Compagnie d'électricité de Montmagny. Du côté paternel, il y a la présence discrète mais constante de l'oncle abbé Joseph-Émery Grandbois, qui enseigne au Grand Séminaire de Québec, après de brillantes études en théologie biblique.

La correspondance familiale donne aussi des nouvelles des «petites sœurs» d'Alain et de ses frères: Gabrielle (née en 1902), qui a épousé Raymond Paquin; Madeleine la «mondaine» (née en 1903), qui a épousé l'avocat Pierre de Varennes; Jeanne la «rieuse» (née en 1907), épouse de Mark Drouin, avocat criminaliste et futur sénateur; Catherine la «critique» (née en 1910),

épouse du chimiste Paul Gagnon; Louis (né en 1905), enfant sensible et nerveux; Jean (né en 1916), qui complétera des études de médecine et deviendra chirurgien.

Bernadette et Henri décrivent longuement ce que font leurs enfants, leurs projets, leurs études, leurs réussites, mais aussi leurs difficultés ou leurs échecs. C'est là, bien sûr, une façon de tenir leur fils aîné au courant de ce qui se passe, de combler son absence en le faisant participer à la vie de la famille, mais c'est aussi une manière de lui rappeler leurs attentes. Chose certaine, la pression exercée sur Alain sera constante et deviendra de plus en plus lourde, à mesure qu'il retardera son retour au pays.

Les premiers indices de résistance se manifestent au cours de l'année 1927-1928. Alain abandonne ses cours à la Sorbonne et à l'École des sciences sociales et, du même coup, son projet de mémoire sur le philosophe Antoine Rivarol. Henri et Bernadette s'inquiètent. Ainsi, ces vœux à l'occasion du vingt-huitième anniversaire d'Alain:

> Je te souhaite donc une bonne santé et forme des vœux pour le succès de ton avenir qui reste toujours mystérieux pour nous. J'espère que tu atteindras sûrement le but vers lequel tu vogues sans nous le faire savoir... N'oublie pas cependant qu'ici il y avait place pour toi et que le succès — en y mettant un peu de bonne volonté — ne tarderait pas à venir. Enfin, tu n'es plus un enfant et tu sais, mieux que moi, ce qui te convient et ce qui fera ton bonheur (lettre d'Henri Grandbois, 24 mai 1928).

Ces inquiétudes sont liées à la situation financière de plus en plus précaire de la famille Grandbois, profondément affectée par un ralentissement imprévu de l'industrie du bois, par la chute des valeurs boursières et par de mauvais investissements, notamment dans la laiterie Champlain, condamnée par les autorités publiques en 1928 pour avoir enfreint les règles d'hygiène. L'argent qu'Henri Grandbois fait parvenir à son fils devient une charge supplémentaire qui hypothèque le train de vie de la famille. Résignés, Henri et Bernadette verront leur fils prendre

une direction autre que celle dont ils avaient rêvé pour lui. Même l'intervention de l'oncle Jos n'y fera rien.

À défaut de répondre aux appels qui lui sont lancés d'outremer, Alain Grandbois s'engage dans la rédaction de son premier livre, *Né à Québec*, dont la publication en 1933 deviendra «enfin» une source de fierté pour la famille. Le prestige social tant attendu viendra donc par le truchement de l'image de l'écrivain respecté: «Tu deviens quelqu'un, mon Alain, et ta maman est fière de son fils», lui écrira Bernadette Rousseau-Grandbois à l'occasion de la publication de *Né à Québec*.

Les principaux correspondants

Simone Routier

La correspondance d'Alain Grandbois avec Simone Routier commence à l'été 1920. Simone vient de quitter le lac Clair, où la famille Grandbois possède un domaine[4]: Alain lui écrit à Loretteville, où sa famille réside pour l'été. C'est par sa sœur Gabrielle, pensionnaire comme elle au Couvent des Ursulines à Québec, que Simone Routier a rencontré Alain Grandbois. Enthousiaste et dynamique, elle apporte un peu de gaieté dans la vie du jeune homme, souvent enclin à la dépression et au repli sur soi. Leurs rapports seront ponctués de ruptures et de retrouvailles, de silences et de longues explications.

Dans ses lettres, Grandbois exprime sa vision de l'amour, une vision romantique, sinon morbide, où se confondent l'être aimé et la femme disparue. L'amour est pour lui ce qui fait mal, parce qu'il ne nous appartient pas ou parce qu'il nous échappe d'une manière ou d'une autre. C'est la même vision qui trouvera à s'exprimer, dix ans plus tard, dans les lettres à Lucienne Boucher, où le souvenir de l'aimée se confond à celui d'une «morte»: «Et je t'aimerai, toi si vivante, comme on aime une morte» (*infra*, p. 118). Simone apparaît comme la femme inaccessible, et l'amour que ressent Alain s'apparente à celui que

l'on porte à la Vierge Marie: «Je vous aime, Simone, comme les Nonnes, autrefois, dans des chapelles ardentes et basses, avec des extases, adoraient la Vierge» (*infra*, p. 66). L'écriture épistolaire devient une forme de deuil: «Ma petite Monne d'autrefois, au sourire doux, au sourire triste. Jamais, jamais je ne la reverrai, et je vous hais quand je pense à Elle. Elle est morte pour toujours, et c'est Elle que je pleure» (*infra*, p. 99).

La rupture survient quand Simone apprend qu'Alain a depuis longtemps été initié aux jeux de l'amour — ce qu'il racontera dans «Cela peut faire bondir...» et dans «Lucette» (*Proses diverses*, p. 24-28 et p. 38-40) — et qu'il fréquente en secret une femme mariée. Les lettres brûlantes et remplies de promesses, où le désir physique ne s'exprime qu'avec une extrême pudeur, prendront dès lors un autre sens. Choquée et déçue, elle se réfugie dans le silence et les bons principes, pour renouer avec son souhait de jeunesse d'entrer en religion. Suivront quelques billets et quelques rencontres amicales au cours de l'été 1923, puis le départ d'Alain pour Paris en septembre 1925. Leurs routes se croiseront encore quelques fois, à Paris notamment, où Simone Routier habitera à partir du début des années 1930 et travaillera aux Archives canadiennes. Femme active, engagée dans les milieux littéraires parisiens et québécois, auteur de nombreux livres, écrivain salué par la critique de son époque — elle remporte le prix David en 1929 —, Simone Routier gardera une grande affection pour celui qui aura cru se reconnaître en certains vers de *L'Immortel Adolescent*.

Les lettres de jeunesse à Simone Routier annoncent déjà quelques-uns des traits qu'on retrouvera tout au long de la correspondance d'Alain Grandbois. D'abord son aversion des mondanités. Bien qu'il soit lui-même issu d'une famille bourgeoise et que sa mère, en particulier, ne dédaigne pas les rencontres de ce genre, Grandbois portera toute sa vie un regard ironique sur la bonne société. Il se moque des soirées et des bals auxquels Simone l'invite, comme il se moquera, dans ses lettres à

Lucienne, des salons bourgeois des années 1930 et, plus tard, des remises de prix littéraires et des rencontres d'écrivains. S'y manifeste également son attitude à l'égard du catholicisme. «Je ne crois à rien, à personne», écrit-il à Simone Routier (*infra*, p. 80). Il manifestera la même attitude, quelque trente ans plus tard, dans ses lettres au chanoine Groulx, au père Gustave Lamarche et à Rina Lasnier. À cette dernière, il dira: «Je ne crois ni à l'impuissance, ni à la puissance, ni à la dignité, ni à la noblesse, ni à l'esprit de l'être humain. *Je veux Dieu*. Le reste, malgré le talent, le génie, n'est même pas la poussière. Je vous envie — et croyez bien que je ne fais pas d'ironie — de vous baigner dans Sa connaissance comme dans une source fraîche et merveilleuse et créatrice de beauté» (*infra*, p. 240). Enfin, les lettres de jeunesse à Simone Routier annoncent la place que tiendra la littérature dans la vie d'Alain Grandbois. C'est à elle, la «petite Monne», qu'il adresse deux de ses premiers poèmes: l'un écrit la veille de son dix-septième anniversaire, l'autre au cours des années 1920.

Lucienne Boucher

Alain Grandbois et Lucienne Boucher ont fait connaissance à Paris, au milieu des années 1920: Grandbois avait été présenté par son ami Marcel Dugas à la mère de Lucienne, M^me^ Georgine Normandin-Boucher, qui recevait écrivains et musiciens dans son salon de la rue La Motte-Picquet, dans le VII^e^ arrondissement. Ils ne seraient toutefois devenus amants qu'en septembre 1932, lors d'un séjour à Cannes.

Au moment de leur rencontre, Lucienne est séparée depuis longtemps de son premier mari, le musicien Alfred Laliberté[5]. Elle a bien un amant, mais elle semble s'entendre plus ou moins bien avec lui. De son côté, Alain vient de rompre avec son amie polonaise Sophie Jablonska, la petite «Jade», avec qui il a habité un temps boulevard Raspail à Paris.

Peu après avoir parcouru ensemble la Côte d'Azur, les deux amants connaissent une première séparation: Lucienne doit rentrer à Paris auprès de sa mère qui la demande; Alain regagne Port-Cros, où la fin de la rédaction de *Né à Québec* l'attend. C'est l'occasion de leurs premières lettres, débordantes d'espoir et de promesses, mais chargées déjà de regret et de nostalgie: «Je me réfugie en toi, cette nuit, comme dans le coin le plus doux, le plus secret, le plus obscur du monde. Je n'ai jamais été plus seul, plus nu. Jamais plus près de cette mortelle limite qui sépare la lumière de l'ombre. Je n'ai pas de larmes. J'écris avec des yeux secs. Mais je veux cette dernière illusion, ce dernier mirage: ton amour» (lettre du 22 septembre 1932, *infra*, p. 115).

Leur seconde rencontre date de la fin octobre 1932. Lucienne fuit Paris pour aller retrouver Alain à Port-Cros. Après leur seconde séparation, rien ne sera plus comme avant. Grandbois cherche en vain à dissiper les malentendus que l'écriture épistolaire semble entretenir. De longues lettres d'explications dans lesquelles la «logique» fait place à la vérité du «cœur» et des émotions succéderont ainsi aux lettres passionnées, investies de la seule et unique présence de l'autre. La rupture paraît inévitable, presque annoncée. Le ton change, les lettres se font moins fréquentes, les silences, plus longs.

Outre la difficulté qu'il éprouve à s'investir dans une relation amoureuse durable — «Je hais l'amour. Mais moins que je ne t'aime», écrira-t-il à Lucienne (*infra*, p. 132) —, Grandbois connaît des ennuis financiers qui contrastent avec le mode de vie bourgeois de Lucienne. Sans compter qu'il tente de mener à terme la rédaction de *Né à Québec*, un ouvrage sur lequel il peine depuis près de cinq ans. Par ailleurs, le projet que formule Lucienne de retourner vivre avec lui au Canada n'a pas de quoi le séduire. C'est en effet au cours de l'année 1933 que Grandbois organise son premier départ pour la Chine, projet qu'il caresse, semble-t-il, depuis l'hiver de 1926: il se documente, demande à son ami

Marcel Dugas de lui faire parvenir des livres sur l'Orient et planifie son itinéraire.

Marcel Dugas

Malgré leur différence d'âge — plus de quinze ans les séparent —, Marcel Dugas et Alain Grandbois se sont liés d'amitié dès leur première rencontre, en 1926. Leur correspondance s'échelonnera sur une vingtaine d'années, jusqu'à la mort de Dugas, en janvier 1947.

Le style épistolaire de Dugas est aux antipodes de celui de Grandbois: il y a chez lui une sorte de frénésie, comme s'il ressentait le besoin de tout dire, de prendre toute la place. En constante représentation, il refuse de laisser voir ses blessures et ce qui le préoccupe réellement. Dugas est un être de contrastes et de contradictions. Passionné, excessif, il refuse les jugements tièdes et dit tout haut ce qu'il pense, exigeant tout de son interlocuteur comme de lui-même. Il peut aussi être affectueux, tendre et sensible, s'informant du travail de son ami, de ses amours, de son état de santé. De son côté, Grandbois répond presque toujours avec le même calme, la même sollicitude. Par moments, il tente de justifier ses longs silences, de pondérer les propos de Dugas, lui raconte ce qu'il fait et décrit ses rencontres avec quelques connaissances communes.

Marcel Dugas est bien connu dans le milieu des Canadiens français à Paris. Ses gestes d'éclat, son homosexualité[6], qu'il affiche sous des aspects de dandy, ont fait de lui une sorte d'esthète à la Gide. Il a vécu à Paris de 1910 à 1914, ne rentrant au Canada qu'à la déclaration de la guerre. En 1918, il a collaboré au *Nigog*, où il s'est fait remarquer par la virulence de ses propos. Il est l'auteur de recueils de poèmes en prose (*Poèmes en prose*, «Bibliothèque du Nouveau Monde») ainsi que d'essais critiques (*Le Théâtre à Montréal. Propos d'un huron canadien*, 1911; *Feux de Bengale à Verlaine glorieux*, 1915; *Versions*, 1917; *Apologies*, 1919; *Littérature canadienne. Aperçus*, 1929; *Approches*, 1942). À

Paris, où il habite depuis 1920, et jusqu'à son retour en 1940, il travaille comme commis au Bureau des Archives nationales du Canada.

Dugas s'est institué le «directeur de conscience» du jeune homme, trop enclin, dira-t-il, des années plus tard, au découragement et à la paresse («Né à Saint-Casimir. M. Alain Grandbois», dans *Approches*, p. 41-64). Il a également joué un rôle important dans la formation littéraire et intellectuelle de Grandbois: il lui a offert de nombreux livres et lui a fait connaître l'œuvre de Gide[7]. Il l'a aussi introduit dans certains salons parisiens: il l'a présenté à son amie Louise Read, à madame de Faucamberge, qui publiait chez l'éditeur Messein, là même où Grandbois fait paraître son premier livre, et à madame Normandin-Boucher, mère de Lucienne.

Lors de la publication de *Né à Québec*, Bernadette Rousseau-Grandbois demandera à Dugas d'intervenir auprès de ses amis écrivains ou critiques littéraires pour qu'ils rendent compte de l'ouvrage de son fils:

> Je ne puis terminer sans mêler ma voix, toute profane qu'elle soit, à tant d'autres plus autorisées et vous offrir mes cordiales félicitations pour ces magnifiques ouvrages, les vôtres, écrit-elle à Dugas, que nous lisons non seulement avec charme et intérêt mais avec fierté. De telles œuvres écrites par une main canadienne, nous le répétons bien haut, quel grand honneur pour toute une race, pour le Canada français ! Ce que vous me permettrez de vous dire encore, c'est toute l'affection que vous porte une maman au souvenir des heures réconfortantes que mon Alain a passées près de vous, de la bonne amitié qui vous lie à ce cher enfant (lettre du 30 janvier 1934, ACA, fonds Marcel Dugas).

Entrecoupées de quelques voyages au Canada et de quelques visites de sa famille en France, quinze années de bourlingue et d'écriture s'écouleront, de 1925 à 1939, avant que Grandbois ne revienne s'établir au pays. Lire la correspondance de cette période, c'est avoir accès à l'univers éclaté de Grandbois, où évoluent et où se croisent de nombreux autres Canadiens qui ont

choisi de vivre à Paris. C'est aussi assister à la formation littéraire de Grandbois, dont l'œuvre est encore en gestation.

Académiciens

À l'été de 1939, quelques mois après avoir effectué un second séjour en Chine, probablement entre novembre 1938 et janvier 1939, Alain Grandbois reçoit l'ordre de rentrer le plus tôt possible au Canada, à cause de la déclaration imminente de la guerre. Le 5 décembre 1939, trois mois après le déclenchement des hostilités, il atterrit à l'aéroport de Saint-Hubert en banlieue de Montréal. Ébranlé par les événements et sans ressources financières, il gagne le domicile de ses parents à Québec, où il demeure jusqu'au printemps de l'année suivante.

À l'été de 1940, après un bref séjour à Saint-Irénée de Bellechasse et quelques semaines passées dans un petit hôtel de Deschambault, où il termine la rédaction des *Voyages de Marco Polo*, Grandbois effectue un autre séjour chez ses parents, au 127 de la Grande-Allée à Québec. Sans le sou, il s'installe par la suite à Montréal et plonge dans la dépression. Inquiet, Marcel Dugas écrit à son sujet à sa nièce Bérengère Courteau:

> Bien mauvaises nouvelles de Grandbois. Il faut prier pour lui. La neurasthénie, le découragement, et tout ce qui s'ajoute à ces mots le talonnent. Il faut prier pour cet être afin que le courage le maintienne dans la vie. Je déprime aujourd'hui avec son amie qui, maintenant, habite Ottawa, ayant un de ses fils à l'Université. Madeleine de Varennes, sœur d'Alain, téléphonait hier qu'il était au plus bas. Prions pour lui afin qu'il ne recoure pas au suicide, ce dont je le crois capable, le petit malheureux (lettre du 4 septembre 1941, BNQ 35/1/17).

L'amie à laquelle Dugas fait allusion est Marguerite Rousseau, cousine germaine d'Alain, qu'il épousera en 1958. Mère de quatre enfants, elle a quitté son mari, l'avocat Bernard Devlin, et vit d'abord à Ottawa, puis à Montréal.

Grâce à Jean-Marie Nadeau, un ami de Marcel Dugas, Grandbois est engagé à titre d'assistant-catalogueur à la biblio-

thèque Saint-Sulpice à Montréal, qui s'apprête à rouvrir ses portes, fermées depuis 1931 en raison de la crise économique. De septembre à décembre 1942, il publie quatre nouvelles dans *La Revue moderne*, que dirige Henri Girard. Cette revue populaire compte parmi ses collaborateurs le romancier Ringuet (Philippe Panneton), Lucien Parizeau, qui sera l'éditeur des *Îles de la nuit*, René Garneau, que Grandbois connaît depuis le milieu des années 1930 pour l'avoir rencontré à Paris, et l'archiviste et écrivain Robert de Roquebrune. Roger Duhamel y signe une chronique sur la littérature canadienne-française; Lucienne Boucher y dirige les pages féminines et y publie quelques articles sur les arts — son mari, Paul Dumas, est un collectionneur avisé, ami du peintre Paul-Émile Borduas — en plus de répondre au courrier du cœur. À la demande de René Garneau, directeur du service de la radio internationale de Radio-Canada, Grandbois rédige, à l'automne de 1943, une série de textes radiophoniques sur la guerre sino-japonaise[8]. Il prononce à Montréal et à Toronto une conférence intitulée «Visages de Chine». Parallèlement, il reprend quelques projets d'écriture laissés en chantier, dont la biographie de Sun Yat-Sen, qu'il abandonnera définitivement en 1945.

La correspondance d'Alain Grandbois révèle combien les années 1940 ont été difficiles pour lui, mais elle jette un éclairage nouveau sur les réseaux d'influence qui orientent l'institution littéraire. Si Grandbois se retrouve peu souvent sur la scène publique, à l'encontre d'intellectuels comme Victor Barbeau et Lionel Groulx, il n'en demeure pas moins qu'il est en rapport avec plusieurs des principaux acteurs des événements littéraires et artistiques.

Trop «timide» pour aller vers les autres, selon une lettre de Marcel Dugas à Victor Barbeau (12 novembre 1942, BNQ, fonds Victor Barbeau), Grandbois n'aurait peut-être jamais pénétré, de sa propre initiative, le milieu littéraire et intellectuel de l'époque. Ce sont les autres qui lui proposeront de publier et l'inviteront à

participer à leurs activités. Grandbois se retrouvera ainsi au cœur de plusieurs événements, dont la fondation de l'Académie canadienne-française, en 1944. Invité à y siéger, il participera à la plupart des séances, du moins au début. C'est pour lui l'occasion de renouer avec Victor Barbeau et de rencontrer Lionel Groulx, Rina Lasnier et Gustave Lamarche, avec qui il échangera quelques lettres.

Victor Barbeau et Alain Grandbois se sont rencontrés au début des années 1940, par l'intermédiaire — encore une fois — de Marcel Dugas. Barbeau et Grandbois ont reçu le prix David la même année (en 1941), le premier pour *Ramages de mon pays: le français tel qu'on le parle au Canada*, le second pour *Les Voyages de Marco Polo*, publiés l'un et l'autre chez l'éditeur Bernard Valiquette. La première lettre de Barbeau, de juillet 1941, donne le ton à ce qui deviendra, au fil des ans — plus de vingt-cinq ans —, l'une des correspondances les plus importantes et les plus riches du corpus grandboisien: trente-sept lettres d'Alain Grandbois et neuf de Victor Barbeau.

La première lettre de Barbeau à Grandbois a pour but de le convaincre de faire partie de la Société des écrivains canadiens:

> Bien que je vous aie fait demander à plusieurs reprises si vous vouliez être des nôtres à la Société, vous n'avez jamais répondu. Aujourd'hui, c'est un ultimatum que je vous adresse. Vous n'avez pas le droit de refuser ne serait-ce que par esprit de solidarité. Je vous inscris donc au nombre de nos sociétaires. Ça ne vous coûtera rien et le seul inconvénient qui en résultera pour vous sera de lire (et encore!) nos circulaires. C'est dit? Alors c'est fait (lettre du 2 juillet 1941).

Alain Grandbois, qui a toujours refusé de faire partie de quelque association que ce soit, ne répond pas à la lettre de Barbeau. Dugas intervient, le 4 août suivant: «Barbeau m'écrit qu'il vous a adressé une lettre par l'entremise de Valiquette et qu'il n'a pas reçu de réponse. Je vous conseille de lui répondre» (BNQ, fonds Victor Barbeau). Rien n'y fait. Barbeau passe aux actes et inscrit de son propre chef le nom de Grandbois dans le répertoire des

membres de la Société (*La Société des écrivains canadiens. Ses règlements — Son action — Bio-bibliographie de ses membres*, Montréal, Éditions de la Société des écrivains canadiens, 1944, p. 75).

Le dialogue épistolaire ne reprendra qu'en 1944. À la demande de Barbeau, Grandbois rédige un court texte intitulé «N'attendons pas que nos veines se vident». L'article (repris dans *Proses diverses*, p. 126-127) paraît en page liminaire du *Bulletin des études françaises* du Collège Stanislas de Montréal, sous la signature d'«Alain Grandbois, membre de la Société des écrivains canadiens».

L'année suivante, Grandbois fait parvenir à Barbeau un exemplaire d'*Avant le chaos*, publié aux Éditions de la Revue moderne. Barbeau lui adresse en retour la collection complète de ses *Cahiers de Turc* (dont les seize cahiers figurent dans l'inventaire de la bibliothèque personnelle de Grandbois). Dans sa lettre, Barbeau ne tarit pas d'éloges à l'égard du style de Grandbois, saluant en lui l'un des auteurs les plus «inspirés» et les plus «exotiques» de la littérature canadienne-française (lettre de mars 1945, BNQ, 204/9/13). Grandbois lui répond en louangeant le style de Barbeau et en lui disant combien il admire son talent, sa verve et sa ténacité:

> Vous n'auriez pu me faire don plus magnifique que l'envoi de vos *Cahiers*, et vous n'auriez pu me faire plus grand plaisir. Car si je n'ignore pas que la collection en est devenue très rare — mais je ne suis guère bibliophile dans le sens de la seule rareté — je sais surtout, parce que je viens de lire chacun de ces *Cahiers*, ce que vous y avez mis de jeunesse, de courage, de dureté logique, de rigueur insolente et juste, de talent fichtre si personnel, qu'il ne doit rien, même aux meilleurs pamphlétaires que je connaisse (*infra*, p. 222-223).

Si la correspondance entre Barbeau et Grandbois n'est pas plus volumineuse, c'est que tous deux habitent alors à Montréal, qu'ils se rencontrent aux séances de l'Académie canadienne-française et qu'ils passent leurs soirées dans les mêmes restaurants et les mêmes bars. Pour les affaires courantes, le téléphone suffit.

En revanche, la correspondance entre le chanoine Groulx et Grandbois est marquée par une distance infranchissable. Les échanges sont courtois, mais brefs, à l'occasion de l'envoi d'exemplaires dédicacés de leurs publications respectives ou d'avis de réabonnement à la *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Le jeu épistolaire, fait de convenances, de civilités et de formules de politesse, oppose ici deux hommes qui ne sont pas de la même génération ni ne partagent les mêmes opinions, et dont les personnalités diffèrent radicalement.

Grandbois, qui se définit lui-même comme un être «asocial» et «égocentrique», tout en insistant sur la figure d'un Lionel Groulx «grand apôtre», «altruiste» et «généreux» (*infra*, p. 238), s'emploie à entretenir son image de poète «païen[9]». Le chanoine Groulx, de son côté, se campe dans son statut de prêtre et d'historien, loin de la littérature et des «fantaisies poétiques»: «Voici plus de trente-trois ans, écrit-il à Grandbois, que le devoir d'état m'a entraîné, non seulement bien loin de la poésie, mais vers le genre en prose le plus austère: l'histoire. J'ai dû, sinon tuer en moi tout penchant à la fantaisie poétique, du moins me tenir en garde contre le périlleux sortilège» (lettre du 30 décembre 1948, CRLG, fonds Lionel Groulx). Rien d'étonnant à ce que leur correspondance fasse long feu.

C'est sur un autre registre que se situe la correspondance de Grandbois avec le père Lamarche et avec Rina Lasnier.

Grandbois écrit d'abord au père Lamarche en 1948-1949, puis en 1958, soit à l'occasion de la publication de *Rivages de l'homme* et de *L'Étoile pourpre*. Sa longue et brillante carrière d'enseignant et son œuvre littéraire abondante situent le père Lamarche, de la communauté des Clercs de Saint-Viateur, en marge du clergé de l'époque. Dans ses lettres, Grandbois ne semble pourtant retenir que la figure du poète, à qui il peut s'adresser plus aisément. C'est faire abstraction de la pensée politique du père Lamarche, qui aura été — et cela Grandbois

ne l'ignore pas — de ces intellectuels des années 1930 préoccupés par la question nationale[10].

Dans une lettre du 24 août 1948, le père Lamarche remercie Grandbois de lui avoir fait parvenir un exemplaire de *Rivages de l'homme*. En post-scriptum, il l'invite à publier — moyennant rémunération, précise-t-il — quelques «primeurs lyriques ou narratives» dans *Les Carnets viatoriens*, qu'il dirige depuis plus de dix ans. Le 27 septembre, Grandbois remercie à son tour le père Lamarche et promet de lui faire parvenir un poème inédit. Ce qu'il fera, le 17 décembre suivant: «Poème» paraîtra dans *Les Carnets viatoriens* en janvier 1949 (repris sous le titre «Je savais», dans *L'Étoile pourpre*; *Poésie I*, p. 243-244). Cette collaboration littéraire marque le début d'une longue amitié.

Le 17 septembre 1949, Grandbois offre ses condoléances au père Lamarche, à l'occasion de la mort de son père. Il rappelle combien la perte de sa propre mère, décédée cinq ans plus tôt, éveille encore en lui de douloureux souvenirs:

> Vous me parlez de la mort de votre père. Et de cette «permanence» qui subsiste, entre votre mère et lui. C'est très beau. D'une beauté que seuls les mystiques, les poètes peuvent éprouver. Il me semble vous avoir confié déjà que je n'avais jamais été guéri de la mort de ma mère. Il se passe peu de nuits que je ne la voie dans mes rêves, vivante et rieuse et douloureuse et pathétique à la fois. [...] Je ne suis pas guéri (*infra*, p. 248).

Une confidence en appelle une autre, puis une autre, jusqu'à ce que le silence du père Lamarche mette un terme à leur correspondance, en 1958. Aurait-il été déçu par l'attitude de Grandbois qui, délaissant la pratique épistolaire, délaisse du même coup les liens d'amitié? Entre-temps, Grandbois se sera lié d'amitié avec un autre membre de l'Académie, Rina Lasnier, elle-même proche amie du père Lamarche.

Au cours du printemps de 1948, Rina Lasnier songe à traduire en anglais quelques poèmes de Grandbois. Elle lui fait parvenir une traduction de «Glaïeuls[11]», en prenant soin d'ajouter: «Vous pouvez garder ou détruire. Je terminerai les autres sous peu.»

Plusieurs semaines s'écoulent avant que Grandbois ne réponde. Le 15 juillet, il adresse enfin à Rina Lasnier une lettre de remerciements, dans laquelle il émet quelques commentaires au sujet de la difficulté de traduire la poésie:

> On est en train de traduire certains de mes poèmes en portugais et en espagnol, ça traîne depuis un an[12]. J'ai refusé deux ou trois fois la traduction anglaise, parce que ceux qui me l'avaient proposée m'apparaissaient comme de braves types préparant un combat de boxe. On ne lutte pas contre une langue. Au contraire, il faut la cerner, la guetter, la séduire, la prendre comme au piège. Si le cœur vous en dit, allez-y. Vous êtes poète (*infra*, p. 240).

Risna Lasnier a-t-elle perçu la lettre de Grandbois comme une mise en garde, comme le signe d'une déception plus ou moins avouée? Quoi qu'il en soit, elle ne semble pas avoir donné suite à son projet de traduction et il n'en sera plus question dans leurs lettres.

Le même effet d'asymétrie qui marquait les rapports de Grandbois avec Lionel Groulx survient dans une lettre du 27 septembre 1948 à Rina Lasnier: «Vous vivez parmi les dieux, lui écrit-il; je ne suis que parmi les hommes. C'est plus décevant. Vous êtes naïve et confiante. Je suis sceptique et crédule. Cela pourrait revenir au même. Mais cela ne revient jamais au même» (*infra*, p. 242-243). Dès l'automne de 1948, leurs lettres adopteront un caractère officiel et elles s'espaceront.

En dehors du cercle restreint de l'Académie canadienne-française, Grandbois s'est lié d'amitié avec plusieurs autres intellectuels, dont Roger Duhamel. Celui-ci a publié un article élogieux sur *Les Voyages de Marco Polo* dans *Le Canada*: Grandbois lui écrit une première lettre, le 15 janvier 1942, pour le remercier. Les deux hommes ne sont pas de la même génération, mais la complicité entre eux est immédiate et ne se démentira jamais, ainsi qu'en témoignera Roger Duhamel:

> Une quinzaine d'années nous sépare, dont nous n'avons jamais fait état. Si nous n'avons pas en commun le talent, nous

> partageons en revanche les mêmes préoccupations intellectuelles, les mêmes goûts, les mêmes réactions face à la sottise. Que d'heures avons-nous passées depuis quinze ans, à deviser de tout et de rien, à marquer nos divergences, à inscrire nos espoirs! Je ne sache aucun écrivain plus dénué de toute ambition, dans le sens utilitaire et immédiat de ce terme. Grandbois a des défauts, il ignore la bassesse. Trop distrait pour s'abandonner à ces petites industries en usage dans la faune littéraire, il les rejette d'instinct. Il se présente tel qu'il est, confiant que son œuvre mince et haute portera témoignage pour lui. Il a de la noblesse naturelle, il demeure imperméable à toutes les vilenies (*Bilan provisoire*, p. 64-65).

Il est un domaine, toutefois, où leurs opinions s'opposent radicalement: la politique. Candidat du Bloc populaire aux élections de juin 1945, Duhamel fait partie des jeunes intellectuels nationalistes qui, sous la direction d'André Laurendeau, s'opposent à Maurice Duplessis. Alain Grandbois entretient au contraire l'image du poète «asocial» et «apolitique»:

> Les poètes n'ont pas de statut social, dira-t-il, ils sont inévitablement et véritablement a-sociaux, indépendants au point d'être en marge de la société, au point d'être péniblement seuls. Ils ne sont pas comme les avocats, les employés civils, les plombiers: ils n'ont pas de fonction précise et essentielle dans la société, qui leur permettrait de former des associations, des syndicats, de faire des grèves (Guy Robert, «Rencontre avec... Alain Grandbois», *Le Devoir*, 26 octobre 1963, p. 18-19; repris dans *Littérature du Québec*, Déom, 1964).

Grandbois est pourtant issu d'une famille où la politique occupe une place importante. Son oncle Maurice Rousseau a été candidat conservateur (défait par le libéral Armand Lavergne) aux élections partielles de Montmagny, en 1904; son beau-frère Pierre de Varennes s'occupe activement de politique fédérale, provinciale et municipale; son autre beau-frère Mark Drouin a été sollicité par Maurice Duplessis lui-même pour qu'il se présente aux élections de 1944; sa sœur Jeanne parle à la radio en faveur de l'Union nationale au cours de l'été de 1944. Dans ses

lettres, Henri Grandbois s'entretient de questions politiques avec son fils: il commente les changements de gouvernement et leurs répercussions sur la situation économique et sociale du Québec. Dans une lettre du 20 décembre 1936, quelques mois seulement après la démission d'Alexandre Taschereau, il prévoit par exemple la prise du pouvoir par Maurice Duplessis:

> C'est Duplessis qui est l'âme [de l'alliance avec l'Action libérale nationale de Paul Gouin], l'homme du jour, fort de son expérience des années passées dans l'opposition, bien au courant de tous les petits & grands moyens qui faisaient la force de la bande Taschereau, pour les avoir scrutés, dénoncés et combattus pendant le temps qu'il a passé dans l'opposition, c'est lui aujourd'hui qui est le maître devant qui vont se courber et s'aplatir ceux qui n'en voulaient pas avant le scrutin... C'est la politique... (*infra*, p. 506-507).

Au lendemain des élections du 8 août 1944, Grandbois, qui se trouve à Provincetown, écrit à Duhamel pour le remercier de l'envoi d'articles et de journaux:

> Merci ami, j'ai tout reçu, et je constate avec joie qu'outre ta rare vertu de l'exactitude, tu possèdes aussi celle de la diligence pour les petits services, lesquels sont le plus souvent plus ennuyeux à rendre que les grands. (Sans allusions aux Cinq.) Et pour cela, lors de ton dernier soupir, ou râle — au choix — tu rejoindras d'un bond, d'un seul jet, le Septième Ciel, où tu prendras place à quelque petite droite du Père. Notre «magnifique victoire» m'eût exalté davantage si je n'avais été durant dix ou quinze jours, malade comme une douzaine ou deux de chiens, de sorte que mes vacances ne m'ont guère profité, comme disent les mères de famille (*infra*, p. 221).

La «magnifique victoire» est celle de Maurice Duplessis, qui est réélu premier ministre, son parti ayant fait élire quarante-huit députés, alors que le Parti libéral en a fait élire trente-sept et le Bloc populaire, quatre.

C'est sans doute avec la même distance ironique que Grandbois entreprendra d'écrire, en 1947-1948, une biographie de Maurice Duplessis. Ce texte de deux cent quinze feuillets

dactylographiés (BNQ, 204/6/7) est une commande de Mark Drouin. L'avant-propos invoque cependant des motifs littéraires, plutôt qu'un engagement politique:

> Un ami de longue date dont le nom, singulièrement, porte les mêmes initiales que celui de M. Duplessis, me suggéra un jour d'esquisser la biographie du Premier ministre de Québec. L'idée me plut tout de suite, pour des motifs qui n'auraient échappé à aucun écrivain curieux de l'époque que nous traversons, et des rares hommes qui la marquent du sceau de leur exceptionnelle personnalité.

Grandbois s'intéresse à Maurice Duplessis comme il s'est intéressé à Louis Jolliet, à Marco Polo et à Sun Yat-Sen. En fait, dans sa biographie, il se contente d'énumérer les principales étapes de la vie et de la carrière politique du fondateur de l'Union nationale, depuis ses origines trifluviennes jusqu'à sa réélection en 1944. Il cite de larges extraits de discours, de lettres et de notes, en y insérant au passage quelques allusions à la famille Rousseau-Grandbois, notamment à Mark Drouin, qu'il présente comme un «brillant avocat de Québec», à l'oncle Arthur Rousseau, que Duplessis aurait cité dans l'un de ses discours de 1934, et au cousin Jacques Rousseau, présent aux côtés du frère Marie-Victorin lors de la création du Jardin botanique de Montréal. Comble d'ironie, il cite même un éditorial de Roger Duhamel, qu'il présente comme «écrivain et journaliste, auteur de plusieurs livres d'excellente critique».

Son attitude demeurera la même quand, en 1960-1961, il recevra une bourse du Conseil des Arts du Canada pour aller en Europe. Il entreprendra alors la rédaction d'une «Suite canadienne» (*Poésie I*, p. 369-385), mais le projet, qui avait pour objectif de faire l'éloge des dix provinces canadiennes, ne débouchera sur aucune publication. Grandbois ne partagera pas non plus l'engagement politique des jeunes poètes des années 1950 et 1960 avec qui il correspondra.

Jeunes poètes de l'après-guerre

Depuis sa fondation, en 1941, la revue *Amérique française* joue un rôle important dans le monde des lettres à Montréal. François Hertel en assure la direction de 1945 à 1947; Corinne Dupuis-Maillet et sa fille Andrée prennent successivement la relève, jusqu'à ce que la revue cesse de paraître en 1955. *Amérique française* se propose de concilier l'héritage culturel de la France et l'essor de la culture et de la littérature canadiennes-françaises. Parmi ses collaborateurs: Lucienne Boucher, son mari le docteur Paul Dumas, les historiens Guy Frégault et Gustave Lanctot, Robert Choquette, Robert de Roquebrune et Philippe La Ferrière, dont Grandbois préfacera, en 1954, le recueil de nouvelles intitulé *Philtres et poisons*. Abonné de 1947 à 1955, Grandbois n'y a fait paraître qu'un texte intitulé «À propos de la poésie» (vol. 10, nº 2, mars-avril 1952, p. 33-36; repris dans *Proses diverses*, p. 68-72), dans lequel il condamne l'ignorance et l'indifférence des Canadiens français à l'égard de la culture et de la poésie. Sylvain Garneau y publie ses premiers vers, en 1946: quelques années plus tard, Grandbois, qui se dira «enchanté de l'audace de ce jeune poète de vingt ans», signera la préface de son recueil *Objets trouvés* («La poésie est une très vieille et très grande dame...»; repris dans *Proses diverses*, p. 390-392). La revue accueillera plusieurs autres jeunes poètes, dont Jean-Guy Pilon, Fernand Ouellette, Jacques Brault et Gaston Miron, qui participeront, à des titres divers, à l'«aventure» de L'Hexagone.

Jean-Guy Pilon et Fernand Ouellette ont été parmi les premiers du groupe de L'Hexagone à correspondre avec le poète des *Îles de la nuit*, pour lui demander conseil. Alain Grandbois s'est cependant toujours défendu de jouer le rôle de précurseur en poésie ou celui de maître en versification. Ainsi, après avoir pris connaissance du manuscrit de *La Fiancée du matin*, il écrit à Jean-Guy Pilon, le 10 mars 1953:

> Vous n'êtes pas du tout un inconnu pour moi. J'ai lu certains de vos poèmes dans *le Devoir*, et je les ai trouvés remarquables. (Veuillez bien croire que je ne suis guère prodigue en louanges ou compliments.) Le manuscrit que vous m'avez adressé renferme de très belles choses. Je voudrais bien sincèrement vous aider, je ne sais par quels moyens, ni comment (*infra*, p. 261).

Lors d'une conversation téléphonique, quelques jours plus tard, il accepte de recevoir Jean-Guy Pilon chez lui. Grandbois lui parle un peu de poésie (très peu en fait, semble-t-il, comme Jean-Guy Pilon l'a rappelé dans son discours de réception à la Société royale du Canada, le 9 novembre 1968) et lui raconte ses nombreux voyages. *La Fiancée du matin* paraît à compte d'auteur à la fin de l'été 1953. Pilon assurant les frais du tirage par mode de souscription, Grandbois accepte d'en distribuer un certain nombre d'exemplaires. Le lancement a lieu à Montréal, le 9 septembre. Parmi les invités: Alain Grandbois, Rina Lasnier, à qui le recueil est dédié, et le père Gustave Lamarche.

À l'instar de Jean-Guy Pilon, Fernand Ouellette fait parvenir quelques-uns de ses poèmes à Grandbois. Après les avoir lus et annotés, celui-ci lui écrit une lettre teintée de réserves. Tout en le félicitant de la «voie» poétique forte et originale qu'il discerne dans sa poésie, Grandbois invite le jeune auteur à ne pas céder à la tentation de l'«automatisme littéraire»:

> Toute poésie moderne, et si échevelée soit-elle, doit être marquée du signe sur le mur, de la blessure de l'intelligence ou du cœur, ou d'une révolte qui transperce les mots, les défonce et les broie. Le reste est de la mauvaise littérature. [...] [Soyez] surtout vous-même. N'ajoutez pas trop de crédit aux modes du jour (*infra*, p. 263).

Le 14 juin 1954, Fernand Ouellette remercie Grandbois: «J'espère, lui écrit-il, que mes poèmes futurs seront moulés de ce respect sacré envers la Poésie, et dignes témoins de la confiance d'un grand poète envers un jeune.» Par la même occasion, il lui annonce le titre de son recueil, *Ces Anges de sang*, qui paraîtra aux Éditions de L'Hexagone en 1955. L'édition originale, d'une

trentaine de pages, compte dix-huit poèmes; l'exemplaire adressé à Alain Grandbois porte une dédicace datée du 4 juin 1955:

> À Monsieur Alain Grandbois, par la poésie le sang s'unit à l'ange. Et l'être se dépouille de ses limites au nouvel espace de l'œil. Il n'y a plus de souvenirs, la soif pressent son univers. Et nul tombeau, nul vestige, nul masque ne sont lieu de réclusion pour l'innocence. À l'Aube elle tend la main et un nouveau soleil d'or chante l'amour en la poitrine. En toute admiration, et respect, Fernand Ouellette.

Suivront deux autres lettres, dans lesquelles Grandbois remercie brièvement Fernand Ouellette pour un texte publié dans la revue *Liberté* de mai-juin 1960. À nouveau, comme il arrive souvent dans la correspondance de Grandbois, les envois de livres prendront le relais du commerce épistolaire.

De son côté, Jacques Brault a rencontré Alain Grandbois pour la première fois en 1957. Dans *Ô Saisons, ô châteaux* (Boréal, 1991), il évoque l'une de ses visites:

> Le bon sens est une pudeur qui se rit d'elle-même et de sa mesure, qui rit à ses propres dépens, ayant les moyens d'acquitter la facture. J'en fis l'expérience un jour que j'allai rendre visite au poète Alain Grandbois. Celui-ci habitait à Mont-Rolland une maison accrochée à flanc de colline et d'où l'on avait une vue panoramique sur les Laurentides. C'était l'automne; le soleil brillait. Je me faisais une fête de cette rencontre. En descendant du taxi, un faux mouvement pour dégager mes jambes fut cause d'un accident pour le moins embêtant. Mon fond de pantalon venait de se découdre sur une longueur marathonesque [...] Un peu de fil et une aiguille... Nous avons joué les couturières tout en devisant de la justesse du mot en poésie.

Jacques Brault, qui a déjà publié dans *Amérique française*, notamment des «Notes sur le langage» (vol. 13, n° 4, 1955, p. 25-27), prépare alors, pour la collection «Classiques canadiens» chez Fides, un ouvrage sur Grandbois qui comprendra, outre un choix de textes, des renseignements biographiques et une brève chronologie. Grandbois accepte volontiers de le

recevoir et de répondre à ses questions. L'occasion lui est aussi donnée d'établir des liens nouveaux avec les responsables de la maison Fides (les pères Paul-Aimé Martin et André Cordeau en tête).

À l'été de 1957, Brault offre à Grandbois un exemplaire dédicacé de son premier recueil de poèmes, *Trinôme* (en collaboration avec Claude Mathieu et Richard Pérusse, Montréal, Éditions Jean Molinet, 1957). Grandbois lui écrit, le 15 août 1957: «Vous avez là de bien beaux vers, je vous le dis sans flatteries» (*infra*, p. 285). Une autre lettre suivra, dans laquelle une rencontre est prévue pour décembre. Au cours de l'hiver, Alain Grandbois est malade et doit être hospitalisé.

Au printemps, Jacques Brault demande à Grandbois un poème inédit pour son «Classique canadien». La réponse de Grandbois se fait attendre, en raison de son état de santé, jusqu'à ce qu'en juillet il adresse à Brault un «petit poème quelque peu ésotérique»: il s'agit de «Poème» (repris sous le titre «Désert fatal...», dans *Poésie I*, p. 300). Brault en accuse aussitôt réception:

> Comment vous remercier pour votre poème? Je paraîtrai banalement poli en disant que je l'aime. Je ne le trouve pas ésotérique, mais (comme plusieurs de vos textes) plein de mystère et même de magie; je ne me risquerai cependant pas à une interprétation impressionniste ou vaguement psychanalysante... Je me contente de lire votre poème à haute voix et d'écouter son bruissement qui me revient en paroles fraternelles. J'aime en particulier le vers: «Bel œillet brûlant sous la furie de l'outrage» (lettre du 24 juillet 1958).

L'ouvrage, qui porte l'achevé d'imprimer du 15 octobre 1958, annonce un essai de Jacques Brault à paraître: *Connaissance d'Alain Grandbois*.

Ce nouveau projet, qui se concrétisera à partir de 1962, sera l'occasion de deux ou trois lettres et de quelques rencontres informelles. L'ouvrage paraîtra en 1968, en coédition chez Seghers à Paris et à L'Hexagone. Le succès est immédiat, comme en témoigne une lettre de Jacques Brault à Grandbois: «Notre

livre, semble-t-il, est apprécié. Surtout, il est LU! J'en suis très heureux pour vous et pour votre poésie» (lettre du 19 juin 1968).

À partir de la fin des années 1960, leur correspondance s'espacera. Brault n'ignore pas les difficultés de Grandbois, qui souffre de maux de toutes sortes (ostéoporose, troubles respiratoires); il connaît aussi son aversion pour l'écriture épistolaire. Dans une dernière lettre, du 19 décembre 1969, Jacques Brault évoque leurs conversations d'autrefois à Mont-Rolland et la place que la poésie de Grandbois a tenue dans sa propre vie:

> Il y a longtemps que je souhaite vous reparler comme nous le faisions si bien, à cœur ouvert, sans complication. Ai-je besoin de vous redire à quel point vous m'avez aidé à vivre et à espérer? Vos poèmes sont toujours là, sur ma table, et je ne cesse de les méditer, me frayant avec eux un chemin vers quelque lumière.

C'est par l'entremise de Jean-Guy Pilon que Gaston Miron rencontre Grandbois à Montréal, vers 1955 (*À bout portant*, p. 44). À son retour d'Europe, en 1960, Miron reprend la direction de L'Hexagone, où Grandbois a publié *L'Étoile pourpre* en 1957. Lors d'une entrevue avec le journaliste Jean Paré, en avril 1962, Miron annonce qu'il souhaite rééditer *Rivages de l'homme*: «Non pas les œuvres complètes, précise-t-il, Grandbois dit qu'il a encore à écrire» («Résurrection cette semaine: l'Hexagone repart vers une nouvelle moisson poétique», *Le Nouveau Journal*, 14 avril 1962, p. III). Au cours de l'hiver suivant, Miron se ravise: à l'occasion des dix ans de L'Hexagone, il préparera, avec le consentement de Grandbois, une édition de *Poèmes*, qui regroupera *Les Îles de la nuit*, *Rivages de l'homme* et *L'Étoile pourpre*[13]. La correspondance de Miron et de Grandbois ne se limite cependant pas aux projets d'édition: entre eux, le dialogue sera réel, l'écoute réciproque.

Miron désavoue sans cesse la qualité et l'intérêt de sa propre démarche littéraire, au profit de l'admiration qu'il porte à l'œuvre de son interlocuteur. Pourtant, la salutation de la lettre

de Grandbois du 29 octobre 1962 se lit: «Mon cher poète et éditeur». L'ordre des mots n'est pas l'effet du hasard, car c'est bien d'abord au poète que Grandbois s'adresse:

> Je vous demanderai aussi, si vous pouvez le faire, de m'envoyer ce très beau poème que vous avez écrit, et dont nous avons parlé hier. Ceci n'est pas de ma part de la flagornerie, de la flatterie. Pourquoi? Je l'ai beaucoup aimé, et vous avouerais-je que, sauf de très rares exceptions, je goûte assez peu la poésie de nos concitoyens (*infra*, p. 340).

Ce poème, c'est «La marche à l'amour», paru dans *Le Nouveau Journal* le 14 avril 1962. Par la suite, Grandbois ne cessera de dire son admiration pour la poésie de Miron. Ainsi, le printemps suivant, après avoir lu quelques poèmes de Miron dans la revue *Liberté*, il lui écrit:

> Vous avez écrit un bien beau poème, pourquoi ne le publiez-vous pas en tirage spécial, plaquette de luxe, enfin, ce genre-là! Rien ne vous empêcherait, plus tard, et dans une édition plus accessible, de le joindre à ceux que vous préparez. Mais ne voyez ici qu'une suggestion, je n'oserais pas m'occuper de ce qui vous regarde (*infra*, p. 347).

Le 21 août, Grandbois revient sur le sujet: «Vos poèmes sont très beaux, écrit-il à Miron. (J'accorde à ces mots leur signification originelle.)» À Alain Pontaut qui lui demande, en 1965, ce qu'il pense de la jeune poésie, Grandbois répondra sans hésiter: «Je la trouve souvent désolante, inculte, hâtive.» Mais il ajoute: «Je reçois leurs livres. Il en est un qui m'intéresse, échevelé, diffus, produisant peu, je crois, inspiré: Gaston Miron» («Du Québec aux rivages de l'homme», *Le Devoir*, 30 octobre 1965, p. 18).

Gaston Miron et Alain Grandbois étaient de générations et de milieux différents. Dans leurs lettres, cependant, les propos littéraires et les confidences personnelles s'entrecroisent, faisant état de leur santé, souvent chancelante, de leurs doutes, de leurs difficultés financières, de leur sentiment d'échec, de solitude et de désolation. Plus fondamentalement encore, leur

correspondance témoigne de leurs espoirs et de leur passion inconditionnelle pour la poésie.

Grandbois épistolier

L'aversion de Grandbois pour l'écriture épistolaire affecte évidemment le rythme des échanges. Le courrier s'accumule sur le coin de la table de travail, en attente de réponse: chaque lettre reçue est suivie d'un silence parfois prolongé, qui suscite les excuses, à peu près toujours les mêmes. La maladie surtout, qui est l'un des thèmes les plus constants de la correspondance de Grandbois, depuis les lettres de sa mère, qui s'informe de l'état de santé de son fils, jusqu'à celles des années 1960 et 1970, alors qu'il souffre de maux de toutes sortes: la maladie explique ses retards, ses silences, son besoin de solitude, ses sautes d'humeur. Elle n'est pas qu'un faux-semblant, une stratégie d'écriture — ou de non écriture: elle est, chez lui, une réalité de plus en plus pénible. Ainsi, il écrit à Rina Lasnier:

> Je m'excuse de ne pas vous avoir répondu plus tôt. D'abord, je ne réponds jamais, ou presque, aux lettres. C'est maladif chez moi. Aussi, j'ai été assez souffrant, et dans ces moments noirs, je suis comme l'animal, la bête, je me tourne vers le mur, je ne veux plus voir personne, je n'entends plus personne. Refuge ou prison. Tort ou raison. Il n'importe pas beaucoup (*infra*, p. 240).

Les voyages marquent également le rythme de la correspondance de Grandbois. Pendant les années de l'entre-deux-guerres, il parcourt l'Europe et se rend aux confins de l'Orient; après la guerre, il découvre le continent nord-américain en compagnie de Marguerite et, parfois, de quelques-uns de ses amis (Roger et Elaine Duhamel, notamment): il visite la côte est des États-Unis, séjourne à Cape Cod et à Provincetown, se rend à New York. En voyage, il écrit peu de lettres, à peine quelques cartes postales. Et dans ses rares lettres de voyages,

seules quelques allusions à des villes ou des pays, à des départs ou des retours donnent une idée de son itinéraire.

Lorsqu'elles sont disponibles, les enveloppes peuvent être une source d'information importante: en plus de permettre de dater certaines lettres, elles fournissent des indications sur les endroits où Grandbois séjourne. À Port-Cros, par exemple, il demeure à l'Hostellerie provençale, un petit hôtel situé à l'entrée de l'île, propriété de Marceline Jeanne Gaffet et Marcel Henry. Au début des années 1930, il habite un atelier avec Sophie Jablonska, boulevard Raspail, à Paris. Deux ans plus tard, c'est rue Monsieur le Prince qu'on le retrouve, dans un petit appartement au dernier étage d'un immeuble situé à deux pas du théâtre de l'Odéon. Portant un cachet postal du 16 août 1934, une enveloppe de Pierre R. Spire, l'éditeur de *Poëmes*, à Hankéou, indique l'adresse «Monsieur Alain Grandbois, Cathay Mansions, Shangai, Rue Car. Mercier». Construit en 1929 par Victor Sassoon, célèbre pour avoir fait fortune dans la vente d'opium et d'armes, l'hôtel Cathay (aujourd'hui le Peace Hotel) se situe rue Cardinal-Mercier, au cœur des quartiers coloniaux de Shanghai et accueille, dans un décor Art Déco et une ambiance de jazz, de riches touristes européens et américains, tels Charlie Chaplin et Bernard Shaw.

Les enveloppes portent parfois les traces de trajets complexes. Certaines sont adressées à la Légation canadienne, située boulevard des Capucines à Paris, puis rue François 1er, où Grandbois fait un arrêt chaque fois qu'il passe à Paris. C'est de là, aussi, qu'on réachemine son courrier. Ainsi, une lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois a d'abord été au «Canadian Building // Trafalgar Square // London», puis au «Canadian Commissariat», avant d'être finalement expédiée à «Juan-les-Pins // Poste Restante». Ces parcours ne sont pas sans retarder le courrier ni, parfois, mettre en péril le fil même de la communication épistolaire. En février 1928, alors qu'elle croit son fils à Londres, Bernadette Rousseau-Grandbois lui adresse une lettre qui débute par ces mots: «Cher Alain, // Mon "bonjour" se

rendra-t-il jusqu'à toi? Nous avons si peu ton adresse, n'empêche que nous pensons beaucoup à toi.»

On le sait, Alain Grandbois écrivait sur à peu près tout ce qui lui tombait sous la main: des bouts de papier déchirés, des serviettes de table, voire même des menus de restaurants. Sa pratique épistolaire est tout à fait différente à cet égard. La calligraphie même de ses lettres manifeste un souci évident de lisibilité; son écriture est régulière et ne changera pas beaucoup, ou très peu, avec les années. La plupart de ses lettres des années 1920 et 1930 sont écrites à la mine de plomb; à partir de 1937-1938, l'année même de l'invention du stylo-bille, ses lettres seront à l'encre. Dans les marges, il dessine des autoportraits, des voitures de course, des gratte-ciel, des voiliers, des corps de femmes, des paysages exotiques.

Grandbois classait rarement les lettres qu'il recevait et il ne conservait pas de doubles de ses propres lettres. Une seule exception connue: il a transcrit et même dactylographié une longue lettre à Sophie Jablonska, du début de l'hiver de 1932, en la faisant précéder du titre «Lettre d'amour pour *Le cœur vide*[14]». Si Grandbois ne gardait aucun double de ses lettres, il lui arrivait par contre de conserver des notes et des brouillons de certaines de ses lettres. Cependant, la plupart de ces ébauches, sauf pour les lettres à Simone Routier et celles à Lucienne Boucher, ne sont pas datées et n'identifient pas le destinataire.

* * *

Que retenir de la correspondance d'Alain Grandbois? Par-delà le personnage du jeune bourgeois dilettante et insouciant, par-delà la légende de l'amoureux de la vie, des femmes — «comme dix romans d'amour», disait Marguerite Rousseau — et des voyages, elle nous permet d'entrevoir le quotidien d'un homme angoissé par la maladie et la mort, et ce, dès l'âge de vingt ans. Teintées d'une ironie parfois douce, parfois amère, marquées d'une nostalgie constante, les lettres de Grandbois manifestent qu'il n'a cherché qu'à demeurer fidèle à soi.

Quant à l'écriture épistolaire, Grandbois n'a jamais cessé de s'en plaindre. À propos du devoir d'écrire des lettres, il parle d'«horreur» et de «torture», d'«allergie» et de «supplice insensé». Sa correspondance se fonde sur un paradoxe: Grandbois n'a jamais cessé d'écrire des lettres... pour dire qu'il détestait écrire des lettres. Dans une lettre du 16 mai 1947 à Guy Sylvestre, son attitude prend un caractère kafkaesque:

> [...] écrire une lettre pour moi est une sorte de supplice insensé. Je pense tous les jours aux lettres que je dois écrire, aux lettres de gratitude et d'amitié, elles me torturent sans que je puisse me délivrer d'elles, ce sont des lettres-fantômes que je ne puis poursuivre dans le mot, sur du papier (*infra*, p. 236).

Ce que Grandbois refuse au fond, c'est d'investir ses lettres du statut d'objet littéraire. La plupart d'entre elles tiennent en quelques lignes: pas de lettres-fleuves ni d'épîtres chez lui. Le style est laconique, incisif, sans fioritures. Pas de débordements non plus, pas de longues mises en scène, pas de dissertations sur le «moi»: Grandbois se refuse à exposer ses états d'âme, par manque d'intérêt d'abord — parler de soi ne l'intéresse pas —, par pudeur et timidité aussi. Une lettre de 1926 à Gilberte Guillemeteau annonce de manière étonnante le ton de toute sa correspondance: «Veuillez m'excuser de ne parler que de moi, dit-il à sa correspondante, et de commencer toutes mes phrases par un "Je". Cela est déplorable, mais très utile» (*infra*, p. 110). Dans une lettre de 1971 à Victor Barbeau, après avoir exposé à son correspondant ses soucis et ses désillusions, Grandbois ajoute: «Je me laisse aller à vous écrire comme si nous parlions ensemble. Cependant, l'avantage ou le désavantage d'une lettre, ce n'est pas le dialogue, mais le monologue. (Encore ces sacrées banalités.)» (*infra*, p. 406). En somme, malgré ses réticences, Grandbois reconnaît le caractère paradoxal de l'écriture épistolaire, constamment partagée entre le rapport à l'autre et le retour sur soi. N'est-ce pas du même coup en admettre la portée littéraire ou, du moins, son rapport avec l'ensemble de l'œuvre?

Page laissée blanche

Note sur l'établissement du texte

Nous donnons ici les lettres d'Alain Grandbois, de 1920 à 1975, y compris celles à Simone Routier (publiées par René Pageau, en 1978, dans *Rencontres avec Simone Routier suivies de Lettres d'Alain Grandbois*) et celles à Lucienne Boucher (publiées en 1987, sous le titre *Lettres à Lucienne*). Sauf indication contraire, le texte en est établi à partir des manuscrits originaux. Seules les lettres à Lucienne Boucher font exception à cette règle, les manuscrits ayant été vraisemblablement détruits après leur publication; nous avons cependant eu accès à des photocopies des lettres (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden). Par ailleurs, nous n'avons trouvé aucune lettre de Lucienne Boucher à Alain Grandbois.

Dans les lettres de Grandbois, nous n'avons pas résolu les abréviations courantes. Nous avons aussi respecté les dates «à l'anglaise»: par exemple, «Janvier 24-25/32» (*infra*, p. 111). Les mots soulignés par Grandbois ou ses correspondants sont en italique. Quand elles ne portent pas de date, les lettres sont datées au moyen des enveloppes ou à partir d'indices internes. On trouvera en note une description matérielle de chaque lettre. Un index onomastique permet d'y repérer les occurrences des noms de personnes.

Pour les lettres de la famille de Grandbois, que nous donnons en appendice, nous avons cru devoir privilégier l'authenticité.

Nous en reproduisons les tournures et les abréviations, notamment celles des noms de personnes, et les surnoms: «Tit-Lin», pour Alain, dans les lettres de Bernadette Rousseau-Grandbois; «Mad.» ou «M.», pour Madeleine; «Cath.» ou «C.», pour Catherine; «Gaby», «Gab.» ou «G.» pour Gabrielle; «L. J.», «Louis J.» ou «Louis» pour Louis-Jérôme, le frère cadet d'Alain.

Remerciements

Cette édition n'aurait pas été possible sans l'aimable autorisation de madame Jeanne Grandbois-Drouin et sans la collaboration des amis et correspondants d'Alain Grandbois, qui m'ont généreusement permis d'avoir accès à leurs archives personnelles.

Je remercie Marcel Fortin, dont les recherches sur la réception critique des œuvres et sur la biographie d'Alain Grandbois ont constitué une aide précieuse, notamment pour l'édition des lettres de jeunesse à Simone Routier.

Pour leur soutien constant, je tiens à remercier Philippe Beaudoin, Jean-Philippe Beaulieu, Éric Devlin, Marie-France Godbout, Alexandre Masino, Denis Meilleur, Christine Tellier et tous ceux et celles qui ont contribué, de près ou de loin, à l'élaboration de cet ouvrage.

Un mot pour remercier le personnel de la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal, tout particulièrement France Ouellet, de la salle de consultation des collections spéciales et des archives privées, pour l'attention qu'elle a portée à chacune de mes nombreuses demandes.

Enfin, tous mes remerciements vont à Nicole Deschamps et Jean Cléo Godin, codirecteurs du projet Alain Grandbois, et à tous les membres de l'équipe du projet «Textes et intertextes chez Alain Grandbois»: Jo-Ann Stanton, Marielle Saint-Amour, Dany Bérard, Luc Bouchard, Stéphane Caillé, Simon Dupuis, Suzie Lalancette et Martin Robitaille.

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

ACA	Archives du Collège de l'Assomption (Assomption)
ANC	Archives nationales du Canada (Ottawa)
ANQ	Archives nationales du Québec (Montréal)
BNC	Bibliothèque nationale du Canada (Ottawa)
BNQ	Bibliothèque nationale du Québec (Montréal)
CRLG	Centre de recherche Lionel-Groulx (Montréal)
ibid.	au même endroit
infra	ci-après
<illisible>	mot(s) illisible(s)
ill.	illustration(s)
op. cit.	ouvrage cité
supra	plus haut
t.	tome
trad.	traduction
[?]	renseignements incertains
<...>	élision (dans les variantes)
/	fin de vers ou de ligne
//	fin de strophe ou de paragraphe

VARIANTES

Les variantes d'une lettre figurent après les notes qui s'y rattachent; elles sont appelées dans le texte par le signe °. Les variantes (en italique) sont placées entre des mots repères (en romain) qui les situent dans le texte. Lorsqu'il y a lieu, les abréviations suivantes en indiquent la nature :

R	rature
A	ajout
S	surcharge
D	texte déchiffré sous la surcharge

Page laissée blanche

Chronologie

1874 *8 mai* : Naissance d'Henri Grandbois, à Saint-Casimir.

7 octobre: Naissance de Bernadette Rousseau, à Saint-Casimir.

1896 *12 mai* : Mariage d'Henri Grandbois et de Bernadette Rousseau, en l'église de Saint-Casimir. Ils auront huit enfants: Jean-Marie, né le 12 mars 1897, décédé le 9 mars 1909; Gabrielle, née le 8 janvier 1899, décédée le 22 juillet 1899; Alain (baptisé Louis-Philippe Alain), né le 25 mai 1900, décédé le 18 mars 1975; Gabrielle, née le 4 mars 1902; Madeleine, née le 30 décembre 1903; Louis, né le 6 mars 1905, décédé le 28 janvier 1971; Jeanne, née le 21 mars 1907, décédée le 22 avril 2002; Catherine, née le 25 novembre 1910, décédée le 12 avril 1996.

1908 *11 août* : Décès de Michel-Adolphe Grandbois (né en 1831), grand-père paternel et fondateur de l'entreprise familiale d'exploitation forestière, à Saint-Casimir. Ses deux fils, Louis-Philippe et Henri, prendront la relève.

1912 Début des études classiques (cours secondaire) d'Alain Grandbois au Collège de Montréal. En janvier 1913, il fait une fugue et se rend jusqu'à Grand-Mère ou La Tuque. La dernière note enregistrée au Collège de Montréal est datée du 16 janvier 1913.

1913 Poursuit son cours classique au Petit Séminaire de Québec. D'abord pensionnaire, puis externe de 1916 à

1918. À l'automne 1916, il aurait fait paraître dans «un hebdomadaire de Montréal» un sonnet signé d'un pseudonyme.

1919 *Été* : Au début de l'été, entreprend une traversée du Canada, de Halifax à Vancouver. Il prétendra plus tard que ce voyage — qui l'avait conduit à Seattle et à Los Angeles — avait duré sept mois.

9 septembre : S'inscrit au collège St. Dunstan's (affilié à l'Université Laval), à Charlottetown, Île-du-Prince-Édouard. Il n'y demeurera que quelques semaines.

Septembre : Entreprend ses études de philosophie au Petit Séminaire de Québec, qu'il interrompt cependant en janvier 1920, alors qu'il accompagne ses parents en Europe. De retour en mai. Pendant l'été suivant, il se rend à la Nouvelle-Orléans, en descendant le Mississippi. Retourne en Europe avec ses parents à l'été de 1921 et décide de passer l'année à Florence, pour y suivre des cours de peinture. Selon Jacques Blais, il aurait également visité pendant cette année, Londres, Paris, Berlin, Vienne et plusieurs villes italiennes. Au printemps de 1922, il est reçu avec ses parents en audience privée par Pie XI.

1923 *Janvier* : Admis à la Faculté de droit de l'Université Laval.

1925 *9 juillet* : Reçu au Barreau.

Septembre-décembre : À Paris, dans l'intention de faire des études supérieures à la Sorbonne et à l'École libre des sciences sociales. Aurait visité Vienne et Berlin, la Belgique et la Hollande (d'après la chronologie établie par Grandbois à l'intention de Jacques Brault).

1926 *Janvier-mai* : Rue Delambre, à Paris.

Été : Voyage sur la Côte d'Azur et visite la Hollande, la Suisse, l'Allemagne et l'Espagne.

Automne : Premier séjour à Annecy.

1927 *Hiver* : Habite au 49, rue Gay-Lussac à Paris.

Juin : Huit jours avant un examen oral pour le diplôme de l'École des sciences sociales, il part pour la Côte d'Azur avec des camarades.

Automne : À Saint-Jean-de-Luz, sur la côte basque.

1928 *Janvier* : Londres.

Printemps : Paris.

Octobre : À Paris, rue Monsieur-le-Prince.

1929 *Février* : Quitte Paris pour la Côte d'Azur, en s'arrêtant à Chartres (les 5 et 6), Fontainebleau (le 8), Chalon-sur-Saône (le 9), Lyon (le 10) et Avignon (le 11). Sur la Côte d'Azur jusqu'à la fin de mars.

Été : Quelques semaines à Québec.

Automne : Afrique du Nord et Italie.

Novembre-décembre : Retourne sur la Côte d'Azur. À Juan-les-Pins, le 26 décembre.

1930 Aurait visité l'Inde au cours de cette année (selon la chronologie établie à l'intention de Jacques Brault).

Janvier : Côte d'Azur.

Avril-mai : À Paris, rue Monsieur-le-Prince.

Octobre : Nouveau séjour à Cannes.

Décembre : Prend livraison d'un passeport à Paris, le 2 décembre. Aurait fêté Noël à Port-Cros.

1931 Aurait visité l'Allemagne (peut-être au cours de l'été) et le Proche-Orient (sans doute après son séjour à Madrid).

Février : À Port-Cros.

Avril-juin : À Hyères. C'est peut-être à l'occasion de ce séjour qu'il rend visite à Paul Bourget, à Costebelle.

Juillet-septembre : À Paris, boulevard Raspail.

Automne : À Madrid.

Novembre : À Paris, square La Fontaine.

30 décembre : S'embarque au Havre pour New York.

1932 *Janvier* : Débarque à New York le 10 janvier, en transit vers le Canada.

Mars : Au terme d'une difficile traversée sur un petit bateau, visite la Terre sainte. Arrivé le 28 mars (lundi de Pâques) à Jaffa, il visite ensuite Jérusalem et Bethléem.

Avril-août : Au Moyen-Orient et en Afrique du Nord; à Istanbul et à Marrakech (voyages datés de 1933 par Jacques Blais, mais pouvant se situer sur cet itinéraire qui ne ramène Grandbois en France que le 6 août, date de son arrivée au Havre).

Septembre-décembre : Séjourne à Cannes puis à Port-Cros.

1933 *Janvier-juillet* : À Paris, rue Racine.

Août-octobre : S'embarque au Havre le 5 août, pour Québec, où il débarque le 13 août; de retour au Havre en octobre.

Novembre : À Paris, rue du Mont-Thabor.

Mi-novembre : Publication de *Né à Québec,* à Paris.

15 décembre : S'embarque à Marseille sur le *D'Artagnan*, en route pour l'Orient.

25 décembre : À Djibouti.

1934 *Janvier* : Débarque à Colombo le 1er. Poursuit vers Singapour, où il arrive le 20. À Bangkok le 30, part pour Saigon le 31.

Février : Arrivé à Saigon début février, passe une quinzaine de jours chez un producteur de caoutchouc; à Haiphong le 19, à Huê le 23, à Kowloon le 28, d'où il part pour Canton.

Mars-avril : Arrivé à Canton le 1er mars, il est retenu à l'île Shameen pendant trois jours, puis il passe deux jours à Macao et, sans doute, quelques jours à Hongkong, avant de partir pour Pékin et Shanghai, où il arrive le 21 avril.

Avril-mai : Remonte le Yang-tsê kiang jusqu'aux marches du Tibet, s'arrêtant à Hankéou, dans le Szuch'uan, à Fu-chou et Ch'ung-ch'ing. Pierre Spire, rencontré à Hankéou, lui propose de publier son recueil de poèmes.

Juin-juillet: Visite Che-fou, Pékin, puis se dirige vers la Manchourie, qu'il traverse jusqu'à la frontière de la Mongolie, s'arrêtant particulièrement à Moukden et Ha-Êrh-pin (Harbin ou Kharbin).

Août : Quitte Ha-Êrh-pin le 1er août à destination de Sin'Kin, près du port de Ta-lien (Darien). Débarque le 2 septembre à Kobe, au Japon. Il aurait peut-être passé par «Batavia», c'est-à-dire Djarkata en Indonésie, avant de remonter vers le Japon. Une lettre de Pierre Spire datée du 16 août permet de croire qu'il a fait

escale à Shanghai, sans doute pour prendre livraison des *Poëmes* publiés à Hankéou. L'achevé d'imprimer étant du 25 août, c'est sur le chemin du retour que Grandbois se serait arrêté à Shanghai, s'il est allé jusqu'à Djakarta.

Septembre : Arrivé au Japon le 2 septembre, il s'embarque le 5, au port de Yokohama, à destination de Portland s(Oregon) où il débarque le 22 septembre, en transit pour le Canada, après une escale de trois jours à San Francisco.

8 décembre : Débarque au Havre.

1935 *Janvier* : À Paris.

Février-avril : Nouveau séjour sur la Côte d'Azur, particulièrement à Cannes et à Port-Cros.

Août : À Londres, entre le 2 et le 7 août.

Automne : Voyage en Espagne, au moment où «Franco l'aviateur bombardait Madrid».

Novembre : De retour à Québec.

1936 *Janvier* : Annonce son départ imminent «vers les terres jaunes», mais on ne trouve aucune trace de ce voyage dans son passeport.

Mai : À Paris.

Juin-juillet : Nouveau séjour à Londres.

Août : À Felixstowe, en Angleterre.

20 septembre : Débarque à Calais.

Octobre : Séjour en Espagne. Soupçonné d'espionnage, il y est arrêté près de Séville.

Nouveau séjour à Port-Cros.

1937 *Janvier-mars* : À Port-Cros.

Avril-septembre : De retour à Paris, rue Racine.

Automne : Voyage à Berlin où il entend un discours d'Hitler. Serait ensuite allé en Afrique, remontant le fleuve Niger. Peut-être un second voyage en Chine : s'il est vrai qu'il a fêté un Noël en Chine, ce ne peut être qu'en 1930 ou, plus vraisemblablement, en 1937.

1938 *Janvier* : Retour à Paris.

Février : Bref séjour à Dinard, puis retour à Paris.

Mars-septembre : Nouveau séjour en Bretagne.

Automne : Retour à Québec, après un séjour à Port-Cros.

1939 Serait retourné en France — probablement en Bretagne — au printemps de 1939; y aurait passé l'année. Le 3 septembre, la France et l'Angleterre entrent en guerre contre l'Allemagne.

5 décembre : Arrive à l'aéroport de Saint-Hubert.

1940 S'installe à Deschambault, pour y écrire *Les Voyages de Marco Polo*.

1941 Publication à Montréal des *Voyages de Marco Polo*, qui obtient le prix David.

1942 Engagé comme assistant-catalogueur à la bibliothèque Saint-Sulpice de Montréal. Habite au 1452 de la rue Union, à Montréal.

1944 Publication des *Îles de la nuit*.

8 septembre : Décès de sa mère, Bernadette Rousseau.

Octobre : La nouvelle « Le rire » paraît dans *La Revue moderne*.

Fondation de l'Académie canadienne-française, où Grandbois siège comme membre fondateur au fauteuil n° 9.

1945 Publication d'*Avant le chaos* et de la nouvelle « Illusions » dans *La Revue moderne*.

1946 « Prosateurs canadiens », série de causeries radiophoniques, à Radio-Canada International.

1948 Publication de *Rivages de l'homme* et de l'édition canadienne de *Né à Québec*.

1948-1949 À raison de trois émissions de quinze minutes par semaine, sous le titre général « Poésies d'Alain Grandbois », lecture à Radio-Canada des *Îles de la nuit*, de *Rivages de l'homme*, d'*Avant le chaos* et des *Voyages de Marco Polo*.

1949 Création par Robert Gadouas, à la salle des Compagnons, rue Sherbrooke Est, du monologue dramatique « J'ai vingt ans ».

1950 Prix Duvernay pour *Rivages de l'homme*.

4 mai : Causerie intitulée « Quelques aspects de la Chine », à CKAC.

1950-1952 Série « Visages du monde », diffusée à raison d'une émission par semaine, du 18 avril 1950 au 22 septembre 1952, avec interruption du 9 janvier 1951 au 19 juin 1951, période pendant laquelle *Né à Québec* est lu à la place de « Visages du monde ».

Collaboration à la série «Rythmes de Paris», à Radio-Canada, du 29 décembre 1950 au 24 octobre 1952.

1953 *14 avril* : Au Club littéraire et musical de Montréal, conférence intitulée «Voyages».

1954 *31 mai* : La Société royale du Canada lui décerne la médaille Lorne Pierce.

20 juin : Décès d'Henri Grandbois.

1955 Publication à Montréal de sa traduction de *The Barley and the Stream* (histoire de la famille Molson) de Merrill Denison, sous le titre *Au pied du courant*.

Boursier de la Société royale du Canada, Grandbois voyage en France, en Italie, en Belgique et à Monaco. Rentre au Canada le 6 octobre 1956.

1956 Reçu, en compagnie de Ringuet, à la Société des gens de lettres de France.

S'établit à Mont-Rolland, où il vivra jusqu'en 1960.

1957 Publication de *L'Étoile pourpre*.

Participe à l'émission «Rencontre» de CBFT.

23 juin : Communication intitulée «Radio et télévision» au Congrès de refrancisation.

1958 Prix Duvernay pour l'ensemble de son œuvre.

Publication de *Alain Grandbois*, de Jacques Brault, dans la collection «Classiques canadiens».

31 octobre : Épouse Marguerite Rousseau, à l'église Notre-Dame de Sainte-Foy.

1960 *Juin* : «Hommage à Alain Grandbois», une émission de quatre-vingt-dix minutes à Radio-Canada.

Septembre : Numéro spécial de la revue *Liberté* consacré à Grandbois.

1960-1961 Boursier du Conseil des Arts du Canada, Grandbois voyage en France et en Italie. Revoit Port-Cros, en compagnie de Marguerite Rousseau.

1961 Se fixe à Québec, rue Moncton et, plus tard, rue Cassot.

Engagé comme publiciste au Musée de la Province de Québec, poste qu'il occupera jusqu'en 1971.

1963 Publication de *Poèmes*.

Premier prix Molson (15 000 $) décerné par le Conseil des Arts du Canada, qui lui est remis le 31 mars 1964 par le juge en chef de la Cour suprême du Canada, Robert Taschereau.

24 mars : Début de «Prosateurs et poètes du Canada français» dans *Le Petit Journal*. Cette série de quarante-cinq articles paraîtra de 1963 à 1966.

13 octobre : «Présence de l'art» de Radio-Canada rend hommage à Grandbois.

Décembre : Prix France-Canada.

1964 Réédition d'*Avant le chaos*, augmentée de quatre nouvelles inédites.

1965 Voyage en Europe: France, Portugal, Italie.

1967 L'Université Laval lui décerne un doctorat honorifique. Reçoit la médaille du centenaire de la Confédération canadienne et est nommé Compagnon de l'Ordre du Canada.

4 février: Participe à «L'Histoire comme ils l'ont faite», émission radiophonique de Radio-Canada, avec Jacques Brault.

17 février : Présentation à Radio-Canada des *Lettres de la religieuse portugaise*, à l'occasion du tricentenaire de leur publication, série «Documents».

1968 Publication de *Alain Grandbois*, de Jacques Brault, dans la collection «Poètes d'aujourd'hui» chez Seghers.

Décembre : Prix de l'Académie française (médaille d'or) pour l'ensemble de son œuvre.

1969 *7 février* : Invité de Fernand Seguin au *Sel de la semaine* (télévision de Radio-Canada).

1970 Prix David (nouvelle formule), pour l'ensemble de son œuvre.

Réédition des *Voyages de Marco Polo*, avec présentation de Jacques Blais.

Président d'honneur du jury du Grand Prix littéraire de la ville de Montréal.

Mai : Quatre émissions d'une heure, de la série «Documents», sont consacrées à Grandbois par Radio-Canada.

1971 Publication de *Visages du monde*, édition préparée par Léopold LeBlanc.

1972 L'Université d'Ottawa lui décerne un doctorat honorifique.

1975 *18 mars* : Décès d'Alain Grandbois, à Québec. Il est inhumé au cimetière de Saint-Casimir.

1978 *2 février* : Décès de Marguerite Rousseau, à Québec.

Page laissée blanche

Lettres d'Alain Grandbois

Page laissée blanche

1

À Simone Routier[1]

Mardi, [3] août 1920[2]

Mademoiselle Routier,
Québec.

Simone,

Je ne devrais pas, Simone, vous écrire ce soir, dans l'état où je me trouve. Mais il me semble si *doux* de vous confier mes misères, à vous qui m'êtes tout, vous entendez, que vous pardonnerez à la pauvreté de mon âme.

Je n'ai pu, Simone, depuis votre départ, ni penser, ni réfléchir. J'ai crié, bêtement, ma souffrance, et toutes mes anciennes rancœurs, mes révoltes d'autrefois, me sont revenues. C'est que, voyez-vous, depuis l'âge où l'on sent les besoins et les appels du cœur, j'ai tant chanté, et pleuré, et appelé, de toutes les forces de ma jeunesse, l'*Inconnue*, *vous*, que maintenant, je n'en puis plus. Le coup a été trop rude, et puis à quoi bon lutter. Je Vous aime, Simone, depuis toujours. Vous êtes celle que j'ai aimée, confusément et follement depuis des années[3], avec le meilleur de mon être. Lorsque vous m'êtes apparue, si exquisément pure, je vous ai reconnue. Et je regrette maintenant, Simone, de vous avoir dit mon amour. Ne pas l'avoir dévoilé, avoir enfoui votre image, jalousement, en mon âme, souffrir en silence, et surtout, oh surtout, n'avoir point troublé votre quiétude de mes justes blasphèmes, de mon scepticisme fatal,

raisonner, cela aurait été si beau, et tellement plus digne. Vous ne pouvez comprendre la haine que j'ai pour tout.

Voici ce que maman me disait, hier soir, lorsque j'ai dirigé la conversation vers ce sujet: «Tu sembles avoir beaucoup de *sympathie* pour Mademoiselle Routier, je disais cela à ton père, ce matin, et il me répondait: "Tant mieux, s'il peut venir à aimer un jour, sa vie de cœur a été si vide jusqu'ici[4], que c'en est décourageant." »

N'est-ce pas merveilleux, tout ce que la vie renferme de paradoxal, d'ironique!

Ma tête est vide, vide, vide. Je n'ai même plus le courage d'analyser, de clarifier mes idées, et Dieu sait si j'en ressens le besoin. Je pense à *Vous*, à *Toi*, et puis je ne sais ce que je pense. Votre image est là, en mon cerveau, et vos yeux, vos cheveux, votre sourire triste, et tout tourne, un tas de choses noires, sombres, vides, avec des sanglots. Pourquoi vous avoir connue, et perdue, en vous connaissant? Entre nous, il y a *Lui*[5], et je ne puis lutter contre *Lui*. Je suis sceptique, décavé, perdu, je ne crois plus mais je sais qu'il existe. Il est le plus fort.

Simone, si vous entrez là-bas, priez pour moi; vous n'aurez pas à le faire longtemps. Toutes ces choses brisent, cela doit finir par tuer, je crois. Et je ferai ainsi que je vous aurai aimée toujours, puisque ma vie, la vie du cœur, de l'âme, la vraie, aura commencé et... fini avec *Vous*. Je ne suis pas étonné de mon amour, du bouleversement qu'il apporte à tout mon *moi*: j'ai toujours senti vaguement que s'il m'arrivait de rencontrer l'*Aimée* — oh l'ironie des mots — je souffrirais à en mourir. Dieu a dû faire ainsi certaines natures, pour payer le bonheur des autres. Seulement, je paye avec tout ce qu'il y a de bon en moi, cela s'épuise.

Simone, voulez-vous me croire. Ce ne sont pas des phrases que j'écris. C'est mon âme, toute nue, que je remets entre vos mains. Lisez le tout avec la *Vôtre*, vous comprendrez.

Je ne pleure pas, cela me soulagerait tellement. Tenez, je vais danser, demain soir, à Sainte-Anne[6], et rire, et peut-être m'amuser.

Mais voyez-vous, il y a quelque chose, que je ne danserai plus, quelque chose qui est cassé. Mon âme était la musique inquiète, banale, sauvage, étrange, folle et douée, l'Hawaïenne que les Noirs jouent, le soir, avec des sanglots, dans le crépuscule mourant. Quelquefois, la musique s'énerve, grandit, monte toujours, s'affole, s'exaspère; l'âme en est brisée.

Simone, aimez-moi, aimez-moi avec tout votre cœur, toute votre âme, et vous ne m'aimerez jamais comme je vous aime.

Je baise vos yeux, avec tout mon amour.

Alain

2

À Simone Routier[1]

Dimanche soir, le 8 [août] 1920.

Mademoiselle Routier,
Québec.

Simone,

Voulez-vous excuser cette courte lettre, Simone, je vous écrirai plus longuement demain. Depuis deux ou trois jours, j'ai un mal de tête affreux, et je suis d'une nervosité extrême. Je ne vous écrivais pas avant, me proposant d'aller à Lorette[2] dimanche. Remerciez Ernest[3] de son invitation, rien ne pouvait me faire plus *plaisir* — mais papa m'a jugé trop fatigué, et m'a conseillé de rester. Soyez sûre que je me reprendrai.

Vous ne sauriez croire combien votre chère lettre m'a fait du bien. Elle m'est arrivée au moment où je désespérais le plus, et de

sentir votre amour pénétrer mon âme, la confiance, la foi en la vie — en *Vous* — sont revenues.

Vous seule, Simone, avez le pouvoir de panser mes blessures, par où s'échappe le meilleur de moi-même.

Simone, j'ai peur de notre amour. Je vous aime trop, trop. Dites-moi que vous m'aimez, que ce n'est pas un autre « fort béguin ». Vous êtes très impressionnable, et j'ai peur de vous.

Écrivez-moi, vous aussi, souvent. Envoyez-moi des photos, beaucoup, de vous.

Encore une fois, Simone, excusez cette petite lettre. Je vous écrirai très longuement demain. Je ne peux plus, ce soir. Je vous aime *trop*.

Je vous envoie toute mon âme.

Alain

3

À Simone Routier[1]

Mardi, [10 août] 1920.

Mademoiselle Routier,
Lorette.

Simone,

C'est encore moi qui vous reviens avec, à la fin, une grande peur de vous ennuyer. Tout ce que je puis vous dire, je vous aime. Et mon amour est trop grand, trop profond, pour que je m'amuse à le disséquer, à le philosopher, à bâtir des phrases avec.

Vous êtes entrée chez moi, brutalement, comme une voleuse. Vous n'y avez laissé qu'un grand amour, un vide, une douleur. Je n'en ai pas été surpris, tout m'y préparait. J'ai souffert de crises morales trop violentes, trop fortes, depuis quelques années, surtout deux ans, qu'il fallait logiquement que cela vînt à finir, d'une façon ou d'une autre. L'*autre*, j'en ai

peur, aurait été terrible. Il me fallait la Vie, ou la Fin. La Vie, Simone, c'est *Vous*. Vous l'êtes dans toute sa fraîcheur, sa *pureté*, et un peu, dans son désenchantement, parce que vous possédez, à un degré très rare, la conscience imminente des choses qui passent. Et cela me fait vous aimer d'autant plus, puisque cela me rapproche de vous. Vous avez la perception douloureuse de la vie, avant même d'avoir vécu.

Peut-être sommes-nous un peu fous, de douter; nous avons devant nous toute notre jeunesse, tout l'avenir, tout notre *amour*. Mais aussi, combien d'autres, qui ont aimé pleinement, follement, *infiniment*, et qui ont passé...

Je ne comprends pas l'amour. Il y a là un mystère étrange, fatal, qui déconcerte et affole la raison. Pourquoi l'étincelle divine, allumée chez deux êtres, jeunes, confiants, s'éteint-elle subitement, pour faire des indifférents de ceux dont les âmes, sous la force de ce même amour, s'étaient fondues l'une dans l'autre, en soudant l'Infini?

Ne sommes-nous donc que des marionnettes ridicules, activées par une haine capricieuse, et dont de ces mêmes caprices dépendraient des immenses bonheurs ou des peines inguérissables?

Je vous aime tant, Simone, qu'il me semble que quelque chose finira par... *finir*. Vous me dites que vous m'aimez, et je sais que vous êtes sincère. Mais vous êtes femme, femme dans toute la beauté et la grandeur du mot, par conséquent très impressionnable, et sensible, et bonne, peut-être ne s'agit-il que d'une fougue sentimentale, provoquée par certaines circonstances, surtout par l'état d'âme dans lequel vous avait plongé le noir broyé depuis... Jean Minuit[2]!

Si je vous fais de la peine, Simone, pardonnez-moi. Je voudrais tant vous rendre heureuse, vous donner, moi aussi, de ce bonheur infini que vous m'avez fait goûter, *là-bas*, pendant des minutes enchantées, et que je n'ai pas, hélas, su vous rendre.

Je crois pouvoir monter à Québec samedi. Ne pourrais-je pas vous y rencontrer, l'après-midi, et puis nous parlerons de beaucoup de choses qu'il me serait plus facile d'exprimer, les yeux dans les yeux.

Pourquoi ne m'écrivez-vous plus, Simone... Vous savez bien tout le plaisir — plaisir n'est pas le mot — que cela me ferait. Ne m'aimez-vous donc déjà plus, ou un autre a-t-il déjà ému votre... pitié?

Il est trois heures. La nuit commence déjà à pâlir, imperceptiblement. Pardonnez tout ce barbouillage. Toutes mes pensées, toute mon âme, dans cette journée commençante, sont à vous. Je vous aime, Simone, comme les Nonnes, autrefois, dans des chapelles ardentes et basses, avec des extases, adoraient la Vierge.

Alain

4

À Simone Routier[1]

Lundi, le 16 août 1920.

Mademoiselle Routier,
Lorette.

Simone,

Il me semble, Simone, que de vous écrire ce soir insulte à notre amour. Mon cœur, mon âme °sont tellement pleins de *Vous*, de tout l'amour que je vous y ai élevé, que je n'ai jamais senti comme en ce moment l'impossibilité, avec des mots, de vous rendre mon *Adoration*. Écoutez-moi, comme si j'étais dans l'ombre, prosterné à vos genoux, vous racontant, tout bas, mon bonheur et ma détresse. Vous comprendrez mieux, et *tout*. Je vous °aime plus, et mieux, que je ne vous ai jamais

aimée. Je *crois*, Simone, en vous, et je crois en moi. Je sens que je ne peux plus vous perdre, jamais, que vous me tueriez, aussi sûrement qu'avec un revolver, le jour où vous me retireriez votre amour. Ce ne sont pas là de vaines paroles. Croyez-moi, Simone. Tout ce que je vous dis ce soir, je vous le dirais dans une église, à la face de Dieu.

Mardi, le 17 [août 1920].

Je ne pourrai plus, Simone, ne pas vous croire, ou plutôt ne pas croire en vos dates, puisque j'use du même moyen. Et je suis aussi sûr de vous que je le suis de moi.

Je ne sais quoi vous dire. Mon amour est trop haut, trop pur, pour que je le nourrisse avec des mots. Ne riez pas de moi. Lorsque vous aimerez comme je vous aime, vous comprendrez que l'on peut mourir d'amour, ailleurs que dans les chansons. Nous avons tous, dans un coin de l'âme, des parcelles de l'Infini, des parcelles divines. On ne les fait pas vibrer impunément; nous ne sommes point faits pour elles; elles brûlent trop. Pourquoi les saints, autrefois, se mouraient-ils d'amour pour Dieu? Et de quoi provenaient les extases? Je voudrais, ce soir, Simone, que vous me parliez de °vous, très doucement. Je voudrais apprendre de votre vie, de votre âme, de votre amour. Je voudrais que rien ne nous sépare plus, que vous ayez confiance, que vous m'admettiez dans l'intimité de votre cœur. Je vous aime infiniment, douloureusement.

Mercredi matin, 9^{hres} [18 août 1920]

Simone,

Ma nuit a été pleine de vous. Il me semble que vous êtes un second moi, que vous êtes liée à mon être. Vous êtes dans toutes mes actions, dans toutes mes pensées.

Vous ne pouvez savoir combien je souffre, intensément, de ne pouvoir baigner mes yeux dans vos prunelles aux «tendresses

infinies». Je vous aime comme je vous ai aimée, dimanche soir, désespérément. Que me faisaient alors les hurons, les statues, et les haches de guerre[2]. Vous étiez là, près de moi, et tout ce que je m'étais promis de vous dire «les yeux dans les yeux», comme je le ressentais, follement.

Simone, soyez franche avec moi. Vous le devez à notre amour. Ne m'écrivez que ce qui existe, réellement, et si vous vous sentez lasse, ou fatiguée, ne m'écrivez pas. Mon amour n'en est pas à une lettre près. Dites-moi si vous pouvez venir à Sainte-Anne[3]. Parlez-moi de *vous*.

Je vous rends votre *dernier baiser*. Il me brûle encore la main.

Alain

P.S. Remerciez encore Ernest[4] pour moi.

5

À Simone Routier[1]

Mercredi matin, 2hres / 2... [25 août 1920]

Simone,

Je crois que vous m'aimez. Le miracle s'est fait. L'amour appelle l'amour. Je vous aime depuis toujours pour toujours. Disposez de moi comme vous l'entendez, je suis à vous.

Alain

6

À Simone Routier[1]

Samedi matin, 1 heure [28 août 1920].

Ma Simone,

Je reçois votre *chère lettre*, la *plus chère de toutes*. Vous m'aimez, puisque vous souffrez. L'on souffre tant que dure

l'amour. Je souffrirai *toujours*. Et ma souffrance, depuis que vous m'aimez, m'est devenue si chère, puisque je souffre pour *Vous*. Je ne comprends pas plus l'Amour sans la souffrance, que l'amour sans *vous*. Et je crois que c'est ce qu'il y a de plus divinement sacré, la souffrance dans l'Amour. Je donnerais *tout*, toute ma vie, pour une minute, Simone, à *pleurer d'amour*, tous les *deux*. Comprenez ce que renferment ces mots, *pleurer d'amour*. Ce seraient nos âmes, enlacées infiniment, qui se mourraient presque, dans des sanglots. Une larme, tirée de tout l'affolement de l'être éperdu d'amour, vaut mille fois tous les baisers du monde.

Mercredi soir, 1er sept. [1920]

Simone,

Je vous envoie toutes mes tendresses, toutes mes adorations. Avez-vous souffert de mon silence? Je *n'ai pu* vous écrire à mon retour. Peut-on expliquer *l'infini* avec des mots. Je n'ai gardé de mon voyage à Lorette que la saveur de vos baisers, la clarté de vos yeux. Je [me] relève d'une courte indisposition — serais-je toujours l'éternel infirme? — qui m'a valu vingt heures de sommeil. L'apaisement s'est fait en moi, et je souffre moins. Je vous aime. Je n'irai pas aux États-Unis[2]. Je vous avouerai franchement que je préfère qu'il [en] soit ainsi. Je n'aurais pu souffrir votre absence, et les «bleus» ne sont point bons compagnons de voyage. Aimez-moi, Simone. Si vous saviez comme je me sens peu digne de votre amour, de *toi*, Simone, et comme mon âme vieillie tremble devant la jeunesse de la *Tienne*. Vous êtes pour moi toute la vie, puisque vous êtes l'Amour. Et jamais je n'oublierai ce que *Vous* avez fait pour moi, parce que l'amour régénère tout, et vous m'avez fait aimer. Je vous aime, à genoux.

Jeudi matin [2 septembre 1920].

Je viens d'assister au départ des petites sœurs[3]. Simone, les vacances sont finies. Me direz-vous que nos beaux jours le sont?

J'ai ressenti, ce matin, pour la première fois, toutes les angoisses et les tristesses de l'automne qui vient. Façonnons, Simone, notre amour de telle façon, que rien ne puisse le faire trembler. Qu'il se tienne droit, et fort, et puissant, contre tous et contre tout.

Ma Simone, pour toujours. Je baise *ton âme*.

Alain

7

À Simone Routier[1]

Jeudi soir, 2 sept. [1920]

Mademoiselle Routier
Québec.

Simone,

Si vous saviez comme je vous aime, Simone, ce soir. Et de ne pas savoir où vous êtes en ce moment, ce que vous faites, me trouble infiniment. Pensez-vous seulement un peu à moi! Il me semble tellement que vous êtes très loin de moi, de mon âme, que votre pensée s'attiédit peu à peu à notre amour, que vous n'êtes plus *toi*, ce soir. Je vous aime à mourir. Quelquefois, il me prend des désirs brusques de tout casser, brutalement, de m'enfuir je ne sais où, d'oublier, dans des folies, l'Existence de ce qui me fait vivre, de ne plus penser jamais. Il me semble que vous ne m'aimez pas, que c'est une comédie,

un jeu, une pitié. Tous mes doutes me reviennent, tous, en foule, et je vous aime, je t'aime, Simone.

Vendredi soir. Minuit. [3 septembre 1920]

Je reviens d'un très long et très fatigant voyage en auto. Je suis allé à Shawinigan, Grand-Mère, Trois-Rivières. Et en repassant le grand pont de cette dernière ville, j'ai revu le paysage sombre et désolé qui *nous* avait tant frappé. C'était la même chose, le rouge °sombre, noir, à l'horizon, toute la teinte lugubre, presque morbide, de l'eau pesante et assoupie, et la masse indistincte des cheminées et des forêts lointaines. J'ai pensé à notre amour, et j'ai eu peur.

J'étais sûr, en arrivant, d'avoir une chère lettre... Rien ne m'est venu, que plus de tristesses. Vos *toujours* ont-ils déjà vécu? Et je ne sais pourquoi, ce paysage de désolation me poursuit depuis ce soir. Je ne puis penser à vous sans que *lui* s'encadre derrière votre image, et puis vous vous effacez tous deux, très lentement, comme si cela reculait...

Pardonnez toutes ces folies, Simone, je ne puis plus penser. Je suis très énervé, fatigué! Je ne vois que vous, et je vous aime.

Dimanche soir [5 septembre 1920].

De penser, Simone, que dans quelques très petites heures, je ne pourrai plus vous aimer avec mes yeux, que je serai déjà loin de vous, me décourage presque. Pourquoi notre amour nous apporte-t-il si peu de bonheur? Je vous aime pourtant avec tout ce que j'ai de meilleur: je ne peux pas plus vous aimer.

Quand vous lirez ces lignes, je ne serai plus là[2]; sentirez-vous toute mon âme vous entourer, vous pénétrer?

Elle sera *toujours* avec vous.

Alain

8

À Simone Routier[1]

Québec, dimanche, 1hre matin [5 septembre 1920]

Ma petite Simone,

Imaginez-vous que, ayant comme toujours la bad-luck à mes trousses, j'ai perdu mon train — cinq minutes de retard causé par vos fameux «p'tits chars[2]» — et me voilà sur le pavé de Québec, comme un corps sans âme — ne vous ai-je pas dit dans ma dernière qu'elle devait rester avec vous! — La perspective de coucher dans les parcs, — même sous vos fenêtres, genre Roméo — me souriait assez peu. J'arrive ici[3], et à force d'insistance, j'hérite de la chambre d'une New-Yorkaise qui devait arriver ce soir, et... qui n'est pas venue, comme de raison.

Et puis ma pensée est tellement pleine de vous — mes mains sont encore parfumées de la senteur des vôtres — qu'il me faut absolument vous écrire. Je gage que, à cette heure, vous reposez très doucement, à mille lieues de moi, que vos rêves vous promènent dans de longs couloirs très sombres, où glissent, les mains jointes, des formes blanches. Mes rêves à moi, tantôt, seront magnifiques, merveilleux, infinis, parce qu'ils seront *toi*.

Je vous aime.

Alain

9

À Simone Routier[1]

Mardi, le 7 septembre 1920.

Simone,

Je reçois votre lettre, et je vous aime. Je puis juger de la profondeur de votre amour par l'Infini du mien... Et peut-être

la mesure n'est-elle pas encore égale. Tout ce que mon âme peut disposer de force, de puissance, toutes les facultés de mon être, tous les battements de mon cœur, tout ce qui compose le moi, toutes les fibres secrètes et mystérieuses qui donnent et conservent la vie, se sont infiltrées, incarnées en vous. Il n'y a pas en moi une goutte de sang, une pensée, un geste, un souvenir, qui n'aient Vous pour mobile. Et je sais que si vous veniez à disparaître, d'une façon ou d'une autre, l'effondrement serait complet, irréparable. Je puise en vous les sources de la Vie.

Peut-être avez-vous lu ce conte d'Allan Poe[2] — je ne crois pas qu'il existe d'auteur plus follement inquiet, d'un génie si affolé, si suraigu, qu'il en côtoie la folie — dans lequel il raconte l'histoire d'un malade mourant, que l'on magnétise. Il meurt, il est mort, mais il parle, il *vit*, comprenez-vous, par l'action souveraine, continue, de la volonté, de l'effroyable puissance de l'Autre. Mais au bout de °quelque six mois, ne voilà-t-il pas que celui-ci s'avise de le *réveiller*, de cette vie *morte*. À peine a-t-il réussi, après quelques passes magnétiques, que, en moins d'une minute, le Corps du patient se fond, s'émiette, se *pourrit*, en une putréfaction épouvantable. Il était mort, réellement, depuis ces six mois, mais l'énergie vitale, magnétique, surhumaine du spirite le pénétrait tout entier, lui infusait de la vie. Mon âme vit par la vôtre, Simone, s'y nourrit, y puise des forces nouvelles, inconnues jusqu'alors, ne l'éveillez pas.

Si vous saviez comme j'ai besoin d'appui, de soutien, de réconfort, ces jours-ci. Je suis désorienté, affaibli, sans volonté, comme une loque. Le mauvais temps m'est très pénible. Il agit sur moi très singulièrement. Le croiriez-vous, il me prend des peurs folles, irraisonnées, presque *physiques*, de l'automne qui vient, qui grandit, qui nous touche, à nous pénétrer, presque. Des frissons réels, inexplicables, alors que je suis chez moi, au chaud, me secouent tout entier, rien qu'à regarder, à travers les vitres, les choses mornes, sans vie déjà, les champs vieillis, le vent humide qui rage. Simone, ma Simone, soignez-vous, je

vous en supplie, pour l'amour de notre Amour. Ma vie ne tient qu'à vous, vous le savez, vous devez le savoir. Je crois que je n'aurai jamais le courage de partir, cet hiver[3]. Je vous aime, je vous aime, Simone.

Alain

10

À Simone Routier[1]

Samedi, minuit, [11 septembre] 1920.

Simone,

Simone, Simone, j'arrive du berceau de notre amour[2]. J'ai tout revu, tout. Et toutes ces choses étaient pleines, pleines de Vous, comme mon cœur. J'ai couru toute la nuit, en canot, dans la brume. J'ai revu le bouleau (te souviens-tu?) où je n'osais... Toutes nos promenades, je les ai refaites, comme l'on accomplit un pieux pèlerinage. Et je vous voyais, là, dans le canot, avec vos grands yeux clairs dans la nuit[3]. Je ne vous ai jamais aimée si intensément, si follement, et je pleurais presque. Croyez-moi, ma Simone, voulez-vous? Je vous jure sur mon âme que je vous aime, que je vous aime. Il me semblait que vous étiez là, que vous me parliez, et la vision était si réelle, que quelquefois le son de mes paroles me réveillait. Et c'était un très doux rêve, et nous nous disions des choses, des choses que nos âmes se confiaient, très doucement, des choses que nous [ne] nous sommes jamais dites, Simone, et que nous [ne] nous dirions peut-être jamais. J'ai revécu toute notre nuit. J'ai vu, dans le matin, mourir les étoiles, et la brume courir sur les montagnes. Et puis j'ai senti vos lèvres se poser sur ma bouche, et la douleur fut si forte, que mes yeux se mouillèrent. Vous ne savez pas, Simone, combien je vous aime. Vous ne le pouvez pas, je le sens, m'aimer

comme je vous aime. C'est impossible. Je le sens, par tout ce qui vibre en moi. Et je vous aime pour toujours.

Alain

11

À Simone Routier[1]

Lundi soir, [13 septembre] 1920.

Simone,

Je regrette maintenant pour Vous, Simone, d'être dans votre vie. Je crois en votre amour, je ne crois pas au bonheur que vous puissiez retirer de moi. Notre amour jusqu'ici ne vous a apporté que souffrances et doutes. Et normalement, pour être logique avec ce même amour, ne devrions-nous pas être heureux, et confiants? Vous m'avez donné du bonheur, plus de confiance en la vie, vous m'avez fait meilleur, que vous ai-je procuré en retour? Mon scepticisme vous a rendu sceptique, mes doutes se sont infiltrés en vous, y ont pris corps, mon dégoût de la vie, mes idées malsaines ont fatigué la blancheur de votre âme; de la tristesse, de la désespérance, c'est tout ce que je vous ai donné. Pourquoi m'aimez-vous! Je vous le dis, je n'ai rien, rien. Je ne suis qu'un chaos d'idées incomplètes, illogiques, contradictoires. Je sais moins qu'un enfant, qui, lui, a la foi. À vingt ans, j'ai déjà trop vécu pour avoir confiance, même en moi. Oh, si j'avais le droit de vous dire tout, de soulever devant vos yeux effarés un coin du voile qui cache les misères, les pauvretés, les atrocités, les trahisons de ce pauvre monde, dont les convenances sont la seule vertu. Simone, que la vie est mauvaise, méchante, hypocrite. Vous ne le saurez jamais combien. Bonsoir Simone, je vous aime.

Mardi, minuit [14-15 septembre 1920][2].

Pourquoi, Simone, toutes ces réticences, dans votre dernière lettre que je viens de relire? Qu'y a-t-il entre nous, Simone? Dites-moi tout, tout, de grâce. Que voulez-vous prévenir? Pourquoi, si vous m'aimez, ne pas dire je vous aime! Confiez-moi tout ce qui vous peine, tout ce qui vous chagrine, je vous en supplie. Vous ne pouvez savoir combien °je souffre de vous savoir malheureuse, et par moi. Et tout ce bonheur que nous gaspillons, par notre faute, notre seule faute. Il me vient quelquefois à l'idée que nous ne sommes pas faits pour aimer, tous les deux. Nous demandons trop à l'amour, et parce que nous sommes faits de matière, que notre puissance a des bornes, de par la nature même de nos moi, parce que nous voudrions, dans un regard, franchir l'éternelle barrière qui sépare les âmes, dans un «je vous aime», assurer l'éternité de notre amour, dans un baiser, épuiser l'infini, nous retombons découragés, inapaisés, désenchantés. La matière dont nous sommes pétris sera toujours l'empêchement imbécile, brutal, de ce que nous avons rêvé. Combien je me reproche, Simone, de vous avoir dit mon amour, parce qu'alors vous ne m'auriez pas aimé, ou vite oublié. Et vous ne seriez point aujourd'hui malheureuse. Que me fait mon bonheur, à moi, si je suis seul à le goûter!

Je vous aime, Simone. Que vouliez-vous que je fasse pour vous rendre heureuse, dites-le moi. Répondez, de suite, à cette lettre, voulez-vous. J'en ferai autant pour la vôtre. Et surtout, ne me cachez rien, dites-moi *tout*. Dites-moi ce que vous pensiez, en écrivant votre chère dernière, Simone.

Je vous aime.

Alain

12

À Simone Routier[1]

Vendredi, [24 septembre] 1920.

Simone,

Je ne sais si je pourrai goûter le printemps de vos yeux, °samedi. Mais soyez sûre que tout l'automne, de ne pas vous voir de si longtemps, pleurera et frissonnera en moi. J'ai tellement besoin de vous, de votre présence, de votre sourire, de vos yeux, que je ne puis m'habituer à ne pas vous voir, °quoique le souvenir de tout votre vous soit gravé en mon cerveau, en mon cœur, et bien que je sache que rien ne changera, d'une visite ainsi manquée. Cependant, les habitudes qu'engendre l'amour sont, deviennent tellement fortes, que de les casser sonne presque faux, comme de noirs pressentiments. D'ailleurs, si c'est absolument impossible pour moi de m'absenter, croyez bien que je serai avec vous, toujours, et que mon amour vous enveloppera toute. Simone, ma toute °petite enfant, vous savez bien que vous n'êtes ni ridicule, ni primitive. Je vous ai aimée telle que vous êtes, et je souhaite que vous restiez ainsi, telle que je vous ai connue, toujours. Et soyez sûre que vous ne m'ennuyez jamais dans vos lettres, au contraire. Dites-moi tout ce que vous pensez, tout, les convenances — puisqu'il faut encore parler de ce masque — n'ont été inventées par des gens dont les pudibonderies surfaites en cachaient de bien belles. Et je ne vois pas du tout ce qu'il y a d'inconvenant — dans le vrai sens du mot — à ce que vous me disiez je vous aime, et moi de même. Simone, que ces deux jours vont être longs, et tristes, et désolants, loin de vous. J'ai lu et relu votre longue lettre, et je vous aime. Simone, ma petite fille, mon âme, ne pleurez pas. Vous savez bien que je vous aime, et pour la vie. C'est moi qui suis l'imbécile brutal, et je ne suis pas près de vous, pour sécher ces larmes, pour consoler votre peine, pour baiser vos yeux. Vous êtes la potiche authentique,

précieuse et très rare, que peignit un Francesco di Giorgio, un Perroccio, un Lorenzetti[2], et qu'un maladroit casse, un jour. Il faut me pardonner toutes ces choses, petite Simone, parce que je vous aime et vous savez que le bonheur pour moi n'existe qu'en vous.

Alain

13

À Simone Routier[1]

Saint-Casimir, jeudi [30 septembre 1920]

Mademoiselle Routier,
Québec.

Ma Simone,

Je vous aime, je vous aime, Simone, ce soir. J'ai passé trois très mauvais jours, de découragement, de lassitude, de doute. Je vous ai écrit deux longues lettres que j'ai déchirées aussitôt. À quoi bon! ç'aurait été, si vous aimez, souffrance pour vous, et je m'étais promis de ne plus vous assombrir du noir de mes pensées — ou bien vous en auriez ri, croyant à des peurs! Oh Simone, si vous saviez ce que c'est que le doute, celui qui surgit tout-à-coup, lorsqu'on est confiant, sans défense, le doute horrible, illogique, presque bas, que l'on ne peut mater, chasser, raisonner, et qui revient toujours plus fort, plus violent, alors que l'on s'en croit débarrassé à jamais, vous n'en *riiez* pas. Il est en moi, depuis trois jours, piétinant, ravageant tout, se gorgeant à même notre amour, et mon âme saigne par toutes ses blessures — parce que je vous aime.

Je suis plus calme, ce soir. Cet après-midi, j'ai gardé la maison, n'étant pas très bien, et je me suis joué toute la musique — notre musique — du bon vieux temps. De revoir, à travers les notes, votre sourire et vos yeux m'ont presque guéri. Voyez-vous, toute ma vie, toute, je la donnerais pour vous.

C'est bête à dire, c'est romanesque, cela se voit à toutes les pages de feuilletons, c'est ridicule, mais c'est ça — parce que je vous aime. La vie, ce n'est pas grand'chose, c'est presque rien, ça ne tient qu'à un fil — un revolver, un dixième de seconde — mais voyez-vous, il y a d'autre chose, qui n'est pas «pas grand'chose», il y a l'après, l'inconnu, le mystère, le lieu d'où l'on ne revient pas. Je m'y plongerais, les yeux fermés — parce que je vous aime. Et toute la distance qui existe entre la vie et le néant, le quelque chose et le rien, l'homme et le cadavre, ne m'empêcherait de vous aimer. J'ai reçu votre lettre hier. Lorsque l'on commence à aimer «beaucoup, beaucoup», l'on commence à ne plus aimer.

Alain

14

À Simone Routier[1]

Dimanche, 5 1/2 h. [3 octobre] 1920.

Simone,

Je vous écris à l'heure où, probablement, si j'avais pu monter à Québec, nous serions à faire des petites farces, moelleusement et ridiculeusement assis dans un coin — coin qui n'en est pas un — de la rotonde du Château[2]. Je crois que je suis plus avec vous — avec le vous que j'aime — seul, ce soir, dans ma chambre. Et pourtant, comme je voudrais vous voir. J'ai un tas de choses à vous dire, des choses non prévues, et qui m'assomment presque. J'ai passé une semaine très fatigante, et je n'ai pu seulement vous envoyer un mot. J'imagine que vous allez encore penser que je vous blague, que je ne tiens pas mes promesses, etc. Si vous saviez, ma Simone. Et comme tout m'accable, semble rire de moi. Vraiment, quelquefois, à regarder ma destinée, je ne puis m'empêcher d'en rire. De voir toute la

contradiction entre mes désirs et ce qui arrive, et dans les plus petites comme dans les grandes choses, m'amuse énormément. Seulement, il y a que je suis en même temps et le spectateur et le bouffon. Je paie pour les deux. C'est inévitable, il me suffit à peine d'exprimer un désir quelconque, pour que le contraire me tombe dessus, et tout de suite, comme de raison, afin de ne point me laisser le petit plaisir de l'espérance. Vous croyez peut-être que j'exagère; je n'ai pourtant jamais été moins porté à l'exagération. D'ailleurs, vous jugerez vous-même, et j'ai beaucoup à vous dire.

Votre grande lettre bleue m'est arrivée, et le petit sac de malle. J'ai un peu pensé que la petite religieuse a dû se trouver fort dépaysée[3], dans le petit sac scellé, en compagnie du télégramme à la musique d'amour. Je vous en remercie de tout mon cœur, de toute mon âme.

Je suis si malheureux, ma Simone, ces jours-ci. Jamais l'existence ne m'a plus pesé au cœur, à la tête. J'ai besoin de toute votre aide, de tout votre amour. Je n'ai plus d'énergie, de courage. Je suis seul, seul. Le Père Maillard[4] est venu aujourd'hui. Il m'a demandé une demi-heure d'entretien. Et jamais, alors qu'il me parlait, je n'ai plus senti le vide, tout le vide de tout. Des phrases, des phrases. Je n'ai plus la foi, Simone. Je ne crois à rien, à personne. Le doute est une folie, je le sais, et je doute de tout. Je constate en moi toute l'étendue de mes erreurs, de mes faiblesses, et je n'y puis rien. J'ai été mal fait, et l'or ne se refait pas. Simone, aimez-moi. Aidez-moi, votre faiblesse est plus forte que ma force. Je vous aime.

Alain

15

À Simone Routier[1]

Jeudi, [7] octobre 1920.

Mademoiselle Routier
Québec

Simone,

Votre lettre m'est arrivée en même temps qu'une de Marc[2], et j'ai savouré tout le contraste de la... triste vie, et de la vie... triste, peut-être, parce que je vous aime, de ce que j'étais sans vous, et de ce que je suis devenu par vous. Il n'y a pas de plus sainte religion que l'amour, et vous en êtes le dieu très pur que j'adore à genoux. Petite Simone, vous ne pourrez jamais savoir combien vous m'avez fait vous aimer. Je me demande où j'en serais maintenant, si nos âmes ne s'étaient point rencontrées. Ma vie déborde tellement de vous, de votre pensée, de votre souvenir, que je ne puis imaginer ce qui aurait pu combler mon cœur, mon esprit, si je ne vous avais jamais connue. Et il suffit de si peu de choses pour changer la destinée: en trois petits jours, pris au milieu de tant d'autres qui s'écoulent, innombrables, inutiles, et c'est tout. Quand passerons-nous donc ensemble, ma Simone, quelques nouveaux trois jours, et des jours qui ne soient pas bordés d'asphalte, de théâtre, de boudoir!

Serez-vous à l'Empire[3] samedi? Je m'y rendrai à l'heure habituelle.

J'ose espérer que notre chère Cécile[4] aura passé de bonnes vacances, et que ses obligations sociales la rappelleront bientôt. D'ailleurs, si elle n'était pas partie, n'oubliez pas de lui dire que tous mes respects sont à ses... pieds. À vous, ma Simone, tout mon *amour*.

Alain

16

À Simone Routier[1]

Jeudi matin, 2 heures. [octobre 1920]

Simone,

Je n'ai pu me résoudre, avec tout votre souvenir en moi, à loger au King[2]. J'ai maintenant une très jolie petite chambre qui, quand je partirai, restera parfumée de vos chers vœux que j'ai là...

Je vous aime.

Alain

17

À Simone Routier[1]

Vendredi soir, [15 octobre] 1920.

Mademoiselle Routier,
Québec.

Simone,

Je regrette tant, Simone, ce soir, de n'être pas °allé passer ma dernière soirée à Québec avec vous. J'ai vu combien cela me sera pénible, si je passe l'hiver en ville, de penser que vous êtes à cinq minutes de chez moi[2], et de ne pouvoir vous avoir, à moi, pour tous ces instants de ma vie. J'ai passé mercredi une soirée assommante. C'était la première, depuis que je vous connais que je passais sans vous, à Québec. Et combien d'autres, en perspective!

Toute la journée, toute la nuit, j'ai pensé à vous, j'ai brassé un tas de choses, pas roses, et j'en ai conclu qu'il aurait mieux valu, pour vous, de ne s'être jamais rencontrés. Vous seriez

peut-être heureuse, maintenant — en autant qu'on peut l'être — en goûtant la seule véritable Vie, en somme, la vie intérieure qui ne dépend que de l'Être, du Principe, de Dieu, comme vous l'entendrez. À défaut de bonheur, vous auriez eu la Paix. Qu'avez-vous maintenant? Du bonheur! De la Paix! Non. Et toutes vos lettres en témoignent, et toutes sont imprégnées d'un très vague et très obscur désir, que vous ignorez — de quelque chose de meilleur, et de plus doux, qui vous apporterait le calme. Je n'ai pas su vous rendre heureuse, je n'ai jamais donné de bonheur, à personne. Et je donnerais toute ma vie, Simone, pour toi. Notre amour est bâti sur du sable, parce que nous sommes humains, et si toutes les lois humaines ne pouvaient nous empêcher de nous aimer, ces mêmes lois pourraient-elles vous faire m'aimer, si vous ne m'aimiez plus! La vie est un °problème difficile, impossible à résoudre, parce qu'elle dépend d'une foule de circonstances, de détails, de hasards, et l'amour est plus que la vie, puisqu'il en est la source. De quoi dépend l'amour, où prend-il ses forces, *quand* cesse-t-il d'agir, et pourquoi? Nous ne sommes rien, nous ne connaissons rien, rien n'est sûr, et voilà, ma Simone, où je vous ai emmenée, dans quel dédale mystérieux et très vague nous marchons, avec, pour nous guider, un fil plus ténu que celui °d'Ariane, notre amour.

Je vous aime tant, Simone, ce soir. Il me semble qu'il y a des siècles que je ne vous ai vue, que je n'ai goûté la paix de vos yeux, la douceur de vos baisers. J'imagine, quelquefois, que le temps n'existe pas dans les limites fixées, qu'une heure, par exemple, peut être, réellement, pour quelqu'un, un an. Mesure-t-on la profondeur d'une émotion, la puissance d'un sentiment. Et le temps n'en est-il pas le mobile le plus intime, puisque c'est en lui qui nous vivons. Ce ne serait alors qu'un cadre, dont nos émotions, nos sentiments, nos pensées seraient la toile immense et magnifique, toile qui par le fond s'allongerait, s'étirerait infiniment, tout en restant dans les limites de la perspective tracée par ce cadre. On a vu des hommes vieillir de dix ans en des minutes,

blanchir en une nuit. N'ont-ils pas réellement, par des phénomènes que l'on ne peut comprendre, vécu ces dix années, années pressées, ramassées, condensées à l'extrême, en ce que l'usage veut que ce soit quelques heures! Je vous aime de toute ma vie, petite Moune[2].

Alain

Samedi soir, 5 hres [16 octobre 1920].

Simone,

Si vous saviez comme °l'automne est grand, et magnifique, ce soir. Du rouge, du vieux rose, du vert pâle, de l'orange, noyés dans une orgie de jaune.

Et toute l'ombre du soir, qui descend, comme une tristesse immense. Je vous aime pour toujours.

Alain

18

À Simone Routier[1]

Mercredi, [20-21 octobre] 1920.

Simone,

Je n'ai point eu encore la lettre «qui m'attendait». Votre service postal doit valoir à peu près le mien: pas très sûr et très lent.

Nous avons gaspillé hier quelques heures qui auraient pu nous donner quelque illusion de bonheur. Nous sommes de très pauvres gens qui jetons de l'or par les fenêtres, pour la beauté du geste. Il y a des gestes qui coûtent souvent très cher. Mais il faut bien l'avouer, je n'ai jamais vu d'amour éternel se cimenter dans des salons, d'idylles bien profondes se nouer sur la rue Saint-Jean[2]. L'amour ne s'accommode point en toilette

basse; il préfère l'indienne. Vous souvenez-vous comme l'on s'est aimé, jadis, au lac à Lorette. Je dis jadis, il me semble que ce temps est déjà si loin, où nous allions l'un vers l'autre, les mains tendues, avec du soleil dans l'âme. Et puis, alors, nous ne nous occupions pas le moins du monde de M^lle Chose, de Monsieur Machin. Nous nous suffisions. Maintenant, M. Machin, M^lle Chose nous ont pris notre solitude, tout le bonheur de notre amour. Il n'est point mort, notre amour, seulement, il est malade, un peu. Je crois qu'il souffre d'anémie. Il lui faudrait de l'air, des espaces, des horizons, et nous le bourrons de pilules de vaudeville, de [rue?]. Ça ne lui va pas. Nous n'avons pas été forts en diagnostic; ce fut là notre seule erreur.

Je ne sais si je pourrai descendre à Québec samedi. En tout cas, ne comptez pas sur moi. Je serai très fâché si vous manquiez la surprise de chez Trudel[3] à cause de moi.

Je ne crois pas pouvoir m'y rendre, et vous comprenez que je ne suis pas pour partir de St. Casimir, pour aller faire l'imbécile dans des escaliers et des passages, Maple Avenue, une nuit durant.

M'écrivez-vous un peu, d'ici à ce temps-là?

Alain

19

À Simone Routier[1]

Jeudi matin. [Octobre 1920]

Décidément, nous sommes gens d'ancien régime. Notre système de poste, *cum pedibus*[2], y gagnerait à être plus rapide. Point de nouvelles de votre lettre. Il pleut à torrents dehors, ce qui est très gai — j'aime beaucoup la pluie, mais pas les gens qui lui ressemblent. Vous, ils vous font bailler!

Alain

20

À Simone Routier

Lundi soir, [1er] novembre [1920][1].

Petite Moune,

Aimez-vous les contes? Laissez-moi vous en dire un, et s'il est trop long — les grandes filles s'en lassent (sans jeu de mots, s.v.p.) si facilement — je vous laisse le droit de le lire en deux fois. Je suis généreux, n'est-ce pas! Or donc:

«Il y avait une fois une toute petite fille, qui était belle comme le jour, et blonde comme les épis, sous le soleil de juillet. Elle avait une toute petite âme blanche, qui s'égayait aux moindres choses. Tout le jour, elle sautait, et riait, et folâtrait, et le soir — petite tête blonde et rose dans la blancheur des oreillers — elle rêvait aux étoiles. Sa vie était un enchantement; et comme ses désirs étaient bornés aux yeux bleus des jolies poupées, et que les problèmes psychologiques et l'analyse du cœur humain ne l'inquiétaient guère, elle était heureuse. Elle vivait à la façon des oiseaux, °et les dieux lui étaient favorables. Elle possédait la sagesse, qui est le dernier mot du bonheur. Elle n'en savait rien, mais qu'avait-elle besoin de savoir? Comme elle était intelligente, et que sa jeune imagination trottinait déjà, elle avait jugé et classé une foule de choses; et sans toutefois croire que les bateaux ont des pattes, elle imaginait tous les vieillards avec de très longues barbes, toutes les polices vilaines et méchantes, tous les lacs ronds comme des sous. Et elle croyait aussi que les saintes passaient leur vie sur des prie-Dieu, les mains jointes, en extase, et que de faire gras le vendredi était le plus épouvantable des gros péchés. Et elle pensait à toutes ces choses, comme pensent les très jeunes êtres; quand elle était lasse de jouer.

Mais un bon matin, il arriva que la toute petite fille, qui était belle comme le jour et blonde comme les épis de juillet, ne trouva plus d'intérêt aux yeux bleus des poupées. Elle avait grandi. Pourquoi les petites filles grandissent-elles? Elle rêvait maintenant à des choses charmantes et très vagues, qu'elle ne pouvait définir, mais qui la troublaient, parfois, infiniment. Elle voyait peut-être — mais qui le saura jamais? — quelque château lointain, baigné de lumière douce et blanche où quelque prince charmant, en se découvrant, °très bas, effleurait des lèvres le bout de ses doigts roses!

L'amour lui vint, un jour, en coup de foudre. Il avait les sourcils noirs, les lèvres rouges, la voix charmeuse. Il faisait maintenant partie de sa vie[2]. Elle l'aimait de toute son âme blanche, et son cœur vierge frissonnait, délicieusement, à sa pensée. Elle était à lui, toute, et elle n'avait point songé que les voix charmeuses, les lèvres rouges et les sourcils noirs sont infidèles, quelquefois. Alors la petite fille pensa qu'elle allait mourir. Elle pleura toutes les larmes de ses yeux. Et elle l'appelait, cette mort, la priait, la suppliait de venir l'envelopper de ses plis, cette mort dont elle avait si peur, mais qu'elle préférait maintenant, à la vie. Et, chose étrange, elle se prit à détester, eux qui ne lui avaient rien fait, tous les hommes en général, alors qu'elle continuait d'aimer celui dont elle souffrait. Et son chagrin, et ses pleurs, et toutes ces pensées l'avaient rendue femme. Son amour ne diminuait point, mais, à la fin, à force d'énergie, et de volonté, elle réussit à l'endormir. Elle le croyait peut-être mort!

Et il arriva qu'un autre vint à aimer la toute petite fille, qui avait été blonde comme les épis. Pourquoi l'aimait-il? Pour tout, pour rien. Il l'aimait parce qu'il l'aimait. En vérité c'était bien simple. Mais il l'aimait tellement, que la petite fille se crut à son tour l'aimer. Son cœur avait beaucoup pleuré, mais elle était femme, et les cœurs de femme restent jeunes. Et elle croyait ainsi que l'autre ne reviendrait plus, jamais, et sur son premier amour qui sommeillait, elle en posa un second, mais si léger,

que le premier n'en fut point atteint. Qui pourrait l'en blâmer? Ils se disaient des choses très douces, sous la lune, et elle était sincère. Elle était sincère, mais cependant, oui, elle n'était pas heureuse comme elle avait rêvé, jadis, comme elle l'avait été! Et lui le savait, et en souffrait, parce qu'il aurait donné pour elle tout son bonheur.

Un jour, elle revit les lèvres rouges, les sourcils noirs, la voix charmeuse. Elle ne voulut point s'avouer qu'elle l'aimait, parce qu'elle était droite et juste, et qu'elle connaissait le prix des larmes, et elle chassait, et combattait ces pensées; mais elle s'aperçut alors que la vie était drôle, et bête, et très étrange. Pourquoi trouvait-elle la vie étrange, et bête, et drôle? Mais parce que... »

Imaginez-vous, petite Moune, qu'on ne m'a point raconté la fin de cette histoire, et j'en suis fort navré, comme vous devez le penser. Je tâcherai de la savoir un jour.

Alain

21

À Simone Routier[1]

Mardi matin. [9 novembre] 1920.

Mademoiselle Routier
En ville [Québec]

Simone,

Je vous ai promis de vous écrire aujourd'hui. Si je le fais, ne croyez pas que ce n'est que pour acquitter cette promesse, et que de vous écrire m'est une tâche. Vous avez, depuis quelque temps, un certain tour d'idées qui m'oblige, presque, à peser beaucoup ce que je dis. À plus forte raison, ce que j'écris. Je n'ai jamais bien aimé les périphrases (en grec: tourner autour) et, en amour, je crois que l'on en use quand on ne désire plus...

autre chose. J'ai souvent constaté que l'amour était un très bon dîner, qui n'a de différence avec ce dernier, qu'il commence par le dessert. Le potage serait-il déjà servi?

Ma nouvelle vie est assommante[2]. Je suis les cours comme l'on marche au catéchisme, avec des envies de m'échapper. Je n'aurais même plus le temps, s'il fallait en croire tout l'ouvrage amoncelé derrière moi, de penser à vous. J'ose espérer que vous ne me croyez pas si... studieux. Quand il fait beau, je pense à vous; quand il neige, je pense à vous, quand il pleut aussi. Quand il fait seulement sombre, je pense à moi. Et si vous me voyiez ces jours-là, vous auriez le plus pur échantillon de mon charmant caractère. Vous me demandez de vous dire ce qui en est, où nous en sommes. Il me semble seulement que quelque chose, que je ne puis définir, nous éloigne, très peu à peu, l'un de l'autre. Et je suis *effrayé*, lorsqu'il arrive de regarder en arrière, de voir tout le chemin qu'a parcouru *notre amour*, en... descendant. Pour cela, il me suffit d'assembler mes souvenirs, de relire certaines lettres!

Quand pourrais-je vous voir? Vous allez au bal jeudi[3]? Puisque vous vous rendez avec plaisir à des choses que vous détestez, serait-il impossible que vous vous rendiez avec ennui à des choses que vous aimez — moi, par exemple.

Alain

22

À Simone Routier[1]

[1920?]

Derniers seize ans, 24 m. 1917

Il pleut dehors... Il pleut... Il pleut dans l'Infini
Et dans mon cœur lassé... Il pleut partout... La terre
Est morne sous ces pleurs... Le ciel qui désespère
Sanglote, monotone, en mon cœur dégarni...

C'est l'année qui finit en la désespérance...
Ma seizième année s'achève en des sanglots...
Oh, les jours clairs ou bruns, les tristes, les pâlots
Les jours qui font pleurer, les longs jours de souffrance

Et puis les heures, oh si rares, de bonheur
Et les heures d'amour, les heures de langueur
Les larmes des aveux, les heures où l'on s'aime

Toutes, elles ont fui, laissant un creux sillon...
Un vif sillon °sanglant, un long trait vermillon...
Et c'est toute ma vie, ma vie qu'ainsi je sème...

Simone,

Voici quelque chose d'écrit lorsque j'étais jeune. Cela était écrit pour vous, ma Simone, et je ne vous connaissais pas.

Alain

23

À Simone Routier[1]

[1920]

À Toi

Mes douleurs sont en moi, plaintives, et je sens
La tendresse éperdue de leurs pleurs qui m'émeuvent...
Je les ai vues, ce soir, sous leurs voiles de veuves
Avec des sanglots longs, tristes, infiniment...

Je les ai vues passer, elles sont revenues
Une à une, la main dans la main, et leurs yeux
N'ont point quitté les miens. Comme au temps des adieux
°Des larmes se mouraient sur leurs épaules nues.

Mes Douleurs sont en moi, vivantes, pour toujours
Et mon âme endeuillée, sous leurs mains maladives
Frissonne longuement dans la Crainte des jours

Oh, les grises Douleurs, par les nuits bleues, pensives...
En sanglotant, je les vois sur moi se pencher,
Car je vous aime plus de ne plus vous aimer.

Alain[2]

Une semaine après le 13.

24

À Simone Routier[1]

Mercredi, le 19 [janvier], 1921.

Mademoiselle Routier
Québec

Petite Moune,

Je ne lis point de livre où l'on chante le bonheur de vivre. Ils sont des menteurs qui déçoivent, et il n'est pas besoin de courir après les déceptions. Vous aurez été celle de ma vie. Vous aurez été celle de mon amour. Vous ne m'aimez plus. Vous êtes peut-être sincère en disant le contraire; ce n'est pas moi que vous aimez, c'est le souvenir de ce que fut notre amour, et Dieu sait — ou ne sait pas — combien infiniment je vous ai aimée, adorée. Tôt ou tard, vous constaterez le vrai de ce que je vous dis, et, tout en songeant à vos amours nouvelles, heureuses, éternelles — les amours nouvelles sont toujours heureuses et éternelles — vous vous rirez, très doucement, de ce qui fut moi. Et cela, peut-être, avec un peu de pitié, d'attendrissement, car les souvenirs sont ce qu'il y a encore de plus puissant en nous, et je me suis laissé dire

que quelques-uns ont encore le respect des morts. La vie est très peu de chose, et l'amour en est le bouffon tragique et décevant. Il n'y a que la mort qui compte, et encore faut-il vivre pour mourir. Et où cela nous conduit-il? Les heureux de la vie sont des fous, des imbéciles ou des saints. Ils ne veulent point comprendre, ou ne peuvent point, ce qui revient au même. Je voudrais que vous puissiez calculer tout le bonheur que je vous ai donné, et toutes les peines que je vous ai apportées, si toutefois vous m'avez vraiment aimé. Alors vous verriez ce que vaut l'amour, ce que l'amour vous a valu. Dites-moi si vous me croyez, moi qui n'ai jamais cru, *jamais*.

Alain

25

À Simone Routier[1]

Mardi, [8 février] 1921.

Ma Simone,

C'est moi qui vous arrive. Pardonnez-moi, Moune, si je ne vous ai point écrit avant. Je ne sais plus écrire. Je voudrais vous avoir dans mes bras pour vous dire combien vous me manquez, combien votre absence me laisse seul, seul. Il me semble que je vous aimerais tant. Tous nos baisers, nos anciens baisers me brûlent, me torturent. Ils me sont entrés dans la chair, dans le sang, tous. Vous ne pouvez savoir combien j'en souffre, depuis que vous n'êtes plus là.

Si je pouvais croire, Simone[2].

Alain

26

À Simone Routier[1]

Lundi, [été] 1921.

Simone,

J'attendais un peu un mot de vous aujourd'hui. Il n'est pas venu.

Je pars à l'instant pour le lac, ayant pu me décider à secouer mon indolence. Je ne sais au juste combien de temps durera mon absence; pas moins d'une semaine, deux mois au plus.

Mais que vous importe?

Mes amitiés à tous,

Alain[2]

27

À Simone Routier[1]

Saint-Casimir, le 25 [mai 1922].

Simone,

Je vous remercie infiniment d'avoir un peu pensé à moi. Vous êtes la *seule*, et vous ne pouvez croire combien je vous en sais gré. Il me semble avoir compris le muet reproche de l'enveloppe vide: je suis peut-être moins coupable que vous ne croyiez.

Je crois sentir de plus en plus, avec le nombre grandissant des années, le poids de la vie s'appesantir en moi. J'ai cru voir, ce matin, toute une page de ma jeunesse, de ma très lointaine enfance déjà, se déchirer de mon cœur. J'ai souffert beaucoup depuis quelques jours, et je me suis senti très seul, devant la

tristesse des choses. L'on naît comme l'on doit vivre : je suis né boiteux.

Tout à *vous*,

Alain

28

À Simone Routier[1]

Saint-Casimir, [5 juillet] 1922.

Simone,

Écoutez-moi, Simone, je mets tout mon orgueil à vos pieds. Laissez-moi vous parler, ce soir, comme d'autres soirs, quand vous étiez ma Simone. Ne regardez pas aux phrases. Depuis, je n'ai pas écrit, et je n'ai plus l'habitude. Ne vous moquez pas non plus, car je pleure. Je voudrais, ce soir, mourir pour vous. Pourquoi n'avoir pas voulu, il y a deux automnes. Personne, maintenant, ne se souviendrait. Et nous serions si l'un à l'autre, là-bas, dans le grand mystère des temps infinis. Je suis dégoûté, lassé, malade. Je n'ai réussi qu'à faire de moi un neurasthénique, un détraqué. Je souffre, je souffre, Moune. Je ne sais plus rien, et je vois toujours votre bouche sur les lèvres d'un autre. Et je n'ai plus la force même de vous haïr. Je voudrais que vous m'écriviez des choses très douces, et qui sortiraient de votre cœur. Des choses vraies. Je vous ai aimée, un jour, et vous étiez encore toute meurtrie de votre premier amour, je viens à vous maintenant, et tout meurtri de notre amour. Je n'ai pas l'espoir des jours meilleurs : tout est si vide, et si noir, partout. Je ne peux pas penser, Simone, que vous ayez, quelquefois, pleuré par moi. Je vous aime. J'irai peut-être à Québec, samedi[2]. Je serais alors à deux heures, à L'Empire[3]. Mais rien de très sûr. Écrivez-moi, voulez-vous.

Je prends vos lèvres, Simone.

Alain

29

À Simone Routier[1]

Lundi, [juillet] 1922.

Simone,

Depuis huit jours, Simone, vous avez à plaisir tourné et retourné le fer dans la plaie. Le silence, le supplice du silence. Êtes-vous malade, ou aimez-vous un autre? Pourquoi ce silence? Pourquoi ne pas le dire? J'ai souffert tout ce que l'on peut souffrir. Ma souffrance ne peut se dire avec des mots. J'ai quelquefois raconté des peines légères avec des mots très lourds, aujourd'hui ces mots sont trop légers pour le mal que j'ai enduré, que j'endure. C'est un mal physique, une douleur qui se touche du doigt. Quand je pense à vous, toute ma poitrine se serre, se serre à étouffer le cœur. Et je ne peux vous maudire, parce que *je ne sais pas. Je ne sais pas*, Simone et vous souffrez, peut-être. Dites-moi quelque chose, répondez-moi. Il faut que *je sache*. Je préfère tout, *tout*, à cela, *à ce que je souffre*. Vous me l'avez promis, un jour, que vous me diriez.

Alain

30

À Simone Routier[1]

Mardi soir. [25-26 juillet 1922]

Simone,

Je voudrais vous parler tout bas, ce soir, tout bas. Je voudrais vous parler avec mes larmes, avec mon cœur, je voudrais pleurer, la tête sur vos genoux. *Je t'aime*. Je t'aime comme je t'ai aimée déjà, mais plus encore. Je t'aime plus de toutes les larmes

versées, de toutes les nuits atroces, de tous les matins désespérés. Je t'ai pleuré [comme] on pleure une morte, une qui ne revient plus, jamais. Si tu savais, si tu savais comme je t'aime, Monne. Je me suis révolté, dans tes bras, parce que je t'aimais, parce que j'avais le souvenir des autres, et que je ne voulais pas, pour toi. Comprends-moi, Monne. J'aurais voulu que nos baisers ne t'atteignent pas. C'est moi que je méprise. Je t'ai mise plus pure, dans mon cœur, que la Vierge. Tu es plus humaine.

Que fais-tu ce soir, Simone, ma Simone? Depuis mon départ de Lorette, je n'ai pensé qu'à toi. Quand je suis revenu, dans la nuit, j'avais les yeux pleins de toi, les lèvres pleines de la saveur de ta bouche, le cœur plein de notre amour. Je t'aime. Je voudrais que tu prennes mes forces, mon sang, ma vie, pour la vie de ton corps. Comme tu m'as fait mal, Simone. Je te jure que j'ai eu envie de me tuer, lorsque j'ai lu tes dernières lignes. Je t'aime, je t'aime de tout mon amour, de mon amour immense, infini. J'ai rêvé que tu me déchirais le sein avec tes dents. Mon amour me fait mal, mais je t'aime, je t'aime. Je ne sais plus dire autre chose. Veux-tu m'embrasser, Simone? *Je t'aime.*

Alain

31

À Simone Routier[1]

Mardi [1922].

Simone,

Parce que la nuit profonde des douleurs
a sangloté dans mon cœur;
Parce que j'ai souffert toutes les souffrances
et pleuré toutes les larmes;
Parce que j'ai cru mourir de croire

à la mort de ton cœur;
Parce que j'ai vu tes larmes, ce soir,
sous les mots désenchantés,
sous les mots tristes à mourir;
Parce que toutes les fibres de mon être
ne vibrent que par toi — pour toi —;
Parce que toutes les gouttes de mon sang
sont à toi;
Parce que je donnerais ma vie, ce soir,
pour un baiser de tes lèvres;
Parce que ton image a creusé mon cerveau;
Parce que ton cœur a tout pris de mon cœur;
Parce que ton âme a étonné, et ravi, et fait
pleurer mon âme;
Parce que tu es celle que j'aime;
Parce que je t'aime, je t'aime, je t'aime,
J'ai peur, j'ai peur
De l'heure qui pourrait être belle
et ne reviendrait pas!...

Alain

32

À Simone Routier[1]

Vendredi soir. [Juillet 1922]

Je viens encore à toi, ce soir, parce que je t'aime. Je sens que tu m'as échappé, depuis deux ans, et que ton amour n'est plus le même. Tu as appris à me °connaître plus et tu ne me connais pas encore. Mais si tu ne connaissais de moi que mon amour, je sais que tu m'aimerais. J'ai attendu une lettre, aujourd'hui. Rien ne m'est venu. Je ne suis dans ta vie que la pensée de ta solitude, la pensée de tes tristesses. Tu m'aimes lorsque tu en as le temps. Tu n'as plus rien à me dire, tu ne sais plus m'écrire comme tu le

faisais, autrefois. Autrefois, des jours qui ne reviendront plus, des heures qui ont vécu, qui ont passé, qui sont °mortes. Et des milliers d'êtres en ont souffert, en ont crié, de ces heures mortes, et qui sont mêlées, aujourd'hui, à la poussière des choses. À quoi cela sert-il, que je t'aime? Dans dix ans, tu ne me reconnaîtras plus, parmi la foule des passants, dans la foule de ceux qui vivent. Et tu aurais été pour moi la vie de ma vie. Ce n'est pas vrai, il n'y a pas d'amour. Je ne crois pas, je ne crois à rien. Tu seras heureuse, un jour, et sa vie sera la tienne[2]. Ses baisers te feront pleurer, et tu goûteras dans ses bras le bonheur des minutes qui °demeurent, des minutes infinies. Et si jamais tu penses à moi, ce sera avec un peu de pitié, et beaucoup de mépris. Et je n'aurai pas mérité l'oubli complet de ton cœur, parce que je t'aurai aimée plus que tout, plus que *lui*.

Alain

33

À Simone Routier[1]

Vendredi, 1 heure du matin. [21 juillet 1922]

Simone,

Je vous ai attendue vainement, ces jours derniers. Vous n'êtes pas venue. J'ai souffert horriblement. Cela passera. Tout passe. Notre amour, qui aurait pu être, qui aurait dû être une aventure merveilleuse, et folle, et vraie, n'est plus. Il est des choses mortes qui ne revivent plus. Je n'ai jamais tant désiré que ce soir l'oubli, le néant. Ne plus être. Je vous aime. Et plus je vous aime, plus je souffre, dans mon cœur, dans ma chair, dans ma foi en vous. Je ne vous croirai jamais. Pourquoi vous ai-je connue? Vous ne m'avez jamais rien donné de vous, rien, rien qui ne fût provoqué par mon amour. Vous ne m'avez jamais aimé pour moi, pour mon pauvre moi. Vous

étiez seule, et triste, et femme, et vous aviez besoin d'amour. Vous n'avez jamais eu besoin de moi. Je vous jure que vous avez regretté, quelquefois, de vous être attachée à moi, parce que vous avez eu le désir des autres, de leurs caresses, de leurs baisers, de leur amour. Vous auriez été heureuse, parce que vous auriez aimé. Je vois, maintenant, plus clair que je ne voyais. Vous aviez droit au bonheur de vivre, au bonheur d'aimer, au bonheur d'aimer *d'amour*. Vous ne m'avez jamais aimé d'amour. Un autre vous a troublée, parce qu'il vous rencontrait, quelquefois, et qu'il vous causait d'amour, entre deux fox-trots. Et moi, pendant ce temps, j'étais à vous, je vous aimais, je vous aimais, j'aurais donné toutes les gouttes de mon sang, toute ma vie, pour vous. Si jamais vous aimez, vous ne connaîtrez pas la peur de mourir. Et vous prétendiez m'aimer, et lui vous troublait. Qu'aurait-ce été alors si les circonstances l'eussent rapproché de vous — lui et les autres — autant qu'elles l'ont fait pour moi? Vous ne m'avez jamais aimé, jamais. Vous avez pleuré, mais vous avez pleuré votre rêve à vous, un rêve chimérique et très doux, un rêve d'amour que vous vous étiez forgé, dans votre cœur de petite fille. Vous ne m'avez jamais pleuré, moi. Et pourtant, si vous saviez comme je vous ai aimée, Simone. Ma petite Monne d'autrefois, au sourire doux, au sourire triste. Jamais, jamais je ne la reverrai, et je vous hais quand je pense à Elle. Elle est morte pour toujours, et c'est Elle que je pleure. Je ne peux pas vous aimer comme je vous ai aimée. Vous n'êtes plus ce que vous avez été. Vous n'êtes plus vous. J'ai peur de moi, quand je suis avec vous. Quand je pense à celle d'hier, il y a des choses d'aujourd'hui auxquelles je ne puis penser sans crier de honte, de douleur, dans mon cœur. Je vous ai dans ma chair, dans ma chair frissonnante, éperdue. Vous passez dans ma pensée, quelquefois, comme un songe mauvais. Comme je vous hais, comme je vous hais, quand je pense à ce que vous étiez. Je vous avais tellement élevée au-dessus des autres, au-dessus de toutes. Je vous aimais comme on aime un

Dieu, avec des adorations infinies. Et je ne vous ai plus reconnue. Et je vous aime, et j'ai presque la honte de mon amour. Si vous saviez comme vous avez pris de ma vie. Depuis un an — je me souviendrai toujours du jour, du soir où je vous ai vue autre — depuis que je ne vous ai pas eue dans mon cœur, dans ma vie, il n'y a rien, rien. Il me semble que je n'ai pas vécu, que ma vie s'est arrêtée dans ses sources les plus profondes, que j'étais l'homme d'un autre homme. Je n'ai que des souvenirs de mémoire, je n'ai pas de souvenir de vie, de vie de cœur.

Je ne sais pas si je vous aime, ou si j'aime celle qui n'est plus, celle que vous étiez, ou si je vous hais. Je ne sais pas, je ne sais pas. Mais j'ai besoin de vous. Je vous écris ces choses ce soir, je n'en aurai plus le courage demain, ni jamais.

Alain

34

À Simone Routier[1]

Jeudi soir. [27 juillet 1922]

Simone,

Tu ne sais pas, Simone, combien je désire, je veux ta présence, ce soir. °Je pense à toi, je pense à toi, je veux te voir, je te voudrais toute, pour *toujours*. Et je sais tant que cela est, que cela *sera* toujours impossible. Je ne peux rien faire. Mon amour est plus fort que tout, plus fort que ma vie. Il n'y a que toi et moi. Je te jure que personne ne t'aimera jamais comme je t'ai aimée, comme je t'aime, non pas que tu n'en sois pas digne, ma Simone, mais parce qu'on ne pourra pas. Comprends-moi, je t'aime. Le reste n'est rien, ne m'est rien. Tu es toute, dans ce que je suis. Je te sens en °moi, tu es mêlée à ce que j'ai de meilleur. Je sais que tu le sais, que je t'aime, que

tu le sens, que tu le vois. Si je t'aimais moins, je te rendrais plus heureuse, et toute notre vie, notre pauvre vie, en serait peut-être illuminée. Je ne peux pas, je ne peux pas. Si je t'aimais plus, mon cerveau éclaterait. Je voudrais te voir, Monne. Je pleure d'être seul, ce soir. Je ne veux pas des autres, de leurs baisers, de leurs yeux qui mentent. Je voudrais te connaître comme je me connais, pour savoir, pour être sûr que tu m'aimes. Pourquoi m'aimes-tu? Tu n'as jamais voulu me le °dire, tu ne l'as jamais su. Je voudrais être très loin, ou n'être plus, afin que la pensée de toi ne m'atteigne pas, ne m'atteigne plus jamais, parce que je t'aime. Je ne ferai jamais rien de bon, dans la vie. Je n'ai jamais vécu pour des choses extérieures, et ce sont celles qui comptent, aux yeux de tous, à tes yeux à toi, aussi, Monne. Je n'ai plus de mots pour te dire combien je t'aime, Simone. *Simone* tu ne sais pas combien de choses renferment ton nom, pour moi. Je voudrais tes lèvres, et tes bras autour de moi, et tous les frissons de ton corps, et tout ce que tu as, toute ton °âme, et je ne penserai peut-être plus que tu ne m'aimes pas.

Alain

35

À Simone Routier[1]

Vendredi, [28] juillet [1922].

Simone,

Je voudrais que tu sois heureuse, et souriante, et douce, afin que toute la paix de ton cœur rafraîchisse le mien qui brûle, qui brûle de tant de souffrances. Mais parce que tu t'attristes °et que tu souffres, il vaut mieux que mes peines me restent miennes, et que je garde, dans un cœur malade et fou, le désespoir tenace des mauvais jours. Et lorsque les autres jours, les belles nuits sereines et douces viendront, j'aurai peut-être l'apaisement du calme de ton âme, de la confiance de ton regard, de la douceur

de ton sourire. Je voudrais °n'avoir à te dire que mon amour, parce que je t'aime. Et parce que je t'aime, je souffre, je souffre, Simone. Je voudrais mourir, afin que tu pleures, et que tout soit fini, tout. Et tu serais plus heureuse, à la fin, de ma mort que de ma vie, parce que ma vie t'a fait plus pleurer que tu ne pleurerais pour ma mort.

Je t'aime de toutes les minutes des jours qui passent. Je n'ai rien fait, rien fait. Je ne peux pas étudier, et je n'ai plus qu'un mois, pour l'examen[2]. Je vois toujours ta face pâle, et tes yeux tristes, que j'aime. J'ai peur de cet amour, que je ne connais pas. Je voudrais pleurer, quand je pense à toi: quand je pense à moi, je voudrais mourir. Si tu savais comme je t'aime, toi, tu ne m'aimes que lorsque tu es seule, lorsque tu pleures: je t'aime toujours.

Alain

36

À Simone Routier[1]

Mardi soir. [22 août 1922]

Simone,

J'ai rêvé que tu étais à moi, toute, pour toujours, et que tu m'aimais. Mes réveils sont plus douloureux que les tiens.

Alain

37

À Simone Routier[1]

Samedi soir. [Septembre 1922]

Simone,

°J'ai reçu votre lettre. Je suis tellement inquiet de l'état de votre santé, Monne. Je vous en prie, soignez-vous. Il y a deux

ans que vous devriez le faire, et vous retardez, vous retardez. Vous n'êtes plus qu'une toute petite chose frémissante à toutes les émotions, les moindres, qui passent. Vous ne devriez pas lire ce que vous lisez[2]: vous êtes trop sensible, trop impressionnable. Et je crois aussi que je ne *devrais pas* vous aimer, vous *forcer*, presque à m'aimer. Vous étiez tellement calme, et paisible, lorsque je vous ai connue. Et cette année, au camp, gaie, pleine de vie. Vous ne vous attristiez que lorsque les souvenirs anciens — les souvenirs anciens, bons ou mauvais, attristent toujours — revenaient à votre mémoire. J'ai été °égoïste et lâche, et vous me l'avez dit, un soir, là-bas. Mais j'ai été égoïste quand je vous ai reprise, et non quand nous nous sommes quittés, je vous le jure. Si vous saviez comme j'ai souffert, l'an passé, Simone, et de quelle façon j'ai endormi toutes ces souffrances qui me rongeaient le cœur. Et puis le calme était venu, parce que je vous avais chassée de ma pensée, comme une intruse, et que je ne pensais à vous que pour vous maudire. Et vous aussi, vous étiez guérie. Et aujourd'hui! Aujourd'hui, nous sommes malades et fous, vous, plus malade que moi, moi, plus fou que vous.

Et je vous aime, je vous aime. Il est °minuit, Simone. Je t'aime, je t'aime. Je veux que tu fermes les yeux, pour que je te prenne dans mes bras, et que je baise, si doucement tes paupières fatiguées. Je t'aime. Je t'aime de toutes les douleurs de ma vie, et pour toutes tes douleurs, à toi. Je voudrais m'endormir, ce soir, dans tes bras, mes lèvres sur ta bouche, et ne plus me réveiller, jamais, jamais, *jamais*.

Alain

38

À Simone Routier[1]

Québec, nov. 1922.

Simone,

Je ne sais plus rien, petite fille, tout ce que j'avais pensé, pesé, muri, tout ce à quoi j'avais réfléchi, et longuement, tout ce que ma raison me disait, me commandait pour ton bonheur, ta vie, pour *toi*, ma Simone, tout cela se désagrège, se brise, s'efface devant le grand bonheur de t'avoir un peu à moi, de regarder ton pauvre petit visage douloureux, de sentir tes lèvres sur les miennes. Et j'ai peur d'un autre bonheur que j'éloignerais de toi, que je t'enlèverais, le bonheur auquel tu as droit et que je ne t'ai jamais donné, le bonheur d'aimer et d'être heureuse, dans ton amour.

Écoute-moi, Moune. Tu as été toute ma vie, toute ma pensée, je me suis agenouillé à tes pieds, et j'ai pleuré de toute la force de mon amour. Je t'ai aimée, je t'ai aimée. J'ai frissonné éperdument dans tes bras d'enfant, et j'ai cru, sur ta bouche, sentir monter la folie en mon cerveau. Je t'ai aimée de toute mon âme. Qu'en as-tu retiré! J'ai meurtri ton cœur, ton cœur de femme, j'ai blessé ton orgueil, ta fierté, tes idées. Je t'ai pris ta confiance en la vie, ton enthousiasme, ta joie de vivre. Je t'ai volé ton bonheur. Puisque tu sais que je t'aime, tu dois comprendre pourquoi je dois agir, je devrais agir de la façon dont nous étions entendus. Il te faudrait un amour nouveau, pour que toutes ces choses, que je t'ai fait perdre, se relèvent, ressuscitent en toi. Il y a trop de tristesse, trop de larmes dans notre amour pour que tu en sois jamais heureuse. Et j'ai peur, j'ai peur de ces années qui viennent, de tous ces jours qui nous laissent seuls, séparés, de ces longs soirs où ta pensée est morte de moi, où ma pensée est morte de toi. Et

nos cœurs qui se meurtrissent, qui se brisent, qui pleurent, qui pleurent. Et je t'aime, et tu m'aimes.

Je ne sais plus que t'aimer, Simone. Et je t'aime si mal, si tristement, si douloureusement, aussi.

Je t'aime, je t'aime, je t'aime.

Alain

39

À Simone Routier[1]

St-Casimir, [27 décembre] 1922.

Simone,

Il me semble qu'un siècle me sépare de toi, un siècle où je n'aurais eu ni peines, ni joies, ni bonheur. Un siècle gris. Tu me parais loin, distraite, sans pensées, avec des souvenirs éteints où la douleur s'est habituée. Mais je t'aime mieux, chaque jour.

Si l'idée de nous se matérialise un peu plus, un peu plus, chaque fois, l'idée que je me suis faite de toi, l'amour que j'ai pour toi, à côté de l'autre — de celui qui nous fait [nous] étreindre en frissonnant — s'épure infiniment et grandit et s'élève. Je t'aime. Je t'aime comme je t'aime lorsque je pense à toi, avec tout ce que j'ai de meilleur, de bon, je t'aime avec tout l'amour qui rend l'autre moins bas, plus sain. J'ai reperdu, de nouveau, l'habitude de t'écrire. Je ne peux plus prendre ta figure entière entre mes mains, devant moi, comme je le faisais naguère, et perdre tes yeux avec mes yeux, et te parler de mon amour, de cet amour qui m'a fait déjà si souffrir que mes souffrances d'aujourd'hui ne me semblent plus que de l'apaisement, dans le souvenir des autres. Tu ne sauras jamais, jamais comme tu m'as fait souffrir, et dans ma chair, et dans mon cœur, dans mon pauvre cœur où tu étais toute, avec tes sourires et tes larmes, tes baisers, et la pâleur de ton visage d'enfant. Et

pourtant, mes peines d'alors m'étaient plus chères que mon calme d'aujourd'hui. J'ai vécu si pleinement, si douloureusement vrai. Nous nous sommes habitués aux autres, *nous ne sommes plus seuls*. Nous avons suivi, peu à peu, l'éternelle convention d'amour, et cet amour sauvage, farouche, intransigeant s'est fondu, goutte à goutte, dans le creuset banal de tous les autres. Tu ne m'aimes plus comme avant. Tu m'aimes moins pour moi que pour toi, plus pour mes baisers que pour les tiens, pour ceux que tu me donnes, quelquefois, si rarement, Moune. Je suis avec toi, toujours, depuis Noël. Tout cela m'a paru triste, et si long. J'aurais voulu te voir, t'avoir, tu me manques dans ma vie. J'ai communié avec *toi*, mais tu m'as semblé si loin, si frêle, si peu à moi. Si loin, dans le noir des choses, dans l'immensité infinie du reste, des autres, de la vie.

Alain

40

À Simone Routier[1]

31 décembre 1922.

Je t'aime, ma Moune, de toute la souffrance, de toute la tristesse de mon âme, dans l'effroi des minutes lourdes, lourdes comme des montagnes, de l'année finissante. Comment es-tu? Si je pouvais savoir, un peu et ne plus penser que tu souffres, que tu souffres, et que je n'y puis rien, rien rien. Mon inquiétude m'est plus douloureuse que la douleur, plus angoissante que la vie. Cette nuit de l'année qui s'en va, envahissante, sinistrement sûre, dans la mort des heures, troublante, appelante comme des délires, et qui passe, qui passe, endeuillée et toi ma Moune, ma pauvre petite, qui souffre. Et je ne sais rien. L'incertitude me torture comme un enfer.

Je viens de compter, un à un, les douze coups de l'année, de l'autre. Je t'aime, je t'aime. Entends-moi, comprends-moi. Dors-tu? Si tu savais comme je t'aime. Je baise tes pauvres yeux malades, tes yeux rougis, tes yeux qui ont pleuré, et ceux qui furent heureux, si peu, hélas. Ne sois plus malade, ma petite. Il me semble que les douleurs se calment, lentement, et que toute la paix des choses, la paix douce, confiante, descend en moi. Tu es ma dernière pensée, ma première pensée de l'année. Je t'aime, je t'aime. J'ai vieilli ces quelques minutes avec toi. Il me semble que j'ai envie de pleurer, et de m'en aller, à l'infini. Les dernières heures m'ont été mauvaises. Je te veux heureuse. Je ne peux plus croire que tu sois malade. Je veux que tu dormes, et que mon amour te veille, et qu'il te soit doux, bienfaisant, meilleur. Je veux qu'il te veille pour toujours.

Alain

41

À Simone Routier[1]

[1920-1922]

J'ai été peiné de votre retard, et j'ai °pensé au retard qui viendra, un jour, au retard °définitif. Ce sera parce que tu ne pourras, parce que tu ne voudras plus, parce que tu te créeras de nouveaux devoirs, parce que tu regretteras, parce qu'on te séparera davantage de moi, ou tout simplement pour la raison que tu ne m'aimeras plus. °Je serai seul toute ma vie. Je verrai des choses que tu ne verras pas, tu verras des choses que je ne verrai pas, et nos yeux nous [seront] des étrangers. Tu vivras des minutes que je ne vivrai pas, des heures que je ne connaîtrai jamais, et nos vies s'ignoreront. Ta pensée se °détachera des mots qui nous ont été si chers, des mots que tu n'oses même plus écrire, par crainte, par pudeur, ou par droiture, et les [?] nouvelles de ton aimé [?] lentement, peu à peu, par l'oubli de ce

qui a été, la beauté neuve de ce qui sera notre pauvre amour malheureux. Je serai un mort, pour toi. Et je n'ai jamais réalisé comme ce soir combien il serait préférable que ce retard se produise le plus tôt possible, pour toi. *Nous ne serons jamais heureux, jamais, de cette [façon]*, et tu gâches °ta vie inutilement. Notre amour. °*T'a-t-il donné du bonheur, notre amour, te rend-il meilleure, t'a-t-il jamais aidée à passer les heures tristes, les heures mauvaises*? Ma pauvre enfant. Il y a une chose que je me reproche toujours, c'est de t'avoir fait °souffrir, de t'avoir fait pleurer. Je t'ai enlevé la part de bonheur à laquelle tu avais droit. Et je t'aimais, et je t'aime. Il ne faut pas que cela dure, que cela continue. Tu me parles de choses indignes de moi. °Ma petite fille. Il y a une chose indigne de toi, indigne de ta jeunesse, de tes yeux lumineux, de ton âme fière, et c'est notre amour, mon amour. Je voudrais passer des jours avec toi, des jours entiers, des nuits °infinies, épuiser tout l'amour, toute la vie, toutes les larmes, te mêler à moi, te fondre en moi, me tordre de ta douleur, pleurer toute ma peine pour tes yeux, mourir, mourir de ta vie.

Alain

42

À Simone Routier[1]

Samedi. [Début juillet 1923]

Simone,

Je reviens du lac où j'ai tué quelques heures, en m'efforçant de penser que je les goûtais infiniment. On s'imagine toujours...

Comment êtes-vous? J'ai appris par Gaby — ma sœur[2] — que vous étiez absente de la ville l'autre jour, quand elle vous a appelée au téléphone. Peut-être étiez-vous à Lorette, ou même à ce lac cher à Mademoiselle Pouliot[3], dont vous

m'avez dit tant de bien? J'espère beaucoup que vous prenez soin de vous-même, et que de cette façon vous vous portez à merveille. Faites de l'aviron, et du footing, et de l'automobile, et même de la danse, et tout cela vous vaudra mieux que dix mille vers, fussent-ils destinés à devenir immortels. Cela aide beaucoup plus à mourir qu'à vivre. Je vous verrai bientôt.

Votre *meilleur* ami[4].

Alain

43

À Simone Routier[1]

[Décembre 1925 – Janvier 1926?]

Simone,

Permettez-moi de vous adresser, de ce Paris dont vous avez tant rêvé, mes meilleurs vœux de bonheur et de joie pour la nouvelle année.

Alain G.

P.S. Rappelez-moi au bon souvenir de M. et M^me^ Routier, Thérèse, Ernest et Robert.

44

À Gilberte Guillemeteau[1]

[1926]

Chère Gilberte,

Je reçois votre lettre à l'instant; c'est vous dire qu'il ne faut pas trop compter sur mes adresses pour avoir des réponses immédiates. Je regrette cependant d'avoir quitté Paris comme un sauvage, au printemps, sans faire suivre mon courrier. J'ai passé cinq semaines à St-Jean-de-Luz, et il m'eut été facile de vous voir à Biarritz, où je me trouvais assez fréquemment. Mais

tout cela est passé. Je ne crois pas retourner au Canada avant quelques mois[2]. J'ai beaucoup voyagé cet été, Hollande, Suisse, Allemagne, Espagne, etc., mais point travaillé[3]. Je souffre d'une paresse, d'une nonchalance incroyables. Il faut espérer que cela reviendra. De ce cher désabusé <illisible>, point de nouvelles. Il m'est arrivé de rencontrer son cousin [Devervillers?], avec lequel j'ai passé des heures point trop catholiques, dans des bars où le plaisir consiste à boire plus que de raison. — O horreur, raconter de telles choses à une jeune fille! — Mais vous savez combien les hommes sont vilains.

Veuillez m'excuser de ne parler que de moi, et de commencer toutes mes phrases par un «Je». Cela est déplorable, mais très utile. J'espère que vous vous portez toujours bien, que vous êtes toujours optimiste, que vous vous gardez des amours, que la vie vous est facile, etc... et que j'aurai le plaisir de vous rencontrer à quelque carrefour des heures.

Envoyez-moi un mot de temps en temps, à cette adresse[4]. Cela me ferait bien plaisir.

Croyez-moi, votre «léger» ami,

Alain Gr.

45

À Simone Routier[1]

[fin décembre 1929]

Permettez-moi de vous adresser mes meilleurs souhaits d'heureuse et bonne année. Et ainsi, veuillez m'excuser d'avoir été aussi paresseux (je suis indulgent pour moi-même, comme il convient) et de ne vous avoir pas encore remerciée de l'envoi de votre livre[2].

Vous m'avez fait un très grand plaisir, d'autant que j'ai pu revivre, par certains vers, un passé déjà effroyablement lointain.

Je désire pour vous tout le succès que vous méritez.

Alain

46

À Sophie Jablonska[1]

Lettre d'amour pour
Le cœur vide

Janvier 24-25/32.

Tu aurais choisi parmi mille blessures. Tu aurais imaginé de raffiner la plus dévastatrice. Puis de me l'offrir. Bien enveloppée de lueurs sombres, mortelles. Avec ton rire aigu[2]. De me l'apporter avec tes mains franches. Tes seules mains. Et tu n'aurais pas mieux réussi à m'accabler, à me détruire, à faire de moi un désert froid.

Je ne te reproche rien. Je n'ai rien à te reprocher. Tu es faite ainsi. Toi et moi, tu nous as placés sur le plan de l'orgueil. Tu vis par l'orgueil. Ton orgueil, ta chair. Tu tournes là-dedans, comme un écureuil dans sa cage. Je le savais. Je l'acceptais. Parce que je croyais voir, au fond, une lumière humaine. Parce que je t'aimais. Mais tu n'as jamais compris. Tu n'as jamais aimé que ta chair, ton orgueil. Tes mains franches m'ont menti. Elles mentiront aussi à cet homme quand tu le laisseras pour courir furtivement vers le bureau de poste, à Saigon. Quand tu liras ces lignes, ces mots mêmes que je trace lentement, un à un, cette nuit. Cette nuit dure, bleue, que j'imaginais encore, il y a une heure, nous rapprocher dans le temps, et qui vient de m'apprendre ta lâcheté. Quand tu souriras, avec encore sur toi, son odeur à lui.

Chères mains malhabiles! Chère âme.

Mon Dieu! Cette effarante comédie! Ces tendres soins, ce dévouement! Et ce manque d'habileté, habileté suprême. Déjà, tout chez toi m'attendrissait. Mon amour chassait mes fiertés. Tu t'emparais de moi. Je redevenais nu. Tu devenais ma poitrine, mes bras, mon souffle.

Tu ne te souviens pas. Comment as-tu pu oublier?

Tuer cela. Fuir. Sans un mot, comme une voleuse. J'ai bu à toi. Ma bouche s'est emplie de ton frisson, du tremblement de ton corps. Ta chair, entre tes cuisses chaudes, se soulevait jusqu'à ma gorge. Mon visage baignait dans ta joie, en était inondé. J'ai dormi toute une nuit, seul, sur le divan, avec, sur ma face, le voile séché de ta liqueur secrète. Mes mains pleines de toi te cherchaient, t'imploraient. Ma chair tendue m'a brûlé jusqu'à l'aube. Je ne voyais plus que ta chair ouverte dans ma bouche. Jamais, tu entends, *jamais* ma bouche n'avait touché la chair interne d'une femme. Ma crise de phosphate[3] a eu lieu le lendemain. Le médecin m'avait formellement défendu de rester avec toi. Cela me tuait. Mais je t'aimais. Je te préférais à moi. À tout.

Il aurait fallu, pour que tu comprennes, que je te dise tout. Et tu aurais ri. Avant de partir.

Et toi, pendant tout ce temps, tu préparais ton évasion. Je n'étais qu'une étape, entre Krynica et Saigon. Une alerte. Une caresse entre deux caresses. Je te croyais plus courageuse. Un noble mensonge demande moins de force qu'une cruelle vérité. Peut-être aussi avais-tu pitié? Tu savais que je t'aimais.

Tu gardais ton monstrueux secret. Tu m'enchaînais. Tu resserrais les liens. Et tu me mentais comme à un enfant malade. Ta pitié me prêtait toutes les lâchetés. Tu as peut-être vu deux larmes, trois larmes. C'étaient des larmes d'amour. Le malheur me laisse les yeux secs. Cette nuit, je n'ai pas de larmes. Je n'en aurai pas demain, ni jamais. Tu as vu les dernières. Oublie-les. Leur souvenir me brûle de honte.

Ne mens plus. Tout le mal est fait. Rien n'importe plus. Si tu m'avais aimé, tu ne serais pas partie. Le temps et l'espace nous séparaient déjà. Tu as reculé davantage les limites du temps et de l'espace. Tu ne reviendras plus. Je serai mort pour toi. Mort vivant ou mort mort. Tu es veuve de moi. Libre.

Si tu m'avais aimé, tu aurais réfléchi. Et tu aurais pensé que l'époque où nous vivons ne crédite pas deux ans[4]. Que deux ans signifient jamais. Que ce jamais se nourrit de ta vie, de la mienne, d'événements irrévocables, définitifs. Que la volonté ne peut rien sans l'espoir. Et que l'amour sans l'espoir devient une chose morte. Je n'ai plus d'espoir.

Je ne t'écrirais pas ainsi si je ne t'aimais plus. Je t'aime. Mais je n'habite plus en toi. Tu as tout pris. Et tout rejeté. Il te manquait ma souffrance inutile. Tu l'as. Il te manquait aussi de me retirer cette confiance que ta tendresse avait fait germer en moi, qui s'accroissait chaque jour, et qui me poussait vers toi avec la lenteur et la force prodigieuse d'une marée. Et qui nous aurait soudés l'un à l'autre jusqu'à la poussière de nos os. Je n'ai plus rien.

Je reprendrai ma route d'avant. Elle se perd déjà dans les ténèbres. Je ne marcherai pas longtemps. Les étoiles de ma nuit sont mortes. On perd pied, très vite. Agiter ses bras ne chasse pas l'ombre. Autant vaut se tourner vers le mur, tout de suite, et fermer les yeux. Et serrer les poings juste ce qu'il faut pour sentir la morsure de l'ongle. De ses ongles à soi. Et attendre que l'épaisseur de l'ombre vous écrase.

Je ne lutte plus. Depuis mon arrivée, je luttais pour toi. Je voulais te faire la surprise d'un retour rapide. (Tordant!) J'avais peur du temps. Je craignais qu'une guerre nous empêchât de nous rejoindre, ou une révolution, si je tardais. La carte du monde est fragile. Je me hâtais. J'avais confiance en toi. J'espérais. *J'étais sûr.* Comme un soir, à Toulon.

Je sais maintenant que nous ne nous reverrons *jamais*.

Et tu l'as voulu. Tu avais le choix. Notre amour, l'aventure. Tu as choisi. C'était ton droit. Tu étais libre de te rendre plus libre. Tu ne le seras pas, mais tu l'as cru. Tu es perdue pour moi. Un autre te prodiguera les conseils, la sollicitude, te guidera. Cette joie de protéger, la seule virile dans un amour d'homme, tu me l'auras refusée jusqu'au bout.

Je ne t'en veux pas. Tu m'as donné du bonheur. Tu m'as fait croire, pour un moment, à quelque chose de beau. Pour avoir cru, je saigne maintenant de toutes parts. C'est le jeu régulier. Je n'aurais pas dû jouer. J'ai perdu. C'est bien. Cette nuit, je devais boire du champagne. M'enivrer de toi. Il y a un mois. Seules, nos chairs nous séparaient. Noël.

Je te souhaite, ma Virgule, tout le bonheur humain. Je le veux du fond de ma tristesse. De mon sourd enfer. Oublie ton orgueil. Choisis un cœur solide. Et retourne dans ton pays. Deux ans d'Orient t'épuiseront.

Et pense quelquefois à moi, le soir, quand ta journée aura été heureuse. Avec douceur. Je serai si loin, si seul, si froid.

Je t'embrasse.

A.

47

À Lucienne Boucher[1]

Carlton Hotel, Cannes[2].
10 septembre 32.

Je vous attends au Bar —
et je vous manque
et je joue à imaginer que tu ne viendras pas, pour souffrir un peu
et pour la joie que ta présence m'apportera.

48

À Lucienne Boucher[1]

Dimanche 11 sept. 1932

Lucienne B.
Je t'aime je t'aime
je t'aime

Alain Grandbois

49

À Lucienne Boucher[1]

[Cannes] Mercredi-jeudi [21-22 septembre 1932], 4hrs 1/2. Nuit.

Lucienne,

Je me réfugie en toi, cette nuit, comme dans le coin le plus doux, le plus secret, le plus obscur du monde. Je n'ai jamais été plus seul, plus nu. Jamais plus près de cette mortelle limite qui sépare la lumière de l'ombre. Je n'ai pas de larmes. J'écris avec des yeux secs. Mais je veux cette dernière illusion, ce dernier mirage: ton amour.

Lis lentement. Comme je t'écris. Avec, entre chaque syllabe, des repos misérables. Le désespoir ne coule pas à pic, surnage. Des minutes. Laisse-moi ces minutes. Ne souris pas. Pleure si tu peux. Il me faut que, liés, nos doigts s'accrochent aux dernières épaves.

Écoute-moi. Je ferme mes yeux. Je ne veux pas encore voir. Je ne suis pas encore résigné. Je sais que tu vas venir. Je sais que tu viens. (Lis doucement, lentement, avec ton cœur. Ne ris pas.) J'entends venir tes pas près de la porte. Je feindrai de dormir. Et tu me prendras dans tes bras. Et rien ne sera changé. Tout recommencera. J'entends ton pas. Tu sais bien que je l'entendrai toute la nuit.

J'ai défendu que l'on fasse ma chambre. Elle est restée telle que tu l'as quittée. Le lit t'attend. Ton odeur flotte encore dans les plis du drap. Je t'attends. Je ne veux pas croire que tu ne viendras pas.

Je veux imaginer que tu viendras. Je souffrirai encore un peu plus. Chaque jour, j'ai souffert davantage. Chacune de tes présences a ajouté à ma détresse. Je croyais que cette détresse était déjà trop lourde. Je ne savais rien. Rien n'est jamais assez lourd. Les morts seuls doivent connaître l'aveugle, le noir écrasement. Celui qui étouffe à jamais.

Il est presque cinq heures. J'ai lu ton télégramme en entrant. Ton nom m'est encore si étranger. Lucienne! Ton nom me rejette au bout du monde. Et parce que je t'aime, vingt ans de ta vie nous séparent. Le sens-tu assez, que je t'aime!

Chaque heure que tu m'as donnée m'a enfoncé davantage dans mon amour, et dans ma solitude. Toutes ces raisons que, chaque jour, j'ai trouvées pour t'aimer mieux, toutes m'ont torturé un peu plus. Tu es trop vivante. Tu portes toute ta vie devant toi, aux coins de tes lèvres, au creux chaud de tes hanches. J'ai si souvent eu envie de te crier que tu me volais ton sourire, que tu me volais ta chaleur. Depuis vingt ans. Depuis toujours. Et je fermais les yeux, et je labourais ta chair, et tu gémissais doucement. Peut-être pour me faire plaisir. Comme nous sommes pauvres, et nus.

Tu es près de moi. Il fait presque jour. J'entends le coq. Et le même moustique mord mon poignet. Il n'y a que le lit, plus large, derrière moi. Des cloches sonnent. Je commence à ne plus t'attendre. Il faut bien que tout finisse. Je n'ai pas encore souffert. Dans un moment, je me coucherai sur le ventre. Sans bouger. Nu. Comme si j'allais mourir. Pour des heures et des heures. Sans pleurer. Et ma douleur montera du plus profond, du plus sombre de mon être. Il faut payer.

Je veux, avant cette fièvre, te raconter ce que j'ai fait après ton départ. J'ai d'abord porté ta lettre au Martinez[2]. Je suis

revenu à l'hôtel. À huit heures, au Baccara. J'ai gagné huit mille francs. Avec des ruses de vendeur de cravates au rabais. (Je préfère être plongeur.) Puis je suis allé dîner à Juan. Je savais que si je revenais chez moi, je n'aurais pas le courage d'en sortir avant trois jours. Après dîner, je me suis rendu au baccara de Juan. Il n'y avait qu'une table, où des femmes vaguement seules et visiblement grises se disputaient des billets de dix francs. J'ai pris, par hasard, le plus gros banco de la soirée, qui s'élevait à quelque trois cents francs. Je l'ai naturellement gagné. Ce fut un tollé général. Alors j'ai repris la route du Palm-Beach[3]. Et puis...

Tu sais déjà le reste. Je suis allé rejouer au Bac. Comme j'avais dix mille, j'ai négligé les ruses du commis aux cravates. J'ai tout reperdu en cinq minutes. Les deux coudes sur la barre de cuivre, vêtue de bleu pâle, Laure J.[4] me souriait. Je devais faire très millionnaire. J'ai obliqué vers le bar. J'ai bu deux whiskies. Et c'est alors que ton amie Moura est venue. Elle était accompagnée de la petite Goya et de M. Pière Colombier[5]. Quand je lui ai appris ton départ, elle m'a fait le coup de la surprise. Très mal, d'ailleurs. Car elle ne possède même pas l'honnête talent de la petite bourgeoise de Marne-en-Loire lorsque, le matin où saisi d'une folle terreur à la pensée qu'il a oublié deux francs soixante-quinze centimes dans les poches de son veston d'intérieur, son cher mari revient brusquement à la maison pour la trouver dans les bras du garçon laitier. Et elle m'a invité à aller boire du champagne au Waikiki. Elle m'a dit aussi qu'elle demeurait encore une dizaine de jours à Cannes, que les soirées lui paraissaient longues, et que je pouvais lui téléphoner entre sept et neuf heures. Où as-tu jamais trouvé que les femmes étaient compliquées?

Mon amour, mon amour, j'ai donné des ordres pour que cette lettre parte ce matin, par avion. Quand tu la recevras, je serai encore couché sur le ventre, la face contre le mur. Pour *nous* survivre. Je ne saurai s'il fait jour ou nuit. Je souffrirai. Je paierai. Puis je commencerai de sentir que tu t'éloignes peu à

peu de moi. Que tout est néant. Que ce fleuve qui avait fait tournoyer nos pitoyables êtres dans le même remous nous arrache des bras l'un de l'autre. Que je suis plus nu que si l'on m'avait enlevé la peau. Et j'aurai des cris muets.

Et je t'aimerai, toi si vivante, comme on aime une morte.

Alain

50

À Lucienne Boucher[1]

[Cannes, le jeudi 22 septembre 1932]

SUIS AVEC TOI PLUS PROFONDES TENDRESSES

ALAIN

51

À Lucienne Boucher[1]

[Cannes, le samedi 24 septembre 1932]

VU MÉDECIN DÉPART PROBABLE PORT-CROS MERCREDI AMOUR

ALAIN

52

À Lucienne Boucher[1]

Dimanche-lundi [25 septembre 1932]. Nuit.

Lucienne,

Mon amour, je voudrais te bercer doucement, te consoler, te dire des mots tendres. Je mettrais tes mains sur mes yeux. La

nuit vivrait autour de nous, sur nous. Nous serions seuls au monde. Il n'y aurait rien que le battement de ton cœur et du mien. Rien que nous.

Pourquoi toute cette souffrance? Si j'avais su. J'ai tenté d'être juste vis-à-vis de toi. J'ai essayé de voir clair. Il y avait deux solutions: notre amour, ta vie. Après l'amour, il reste la vie. C'est pourquoi j'ai choisi que tu partes. Mais tu ne connais pas mes moments de révolte, mes cris.

Et je souhaite parfois que tu ne m'aimes pas. Des minutes de sagesse. Mais cela serait si affreux. J'ai besoin de toi. Telle que tu es, et tel que je suis. Peut-être demain, non. Tu montes l'échelle de ta vie. D'autres paysages te sollicitent. D'autres visages. Rien n'est stable. Moi aussi les heures me secouent, me changent, me diminuent ou m'augmentent. Mais ce soir, cette nuit, à cet instant où je t'écris, où je te pleure, où tu me laisses comme un infirme, comme un prisonnier froid entre quatre murs, j'ai besoin de toi comme mes poumons ont besoin d'air. Je t'aime. Je t'aime.

L'effroyable est que tu es trop vivante. Tu brûles les sentiments. Tu passes du bonheur au désespoir avec une rapidité sans nom. Je me rappelle Ortega[2], ton désarroi, ta nudité. Et ce choix que tu n'osais pas faire, et cette hésitation dont je ne voulais pas profiter. Pourtant, si tu l'avais moins aimé, nous serions aujourd'hui au Caire[3]. Tu m'aimerais dans la joie. Tu m'aimes maintenant dans la tristesse. Comme on aime un vaincu.

Tu ne connais pas le repos. Tu es trop vivante. Et moi, j'ai besoin de quiétude. Je sais que je vais bientôt quitter tout cela, la mer, les êtres, le soleil, les nuits, les jours. J'ai tout absorbé. Je veux que mon soir me trouve détaché, dépouillé. Je veux mourir avec l'image d'une adorable porte d'or, qui ne finit pas de se refermer...

Je sais aussi ce qui arrivera. Peu à peu. Avec les jours, les semaines. Avec le *temps*. Tu auras oublié de pleurer. Tu ne

sentiras plus ton cœur. Tu souriras. Tes yeux s'ouvriront sur d'autres visages. Tu me chasseras de ton souvenir comme on chasse une guêpe qui bourdonne. Tout sera rentré dans l'ordre.

Comme tu me connais mal, mon petit. Tu croyais que ce fût possible, Moura et moi, après toi. Nous avons parlé cinq minutes. Je ne suis pas allé au Waikiki. Je ne l'ai pas revue. Et même si je l'avais désirée (je te jure bien que non, et que je pense toujours ce que je t'ai déjà dit d'elle), comment aurais-je pu boire avec elle, rire, prononcer les mots d'usage, l'embrasser? Et tout cela, dans les endroits où nous nous sommes aimés, où je découvrais mes flammes, mes mains, mon épouvante!

J'ai fait une autre conquête. Je te l'offre, ma bien-aimée, en holocauste. C'est Francesca Bertini[4]. Ce soir, dimanche — quel anniversaire! — au baccara. (Je dois d'abord te dire que des 55 mille francs que j'avais apportés de Paris, et des 20 mille que j'ai fait venir par la suite, il me reste exactement deux mille cinq cents francs. Une phrase de toi m'avait frappé: «Il n'y a donc pas de Dieu pour les amoureux!» Je me suis accroché à cela comme à une planche, le noyé. Si j'avais gagné un peu, j'aurais pris l'avion ce matin pour Paris, je t'aurais embrassée, nous aurions eu toute une nuit pour pleurer et rire ensemble, et je serais revenu dans mon trou.) Elle était au bar, avec un gros monsieur à chemise bleue. Ils parlaient italien. Je comprends un peu la langue. Il lui a dit quelque chose d'assez amusant. J'ai ri. Elle était à côté de moi. Elle s'est retournée, m'a regardé, et m'a demandé si j'avais entendu. Cela a engagé la conversation. Je buvais du whisky. Elle a commandé un sandwich. Le gros monsieur perdait de sa gaîté. Il buvait un jus d'orange. Alors il lui a dit soudain, dans un mauvais français — et à mon intention — qu'il ne comprenait pas «qu'une femme comme elle pût s'intéresser à de vagues gigolos, etc.» Ce fut sa perte. Nous avons tous éclaté de rire, Bertini, moi, et le

barman qui était en face. Le monsieur s'est mis à bouder, puis a disparu dans la salle de jeu. Alors Bertini s'est découvert une soif impérieuse. Elle a commandé des whiskies. Elle m'a dit soudain qu'un metteur en scène de ses amis, à Rome, cherchait depuis un an un type pour remplir le rôle de Shelley[5], dont la vie doit être rendue au cinéma, et que j'étais exactement ce qu'il cherchait, et que le lendemain elle m'emmènerait chez son photographe. Je lui ai répondu qu'elle était fort aimable, mais que je partais au lever du jour pour Marseille, d'où je m'embarquais à destination des îles de l'Archipel, et que l'Europe ne me reverrait pas avant cinq ans. Là-dessus elle m'a pris les mains, et m'a dit «c'est dommage» d'une voix mouillée, et avec des yeux un peu fixes, car elle était un peu saoule. Et je suis revenu chez moi. Et je t'écris. Et je t'aime. Je t'aime.

J'irai vendre ma «voiture» demain. Je partirai pour Port-Cros mercredi matin. Je t'écrirai dès que je serai arrivé là-bas. Peut-être t'y verrais-je, plus tard. Aurons-nous d'autres heures? Si tu savais comme je t'aime. Et comme, surtout, je voudrais m'empêcher de te le dire. Mais je n'ai pas cette force, ce courage. Je suis plus las que si j'avais vécu mille ans.

Alain

53

À Lucienne Boucher[1]

Mardi [27 septembre 1932]. Automne.

Lucienne,

Il faut que je t'écrive un mot, un tout petit mot. Je t'aime.

Ne regrette pas Cannes. Il pleut. Il n'y a plus personne. C'est un désert humide.

Le plus grand désert est en moi, dans ma chair, dans mon cœur. Quelle place as-tu prise partout? Et quel jeu cruel tu jouerais, si tu jouais.

Je t'embrasse à pleine bouche, partout. Comme je t'aime.

Alain

Tu es aussi renversée, près de moi, sans oreillers. Et mes deux bras serrent ton cou, serrent ton cou. Toute la détresse du monde, et toute la douceur[2].

54

À Lucienne Boucher[1]

[Port-Cros] Samedi [1er octobre 1932].

Lucienne,

Je ne t'écris pas aujourd'hui avec mon cœur. Comme je voudrais le faire. Comme j'aurais besoin de le faire. Il s'agit d'une chose plus importante. Il s'agit de toi, de ton immédiat, de ton proche avenir. Les plus jolies phrases du monde ne valent pas un moment de sage réflexion. Tentons de réfléchir. Tous les deux. (Oh, mon amour, comme je voudrais m'empêcher de t'écrire cela!)

Et d'abord, ne prends pas en mauvaise part ce que je te dirai. J'essaie de voir clair, d'être juste. Je ne parle pas pour moi, mais pour toi. Cela ne signifie pas que je ne t'aime pas. Je ne t'ai jamais aimée mieux, ni plus. Et je t'aime assez pour «réaliser» que mon amour ne peut rien pour toi. Mais le moment est venu de refouler les mots d'amour, de raisonner. Comme si je n'étais pas un amant, mais un ami. Je te sens seule, entourée de tendresses distraites. Je sais que j'assume un rôle ingrat: celui de la raison. Mais puisqu'il me semble que personne ne le remplit...

Tu me dis que Simard te rend la vie impossible, qu'il te menace, t'injurie. Et qu'il ne cesse de te répéter — c'est ici le point essentiel — que tu ne dois plus, pour l'avenir, compter sur lui. Je m'abstiens de commentaires. Lui n'est pas en question. Je te répète qu'il ne s'agit que de toi. Et maintenant, je ne comprends plus. Pourquoi continuer de le voir, d'aller chez lui, de l'écouter?

Tu le connais. C'est un faible, et un vaniteux. Il tient par conséquent à avoir raison. Il veut t'abattre pour t'avoir plus facilement. Quand il t'aura, c'est alors qu'il te jettera par-dessus bord, en triomphant. Ne lui laisse pas ce trop facile avantage. Tout ce que tu peux faire pour lui ne peut que te desservir. Quitte-le. Retourne chez ta mère. Refuse *absolument* de le voir. N'attends pas son départ. Il compte là-dessus °comme sur une délivrance. Laisse-le pleurnicher et frapper sa jolie tête contre les cloisons! Et t'insulter, et se ronger les poings. Mais hors de ta présence. Chez la concierge ou sur le palier. Sans qu'il te voie. Crois-moi, j'ai appris chez les femmes à connaître les hommes. Et il n'y a rien de plus terrible, pour eux, que de savoir, là, à un mètre, la présence vivante d'un être, et de piétiner, à l'autre bout du mètre, dans leur propre néant.

Tu le perdras? Mon Dieu, moins certainement que si, malgré toutes les avanies qu'il te prodigue, tu continues à demeurer près de lui. Il y a un proverbe arabe qui dit (tous les proverbes sont arabes à l'occasion): «Tu sècheras tes os à ne point vouloir abandonner l'emplacement de la citerne tarie.» (Et puis non, j'aime autant te confesser tout de suite que je °viens de le fabriquer, ce proverbe[2]. À ton intention. Souris. C'est un pauvre enfant issu de nous deux, de notre détresse. On lui a donné un nom, pour lui faciliter son entrée dans le monde.)

De plus, j'ajoute que tu ne devrais considérer, sous aucun prétexte, la possibilité d'une entrevue, d'un rapprochement, sans exiger l'assurance de garanties matérielles *immédiates*. (Tu dois comprendre que ces choses-là me sont extrêmement pénibles à

t'exprimer.) Mais ce sont des dettes à lui. *Des dettes qu'il te doit.* Je ne dis pas qu'il en viendra là. Je dis que s'il en venait là, tu devrais, à mon sens, agir de cette façon. Car il *faut* que tu commences enfin à penser à toi. Que tu ne te satisfasses plus de vagues promesses. Et que tu secoues ta nonchalance. (Je saisis l'équivoque de tout ceci. Si je devais vivre longtemps, je n'aurais pas le courage de tracer ces lignes. Je le fais parce que dans six mois, j'aurai cessé d'exister pour ce qu'on est convenu d'appeler le monde.) C'est avec des promesses que l'on finit par crever de faim. Et le fait qu'il clame et brame partout que tu es la cause de sa ruine n'est pas important. Ce qui importe, c'est qu'aujourd'hui, à la veille de cette fameuse rupture dont ce tyranneau domestique ne finit pas de te menacer, tu te trouves, toi, dépouillée, nue, sans rien. Après neuf ans! Et trois liards de bijoux que tu as pu misérablement mettre à tes doigts, à ton bras.

Il est possible aussi qu'*il* ne se contente que de veiller au grain, et qu'il se soit depuis longtemps décidé à retourner là-bas, afin de reprendre femme (riche). Alors il ne bougera pas. Il ne se mettra plus en frais de comédie. Il ménagera ses forces. Il ne jouera plus les collégiens. Mais il sera extrêmement mortifié. Tu l'auras lâché. Pour toi, maigre revanche! Je sais, je sais. Mais enfin... Cela le fera peut-être taire. Car cet homme, qui ne me paraît pas posséder exagérément le sens des responsabilités — autrement qu'en paroles — possède peut-être (sobre) celui du ridicule.

Tu m'objecteras Suzanne[3]. En effet. Il y a toujours des sacrifiés. Mais puisque tu me dis qu'elle est maintenant hors de danger, il me semble que tu pourrais lui faire comprendre, dans une certaine mesure, le «fatum» des événements et la nécessité de ton attitude. Je me doute bien qu'il essaiera de jouer d'elle pour t'attendrir, et qu'elle se prêtera volontiers, sans trop le savoir, à ce jeu. C'est là où il te faudra résister.

Il y a aussi ta mère. C'est une femme de jugement, et qui l'a prouvé. Explique-lui exactement ce qui se passe entre lui et toi. Dans une conversation genre «affaires». N'y mêle pas les sentiments. Les faits brutaux, concrets. Afin qu'elle puisse juger autrement que par les plaintes et les pleurnicheries de ce cher gentilhomme, de la précarité, de la réalité de ta situation. Elle te comprendra peut-être. Et si elle t'aime, comment ne pourrait-elle pas t'ouvrir ses bras?

Alors tu resteras chez elle. Mais chez elle, tu entends! Il ne faudra pas retourner chez lui, ni partir en voyage. Cela prendrait des allures de fugues. Il crierait plus fort, ameuterait tout le monde, et tout le monde, depuis et avant les moutons de Panurge, donne toujours raison à celui qui hurle. Il faut qu'il y ait non pas fugue, mais séparation. C'est extrêmement différent.

Et il restera Gizèle[4]. Je sais bien que tu ne peux, ni dois passer ta vie dans la «couture». Ce sera provisoire. Mais c'est dans le provisoire que se préparent les états définitifs. Ce sera dur, les premiers jours? Moins que tu ne crois. J'imagine même que cela t'amusera considérablement. (J'allais ajouter hélas.)

J'allais aussi te parler du monsieur supérieur. De celui à qui tu as fait *déjà* des confidences. Je ne t'en parlerai pas. Je ne possède pas la patience d'un saint, ni son abnégation. Et d'autre part, je ne voudrais point finir cette lettre de «sagesse» sur une note de sarcasme, ou d'ironie. Je constate simplement mon impuissance à t'aider, et mes possibilités de souffrances. Et je les vois sans fin.

Si tu t'arranges avec Gizèle, et si elle t'accorde un délai, demande-lui trois semaines. (Et tu ne viendrais pas avant son départ. Autrement, il aurait la partie trop belle.) Tu pourrais rentrer, par exemple, le douze ou le treize novembre, pour prendre tes fonctions le quinze. — Il est bien entendu qu'ici, tu es *mon invitée*. — Si tu ne peux t'arranger avec elle pour ce délai, ne viens pas. Tu ne dois pas sacrifier la chance d'une situation

qui, dans les circonstances, est inespérée. Nous nous reverrons plus tard à Paris.

Et pourtant!

Si j'étais libre de te libérer, je ne t'écrirais pas tant de pages. Je sauterais à Paris, je carillonnerais à ta porte, j'entourerais ton cou de mes bras, et personne ne nous reverrait plus.

Tu ne peux soupçonner ce que sont ici les nuits. Des heures d'ombre épaisse comme des murs. Le bruit de la mer enveloppe, protège le nœud même d'un silence profond, touffu, inimaginable. On devine les commencements du monde, avant les êtres, la vie. Et chacun de nos baisers rendrait dans ces nuits le son d'une chose éternelle. Ce serait trop beau. Nous n'avons pas de chance.

Alain

55

À Lucienne Boucher[1]

[3 octobre 1932]

SANTÉ EXCELLENTE POSTES INTERROMPUS LETTRE SUIT MEILLEURES TENDRESSES

ALAIN

56

À Lucienne Boucher[1]

Lundi soir [3 octobre 1932].

Lucienne,

Je reçois ta lettre, qui m'annonce des choses si belles. Celles que je croyais impossibles, que je désespérais de voir s'accomplir: tes mains, tes yeux, ta venue, Toi. Je me refusais de croire à ce bonheur. Et j'ai encore un peu peur.

Viens aussi tôt que tu le pourras. Pour le temps que tu voudras. Je t'attends avec mon cœur, mes épaules, avec ce qui me reste de joie intacte. J'essaierai de te rendre heureuse. Nous chercherons la joie au-dessus de nous, là où s'agitent les rêves, où bat le sang même des étoiles.

Mais il te faudra te munir d'indulgence. Je ne suis qu'un homme. Tu me connais mal. Tu me vois à travers ton amour. Les traits que tu me prêtes, tu les crées toi-même. Il y aura le tournant dangereux, celui où tes yeux de femme verront l'homme que je suis. Et nous sommes tous si laids, si pauvres.

Télégraphie-moi trois jours d'avance. Ici, la ligne téléphonique est rompue. On téléphonait les télégrammes d'Hyères, maintenant, il faut attendre que le bateau les apporte. Tu prendras le train nº15, qui part de Paris (gare de Lyon) à 17.40hrs, (5hrs40) le soir. Ce train est muni de couchettes, d'un wagon-restaurant. Il arrive à Toulon le matin, vers 7hrs 1/2. Je serai là. Puis nous prendrons un train — un tortillard — pour les Salins d'Hyères, où nous attendra le bateau qui fait le service de Port-Cros. Il faut surtout que tu ne rates pas le train de Paris.

Apporte des lainages. (J'ai d'ailleurs un tricot pour toi.) Et des pyjamas, pour les beaux jours, et une ou deux petites robes, pour ceux où l'on ne peut sortir. J'aimerais aussi que tu apportes une robe du soir, car nous aurons certains anniversaires à célébrer. Je m'habillerai. Nous serons tous les deux. Nous dînerons au champagne, comme des parvenus, ou des Russes. Nous divaguerons. Nous serons un peu fous. Nous imaginerons des destins formidables, magnifiques, irréels. Nous sommes des vagabonds, tous les deux.

Et puis nous nous aimerons. Mes doigts se crisperont à tes épaules. Nous plongerons aux profondeurs originelles.

Viens vite, viens, viens. Je t'aime.

Je t'aime.

Alain

Tes lettres sont mon pain quotidien.
Apporte le phono.
Je t'embrasse avec des cris.

A.

57

À Lucienne Boucher[1]

Mercredi [5 octobre 1932].

Lucienne,

Cette méchante carte. Sale gosse. Mon amour.

N'as-tu pas un peu honte?

Entre nous, déjà. *Entre nous.*

Nous n'avons pas encore commencé de nous aimer. Nous sommes encore des étrangers, avec des doigts de lumière. Et la route devant nous, immense, vaste...

Et tu écris comme si le cycle se refermait, comme si nous nous perdions déjà, au bas de la montagne, dans l'ombre des souvenirs éteints.

Je ne t'embrasse pas, pour me punir de t'avoir si peu inspiré de confiance. Mais je t'aime.

Alain

58

À Lucienne Boucher[1]

Vendredi-samedi [7-8] Octobre [1932].

Lucienne,

Comment exprimer tout ce qui monte en moi de douceur, de tendresse, de piété, d'attente. Les mots n'ont pas de force. Mais ferme tes yeux. Je te dis tout bas, dans l'ombre, dans la nuit, que je t'aime, que je t'aime.

Je ne peux plus penser à rien qu'à toi, à nous. Chaque soir, je m'endors épuisé. Je te porte en moi comme une femme son enfant. Tu me fais mal. Parfois mon cœur arrête de battre, puis se précipite soudain, affolé. Je ne cesse de poursuivre ton image, les traits de ton visage, ton regard. Mais tout m'échappe. Tout est trop mobile, trop fuyant. Je me couche la tête dans mes bras. Il n'y a que le bruit de la mer, l'ombre. Je suis épouvantablement seul. Et cette solitude qui pèse sur moi de toutes parts, qui m'étouffe, je l'ai pourtant, jusqu'à ce jour, voulue, désirée, provoquée. Mon orgueil se jouait d'elle, la poursuivait, la traquait. Et je riais comme un homme au milieu d'une tempête, comme un homme sauvage avec un rire sauvage. N'ai-je plus d'orgueil, mon amour, mon amour!

Mes doigts montent à tes joues, à tes tempes, sous les cheveux. Tu dors. Ton souffle réchauffe les paumes de mes mains. Et je voudrais qu'il n'y eût jamais plus de réveil. Jamais rien, rien.

Alain

59

À Lucienne Boucher[1]

[Dimanche, le 9 octobre 1932]

Lucienne,

J'ai ouvert ta lettre avec appréhension. Je flairais le passage, le travail du temps. J'y ai trouvé une sorte d'allègre résignation — pour ne pas dire joyeuse — à ton sort actuel, une heureuse disposition à trouver la vie de Paris belle, un imperceptible mais net détachement de ce qui fut «nous». Nous sommes encore «nous», mais sortis des profondeurs, du gouffre implacable où seuls nous pouvions nous déchirer, nous caresser, nous aimer. Il

y a maintenant le flot de tes habitudes revenues. Il y a la vie normale, *rationnelle*. Vive Dieu! Tu es sauvée, ma toute belle.

Nous voguerons maintenant en surface. Tout sera charmant. Nous nous écrirons des lettres bien écrites. Il y aura tous les accords, y compris ceux du subjonctif. Je ne ferai plus de fautes d'orthographe. Nous serons nuancés, délicats, et distingués, extrêmement. Nous serons des amants gens du monde. À Paris, nous irons même au cinéma des Ursulines[2], pour la version allemande. Tu me tromperas gentiment avec des messieurs bien mis, intelligents, supérieurs. Je comprendrai tout, tout[3]. Car nous serons des amants modèles. Et sauf quelques centaines de milliers d'exemplaires, cette engeance ne court pas les rues.

Ce sera très bien. Mais c'est un peu dommage. Je «t'espérais» autrement. Il y a ici le vent, la montagne, la nuit. Des choses dures, vraies, qu'il faut mériter, qu'il faut conquérir. Il y a même, pour attendrir le décor, une lune qui surgit brusquement, vers les huit heures du soir, du sombre mur de la forêt. Et tout le pays s'éclaire soudain de bleu pâle. Et la mer prend une douceur de lait.

Et ton visage deviendrait grave et pâle. Comme je l'aime. Comme il faut qu'il soit, pour que je ne cesse plus de t'aimer.

Mais je repousse doucement cette image, afin de m'habituer aux autres, à celles qui me font déjà moins souffrir.

Alain

60

À Lucienne Boucher[1]

Lundi [10 octobre 1932].

Lucienne,

Hier, je t'ai écrit une lettre méchante. Il faut me la pardonner. La déception que m'a causée l'annonce de ton

retard en était la raison. Il me semblait que j'attendais depuis si longtemps. Je tuais chaque minute, chaque heure, chaque jour. J'allais être enfin délivré. Puis j'apprends soudain qu'il faut tout recommencer, qu'il me faut me remettre à l'affût, rageusement, patiemment, que je dois m'acharner encore à ces meurtres inutiles, épuisants... C'est alors qu'est monté le flot des forces mauvaises.

Pour «faire le point», je répondrai aux questions que tu me poses depuis quelques jours.

1° Je n'aime pas du tout la photo 28. Je préfère la petite du Bois à celle du balcon. Tu as l'air d'une petite fille coupable qui veut se faire pardonner, mais qui sait surtout qu'elle le sera.

2° J'ai acheté le tricot à Cannes avant mon départ. Il m'a plu parce qu'il m'a semblé un peu cocasse. Il y a trois losanges à la place du cœur, et deux à la ceinture. Je l'ai essayé, et il «allait». Et comme les choses «qui me font te vont» (ça peut se chanter) encore mieux, je l'ai acheté pour toi, en pensant à Port-Cros.

3° Apporte la robe noire.

4° Comme cadeau, je te demanderais vivement un petit hôtel particulier avenue du Bois, une Rolls et un orgue, une petite ferme pour des chevaux et des chiens, et un petit château pour donner une certaine valeur à la petite ferme, un trois-mâts, sans moteur, pour courir les mers, et un petit avion, avec moteur, pour courir les cieux. Mais si tu n'as pas le temps d'effectuer ces quelques achats avant ton départ, apporte-moi tes deux mains, que tu poseras sur mes yeux. Elles vaudront les plus belles aventures du monde.

Alain

P.S. Ai-je oublié de te dire que je t'embrassais?

A.

61

À Lucienne Boucher[1]

Jeudi soir [13 octobre 1932].

Lucienne,

J'arrive de Toulon, où j'ai dû aller consulter un médecin pour mon cœur. On me remet ton télégramme. J'ai cru un moment, avant de l'ouvrir, qu'il allait m'annoncer ton arrivée. (Trois jours avant.) Il m'annonce la peine que je t'ai faite. Je recevrai ta lettre demain. Et demain, à ton tour, tu me feras souffrir. Je hais l'amour.

Mais moins que je ne t'aime. Ces révoltes, ces sarcasmes, ce refus à m'adapter, *de cœur*, aux situations que ma raison comprend, accepte, puisqu'elle reconnaît mon impuissance à te fournir cette apparence, ce minimum de sécurité, comment peux-tu les interpréter autrement que comme des cris d'amour blessé! La sagesse, l'amour, le duel, sans cesse. Et que tu sembles ne pas comprendre. Pourtant!

Lorsque je pense à toi, uniquement à toi, lorsque je m'arrache de toi pour ne penser qu'à toi, et que je t'écris des choses que je crois raisonnables, tu te montres étonnée, surprise... Tu blâmes secrètement ce que tu appelles mon côté «pratique». Et tu protestes que tu ne saurais agir en «courtisane»! (J'aurais beaucoup à te dire sur ce point. D'abord, que tu es attachée à Simard[2] beaucoup plus que tu ne le crois, ou que tu ne veux l'avouer.)

Mais lorsque je pense à toi avec moi, à *nous*, à moi, à tes lèvres pour ma soif, à ton corps lisse, à ta chair ouverte pour le vertige de la mienne, comment peux-tu ne pas comprendre que certaines images me sautent à la gorge, m'étouffent. Que certains gestes, faciles à imaginer, me brûlent intolérablement.

Si je ne t'aimais pas, tout serait si facile. Et mes lettres seraient tendres. (Je t'aimerais juste assez pour cela.) Avoir seulement l'illusion de l'amour! Mais je t'aime. Tu entends, je t'aime. Et malgré ma volonté, je ne puis toujours fermer les yeux. Et je suis cruel parce que je t'aime. Comprends-tu. Comprends-tu?

Alain

62

À Lucienne Boucher[1]

Samedi [15 octobre 1932].

Lucienne,

Je t'envoie ce petit mot dans la plus grande hâte. La vedette part dans quelques minutes. J'ai demandé qu'on attende. Et on attend. J'écris à la vapeur.

J'ai reçu ta lettre, méchante. Mais en même temps, la seconde. Et c'est celle-ci qui m'a le plus peiné. Mon petit, mon petit. *Il ne faut pas* que tu me portes un amour résigné. Oublie. Que les choses soient, entre nous, comme elles étaient il y a huit, il y a quinze jours. Il le faut. Sans cela, nous descendrons le versant. Et nous deviendrons mesquins. Du mépris se glissera entre nous. Ne regarde pas, ne vois pas ce qu'il y a en moi de mauvais. Laisse s'éloigner le nuage. Le reste du ciel est si bleu.

Je t'embrasse et je t'aime. Et c'est parce que je t'aime au-delà de la limite de mes forces que je te fais souffrir. Et c'est parce que je ne puis t'embrasser que mon amour piétine, tourne en rond, s'aveugle. Mes nuits sont tendues vers toi. Ma chair *t'appelle* à coups durs, à battements douloureux. Mes mains cherchent ta chaleur, ton flanc, ton frisson. Et c'est le vide, toujours le vide. Embrasse-moi comme je t'embrasse.

Alain

63

À Lucienne Boucher[1]

[Lundi, 17 octobre 1932]

Lucienne,

J'ai reçu ta photo, qui est ravissante. J'espère que tu vas pouvoir m'en donner une copie. Je t'expédie l'original — pas toi naturellement — par le courrier de cet après-midi.

Il fait depuis deux jours un temps des dieux. Je rage à la pensée que tu serais ici, à côté de moi, si ce maudit retard n'avait eu lieu. Tout sent le printemps. Mais quand le soir tombe, les odeurs s'alourdissent, prennent la force des sèves mûries. Puis la première étoile se lève avec le vent de la mer. Je vois tes yeux, tes mains...

Je n'ose plus penser à ta venue. Il me semble que tu ne viendras jamais. Me glisser près de toi, approcher mon corps du tien, te prendre dans mes bras, chercher tes lèvres — tu es immobile, tes yeux sont clos — et sentir, sous moi, tes genoux s'ouvrir lentement... Mon amour, mon amour, cette heure vivra-t-elle?

Je ne sais plus rien de toi. Tu rejoins les ombres de la légende. Je doute que tu vives. Dix femmes passent et repassent devant moi. Neuf possèdent tes traits, tes yeux, ta voix. La dixième m'échappe, fuit, voilée. Celle-là seule est la vraie. Je crois parfois la saisir dans la nuit. Mes bras retombent dans le vide. Où es-tu?

J'ai peur du bonheur.

Alain

64

À Lucienne Boucher[1]

Mercredi midi [19 octobre 1932].

Lucienne,

Ce petit mot est probablement le dernier que je t'adresse avant ton départ de Paris. Je ne m'occuperai à te dire que des choses «pratiques». Le reste, c'est-à-dire ce qui compte, nous aurons toutes les heures du jour et de la nuit pour en deviser. Et le vivre. Répète-toi seulement que je t'aime.

1° Au cas, très improbable d'ailleurs, où tu ne me verrais pas à la gare, à Toulon, le matin, tu devras prendre le train à 8.40, à cette même gare, pour les Salins d'Hyères, et à cet endroit, le bateau pour Port-Cros. Une seule chose pourrait m'empêcher d'aller à Toulon, c'est le gros temps. Car il n'y aurait pas de service.

2° Je ne sais pas s'il serait très prudent de t'enregistrer ici sous mon nom[2]. Ayant vu mon passeport, on sait que je suis célibataire. On pourrait jaser, intriguer. (Ce sont de drôles de «cocos», ici). D'autre part, il serait peut-être préférable qu'on ne sache pas ton identité réelle. Les hasards sont parfois si bêtes. Pourrais-tu trouver un «pseudonyme», par le moyen duquel tes amis correspondraient avec toi? — Mais ce n'est qu'une suggestion. Fais comme tu veux.

3° Nous aurons une sorte d'appartement. Deux chambres contiguës, et une salle de bain. Puis des balcons, la mer... (Nous aurons aussi un tas d'autres choses, que je te dirai plus bas, à l'oreille.)

4° Le gilet est dans les teintes brunes. Je ne connais pas le nom des couleurs.

5° J'ai souffert d'une petite crise cardiaque à la suite d'un séjour trop prolongé dans la mer, qui est déjà froide. Et j'ai passé

par toutes les teintes sombres de l'arc-en-ciel. Je suis maintenant très bien.

6° Pour terminer, je dois m'accuser d'une vilenie. J'ai souhaité, pour un moment, que ta grippe ne te laissât pas avant *son* départ.

Et je dois m'accuser d'une chose plus grave. C'est que *je le souhaite encore.*

Dépêche-toi, viens, viens!

Alain

65

À Lucienne Boucher[1]

[Toulon, le 13 novembre 1932]

SUIS AVEC TOI TOUTES TENDRESSES

ALAIN

66

À Lucienne Boucher[1]

Dimanche [13 novembre 1932]. Soir.

Lucienne,

Je t'ai écrit deux ou trois lettres, que j'ai par la suite déchirées. Elles rendaient un son faux. La vérité est que je ne sais plus t'écrire. Il faudrait faire un choix, dire ceci ou °cela. Ou tout dire. Je ne le peux pas. Trop de choses se pressent en moi, oscillant entre deux pôles, et qui se heurtent, se contredisent. Je te crie «Reviens, Reviens», et je te crie «Je ne veux plus te revoir jamais». Il n'y a pas de vérité du milieu. Tout tient dans les extrêmes, sauf pour les êtres morts. Réfléchir, c'est déjà faire des concessions, ronger le métal. Je suis vivant, et je te

veux vivante. Je ne pense pas, je crie. Tu m'entends? Mets tes mains sur tes genoux, et ferme les yeux. Voilà! Et après?

Et après, il n'y a rien. C'est le jeu. On ne gagne pas, on ne perd pas. La vie marche, nous dedans. Le grand fleuve, les petits remous, tu sais tout cela.

Je ne te dirai pas que je souffre, °parce que ça n'est pas vrai. Il me manque quelque chose comme un peu d'air, quelque chose comme un peu de pain, quelque chose comme un peu de sang. Je suis encore engourdi. Tu n'es ni loin ni près. Je puis même me rappeler avec calme certains souvenirs d'une douceur résolument cruelle.

Il me fallait refaire connaissance avec l'île. Je ne pouvais vivre avec elle en hostilités. Nous nous sommes ligués tous les deux contre toi. Nous t'avons sacrifiée. Je suis allé du côté de °la Plage du Sud, du côté du Château[2]. J'ai eu la sensation d'effacer tes pas.

Je sens que tu me pardonneras ces trahisons nécessaires. Je ne veux pas me laisser envahir. Je sais que la plus sombre, la plus folle détresse me guette. Je ruse pendant que j'en possède encore les moyens. En avion, au-dessus du plafond des nuages en tempête, tout peut aller. Jusqu'à ce qu'il faille redescendre. Alors vient le moment où la dernière étoile chavire.

Je ne veux pas te répéter les mots qui me montent à la gorge, qui m'étouffent. Les mots d'amour ne doivent être prononcés que dans l'espoir.

Alain

67

À Lucienne Boucher[1]

Lundi [14 novembre 1932].

°Lucienne,

La vedette n'est pas venue. Ma lettre de dimanche ne partira donc que demain. Avec celle-ci. Tu les recevras mercredi, peut-

être jeudi. Déjà, tu seras redevenue «l'autre». Celle dont j'ignore les gestes, les pensées, celle que je devine trop bien, ou trop mal.

Ce matin je t'ai cherchée, je t'ai appelée. Le soleil brillait entre les lames des croisées. J'entendais le clapotis de l'eau. La petite fille aux cheveux blonds devait jouer avec le chat, son rire montait jusqu'à moi.

Mais il faisait vraiment nuit quand je me suis réveillé pour la première fois. Le moteur d'un bateau ronflait doucement. Rien n'était changé. Tu dormais derrière la porte, comme aux premiers jours. Tu vivais, tu vivais. Vivante et endormie. °Il y eut aussi le chant du coq inconnu. Et le souffle d'un vent très léger enveloppait toute cette paix. Et nous étions protégés par une grande force douce. Et nous vivions depuis toujours pour toujours.

Je suis complètement seul à l'hôtel[2]. La porte de ta chambre qui donnait sur la mienne est fermée. Mais celle qui donne sur l'antichambre ne l'est pas. Et je respire encore un peu de ton odeur. Et notre amour m'étourdit, me submerge, me noie.

Alain

68

À Lucienne Boucher[1]

[15 novembre 1932]

Pigeon comme un baiser doux
Ô Pigeon comme les plus doux baisers
Pigeon avec une aile noire
Pigeon, doux pigeon, doux doux pigeon
Ô doux pigeon

Ton aile noire comme aile blanche
Ton aile blanche comme un murmure
Ô doux pigeon, ô mon doux pigeon
Oiseau plein de départs et de fuites
Seule migration d'une course éperdue
Seul battement d'ailes sans fin

Voici la dernière manifestation de ce qui fut notre bonheur. Ce temps, déjà, ne nous appartient plus. Mais rien ne nous appartient!

[Non signé]

69

À Lucienne Boucher[1]

[16 novembre 1932]

Lucienne,

J'ai travaillé toute la journée. Je °suis fatigué, dégoûté, malade. Tant d'heures, qui pourraient être heureuses, pour cette chose médiocre, sans intérêt[2]. Je viens ce soir à toi comme à une récompense. Je relis tes lettres, j'y retrouve un peu de ton amour. Mais comme je crains que tu ne te trompes. Tu ne me vois pas. Tu m'imagines, tu me crées. Ma jeunesse te fait illusion.

Mon mal de gencives m'a repris. Je ne bois plus de vin, je m'empêche de fumer. Je dors mal. J'entre dans la tempête. L'horizon n'a jamais été aussi fermé, aussi sombre.

Je ne me plains pas, je constate mon impuissance. Je ne puis rien que te rendre malheureuse. Toutes mes anciennes rancunes, tous mes anciens dégoûts me montent à la gorge, m'étouffent. Tant que tu étais là, j'oubliais, je vivais chaque minute sans songer à la suivante. Et celle-ci m'apportait la même douceur. Ainsi des heures, des jours.

Je regrette chaque heure de sommeil qui m'a pris à toi, chaque page lue, chaque baiser non donné. Je ne me souviens plus du goût de ton baiser. Il y a si longtemps. Et maintenant je désire tes lèvres, même au moment où ma bouche s'emplit de sang.

Je t'aime.

Alain

70

À Marcel Dugas[1]

Mercredi, le [16][2] nov. 32.

Mon cher ami,

Merci pour votre lettre. Vous avez une nièce qui porte un bien joli nom[3]. C'est frais, ça sent le printemps, etc. Par le temps qui court, un peu de printemps ne peut faire de tort à personne. Conservez-le le plus longtemps possible. Les loups parisiens ne sont pas plus à craindre que les loups de Montréal baptême (ou Christ, au choix). Veuillez présenter à cette jeune personne les lointains hommages d'un «oncle» inconnu.

Je ne suis pas brouillé avec Morin[4] de Cannes. C'est plus compliqué que cela. Nous sommes des gens du monde, mon cher. — De quel monde, grands Dieux! — Je suppose et j'espère que vous avez gardé le silence au sujet de ma retraite[5]. C'est tout ce qu'il voulait savoir. Et encore non, ce n'est pas exactement cela qu'il voulait savoir. Et si vous ne le devinez pas, vous ne méritez pas que je vous le dise.

Ne vous tourmentez pas exagérément à propos de votre Verlaine[6]. Morin vous l'apportera, si le vinaigre réussit. Sinon, il est possible qu'à mon départ de Port-Cros, je fasse une fugue à Cannes. Et de retour à Paris, je vous rendrai heureux. Mais vous ne perdez rien pour attendre. Vous ne trouveriez pas en

ce moment 100 francs pour la relique. Vous êtes le dernier prêtre de Lélian[7]. On s'en fout. Le reste, les anniversaires, les articles, les chroniques, les discours, les lettres, les gloses, les hôpitaux, l'Angleterre et le petit Rimbaud, c'est de la littérature à tant la ligne. Soyez calme.

Imaginez-vous que je suis malade. J'ai trop raillé la vie de cloporte que vous et vos quatre millions de congénères menez à Paris. Nous vivons à une époque où les mots vous reviennent sur la gueule. (À ce propos, j'aimerais assez voir celle de votre ami Ludwig[8] qui s'est fait Genevois pour avoir la paix). Je suis malade, et je suis satisfait de l'être. Ça m'occupe. Et ça me donne un but dans la vie, qui est de guérir. Chacun ses ambitions.

Quand publiez-vous *Fréchette*[9]? Et quand retournez-vous au Canada dont le front est ceint de fleurons glorieux? Et quand aurais-je le plaisir de vous voir? S.B. et que D.V.G[10].

Alain Grandbois

P.S. Faites mes amitiés à Royal et à son ami le Corse[11].

71

À Lucienne Boucher[1]

Vendredi [18 novembre 1932].

Lucienne
(mon doux doux °pigeon),

J'aurais dû t'aider, t'encourager, te dire des mots de douceur, calmer ta peine. Je n'ai regardé que moi, je n'ai vu que ma propre misère. Il faut me pardonner, oublier.

Des beaux jours reviendront peut-être. Fermons les yeux, attendons-les. Il ne faut pas trop se retourner en arrière. Je veux aussi que tu aies confiance. Je ne ferai jamais rien contre nous. Je tenterai de nous protéger. Mais où sont les forces lumineuses?

Je ne vois que ténèbres. J'ai les pieds et les mains liés. Mais toi tu as ton destin, ta vie. Et j'en arrive à souhaiter pour toi les choses qui me blessent au plus profond. Où est la vérité?

Je ne sais plus. Et tout ce que je sais m'est intolérablement douloureux. Je n'ai rien à te donner, rien. Pas même moi. Et il m'est enlevé le seul plaisir viril de l'amour: protéger. Tu es loin, à la merci des autres, des étrangers. Tu leur appartiens. Tu vis de leur vie. Vous partagez vos matins, vos soirs. À quoi peut-il servir que je t'aime, que tu m'aimes? Notre étoile nous fuit.

Ma solitude ne m'a jamais paru plus désolée, plus °inutile. Je n'ai plus de repos. Je dois nourrir chaque heure du jour pour qu'elle ne m'écrase pas. Et la nuit, je sombre. Ô mon petit, je m'étais fait un si beau rempart de dédain, d'indifférence et de dur isolement. Et cela prend des années, avec toutes sortes de luttes et de cris pour en arriver là. Et tu es venue. Et je flairais le poison. Et j'ai pris le poison. Et tout est à recommencer.

Si je savais au moins que tu es heureuse, *que tu le seras*. Mon tourment vient de toi. Je me priverais avec joie de ta présence, de toi, de toi que j'aime, si cette privation pouvait t'apporter la sécurité, la paix. Mais... Mais n'as-tu pas, au bout de tes doigts, une toute petite lumière, un reflet de lumière pour nous guider? Moi seul, ça irait. J'ai l'habitude. Mais tu es en moi, je te porte. Et je ne sais plus rien que t'aimer.

Alain

72

À Lucienne Boucher[1]

[Port-Cros, le 19 novembre 1932]

MERCI POUR PHOTOS SOYEZ SANS INQUIÉTUDE RETARD COURRIER GROS TEMPS ANNONCÉ MEILLEURES & PROFONDES TENDRESSES

ALAIN

73

À Lucienne Boucher[1]

Samedi [19 novembre 1932].

Mon amour,

Le bateau, hier, n'est pas venu. Il est arrivé aujourd'hui, par gros temps. Il repart tout de suite. Je t'écris ce mot en courant.

J'ai reçu tes deux lettres, ta photo. Comment te remercier! Après tes lettres, j'ai eu envie de déchirer celle que je t'ai écrite hier, où je te laisse voir mon désarroi. Je te l'envoie quand même. Si tu savais comme je souffre! Ne m'envie pas une solitude qui par moment devient intolérable. Il faut se battre à chaque minute avec chaque souvenir, avec chaque rappel. Puis la troupe des images mauvaises surgit. Comment se défendre soi-même, et défendre son amour! Je voudrais tant, parmi tes attitudes fugitives, distinguer ton visage éternel.

Alain

P.S. Ce qui m'avait tant plu (avec un t?), quand tu me parlais de ton «entrevue[2]» avec Mgr, c'était les mots que tu lui disais: «Mon jeune amant!». Et je voyais son visage patelard, ses mains croisées sur son ventre, sa bouche immobile qui retenait les phrases onctueuses — la chair est faible — et ton visage de gosse, et ton enfantine diplomatie. Tu es si jeune, mon doux pigeon. Si jeune. Et j'aime chez toi ces coins intacts.

Je n'ai pas signé le «poème[3]» parce que le «poème» est à toi, vient de moi, et que chaque mot le signe. Et parce qu'il est inachevé.

74

À Lucienne Boucher[1]

Dimanche [20 novembre 1932].

Lucienne,
doux doux pigeon

Je veux t'écrire ce soir un poème du cœur
Je suis fatigué de la logique et des constructions
J'écris vite comme je pense et sans ordre aucun
étant °las de presser les mots comme la meule le blé
voulant te donner les mots avec la terre et l'écorce
ceux qui craignent la nuque grasse du meunier
et ceux de la semaine rougissant de sortir le dimanche

Tu les garderas tous pour toi seule sans traduction
peut-être ne signifient-ils pas grand'chose
mais c'est reposant d'écrire un poème avec les mots du cœur
ce qu'ils n'expriment pas tu le comprendras
comme si tu étais dans mes bras ta tête
sous mon menton tes yeux fermés
et le ventre et les cuisses et les genoux et tout le corps
éteint sous la belle fatigue d'avoir trop fait l'amour

Car c'est un poème du cœur avec
des mots du lundi au samedi
les uns sont trop nus ou trop habillés
les autres comme un troupeau de moutons difficile
de distinguer celui-ci de celui-là
mais fermant les yeux on avale tout le troupeau
les plus mauvais même faisant le sang rouge

Il faut seulement fermer les yeux sans orgueil
alors les paupières closes voyant la montagne
dans une région fermée aux géographies
voyant la montagne et le plateau dessus

avec le plateau peut-être une mare sous des saules
peut-être un bois avec des arbres d'automne
peut-être un chien qui aboie
peut-être dans les lointains des brumes légères et bleues
comme dans les tableaux florentins
peut-être le silence quand se lèvent les paumes de la nuit
peut-être tout ou rien de cela il n'importe
Tu as vu la montagne ça suffit
avec au bout du plateau la maison

C'est pour cela seul que je t'écris un poème du cœur
moi ce soir ici avec la mer tout autour
et l'ombre de la mer et du ciel et l'ombre
de ma main sur ce papier
l'huile brûlant doucement sous le globe de la lampe
et moi te portant doucement
peut-être gênes-tu parfois ma respiration
c'est pourquoi je lève un peu la tête pour respirer

La maison du plateau tu la vois
avec tes beaux yeux tristes de certains soirs
elle a la couleur du sol originel
des pierres non cimentées
les pierres des vraies maisons n'étant pas hostiles
s'appuyant l'une sur l'autre avec des mains d'amitié
la maison s'élève comme l'humble croissance de la terre
le toit n'atteignant pas la branche basse des grands arbres
sans étage mais une pièce unique
contenant le feu pour la nuit et le jour pour le jour
c'est la maison du cœur au bout du plateau
que reste-t-il à t'expliquer
portant tes yeux dans mes yeux

mais soulevant parfois mes épaules pour respirer
nous sommes un c'est l'essentiel

La maison du vrai cœur[2] n'a qu'une porte pour entrée
la porte est ouverte sans battant
ouverte que pour entrer sans défense et sans retour
doux pigeon doux inutile de vouloir sortir
une forteresse est moins forte qu'une porte ouverte sans battant
personne ne s'en est jamais douté cependant
il se peut aussi que les saules promènent
des reflets mauves sur l'étang
ou que la forêt balance la tête rouge des chênes
ou que le chien jappe à la lune
ou que la brume se change en fantôme d'or
ou que la plus jeune étoile trouble le silence de la nuit
qu'importe tu as vu la vraie porte du cœur

Clos tes yeux tristes aussi pour la fenêtre
par là tomberont toutes les nuits douces
par là les jours clairs et les matins frais
par là l'automne et l'été et l'hiver et le printemps
— que tourne la roue des saisons! —
parfois nous deux seuls à la fenêtre
suivant un petit nuage blanc sans presque bouger
suivant un vol d'oiseau avec le lent mouvement du cou
suivant le feu rose de la plus vieille étoile
les doigts joints les épaules collées
alors on veut croire que Dieu existe

Tu vois les yeux clos la fenêtre du cœur
un jeune arbre est tout contre frêle et jeune
on peut compter ses feuilles le soleil passe à travers
on voit dans le vert tendre les veines brunes comme des pattes
[d'oiseau
les soirs de tempête il s'abat aux carreaux gémissant
le matin il s'égoutte comme une fleur
le soleil lui fait mal ou va l'embrasser

Par la fenêtre on sort puis on rentre par la porte
c'est le cercle magique du cœur
c'est important ce n'est pas tout
Mes yeux dans tes yeux tu as vu la montagne et
le reste et ce cercle et nous deux
dans le cercle du cœur attends

Clos encore tes yeux parce qu'il faut voir encore
dans la plus grande ombre de la pièce
le seul vrai lit secret du cœur
avec tes bras et mes bras et tes jambes et mes jambes
et tes mains descendant le long de ma poitrine
et mes mains montant le long de tes genoux
Clos tes yeux pour nos doigts pleurant de joie
sur nos ventres attentifs et doux
pour nos mains charnelles guettant le premier frisson
ah bientôt toi fontaine ouverte et moi
fiévreux emportement
Clos tes yeux mon amour clos tes yeux pour mieux voir
ce cœur éternel en délire que le silence soit parfait
nous sommes seuls vivant dans un monde endormi
et voici le moment où ta chair vivra par ma chair
et nous voici roulant sur la plus belle houle de la mer
nous voici roulant aux surfaces et profondeurs
et nous voici plongeant jusqu'aux racines du sang
Et nous voici les yeux durs comme des pierres criant mille
[cris muets

Roulons roulons toutes les houles de la chair
brûlons brûlons jusqu'aux os ce splendide incendie
plongeons plongeons jusqu'aux ténèbres du cœur
Et clos tes yeux plus encore mon amour
clos tes yeux comme des portes de fer
pour mieux voir le fond du vrai cœur
où tremble cet amour sombre et sacré

Alain

75

À Lucienne Boucher[1]

Mardi [22 novembre 1932].

Lucienne,

Je viens de recevoir tes lettres. Je les ai lues à la course. Je ne puis te répondre tout de suite, le bateau repart à l'instant. Je t'écrirai ce soir.

Tu touches enfin le nœud du problème. C'est ce qui a empoisonné les derniers jours que nous avons passés ensemble. Je savais que le moment viendrait où...

Je m'étonne que tu n'aies pas vu alors ce qui me torturait. Ou bien avons-nous caché soigneusement, tous les deux, ce qui pouvait nous faire trop mal. Nous avons peut-être eu tort. Il eût mieux valu que nous tentions de voir clair l'un avec l'autre, avec les mêmes yeux. De loin, les mots prennent parfois de fausses significations, et °blessent à faux.

Mais comment peux-tu douter de mon amour, ma Lucienne? Mes jours et mes nuits sont pleins de toi. Et je n'ai jamais eu tant besoin de toi.

Et si tu savais comment un «homme fort» peut être faible. Et sans défense, et muet comme un enfant effrayé. À ce soir. J'embrasse tout de toi.

Alain

76

À Lucienne Boucher[1]

Mardi soir [22 novembre 1932].

Lucienne,

Il n'y a rien, dans ce que je vais t'écrire, que tu ne saches °déjà. Tu m'as questionné, je réponds, et au meilleur de ma

connaissance, comme disent au témoin les juges d'instruction. Ces questions-là, sous d'autres formes et dans d'autres moments, tu me les as posées, ou tout au moins indiquées. Mais toutes ne peuvent se satisfaire d'un oui ou d'un non.

Tu me demandes d'abord si je t'aime. J'aime autant te dire tout de suite que cette «première» question m'a attristé, et qu'il me semble que tu n'aies pas beaucoup réfléchi avant de l'écrire. Je sais que tous les amoureux la posent. Mais ils disent «M'aimes-tu» avec le sens de «Je t'aime». Le ton que tu emploies est plus grave, et tu ajoutes «vraiment»... Mon tout petit, je ne sais pas si je t'aimerai dans dix ans ou dans vingt ans, mais je puis te dire qu'aujourd'hui une chose m'habite et me torture, et c'est l'existence en moi de cet amour dont tu doutes. Je dois t'avouer au surplus que j'ai pris un peu de temps à l'admettre. À Cannes, je ne pensais à rien, il y a eu cette pente, cette descente vertigineuse, qui enveloppaient tout. À ton départ, seul, j'ai vu. On commence à voir quand on commence à souffrir seul, et non quand on souffre à deux. Et puis il y a eu Port-Cros, et toi. Et déjà tu étais au fond de moi. Aujourd'hui, mon Dieu... Comment peux-tu, puisque tu m'aimes, ne pas voir que je t'aime!

Maintenant, le *nœud*. J'ai lu ta lettre, comme tu me l'avais demandé, avec mon cœur. Mais il me faut bien te répondre autrement. Nous sommes dans une impasse, qui n'a rien à voir avec le cœur. Nous sommes devant des faits. Si je te parle rudement, et crûment, n'accuse que les circonstances et la vie. Je ne puis tout de même exposer une situation qui me blesse, et qui te blesse, avec des mots tendres.

Un être normal qui aime désire et veut la possession intégrale de l'être aimé. C'est la loi légendaire du monde. C'est la plus ancienne et la plus forte. Je n'échappe pas à la loi. Je t'aime. Mais c'est aussi parce que je t'aime que je ne t'ai jamais demandé de te conserver *jalousement* pour moi. Si j'ai retenu mon élan, c'est que certaines raisons me le commandaient. Et ces raisons, je te les ai répétées cent fois. Si tu avais été libre matériellement,

je te l'aurais demandé, je l'aurais *exigé*. C'est le droit de l'amour. Mais tu n'as rien, et je n'ai rien. Je ne peux même pas t'offrir la pauvreté. La pauvreté, c'est encore se nourrir, se vêtir, se loger, vivre enfin. Mais comprends donc que je ne sais pas ce que je ferai dans trois mois. Je n'ai pas peur de la réalité, je la vois. Et l'amour n'a pas que des droits. *Je ne peux pas*, dans les conditions présentes, *je ne dois pas* tenter d'influencer en quoi que ce soit la courbe de ta vie. Ce serait une faute, la plus grave. Parce que je n'ai rien à t'offrir en échange de ce que tu m'apporterais. Je ne pourrais pas te garder, comprends-tu? Je m'en vais à l'aventure pour voir, essayer, trouver peut-être. Mais si l'aventure tourne mal!...

Mais tu sais tout cela, tu connais tout cela, pourquoi retournes-tu toujours ce fer dans cette plaie? Tu sais bien que je ne puis songer à accepter les sacrifices que tu me proposes! Pourquoi me forcer à refuser ce que ma folie, dans les moments de faiblesse, retient et appelle?

Quoi que tu fasses, je comprendrai. Je souffrirai un peu plus, cela me concerne. Mais je souffrirais davantage de me sentir impuissant devant ta privation et ton dénuement.

Mais il faudra que tu m'aides. Mes forces ont des limites. L'espoir pour nous, mon petit, je ne sais pas. Les rêves nous fuient sans cesse. Et cet espoir qui gîte tout au fond de moi, je n'ose le formuler.

Je t'embrasse. C'est encore mon droit.

Le droit d'amour!

Alain

77

À Lucienne Boucher[1]

Jeudi [24 novembre 1932]. Soir.

Lucienne,
mon doux pigeon doux

Aujourd'hui encore, le bateau n'est pas venu. Hier, il ne m'apportait rien de toi. Dans la soirée, j'ai reçu ton message. J'attends toujours la photo promise, des lettres. Ce soir, il souffle un vent d'Apocalypse. Le Mistral, le vrai. On imagine que tout va crouler. Et je songe avec pitié aux orgues de cinémas.

Je travaille. Et plus je travaille, plus je vois s'allonger, reculer la fin de ce cauchemar. Je regrette maintenant d'avoir tout brûlé[2]. Ce que je fais est aussi médiocre. J'ai parfois envie de tout faire sauter, de fuir. Alors je cours jusqu'au manoir. Puis je reviens à ma table, docile, résigné. Et je me remets à écrire avec application des niaiseries sur le haut baron du Bois d'Avaugour[3], le petit Algonquin Atouta[4], la belle Madame de Frontenac, le bienheureux de Brébeuf[5], la traite des fourrures, le traité de Saint-Germain, la baie d'Hudson, les filles du Roy, les castors, bref, sur tout ce qui a préparé jadis le glorieux avènement de la remarquable génération des jeunes mâcheurs de gomme — Wrigleys ou Chicklets — qui font actuellement l'orgueil et la joie des foyers canadiens.

Mes gencives se calment un jour, puis me donnent le diable le lendemain. Elles me fournissent depuis une semaine l'agrément de ce jeu précis et méthodique, et si j'étais ramolli, j'en ferais un système infaillible à l'usage du baccara. Touchons du bois, pour éviter le spectre de la chaise à roulettes. Et jurons le saint nom de Dieu dans sept langues, ce qui a pour effet d'adoucir la rigueur des destins. (Du moins, c'est un marin portugais qui me l'a

affirmé, à Braga[6], par un petit matin froid d'avril 1931, alors que je n'avais pas mangé depuis deux jours.)

À propos de gencives — c'est un sujet si intéressant — je dois te dire que Madame Balyne[7], ayant eu vent de mes souffrances, est venue m'offrir un certain astringent, merveilleux paraît-il. Comme je l'en remerciais, étant d'un naturel plutôt poli avec les dames (quand toutefois je ne les viole pas), elle s'est assise près de moi, puis a profité de la conversation que nous avions engagée pour me raconter l'histoire véridique et complète de sa vie. Par timidité, je n'ai pas cru devoir prendre de notes. Mais j'ai tout, tout retenu. Et un jour — ou une nuit — où nous n'aurons plus rien à nous dire, je te servirai fidèlement cette tranche de beauté et d'amour. En somme, elle est sympathique. Et elle s'exprime d'une façon suave, ainsi que les personnages des romans d'Octave Feuillet[8] — éditions expurgées pour personnes pieuses — et avec la voix de cette actrice, dont j'ai naturellement oublié le nom, qui joue *Aimer* de M. Paul Géraldy, les soirs de pluie, à l'illustre Comédie-Française[9].

Je n'ai revu ni Olive ni Pépin[10]. Parce que tu l'aimais, je m'attendrirais peut-être sur Olive, qui ne le mérite pas. Quant à Pépin, je le bousculerais parce que tu ne l'aimais pas. Et tout cela serait d'une monstrueuse injustice. Je vois encore cette chenille qui avançait, avançait...

Ozenne[11] est revenu hier, remorquant son petit-fils. Le petit-fils mesure environ 1 mètre 92. Comme il est encore plus maigre que moi, et que j'adore humilier ces jeunes «greluchons qui se croient tout permis», je me suis donné l'ultime satisfaction de faire des effets de torse, de reins, etc. Mais ce matin le greluchon m'a dit: «C'est bizarre, il me semble qu'il y a deux ans vous étiez moins... hem... fatigué, enfin plus, comment dire, plus... plus... costaud.» Le pauvre bafouillait. Car c'est aussi un jeune homme bien élevé. Et j'ai cessé mes effets de torse, de reins, etc.

Le capitaine poète néglige de plus en plus son service. Je sens venir le temps où il ne viendra que dans les années bissextiles, le 29 février. Sa garçonnière l'occupe et le préoccupe. Il m'a dit hier: «C'est très joli, Monsieur, une garçonnière, très joli, mais ça ne va pas, non, non, c'est pas ça, ça ne va pas...»

— Qu'avez-vous, capitaine, m'écriai-je, qu'avez-vous?

— Eh bien, Monsieur, me répondit-il, jetant un regard circulaire sur les alentours et baissant prudemment la voix, eh bien je m'aperçois que pour goûter pleinement les délices d'une garçonnière, il faut être garçon...

— M. de La Palice n'aurait pas trouvé mieux, capitaine.

— C'est encore un écrivain, ce M. de La Palice, m'a-t-il demandé, déjà flatté?

Je n'ai pas eu le courage de le détromper. Je lui ai même raconté que c'était un des plus grands poètes du XVI^e siècle. Alors il m'a dit qu'il fouillerait son Larousse le soir même.

— Vous ne trouverez rien dans Larousse, répondit Tit-Lin[12] vivement. Ce grand poète a été victime d'une cabale effroyable. On l'a écrasé, ignoré. Larousse ne mentionne que ce La Palice qui a été tué à la bataille de Pavie, et qui était le père du grand. Et encore, on a même fait des chansons sur lui, par vengeance. La jalousie, vous savez...

Et je me suis étendu longuement sur la jalousie qui règne, à l'état endémique, dans le gendelettre.

J'aimerais bien que tu me fasses parvenir cette Bible dont tu m'as parlé. Un peu de sa lecture me reposerait des nourritures grossières que je dois assimiler ces temps-ci pour me garder dans l'atmosphère des coureurs de bois, nos aïeux, dont je retrace péniblement la vaine épopée. La Bible est d'ailleurs le bouquin le plus poétique qui soit. (En exceptant, bien entendu, les ouvrages de l'ex-belle-sœur de ta chère amie Lulu[13].) Mais avant de me l'envoyer, ferme les yeux, ouvre-la au hasard, puis tu indiqueras, par un trait au crayon, la page — que tu pourras même lire — où tes doigts se seront posés. C'est une vieille

coutume saxonne. Mais il ne faut pas tricher, ni s'y reprendre à deux fois.

Et °voici la rubrique des faits extraordinaires qui se sont passés à Port-Cros depuis ton départ. Je °suis très las. Embrasse-moi. Encore. Et ne pleure pas, doux doux pigeon. C'est tellement inutile.

Alain

78

À Lucienne Boucher [1]

Vendredi [25 novembre 1932]. Soir.

Lucienne,

J'ai reçu ta photo. Je l'ai mise sur ma table. Elle est là seule. Tu es seule aussi dans ma pensée, et au centre de mon cœur. Mais tu me fais souffrir comme si vous étiez mille.

Je ne sors plus du tout. Je ne suis retourné ni à la Vigie, ni à Port-Man[2]. Je travaille jusqu'à ce que la fatigue m'assomme. Et je possède peu de souffle. C'est encore trop lent. J'imagine que je n'étais fait que pour flâner, rire, goûter les heures les unes après les autres, auprès d'une femme aimée. La femme aimée, c'est °toi. Mais tu es si loin, si loin.

Le Mistral s'est tu. Il n'y a plus que le léger clapotis de la mer. Je l'entends en ce moment, qui me parle de toi, des jours passés, des jours perdus à jamais. Et toi, où es-tu, que fais-tu? Il est onze heures. Le monde est mort.

Il y a quinze jours, c'était notre dernière nuit. Tu étais près de moi, vivante, ardente, folle. On s'attristait, puis on oubliait. Nous étions riches! Et voici que ce soir, mes mains tendent inutilement vers toi. Mes mains sont vides.

Le bonheur ne m'aime pas.

Alain

P.S. Je laisse pousser ma barbe.

79

À Lucienne Boucher[1]

Dimanche [27 novembre 1932].

Lucienne,

Ainsi, tu t'étais trompée °sur la valeur de ma «force». Je regrette de ne t'avoir pas fourni avant ces derniers jours cette marque de pauvreté, de faiblesse. Tu serais aujourd'hui moins *amèrement* déçue. Je t'avais cependant prévenue que tu t'illusionnais sur ma modeste personnalité. Tu me donnes maintenant raison.

C'est que tu commences simplement à me voir tel que je suis.

Seulement, tu oublies une chose. Si j'avais possédé ces brillantes qualités dont tu constates chez moi l'absence, il est °extrêmement certain que nous ne nous serions jamais rencontrés à Paris, Cannes ou Port-Cros. Je serais quelque part dans le monde *où l'on fait des affaires.* Selon toutes probabilités, je serais même riche. Et j'aimerais les chiffres et les villes, les automobiles, les théâtreuses, le Ritz, et je fréquenterais les ministres et les bordels chic, je serais marié depuis un lustre et j'aurais un enfant snob, et je b... toutes les femmes, excepté la mienne. En somme, je serais un monsieur honorable et respecté, dans le genre de ceux dont on dit qu'ils possèdent des ambitions et qu'ils aiment la vie.

Or, il arrive précisément que moi, je n'aime pas la vie. Que je m'en évade le plus possible. Que je fuis les hommes en général parce que je les méprise, et que je me fuis moi-même pour la même raison. De sorte que lorsqu'il me fut donné de choisir entre diverses carrières, puisque nous vivons dans une époque où il faut apparemment faire quelque chose — je me suis toujours demandé pourquoi d'ailleurs —, j'ai choisi celle qui me paraissait devoir me donner le plus de facilités à éviter le contact des hommes, mes chers semblables, et à oublier le plus possible

le sentiment de ma propre existence. — Les conditions sont aujourd'hui différentes. Je suis pris au dépourvu. Il faudra bien faire quelque chose. Mais je ne puis décider de cela ce soir. °Alors...

Tu me parles aussi de luttes et de batailles. C'est très joli. Mais pour se battre, il faut se trouver vis-à-vis de quelque chose de défini, de saisissable. Faute de mieux, don Quichotte avait trouvé les moulins à vent. Mais pourquoi répéter l'histoire. Le temps du monde fini commence (dixit Valéry[2]). D'ailleurs, je ne puis m'empêcher de te dire que tu es injuste. J'ai toujours cru qu'aimer signifiait autre chose que de faire de grands gestes. Oh! je sais qu'il est puissamment romantique de tout chambarder, de couper tous les ponts derrière soi, de hurler sa passion sur le toit de l'Opéra, de se rouler tout nu sur le parquet de la chambre, de bondir sur les places publiques, un poignard dans les dents et deux revolvers aux poings, d'assassiner au besoin le frère et la tante, la grand'mère et la bonne d'étage, le neveu du concierge et la nièce du pape, bref d'agir comme un fou furieux. Et je sais aussi que les femmes appellent ça des preuves d'amour. Mais comme les femmes réfléchissent peu, et qu'elles ne voient que l'ampleur du geste, elles ne s'aperçoivent pas que le fou furieux n'aime que son adorable soi-même. (Je veux dire qu'elles ne s'en aperçoivent pas tout de suite. Mais le jour vient...) Aussi dois-tu m'excuser si je possède de l'amour des conceptions beaucoup plus humbles. Mais que je crois plus justes.

Dans le cas qui nous occupe, je n'ai pas voulu, de crainte de me tromper, exercer sur toi une influence qui eût pu, si plus tard les événements s'étaient montrés défavorables, te blesser, te nuire, et ne te laisser que des regrets. Je t'ai laissée libre.

Et si tu voulais te donner la peine d'examiner cinq minutes nos positions respectives, *si tu te mettais à ma place* pour un moment, peut-être finirais-tu par comprendre que ce que tu appelles un manque de force n'est après tout °qu'un modeste

essai à vouloir observer, dans une certaine mesure, un minimum de justice et de loyauté. Mais tu ne le veux pas.

Si je n'avais écouté que moi, si je n'avais pas pensé à toi, tu m'adorerais. Maintenant tu me méprises, tu me crois lâche. La vie est si bizarre qu'elle vaut la peine d'être vécue. Pour quelque temps. Car les trop longues plaisanteries deviennent intolérables.

Alain

80

À Marcel Dugas[1]

[Port-Cros] Lundi. [28] Novembre 32.

Mon cher ami,

Votre invite à retourner à Paris ne me séduit pas. Du moins pour le moment. Je suis fidèle à mes dégoûts. Je vous disais il y a trois ans que Paris ne m'intéressait plus, et je puis vous le répéter aujourd'hui sans mensonges. Mais alors vous ne me croyiez pas. (Il n'y a d'ailleurs pas que Paris qui me dégoûte.) Le seul regret que j'aie d'en rester éloigné me vient de ce qu'il me prive de votre amitié, dont je suis plus que vous ne pensez reconnaissant.

Vous vous êtes trompé sur Verlaine, ou je me suis mal expliqué[2]. Je vous disais que vous demeuriez son dernier prêtre, mais non son unique admirateur. Je me flatte de compter parmi ceux qui le préfèrent encore au «dernier roman paru», malgré les sanglots longs de l'automne[3] que turlutte avec amour et pudeur, de Saint-Lambert à Sorel, le bon petit jeune homme qui s'est découvert un profil de ténor et une petite amie.

Mais je me flatte moins d'avoir produit sur votre nièce au nom de printemps cette sinistre impression de séducteur-né[4]. Je ne croyais pas avoir l'air aussi profondément crétin. Je me console en pensant que ce jugement a été fait sur photo, et peut

être sujet à révision. — Et conservez précieusement vos préjugés mon cher, et soyez illogique tant que vous le pourrez. Les meilleurs théologiens vous diront que c'est là la meilleure façon connue de gagner le ciel.

Vous êtes bien aimable de feindre la curiosité à propos de *Jolliet*. Possédant peu d'illusions, et pas plus de vanité, je vous répondrai que je ne cherche pas à faire de ce récit un chef-d'œuvre, ni même une œuvre plus ou moins brillante, mais que je tâche seulement à corriger cet ennui qui suinte à travers les lignes, et qui donne au travail cette atmosphère de pensum dans laquelle il a été exécuté. C'est déjà bien ambitieux. Et je manque d'ambitions.

Je ne me porte ni mieux, ni plus mal. Et vos médecins de Paris n'y peuvent rien. Je préfère mes pantoufles, qui du moins sont muettes. En outre, il m'est totalement indifférent de moisir ici ou là, de crever cette nuit, demain ou dans six mois. Je considère que j'ai pris ma bonne part des joies qui nous sont accessibles. (Et j'en remercie le Créateur de ce monde glorieux).

Gide vous a-t-il converti au bolchevisme[5]?

Soyez toujours bon.

Alain Grandbois

81

À Lucienne Boucher[1]

Mercredi [30 novembre 1932].

Lucienne,

Je sombre dans le plus noir cafard. Rien n'existe plus. Je vis dans l'ombre, derrière le mur, comme un crustacé. Je ne bouge pas. C'est la crise.

Je ne vois plus rien ni personne. Ton visage n'est plus vivant. Tu es devenue anonyme. Sauf aux moments où la

souffrance se fait plus aiguë. Alors je te vois, lointaine et détachée. Tu es passive, tu donnes à qui insiste, demande. Tu es l'étrangère.

Je sais qu'il te faut une présence matérielle, physique. Tu vis au gré des jours et des êtres. Tes sens te conduisent. Tu as une mentalité d'homme. L'amour d'un côté, le lit de l'autre, si l'amour n'est pas là. Et le lit détruit lentement l'amour.

Je suis à bout de force. Il vaudrait mieux que nous ne pensions plus l'un à l'autre en tant qu'amants. Trop de forces s'érigent entre nous. Pourquoi résister? Et rendre les armes aujourd'hui ou demain...

Séparons-nous. C'est le seul geste que nous puissions faire qui ne soit complaisant, veule, ou contre les lois. Celles de la vie. Et celles auxquelles tu t'es depuis longtemps soumise. L'ennemi est en toi, au creux de ta chair. Ces libertés que tu t'es toujours octroyées t'ont enchaînée à jamais.

Et je ne puis être ton maître.

Alain

82

À Lucienne Boucher[1]

[Port-Cros, le 1er décembre 1932]

CHEER UP AND BE BRAVE KEEP TEARS FOR WORST DAYS DON'T FORGET SPRING ALWAYS COMES BACK LOVE

ALAIN

83

À Lucienne Boucher[1]

°Jeudi [1er décembre 1932]. Nuit.

Lucienne,

La tempête rage sur l'île. On ne voit pas à cinq mètres. Les vents viennent de l'est, frappent la montagne, rebondissent sur la baie. La mer, la pluie, tout hurle. On se sent perdus. Au bout du monde. Au commencement du monde. Je regarde ta photo. Tu es lointaine, irréelle, inexistante. Tu m'as abandonné. Et ce soir, demain...

L'amère joie de la solitude ne me grise plus. J'avais mon orgueil. Tu me l'as enlevé. Tu m'as tout enlevé. Ces forces que l'on cultive patiemment, ces besoins que l'on chasse, ces désirs que l'on tue, ce cœur que l'on assèche, tout, tu m'as tout pris. Jusqu'à cette pénible estime de soi-même conservée jalousement pour les temps les plus difficiles. Je suis nu dans la tourmente. Et je cherche quelque chose autour de moi pour m'y accrocher, je cherche avec des mains d'aveugle.

Cette nuit je suis entré dans ta chambre, j'ai ouvert la porte qui communique. Ton odeur est disparue. Tu n'es jamais venue. Où es-tu? Dans quels rêves, dans quels bras? Pour qui souris-tu, pour qui pleures-tu?

Ce n'est pas le désespoir. Le désespoir est vivant. Je m'agite parmi des formes éteintes. N'y a-t-il plus que le vent, la pluie, la nuit?

N'y a-t-il pas quelque part un trou, entre deux murailles, où l'on peut oublier, oublier? Où l'on ne résiste plus!

Alain

84

À Lucienne Boucher[1]

Vendredi midi [2 décembre 1932].

Lucienne,

Voici que je ne sais plus compter les jours. Je croyais qu'aujourd'hui était samedi. Hier, à 6 heures, je t'ai adressé un message. À la même heure, tu m'envoyais le tien.

Je suis si malheureux, si malheureux, mon petit.

Je viens de recevoir tes lettres de lundi et mardi. Ton «vieil ami» (G., je suppose) a dû te dire des choses peu aimables sur mon compte, puisque tu ne me les répètes pas. Mais un peu plus, un peu moins...

Tu prêches un converti. Je sais depuis longtemps que les temps ne sont plus au «grand seigneur». Mais tu t'illusionnes sur les possibilités de gagner son pain avec sa plume. Ils sont cent mille qui crèvent de faim. Les autres sont des gens «en place», qui pérorent et jugent. Et quelques-uns ont même du talent. Mais ils ont oublié — et je ne parle pas seulement des gens de lettres — toutes les intrigues, les protections, les avilissements, les prosternations, les flatteries, les bassesses auxquels ils ont dû se soumettre pour en arriver *là*. Ils ont oublié ou feignent d'avoir oublié. C'est pourquoi, et depuis longtemps, j'ai choisi de partir.

Je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve, à nous deux. Ou j'ai peur de le savoir. Tous sont contre nous. Ils finiront par te convaincre. Peut-être ont-ils raison. C'est ainsi que vont les choses. Dans son fauteuil de cuir, le bourgeois est le maître. Il possède aussi les éditions de luxe de Verlaine, dont il s'enchante. Mais il l'a laissé crever à l'hôpital comme un chien. Ça n'a aucune importance d'ailleurs. La vie est courte. Il ne faut pas trop penser à soi.

Alain

85

À Lucienne Boucher[1]

Dimanche [4 décembre 1932].

Lucienne,

C'est le 4[2]. Je voulais t'envoyer un message. Ce jour *nous* appartient. Quoi qu'il arrive. Mais la poste ne marche pas. Il pleut, avec du vent. Il y a un mois, tu étais dans mes bras.

Il y a huit jours que je n'ai pas dormi. Il m'a été impossible de travailler. Une série de cauchemars, dans la fièvre, l'angoisse, le doute. La foi m'a abandonné. Tu es trop vivante pour moi. Cette dernière nuit a été épouvantable. Samedi. Je ne t'en veux pas, tu n'es pas responsable.

Mais j'ai fait mon effort. Maintenant, je laisse tout aller. Je ne suis pas un saint. Cette lettre de rupture que je t'ai écrite, peut-être t'a-t-elle rejetée vers l'autre. Je croyais qu'il était de mon devoir de te l'écrire. Je n'en ai pas encore eu de réponse. Je ne sais pas ce que demain m'apportera. Je veux encore croire que tu as su résister. Avec tes seules forces, ton seul amour. Autrement, quelle misère pour nous. Je ne pourrais plus jamais te revoir.

Je ne sais plus rien qu'une chose.

Je t'aime.

Alain

86

À Lucienne Boucher[1]

Mardi [6 décembre 1932]. Midi.

Lucienne,

Je reçois cinq lettres à la fois. La plus ancienne est datée de jeudi, minuit. Et il y a les autres... Mon petit, mon petit!

Mais comment n'as-tu pas reçu celles que je t'ai adressées Poste-Restante? L'incertitude me tourmente trop. Je t'enverrai tout à l'heure un télégramme chez toi. Le recevras-tu? Et ne déchaînera-t-il pas quelques nouvelles tempêtes? Je préfère encore cela à l'idée que tu me parais avoir que je ne t'aime pas, que je ne t'aime plus. Qu'on puisse même formuler que je me moque de toi! Mon amour, comment pourrais-je? Ah! si tu connaissais mes jours, mes nuits ici, depuis que je sais qu'«on» va venir, qu'«on» arrive...

La menace de l'avenir m'avait entraîné loin du présent. Et voici que le présent se montre aussi riche en cauchemars, en détresse puissante et folle. Et je me sens enfoncer, couler à pic.

Je ne te pardonnerais pas d'avoir un instant douté de mon amour, si je n'avais pas traversé les heures démentes que je viens de vivre, que je vis. — Et ton état de santé me désespère. Je tremble quand sonne le téléphone.

Je t'aime, je t'aime, je t'aime. Comprends-tu? M'entends-tu?

Écris-moi, télégraphie-moi. Dis-moi que tu crois. Pleure pour moi, qui ne sais pas pleurer, que les larmes intérieures brûlent, qui t'aime avec les feux arides des déserts.

Alain

Oh, pigeon doux, frais, ne laisse pas tomber tes ailes.

87

À Lucienne Boucher[1]

[Port-Cros, le 6 décembre 1932]

THANK YOU FOR LETTERS AM ALWAYS WITH YOU KEEP SMILING BE BRAVE LOVE

88

À Lucienne Boucher[1]

Jeudi [8 décembre 1932]. Midi.

Lucienne,

Je viens de lire tes deux lettres, datées de lundi et mardi. Et je vois que tu es rassérénée. Après tout, tu as peut-être raison. Mais je me méfie un peu de ton calme, qui est acceptation. Nous sommes des êtres de tempête. Tous les deux. Là était le danger, le poison. Les mêmes rafales nous collent l'un à l'autre, nous broient et nous mélangent. Les accalmies nous éloignent étrangement.

Ce masochisme que tu me prêtes n'est en réalité que l'expression élémentaire d'un défi, d'un blasphème ou d'une révolte. Et tant que je serai vivant... Mais nous plongeons aux forces secrètes. Et c'est bien inutile. Il y a devant nous les faits, les réalités, la vie quotidienne. Et c'est ici où je ne comprends plus bien, je veux dire, où tu m'échappes. Tu devrais me dire où tu en es. «On» a accepté «l'amitié», puis «on» a fait des scènes, puis il m'apparaît que la vie continue tant bien que mal, puis ce voyage au Canada, puis... Tout cela est terriblement illogique. «L'amitié» ne peut exister s'il y a désir contrarié d'une part. Par ailleurs, il y a la vie «matérielle». Mais si celle-ci n'est plus assurée, ou... Mon Dieu, comprends-moi! Et tâche de m'expliquer. Et ne crains pas de me faire mal. Dis-moi, parle. Tu ne dois pourtant pas perdre à ce point le sens de ta propre liberté. Si les raisons pour lesquelles tu t'enchaînais n'existent plus, pourquoi tout cela, pourquoi? Qu'espères-tu? Qu'attends-tu?

Je viens de recevoir des lettres du Canada, qui ne sont pas très heureuses. L'ombre s'avance sur le monde. Cette terre s'obscurcit. Nos misérables tempêtes intérieures seront bientôt

noyées dans un formidable tourbillon. Nos rires et nos pleurs ne perceront pas le tumulte. Nous redeviendrons ce que nous sommes en réalité, de petites choses obscures et sans consistance. Nous avons joué à la grenouille-bœuf[2].

Je t'embrasse si ta bouche est telle qu'il y a un mois. À moi. Mes lèvres, depuis le *IV septembre*[3], n'ont été qu'à toi.

Alain

89

À Lucienne Boucher[1]

Vendredi [9 décembre 1932]. Midi.

Lucienne,

Aujourd'hui, le courrier ne m'apporte de toi qu'une *Bible*. J'aurais préféré une lettre. Le capitaine ne vient pas demain, dimanche la poste est fermée, de sorte que je devrai attendre à lundi. Jusque là, mes inquiétudes joueront, grandiront... C'est ce que l'on appelle les joies de l'amour.

Au fait, je dois te remercier des différents envois que tu m'as adressés. J'ai reçu les cigarettes, les chocolats, et le livre saint. Pardonne-moi de ne pas t'en avoir parlé plus tôt.

J'ai reçu aussi une lettre de Y[2]. Elle me dit être très déprimée, demande conseil, veut me voir. Sa lettre est adressée à L.C.[3] Si je réponds, elle saura que je suis à Port-Cros, et désirera peut-être venir. D'autre part, il me paraît difficile d'observer le silence intégral. Elle ne m'a jamais fait de mal. Enfin, qu'en penses-tu?

Il pleut encore. Ça fait penser à une chambre close, à l'amour. Je chasse les images trop vives. Mais les images me poursuivent, insistent. Et je vois ton corps immobile, tes yeux fermés. Pourquoi n'es-tu pas là, derrière moi, près du mur? Qu'avons-nous fait à la vie, qu'avons-nous fait au destin pour

qu'ils nous traitent aussi cruellement? Es-tu au moins demeurée la même?

Alain

P.S. Je viens de retrouver un bout de lettre de ton amie Y.

90

À Lucienne Boucher[1]

Soir. Samedi [10 décembre 1932].

Lucienne,

Il y a trop longtemps que je ne me suis pas penché sur toi, que je n'ai pas oublié tout ce qui nous entoure et tout ce qui nous sépare, que je ne t'ai pas rejointe seulement avec mon cœur et mes yeux, il y a trop longtemps que je ne t'ai pas dit que je t'aimais, il y a trop longtemps que je ne t'ai pas dit que je t'aime, à voix basse, avec le dépouillement nécessaire et l'ombre voulue.

Nous avons fait depuis trop longtemps deux personnages distincts, nous n'avons assemblé que nos malheurs, nous nous sommes éloignés l'un de l'autre pour pleurer, nous avons chicané sur la gravité de nos pleurs, nous nous sommes égarés dans le passé et dans l'avenir, et nous ne nous sommes retrouvés que pour douter de la sincérité de nos détresses respectives.

Je veux te dire ce soir — mais peut-être as-tu remarqué que je ne t'écris plus le soir — que je *t'aime*, que je t'aime, tu m'entends, et que mes yeux se mouillent de la plus pure tendresse en te le disant, que nul désir charnel ne m'habite ni ne me soulève, que je t'aime simplement pour ton repos et pour mon repos, que je t'aime pour le besoin qui me vient de toi, d'un coin de ton épaule et d'un léger sourire de ta lèvre,

pour le besoin du rêve très fou sans doute qui nous réunirait et qui jamais sans doute ne se réalisera.

Voici ce mot insignifiant et puéril qui n'arrangera rien, qui continuera de nous laisser à mille kilomètres l'un de l'autre, qui ne t'empêchera pas de respirer l'air de Paris et moi celui de Port-Cros, mais que je veux t'envoyer ce soir parce que je te sens malheureuse et que je suis malheureux, parce que je veux te voir ce soir comme je t'ai aimée et comme je t'aime. Oublie tout ce qui t'entoure, lis-moi très lentement, ferme un peu les yeux, aime-moi un peu. Et cours embrasser tes lèvres dans la glace pour moi.

Alain

91

À Lucienne Boucher[1]

Dimanche [11 décembre 1932]. Midi.

Lucienne,

Écoute-moi, mon tout petit, il ne faut pas faire cela. Il ne faut pas voir ces femmes[2]. Vois un bon médecin, le meilleur. Il te dira ce qu'il faut faire. Prends tes «économies». Quand je pourrai, plus tard, je te rembourserai. Je ne t'ai pas parlé de cela avant aujourd'hui parce que je croyais que tu t'affolais inutilement. Ne sois pas imprudente. Les accidents les plus graves peuvent en résulter. Il ne faut pas que l'on te mutile. Il te faut demeurer *une femme*.

Je n'ai jamais souhaité autant qu'à cette minute d'être auprès de toi, et je n'ai jamais déploré plus cruellement l'impuissance qui résulte des circonstances. Tout cela pourrait être si beau, si joyeux, si doux. Si doux. Tu comprends! Si riche et si doux.

Écris-moi. Tu me négliges. Tu ne réponds pas à mes questions. Je ne sais plus rien. Et n'essaie-t-on pas de spéculer sur ta

faiblesse? La pitié est la meilleure arme des faibles. La plus dangereuse.

Alain

92

À Lucienne Boucher[1]

Mardi midi [13 décembre 1932].

Lucienne,

Je reçois tes lettres de vendredi et samedi. Et tu m'annonces ce que je redoutais, ce contre quoi nous ne pouvons rien. Ton prochain départ. Je savais que la vie nous serait difficile, qu'il aurait fallu, un jour... Mais au moins j'espérais qu'un peu de répit nous serait accordé, donné, que nous aurions pu nous rejoindre, nous joindre, avant la grande étape. Je ne crois pas pouvoir regagner Paris avant le 15 ou le 20 janvier. D'ici ce temps, si mon état de santé ne s'aggrave pas, je crois que j'aurai terminé ce que j'ai commencé de faire. Mais ce travail n'est pas la raison première qui me retient ici. Avec un peu de volonté, je pourrais à la rigueur le terminer à Paris. Il y a surtout la question matérielle. Je n'ai pas de nouvelles du Canada. Cet arrangement peut retarder indéfiniment, ne pas se conclure. Je «n'en» ai plus que pour deux mois, alors...

Mais je ne veux pas trop réfléchir à tout cela. Cela n'aide en rien. Il se peut que tout s'arrange comme je l'avais prévu. Et j'avais espoir qu'avant mon départ pour l'Orient, nous aurions pu, quelques semaines ou quelques mois, essayer d'oublier, puiser de nouvelles forces, être heureux. Tu pars. Tu dois le faire. Mais encore un pauvre rêve, un humble rêve, qui s'échappe.

Mais à quoi bon regretter. Je serai peut-être obligé aussi de partir pour le Canada avant toi. De quelque côté que l'on se tourne, la voie est obscure, chargée d'ombre, murée. — J'ai l'impression que nous gaspillons de l'amour, que nous aimons à vide, que nous jetons nos forces au néant.

Je suis dépouillé.

Je préfère ne pas te revoir, si nous ne pouvons pas nous voir avec, devant nous, assez de temps pour pouvoir parfois imaginer que ce pauvre temps ne finira jamais. La dernière expérience a été trop cruelle. Je t'aime, mon pigeon. Je t'aime, Lucienne.

Alain

93

À Lucienne Boucher[1]

Mercredi soir [14 décembre 1932].

Lucienne,

Encore un soir de tempête. À chaque instant, on attend que tout s'écroule, s'effondre. Il y aura demain une mer unie. Mais si tu étais là, près de moi, ce soir même serait plein de calme et de joie. Plein d'amour. Je mettrais mes bras autour de tes épaules, tu serais nue, tes jambes s'ouvriraient, et je m'enfoncerais en toi, je m'abîmerais en toi, doucement, lentement, et le cri muet des poèmes, le cri de nos chairs couvrirait tout le fracas de la tempête. Et tout au monde ne pourrait rien contre nous. Nous serions des dieux.

Et pendant que tu es là-bas, je suis ici. Rien ne te protège et rien ne me protège. Tout peut tout contre nous. Il n'y a que du danger et du vide. Chaque instant nous vieillit, nous détruit, nous ronge. Jusqu'aux os. — Je me sens parfois si las, qu'il me semble que jamais je ne sortirai plus d'ici.

Mais pourquoi t'es-tu fait aimer de moi? Tu en avais tant d'autres. Et tu en avais tant d'autres à aimer. Tu savais pourtant que nous ne pourrions que souffrir l'un par l'autre. Je te l'avais dit. Tu as peut-être souri alors. Mais pourquoi sourire quand les paroles sont vraies? — Et pourquoi ces mots de ce soir, puisque le mal est fait?

On ne sait plus rien.

Alain

94

À Lucienne Boucher[1]

Jeudi midi [15 décembre 1932].

Lucienne

mon petit, tu comprends bien que malgré ton télégramme je n'ai pu m'empêcher de lire ta lettre. C'était en somme quelque chose de toi. J'ai dû bien mal m'expliquer ce jour-là. Je n'ai pas songé un instant à la possibilité de «son» arrivée ici[2]. C'est pourquoi je te faisais part de cette lettre. Je cherchais un moyen d'y répondre, et de ne pas laisser savoir où j'étais. J'ai pensé, avant toi, à faire adresser une lettre de Paris. (De passage entre deux trains, etc...) Mais j'ai eu un peu peur pour toi, tu aurais pu entendre dire que j'étais à Paris, tu aurais trouvé cela bizarre... Tu ne l'aurais pas cru à la réflexion, mais il en serait resté quelque chose. D'autre part, j'avais songé à Dugas[3] pour remplir cet office. Mais je ne l'ai pas voulu, il aurait cru tremper dans quelques cachotteries, il aurait été mal à l'aise peut-être vis-à-vis de toi. Et je ne pouvais tout de même pas lui adresser, sous enveloppe, la lettre ouverte. De sorte que je t'ai tout raconté.

Il ne faut d'ailleurs pas ajouter trop d'importance à une chose qui n'en a guère.

Ce qui me blesse un peu, c'est que tu aies cru un moment que cela *pouvait* se faire. Par ailleurs, je ne suis pas assez naïf pour n'avoir pas envisagé aussi le degré de ruse ou de curiosité qui «l'a» peut-être incitée à écrire cette lettre. Si on a parlé de nous, de ton voyage mystérieux, elle aurait pu vouloir se rendre compte, tâcher de savoir. Je dis cela tout à fait gratuitement, mais il n'est pas besoin de connaître beaucoup les femmes pour savoir à quoi s'en tenir sur leurs capacités de jeux et d'intrigues.

D'ailleurs, ta lettre dans un sens m'a fait plaisir. Car si tu t'y montres très injuste et un peu folle, tu t'y montres aussi intelligente. Et c'est une qualité que les femmes vraiment «femme» — les seules qui comptent — ne possèdent guère.

Dois-je te dire que je n'ai pas encore répondu à Y.? Et ne crois-tu pas qu'il soit maintenant un peu tard?

Je t'en prie, parle-moi de toi, de ton état. Je n'ai plus de repos. Et si tu crois que je doive regagner Paris, dis-le moi. Tu sais bien que tu es ce qui *m'importe*.

Alain

Veux-tu toujours que je t'envoie un poème à traduire[4]? Je ne l'ai pas fait parce que je croyais que tu n'aurais pas le temps, que cela t'ennuierait[5].

95

À Lucienne Boucher[1]

Samedi [17 décembre 1932].

Lucienne,

J'ai reçu tes télégrammes, tes lettres de mardi et mercredi. Je suis heureux de te sentir enfin moins triste. J'ai passé ces derniers jours au lit, grippé, malade. Je me lève aujourd'hui. J'ai trouvé le moyen de maigrir encore. Je deviens affreux.

Ne m'en veux pas si je ne t'écris pas très longuement. Je me reprendrai plus tard. Je ne sais plus beaucoup comment assembler mes idées. (Je n'en ai d'ailleurs pas.) Je suis très affaibli. Mais je me sens délicieusement bien. Je ferme les yeux, je respire.

Je t'écrirai ce soir ou demain. Ne t'inquiète pas des retards. Le capitaine est brouillé avec tout le monde, et il ne vient plus même tous les deux jours. Il s'en fout. (On m'a dit qu'il était millionnaire.)

Tes lettres prennent plus de temps à me parvenir que les miennes. Elles doivent séjourner aux Salins un jour ou deux. C'est irritant.

Je t'embrasse, mon pigeon.

Alain

96

À Lucienne Boucher[1]

Dimanche [18 décembre 1932].

Lucienne,

Je suis on ne peut plus heureux que certaines de tes inquiétudes soient disparues. Pour toi. Mais je te dirai un jour quelle effroyable et hallucinante image certains de tes mots ont suscitée chez moi. Tu ne t'en es pas rendu compte. Ton naturel est parfois étonnant.

Mon pigeon, tu es très émotive. Aussi, un peu naïve. Je vois ta bonne femme, et ton histoire de Chine comme ceci: «on» est allé chez le Col.[2] la veille du dîner. On a parlé. On s'est plaint. Ce petit voyou, qui va en «Chine», l'autre qui devient bigote, qui parle de missions, etc... Et une idée, tout à coup. Et c'est le truc classique de la dame complaisante et amie qui prophétise, les yeux dans les yeux, sur un ton biblique. Et puis l'Orient, la mort. Ça produit toujours son petit effet. Mais il y

a la protection des proches, qui a toujours empêché les grosses sottises, et qui par conséquent (sous-entendu) pourra toujours les empêcher, etc... pour peu qu'on veuille être docile, et suivre les bons conseils et les airs désintéressés, etc. (toujours sous-entendu).

Et tout ça te bouleverse, mon pigeon!

Mais je vais te dire le contraire. Tes «surroundings», en réalité — et le cas échéant, je le dirais volontiers à Madame-Mère en toutes lettres — ont gâché au possible, par négligence, imprévoyance, ou faiblesse, tes meilleures chances de bonheur. Tu es responsable de tes erreurs premières. Mais ces erreurs étant faites, on n'avait pas le droit de t'engager, par une acceptation et même un encouragement tacites (!), à les prolonger, les reconnaître, les «légaliser» en quelque sorte. Oh, je sais combien tu es têtue, indépendante. Mais une pression énergique, longue, amicale et généreuse aurait eu raison de ta mauvaise tête (bon cœur). Je le sais, et c'est pour cela que je ne peux, ni ne pourrai jamais aimer ni ta mère, ni aucun de tes amis, ceux que tu comptes parmi les meilleurs. Tu te trouves aujourd'hui devant rien, à la merci, pour vivre, d'un homme nul, qui ne t'a rien assuré, que le hasard d'un caprice peut séparer de toi demain, après onze années de liaison. «Presqu'un mariage», dis-tu! Et c'est toi, qui me reproches de fuir devant les réalités, qui me dis cela!

Mais vois donc qu'on t'a jouée magnifiquement. Tu entends, magnifiquement et bassement. Depuis onze ans, aux yeux de tous, tu es *l'amie* de M. S... Il t'a affichée partout. Et jamais il n'a osé t'assurer la plus normale indépendance. Il t'a fait vivre au jour le jour. Au mois. Comme on paie l'appartement, le garage. Et tu trouves encore, tu trouves encore le courage de le plaindre. Tu le vois, tu l'accueilles. Et rien ne change, et rien ne vient, que des gémissements, des menaces, et des promesses! Mais es-tu folle? Et ta jeunesse à toi, et ton avenir à toi, *ta vie*.

«Your surroundings have prevented you from doing things which would have been catastrophic for you...»

Très bien, la dame.

Je m'emporte. Je m'en excuse. Je t'aime, et tout cela m'indigne. Toute cette mollesse, cet aveuglement, cet égoïsme, ces prises de «responsabilités» par quoi on a usé et abusé de toi. Tu vaux cent fois tous ces gens. Mais tu les subis, et tu te plies à eux. Quand tu te montres faible, tu te crois bonne.

On a tout fait contre toi.

Mets-toi ça dans la tête. On a pu t'aimer, oui. On t'aime, soit. Mais pense deux minutes à ce que cet amour a pu te causer de torts, à ce qu'il pourra encore t'en apporter, et à ce qu'il *t'a donné*. Et tu sauras me dire si une petite dactylo, qui travaille à 60 dollars dans un bureau, n'a pas été plus heureuse. Et pour demain, sa réputation est intacte.

Alain

C'est une lettre rude. Si je ne t'aimais pas, je ne t'écrirais pas ainsi. Tu peux m'envoyer au diable si tu veux. Je ne peux m'empêcher de te dire ce que je t'écris. Et si j'étais avec toi, dans ta chambre, je me promènerais de long en large, et mes termes seraient plus sévères. Je t'embrasse, sale gosse.

A.

97

À Lucienne Boucher[1]

Lundi. [19 décembre 1932]

Lucienne,

Ne t'inquiète pas. Je suis tout à fait remis maintenant. Ces jours de maladies m'ont fait du bien en un sens, ont changé le cours de mes pensées. Il me fallait de nouvelles forces.

Je ne veux plus, moi aussi, ne songer à rien qu'à l'immédiat. Celui-ci est assez lourd par lui-même.

Il me prend parfois des désirs brusques de rentrer à Paris. Si je m'écoutais deux minutes, je ferais mes bagages. J'ai envie de m'écouter. Qu'en penses-tu?

Aujourd'hui, il pleut. J'ai épuisé l'île. Elle n'a plus rien à me donner.

Mais Paris! Les petits restaurants, l'économie, la vie médiocre, la gêne. — Et toi? Comment nous verrions-nous? Et crois-tu que nous pourrions nous satisfaire du système cinq à sept? Après avoir été si libres, si l'un à l'autre, si amants véritables?

Peut-être est-il préférable que je reste ici, pour toi et pour moi. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Alain

98

À Lucienne Boucher[1]

Mardi soir. [20 décembre 1932]

Lucienne,

Je viens de me pencher sur mon balcon. La nuit est noire comme un four. Une seule lumière rose au fond de la baie. Et ton visage soudain m'est apparu. Comme une étoile. Mais ne brillais-tu que pour moi?

Je dois aller cette semaine à Toulon. Je reviendrai ici dès le lendemain. Et j'y passerai la Noël. Tout cela sera bien triste. À Toulon, je ne fumerai pas. J'irai à cet hôtel que tu connais, où l'on entend siffler les trains. Je n'y suis pas retourné depuis ton départ. J'ai laissé pousser ma barbe. Tu ne me reconnaîtrais pas. Je n'ai plus d'âge.

Et toi, que feras-tu? N'es-tu pas lasse d'attendre? Ne t'irrites-tu pas?

Les nuits tournent en cercle autour de moi, promenant ton image, et les images de ton image. Ma chair se gonfle, tend vers toi sa chaude dureté, cherche en vain son apaisement. Et pourtant tes mains, tes lèvres, tes cuisses, cela existe, cela vit, cela est.

Et c'est comme si rien n'existait.

Alain

99

À Lucienne Boucher[1]

Vendredi midi.
[23 décembre 1932]

Lucienne,

Tes lettres de lundi et mardi me parviennent. Je les attendais pour prendre une décision. La décision est prise. Je reste.

Cela te donne raison. Je suis probablement trop «canadien» pour comprendre ou accepter certaines choses. Je sais qu'il t'est impossible d'agir autrement. Je ne te blâme pas. Je ne t'en veux pas. Je sais aussi les risques que mon abstention peut me faire courir. Je sais tout cela. Mais je sais aussi que ces choses, que je devrais accepter, me seraient intolérables. Et pour équilibrer la situation, je ne pourrais m'empêcher de te rendre la pareille. Je verrais, moi aussi, des amies. «En tout bien, tout honneur.» Et alors...

Et puis ces rencontres furtives, ces cachotteries, ces tromperies, *non*. Ça peut être amusant pour un moment, et quand on n'aime pas. Autrement, ça devient assez vite ignoble. Nous avons encore de beaux souvenirs, gardons-les, ne les pourrissons pas. Rien ne peut nous enlever ce qui nous a été donné. Mais nous pouvons tout détruire nous-mêmes.

Cette nuit de Noël eût pu être autre. Je m'empêche de l'imaginer comme je l'aurais rêvée. Il faut croire que nous n'en étions dignes ni l'un ni l'autre. Je la passerai seul, sans illusion et sans joie. — Je n'ai pas été à Toulon comme je me l'étais proposé. Je suis complètement remis de mon indisposition, mais il me faut reprendre des forces. Surtout, que Dugas ne dise ni à Brunet[2] ni à personne que je suis à Port-Cros. Je tiens à voir *personne*.

Je t'embrasse comme je t'aime, avec tout le bonheur que tu as su déjà me donner.

Alain

100

À Lucienne Boucher[1]

[Port-Cros, le 24 décembre 1932]

MERRY XMAS KISSES LOVE

101

À Lucienne Boucher[1]

Lundi. [26 décembre 1932]

Lucienne,

Ton télégramme m'a peiné. Cette cruauté que tu me reproches existe peut-être chez moi, mais où sont les autres moyens de défense? Contre soi-même! Il faudrait que tu saches que ma propre dureté me blesse le premier.

Je serai à Paris cette semaine. Je te téléphonerai à mon arrivée. C'est ta lettre de jeudi qui a changé mes décisions. Je sais que je ne devrais pas quitter Port-Cros pour mon travail et pour ma santé. Et peut-être aussi pour nous. Mais tu me le demandes avec «notre» amour. Et je t'aime.

Retiens-moi la dernière soirée de cette vieille année, et la naissance de l'autre.

Alain

P.S. C'est ma dernière lettre de Port-Cros. Port-Cros nous a été bon. Je le quitte un peu comme je te quitterais. Je me méfie de Paris, des êtres qui l'habitent, de moi. Sauras-tu ménager tout ce qui pourrait nous désunir, et le saurais-je moi-même?

A.

102

À Lucienne Boucher[1]

[Toulon, le 27 décembre 1932]

VOUS TÉLÉPHONERAI DEMAIN MERCREDI 6H DE PARIS AMITIÉS

103

À Lucienne Boucher[1]

[Samedi, 7 janvier 1933]

Lucienne,

Nous ne pouvons rien contre rien. Je ne crois pas aux symboles. Mais nous n'avons pas de « veine ». D'ailleurs, autrement, et les circonstances nous ayant favorisés, notre bonheur eût été trop insolent. La vie rejette les dieux.

Écris-moi et dis-moi si tu vas mieux. Donne-moi des précisions. Pour ma part, cela paraît s'arranger. J'ai fait hier, à un

moment, plus de 39. Ce matin, 36. Trop, et trop peu. La fièvre elle-même ne me traite pas en homme sérieux.

Je n'aime pas le chiffre de ton nouveau papier à lettre. Mais je t'aime, je t'aime. Et je t'embrasse sur la bouche.

A.

104

À Marcel Dugas[1]

Port-Cros, Janvier [1933]

Mon cher ami,

Il faut me pardonner, bien que je sois impardonnable, de ne pas vous avoir écrit avant aujourd'hui, de ne pas vous avoir remercié de l'envoi du livre de Blum[2], d'avoir retardé [de] vous transmettre mes meilleurs vœux de bonheur pour la nouvelle année, enfin d'avoir négligé à peu près complètement l'exercice de ces devoirs essentiels que nécessite toute amitié. Du moins, comme je n'ai aucune excuse valable à vous apporter, ce pardon que j'anticipe de vous et de votre générosité n'en sera que plus méritoire.

J'arrive de Cannes, où j'ai passé quelques jours désagréables que se sont partagés l'ennui, un peu de dysenterie et des crises de rhumatisme. Vous demandiez à Norbert[3] si j'avais, selon votre élégante expression, les mains nickelées. Ce sont les pieds, mon cher. Mais vous brûliez, vous brûliez.

Norbert apporte le maximum d'optimisme dans une situation qui, à la bien considérer, est tout à fait sans issue. Pour le moment, il semble vivre des bontés (!) de Madame de X, mais il y a Monsieur X, qui me paraît de plus en plus agacé des prolongements d'une situation qu'il avait acceptée comme provisoire, et qu'il refuse de voir s'incruster dans le définitif. Et comme c'est Monsieur X qui fait vivre Madame X, laquelle... Pour tout dire,

ces différents jeux ont empoisonné le court séjour que j'ai fait à Cannes. Par le fait que tout le monde «bien» est au courant de cette liaison de Norbert, tout le monde «bien» ne voit plus Norbert. Ses amis se sont éloignés de lui. Les personnes qui m'ont invité m'ont parlé de lui en termes ne comportant aucune équivoque. Comment défendre une chose indéfendable? Et d'autre part je ne pouvais «lâcher» N., qui a toujours été gentil pour moi. J'ai foutu glorieusement le camp. (Pas un mot de tout ceci, je vous prie.)

Mon île commence à me peser. J'ai passé l'âge des solitudes orgueilleuses. Où aller? La vie est bien emmerdante. Je commence à vous envier, d'avoir passé à travers tant d'ennuis, et de pouvoir encore croire à des joies, de la paix.

En tous cas, je souhaite que votre santé se rétablisse complètement cette année. Et je vous serre les mains et je vous remercie.

Alain Grandbois

105

À Lucienne Boucher[1]

[Paris, 16 janvier 1933]

Je veux espérer quand même que tu seras là quand je rentrerai. Je ne ressentais pas de l'ennui, hier, mais je commençais à souffrir de cette sourde irritation que la pensée de ton départ soulève en moi, et qui a empoisonné nos derniers jours de Port-Cros. Il ne faut pas que tu doutes de mon amour. Cet agacement même en est une des tristes manifestations.

A.

106

À Lucienne Boucher[1]

[Paris, le 20 janvier 1933]

MEILLEUR VOYAGE[2] VOUS ACCOMPAGNE AMOUR
ALAIN

107

À Lucienne Boucher[1]

[Paris] °Samedi, 21 janv. [1933]

Lucienne,

À l'heure où je t'écris nous étions, il y a une semaine, à vagabonder à travers les Halles. Et à la même heure, hier, je t'attendais. Je t'ai attendue toute la nuit. Je désirais ta présence comme je n'avais jamais rien désiré. Et tu serais venue, ne fût-ce que pour un moment, si tu avais compris la force de mon désir. Quand tu liras ces lignes, tu comprendras peut-être. Mais tu seras loin. Et je suis dans une cage de fer. Mais qu'importe maintenant l'importance de cette parcelle du temps où ta clef aurait grincé dans la serrure. J'ai épuisé l'amertume des détails. Une chose seule est réelle : l'épouvante de ton absence.

Et les remords m'assaillent. J'ai trop oublié mon propre amour pour penser à toi. Et mes inquiétudes à ton sujet ne t'apportaient rien que de l'irritation et du doute. J'aurais dû t'envelopper de douceur, t'engourdir de tendresse, vivre les choses comme elles doivent être vécues, dans un abandon parfait, et avec un total égoïsme. Ainsi tu aurais cru à mon amour. Et tu m'aurais aimé davantage.

Tu es en ce moment en pleine mer. Chaque seconde te vole à moi. Le °temps, l'espace nous trahissent. Je suis en pleine nuit. J'ai perdu ton visage. Il faudra quoi, quels événements, quels malheurs soumois, quelles nouvelles détresses avant que je puisse le retrouver? La nuit m'isole comme t'isole la mer. Attendre quoi, quoi?

Alain

108

À Lucienne Boucher[1]

Dimanche, 29 [janvier 1933].

Lucienne,

Je t'ai trop donné. °J'ai trop misé sur toi. J'ai joué ce que je n'avais jamais joué: ma solitude, mes murs. Mais tu m'apportais davantage. Avec toi, l'inutilité de toutes choses s'effaçait. Je finissais par croire, espérer. Tu colorais l'ombre[2]. Tu me donnais confiance en moi-même. N'est-ce pas le don le plus précieux qu'un être peut faire à un autre être? Et tu es partie. Et quelle épaule pour faire oublier la tienne?

Je pense à ce que tu as été pour moi, à ce que tu exprimais, à ce que tu me valais. Ton départ me laisse dans un vide affreux. Comme je te manque, mon petit, comme je te manque. La nuit, je reste là, des heures, sur le divan, à t'attendre. Je veux croire aux miracles.

Je sais les embûches que te tendront ton désir de te rapprocher des êtres, ta naïveté, ta pitié, ton dépaysement, ta chair. Je sais tout cela. Peut-être succomberas-tu? Mais je veux que tu saches que rien ne pourra m'enlever le souvenir de ce qui fut entre nous, de ce qui est. Je ne serai jamais, quoi qu'il arrive, ton ennemi.

Jamais je n'ai été aussi près °d'un être. Jamais la fusion ne s'est faite, de moi à un autre, de façon aussi totale. Tu es mêlée à moi. Tu es liée à moi comme la chair au muscle.

Et je suis infirme. Pour jusqu'à quand?

Alain

Je t'embrasse comme si tu étais ce que mon angoisse veut malgré tout espérer, comme si tu souffrais comme je souffre[3].

109

À Lucienne Boucher[1]

[Paris, le 13 février 1933]

AM AWFULLY SORRY DONT LET YOURSELF PULL DOWN KEEP FAITH BE COURAGEOUS HAVE ALL MY LOVE

ALAIN

110

À Lucienne Boucher[1]

Lundi, 13 février [1933]

Lucienne,

Tes deux lettres, celle du bateau et celle de Montréal, m'apportent plus d'inquiétudes que je n'aurais cru. Jamais je n'ai tant réalisé mon impuissance vis-à-vis des événements dont sont accablés les êtres que j'aime. Les mots sont bien inutiles. Il faut regarder, toucher, bercer, consoler. Nous sommes si loin. Que faire? Les encouragements, parfois, semblent presque ironiques.

Pourtant, je ne crois pas que tu doives déjà trop désespérer. Le saut que tu viens de faire est trop brusque pour qu'il ne t'atteigne pas profondément. Mais le premier choc est le plus douloureux. Et il faut aussi que tu tiennes compte du dépaysement qui doit t'être affreux, de l'état — qui peut s'améliorer — dans lequel tu as trouvé ton père, et surtout de ta propre sensibilité, que tu as fort malmenée tous ces derniers temps. Et je crains que tout cela ne te trompe sur le réel visage des choses, qui n'est jamais aussi rayonnant, ni aussi sombre qu'on le veut voir.

D'ailleurs ce devoir que tu t'es imposé ne saurait te lier indéfiniment. Tu n'es pas perdue à la vie. Tu sais bien que des joies sont en réserve pour toi, t'attendent. Tu as un très mauvais moment à passer. Accepte-le. Ferme les yeux (*comme tu les fermes dans le bonheur*). Sois patiente. Il n'y a pas un mois que tu as quitté Paris. On ne compose pas avec le problématique, l'inconnu, dans un si court espace de temps. La vie est autrement exigeante.

Mais pour le moment, ce qui importe le plus, c'est que tu ne te laisses pas abattre. Il ne le faut pas. Tu as besoin de toutes tes forces. Ne les gaspille pas en des regrets stériles, ou en de sombres appréhensions. Le passé ne nous appartient plus, et l'avenir ne nous appartient pas *encore*. Mais c'est le présent qui prépare celui-ci. Vis-le avec courage.

Tout ce que je te dis là est bien banal. Tout est banal quand on s'échappe du rêve. Mais il faut s'en échapper pour, le moment venu, pouvoir le recréer.

Je t'embrasse avec tout mon cœur.

Alain

P.S. Baril[2] mettra cette lettre sur le *Bremen*. Je t'écrirai demain.

A.

111

À Simone Routier[1]

[Paris] Vendredi [17 février 1933].

Simone,

Si vous êtes libre demain soir, samedi, faites-moi le plaisir d'accepter de venir dîner avec moi[2]. Nous aurons ainsi le loisir de bavarder un peu, et peut-être, de retrouver certains points de contact égarés ou perdus. Envoyez-moi un mot. J'habite rue Racine au numéro 21.

Alain

112

À Lucienne Boucher[1]

Samedi 18 fév. [1933]

Lucienne,

Tu es °nerveuse, tu es impatiente, tu piaffes comme un jeune cheval. Quelle enfant tu fais. Pourquoi vivre ainsi? Je veux dire, pourquoi vouloir prendre ainsi la vie par les cornes, à la force du poignet. La vie ne se violente pas. Il faut ruser avec elle, l'apaiser, l'engourdir. Puis profiter tout à coup de la mauvaise bête. Car la bête est plus forte que nous.

Ta nervosité te porte à dramatiser. Tu vois tout en trop sombre. Tu imagines les pires défaites avant de livrer les °batailles. Et c'est chez toi la rançon de tes qualités. (J'allais dire vertus, tu aurais ri, ou tu aurais cru que je me moque.) Tu es généreuse jusqu'à la prodigalité, bonne jusqu'à la faiblesse, sensible jusqu'à l'égarement, ardente jusqu'au délire. Tu vis sur un diapason toujours trop élevé. Tu voles ou tu plonges. Cette intensité, cette avidité, dans le bonheur, sont magnifiques. Mais tu ne veux pas

accepter le quotidien, qui est grisaille, attente, monotonie. Et tu transformes le quotidien en bon désespoir solide.

Je sais bien que tes plaintes sont justifiées. Tu es dans une mauvaise impasse. Je souffre avec toi de ton impuissance à trouver le joint, l'issue. Mais tu n'as pas le droit d'abandonner déjà la partie. Les jeux ne sont pas encore «faits».

Mais je souffre davantage de mon impuissance à moi. Tu me dis que je suis l'«homme». Je le sais bien, parbleu. Mais je suis comme toi, je me heurte contre le mur.

Tu es injuste à °propos de mon voyage en Orient. Ce projet, je ne puis le rejeter. Pourquoi me rendre mon départ plus pénible? Pourquoi te mettre, toi, que j'aime, entre *cela* et moi? Tu comprendras, si tu y réfléchis deux minutes, que mon retour au Canada dans les circonstances actuelles ne pourrait améliorer en rien nos situations respectives. Il me faut aller là-bas. Je t'en ai donné les motifs, qui te paraissent insuffisants. Mais j'y suis poussé par une raison profonde, une raison d'instinct. Ce n'est peut-être, après tout, que le sens de la conservation. Je te dis qu'il faut engourdir la bête. Pourquoi frapper sans forces?

Je °te fournirai tous les détails en temps voulu. J'aurai l'argent strictement nécessaire. Du moins pour m'y rendre. Après, je m'arrangerai. Mais je puis *te promettre* que je n'y resterai pas *deux ans*. Il est possible aussi — du moins je le désire — que j'aille passer trois semaines au Canada avant mon départ, si je le puis *matériellement*.

J'ai à peu près terminé *Jolliet*[2]. C'est d'une énorme médiocrité. °Je n'y peux rien.

Je t'embrasse chair et âme.

Alain

113

À Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

[Mars 1933]

Je reçois à l'instant votre lettre du 1er mars[2], et je veux y répondre tout de °suite. Autrement je tarderai, je remettrai au lendemain, et vous finiriez par croire que mon silence indique que je ne pense plus à vous. Ce serait bien faux, car il ne se passe pas de jour que je ne le fasse, avec toute la tendresse. Et toute la reconnaissance que je vous garde. Mais vous connaissez ma négligence...

J'ai peu de nouvelles à vous donner. Je me suis réacclimaté tant bien que mal à Paris. Ma °santé sans être brillante, n'est pas trop mauvaise. J'habite toujours du côté de l'Odéon[3]. Mais j'ai déménagé, et me voilà maintenant perché au 7ième étage, près du ciel (du ciel de Paris, qui ne vaut pas celui dont vous m'entretenez). Je possède de grandes baies vitrées, et je n'ai qu'à lever la tête pour apercevoir les toits du quartier, les tours de Saint-Sulpice, et celles de Notre-Dame. L'autre jour, Simone R. m'a envoyé un mot, m'invitant à une °soirée pseudo-littéraire à laquelle j'ai refusé naturellement de me rendre. J'ai dû la voir pour la remercier[4]. Il y avait deux ans que je ne l'avais aperçue. Elle m'a confié ne plus vouloir retourner au Canada. Et d'après ce que j'ai pu comprendre, je crois qu'elle serait vaguement fiancée à un Français.

J'ai rencontré le jeune docteur P. ici, à Paris il y a deux ou trois ans. Ce n'est pas un mauvais garçon, il n'est ni sot ni génial, mais ce n'est pas du tout là °l'affaire de C. Il appartient à une famille d'ouvriers, ce qui n'est pas déshonorant (bien que gênant en certaines circonstances) mais, et voilà qui est plus grave, à une famille de grands tuberculeux. Deux ou trois de ses frères sont morts en pleine jeunesse. Perron m'avait renseigné sur ces points. Il voyait même en lui le type caractéristique du candidat

à la tuberculose. En outre, certains détails de son caractère sont assez déplaisants — ne mentionnez rien de ceci devant Pierre qui s'empresserait de raconter le tout à André[5], lequel voit souvent P.

À propos d'André, des Canadiens ont répandu le bruit que sa femme l'avait °quitté brusquement «pour une destination inconnue». Je vous offre ce potin tout chaud, et pour ce qu'il vaut.

La crise commence à se faire sentir à Paris. Les dernières élections allemandes ont fort impressionné les Français. On parle couramment d'une guerre prochaine. On °parle beaucoup aussi de la faillite américaine. Des voyageurs ont dû vendre automobile, bijoux afin de regagner leur pays. Il est évident que la situation générale s'assombrit de plus en plus. Mais nous sommes maintenant habitués à prévoir le pire. Je vous ai fait adresser la semaine dernière un abonnement à *Candide*, ce journal littéraire que vous aimiez. Et à papa, *Je suis partout*, un hebdomadaire de politique internationale[6]. Voudriez-vous me dire si vous les recevez régulièrement?

Je vous aime et je vous embrasse.

114

À Lucienne Boucher[1]

[9 mars 1933]

Lucienne,

Toujours la même. Impatiente, révoltée, bondissante. Pauvre, pauvre! Comme si la vie était un feu d'artifice. Comme si nous possédions la légèreté de la flamme, et sa violence, et la pureté qu'elle dégage. Ceci dit, je dois ajouter que j'ai souffert d'une très mauvaise grippe, que je suis à peine remis, que Paris est noyée sous toutes les averses du monde, et

que les appartements «chauffage central» devraient se vendre comme réfrigidaires de sorte que je suis, du matin jusqu'au soir, et du soir jusqu'au matin, d'une humeur animée des plus injustes fureurs. En outre j'ai dû, dès mon arrivée à Paris, corriger les secondes épreuves de mon maudit bouquin. Les premières l'avaient été, mais très mal. Je ne blâme pas la bonne volonté de notre ami[2], mais sa distraction et sa fatigue. Il m'a fallu tout refaire.

Et maintenant... Que dois-je te dire? Je voudrais te donner un conseil, un fil directeur, quelque chose qui puisse t'aider à prendre une décision qui te rendrait justice. Mais je ne sais vraiment pas. Tu as affaire à des gens qui changent d'idées cinq ou six fois par jour. Si l'un dit oui, l'autre dit non. Le lendemain, c'est le contraire. Je ne vois qu'un moyen: attendre. Cette situation ne peut se prolonger indéfiniment. D'ailleurs ta mère, qui s'effraie tant à la pensée de devoir aller habiter le Canada, s'y plairait peut-être après quelques semaines de séjour. Dans ce cas, tu serais plus libre.

Mais tu me demandes, de ta liberté, ce que tu dois faire! Tu sais bien que je ne suis pas en mesure de te donner des impératifs catégoriques. Je t'ai dit que, quoi que tu fasses, je saurai comprendre, et que le fond de ta nature, à mes yeux, n'en saurait être altéré. Je te le répète. Mais quelques décisions que tu prennes, il faut que les raisons qui t'y amèneront soient mûrement pesées, réfléchies. Il ne faut pas jouer sa vie comme on joue au baccara.

Je veux que tu saches que je serai toujours ton meilleur ami. Si je ne suis pas mieux que cela... lorsque d'autres années encore nous auront secoués davantage.

Et je t'aime.

Alain

115

À Lucienne Boucher[1]

[Paris, le 14 avril 1933]

BEST GREETINGS FOR EASTER AND BEST LOVE

ALAIN

116

À Lucienne Boucher[1]

[Deauville, le 16 avril 1933]

BONJOUR CRUELLE OUBLIEUSE INCRÉDULE QUE J'AIME CETTE NUIT CHEZ BRUMMEL[2] ON JOUAIT «THANK YOU FOR THE FLOWERS[3]» JE TE TENAIS DANS MES BRAS J'AI VU TES MAINS OÙ SONT-ELLES TES MAINS?

ALAIN

117

À Lucienne Boucher[1]

[Paris, 29 avril 1933]

Lucienne,

Et moi aussi, je ne sais plus t'écrire. Il me faudrait te répéter ce que je t'ai déjà dit mille fois. Mais tu prends pour de la dureté ce qui n'est que fermeté. Tu poses des conditions à l'amour. — Tu ne m'aimes pas si tu fais ceci, cela... — Mon amour, que l'amour vient-il faire là-dedans!

Dois-je encore te dire que mon retour au Canada ne pourrait en rien nous aider pour le moment. Nous pourrions à peine nous voir. Nous n'habitons pas la même ville. Mon absence de situation m'empêcherait d'être libre. Tu ne l'es pas davantage. Alors? Chacun de nous tapi chez soi, se rongeant, attendant, guettant. Guettant quoi?

Il n'y a rien à faire aujourd'hui là-bas. Rien. Je m'en vais dans une direction opposée. Oh, sans illusions! Je n'attends rien de qui que ce soit, de quoi que ce soit. Mais il y a tout de même l'inconnu. Et puisque je sais que le connu n'a rien à me délivrer, pourquoi tourner en rond, pourquoi se détruire sur place?

Je veux encore espérer que malgré tout, nous aurons encore de beaux jours. Je ne veux pas croire que pour nous, le règlement des dettes soit déjà venu. J'accepte de payer, mais pour une chose due. Le temps nécessaire à notre amour ne nous a pas été donné.

Ton image ne me quitte pas. Ni l'image de ton image. Tu es intacte en moi. Le suis-je en toi? Tu te révoltes et tu m'uses. Du moins j'en ai peur. Si cela était, tu me considérerais bientôt comme un ennemi. Et jamais, jamais le fil ne pourrait se renouer.

Alain

118

À Simone Routier[1]

[18 mai 1933]

Ma chère amie, si vous êtes libre demain soir, jeudi, faites-moi le plaisir de venir chez moi. Vous y rencontrerez Dugas et sa nièce, Garneau et sa femme[2], et moi, à partir de 9^{hres} et demie.

Il y a un siècle que je vous ai vue. Êtes-vous fâchée, malade?

Alain

119

À Gerda-Maria Kizler[1]

[Paris, juillet 1933]

Écoute-moi, Gerda, comme si je te parlais à voix basse, dans l'oreille, tout près. Je t'aime. Et depuis ton départ, je ne sais plus où je vais, je suis si seul, je n'ai plus d'espoir, je crois que je ne te reverrai plus jamais. Pourquoi t'es-tu fait aimer de moi? Je souffre par toi. Et tout est si inutile. J'avais tant voulu te garder. Je ne le pouvais plus. Je n'avais plus d'argent. Et tu commençais à croire que j'étais avaricieux <incomplet>.

120

À Lucienne Boucher[1]

[Paris, le 5 août 1933]

AM ALL RIGHT NOW GOING CANADA[2] WRITE YOU THERE KISSES

121

À Lucienne Boucher[1]

[Québec, le 8 septembre 1933]

RETOUR MONCTON[2] REÇU TÉLÉGRAMME LETTRE SUIT BAISERS

122

À Lucienne Boucher[1]

[Québec] Le 8 septembre 1933

Lucienne,

Rien n'est changé. Tout est comme tout a été. Ce nuage dans quoi tu t'es cru prisonnière n'existait pas. Tu l'as imaginé, créé. Il fallait regarder plus haut.

Mon silence? Mon Dieu, rien n'était moins important. Je sentais qu'à ce moment, il était devenu nécessaire. Certaines de tes lettres m'avaient peiné. Tu m'accusais de légèreté, d'insouciance. Que pouvais-je répondre? Je ne pouvais rien pour toi, pour nous. Il fallait me taire.

Tu m'avais aussi écrit que tu préférais ne pas me voir si je venais au Canada. Moi, je voulais te voir. J'attendais le moment. J'ai dû voyager avec ma famille depuis mon retour. J'irai à Montréal dans une huitaine. Pourrons-nous recréer les adorables images?

Je t'aime.

Alain

123

À Lucienne Boucher[1]

[Québec, le 23 septembre 1933]

Ta lettre me fait regretter d'être allé te voir. Tu sais que je ne te veux pas de mal. Mais, sachant que je te fais mal, pourquoi me fais-tu jouer ce rôle de bourreau? Je souffre de ma peine, et je dois souffrir encore de la tienne parce que j'en suis la cause. Mon pigeon, tu n'es pas raisonnable.

La vie nous sépare. Mais nous pouvons parfois truquer. Et cela ne nous est pas dû. C'est tout bénéfices. Pleure-t-on une joie?

J'ai appris à ne plus rien exiger, à ne plus rien espérer. Je ne compte plus sur le bonheur. Je vis dans une cave. Parfois des lumières brillent. Il ne faut pas trop ouvrir des yeux habitués à l'ombre. J'entr'ouvre mes yeux, mais à peine. Je sais que ma route se poursuit dans les ténèbres. Je la retrouve. Autrement...

J'ai peur maintenant de nous revoir. Encore se déchirer. Comme si nous étions des ennemis.

Je t'aime.

Alain

124

À Lucienne Boucher[1]

[Québec, le 29 septembre 1933]

Lucienne,

Il ne faut pas que tu sois triste. Je veux dire qu'il ne faut pas te laisser aller à ta tristesse. La vie est trop riche pour, volontairement, en distraire une parcelle. Et la douleur ronge comme le feu.

Si mes lettres sont courtes, c'est que je veux moi-même me garder d'un affaiblissement inutile. J'ai besoin de toutes mes forces. Si je regardais trop en moi, je sombrerais encore.

Je n'ai pas de mots pour te remercier. Tout cela a été magnifique. Rien ne peut agir contre ces souvenirs que tu me laisses.

Garde-moi une place tout au fond de toi[2].

Je t'aime.

Alain

125

À Lucienne Boucher[1]

[Pointe-au-Père, le 30 septembre 1933]
On Board the Cunard RMS Aurania[2]

Lucienne,

Un mot à la hâte. Nous approchons le point du dernier courrier. Je veux que tu saches que je t'aime, et que je comprendrai tout, quoi que tu fasses.

Je te remercie de ton télégramme.

Je t'embrasse avec tout mon cœur, avec toute ma chair.

Je t'aime.

Alain

126

À Marcel Dugas[1]

Marseille, le 15 [décembre] 33.

Mon cher ami,

Je cingle, comme on dit en langue héroïque, ce soir pour Singapour[2]. Je serai seul pour faire mes adieux à l'Europe. Je prendrai donc mes deux mains, je les secouerai, puis je me balancerai un mouchoir, et ayant versé un pleur ou deux, j'irai, délivré de cette traditionnelle corvée, boire un whisky au bar. Ainsi vont les choses, quand on est un petit garçon qui non seulement ne sait pas ce qu'il veut, mais aussi ce qu'il ne veut pas.

J'ai vu Morin à Cannes. Il se porte comme un Dieu. Il habite le Carlton. Il bricole à droite et à gauche, s'occupe encore de liquider certains biens, retire des commissions sur la clientèle du bar, et fait des profits sur la vente de son vinaigre[3]. Mais son

projet le plus sûr me semble être une dame malheureuse en ménage, qui possède un vieux mari, et des rentes, paraît-il, des plus solides. Elle désirerait le divorce, mais votre ami n'y tient pas pour le moment car le vieux souffre d'une santé précaire, et en cas de mort, la veuve hériterait d'une fortune considérable. En tout cas, Morin est plus joyeux que jamais. Nous avons bringué ensemble et vu se lever deux ou trois aubes. Sa femme fait maintenant de la couture à New York, et les deux jeunes filles sont mannequins. — Elles savaient probablement trop ce qu'elles voulaient. — (Tout ceci entre nous, et surtout pas à qui vous savez.)

Si vous avez quelque chose à me dire, ou si vous êtes tout simplement poli, écrivez-moi à la Légation, d'où Madame Boivin[4] me fait parvenir mon courrier.

Enfin, au revoir, soyez bon, etc.

Je demeure votre très respectueusement dévoué, Monsieur.

Alain Grandbois

À propos de Madame Boivin, si elle avait quelques déboursés de timbres ou autres à faire, voulez-vous vous charger de la rembourser? J'ai oublié de le lui demander.

127

À Marcel Dugas[1]

Marcel Dugas
Légation du Canada

[31 mars 1934]

[Recto]

Voici la maison de M. Bouddha. Elle a 1400 ans. Et vous vous croyez vieux!

Un bordel cantonnais. On y chante, fume, et boit. On y fait aussi des petits trucs civilisateurs.

[Verso]

Mon cher Monsieur,

Vous êtes un petit saligaud. Et sans excuses, cette goujaterie dont vous faites montre à mon égard.

Quand je pense que vous taxiez les Canadiens de grossiers personnages parce qu'ils ne répondaient pas aux lettres reçues, vous me faites assez rigoler. En outre, je vous ai demandé des nouvelles de Gerda, vous saviez (ou deviez savoir) que j'y tenais, vous ne m'avez rien répondu[2].

Il est assez inutile de vous dire que vous pouvez encadrer ces cartes, car que les Chinois me pendent par les couilles jusqu'à ce que mort s'ensuive si jamais vous recevez un mot de moi. — Mais peut-être faites-vous la bagarre, quartier Latin, avec vos amis les Camelots[3]. — En ce cas, vous seriez presque pardonné.

On voyage en Chine dans des trains bondés de soldats très bien équipés, mais pieds nus. Ils sont armés jusqu'aux dents, et vous crachent sur le bas de vos pantalons. Mais il ne faut pas se fâcher. Ni rire. Il faut ne rien voir. Les petits Chinois du <illisible> ne connaissent pas la chance qu'ils ont d'être traités comme ils le sont. Si jamais, à mon retour j'en rencontre un dans un coin sombre...

J'ai vu Sonia[4]. Vous ne la reconnaîtriez plus. Nous avons beaucoup fumé (opium) ensemble. Je ne bois plus. De sorte que je peux vous emmerder sans défaillance.

Grandbois

128

À Sophie Jablonska[1]

Shanghai
Le 28 avril 34.

Jade,

Très bien, la gosse. Je continuerai. Surtout, ni la pitié (la tienne), ni la rancœur (la mienne). La vie ne m'a enseigné qu'une chose : souffrir. Ç'aurait été miraculeux pour moi qu'il en fût autrement. Je ne croyais pas en toi, t'espérais. Mais le rêve nous supporte souvent plus loin que le toi. J'attendais un miracle qui n'est pas venu. Je ne t'en veux pas. Nous ne nous verrons jamais plus. Autrement, j'aurais tenté de te rendre heureuse. Je crois que j'y aurais réussi. Je suis plus près de toi que n'importe qui au monde. Cela je le sais. Je connais tes faiblesses, tes mensonges, tes manques, tes qualités. Tu n'as pas eu confiance. Tu n'as pas cru. Permets-moi, sans ironie, de te souhaiter tout le bonheur qu'une vie peut apporter. Jamais je ne t'oublierai. J'aimerai d'autres femmes ; il est possible que je les aime plus que je t'aurai aimée, mais je n'oublierai jamais que je t'ai aimée. Je ne te demande plus qu'une chose. Si un jour tu as besoin de moi, fais le sacrifice de ton orgueil, de ton amour-propre, demande à me voir. Je t'ai aimée trop pour que jamais ma dette vis-à-vis toi ne s'éteigne.

Alain

Adresse permanente : Légation canadienne
1, rue François Ier, Paris

Et voici, Virgule, comment finissent les romans d'amour. Mais je t'aime pour toujours.

129

À Henri Grandbois[1]

10 mai, Chine, 34.

Mon cher papa,

C'est la première fois, depuis des années, que je ne vous ai pas télégraphié mes bons vœux d'anniversaire[2]. Vous m'en excuserez, mais j'arrive de la partie la plus reculée de Chine, où il n'y a ni postes, ni télégraphes, et avant-hier, le 8, je redescendais le Haut fleuve[3] à bord d'une jonque chinoise dans laquelle, d'heure en heure, on faisait brûler des papiers votifs pour écarter les mauvais dragons. C'est ainsi. Je suis allé jusqu'à Kia-T'ing, au pied des marches tibétaines. On ne peut pas aller plus loin. Je ne puis vous raconter ce que j'ai vu, cela prendrait des heures. Tout est étrange, *énorme*. Je viens de passer trois semaines sans voir un homme blanc, toujours ces jaunes (qui sont en cette saison tout nus) et cette atmosphère inexprimable d'être perdu parmi eux, de ne plus être soi. J'ai fait une semaine à dos de mulet, et deux à bord d'une jonque de douze rameurs, sur un confluent du Yang-Tsé. Il faisait une chaleur sans nom. Nous avons essuyé un soir des coups de feu d'une bande de pirates, et un de nos hommes, blessé, est tombé par-dessus bord. On ne l'a jamais revu. Ici, la vie ne compte pas. J'ai vu passer des dizaines de cadavres au fil de l'eau, gonflés, rongés. Personne ne s'en occupe. Dans cette région, communistes, soldats, bandits, c'est la même chose. J'ai fait deux jours de voyage avec un «général» qui portait une carabine, deux revolvers à sa ceinture, et qui marchait pieds nus. Ses quatre concubines le suivaient en chaise à porteurs. Il voulait m'en échanger une contre une paire de boutons de nacre que j'avais achetée à Canton[4]. Je les lui ai donnés, sans exiger le don, ce qui m'a valu sa grande reconnaissance, et de pouvoir rentrer avec lui dans une ville dont les portes étaient fermées (c'est ici comme au Moyen-Âge) et de coucher chez le gouverneur, sur

une natte où l'on fumait l'opium. On m'a dit ce matin: «Vous avez bien fait de refuser la concubine, on ne vous aurait jamais revu.» Voilà comment la vertu est récompensée, même en ce bas monde. (Mais je dois vous dire entre nous que la petite Chinoise — 15 ans — était bien jolie[5]!).

Je vous écris de Tchong-King, dans la province du Se-Tch'oan, sur le Haut-Yang-Tsé. Je suis à deux mille deux cents kilomètres de Shanghai. C'est une ville prodigieuse, de plus d'un million d'habitants. Il y a ici une centaine d'Européens. Ils vivent presque tous à la chinoise. J'ai été reçu à bras ouverts. Je prendrai dans trois jours un petit bateau pour retourner à Shanghai. J'y serai dans 9 ou 10 jours.

Voilà, en gros, les nouvelles. Ma santé n'est pas mauvaise. Je ne souffre plus de ma dysenterie. J'ai eu deux ou trois petits accès de paludisme, mais c'est normal, et la fièvre est ici moins maligne qu'en Indo-Chine.

Je n'ai rien reçu de vous depuis presque deux mois, et je suis inquiet. J'aurai mon courrier en arrivant à Shanghai. J'espère y trouver des nouvelles rassurantes. Ne soyez pas surtout inquiet à propos de moi. J'ai terminé la partie la plus risquée de mon voyage. Je ne crois pas pouvoir rentrer à Québec avant la fin de septembre[6].

Embrassez bien maman pour moi, et dites-lui que je n'oublie pas les 3 Ave. Et permettez-moi de vous souhaiter mes meilleurs et mes plus sincères vœux de bonheur.

Alain

Excusez la mauvaise écriture, je vous écris accroupi sur une natte, avec le papier sur mes genoux, et tout le monde autour de moi fume l'opium. (On fume cela comme chez nous les cigarettes, l'odeur est très agréable, mais étourdit. J'y ai goûté, ce n'est ni bon ni mauvais. Les fameux rêves sont des imaginations de romanciers).

130

À Albert Laberge[1]

Pékin, juillet 34.

Monsieur Albert Laberge
Montréal.

Cher Monsieur Laberge,

M'excuserez-vous si j'ai tant tardé à vous remercier de l'article que vous avez fait à propos de mon livre *Né à Québec*[2]? Je me reproche ma négligence — d'autant plus que cet article a été le premier que j'ai reçu (mais il a pris du temps à me rejoindre, car je ne l'ai lu qu'à Hanoï, en janvier[3]) concernant mon travail, et ce que l'on pouvait en penser. Vous vous y montrez très indulgent, — et bien que je fasse la part des éloges que vous me faites, — je vous sais gré de m'avoir donné cette joie... Je vous connais un peu par Marcel Dugas, qui m'a très souvent parlé de vous. Mais j'espère avoir le plaisir de vous connaître un jour davantage.

Permettez-moi de vous remercier encore et veuillez me croire votre dévoué,

Alain Grandbois

131

À Michelle Le Normand[1]

Pékin, 24 juillet 34.

Madame M. Desrosiers[2]
Ottawa.

Chère Madame,

Puis-je me permettre de vous dire que l'auteur de *Nord-Sud* est un homme bien heureux? Je le vois plus que quiconque, car

je partage avec lui l'horreur maladive de toute correspondance. Et je n'ai pas de femme, hélas, pour écrire mes lettres, de sorte qu'il m'arrive plus souvent qu'il ne faudrait de passer pour un monsieur d'une éducation assez douteuse. Mais je n'y puis rien.

En revanche, j'aime recevoir le courrier quand il m'apporte des lettres aussi aimables que la vôtre[3]. Ici je dois m'excuser du retard que j'apporte à vous répondre. Mais j'arrive du fond de la Chine, et le temps m'a vraiment manqué pour mettre enfin un semblant d'ordre dans ma correspondance.

Il y a longtemps que je connais ce que vous faites, et puis-je me permettre de vous en féliciter, sans que cela paraisse trop vous renvoyer la balle, en l'occurrence, les choses aimables que vous avez eu l'indulgence de m'écrire? [Mais?] oui, et j'adorerais lire ce roman dont vous me parlez. Pouvez-vous me le faire parvenir, à 127 Grande-Allée, Québec[4]? Je compte rentrer au pays vers le début d'octobre. (Mais diable, comme cela doit être difficile d'écrire pour les jeunes filles!).

La lecture de *Nord-Sud*, que j'ai faite il y a quelques années, m'a été une véritable révélation. C'est Marcel Dugas qui me l'avait apporté, une après-midi, à Saint-Jean-de-Luz. Et nous pouvions lire enfin des descriptions d'un paysage canadien qui ressemblait à lui-même, et non aux paysages de Tchéko-Slovaquie, de Pologne et du Venezuela, c'est-à-dire de partout ou de nulle part. Et sous ce rapport, nos écrivains ne nous ont guère gâtés. Mais comme ce n'est guère compromettant, ils continuent dans cette paisible et très sûre voie.

Vous me dites vouloir faire de votre jeune fils Louis[5] un intellectuel! Mon Dieu, je ne suis guère compétent en la matière, mais si j'avais un fils, je tenterais plutôt d'en faire un champion de boxe, de ping-pong ou de n'importe quoi. Ces galères sont dorées. La nôtre me semble voguer sur une mer assez boueuse. Cependant, me sachant pessimiste, je tente toujours de me prouver à moi-même que j'ai tort.

Je vous remercie, Madame, de toute votre indulgence, et je vous prie de me croire.

Votre très dévoué,

Alain Grandbois

132

À Marcel Dugas[1]

Port-Cros, [fin janvier] 35.

Oui, mon cher ami, je suis au vent, et j'en avais besoin. Ma petite santé se porte maintenant tout à fait bien. Si bien même que je songe ces jours-ci à aller faire une petite escapade à Cannes. J'y laisserai encore des plumes, mais je suis aujourd'hui résigné à tout. Je regrette terriblement la Chine. Aussi ai-je à peu près arrangé mes affaires pour y retourner avant l'hiver[2]. Le pire est de m'arranger pour vivre d'ici ce temps-là. La chance au baccara ne m'a guère souri. Enfin...

Je vous remercie pour l'envoi des journaux. Ce sont les seuls que j'ai lus depuis trois semaines. Comme ils dataient pour la plupart de cette année dont nous avons ensemble franchi le cap (et de façon si fastueuse, si vous vous rappelez bien), je dois vous avouer que je ne suis guère au courant des actualités. Je ne m'en porte pas du tout plus mal.

Vous trouverez ci-inclus 50 francs. Voulez-vous avoir l'obligeance d'en remettre 20 à P. Dupuy pour son Association[3] (et le remercier) et l'amabilité de m'envoyer un bouquin qui s'intitule *La fin des Mandchous*[4], qui a été fabriqué par un certain M. Jean Rodes, et qui a été publié chez Alcan.

Je respecte votre réserve; je ne vous parle pas de vous. Que les Dieux vous bénissent.

Alain G.

133

À Marcel Dugas[1]

[Londres] Mardi, le 23 [juin 1936]

Mon cher ami,

La «British Broadcast Corporation» m'a demandé de réciter, le 7 juillet prochain, des poèmes canadiens. J'ai accepté sous la réserve que je ferais moi-même le choix des poèmes. Cette émission, qui est une émission de l'Empire (L'Empâââre, comme diraient nos jeunes nationalistes canadiens[2]), atteint dix millions de personnes. Nos tirages n'atteindront jamais cela. Mais il me faut fournir le programme complet samedi le 27 au plus tard. J'aimerais lire ce poème de vous que j'aime tant, et que vous avez orné d'un titre latin[3]. Pouvez-vous me faire parvenir le bouquin en question avant cette date? Adressez-le moi par avion — imprimé, ça coûtera moins cher — aussi, par le même moyen, un livre (de poèmes) de Choquette. Je vous les renverrai. Tout ceci, naturellement, si cela peut vous intéresser.

Je vous demanderais également de me faire parvenir les résultats du tirage du Sweepstake, Prix de Consolation, etc. J'ai des billets et pour une fois peut-être sont-ils porteurs de chance.

Il fait très beau et très chaud à Londres. Je n'ai encore rien trouvé dans le Devon qui pût me convenir. J'ai fait la semaine dernière une randonnée dans le Sussex avec des résultats négatifs. Je mène une vie d'ange, mais d'ange éveillé. Il est rare que je ne me couche avant l'aurore — ses doigts sont plutôt gris ici[4] — et toujours sans alcool. N'est-ce point merveilleux? C'est d'ailleurs uniquement vertu d'obligation.

Je vous serre les mains.

Alain Grandbois

P.S. Je vous ferai savoir l'heure de l'émission, de sorte que vous pourrez entendre ma voix enchanteresse. N'en dites rien à Sim. R. elle pourrait être vexée que je ne fasse pas appel à l'*Immortel Adolescent*[5].

A.

Canada House
Trafalgar Square, London.

134

À Marcel Dugas[1]

Port-Cros, Janvier [1937].

Mon cher ami,

J'ai un service à vous demander, et d'argent. Pouvez-vous, — si cela vous gêne en quoi que ce soit, ne le faites pas, je puis m'arranger autrement — disposer d'un billet de mille francs, le plier en deux, le glisser sous enveloppe recommandée, et me l'adresser? C'est du tapage, mais pas classique. La vérité est que j'ai de l'argent au Canada, mais que je préfère attendre un peu pour le réclamer — environ un mois — de sorte que je ferai figure de garçon très sage. Mais je vous répète de n'en rien faire si vous vous trouvez «de court», et ne considérez pas cette demande comme un S.O.S. — À propos d'S.O.S. notre ami N.[2] m'inquiète. J'ai reçu deux télégrammes de lui depuis trois semaines «besoin urgent argent». Je lui ai envoyé ce qu'il demandait, je ne le ferai plus parce que je ne le peux plus.

Nous avons ici en ce moment un temps effroyable, les dieux sont déchaînés, on rêve par certaines nuits d'îles qui s'engloutissent, d'astres qui tombent à pic, d'une pulvérisation soudaine et définitive. Ça ne manque pas de charmes. Je suis continent, mélancolique et rageur. J'achève mes *Chinois*[3]. J'en suis dégoûté pour la vie. La littérature gâte tout. Je viens de lire le *Journal* de

Stendhal (c'est d'une fraîcheur, d'un cynisme ingénu qui enchantent), celui d'Amiel, émouvant au-delà du possible, et celui de Renard, qui révolte. C'est un cul, un petit cul ambitieux, spirituel, vaniteux, acide. Il raconte la mort de sa mère, qui se jette dans un puits. C'est ignoble[4].

Je compte retourner à Paris fin mars ou début avril, où je m'installerai pour quelques mois. Je travaille très peu et très difficilement. J'écris beaucoup de poèmes, mais ça n'est pas du travail. À part cela, je me porte assez bien.

Je n'ai aucune nouvelle du Canada. Que s'y passe-t-il? Renseignez-moi, vous qui êtes de toutes les festivités officielles.

Alain Grandbois

P.S. Je pense souvent à votre amie qui vient de mourir, et de qui je n'ai connu que la voix d'or, un soir[5]. La vie est extraordinaire. Il me semble que je saurais reconnaître son visage entre mille autres.

135

À Marcel Dugas[1]

Lundi, 1er mars [1937]
[Port-Cros]

Mon cher ami,

Vous êtes un drôle de type. Vous croyez en Dieu, et parce que je vous entretiens de démons vous semblez manifester à mon égard de graves inquiétudes — sympathiques d'ailleurs — concernant l'équilibre de ma raison. Pourquoi tenterais-je de vous rassurer? Je ne sais si je crois en Dieu, mais si je commence à percevoir l'existence des démons — non, non, je ne vous fais pas le coup de la conversion, que vous connaissez trop bien! — des démons, Belzébuth, Lucifer, quoi! Vous tremblez, vous me

voyez donner du chef sur les murs matelassés d'un cabanon. On trouvait pourtant et partout le diable dans ce petit catéchisme que vous avez appris et oublié — un petit diable souple et rouge qui savait jouer merveilleusement avec le feu et dont l'image ravissait ma tendre enfance alors que Dieu-le-Père-à-la-Barbe-Blanche me laissait — et jusqu'à aujourd'hui — extraordinairement indifférent. Est-il donc si incompréhensible, si hors de la logique, si contre toute raison que ma solitude soit envahie parfois par ces images autrefois familières et amusantes qui, dans l'âge et à la suite des événements, prennent maintenant corps et âme et menacent et jouent le jeu d'un feu terrible qui n'est plus du tout merveilleux! Vous me dites que vous devriez comprendre, ou sentir. Je m'explique sans doute bien mal. Et puis comment expliquer ces choses! Vos démons ne sont pas les miens.

N'ajoutez pas trop d'importance au mouvement séparatiste[2] de vos jeunes amis, ce sont de petits ambitieux que leur ambition noie. Ils s'agitent énormément pour des choses qu'ils ne comprennent guère, ils sont prêts à tout sauf au risque, à la franchise et à l'étude sérieuse de leur métier respectif. Je lis de Confucius le Sage (il valait après tout l'Abbé Groulx): «Celui qui n'a pas d'office dans le gouvernement n'a point à y voir, ni à juger les plans de ce gouvernement[3].» Repassez la maxime, à l'occasion, à vos jeunes ardents. Plus loin, un entretien que je reproduis dans mon travail sur la Chine, d'une morale plus générale, avec un autre sage, Lao-tseu (que d'érudition!). Lao-tseu disait: «Rendez le bien pour le mal.» À quoi Confucius répondit: «Que rendrez-vous pour le bien?». Il ajoutait plus tard: «Rendez le bien pour le bien, et la justice pour l'injustice[4].»

À propos de mon travail, je voudrais bien hélas en être rendu au point du fignolage. Il me reste plus de cent pages à écrire. Je tenterai de le faire avant de regagner Paris. Car Paris est un endroit épatant pour le fignolage.

Je comprends «l'âpre vertu» de l'économie. Mais vous, ô homme, croyez-vous vraiment qu'il soit suffisant de comprendre la vertu pour la pratiquer?

Je ne sais quand je rentrerai à Paris. Probablement pas avant les premiers jours d'avril. J'attends mon argent d'ici une dizaine de jours. Je vous ferai parvenir immédiatement ces mille francs que je vous dois, et pour lesquels je vous remercie.

Sans tomber moi-même dans un sentimentalisme exagéré, je puis ajouter que j'aurai un réel plaisir à vous revoir.

Soignez-vous. Méfiez-vous des Homais patriotards[5]. Et souvenez-vous de l'aventure de Bourassa, à laquelle vous participâtes[6]. Le moins que je puisse dire est qu'elle était plus sérieuse que celle *qu'ils*[7] croient vivre en ce moment.

Bien à vous,

A. G.

136

À Marcel Dugas[1]

Port-Cros, le 23 [mars] 37.

Mon cher ami,

Je ne m'inquiétais pas, ni ne m'énervais, mais je craignais simplement de vous avoir gêné. Mais j'ai reçu l'argent demandé, et je m'empresse, en vous remerciant encore une fois, de vous faire parvenir ce que je vous dois. Et puisque l'on ne rend jamais service sans le risque d'être au moins une seconde fois mis à contribution, voici: si vos promenades dans le quartier latin vous entraînent du côté de la rue Racine, faites-moi le plaisir d'entrer dans cette maison à appartements que j'habitais naguère[2], et demander si le studio que j'occupais serait libre pour le glorieux mois de mai, et à quel prix. Cette subtile enquête étant faite, veuillez, avec tout l'art que l'on vous connaît, m'en communiquer les résultats.

Vous vous exprimez dans vos lettres comme un bouillant fasciste. Que se passe-t-il? Votre foi socialiste vacille-t-elle, et commencez-vous à brûler vos idoles?

Mon rocher[3] se tient toujours ferme et droit au-dessus de la mer, et je me tiens toujours ferme et droit sur le rocher. (Ferme et droit, mais surtout couché.) Mes Chinois n'avancent plus d'une semelle[4]. Pour le reste, tout va très bien.

À vous,

Alain G.

137

À Marcel Dugas[1]

[Dinard[2], le 13 avril 1938]

Mon cher ami, comme vous êtes bizarre. Malgré vos travers, votre distraction, vos éparpillements, vous êtes un de ces garçons avec qui l'on peut établir des relations d'amitié s'échelonnant le long d'une vie. On vous retrouve, plus ou moins intact, aux tournants de l'existence, vous irritez et il semble que vous y apportiez une sorte de complaisance, mais on vous retrouve et c'est l'essentiel. Cependant ce rôle de Narcisse douloureux que vous vous jouez à vous-même, qui vous torture, et qui vous est devenu indispensable, ne croyez-vous pas qu'il vous empêche, souvent, de voir chez vos amis ce qu'ils peuvent porter en eux de désenchantement, de peine secrète. Ce drame de l'âge, de la solitude, de la démence des hommes, de cette épouvantable poussée vers les ténèbres, ne croyez pas que vous êtes seul à le vivre. Des milliers d'êtres en souffrent, chez qui la sensibilité est aussi vive, aussi aiguë que chez vous.

La bière, la bière! Mais il y a ici le soleil, le vent, la mer, et des fleurs, et des arbres. Ça vous fait rire, mais je vous affirme que la pensée même de boire un verre d'alcool ne nous vient pas à

l'esprit. Je n'ai pas bu depuis Paris, et je déteste Paris parce qu'il ne me rappelle que des souvenirs d'alcool. Je vis ici comme à Port-Cros — mais je préfère Port-Cros — sans besoins de coups de fouet, de stimulant.

Ça n'empêche pas d'être malade.

Soyez bon. Écrivez. Supprimez les ifs. Ne sombrez point dans des colères indignes de vous. Et jouissez du printemps. (Souvenez-vous de celui de 33, c'était le temps de Gerda[3] et nous allions nous asseoir au Luxembourg et sa jeunesse nous enchantait.)

Alain Grandbois

P.S. Je viens de lire *Plongées* de Mauriac[4] et cela m'a beaucoup déçu. Le Salavin de Duhamel[5] est mort à temps. Mauriac étire un peu trop sa *Thérèse*[6]. Il ratiocine sur des fonds de tiroirs. Son atmosphère de péché, d'inquiétude, franchement, elle m'emmerde.

138

À Marcel Dugas[1]

[Deschambault, début avril 1941]

Mon cher ami.

J'ai écrit à Bruchési[2]. Je le verrai aussi dans le temps des Saintes Pâques, et je lui reparlerai de cette affaire. Je ne vous trouve pas naïf, mais affligé d'un mal autrement grave, qui est de croire à la justice et au bon sens des gouvernements. La petite S. R.[3] réussit parce qu'elle poursuit avec ténacité les petites intrigues qu'elle pratique depuis toujours.

Je vous remercie de votre livre. Il est très bien fait, et fort intéressant, et écrit dans une langue qui fait plaisir à lire. Voilà encore une autre faute! —

Je vous envoie *Né à Québec*. Je termine cette semaine mon travail sur *Marco Polo*[4]. C'est assez médiocre. Mais il ne faut pas le dire, les gens ne s'en apercevront peut-être pas.

Les Pierre de Varennes[5] habitent le Château Saint-Louis, à Québec.

Je vais bien. Les malheurs, dit-on, trempent l'âme. Je puise dans cette noble pensée mes plus fortes consolations.

À bientôt je l'espère,

Alain Grandbois

139

À Serge Brousseau[1]

Baie Saint-Paul [août 1941]

Mon cher Serge[2],

Vous m'excuserez de ne pas vous avoir répondu plus tôt, j'ai été souffrant — non, pas la malaria, mais une sale sinusite — toutes ces dernières semaines. Ce que vous me suggérez à propos de la prestigieuse commande que m'a faite le non moins prestigieux Gouvernement du Québec me paraît fort raisonnable, et je vous adresserai le chèque, avec mon endossement, dès que je l'aurai reçu. Quant aux «notes biographiques», je n'ai pas encore eu le courage de les dresser. Je dois vous avouer qu'il me répugne un peu de le faire. Mais je me déciderai ces jours-ci, et je vous les enverrai. Dites à Bernard que je regrette de n'avoir pu le voir lors de son passage à Québec, mais que je compte passer bientôt par Montréal, et nous pourrons bavarder tout à l'aise.

Les froids reviennent, mon cher Serge. Regrettons en chœur les Tropiques, c'est tout ce que nous pouvons faire pour le moment!

Amicalement vôtre,

Alain Grandbois

140

À Guy Sylvestre[1]

Québec, le 9 nov. 41.

Monsieur Guy Sylvestre
Ottawa.

Cher Monsieur,

Permettez-moi de vous remercier très vivement pour l'article très intelligent, et très compréhensif, que vous avez bien voulu me consacrer dans votre page littéraire du *Droit*[2]. Il est bien entendu que je fais la part des louanges que vous avez eu la gentillesse de m'accorder. Je ne suis pas né vaniteux. Mais j'aime surtout que vous ayez noté — et c'est là, je crois, un point très important — qu'un écrivain canadien-français ne soit pas forcé exclusivement, sous le prétexte d'un fallacieux patriotisme, de décrire *ad mortem* des bœufs, des sapins, la Gatineau, le Saint-Laurent, le dégel, l'amour du sol, l'hirondelle, le rossignol qui n'existe pas, et les affres du jeune paysan qui veut émigrer aux «States». (Qu'il émigre, mon Dieu, qu'il émigre si ça lui chante!) Ces choses-là sont excellentes[3]. Mais il y a aussi autre chose! À propos de *Marco Polo* — et comme vos remarques étaient pertinentes! — j'ai reçu plusieurs lettres dans lesquelles on me blâmait de ne pas avoir traité un sujet canadien. Il y a quelques années, à Paris, j'ai publié un livre canadien[4]. On m'écrivit à cette époque que, ayant le privilège de vivre en France, il était pour le moins bizarre que je choisisse un sujet canadien alors que tant d'écrivains du pays, qui n'avaient pas, eux, l'avantage de voyager, devaient se contenter de décrire ce qu'ils voyaient, etc., etc. Pour un peu, on m'accusait de leur enlever le pain de la bouche! La Fontaine nous a appris que l'on ne peut satisfaire tout le monde et son père[5].

Je vous remercie encore une fois, et veuillez me croire votre très dévoué,

Alain Grandbois

P.S. Puis-je vous dire que votre page du *Droit*[6] est très bien faite? Et vous le dire sans que vous m'accusiez de flatterie. (Car ça n'est guère mon genre.) Elle m'a appris l'existence d'un vrai poète, Marchand[7]. Et d'un bon critique. Son nom, je vous le donne en mille.

G.

141

À Roger Duhamel[1]

Montréal, le 15 janvier 1942.

Cher M. Duhamel,

Permettez-moi de vous remercier très vivement — et je m'excuse de ne pas l'avoir fait plus tôt — de l'article si généreux, et si compréhensif, que vous avez bien voulu accorder à *Marco Polo*, l'été dernier, dans vos colonnes du *Canada*[2]. (Il va de soi que je fais la part des louanges que vous aviez l'amabilité de m'y adresser, mais elles m'ont fait plaisir, quoique je ne sois pas né vaniteux!) Mais je suis sûr que votre chronique n'a pas été étrangère à la décision subséquente du jury du Prix David[3], ce dont je vous suis fort reconnaissant, quand ce ne serait que pour des motifs d'ordre matériel[4]. Car il faut aussi manger.

Merci encore. Et veuillez croire à ma gratitude. Et que l'année nouvelle vous apporte toutes les joies.

Alain Grandbois

142

À Gérard Morisset[1]

Montréal, mardi [8 septembre] 1942.

Mon cher Gérard,

Phil[2] t'avait dit que je devais te faire parvenir le dossier Fraser[3] la semaine dernière. Mais j'ai été souffrant, et je me rétablis à peine d'une crise de rhumatisme qui m'a tenu éloigné de toute activité, si j'en excepte cependant certains mouvements de l'esprit fort naturels, mais très inutiles, qui me portaient à blâmer en termes crus l'attitude des dieux qui règlent nos destins. — La crise est terminée, le travail promis le sera également dans quelques jours, et tu le recevras sans aucun doute avec une joie délirante. Je t'en préviens amicalement, car à nos âges, tous les chocs, de nature heureuse ou malchanceuse, risquent d'être fatals!

Il se passe peu de nouveau à Montréal. (Enfin que je sache.) Phil, pour des raisons extrêmement intimes que tu n'es pas sans connaître, joue au pendule, et se promène alternativement de l'optimisme le plus aigu au plus sombre désespoir. Je me suis permis de lui conseiller de ne pas cultiver un complexe faustien, — Ah, ce Docteur — lequel peut être aussi nocif que ce complexe bien connu d'un autre Dr. du nom de Freud, de se coucher sagement en pensant qu'il n'a pas atteint l'âge des Patriarches, de cultiver la petite sans heurts, et de s'alimenter sainement. Il m'a regardé comme si j'étais un habitant de la planète Mars, je n'en ai pas été autrement surpris, je sais l'inutilité des conseils. Enfin... Mais Phil souffre d'avoir trop d'imagination.

Tu sais sans doute que Roger Duhamel vient de quitter *le Canada* pour *le Devoir*[4]. Edmond T.[5] a avalé galamment la pilule, mais il a dû la trouver amère. Deux jours plus tard, le Chevalier Guillaume[6] annonçait son prochain départ pour

Londres, où la B.B.C. venait de lui offrir une situation, qu'il a acceptée. Cette seconde pilule n'était pas moins amère. Au téléphone, Edmond m'a dit: «Je ne sais plus où donner de la tête, je vis sur mes nerfs, je ne me soutiens plus qu'avec du Scotch.» Or, E. est un type qui n'a jamais commis d'excès dans ce sens-là. Je lui ai répondu posément (car je suis un donneur de conseils, que je n'applique jamais pour moi-même, hélas) qu'un homme seul pouvait à la rigueur chercher quelque soutien, pour un certain temps, dans quelques bouteilles de Scotch, mais que la partie n'était pas égale, car le certain temps passe, et l'habitude est prise, et que les bouteilles sont trop nombreuses et qu'elles finissent toujours par avoir raison de soi, surtout au moment où l'on commence à perdre sa propre raison. — Mon argument n'a pas semblé l'impressionner outre mesure.

Fais mes hommages à Jacqueline[7]. Si tu vois le major René[8] (mais je fais peut-être une gaffe, il doit être maintenant colonel) porte lui mes amitiés.

Sois doux et patient. Et crois en mon amitié.

Alain Grandbois

143

À Jacques Rousseau[1]

Dorion-Vaudreuil. [4 janvier 1943]

Mon cher Jacques,

C'est en trois temps, et bien marqués, comme dans les tragédies grecques. D'abord, je te remercie très sincèrement de l'envoi de tes livres. Je dois t'avouer que certains d'entre eux ne sont pas sans m'effarer, car je n'ai aucune culture scientifique. Mais j'ai goûté avec le plus vif plaisir certaines parties (car toutes ne me sont pas accessibles) de la *Botanique canadienne* et de ta biographie du docteur Crevier[2]. Je ne te parlerai pas, bien que tu

les proclames élémentaires, de tes notions de génétique[3], qui sont pour moi du plus pur sanscrit. (Car enfin, comment veux-tu que je sache ce que sont des gamètes?) Ensuite, je t'apporte mes plus sincères félicitations au sujet de ta nomination à la Société Royale[4]. Cela fait doublement plaisir parce que tu mérites cet honneur plus qu'aucun.

Enfin, permettez-moi de vous apporter, à ta femme[5] et à toi, mes meilleurs vœux de bonheur et de succès pour l'année qui commence.

Merci encore.

Amicalement,

Alain Grandbois

144

À Marcel Dugas[1]

Vendredi [19 février 1943].
[Dorion-Vaudreuil]

Mon cher ami,

Les deux lettres que vous avez écrites à Marg.[2] nous ont, pourquoi ne pas le dire, assez étonné. M., je crois, vous avait répondu, et remercié. Et en plaisantant! «Mon silence» n'est dû qu'à une inclination naturelle, que vous connaissez trop bien, qui me porte à remettre au lendemain ce que je devrais accomplir le jour même. Et aussi, à mes ennuis du moment. Je vis depuis quinze jours sans domicile réel. À Dorion-Vaudreuil, tous mes bagages sont faits, mais je n'ai encore rien trouvé à Montréal. De sorte que je passe mon temps dans les gares, ou chez des amis, ou à la recherche d'une chambre, ou même à Saint-Sulpice, que dirige Nadeau[3] avec une inflexibilité qui n'a rien à voir avec les idées révolutionnaires dont il

faisait montre, il y a dix ans, à Paris. Ces idées révolutionnaires n'étaient que des idées réactionnaires... Enfin!

Vous avez fait un livre[4] extrêmement souple, et nuancé, et dont je goûte beaucoup la langue et aussi cette fantaisie que vous semblez vouloir me nier. J'ai beaucoup aimé ce que vous dites de moi en général. (Soyez assuré que je fais la part des compliments!) Mais j'ai infiniment apprécié que vous disiez de moi que ma «personnalité» n'est guère commode[5]. Vous n'auriez pu me faire davantage plaisir. (Une restriction: le sein de la belle et blonde amie va scandaliser tous nos grands-prêtres canadassiens[6]. Ce n'est point nous, mon cher et vieil ami, qui manquons de fantaisie, mais c'est le public que votre livre est susceptible d'atteindre.) J'ajoute que la dernière phrase de votre avant-propos[7] est une des plus belles choses littéraires que j'ai jamais lues. Vous avez là deux images extraordinaires de vérité et de poésie.

Je vous remercie. Et cessez de toujours soupçonner la loyauté de mon amitié.

Alain G.

145

À Victor Barbeau[1]

Montréal, le 17 février 1944
1452 Union.

M. Victor Barbeau
Montréal.

Mon cher Barbeau,

Il est difficile de parler de la France en vingt lignes. Surtout dans les circonstances actuelles. Il faudrait des pages et des pages, ou ne rien dire. Mais pour que vous ne croyiez pas trop à

une mauvaise volonté trop soutenue de ma part, je vous adresse ce «topo[2]», qui dépasse légèrement les limites imposées, et que je soupçonne d'ailleurs, sans y rien connaître, assez mauvais comme publicité. — S'il peut vous servir, tant mieux!

Je me fais de plus en plus ours. Je deviens dégoûté de tout. (Et de moi-même.) Vive la caverne! Mais il n'y a plus de cavernes. Et les peaux de bêtes ne se trouvent plus qu'à New York, sur la cinquième, et tous les tomahawks reposent dans les musées, et les dernières viandes crues sont rationnées. Et il faut continuer de vivre. (Mais de fait, pourquoi le faut-il?).

Bien amicalement,

Alain Grandbois

146

À Émile-Charles Hamel[1]

[15] Juin 1944.

M. Émile-Charles Hamel
Montréal

Mon cher Hamel,

Permettez-moi de vous remercier très sincèrement de la chronique que vous avez bien voulu consacrer aux *Îles d l n* dans le *Canada*[2] de l'autre lundi. — Il y a là cependant un point qui ne laisse pas de me gêner. Comment diable puis-je vous féliciter d'un travail dans lequel vous me témoignez tant de sympathie, et qui renferme des louanges aussi flatteuses? Ce serait m'applaudir moi-même, ce qui n'est ni dans mon caractère, ni dans mes goûts. Cependant, cette part du feu étant faite, je dois très naïvement vous avouer que vous m'avez donné le plus grand plaisir. Un plaisir qui ne tient pas de la

vanité, je vous le répète, mais de la réalité d'une voix *extérieure* qui semble comprendre et approuver — ou tout au moins ne pas condamner. Car vous savez aussi bien que moi que nous souffrons tous, à des degrés divers, de cette inquiétude indéracinable que les gentils psychiatres de notre époque exploitent sous le terme très bien connu de complexe d'infériorité. (Freud avait sans doute du génie, mais il ne s'est jamais douté du massacre qu'il allait provoquer dans la langue française !)

Donc, merci encore, et soyez assuré de ma gratitude,

Alain Grandbois

147

À Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Mercredi [12 juillet 1944]

Ma chère maman,

Je suis installé à « Belœil ». Je dis installé, mais c'est une façon de parler, car tout est un peu primitif. Ma chambre est de la grandeur de celle de Philomène[2] à Saint-Casimir. De sorte que les grandes réceptions n'achèveront pas de me ruiner ! La nourriture est convenable, sans plus. C'est le petit hôtel canadien dans un petit village canadien. Belœil me fait beaucoup penser à Saint-Casimir, en plus joli parce que la rivière est plus belle. Je pense qu'ici je pourrai bien travailler[3]. Mais je n'y voudrais pas passer mon existence.

Dites à Madeleine que j'ai reçu son manuscrit[4]. J'aurais voulu le voir bien avant de quitter Montréal, mais elle me l'a fait parvenir plus tard qu'il n'était convenu. J'ai été très pris ces jours derniers par mes affaires et mon déménagement, de sorte qu'il lui faudra attendre au moins une semaine avant que je le lui renvoie.

Rien de nouveau.

J'inclus dans ce mot deux lettres que j'ai reçues. Mais j'aimerais que vous me les renvoyiez. J'espère que vous avez reçu *Désespoir de vieille fille*[5].

Je vous embrasse et je vous aime de tout mon cœur.

Alain

P.S. Il y a aussi un article pour Mark, à propos de peinture. Voulez-vous le donner à Jeanne, qui le lui remettra.

A.

148

À Roger Duhamel[1]

Le 15 juillet [1944].

Bonjour, homme.

Homme, veux-tu me rendre un léger service. Me faire parvenir certains journaux canadiens, le tien[2], *le Canada*, le *Devoir*, la *Gazette*, qui paraîtront le lendemain du jour de votation[3].

Mon voyage m'a fatigué. La chaleur est intense, il faut respirer à petits coups pour ne point se brûler les poumons.

Mes hommages à Hélène[4] Sois bon.

Alain Grandbois

General Delivery
Provincetown, Mass. U.S.A.

149

À Roger Duhamel[1]

Août [1944]

Mon cher Roger,

Merci ami, j'ai tout reçu, et je constate avec joie qu'outre ta rare vertu de l'exactitude, tu possèdes aussi celle de la diligence pour les petits services, lesquels sont le plus souvent plus ennuyeux à rendre que les grands. (Sans allusions aux Cinq[2].) Et pour cela, lors de ton dernier soupir, ou râle — au choix — tu rejoindras d'un bond, d'un seul jet, le Septième Ciel, où tu prendras place à quelque petite droite du Père. Notre «magnifique victoire[3]» m'eut exalté davantage si je n'avais été durant dix ou quinze jours, malade comme une douzaine ou deux de chiens, de sorte que mes vacances ne m'ont guère profité, comme disent les mères de famille. En plus Provincetown n'est plus le même, et la vie y est devenue d'une cherté redoutable et extravagante[4]. Je n'y reviendrai plus.

M. se joint à moi pour vous adresser à tous deux nos meilleures amitiés.

À bientôt, et sois toujours bon dans le sens du meilleur Parti[5].

Alain

150

À Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

[26 août 1944]

Ma chère maman,

J'espère que vous vous reposez *complètement*, que votre séjour à «l'Hôtel[2]» ne vous ennuie pas d'une façon intolérable. D'ailleurs, votre supplice achève, et je vous reverrai à la maison,

inquiète et trottinante. Je serai de retour lundi ou mardi. Le temps est médiocre. Cela manque de soleil.

Je vous embrasse.

Alain

151

À Victor Barbeau[1]

Montréal, octobre 44.

Mon cher Barbeau,

Votre visite à Québec m'a très touché, et je vous en remercie profondément. Mais je vous dois des excuses. Je vous ai reçu de façon peu courtoise, sans vous inviter à vous asseoir un moment, sans vous présenter à ma famille, qui vous connaît d'ailleurs de réputation. Cependant je sais que vous me pardonnerez ces manques. Car il me faut vous dire que la mort de ma mère[2] m'a bouleversé, j'étais très lié à elle, je l'aimais plus que je n'ai jamais aimé personne. Et aussi, quand vous êtes venu, je n'avais pas dormi depuis plus d'une semaine. J'étais comme un somnambule, un automate. Merci encore, et de tout cœur. Et à bientôt.

Alain Grandbois

152

À Victor Barbeau[1]

Montréal, le 14 mai 45.

Mon cher Barbeau,

Vous n'auriez pu me faire don plus magnifique que l'envoi de vos *Cahiers*[2], et vous n'auriez pu me faire plus grand plaisir.

Car si je n'ignore pas que la collection en est devenue très rare — mais je ne suis guère bibliophile dans le sens de la seule rareté — je sais surtout, parce que je viens de lire chacun de ces *Cahiers*, ce que vous y avez mis de jeunesse, de courage, de dureté logique, de rigueur insolente et juste, de talent fichtre si personnel, qu'il ne doit rien, même aux meilleurs pamphlétaires que je connaisse.

Il me faudrait communiquer avec vous, vers la fin de cette semaine, au sujet de cet article dont je vous ai parlé. Il est en partie terminé, mais il me manque certains détails que vous pourriez me fournir. Demain, mercredi et jeudi, *je déménage*[3]. Plaignez-moi!

Merci encore, et à bientôt je l'espère.

Alain Grandbois

153

À Roger Duhamel[1]

[Automne 1945]

Bonjour Roger la Honte[2],

Je viens de recevoir ton article[3], qui m'a fait le plus grand plaisir. Et je t'en remercie de tout cœur. J'espère que dès mon retour à Montréal, nous pourrons nous rejoindre pour célébrer la victoire de ton chef[4].

Je me porte fort bien. Je fais la pêche et la chasse. Petite pêche et petite chasse. Mais ça donne l'illusion de...

Mes hommages à Hélène, et crois à mon amitié.

Alain Grandbois

154

À Marcel Dugas[1]

Montréal. Janvier 46.

Mon cher ami,

D'abord je dois, comme toujours hélas!, m'excuser du retard que j'apporte à vous répondre. J'ai passé deux semaines à Québec, où tout était assez triste, j'ai rapporté certains lambeaux de cette tristesse à Montréal, et je me suis tapi dans ma tanière. De sorte que j'ai tout négligé.

Ensuite, je dois vous remercier de m'avoir prévenu du *Passage de l'Homme*[2], et je m'étonne que vous puissiez imaginer que j'en sois fâché. Au contraire, vous me rendez là un très grand service, et j'aurais été très embêté de me servir d'un titre qui appartient à un autre, même si les Goncourt ne l'avaient point couronné. À ce propos, c'est un double remerciement que je vous dois, car je me rappelle l'aventure d'*Avant le déluge*[3], que vous m'avez évitée aussi. Mon cher, je suis votre Moïse, vous me sauvez des eaux! Pour être plus sérieux, vous me sauvez d'un certain ridicule, ce qui est bien plus grave. Mais entre nous, avouez que je n'ai point de chance avec mes titres.

Et ensuite encore, je vous remercie pour Marguerite et moi de la charmante invitation de Bérengère[4], que nous acceptons avec le plus vif plaisir, pour la date qui vous conviendra, car je ne crois pas que je sois obligé de retourner à Québec, sauf imprévu, avant quelques semaines. Donc, à votre choix.

J'ai aperçu votre ami Barbeau l'autre jour au restaurant Pierre[5]. Il semble complètement remis de sa mauvaise alerte de l'automne dernier, et sa cravate à pois, de dernier chic, semble prophétiser de belles saisons frissonnantes de jeunesse et d'optimisme.

Et vous mon cher ami, comment la vie vous traite-t-elle? Vous soignez-vous un peu, au moins? Il le faut, les temps sont

ingrats, et pour ma part, je ne me sens pas le besoin d'escalader la plus haute montagne du monde pour apercevoir les premières paupières mauves du crépuscule.

À bientôt. Et tout à vous.

Alain G.

155

À Marguerite Brosseau[1]

Montréal, le 6 mars 1946.

Mademoiselle,

Je vous dois quelques centaines de mille excuses pour n'avoir pas répondu plus tôt à votre si charmante et si amicale invitation[2]. Et vous m'en voyez tout à fait navré. Mais aussi, permettez-moi de me disculper. J'ai retardé le moment de vous répondre parce que je conservais l'espoir de pouvoir accepter cette invitation. Ma santé, qui est extrêmement médiocre, paraissait s'améliorer, ces derniers temps. Mais ce n'était qu'illusions. Si je m'engageais vis-à-vis de vous pour une date fixe, ce serait tenter la chance du joueur. Et je ne crois plus, hélas, ni à la chance, ni au jeu. Il m'est déjà arrivé d'être obligé de me «décommander» la veille, et c'est fort ennuyeux.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi, et je regrette d'autant plus mon abstention obligatoire que des écrivains que j'estime beaucoup, comme Panneton, Desrosiers, Rina Lasnier m'ont fait le plus grand éloge de votre public, de sa sensibilité et de sa très grande compréhension. Je souhaite cependant que vous ne considériez pas ce refus comme définitif et perpétuel. Le soleil viendra avec le printemps, l'été. Peut-être pourrons-nous alors arranger quelque chose pour l'automne ou le début de l'hiver?

Je vous remercie encore et veuillez me croire votre très dévoué,

Alain Grandbois

156

À Victor Barbeau[1]

Montréal, etc... [Fin mai 1946]

Monsieur Victor Barbeau
de l'Académie canadienne-française
À Montréal

Mon cher Barbeau,

Vous êtes un homme selon ma fantaisie, c'est-à-dire selon mon cœur, mais je ne puis aller vous voir vendredi, cela m'est rigoureusement impossible. Et puisqu'il vous faut tout savoir, c'est que j'aurai, entre vendredi et samedi, 46 ans, et que, M. et moi, nous avons établi déjà une sorte de convention qui veut que nous célébrions nos anniversaires seuls tous les deux, dans une gaieté factice naturellement, car chaque année ajoutée de plus à nos âges n'est pas la chose la plus rigolote du monde. Vous comprendrez, vous m'excuserez, je verrai Chauvin[2] jeudi, je serai chez vous samedi, et M. qui me charge de vous remercier, Lucile[3] et vous, viendrez dimanche, si le temps n'est pas à la tornade, au raz de marée, ou aux tremblements de terre.

À très bientôt, mon cher ami. Si j'étais évêque, je vous bénirais. Mais je ne suis même pas sous-diacre. Et continuez d'être bon.

Alain Grandbois

157

À Victor Barbeau[1]

Samedi, [8] août [1946].

Mon cher Victor Barbeau,

Êtes-vous fâché vous aussi? Vous ai-je blessé? Des esprits jaloux vous ont-ils fait entendre, par glissements, par insinuations, par l'intermédiaire de petites larves insignifiantes, mais grouillantes, que j'étais votre ennemi, l'homme impossible, et très infréquentable?

Sans doute, je suis doué de tous les péchés d'Israël, et des autres. Et je me suis gorgé, et je vous l'avoue sans trop de fausse honte, de tous ces péchés d'Israël, qui possédaient la peau fine et blanche, la cuisse alerte et l'œil romantique. C'était dans ma jeunesse, que je ne regrette que pour ne pouvoir plus la recommencer. Le reste m'est égal, et l'âge, qui me diminue, je l'accepte avec une grande philosophie. — Les raisins verts, etc... — en somme, comme il faut se faire une raison, je me suis fait, et je continue de me faire, chaque jour, une petite raison, à ma taille, et bien sur mesure[2], une petite raison à moi. Et je suis ainsi à peu près tranquille.

Pour parler de choses moins sérieuses, voici un chèque de ma sœur Madeleine, signé depuis plus d'un mois, pour *Liaison*[3]. Une autre sœur à moi[4] devait m'en fournir un plus nourri, je l'attendais, il n'est pas venu, il viendra, j'en suis sûr, mais comme il tarde vraiment trop. — J'aurais voulu vous envoyer les deux ensemble, pour un peu vous encourager! — Je me contente de.

J'ai vu Dugas. Je l'ai trouvé diminué et vieilli. Il était fâché lui aussi, beaucoup contre vous, un peu, bien qu'il ne l'ait jamais avoué, contre moi. À propos de la «Familiale», et de sa dernière causerie[5]. J'ai tenté de lui expliquer que vous n'étiez pour rien dans la maigreur de l'assistance. Il a semblé comprendre. Nous avons passé une journée ensemble. Il avait soudain des absences

de mémoire, des arrêts de mots. Je pense qu'il est très atteint, je pense qu'il est assez foutu.

Soyez heureux dans votre campagne, continuez de faire votre petit dictateur, avec du charme pour les belles voisines, et soignez-vous bien. Car nous vieillissons.

Permettez-moi de baiser d'une façon extrêmement élégante et très talon rouge, l'un des dix doigts de votre femme Lucile.

Alain Grandbois

158

À Guy Sylvestre[1]

Le 19 octobre 1946.

Monsieur Guy Sylvestre
Ottawa.

Mon cher Critique,

Les dieux ont chargé les hommes de lourds dons précieux, qu'ils se sont empressés de rejeter avec la plus grande désinvolture. La malheureuse aventure de P.[2] ne tient pas du manque des dieux. Que puis-je vous dire de plus?

Je vous remercie de l'attention que vous voulez bien me porter, et j'accepte avec joie l'invitation que vous me faites de vous donner quelques poèmes pour votre *Revue*[3]. Mais il faudrait qu'ils paraissent avant la fin de cette année, car je suis en pourparlers avec une maison d'édition de Montréal[4], qui doit, si cela s'arrange naturellement, les publier tout au début de la saison prochaine.

Autrement, j'imagine que cela serait assez délicat. Et il y a autre chose aussi. Vous me parlez dans votre lettre[5] des *Îles de la nuit*. Les poèmes qui composent ce manuscrit que devait

publier P.[6], sont plus durs, plus hermétiques que ceux des Îles. Mais pourquoi pas?

Je vous ferai parvenir, dans le milieu de cette semaine, quelques-uns des poèmes de *Rivages de l'homme*[7]. Si vous les publiez, je sais que, comme vous me le promettez, vous y poserez votre attention. J'attache beaucoup d'importance au jeu de la typographie, à une nette composition.

Soyez sûr de mon estime intellectuelle,

Alain Grandbois.

Alain Grandbois, 2151, avenue Lincoln, Montréal.

159

À Victor Barbeau[1]

Montréal, le 5 nov. [1946]

Mon cher Barbeau de la Barbotière[2]

Je n'ai reçu votre lettre du I^er^ que ce soir
Le 5 de ce mois de novembre
La poste se fout des solitudes pulmonaires
(pulmonaires est pour la rime naturellement)
Et des repos «pleurésiques» et de nous tous en somme
Elle nous a trompés elle nous a trahis c'est une grande putain [véritablement
N'en parlons plus n'en parlons plus
Pour aller vous voir c'est impossible
Margharita loge deux fils une fille un neveu[3]
Je pars pour Québec demain soir
Afin d'améliorer une situation qui ne tient qu'à quelques fils
Tout cela n'a aucune sorte d'importance

Sauf pour
Ne pas s'abandonner soudain ne pas crouler ne pas abandonner
Il n'y a jamais eu d'invitation qui m'ait plus tenté que la vôtre
Votre accueil cordial rieur votre sens de la vie courageuse
Et cet entêtement que vous avez de garder ceux du choix du [vôtre
Malgré ces idées qui nous séparent comme... mais comme [quoi?
(Je ne fais jamais de signes pour l'amitié les signes étant [inscrits partout)
Alas alas nous n'irons pas froisser dans vos sentiers les feuilles [mortes
J'adore le dernier automne plus que tout
Serez-vous encore
À la Barbotière la semaine prochaine
Nous irions vous voir et vous tenterez de nous faire rire
Ou nous tenterions de vous faire rire
Nous vous aimons beaucoup parce que vous êtes un type [propre très rare
Au musée, mon cher ami, au musée!

Mon cher Victor B.,

C'est J. Chauvin[4] qui m'a dit, il y a déjà trois semaines, que vous étiez malade. Il y a eu également, et dans le même temps, une séance de l'A. C.-F.[5] La séance a été miteuse, et mon inquiétude était grande, non pour l'A. C.-F., mais pour votre état de santé. J'ai téléphoné, deux ou trois fois à votre maison, en ville, mais la communication était «engagée». Je vous croyais à Montréal, je croyais que vous continuiez d'être le bavard charmant, malgré les «choses pleurales», que vous êtes d'habitude. (Que vos rebuts de pleurésies ne vous enlèvent pas votre sens d'ironie, d'humour!) — Je suis allé chez

Rocarri[6], par deux fois, le vendredi. Vous n'y étiez pas. Ne nous attendrissons pas, ne pleurons pas, votre heure — l'HEURE — n'est pas venue. Écrivez-moi un mot, je reviens de Québec vendredi soir. — Et dites-moi si vous venez à ce déjeuner du samedi pour Duhamel[7]. Et si des invités étrangers à l'Académie sont admis.

A. G.

M. aimerait voir Duhamel.

160

À Victor Barbeau[1]

Le 12 nov. 46.

M. Victor Barbeau
Montréal

Mon cher ami,

Je devais vous écrire plus tôt pour cette fin de semaine, à la Barbotière, qui a été parfaite, malgré votre sens inné de la dictature, du commandement. Mais vous avez réussi de camoufler, de voiler ce mauvais instinct, et vous avez été l'hôte magnifique!

J'aurais aimé vous voir, pour vous remercier de vive voix, mais je dois partir pour Québec demain, et je ne sais qu'en j'en (*qu'en j'en*, quel français, bon dieu?) reviendrai. Je vous ferai signe. Mes hommages à Lucile votre femme, qui a un sourire que j'aime beaucoup[2].

Alain Grandbois

161

À Simone Routier[1]

Le 11 décembre 1946.

Ma chère Simone,

Dugas me demande de t'écrire pour te remercier des fleurs magnifiques — je les ai vues — que tu as eu la générosité, et la bonté, de lui envoyer. Il se meurt lentement[2]. Et c'est affreux. Il espère cependant. Il s'accroche aux moindres mots, aux plus petits regards d'espoir. Mais dans la nuit, quand il est seul, il doit comprendre. Il attend le jour, et les visites, et la rumeur du monde pour retrouver une sorte de plain-pied qui lui échappe sans cesse. Et cela doit être encore plus affreux. Il faudrait mourir jeune, d'un coup. Je vais voir Dugas tous les jours. Mais ce n'est pas Dugas que je vois, c'est une sorte de vieillard anonyme qui hoquète et qui vomit. Et qui se défend. Mais qui est encore lucide. Avec la lucidité que pourrait avoir un ouvrier, un paysan, n'importe qui. Et d'autres brèves lueurs. Sa grande joie, — et plus que mes visites — ç'a été tes fleurs. Et ensuite une lettre de M. Lanctot[3].

Il a été, il y a une semaine, tout à fait mourant. On lui a donné l'Extrême-Onction. Dimanche, il s'est confessé et a communié. Je ne te dis pas ces choses pour ou contre. Je sais que tu es très croyante. Comme tu as bien connu Dugas, et que les êtres comme toi s'inquiètent du salut de chacun, sois rassurée. (Il n'y a aucune espèce d'ironie dans ce que je t'écris. Il y aurait beaucoup d'envie, au contraire. Car je ne suis pas un être comme toi, et je le regrette. *Je n'ai pas trouvé la voie*! je te raconte cela simplement, et sans pathétique, veuille bien me croire.)

Si maintenant tu lui écrivais un petit mot, d'encouragement, de lumière, je suis sûr que cela lui ferait encore du bien. Ne lui parle pas de Dieu, avec qui il est réconcilié, mais du

soleil, des fleurs, du printemps, de n'importe quoi, ma chère Simone, qui tienne à la jeunesse. Il n'en sera jamais sorti que pour mourir. Beaucoup de poètes sont ainsi.

Dis-lui que je t'ai remerciée de sa part. Il se méfie de moi, qu'il connaît comme l'être le plus négligent au monde. Cela ne t'empêche pas non plus de m'envoyer un petit mot.

Alain G.

2151 Ave. Lincoln
Apt. 5A. Montréal

162

À Victor Barbeau[1]

QUÉBEC QUE JAN 8/47 — 905PM
VICTOR BARBEAU
109 CÔTE ST-ANTOINE, MONTRÉAL, QUÉ.

SERAI MONTRÉAL DEMAIN SOIR VOUS TÉLÉPHONERAI.

GRANDBOIS

163

À Earle Birney[1]

[Printemps 1947]

Monsieur,

Je dois d'abord m'excuser de vous écrire en français. Ce n'est point par des <illisible>. Je connais l'anglais pour le lire très couramment (je lis à peu près autant de livres anglais que

français), mais souffrant peut-être d'un léger complexe d'infériorité, je n'aimerais pas très particulièrement, vis-à-vis de vous, confondre le *shall* et le *should*, et commettre des fautes élémentaires de grammaire.

Si je me permets de vous envoyer ces poèmes[2] — extrêmement en retard — mais je suis toujours en retard — c'est que vous avez eu la très grande gentillesse, par M. Waddington[3], dont je vous envoie la lettre — de me les demander. Je vous inclus dans le même temps une photo de moi. Ce n'est point par vanité ni par orgueil. J'ai 46 ans, j'ai passé 20 ans à courir le monde. De Paris à Moscou. Ces poèmes que je vous envoie n'ont naturellement pas été publiés en librairie.

Je vous demanderais cependant, cher Professeur, si vous croyez les publier, et si vous [ne] les publiez pas, sachez bien, que je ne vous en tiendrai pas rancune, ils sont très ésotériques, très peu populaires — et si vous aviez un jour à les faire traduire dans votre langue, de laisser en regard l'original.

Je demeure votre très dévoué,

Alain Grandbois

164

À Simone Routier[1]

Le 1er avril 1947.

MOA 396 18 NL=MR MONTRÉAL QUÉ 1

SIMONE ROUTIER, ARCHIVES CANADIENNES = OTTAWA

FÉLICITATIONS[2]. SUIS HEUREUX ET FIER DE TE COMPTER PARMI NOUS. VOTE TRIOMPHAL POUR TOI. LA POÉSIE RAMASSE SES FIDÈLES.

ALAIN GRANDBOIS

165

À Michel Champagne[1]

Montréal, le 28 avril [1947].

Monsieur le Secrétaire
Concours littéraire et scientifique
Québec

Monsieur,

J'ai l'honneur de soumettre au jury du Concours littéraire un livre de poèmes intitulé *Les Îles de la nuit*, publié le 9 mai 1944, dont je vous fais parvenir six exemplaires par colis postal.

J'attends un certificat de naissance que je vous adresserai dès que je l'aurai reçu.

Veuillez me croire votre tout dévoué,

Alain Grandbois
2151
Lincoln Ave
Montréal

166

À Guy Sylvestre[1]

Montréal, le 16 mai 4[7].

Mon cher Sylvestre,

Quand vous m'avez annoncé que vos *Gants du Ciel* ne paraissaient plus[2], j'en ai été très sincèrement désolé. Mon premier geste a été de comprendre que mes poèmes ne seraient pas publiés chez vous. Mais j'ai compris tout de suite que vous perdiez votre Revue, c'est-à-dire une petite partie de votre jeunesse, de votre enthousiasme, de vos espoirs. J'ai voulu vous

écrire, pour vous en dire tout mon regret. Désintéressé tout à fait, je vous prie de le croire. — Je vous remercie de m'avoir envoyé cet article belge[3] —. Mais écrire une lettre pour moi est une sorte de supplice insensé. Je pense tous les jours aux lettres que je dois écrire, aux lettres de gratitude et d'amitié, elles me torturent sans que je puisse me délivrer d'elles, ce sont des lettres-fantômes que je ne puis poursuivre dans le mot, sur du papier. Notre vieil ami Dugas aurait pu vous dire beaucoup de choses à propos de moi, à ce sujet. Nous avons tous des vices. Mon vice principal est une répugnance totale et complète non pas à l'art mais à l'exercice normal de l'épistolaire.

Je vous remercie et veuillez me croire votre dévoué,

Alain Grandbois.

Si vous avez l'occasion de passer par Montréal, envoyez-moi un petit mot, nous pourrions déjeuner ou dîner ensemble. Mais un petit mot l'avant-veille. (Je n'ai pas d'appareil téléphonique).

A. G.

167

À Victor Barbeau[1]

Quatre jours plus tard.
[Mont Saint-Pierre, le 22 juillet 1947]

Mon cher ami,

Je suppose que tout est rentré dans l'ordre et que vous jouissez maintenant de votre ravissante petite maison de campagne. Je suis sûr aussi que Lucile est complètement remise, que ses forces se retrouvent au soleil, à l'air pur.

La Gaspésie est un beau pays — il y en a de plus beaux — et la vie y est d'une cherté remarquable. De sorte que nous

retournons à Québec cette semaine. J'y passerai une dizaine de jours, à 127 Grande-Allée.

Soyez toujours bon, et continuez d'être parfois injuste. À la réflexion, c'est un excellent composé, qui en vaut bien d'autres.

Mes amitiés à Lucile et à vous.

Alain Grandbois

168

À Victor Barbeau[1]

[20 septembre 1947]

Mon cher Barbeau,

Il n'y a rien à dire. C'est ridicule et niais. L'art dit moderne facilite malheureusement ce genre de sottise[2].

À bientôt,

Alain Grandbois

169

À Jacques Rousseau[1]

Montréal, le 22 nov. 47.

Mon cher Jacques,

En effet, les petits-fils du grand-père Louis-Eugène Rousseau[2] ne sont guère conformistes. Pour ma part, j'en ai souvent souffert. Mais je veux persister à croire qu'un certain sentiment de liberté — très soigneusement cultivé — vaut tous les ennuis.

Je suis navré de t'avoir dérangé inutilement. Et je m'excuse aussi de mon retard. J'ai dû passer cette semaine quelques jours hors de Montréal.

J'espère avoir le plaisir de te voir bientôt.

Amicalement,

Alain Grandbois

170

À Lionel Groulx[1]

Montréal, le 16 décembre 47.

M. le Chanoine,

Voici ce mince chèque pour votre belle Revue[2]. J'aurais aimé prendre rang parmi vos Mécènes, mais je suis à peu près pauvre, et cela serait aux dépens de mes créanciers. Permettez-moi cependant de profiter de cette occasion pour vous exprimer toute l'estime et toute l'admiration que je vous porte. Je ne partage pas la plupart de vos idées. Mais j'admire précisément, chez les êtres que je respecte, les vertus que je ne possède pas. Vous êtes un grand apôtre, je suis un «asocial». Le monde ne m'a jamais fourni, jusqu'ici, que des formules de désespoir. J'ai tenté de me créer un univers à part, dans quoi je tente de vivre, ou plutôt, de supporter la vie. Vous avez la foi, vous êtes altruiste, généreux. Je suis un égocentrique. Mais soyez assuré que personne ne peut me blâmer plus que je ne le fais moi-même. Et peut-on changer la couleur de ses yeux, la composition de son sang?

Pardonnez-moi de vous apporter ces brèves confidences, qui peuvent vous sembler incongrues — je n'en ai d'ailleurs guère l'habitude — mais je n'oublie pas aussi que vous êtes prêtre, et croyez à mon entier dévouement.

Alain Grandbois
2151 Ave Lincoln
apt. 5A
Montréal

171

À André Cordeau[1]

Le 28 juin 1948

Le Père Cordeau
Montréal

Mon Révérend Père

Vous avez raison[2]. Et vous savez avoir raison avec quelque ironie. Que je sais goûter d'ailleurs. Mais pardonnez-moi. Je vous adresse, par ce même courrier, le «Né à Québec» corrigé. Je me fais aussi le plaisir de vous envoyer un exemplaire des poèmes que je viens de publier[3]. Je ne tiens pas à vous parler de la façon dont on me les a imprimés.

Veuillez me croire votre très dévoué.

Alain Grandbois

172

À Lionel Groulx[1]

Le 28 juin 1948.

M. le Chanoine,

Vous m'excuserez sans doute — car je connais votre générosité — de n'avoir point renouvelé mon abonnement, plus tôt, à votre belle *Revue*[2]. J'ai été absent, souffrant, et pris aussi par un tas de petites choses très idiotes, qui permettent de manger une fois ou deux le jour.

Je me permets de vous adresser par le même courrier des poèmes[3] qui ne sont point tellement réjouissants.

Veuillez me croire votre très obligé.

Alain Grandbois

173

À Rina Lasnier[1]

Le 15 juillet 1948
Québec

Ma chère poétesse, je m'excuse de ne pas vous avoir répondu plus tôt. D'abord, je ne réponds jamais, ou presque, aux lettres. C'est maladif chez moi. Aussi, j'ai été assez souffrant, et dans ces moments noirs, je suis comme l'animal, la bête, je me tourne vers le mur, je ne veux plus voir personne, je n'entends plus personne. Refuge ou prison. Tort ou raison. Il n'importe pas beaucoup.

Je vous remercie de votre gentillesse et de votre générosité. Cependant, je dois vous dire que le sentiment de la mort — de notre mort à tous, charnelle, et surtout et par-dessus tout de notre mort d'âme — me hante beaucoup plus que «l'impuissance de l'homme», laquelle ne m'importe pas. Je ne crois ni à l'impuissance, ni à la puissance, ni à la dignité, ni à la noblesse, ni à l'esprit de l'être humain. *Je veux Dieu.* Le reste, malgré le talent, le génie, n'est même pas la poussière. Je vous envie — et croyez bien que je ne fais pas d'ironie — de vous baigner dans Sa connaissance comme dans une source fraîche et merveilleuse et créatrice de beauté.

[Mais][2] revenons sur cette terre. On est en train de traduire certains de mes poèmes en portugais et en espagnol[3], ça traîne depuis un an. J'ai refusé deux ou trois fois la traduction anglaise, parce que ceux qui me l'avaient proposée m'apparaissaient comme de braves types préparant un combat de boxe. On ne lutte pas contre une langue. Au contraire, il faut la cerner, la guetter, la séduire, la prendre comme au piège. Si le cœur vous en dit, allez-y. Vous êtes poète. J'aimerais cependant que vous me fassiez parvenir une copie de votre traduction[4]. Non pas que je doute de votre compréhension, mais parce que je suis

curieux de voir comment vous pouvez vous en tirer. Je vous souhaite le courage et la patience, et je vous souhaite surtout de revenir à Saint-Jean le plus tôt qu'il vous sera possible, afin de continuer d'écrire vos très beaux poèmes.

N'embrassez pas (surtout) et ne tuez pas! Il ne faut pas mettre la vie entre ces deux pôles. Mais moi, je me permets de vous embrasser sur la joue droite.

Alain Grandbois
127 Grande-Allée
Québec.

174

À Gustave Lamarche[1]

Montréal, le 27 sept. 1948.

Révérend P. Lamarche
Joliette.

Mon cher Père et poète,

Votre lettre m'a profondément touché[2], et je vous en remercie du cœur. Non pas parce que vous me dites des choses aimables, que je ne mérite d'ailleurs point — et ne voyez pas ici quelque fausse modestie, je sais à peu près ce que je vaux, mais très exactement ce que je ne vaux pas! — Mais parce que vous m'écrivez en toute simplicité, et qu'en me parlant de moi, vous me parlez de vous, de votre être intérieur. Vous êtes un véritable poète, et aussi un véritable homme de Dieu et je sais que les poètes-hommes de Dieu doivent, pour ne point s'écarter de Lui, bondir de piège en piège, laisser une plume ici, un morceau de chair là, et de petites gouttes de sang partout, le long de la «voie rude», comme le petit Poucet. Mais à l'encontre de celui-ci, vos marques ne sont pas de cailloux blancs, mais de sang pourpre, et ne sont point semées pour le chemin du retour. Ce

qui nourrit le poète en vous. Le chemin désigné, vous le suivez. Le mien ne forme qu'une piste très maladroite où je me suis égaré, où je m'égare encore, et peut-être suis-je trop égaré pour retrouver le chemin du Roy. Ou trop aveuglé! Quoi que je veuille.

Le plus sûr, c'est la «main de Dieu», et les «voies rudes». Vous conservez votre liberté de poète et vos pas vous guident vers la grande lumière éternelle, et votre poésie vous sert de projecteur immédiat, contre l'Éblouissement du Tout. Vous possédez la meilleure part — la seule part — qui est celle de la certitude[3]. De la certitude avec l'enchantement permis des ailes blanches de la poésie. Je vous remercie et je vous envie.

Alain Grandbois

P.S.: J'ai reçu votre lettre trop tard pour vous envoyer quelque petit manuscrit. (Je vis depuis trois mois comme le juif errant, courant de ville en ville, fuyant tout le monde. Et surtout tentant de me fuir moi-même. Car je ne m'aime pas.) Je serais très heureux de vous donner quelque chose pour le prochain numéro de votre revue[4].

A. G.

2151, ave Lincoln
Montréal.

175

À Rina Lasnier[1]

Montréal, le 27 septembre 1948.

Mademoiselle Rina Lasnier
Saint-Jean.

Ma chère poète,

Merci pour votre chère lettre[2]. Vous vivez parmi les dieux; je ne suis que parmi les hommes. C'est plus décevant. Vous

êtes naïve et confiante. Je suis sceptique et crédule. Cela pourrait revenir au même. Mais cela ne revient jamais au même.

Continuez d'écrire de beaux vers. (Vous en écrivez de très beaux, et souvent de très grands.) Il me reste une consolation, celle d'être né, comme vous, poète. Un jour, peut-être, nous deviendrons des astres d'or, mais d'or chaud, magnétique, répandant, diffusant la chaleur dans l'univers cosmique — et éternel — comme autant de petites parcelles bleu vif, étincelantes, de radium. Je vous embrasse déjà, pour ces temps futurs, ou plutôt pour ces temps en dehors du temps.

Alain Grandbois

2151 Ave Lincoln
Montréal.

P.S. Vous m'excuserez. J'ai vécu comme un ermite depuis des mois. Et comme j'ai joué vraiment le jeu de l'ermite, je n'ouvrais même pas mon courrier. C'est idiot, mais c'est ainsi!

A. G.

176

À André Cordeau[1]

Le 9 novembre 1948.

Le Père Cordeau
Montréal

Mon Père,

Je dois tout d'abord m'excuser de ne vous avoir point répondu, comme vous me le demandiez, par retour du courrier[2]. Mais j'étais absent de la ville.

Je vous remercie de votre invitation, que j'accepte avec plaisir, et pour le jour qui pourra le mieux vous convenir[3]. Je ne possède aucune photo de ma gracieuse personne. Je sais cependant que le journal «Notre Temps[4]» m'a déjà envoyé son photographe, et je suppose que la direction vous prêterait volontiers ce cliché[5].

Permettez-moi de vous remercier encore, et veuillez croire à mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois

177

À Gustave Lamarche[1]

17 décembre 1948.

Mon cher Père Lamarche,

Je vous adresse ce poème[2], tel que promis. Si, pour des raisons qui vous appartiennent, vous jugez qu'il ne doit pas paraître dans votre revue, dites-le moi tout simplement. Je comprendrai.

Vous m'avez fait confiance, il y a quelques mois, dans une lettre où vous me confiiez certaines de vos angoisses de prêtre et du poète que vous êtes. (À ce propos, j'aimerais bien parler poésie avec vous.) J'en ai été très touché. Je dois vous dire encore que j'ai la plus grande admiration pour vos poèmes, malgré que votre art, ou plutôt la conception de votre art, soit aux antipodes de la mienne (de ma conception). Je m'incline et je vous remercie.

Alain Grandbois

178

À André Cordeau[1]

Montréal, le 4 janvier [1949]

R. P. Cordeau
Montréal

Mon Père,

Voici, mon Père, le petit chèque dont il a été question cet après-midi au téléphone. Permettez-moi de vous réitérer mes meilleurs vœux de bonne santé — et de succès — pour l'année qui commence.

Croyez-moi votre très dévoué.

Alain Grandbois

179

À Gustave Lamarche[1]

Dimanche, le 20 février 1949.

Le R. P. Gustave Lamarche,
Joliette.

Mon cher Père et Poète,

D'abord, je dois tout de suite vous remercier de la sympathie si généreuse que vous avez bien voulu me témoigner[2]. J'en demeure extrêmement touché. Vous pensez bien que le monde si sottement cruel, si lâchement dur, parmi quoi nous sommes tenus de vivre, m'a enlevé beaucoup d'illusions. Je me suis donc fabriqué une petite carapace assez close, sous laquelle je tente de respirer sans trop de conviction un oxygène qui se raréfie de plus en plus. Personne ne m'y dérange beaucoup. C'est précisément

pourquoi les moindres mouvements marqués de gratuité me sont plus sensibles. Comme celui que vous venez de poser à mon égard.

Je ne vous ai pas répondu, croyant que vous alliez à Québec comme vous me le disiez, et que ma lettre n'aurait pu vous rejoindre avant votre retour à Montréal. Mais je vous attendais, et votre second mot m'a un peu déçu. Je vous l'avoue, car je me faisais une joie de vous rencontrer «sans Académie», de pouvoir bavarder, en toute confiance, avec le poète que vous êtes. Le hic, c'est que je devais m'absenter à mon tour ces jours prochains. Québec précisément. Et cela peut avoir aussi des retards. De sorte que, pratiquement (c'est le mot le plus sordide de la langue française, mais...) me permettez-vous de vous suggérer ceci: vous êtes, il va sans dire, mon invité, pour déjeuner, ou dîner, le jour qui vous conviendra, mais pourriez-vous me téléphoner de Joliette le moment précis, enfin, midi ou soir, de notre rendez-vous. Comme je sais que vous appartenez à un ordre religieux, faites, comme on dit ici, renverser les charges du téléphoniste à mon compte. (Ce qui vient de la poésie doit retourner à la poésie!)

Vous avez touché, pour réussir, de m'intriguer à propos de Philéas Le Bel[3]. Vous avez réussi pour quelques minutes. Car après ma première surprise, je me suis repris, et comme ces vers étaient d'un poète, et d'un poète qui par surcroît possédait son métier, je vous ai soupçonné d'en être le charmant et coupable auteur anonyme. Ensuite, ce fut plus facile... les initiales... etc., et je me suis mis à sourire, et à rire, et comme j'aime par-dessus tout la délicatesse, et la gentillesse du cœur, je vous ai porté dans mon cœur.

Or donc, mon cher Père et Poète Gustave Lamarche, tâchez de me prévenir de votre prochain voyage à Montréal. Vous me trouverez ravi de vous y rencontrer. Je connais un petit restaurant sans cohue, où l'on mange très honnêtement,

où l'on peut goûter d'un excellent petit vin français, où nous pouvons converser tout à l'aise.

Je vous remercie encore, et je vous attends.

Alain Grandbois
Tel. FI. 9739 —

180

À Gustave Lamarche[1]

Montréal, le 1er juin 1949.

P. Gustave Lamarche
Joliette.

Révérend Père et cher poète,

Je vous adresse — naturellement à l'extrême limite du temps que vous m'avez fixé — quelques parties du poème[2] dont nous avions parlé il y a quelques semaines, lorsque vous avez eu l'amabilité d'accepter de dîner avec moi. — Les divisions que j'indique par des chiffres sont provisoires.

Quand vous passerez par Montréal, faites-moi le grand plaisir de me faire signe, nous pourrions continuer nos conversations.

Veuillez croire à mon estime et à ma respectueuse amitié.

Alain Grandbois

P.S. «Psyché» est un *admirable* poème[3]. Cela ruisselle d'images douces et violentes, de couleurs et de secrets, de tendresse et d'amour. C'est une œuvre d'une grande beauté. Que celui qui signe «Trois Étoiles» soit béni!

A. G.

181

À Gustave Lamarche[1]

Montréal, le 17 septembre 1949.

Révérend Père, poète et ami.

Pardonnez-moi mon trop long silence. Je pourrais vous apporter beaucoup d'excuses — voyages, courrier non reçu (envoyé de Montréal à Québec, de Québec à Montréal, etc.) lorsque j'étais aux États-Unis, et vers la fin d'août, dans les Laurentides du Québec. Ces excuses seraient valables. Mais la raison, c'est que j'ai voulu, pour quelques semaines, me détacher du monde réel, quotidien, couper tous les faibles ponts qui m'y relient. Ma façon de couper ces ponts, très asociale d'ailleurs, est de ne point même regarder mon courrier, où qu'il me rejoigne. Ce petit système a du bon, et du mauvais. Le mauvais, c'est de n'avoir pas lu votre lettre[2], si confiante, si amicale, avant le 15 septembre. On veut se protéger (contre les fadaises, les invitations, les ceci cela) et on y réussit, mais on risque aussi de décevoir certains très rares êtres, que l'on sent près de son cœur, de son sang, dont vous êtes.

Vous me parlez de la mort de votre père. Et de cette «permanence» qui subsiste, entre votre mère et lui. C'est très beau. D'une beauté que seuls les mystiques, les poètes peuvent éprouver. Il me semble vous avoir confié déjà que je n'avais jamais été guéri de la mort de ma mère. Il se passe peu de nuits que je ne la voie dans mes rêves, vivante et rieuse et douloureuse et pathétique à la fois. (Et soyez assuré qu'il n'y a point chez moi de troubles complexes d'Œdipe, à la freudienne, je suis de ce côté-là un homme tout à fait normal.) Je ne suis pas guéri.

Je voudrais vous apporter des mots d'encouragement, de sympathie. Je ne le puis guère. Mais comme je vous connais, ou plutôt vous devine, vous ne guérirez pas. Vous êtes à la fois

très mystique, et grand poète. C'est une combinaison malheureuse pour le bien-être moral, qui empêche les cicatrisations. Vous possédez cependant votre foi, que je vous envie. Vous m'écrivez «Tout passe, mais tout demeure». Et je ne puis croire, hélas, qu'au «tout passe». N'allez pas croire que mon attitude soit dirigée par l'orgueil. Elle tient davantage de l'impossibilité d'accepter que du refus. Mes luttes sont vaines. Je cherche et ne vois pas.

Vous m'avez adressé un bien beau sonnet[3] et je désire ardemment que la «gloire du port» nous trouve un jour réunis. Votre générosité m'y conduit avant la lettre. Vous êtes poète, vous créez. Aux tout petits côtés de Dieu. Mais je doute que le seul désir de la route de Dieu soit suffisant pour rencontrer Dieu.

J'ai reçu les exemplaires des *Carnets* et je vous en remercie. Je vous ferai parvenir au cours de la saison prochaine, quelque chose, conte ou nouvelle, puisque vous avez l'amabilité de me le demander. Pour le moment, je suis très pris par un long travail, — de prose — qui suppose une très longue patience, patience qui n'est pas celle du génie, naturellement. (Ce serait trop facile!)

Quand vous viendrez à Montréal, faites-moi signe. J'aurai le plus grand plaisir à vous rencontrer.

Merci encore, et croyez à mon estime et à mon admiration.

Alain Grandbois

182

À Victor Barbeau[1]

[11 janvier 1950]

Mes meilleurs souhaits, à Lucile, à vous, à vos enfants, à vos petits-enfants, et à toute votre progéniture, dans les siècles et les siècles.

Alain Grandbois

183

À Lionel Groulx[1]

Montréal, le 12 juin [1950].

M. le Chanoine Groulx,
Montréal.

M. le Chanoine,

Voici mon chèque pour le renouvellement de mon abonnement à votre belle *Revue d'histoire*. Vous me pardonnerez, car je sais votre indulgence, si je vous arrive avec quelque retard. Mais j'ai été souffrant tous ces derniers mois, et cela ajouté à ma nonchalance naturelle...

Permettez-moi de vous féliciter de votre magnifique livre[2]. Je viens de le lire avec avidité. C'est, à mon avis, une grande réussite.

Veuillez me croire très respectueusement vôtre.

Alain Grandbois

184

À Guy Sylvestre[1]

Montréal, le 12 juin 50.

Mon cher Guy Sylvestre,

Je dois m'excuser de mon retard et de ma négligence à vous répondre, mais je dois ajouter que j'ai été souffrant tous ces derniers mois, et j'élève, à tort ou à raison, durant ces périodes sombres, un petit rideau de fer[2] — c'est la mode dans le monde politique! — entre le monde extérieur et ma modeste personne.

Je vous fais parvenir deux exemplaires des *Rivages*[3], pour me faire pardonner.

Veuillez croire à toute mon estime,

Alain Grandbois

185

À Roger Duhamel[1]

Provincetown, le 22 juillet [1950?].

Mon cher Roger,

Nous sommes à Provincetown depuis plus de quinze jours. C'est encore l'endroit qui me plaît. Il y a la mer, le soleil, les jolies femmes, de la couleur, c'est-à-dire de quoi s'occuper — innocemment — le jour. Quant aux occupations de nuit, elles sont ce que l'on veut qu'elles soient. Il y a trois ou quatre boîtes «chic», aussi des boîtes à matelots, qui ne manquent pas d'un certain pittoresque. Il y a aussi le petit dodo bien sage.

Il est inutile de te répéter que nous t'attendons. Nous comptons repartir vers le *10 août*. Tu devrais donc t'arranger pour nous ramener à cette date. Donc, vérifier ton calendrier, et partir de Montréal assez tôt pour que tu puisses passer ici au moins quatre ou cinq jours, que tu ne regretteras pas, j'en suis sûr, car il y a de la variété dans les récréations, et le temps pour faire tout ce que l'on désire faire semble extrêmement court. En somme, il te faudrait une semaine au moins Montréal-Montréal. (Mettons 8 ou 9 jours comprenant les allers-retours.)

Réponds-moi tout de suite, à l'adresse que je t'indique plus bas, et je t'enverrai des indications plus précises pour les détails du voyage.

Je tiens aussi à te dire que tu seras notre invité pour les repas majeurs. Nous avons un petit chalet, mais nous ne pouvons pas

malheureusement te loger, car il n'y a que deux lits. Je te retiendrai quelque chose à un hôtel voisin.

M. fait de la peinture et est heureuse. Moi aussi, mais par fugues, autrement je ne fais rien, et je suis heureux.

Nous t'attendons expressément.

Et puis sois bon!

Avec mon amitié.

Alain G.

P.S. Voici un petit service que je te demande. (Les «petits services» sont toujours dans les P. S.). Veux-tu demander à la librairie Pony[2] que l'on m'envoie les journaux français que j'ai l'habitude de retenir. Je leur en ai parlé avant mon départ.

Mon adresse:

A. G.
Post-Office. General Delivery.
Provincetown, Cape Cod.
Mass. U.S.A.

186

À André Cordeau[1]

Le dix janvier 1951

Le Révérend Père Cordeau

Mon cher Père, je suis sûr que vous excuserez mon retard. Le ciel, avec d'autres vertus, m'a doué d'une négligence peu ordinaire. De sorte que...

Je vous remercie de vos bons souhaits, et veuillez accepter mes vœux les meilleurs.

Je ne suis pas un «businessman», mais il faut bien parler affaire. J'ai égaré votre feuille de compte. Si je me rappelle bien, c'était dix dollars. Pour, je crois, dix exemplaires de «Né à

Québec». Je vous envoie un chèque de vingt dollars, pour le prix de dix exemplaires de plus, que vous pourriez m'envoyer cette semaine. Je vous dis cela parce que le médecin me condamne à trois mois de campagne, n'importe où, sauf à Montréal. Des amis me cherchent un refuge.

Vous savez, ou vous ne savez pas, que j'avais chaque semaine, un petit programme à la radio-C. Cela était intitulé «Visages du Monde». Il y a quinze jours, j'ai prévenu Marcel Ouimet, le directeur du réseau canadien, que j'abandonnais, que je laissais tomber ce programme. La blague est que de mémoire d'homme, on n'avait jamais laissé — c'est-à-dire l'auteur — un programme. Pour trois ou quatre mois. C'était, paraît-il, le programme de soutien — chaque métier a son jargon — de la Société R. C. qui avait le meilleur «rating». Ouimet voulait conserver le «temps». Quelles expressions, mon Dieu! et Père Cordeau, excusez-moi. Le «temps», c'est 8 moins le 1/4, le °soir, le mardi. Je lui ai suggéré de faire réciter «Né à Québec[2]».

Et voilà qu'on le récite, — fragmentairement — tous les mardis, °à 8 - moins 1/4. Dans le petit chapeau initial, j'ai pris soin de faire dire que ce livre était réédité par les Éditions Fides de Montréal. On l'a dit mardi dernier, on peut le répéter mardi prochain, mais je ne pense pas que l'on continue très longtemps, car ce programme est un «programme de soutien», et la Radio-Canada n'est pas supposée de faire de la publicité [et[3]] les autres maisons d'édition peuvent se plaindre, etc... encore...

Les journaux de Montréal m'ont appris que le Père Legault[4] est à l'hôpital. Je souhaite que ce ne soit rien de grave.

Veuillez agréer mes meilleurs souhaits, et aussi, pardonner les «bavures». Je n'écris jamais à l'encre. Je suis comme un collégien, je me barbouille tous les doigts. J'écris alors au crayon.

Soyez assuré de ma profonde estime, et de mon respect, et veuillez transmettre au Père Morin[4] mes meilleurs souhaits.

Alain Grandbois

187

À Guy Sylvestre[1]

Québec, le 13 février [1951?].

Hôpital du Saint-Sacrement
Ch. 412
Chemin Sainte-Foy
Québec

Mon cher Guy Sylvestre,

Je vous dois encore des excuses pour n'avoir pas répondu à votre mot de la fin de décembre[2]. J'étais alors malade, et fermé comme une huître — une huître malade, il va sans dire — à toutes choses extérieures. Me voici maintenant à l'hôpital où sous le fallacieux prétexte d'art médical on me pique et repique, larde et relarde, sans compter l'ingestion de mille breuvages plus saugrenus les uns que les autres. Je patiente, il le faut bien, mais rageusement.

Je compte retourner à Montréal dans la dernière semaine de ce mois. Je vous y verrai avec plaisir.

Bien à vous,

Alain Grandbois

188

À Guy Sylvestre[1]

Sainte-Adèle [début mars 1951].

Mon cher Guy Sylvestre,

Je vous ferai parvenir pour la date indiquée le texte à propos de Gide[2]. J'ai hâte de voir votre revue, quelle en est la présenta-

tion, la disposition, etc. En attendant, je vous souhaite du courage, et toutes les chances du monde.

À bientôt, je l'espère.

Amicalement,

Alain Grandbois

189

À Guy Sylvestre[1]

Le 31 mars 51.

Mon cher Guy Sylvestre,

Je vous avais promis pour telle date. J'ai manqué. J'attache plus d'importance à mon manque qu'au papier que je vous envoie. Cependant, si vous jugez que vous devez en retrancher quelque chose, ne le publiez pas. J'ai la manie d'aimer tout ou rien.

Amicalement,

Alain Grandbois

190

À Lionel Groulx[1]

Montréal, [23] novembre [1951].

M. le Chanoine Groulx,
Montréal.

M. le Chanoine,

Je m'excuse tout de suite, et je suis véritablement désolé. Votre petit mot[2], à quoi j'ai tardé de répondre, ajoute davantage à mon indignité. Je sais cependant que votre générosité de prêtre, et votre expérience d'homme, pardonneront à ma

faiblesse, laquelle, dans ce cas-ci, ne tient que de la négligence, et non du mauvais vouloir. Ces derniers mois ne m'ont pas été très favorables. J'ai été souffrant, un jour sur deux, je dois gagner ma vie en écrivant des choses[3] qui ne me plaisent pas particulièrement d'écrire, je suis dispersé, je vis à la pointe de ce siècle fou.

Je me permets de vous écrire ceci, parce que je n'ai pas oublié que vous m'avez écrit, il y a quelques années, une lettre[4] merveilleuse qui m'avait fort touché. La grâce, hélas, ne me touchait pas. Mais soyez bien convaincu que je l'ai comprise par le cœur.

Voici ce petit chèque. Pour la *Revue*, et aussi, pour votre *Histoire*[5] que vous nous donnez depuis un an ou deux. J'avais acheté le premier tome, je l'avais prêté à un ami, qui ne me l'a jamais rendu. C'est classique.

Pardonnez-moi encore et croyez à toute ma reconnaissance et à mon admiration.

Alain Grandbois

191

À Yvette Aubray[1]

Février 1952.

Mademoiselle Aubray,

Je vous remercie du service que vous m'avez rendu, et permettez-moi — c'est strictement une question d'affaires, comme je vous l'ai dit — de vous offrir, sous cette forme un peu rude, une boîte de chocolats ou les dragées du carême.

Croyez-moi votre dévoué,

Alain Grandbois

192

À Andrée Maillet[1]

Samedi, mars, 52

Chère amie,

Voici le «papier[2]» en question. Il a été fait à la hâte, à la dernière minute, comme il se doit. J'en suis peu satisfait. Mais l'on n'est jamais satisfait.

Bien amicalement

Alain Grandbois

193

À Guy Sylvestre[1]

2 avril 52.

Mon cher Guy Sylvestre,

Je vous ferai parvenir un poème d'ici une huitaine de jours. Au vrai, depuis quelques semaines, j'ai été très souffrant, et j'ai dû me borner à l'essentiel immédiat, c'est-à-dire à l'exercice d'un travail strictement voué à la subsistance quotidienne.

Ai-je négligé de vous féliciter à l'occasion de votre entrée à la Société Royale[2]? Si je ne l'ai pas fait, veuillez croire que j'ai été très heureux de ce choix.

Amicalement,

Alain Grandbois

194

À Guy Sylvestre[1]

Dimanche, le 6 avril [1952].

Mon cher Guy Sylvestre,

Voici le poème[2] promis. S'il ne vous convient pas, je vous demanderais de me le renvoyer. Car il est absurde, apparemment, comme toute la poésie qui ne courbe pas le dos sous la férule des professeurs de belles-lettres de nos séminaires canadiens. Ces messieurs ont peut-être raison. Je n'en sais rien, et je dois vous avouer que je m'en «fiche» éperdument. La poésie que j'écris peut ne pas valoir le papier sur laquelle elle est tracée. Je ne l'écris ni pour le «siècle», ni pour les temps à venir. Je le fais parce que cela me plaît tout simplement, que c'est pour moi une sorte de délivrance, de soupape et d'évasion.

Je n'ai pas eu le courage de recopier au propre. Les petits signes = signifient l'interligne.

Je vous serre la main.

Alain Grandbois

195

À Guy Sylvestre[1]

Le 17 juin 52.

Mon cher Guy Sylvestre,

Je vous renvoie, avec les retards coutumiers, l'épreuve du poème[2]. Quant à votre projet de cinéma[3], prenez, s'il vous est utile de le faire, tout ce que vous pouvez trouver dans mon œuvre, qui est mince. Je ne sais pas ce que vous avez conçu. Mais je dois vous dire tout de suite de ne pas compter sur moi pour paraître devant l'écran d'un cinéma. Je ne suis ni Gide, ni

photogénique, et je persiste à croire que l'on ne doit pas faire la publicité de l'écrivain comme celle de la *Campbell Soup* ou de la *Lucky Strike*.

Remarquez bien que c'est un point de vue tout à fait personnel.

Soyez assuré de mon amitié.

Alain Grandbois

(P.S.) Si vous publiez votre [*sic*] poème «Douleurs», vous est-il possible de signer mon nom à gauche de la page. C'est une douce manie. Il en est ainsi, quand on vieillit.

196

À Gilles Duhamel[1]

[Québec, le 10 février 1953.]

Mon cher Gilles,

Voilà. Je te confie le plus grand secret. Maladie, hôpital, examens, etc., tout n'était que camouflage, subterfuge, ruse géniale. Mais ruse d'amour. Bref, j'ai voulu *La*[2] suivre. Son absence de Montréal m'était intolérable. Elle est ici, dans nos murs, les bras ouverts. Quels doux instants, quelles joies ineffables! *L'Événement* de ce matin *Lui* prête ces mots historiques: «Durant trois jours, je serai à la disposition de ce bon peuple. J'essaierai d'être du bon pain afin que ce bon peuple me mange[3]!» (Textuel)

À part cela, je ne me porte pas trop mal. On me joue avec les bras, les fesses, à coup de seringues. Je me dirigeais tout doucement, — mais sûrement — vers l'avenue pernicieuse. On m'arrête à la frontière. Je me sens déjà ragaillardi.

Mes hommages à Daphnée[4] la charmante. Sois bon. Je prie pour toi.

Alain

197

À Gilles Duhamel[1]

Jeudi, le 12 février [1953].

Mon cher Gilles,

Je traverse des heures tragiques et bouleversantes, et mon cœur sombre dans les plus noirs désespoirs. Car *Elle*[2] est partie. *Elle* m'a quitté, abandonné. *Elle* m'a laissé dans un désert aride et nu. Enfer et damnation! Ah!

Une seule lueur de consolation. *Elle* s'est rapprochée de vous tous, Omer Renaud[3], Paul Langlais[4], Paul Dupuis[5], Robert La Palme[6], Jacques Desbaillet[7], la tribu des Baulu[8], et *Elle* vous distribuera ses inépuisables trésors. Chacun son tour. C'est la loi inéluctable de la vie.

Malgré ce profond accablement, je ne me porte pas trop mal. Je lutte, je lutte, et je me saoule à l'eau de Vichy (Célestins) et à l'insuline.

Bien à Toi,

Alain G.

198

À Jean-Guy Pilon[1]

Mardi, le 10 mars 53.

Mon cher M. Pilon,

Vous êtes un vrai poète. Et vous me voyez navré de ne pas vous avoir répondu plus tôt. Je suis malade depuis des mois, et j'ai dû faire dernièrement un séjour à l'hôpital, de sorte que j'ai négligé davantage une correspondance que je néglige ordinairement, car je persiste à ne pas vivre selon les lois du siècle, lesquelles ne me plaisent pas.

Mais je dois vous dire tout de suite qu'il y a maldonne à propos des Éditions Roche, et Rina Lasnier, qui m'a écrit à votre sujet, imaginait sans doute que je faisais partie de cette maison[2]. Il n'en est rien. Cette maison ne publie d'ailleurs qu'à compte d'auteur — *in partibus*[3] —.

Vous n'êtes pas du tout un inconnu pour moi. J'ai lu certains de vos poèmes dans *le Devoir*, et je les ai trouvés remarquables. (Veuillez bien croire que je ne suis guère prodigue en louanges ou compliments.) Le manuscrit[4] que vous m'avez adressé renferme de très belles choses. Je voudrais bien sincèrement vous aider, je ne sais par quels moyens, ni comment.

Je vous félicite encore.

Bien à vous,

Alain Grandbois

199

À Simone Routier[1]

Le 23 mars 1953.

Ma chère Simone,

Je crains qu'il ne soit trop tard pour ce que vous me demandez[2], et vous m'en excuserez. J'ai été souffrant tous ces temps derniers, et dans ces moments je coupe généralement toute communication avec le monde extérieur, je ne vois plus personne, je ne dépouille même pas mon courrier, je lèche mes plaies. Tout cela peut sembler outrageusement romantique, et quelque peu ridicule, mais c'est ainsi.

Vous trouverez ci-inclus le manuscrit d'un court poème[3] que j'ai raccourci davantage, une photo prise par Gérard Morisset[4] il y a déjà quelques années, — je n'en ai pas d'autres, et le fusain de Iacurto[5] est depuis longtemps perdu —, et une biographie qu'avec la meilleure volonté du monde je ne puis nourrir davantage.

Et vous, comment la vie vous traite-t-elle? J'ai appris votre passage à Québec — et j'ai regretté de ne pas vous avoir vue. Mais ne vivons-nous pas dans un perpétuel chassé-croisé? Le printemps s'est annoncé ici, d'une manière éclatante, dans une bourrasque de neige et de vent. Je songe avec quelque nostalgie au vert tendre des marronniers.

Croyez à mon souvenir affectueux,

Alain G.

P.S. Je vous remercie de votre attention, qui m'a touché, et veuillez remercier aussi M. Flouquet[6] de ses bonnes dispositions.

A.

200

À Serge Brousseau[1]

[27 avril 1953]

Mon cher Serge,

Voici le mot officiel, le Vous, le Vous, et la phraséologie nécessaire — et à l'encre! — qui me plaît à peu près autant que la corde du pendu. Mais il faut cela pour les archives.

Sois toujours bon, baise avec componction, et bois avec le moins de pondération possible.

Ton vieil ami,

Alain G.

201

À Fernand Ouellette[1]

Montréal, le 4 mai 54.

M. Fernand Ouellette,
Montréal.

Mon cher poète,

Je m'excuse tout de suite d'avoir un peu tardé à vous répondre, j'ai été souffrant, et je suis allé prendre le frais à la campagne. Permettez-moi de vous remercier tout d'abord de votre «rappel» du 10e anniversaire des *Îles de la nuit*[2], je n'y aurais pas songé moi-même! Mais vous m'avez fait plaisir en y pensant, j'en ai été à la fois surpris et touché.

Et maintenant, parlons de vous. J'ai lu vos poèmes avec beaucoup d'intérêt[3]. Vous me demandez mon avis. Je vous le donne très simplement. Vous êtes très doué, vous avez des accents qui ne trompent pas. D'autre part vous sacrifiez trop volontiers, quand l'inspiration vous laisse, à des mouvements, à des vers qui se rapprochent plus de l'habileté provocatrice que de la poésie authentique. Toute poésie moderne, et si échevelée soit-elle, doit être marquée du signe sur le mur, de la blessure de l'intelligence ou du cœur, ou d'une révolte qui transperce les mots, les défonce et les broie. Le reste est de la mauvaise littérature.

Je me suis permis de souligner, au crayon, ce que j'ai particulièrement aimé dans vos poèmes[4]. Je peux me tromper. Je ne suis pas un augure, un dieu.

Mais soyez surtout vous-même. N'ajoutez pas trop de crédit aux modes du jour. Je relis votre lettre[5]. Non, vous ne devez pas vous taire. Vous avez beaucoup de talent. Vous saurez très

bientôt distinguer, chez vous, le bon grain de l'ivraie. Je vous félicite d'être jeune et... poète.

Bien amicalement,

Alain Grandbois

202

À Willie Chevalier[1]

Le 26 juillet [1954].

Mon cher Willie,

Merci pour les hauts documents[2]. Il n'y a pas à dire, à la S. R.-C.[3], on fait les choses avec méthode. Ça me fascine, moi qui n'ai jamais eu d'ordre, sauf dans mon désordre.

J'aurais passé de bonnes vacances si je n'avais eu un petit accident idiot qui m'a fortement froissé deux ou trois côtes, jusqu'à quel point, je ne le sais pas, je le saurai à Montréal.

Sois toujours bon, c'est-à-dire angélique.

Amicalement,

Alain G.

203

À Roger Duhamel[1]

Lundi [30] *août* [1954].

Mon cher Roger,

Je ne sais pas quelles sont tes réactions à propos de cet incident[2], qui aurait pu arriver à chacun d'entre nous, et qui a été relevé dans les journaux avec une telle indécence. Nous sommes quelques-uns, — Willy[3] entr'autres — qui sommes indignés de cette attitude, et je tiens à ce que tu le saches. Tu

sais fort bien que les envieux n'attendaient qu'une occasion pour distiller leur poison. Le monde n'est pas joli-joli! Laisse passer l'orage. Ces culs trouveront bientôt d'autre gibier. Je voudrais surtout, car il est inutile que je te dise que j'ai pour toi beaucoup d'estime et d'amitié, que tu ne te laisses pas abattre par ce coup dur. Tout ce que tu représentes de dons, de talents, de vitalité, tout cela est parfaitement intact.

Il fera soleil demain.

Alain G.

204

À Simone Routier[1]

Le 27 avril 1955. Montréal.

Ma chère Simone,

Je vous écris à tout hasard à cette adresse, me demandant si c'est bien celle que vous m'aviez donnée, quand nous nous sommes rencontrés à Montréal. Depuis ce temps, votre ami M. Flouquet[2] m'a écrit, et me dit que vous lui aviez envoyé un chèque, pour les livres que je vous avais demandés. Je ne sais comment vous en remercier. Mais je tiens naturellement à vous le remettre, et pour ceci, il me faut savoir où je puis vous rejoindre, au bout d'un bout de papier. Je suis hélas très négligent pour ma correspondance, mais je suis très chatouilleux dans les affaires [d']argent, surtout quand elles concernent mes amis, dont vous êtes.

Je vous demande simplement un petit mot, au revers d'une carte postale.

Soyez heureuse (comme si on pouvait l'être!),

Alain G.
2151 Lincoln Ave.
Montréal

205

À Simone Routier[1]

Lundi, le 9 mai 1955.

Ma chère Simone,

Vous êtes tout à fait généreuse, mais je ne puis accepter cet «échange» que vous me proposez. Vous trouverez donc ci-inclus un chèque de 19 dollars, et je vous demanderais de le «tirer» à votre banque le plus tôt possible, c'est-à-dire d'ici quelques jours. Car vous savez, les comptes bancaires sont choses fragiles, et ce que l'on a aujourd'hui, on risque de ne pas l'avoir demain. Et je suis, hélas, si mauvais financier. (C'est de famille!)

Quant au reste, vous me permettrez de vous l'offrir, avec ces réserves. Je n'ai plus d'exemplaires des *Îles de la Nuit*, ni de *Marco Polo*, ni d'*Avant le Chaos*[2]. Il n'y en a d'ailleurs plus nulle part, et je retiens, depuis deux ou trois ans, à la vieille maison Ducharme[3], les exemplaires qui pourraient y aborder, à la suite de deuils, de ventes à l'encan, etc. Veuillez bien croire que je ne vous écris pas cela sous le signe bien connu de la vanité de l'écrivain, ou du moins, de ce que l'on nomme par cela. Elle existe sans doute chez certains écrivains, mais pas plus que chez les gros avocats, les médecins cossus, et les industriels qui deviennent millionnaires du jour au lendemain. Non, chez moi, c'est que les différents éditeurs qui ont publié mes livres ont tous fait faillite, ou à peu près. De sorte que... Ce n'est pas l'avidité très vorace du public, que vous connaissez, j'imagine, qui est la cause de cette rareté!

Je vous ferai parvenir, ces jours prochains, les livres de ces auteurs que vous m'avez mentionnés. Permettez-moi de vous les offrir à titre amical. Je ferai ajouter à l'envoi deux petits livres de moi, *Né à Québec* et *Rivages de l'homme*, et aussi un livre de ma sœur Madeleine, composé de contes «canadiens[4]».

Après vous avoir parlé de ces choses plutôt ennuyeuses, je dois vous remercier encore pour votre charmante invitation, nous ne pourrons probablement pas l'accepter, mais Marguerite se joint à moi pour en reconnaître la gentillesse et la grâce. Mais de toutes façons, je passerai cet été par Boston, et j'espère que vous me ferez le plaisir de déjeuner ou de dîner, ou de prendre un verre avec moi.

Bonjour Simone,

Alain Grandbois

206

À Rina Lasnier[1]

Montréal, le 13 juin [1955].

Chère Rina et amie,

Votre petit mot[2] — d'une tigresse indignée — m'a fait rire. Non pas de vous, croyez-le bien, mais de moi, de ma négligence, de ma nonchalance, de mon apathie, etc. Il ne s'agit pas, ainsi que vous terminiez votre lettre, d'un concours d'indépendance entre nous. Vous êtes indépendante, je le suis. Un point, c'est tout. Mais je dois vous avouer que ce n'est pas par indépendance que je ne réponds pas généralement aux lettres. Je suis allergique à l'art épistolaire, comme aux fraises du printemps. C'est une infirmité. J'en souffre, j'ai manqué par là de bonnes amitiés, je suis ainsi. Et plus je vieillis, plus je me retire dans ma coquille. Je suppute parfois les quelques années, les quelques mois, les quelques semaines qui me seront donnés de vivre. Ce sont des cadeaux. Dans ma jeunesse, la vie m'a prodigieusement favorisé. Argent, santé, amour, etc. J'aimais le risque, l'aventure, j'ai été comblé. De sorte que la vie aujourd'hui, ne me doit plus rien. C'est au contraire elle, en quelque sorte, qui me fait flotter. Je lui en suis reconnaissant.

Vous me dites dans votre petit mot que je suis un être charmant. Rien ne pouvait me blesser davantage, on me l'a dit trop de fois, au moment où je pouvais donner l'impression de l'être (entre 20 et 40 ans). Entre nous, et très sincèrement, je ne l'ai jamais cru.

Mais les femmes — que j'adorais — sont presque aussi folles que les hommes. Je suis celui qui n'écris (un T ou un S) jamais, je vous inflige cette longue épître.

Vous me voyez désolé quand vous me dites que votre déménagement ronge vos forces, et que vous ne pourrez pas venir à Montréal dans le cours de l'été. Vous savez *bien* que vous pouvez fort *bien* venir. Et nous déjeunerions, ou dînerions, avec votre amie Sylvia Daoust[3]. Vous avez le téléphone. Saint-Jean n'est pas diable en Alaska. Prévenez-moi tout simplement deux ou trois jours à l'avance. Pour qu'il n'y ait point de malentendus. Autant je suis <illisible> dans ma correspondance, autant je suis fidèle, — et à l'heure fixée — à mes rendez-vous. Pourquoi? Je n'en sais fichtre rien. C'est peut-être que mon horreur d'attendre, — je suis toujours impatient et nerveux — je la prête aux autres qui ne l'ont pas. De sorte que j'attends.

Je tiens encore à vous remercier de votre patience amicale, et de votre générosité.

Ce que j'ai dit à votre sœur[4] n'avait pas le sens péjoratif que vous avez peut-être imaginé. Je devais partir le lendemain pour Québec, je suis un peu bousculé en ce moment, j'ai un tas de petites affaires à régler — la succession de mon père[5], etc. — (des dettes!) et c'est pourquoi!

Vous savez, ou vous ne savez pas, de quelle façon je tiens en estime votre talent. Autrement, je ne me donnerais pas la peine de venir ainsi bavarder, librement, avec vous. Cette lettre doit être la plus longue que j'aie écrite depuis 25 ans. Je parle avec vous comme si vous étiez devant moi.

Ne m'en veuillez pas trop. Et soyez assurée que vos petits signaux d'amitié, une ou deux fois par année, auxquels je ne répondais pas, me faisaient cependant le plus grand plaisir.

Je vous embrasse sur la joue droite, ou gauche, choisissez. Ou sur les deux.

Alain Grandbois

207

À Victor Barbeau[1]

Samedi, le 1er oct. 55. [Paris[2]]

Mon cher Victor,

Voici. Je suis navré. Le poème que je vous destinais a été perdu dans un sac — avec mes certificats d'assurances, et des papiers importants — perdu et retrouvé. Hier seulement. (C'est à cause des grèves de chemins de fer, des débardeurs, des commissionnaires, etc. On fait ici de petites grèves quotidiennes. Hier, c'était la grève de l'eau.) J'ai retrouvé le sac, mais j'ai encore à repêcher une malle-armoire où sont mes complets, et dont on a perdu toutes traces. Ce qui ne laisse pas de me gêner, je n'ai qu'un veston sport et deux paires de pantalons pour me mettre sous la main, si l'on peut dire.

Mais pour en revenir à notre propos, puisque j'ai retrouvé les papiers nécessaires, serait-il trop tard, si je vous envoyais le tout, vers la mi-octobre, pour votre projet de publication. Dites-le moi, ces poèmes font partie d'un livre qui sera publié ici même, dans le cours de l'année[3].

Paris m'a d'abord stupéfait, et irrité. Un bruit d'enfer. Des voitures en fer-blanc, des vélomoteurs, des motocyclettes, des camionnettes, des camions poids-lourds, etc., et tout cela, à une vitesse prodigieuse. St-Germain-des-Prés, que j'aimais pour cette sorte de paix provinciale qu'il nous apportait, est devenu plus

bruyant que l'angle Peel et Ste-Catherine de Montréal. On s'y habitue. Il y a aussi que Paris pour moi est peuplé de fantômes. J'y retrace une jeunesse perdue.

Des amis cherchent un appartement pour moi. C'est très difficile. J'irai probablement habiter les «beaux quartiers», obligatoirement. Le XVI^e. Je n'aime pas cela. Mais il n'y a rien d'autre. En attendant, je demeure dans un petit hôtel de la rue Cassette, qui sent légèrement la vinaigrette et le <illisible>. $6.00 dollars par jour, mon cher ami. Oui, oui, c'est ainsi. La vie est extrêmement chère.

Répondez-moi, dites-moi à propos des poèmes, faites mes hommages à Lucile, et croyez-moi votre ami.

Alain Grandbois

208

À Victor Barbeau[1]

Le 14 nov. 55.

Mon cher Victor,

Je m'excuse encore de vous avoir déçu[2]. Mais vous êtes si généreux. (Je le dis sans rire). Vous ne m'avez peut-être pas cru quand je vous écrivais disant qu'une de mes valises, dans laquelle se trouvaient tous mes papiers d'assurances, etc., et ce maudit poème[3], avait été égarée ou volée ou perdue. Mais voilà, je l'ai récupérée ce matin. De sorte que je vous l'adresse, par voies naturelles (!), alors que je vous fais parvenir ce petit mot par avion.

Je me familiarise peu à peu avec Paris. Mais point avec Montmartre, que je n'aime pas. Mais je n'ai pu trouver rien d'autre. J'habite — ce qui peut vous rassurer pour le salut de mon âme — à deux minutes de la basilique, dont j'entends les cloches à toutes heures du jour, et même au petit matin. Mais le son de ces cloches est si grave, — c'est un peu comme un

gong chinois — que si elles venaient à se taire, j'en souffrirais. (Ah, une toute petite souffrance, à fleur de peau, ou plutôt d'oreilles, mais j'en souffrirais quand même.)

J'ai transmis vos hommages à Marguerite. Je lui ai proposé d'ajouter quelques mots à ce mot. Comme elle est fort indépendante, elle m'a répondu qu'elle se proposait de vous écrire elle-même[4]. Je suppose qu'elle tient à vous remercier, ainsi que Lucile, des attentions et de la gentillesse que vous lui avez tous deux témoignées.

Que vous dire de plus! Tous les gens, ici, sont charmants pour nous. De l'épicier à l'Ambassadeur.

Je travaille beaucoup. Cela peut encore vous faire sourire, c'est la vérité. J'ai été fort malade, je suis mieux. Je ne sais pas si je vous l'ai écrit — j'étais plein de quinine, laquelle drogue vous fait des trous dans la mémoire, la crise est passée, et je me contente d'une petite dose quotidienne. Le médecin, la semaine dernière, m'a dit que ma fièvre était devenue chronique, qu'il n'y avait rien à faire, mais que je pouvais éviter de temps en temps si je n'y ajoutais pas de veilles trop prolongées, et des excès d'alcool. Je lui ai répondu que je buvais précisément parce que je souffrais, il s'est mis à rire, et nous avons conclu que c'était un cercle vicieux.

Ne pas pouvoir en sortir. Il m'a dit cependant — c'est un spécialiste des maladies tropicales — que j'aurais moins d'attaques si je me couchais raisonnablement, à minuit, comme tout le monde et si je prenais un peu moins d'alcool.

Tout ça est très facile à dire. Il est cependant difficile de changer les habitudes d'un homme de mon âge.

Et puis, je ne peux travailler que la nuit. Donc.

Vous savez que j'ai horreur d'écrire des lettres. Vous êtes un cas spécial. Si vous m'écriviez, disons, tous les quinze jours, ou toutes les semaines, je vous répondrais.

Apportez mes hommages à Lucile, et à vous, très amicalement.

Alain Grandbois

P. S. J'ai rencontré, l'autre jour, à l'Ambassade, votre petit ami Hertel[5]. En civil, il n'est point beau. Mais au demeurant, toujours sympathique. Il m'a offert ses services pour la recherche d'un appartement, pour l'achat d'une voiture, pour un voyage en Italie ou en Espagne, bref, il allait m'offrir, je crois, sa première négresse. Je ne veux ni médire, ni calomnier, mais j'ai l'impression qu'il «s'en tire» en offrant ses services de guide aux innombrables Canadiens qui viennent à Paris, je l'avais invité à dîner, l'autre dimanche, mais j'étais grelottant de fièvre dans mon lit. Je le reverrai. Et je vous donnerai de ses nouvelles. Au vrai, c'est vous qui avez raison, il a du talent, mais humainement, c'est un pauvre type. De là ses gasconnades, ses vantardises. Et sa situation équivoque vis-à-vis du clergé. Mais comme il est moche, avec son petit complet de confection! Il en devient attendrissant.

Écrivez-moi. Vous pouvez pousser dans vos lettres jusqu'à l'ironie, ça ne me gêne pas. Je suis assez coriace, malgré mes airs d'enfant de chœur vieillissant.

Je vous serre la main,

Alain Grandbois

2e P.S. Et je vous remercie de votre amitié.

Je pourrais vous faire de petits dessins plus colorés. Pour aujourd'hui, je ne dispose que d'un crayon rouge, et d'un bleu.

Juan-les-Pins. La beauté est multiple[6].

209

À Victor Barbeau[1]

°Le 7 décembre 55,
envoyé le 13 décembre.

Mon cher Victor,

Vous me voyez navré de n'avoir pu vous adresser ce que vous m'avez demandé. Je n'ai reçu votre lettre qu'hier soir, je me suis absenté de Paris une huitaine de jours, suivant les instructions du médecin. Je ne fais plus de fièvre, et mon état grippal s'est amélioré. Maintenant, puis-je vous suggérer ceci? Pourquoi ne pas me rédiger une procuration[2], que je vous signerais, et qui servirait jusqu'à mon retour au Canada, disons jusqu'à l'automne prochain? Il me semble que cela serait plus simple ainsi. Car vous aurez certainement d'autres réunions, et d'autres occasions de prendre le vote. Voici pour ce sujet.

À propos du jeune homme de Brébeuf[3], vous n'avez pas du tout été indiscret. Mais l'exemplaire édité en Chine ne lui rendra guère service. La plupart des poèmes qu'il contient ont été publiés plus tard, dans les *Îles de la nuit*[4].

Je me réconcilie peu à peu avec la France. Mon court séjour en province — Moret-sur-Loing — a été tout à fait agréable. Comme cette toute petite ville est située à quelques kilomètres à peine de Chartres, j'ai pu revoir, à plusieurs reprises, la fameuse cathédrale et ses vitraux. D'autre part, à Paris, à l'Orangerie, il y a une exposition[5] magnifique, des Renoir, des Cézanne, des Rouault, des Rousseau, etc., et une autre à la «Maison de la Pensée française», de Toulouse-Lautrec, et encore une autre, au Louvre, pour l'art étrusque. J'allais parmi ces diverses manifestations de l'art dit pictural muni d'une demi-douzaine de mouchoirs. Ma grippe m'a empêché de me rendre au théâtre, et à quelques conférences où j'étais invité, car dans ces endroits les mouchoirs et les quintes de toux sont plus ou moins appréciés, et

peuvent même susciter, comme l'on s'exprime dans le langage de la politique, des mouvements divers.

Je suis encore un peu fatigué. J'ai beaucoup travaillé, n'ayant rien d'autre à faire. C'est-à-dire que j'ai travaillé davantage, depuis deux mois, que durant deux ans à Montréal. Soyez rassuré, cela ne durera pas.

Bien amicalement,

Alain Grandbois

P.S. Il faut compter, par avion, environ cinq jours. Le courrier ordinaire, quinze jours. Tout cela semble excessif, mais c'est généralement ainsi, avec les grèves multiples et les mauvais temps[6].

A. G.

Mes hommages à Lucile.

210

Au secrétaire de la Société royale du Canada[1]

Janvier, le 22, 1956.

Monsieur le Secrétaire,
Comité des Bourses de la Société Royale du Canada,
Ottawa.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser ce petit rapport[2] concernant la première partie de mon séjour à Paris. Depuis mon arrivée, je me suis efforcé de reprendre contact avec la vie intellectuelle de la grande capitale, d'en retrouver certains aspects particuliers, n'appartenant qu'à elle, et que j'avais pu, avant la dernière guerre, apercevoir et même goûter vivement. Je les apprécie encore davantage aujourd'hui.

Mais tout cela appartient à une sorte d'ambiance, d'atmosphère ou de milieu qu'il est difficile de définir avec précision. Telle promenade sur «les bords fleuris de la Seine», ou dans les allées du Bois, ou dans les environs merveilleux de Paris, telle conversation avec des poètes ou des critiques, telle visite à des galeries d'art, tout cela ne peut qu'apporter à un écrivain un stimulant que j'estime, du moins pour ma part, puisque je viens de le constater, nécessaire. Mais voici des choses plus concrètes, concernant mon travail personnel. Je viens de terminer une suite de poèmes, formant la matière d'un volume intitulé provisoirement *Pourpre*, j'en achève un autre, dans la même veine, — quelque peu ésotérique! — et je commence un travail d'inspiration nettement canadienne, d'abord beaucoup plus facile, que chacun pourra lire sans tourments. J'ai également d'autres débuts manuscrits — contes, nouvelles — que je laisse et que je reprends tour à tour, pour ne pas perdre le sens de la prose, et aussi pour mon propre amusement.

Et voici, M. le Secrétaire, le recensement de mes dernières, ou de mes premières activités de Boursier. (La langue française est d'une subtilité fort embarrassante parfois.)

Je ne sais comment exprimer ma reconnaissance à la Société Royale, et je vous prie de lui en apporter le témoignage. Je tiens également à remercier deux de vos membres très distingués, Son Excellence Jean Désy[3], qui m'a accueilli de la façon la plus copieuse et la plus généreuse, et M. René Garneau[4], qui s'est ingénié à faciliter l'obtenance de mes papiers de nouvel arrivant, et qui surtout s'est empressé de m'ouvrir les portes mystérieuses du climat intellectuel de ce moment.

Je demeure, avec toute ma gratitude,

Votre dévoué

Alain Grandbois

211

À Jeanne Grandbois Drouin[1]

Mercredi, le 7 mai 56.

Mon cher Jeannot,

Voilà. Je crains que cette lettre ne te déçoive. Mais je crois véritablement que tu ne devrais pas publier ton roman tel qu'il est[2]. Je vais t'en donner les raisons. Je l'ai lu très attentivement, tu le constateras d'ailleurs toi-même, je préférerais t'en parler de vive voix que de te l'écrire, on peut ainsi mieux s'expliquer, mais nous n'avons pas le choix. À Paris, je l'avais parcouru hâtivement, et dans les «vapeurs du vin», de sorte que je n'ai pu me rendre compte exactement de sa valeur. C'est aujourd'hui différent. Je n'ai pas pris d'alcool depuis quelques semaines (je m'en porte fort bien) et je suis redevenu lucide.

Pour l'ensemble: tu n'as pas su rendre tes personnages sympathiques. Hélène, l'héroïne, est une femme naïve et frivole, qui borne son univers à ses petits plaisirs charnels, à la jouissance de ses petites fesses, elle n'est pas intéressante (littérairement parlant). Elle manque de profondeur. Elle n'aime pas Franz, il la prive de sa volupté quand il est absent, c'est tout. Elle ne souffre d'aucune angoisse, d'aucun remords, elle se trouve charmante et jolie. Elle se fiche de Maria, elle ne fait qu'exprimer, très superficiellement, une sorte de pitié, elle n'en continue pas moins à agir à sa guise. Le chagrin qu'elle éprouve, à la fin de sa vie, n'est tissé que de névrose et d'ennui. Elle ne pense qu'à elle, et ce n'est pas parce qu'elle s'entoure de négrillons qu'elle est devenue un être d'élite.

Franz est un parfait fantoche. Il a agi avec l'inconséquence d'un collégien, il est supposé aimer deux femmes, il n'en aime aucune. Il s'exprime aussi comme un potache. «Viens, dis!», etc. Ce n'est pas le fait d'un homme du monde de se confesser à la première venue, même si elle est journaliste et si elle lui

apporte un manuscrit de la femme qu'il a cru aimer et d'étaler sa vie très intime. Ce sont là des choses que l'on ne raconte, à la rigueur, qu'à des personnes avec qui l'on est très lié, et en qui l'on a une confiance parfaite.

La journaliste que tu décris n'est pas vraisemblable, surtout au Canada. La rédactrice d'une page féminine ne rencontre pas les grands hommes d'État, ne se promène pas à la Jamaïque ni en Pologne. Ce n'est pas Claire Luce[3], du *Life* et du *Time*, desquels le mari, comme tu le sais, est propriétaire.

Maintenant, pour la langue. Ton vocabulaire est trop pauvre. C'est plein de canadianismes. Dans la conversation, cela peut passer, mais pas dans la langue écrite. Si tes personnages étaient les personnages de Roger Lemelin[4] — des ouvriers, des gens du peuple — ça pourrait passer à la rigueur. Mais tu les situes dans la bourgeoisie aisée, ils sont supposés avoir acquis une certaine éducation, quelque raffinement. Ils n'en donnent aucunement l'impression. Ils ne raffinent que dans les gestes de l'amour, ce qui arrive à tout le monde. Mais ces gestes, tu les décris avec trop de complaisance, certains passages dépassent l'érotisme et deviennent de la pornographie trop facile. Tu me répondras que tous les romans de l'après-guerre sont érotiques, d'accord, mais les héros qu'ils mettent en scène ont vécu des temps bouleversés, ont perdu leur équilibre. Tes héros, ton héroïne en particulier, n'ont pas ces excuses. Et puis ces romans, que personne ne lit plus d'ailleurs, ont été écrits pas des jeunes gens de vingt ans. Tu en as cinquante. Je suis convaincu que tu te ferais le plus grand tort en publiant ce manuscrit. On se moquerait. Pour la note *bien*, voici. Tu as le sens de la phrase, tu écris librement, tu possèdes un rythme de continuité qui me plaît beaucoup. C'est la substance même de la phrase qui fait défaut. Tu peux me répondre encore que cela a été vécu. Sans doute. Mais la vie, et la transformation, la transposition de la vie dans l'art, c'est différent.

Ce que je te suggérerais. Lis quelques bons livres. Tiens, lis et relis *Chéri* de Colette[5]. C'est plein de sensualité, mais c'est vivant. Procure-toi une grammaire française. Use de ton dictionnaire. Fouille davantage tes personnages. Travaille. (La littérature est un travail comme un autre, aussi compliqué, aussi nuancé, et bien plus hasardeux, que celui du médecin ou de l'ingénieur, ce n'est pas aussi facile que les gens que tu fréquentes se l'imaginent, autrement tout le monde écrirait.) Tu as cru que c'était un jeu, comme la canasta ou le bridge, que l'on peut exercer par fantaisie, entre deux cocktails. Ce n'est pas ainsi. François Mauriac écrit un roman de 250 pages par année, c'est un écrivain de métier pourtant, il va se réfugier six mois dans sa maison de campagne pour oublier les exigences de son métier de journaliste, et ne penser qu'à son livre.

Henry Bernstein écrivait une pièce de théâtre par année, il y travaillait 8 heures par jour, c'est sa principale interprète, Gaby Morlay[6], qui me l'a dit à maintes reprises. Tu vois que ce n'est pas un petit jeu pour petites dames qui s'ennuient. Il te faudrait, pendant un an, travailler deux ou trois heures au moins par jour, lire des livres bien faits, non pas pour l'intrigue, pour savoir ce qui va se passer, mais pour tenter de déceler les secrets, c'est-à-dire l'art de l'écriture.

Tu as dû sans doute, dans des moments d'euphorie, annoncer à tes amies, qui ne sont pas particulièrement des intellectuelles, que tu allais publier un roman. Pour t'en sortir, et sauvegarder ton amour-propre (ce que je comprends fort bien), tu n'as qu'à leur dire, négligemment, que tu as décidé d'allonger ton livre, de lui donner plus d'ampleur, d'en faire un bouquin deux fois plus long, par exemple.

Les conseils que l'on pourrait te donner, dans ton milieu (Ernie[7] et Mark[8]!) ne valent absolument rien. Ce sont de brillants hommes d'affaires, ce ne sont pas des critiques. Quant à tes petites amies, c'est moins que rien, et elles seraient

les premières, si tu avais un échec, à te bombarder. (Dans le dos, naturellement.) Je t'expédie ton manuscrit aujourd'hui même. (Je l'envoie sans chemise, à cause de la poste.) Ne sois pas trop déçue. Si tu persistes à continuer, j'aimerais voir, à mon retour au Canada, — à la fin de septembre — un ou deux chapitres plus soignés, plus attentifs, en somme, moins superficiels. Ne t'en fais pas «accroire» avec le succès de Françoise Sagan[9]. Elle écrit une langue classique. Elle en a l'instinct. Et c'est une sorte de phénomène. Il ne faut jamais penser que l'on peut faire ce que d'autres — exceptionnellement — peuvent faire. Des gens, — des têtes de linottes — peuvent bien te dire à Québec, ou à Montréal: «Vous pourriez bien en faire autant!» Mais ils n'y connaissent rien, ils ne lisent, et hâtivement, que les «best sellers», ce qu'il est de bon ton de lire. Ce n'est pas sérieux.

J'aurais préféré, je te le répète, revoir ton manuscrit avec toi, te donner les indications nécessaires de vive voix. T'expliquer pourquoi ceci est bon et cela n'est pas bon.

Adresse-moi un petit mot avant ton départ.

Je t'embrasse affectueusement,

Alain

P.S. Si tu as vraiment la «vocation» d'écrire, même un peu tardivement, tu ne seras pas blessée par mes remarques. Je les ai faites sans aucun plaisir, et en pensant à toi,

A.

2e P.S. Non, ton titre n'est pas bon. Trop genre Musset. Pourquoi ne pas l'intituler tout simplement *Le Refuge*? ou bien *Refuge illusoire*. Enfin, le titre est important, mais il est mieux de le trouver dans son propre texte. Il faut se méfier aussi des titres qui ont été déjà pris, j'ai dû changer, pour *Rivages de l'Homme*, trois ou quatre fois[10].

A.

212

À Jean-Guy Pilon[1]

[13 septembre 1956]

Mon cher Jean-Guy,

Mais naturellement, je serais ravi de vous voir. Vous savez l'admiration et l'estime que j'ai pour votre talent.

Voici. Il faudrait me téléphoner si possible entre 11h et midi, et nous prendrons rendez-vous, vous serez mon invité pour déjeuner ou dîner. Si je pose des «ou» partout, c'est que je présume que votre séjour en France est limité. (Mon adresse à Paris, je l'ai oubliée. Vous n'avez qu'à la demander à l'Ambassade, et aussi mon numéro de téléphone.) (J'ai tout oublié.)

[non signé]

213

À Victor Barbeau[1]

Paris, le 21 septembre 1956.

Mon cher ami,

J'ai eu un petit accident, de sorte que je demande à Marguerite de vous écrire ce petit mot à mon endroit. M. s'est prêtée volontiers à cette situation. L'année que nous avons passée en France, sur la Côte ou quelques jours en Italie m'a énormément plu. Il a été cependant dommage que nous ayons gelé comme des chiens, il a plu toute l'année. M. trouve quand même Paris et la France magnifiques. Moi, je serai très heureux de retourner au Canada, car Paris et la France et la Côte d'Azur m'ont fortement déçu (l'éternel déçu, ceci est de moi, Marguerite). Paris est devenu une ville où il y a un bruit infernal. Et la nuit et le jour le tintamarre est insupportable.

M. et moi, nous vous embrassons sur les quatre joues, Lucile et vous, et nous serons heureux de vous revoir.

J'ai le bras fracturé (le droit) c'est pourquoi j'ai demandé à M. de me servir de secrétaire provisoire. Pour le reste, ça va. Je vous verrai dans trois semaines.

Mes meilleures amitiés,

Alain G.[2]

214

À Suzanne Plourde[1]

Le 6 mars 57

Mademoiselle Plourdre [*sic*],
Les Éditions Fides,
Montréal.

Mademoiselle,

J'accepte avec plaisir de faire partie de votre collection des «Classiques canadiens», et je vous remercie d'avoir pensé à moi[2].

Mes conditions seront celles que vous accordez à ceux qui participent à cette même collection.

Permettez-moi cependant de me réserver les droits de traduction, d'adaptation, etc...

Veuillez me croire votre dévoué

Alain Grandbois

R.R. 1, Rang 9
Mont-Rolland.

215

À Clément Saint-Germain[1]

Montréal, le 5 juin 57

Monsieur Clément Saint-Germain,
Montréal.

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu les deux petits livres que vous avez eu l'amabilité de me faire parvenir, et je vous en remercie[2]. Votre formule me plaît beaucoup. Elle permet au lecteur de se faire une idée générale de l'œuvre de l'écrivain, et je suis heureux que l'on m'ait demandé de faire partie de cette collection.

Voici la liste de mes livres, avec le nom des éditeurs. Je possède tous mes droits d'auteur.

Né à Québec (Messein, Paris. Fides, Montréal)
Poèmes (Hankéou, Chine. Hors commerce)
Les Voyages de Marco Polo (Éditions Valiquette, Montréal)
Avant le chaos (Les Éditions Modernes, Montréal)
Les Îles de la Nuit (Parizeau, Montréal)
Rivages de l'Homme (Québec. À compte d'auteur)

Tous ces ouvrage, sauf le dernier, sont épuisés. Si vous avez besoin de détails supplémentaires, je m'empresserai de vous les apporter.

Veuillez me croire, cher Monsieur, votre très dévoué.

Alain Grandbois

216

À Clément Saint-Germain[1]

Le 12 juin 1957

Monsieur Clément Saint-Germain,
Montréal.

Cher Monsieur,

En effet, j'avais oublié que M. Dagenais[2] n'avait cédé ses droits °d'édition de «Né à Québe» que pour 5000 exemplaires[3]. Je n'ai jamais communiqué avec lui depuis ce temps, et au vrai, je ne l'ai jamais revu. Il est bien entendu que vous pouvez insérer les textes qui vous conviennent tirés de «Né à Québec», à moins d'opposition légale, ce qui me semble fort improbable. De toutes façons, vous n'avez qu'à communiquer avec Me Jean-Marie Nadeau[4], votre avocat, qui est également le mien, et par surcroît, l'un de mes meilleurs amis.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois

217

À Jacques Brault[1]

Le 1er juillet 57.

Monsieur Jacques Brault,
Montréal.

Cher monsieur,

En principe, je suis tout à fait d'accord, et j'aurais grand plaisir à vous rencontrer. Le moyen le plus facile, je crois, est que vous veniez me voir à Mont-Rolland, si vous disposez du temps nécessaire. Dans ce cas, téléphonez-moi, ou écrivez, de

préférence la veille ou l'avant-veille. Nous pourrions déjeuner ici ensemble.

Je comprends fort bien votre attitude vis-à-vis du style officiel, je souffre de la même incapacité.

Je vous remercie de la générosité que vous voulez bien témoigner à l'égard de mes livres.

Votre bien dévoué,

Alain Grandbois
Tél : Ca. 9-4055.

218

À Jacques Brault[1]

Le 4 juillet 1957.

M. Jacques Brault,
Montréal.

Cher monsieur,

Si vous êtes d'accord, tout va bien pour lundi. J'ignore l'horaire des autobus, il y en a certainement dans l'avant-midi, et comme vous devez arrêter à Sainte-Adèle, téléphonez-moi de cet endroit, et j'irai vous prendre en auto.

Bien à vous,

Alain Grandbois
Tél : CA. 9-4055

219

À Jacques Brault[1]

Le 15 août 1957.

Mon cher Jacques Brault,

Mais non, mais non, votre visite m'a beaucoup plu, et mon silence n'est qu'accidentel. Je suis parti brusquement pour les

États-Unis, dans l'intention d'y passer une dizaine de jours, j'ai été souffrant, et je ne suis revenu que la nuit dernière. Je comptais vous écrire de là-bas, mais je n'avais pas votre adresse.

Je viens de parcourir votre petit livre[2]. Vous avez là de bien beaux vers, je vous le dis sans flatteries. Je vous en remercie.

Je vous enverrai un petit mot la semaine prochaine, quand je serai tout à fait rétabli, et nous conviendrons d'une «visite»!

Veuillez croire à toute ma sympathie confraternelle.

Alain Grandbois

220

À Jacques Brault[1]

Dimanche, le 8 sept. 57.

Mon cher Jacques Brault,

Si vous n'avez pas renoncé à votre projet, vous conviendrait-il de venir me voir mercredi le 11, ou jeudi le 12? Je serai absent la semaine suivante. Et comme le courrier prend deux ou trois jours à me parvenir, téléphonez-moi demain, lundi, ou mardi, dans la soirée. Vous direz à la téléphoniste de «renverser les charges» (Style Louis XIV).

Avez-vous communiqué avec Fides[2]?

Bien à vous.

Alain Grandbois

221

À Jean-Guy Pilon[1]

Dimanche, le 15 s. 57.

Mon cher Jean-Guy,

J'ai reçu votre petit livre[2], et je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt. Vos poèmes ne sont pas tous d'égale valeur, — à mon

avis —, certains sont d'une grande beauté, et j'aurais été fort heureux de pouvoir signer, par exemple, la dernière partie de «Balises prochaines[3]».

Je me propose d'aller à Montréal mercredi ou jeudi de cette semaine, j'essaierai de vous rejoindre à votre bureau[4], et nous parlerons de tout cela. Nous parlerons aussi de ce voyage à Québec.

Je vous félicite et je vous remercie.

Alain Grandbois

222

À Jean-Guy Pilon[1]

[Octobre 1957]

Mot personnel

Pour le projet dont nous avons parlé[2], j'y ai réfléchi, et l'aventure me semble moins aléatoire. (Je parle du risque d'argent.) Car je pourrais compter sur des achats substantiels de la part du gouvernement, où j'ai des amis personnels. Il vaudrait mieux cependant que l'édition paraisse au plus tard au début de décembre. Serait-ce possible?

Je suis curieux de connaître le résultat de votre «congrès[3]». Communiquez avec moi, je pourrai aller à Montréal pour l'après-midi, le jour où vous serez libre.

A. G.

Tel. CA. 9-4055

223

À Jean-Guy Pilon[1]

Le 12 novembre 1957

Mon cher Jean-Guy Pilon,

Tous ces poèmes ont été rassemblés à la hâte, et dans une plus grande confusion encore, ce qui n'est pas peu dire, que celle que j'apporte d'ordinaire au classement de mes papiers.

Je vous envoie une autre copie de l'*Étoile pourpre*. Je crois que c'est la version définitive. Tant qu'aux poèmes 113, 57 et 9, laissons-les vivement tomber[2]. Ils sont incomplets, et tels quels, tout à fait mauvais. Je vous remercie de me l'avoir indiqué avec tant de délicatesse.

Je me proposais d'aller à Montréal cette semaine. Je ne crois pas que mon état de santé me le permette.

Bien amicalement

Alain Grandbois

224

À Jacques Brault[1]

Le 7 déc. 57.

Pourriez-vous venir passer la journée du jeudi, le 12, à Mont-Rolland? Cela nous permettrait d'établir définitivement les bases du travail que vous faites pour Fides. Mais prévenez-moi, j'irai vous cueillir à la gare.

Soyez très prudent vis-à-vis de vos élèves lorsqu'il s'agit de mes poèmes. Une petite étude, dans un livre publié précisément chez Fides[2], met en garde les adolescents vis-à-vis de mes écritures! Bigre!

Bien amicalement

Alain Grandbois

225

À Clément Saint-Germain[1]

Mont-Rolland, le 8 déc. 1957

Monsieur Clément Saint-Germain,
Montréal.

Cher Monsieur,

Vous m'excuserez de ne pas vous avoir répondu plus tôt[2]. J'ai été fort souffrant ces dernières semaines, et j'ai dû négliger toute correspondance. J'ai vu cependant votre collaborateur, M. Jacques Brault, et il vous a sans doute mis au courant.

Mais voyons d'abord pour la réédition de «Né à Québec». J'ai communiqué avec M. Jean-Marie Nadeau, par téléphone, au sujet de Dagenais. Tout semble en ordre de ce côté, vous êtes libre je crois de le republier, aux mêmes conditions (500.00) en ce qui me concerne, que la première fois.

Pour votre « Collection classique », je suis d'accord, et vous trouverez ci-inclus le contrat que vous m'avez envoyé. J'aimerais toutefois que vous n'attendiez pas trois ans pour cette édition, mes textes — anciens et inédits — risqueraient d'être posthumes! M. Jacques Brault doit venir cette semaine, je lui remettrai les photos et les inédits.

J'espère avoir le plaisir de vous rencontrer lors du lancement d'un petit livre, la semaine prochaine, aux Éditions Hexagone.

Veuillez me croire votre dévoué

Alain Grandbois

226

À Jean-Guy Pilon[1]

Lundi, le 9 déc. 57

Mon cher J.-G. P.

Voici une liste[2]. Il se peut que certains noms chevauchent les vôtres. Le petit signe «_» signifie M. et M^me^ (ou compagne). Il y a là-dedans certaines personnes qui me plaisent plus ou moins, et réciproquement, mais ce sont les exigences de la publicité. Il y a aussi que tout le monde — heureusement — ne viendra pas. Quand je me contente d'indiquer comme adresse Montréal, c'est que je n'ai pas le bottin téléphonique de cette ville. Prévenez-moi quand vous aurez décidé du jour.

Bien amicalement

Alain Grandbois

227

À Gustave Lamarche[1]

Le 6 février 1958.

Révérend P. Lamarche,
Joliette.

Révérend Père et ami,

Je ne sais comment vous remercier de ce que vous avez écrit à propos de mes poèmes[2], lesquels sont difficilement analysables, mais la logique poétique, comme vous le savez, n'a que peu de rapport avec les rigueurs cartésiennes. Il y a cependant un autre point beaucoup plus important, que vous abordez avec une franchise ne manquant pas d'audace, qui est celui de la révolte — bien futile, il faut l'avouer — de l'être vis-à-vis de sa

condition humaine, et qui peut sembler prendre l'aspect du refus cynique et blasphématoire, alors que cette même révolte n'est faite que d'une sorte d'impuissance angoissée vis-à-vis des seuls problèmes qui comptent, et dont la solution nous échappe parce que la Connaissance nous a été refusée. Et pourquoi? Mais je m'excuse tout de suite, tout ceci n'entre pas dans le cadre d'une lettre, et nous entraînerait trop loin.

Je n'ai pas oublié la promesse que je vous ai faite, et je ne l'ai pas tenue parce que j'ai été souffrant tous ces derniers mois, et que la pensée même d'écrire vingt lignes m'était intolérable. Cela revient peu à peu.

Je vous félicite de votre revue, d'une très belle tenue, et je vous souhaite de tout cœur le succès que vous méritez. Je me désole que les circonstances nous aient empêchés de nous voir plus fréquemment. Mais je compte bien, dès que la saison se fera plus souriante, avoir le plaisir de vous accueillir dans ma retraite[3]. Je conserve le souvenir de quelques heures passées avec vous — il y a longtemps déjà — à Montréal, qui m'avaient infiniment plu.

Veuillez croire à toute mon affection.

Alain Grandbois

228

À Jean-Guy Pilon[1]

Le 25 Février 58

Mon cher Jean-Guy Pilon,

Merci pour tous les renseignements. Je ne trouve pas la vente si mauvaise, après tout, il y a à peine deux mois que vous avez lancé le petit livre[2], quoi que le Gouvernement, évidemment! Vous trouverez ce chèque endossé.

J'ai toujours l'intention d'intervenir auprès d'un certain ministère, mais il y faut un certain temps. Il faut pouvoir dire: «Voilà, j'ai tant de centaines de livres sur les bras, etc., et la littérature, etc.», mais vous comprenez qu'on peut le faire difficilement pour un «Vient de paraître», et surtout tout de suite après l'achat du Secrétariat. Soyez bien assuré que ce n'est qu'une partie remise pour les beaux (!) jours du printemps.

Je vous retourne «Les Chemins de Port-Cros[3]» par le prochain courrier. Je vous téléphonerai dès que je passerai à Montréal, cette semaine ou la semaine prochaine.

Bien amicalement

Alain Grandbois

229

À Bernard Valiquette[1]

Mont-Rolland
Le 25 février 58.

Mon cher Bernard,

J'ignorais en effet que tu avais gagné les grandes et magnifiques(!) solitudes du Nord[2], je vais si rarement à Montréal, je me contente de regarder tomber la neige de Mont-Rolland, et j'ai de quoi satisfaire abondamment ce plaisir ingénu depuis un mois ou deux.

J'avais remis à l'éditeur de l'Hexagone, le jeune poète Jean-Guy Pilon, une liste de presse — j'ai la copie de cette liste sous les yeux — où je trouve naturellement ton nom. Cette liste aurait-elle été réduite, je n'en sais rien. Car je ne crois guère aux erreurs de la Poste, que les étourdis exploitent trop allégrement lorsqu'ils négligent leur correspondance. Mais tout cela n'est pas important, et je te fais parvenir par le même courrier un exemplaire de cette *Étoile Pourpre* qui a rendu perplexes certains

critiques : angélisme ou satanisme ? Rien que ça. Mais tant qu'à y être, comme on dit élégamment ! Ne va pas te battre les flancs pour ton émission littéraire, bien que je ne puisse douter que les populations de l'Abitibi ne se jettent avec autant de voracité sur l'*Étoile Pourpre* que sur le postulat d'Euclide.

Mon cher Bernard, la « solitude morale » nous cerne de plus en plus, où que l'on soit, et quoi que l'on fasse. Mais évidemment, à Rouyn, ça ne doit pas être tous les jours d'une gaieté et d'une folâtrerie étourdissantes. Pour ma part, je souffre de douloureux rhumatismes, alors, autant ici qu'ailleurs. Je te quitte sur ces propos d'une profondeur abyssale, et je te prie de croire en ma vieille amitié.

Alain Grandbois

P.S. Tiens-moi au courant de tes pérégrinations. Le ton de ta lettre[3] m'incite à penser que tu ne tiens pas à faire trop long feu dans ce coin de notre si belle Province.

A.

230

À Victor Barbeau[1]

Mars 58.
De l'hôpital, avant d'en sortir.

Mon cher Victor,

Je croyais que les malentendus, les choses que l'on ne pense pas de la même façon, les erreurs même, ne brisaient pas l'amitié. Mais vous êtes boudeur. Je viens de passer huit jours à l'hôpital — Saint-Sacrement — à la suite d'une crise cardiaque. C'est le petit commencement, j'imagine, de la fin. Sans mélo. J'aimerais bien que nos petites disputes, vous avez votre mauvais caractère, soient dissipées et lavées. Et puis tout

cela, est-ce si important? Je vous ai attribué tous les défauts, sauf celui de la rancune.

Pour une fois, soyez indulgent. Les grands examens de cardio — je ne sais quoi — suspendent l'épée de D[2], etc. (car nous sommes lettrés!) sur ma tête, pourquoi nous obstiner. Je suis devenu serein, pacifique, et tout à fait souriant.

Je baise les doigts de Lucile. (Je serai à Mont-Rolland à partir de lundi.)

Alain Grandbois

231

À Lionel Groulx[1]

Le 21 mars 1958.

M. le Chanoine Groulx,
Montréal.

M. le Chanoine,

Votre lettre[2] m'a bouleversé. Et puis — quelques jours plus tard — ce n'est pas votre lettre. J'ai souffert d'une attaque cardiaque, on m'a emmené à Québec, à l'hôpital du Saint-Sacrement, où j'ai passé huit ou dix jours, et puis voilà. Je ne suis pas encore assez «rétabli» pour répondre à votre lettre, qui était pleine de générosité, d'indulgence, et de blâme aussi. J'ai été très sensible — et plus que vous ne le croyez — et c'était avant l'attaque — aux prières que vous me destiniez. Je ne les mérite pas. Ce que je puis vous dire, c'est mon estime, mon admiration, et si je puis m'exprimer ainsi, — je ne suis pas efféminé! — mon affection pour vous. Je sais, et vous le savez autant et plus que moi, qu'il est difficile de s'exprimer avec des mots.

Permettez-moi aussi de vous dire, puisque vous [y] faites allusion, que je ne joue pas, genre Cocteau, — les lettres à Maritain,

etc. — à la conversion littéraire[3]. L'angoisse, que vous appelez inquiétude[4], dans ces poèmes, je la souffre depuis que j'ai l'âge de réfléchir, donnez-moi au moins ce crédit de la sincérité. Je tiens à votre estime, comme à celle, très restreinte, de trois ou quatre personnes au monde. Ce n'est pas beaucoup. Je sais que votre caractère religieux ne peut pas accepter ce que l'on peut appeler ma fantaisie. Et c'est pourquoi j'ai hésité à vous envoyer ce petit livre, qui aurait pu vous choquer en tant que prêtre.

Vous excuserez, avec votre indulgence, cette lettre maladroite, et sans esprit. Les médecins, qui nous sauvent, — je n'ai plus de papier, c'est pourquoi le verso — nous perdent également.

Vous me pardonnerez d'être un peu fatigué, je vous trace ces mots tels que je les vois, et qui expriment ma pensée.

Et permettez-moi de vous remercier encore, et de vous exprimer toute ma gratitude.

Alain Grandbois.

P.S. Je vous ai vu et entendu à l'écran de la T.V.[5], et cela m'a un peu rassuré. J'étais très inquiet au sujet de votre santé.

232

À Lionel Groulx[1]

Le 17 juillet 1958.

M. le Chanoine Groulx,
Outremont, Montréal.

M. le Chanoine,

Je dois compter sur votre indulgence, car en tardant ainsi à vous répondre, j'ai bien mal répondu à votre générosité. De là, toutes ces excuses que je vous dois et que je vous offre de tout

mon cœur. Je dois ajouter que mon état de santé, très médiocre, a provoqué chez moi une sorte de névrose me portant à repousser — ce qui est classique — le monde extérieur.

Non, si je n'ai pas renouvelé mon abonnement à votre *Revue*, dont je ne peux qu'apprécier la très belle tenue, ce n'est point du tout en signe de désapprobation, mais par une haïssable négligence.

Permettez-moi de vous dire que j'ai été fort inquiet de votre santé et que j'ai appris avec joie votre rétablissement. Mais il faut que vous vous ménagiez. — Et puis-je vous féliciter de votre entretien avec Laurendeau, à la télévision[2]!

C'était la première fois que je prenais vraiment plaisir à ce genre de dialogue, qui sont généralement marqués de la plus haute confusion. Votre exposé était clair, lucide, précis, et ne laissait que le regret qu'il fut trop court.

Je vous remercie de l'intérêt que vous avez bien voulu me porter — je n'oublie pas ce que vous m'avez écrit — et veuillez croire, M. le Chanoine, à toute mon estime et à mon affectueux respect.

Alain Grandbois

233

À Gustave Lamarche[1]

Le 18 juillet 1958.

Le Père Gustave Lamarche,
Joliette.

Mon très cher et fidèle Père Lamarche,

Pardonnez-moi d'avoir si mal répondu à vos signes d'amitié. J'ai été souffrant, d'où névrose, débats dans le noir, refus du monde extérieur, enfin, le processus est bien connu. Mais comment vous remercier de l'affection que vous m'avez

témoignée! Soyez au moins assuré qu'elle m'a été tout droit au cœur, et qu'elle m'a fait le plus grand bien.

Dès que j'aurai repris complètement pied, je vous ferai parvenir une nouvelle pour votre belle revue[2].

J'espère avoir la joie de vous rencontrer très bientôt, et croyez à ma gratitude et à mon affection.

Alain Grandbois

234

À Jacques Brault[1]

Le 21 juillet 1958.

Mon cher Jacques,

J'ai été souffrant, donc peu porté aux jeux poétiques, de là mon excuse pour ce retard. Vous trouverez sous pli ce petit poème[2] quelque peu ésotérique, et on ne peut plus inédit, puisque je l'ai fait ce matin à l'aube. Et pour continuer sur ce thème de l'inédit, qui n'est qu'un état éphémère, l'éditeur en modifie d'avantage la nature que l'écrivain. L'inédit ne se conserve pas indéfiniment dans les congélateurs. (Je vous écris au triple galop, je dois porter cette lettre à la poste dans cinq minutes.) Quant à la critique, qui semble se désaffecter de moi au profit de certains de mes jeunes cadets qui me pillent ici et là en détournant la tête, comme des gosses dans les cerisiers du voisin, et qui se réclament de René Char, St-John Perse, Prévert, etc., parce que ça fait très bien dans le décor, et que moi je suis Canadien, donc encombrant pour ces enfants, quant à la critique, elle ne peut atteindre chez moi qu'une très légère surface, minces piqûres d'amour-propre, mais elle ne modifie en rien ce qu'il me plaît d'exprimer, ni dans la forme ni pour le fond. (Eh, voici une longue phrase!)

Vous me voyez très heureux de cette bourse que vous venez d'obtenir[3], et je vous en félicite de tout cœur.

En effet, je compte bien vous rencontrer avant votre départ. Le plus facile serait peut-être, quand vous aurez terminé le gros de vos préparations, que vous veniez avec votre femme[4] passer quelques heures chez moi.

Croyez en mon amitié,

Alain Grandbois

235

À Rina Lasnier[1]

Le 14 octobre 1958.

Ma chère Poétesse,

Merci pour les photos, et pour l'invitation du Père[2], que je m'empresse d'accepter avec le plus grand plaisir, et ceci dans un avenir rapproché. Car pour l'instant, je suis encore souffrant, et je ne puis songer à quitter ma retraite. Je vous préviendrai. Je tiens *absolument*, selon votre expression, à cette rencontre.

Vous avez toute mon amitié.

Alain Grandbois

236

À Jean-Guy Pilon[1]

Le 17 oct. 58.

Mon cher Jean-Guy,

Vous m'excuserez encore une fois de ne pouvoir assister à votre rencontre des poètes canadiens[2], je suis assez sérieusement souffrant, et je ne puis quitter la maison pour le moment.

J'aurais aimé vous voir, parler de votre dernier voyage à Paris[3], etc.

Bien amicalement,

Alain Grandbois

237

À Roger Duhamel[1]

Le 26 novembre 1958.

Mon cher Roger,

Toutes mes félicitations. Voilà enfin une nomination[2] qui ne tire, ni ne tient, de l'absurde. J'aurais aimé célébrer l'événement avec toi, je ne le puis, on m'a imposé un régime extrêmement rigoureux, que j'observe à peu près, et avec rage. — Je songe avec mélancolie à certain petit voyage à Trois-Rivières! —

Peut-être as-tu appris que nous étions mariés[3]. Cela s'est fait comme dans les mauvais romans. À 9 heures du soir, avec deux témoins. Et l'Officiant naturellement. Les familles ignoraient tout.

Si tu as un après-midi ou une soirée libres, viens avec Elayne déjeuner ou dîner avec nous. Le voyage est court, les routes sont bonnes, et nous serons heureux de vous recevoir.

Marg. se joint à moi pour les salutations d'usage.

À bientôt, je l'espère.

Alain G.

tél : CA. 94055

238

À Jacques Brault[1]

[Octobre 1959]

Mon cher Jacques Brault,

Ce petit mot, très à la hâte. Je ne vous ai pas répondu plus tôt, j'ai été très souffrant. J'ai beaucoup aimé votre petit livre[2], et je dois vous avouer que je l'ai distribué très largement parmi mes amis et connaissances, lesquels, d'ailleurs, m'en ont fait des compliments qui paraissaient sincères.

Je ne sais quels sont vos projets actuels[3]. Croyez-vous demeurer encore quelque temps à Paris! Je le souhaite vivement pour vous. Si je puis vous aider de quelque façon, pour ce faire, écrivez-le moi. Écrivez-moi de toute façon. Je vous répondrai un peu moins brièvement. Je vous remercie et je demeure votre très amical,

Alain Grandbois

239

À Victor Barbeau[1]

[New York, octobre 1959]

Mon cher Victor,

Vous m'avez sans doute excusé, encore une fois, pour l'Académie. J'ai été très souffrant.

À New York, les gens sont toujours aussi pressés. Il fait très beau. Le musée Guggenheim, avec l'architecture de Lloyd Wright[2], est une pure merveille. Nos amitiés à Lucile et à vous.

Alain G.

P.S. Je ne bois que des jus de fruits depuis mon arrivée ici (!)

240

À Jean-Guy Pilon[1]

New-York, le 30/ 59.

Mon cher Jean-Guy,

Lorsque vous m'avez demandé des poèmes pour votre revue[2], l'été dernier, j'étais absent de Mont-Rolland, à mon retour, il était trop tard, et comme vous étiez absent vous aussi!

Vous pouvez compter sur moi pour vos enregistrements[3].

New York en ce moment est très beau. Et il y a aussi une chose étonnante, c'est l'intérieur du Musée Guggenheim, «arrangé» par Lloyd Wright. On y trouve par surcroît des Modigliani (3) extraordinaires, et un Picasso éclatant. Il y a aussi un tout petit Douanier Rousseau que l'on pourrait regarder pendant des heures.

Amicalement,

Alain G.

241

À Jean-Guy Pilon[1]

Le 23 nov. 59.

Mon cher Jean-Guy,

Voici un court poème[2], qui vaut ce qu'il vaut! Je n'ai pas eu le temps encore de ranger mes écrits, — le temps ou le courage! — de sorte que je suis en pleine confusion.

J'étais absent lorsque vous m'avez écrit à propos des projets de Bosquet[3]. Je n'ai plus à disposer d'exemplaires des *Îles de la nuit*. J'ai tenté de m'en procurer chez Ducharme

<illisible> depuis des mois, il n'y en a plus. C'est d'ailleurs la même chose pour *Né à Québec* et *Marco Polo*. Je ne comprends guère ce phénomène, puisque les gens ne lisent pas, ou peu, dans notre chère province. Mais je vous envoie un *Rivages de l'homme*, dont je n'aime pas du tout l'édition, c'est gris, genre vieille fille, couleur d'arrière-automne.

J'espère que vous vous portez bien.

Amicalement,

Alain Grandbois

242

À Jean-Guy Pilon[1]

Le 1er décembre 59.

Mon cher Jean-Guy P.,

Soyez gentil, et renvoyez-moi le poème. Je n'en étais pas du tout satisfait, je vous l'avais promis, j'étais en retard, je le regrette, je vous le renverrai, revu et augmenté, ou je vous en ferai parvenir un plus consistant *d'ici une dizaine de jours*.

Je suis en train en ce moment de ramasser et classer les nombreux manuscrits se trouvant dans tous les tiroirs et coins de ma maison, cette tâche n'est pas facile, avec ma mémoire défectueuse (vous savez à quoi vous en tenir), car je dois distinguer de ce qui a été publié ou non, ce qui est variation sur le même thème ou non, c'est extrêmement ingrat, cela m'oblige à relire mes œuvres dites complètes!

Si le hasard ou les circonstances vous conduisent du côté du Nord, prévenez-moi, venez déjeuner ou dîner, nous bavarderons. J'aimerais beaucoup avoir vos impressions de vos derniers voyages.

Veuillez présenter mes hommages à votre charmante femme[2].

Amicalement,

Alain Grandbois

243

À Jean-Guy Pilon[1]

Le 26 décembre 59.

Mon cher Jean-Guy,

Voici le poème[2], que j'ai tenté d'améliorer.

Pour ce projet d'un numéro spécial dans votre revue[3], cela me ravirait. (Je vieillis!)

Je suis très fatigué, et malade. Je reste dans mes montagnes pour ce qu'on appelle les «Fêtes».

Veuillez accepter mes meilleurs vœux de succès et de bonheur. Marguerite se joint à moi pour ces souhaits, à votre charmante femme et à vous.

Bien amicalement,

Alain Grandbois

244

À Jean-Guy Pilon[1]

Mercredi, le 13 j. 60

Mon cher Jean-Guy,

Entendu pour mardi le 19. Je serai au studio 06[2] une dizaine de minutes avant l'heure fixée.

Bien amicalement,

Alain Grandbois

245

À Albert W. Trueman[1]

[3 mars 1960]

STE ADÈLE QUÉ 3 1150A

A. W. TRUEMAN

CONSEIL DES ARTS DU CANADA 140 RUE WELLINGTON OTTAWA ONT.

ACCEPTE BOURSE[2] AVEC GRANDE JOIE CROYEZ À TOUTE MA GRATITUDE

LETTRE SUIT

ALAIN GRANDBOIS

246

À Albert W. Trueman[1]

Mont-Rolland, le 5 mars 1960.

Monsieur A. W. Trueman,
Au Conseil des Arts du Canada,
Ottawa.

Cher monsieur Trueman,

Il est inutile de vous dire, je crois, que c'est avec la plus grande joie que j'accepte cette bourse, et je ne sais vraiment comment vous en exprimer ma reconnaissance. Soyez bien convaincu que je m'efforcerai de justifier la confiance que le Conseil des Arts me témoigne.

J'ajoute à ce petit mot une sorte de résumé des réponses aux questions que vous me faites, et si vous désirez d'autres informations, je m'empresserai naturellement de vous les fournir. Il me

semble également possible de vous rencontrer à Ottawa, au jour et à l'heure que vous m'indiquerez.

Ma femme, qui m'accompagne en Europe, se joint à moi pour vous remercier.

Veuillez croire, cher monsieur Trueman, à ma gratitude et à mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois

I- *Voyage*

J'ai pu arranger mes affaires pour partir dans la première semaine de juin. Si cela n'était pas trop abusif, j'aimerais me rendre directement de Montréal à Vienne. De cette dernière ville je descendrais par petites étapes à Paris, en passant par Prague, Nuremberg, Stuttgart et Strasbourg. Cela pourrait prendre environ dix ou douze jours. Je compte séjourner à Paris une autre quinzaine de jours. Puis j'ai l'intention d'aller m'installer dans un petit coin du Var ou des Alpes-Maritimes, où je me mettrai sérieusement au travail. J'y passerais une dizaine de mois. Retour ensuite à Paris, une huitaine de jours à Londres, et puis Montréal.

Cet itinéraire peut être modifié, ou tout simplement cancellé, si vous le jugez à propos.

II- *Travail*

Si j'ai mentionné plus haut Vienne et ces autres villes, ce n'est point par fantaisie, ni pour jouer au touriste, mais c'est que je termine en ce moment un recueil de contes ou nouvelles[2], et comme je n'ai pas revu cette partie de l'Europe depuis la dernière guerre, et qu'elle a dû fort changer, cela pourrait donner à ces nouvelles un ton plus juste.

J'ai également des poèmes, déjà écrits, mais que je dois rassembler et corriger pour publication[3].

Cependant mon travail principal consisterait en une sorte de «Géographie poétique du Canada[4]». (Ce titre est tout à fait provisoire.) Je connais mon pays pour l'avoir visité, à plusieurs reprises, de Halifax à Vancouver, je possède la documentation nécessaire, textes, cartes, photographies, etc. Je pense à ce livre depuis longtemps, mais je n'avais ni le loisir ni les moyens financiers de le faire. Votre générosité m'en fournit magnifiquement la possibilité.

Écrire sur le Canada dans un endroit perdu du Var peut paraître singulier, mais un certain dépaysement, du moins pour moi, facilite beaucoup de choses, et c'est ainsi que j'ai écrit *Né à Québec* à Port-Cros en Méditerranée, *Marco Polo* dans un petit village canadien, et des nouvelles intitulées *Avant le Chaos*, dont l'action se passait principalement en Asie, à Montréal. Quant à ces poèmes que l'on dit hermétiques, et qui n'appartiennent pas au monde réel, je les écris partout.

III- *Argent*

Vous pourrez peut-être déposer, un mois avant mon départ, c'est-à-dire au début de mai, le montant total, ou une partie de ce montant, — je crois que la première solution est moins compliquée, mais vous en jugerez vous-même —, à la Banque Royale du Canada, à Montréal, angle de la rue Stanley[5] et Sainte-Catherine, je puis avoir besoin d'un peu d'argent avant mon départ pour certains préparatifs, je ferai virer ensuite ce montant à la succursale de cette même banque, à Paris, 3 rue Scribe.

Et voici, en gros, mes réponses. J'ajoute encore mes remerciements, et que je suis à votre entière disposition pour toute autre explication.

Alain Grandbois

247

À Rina Lasnier[1]

Le 12 mars 1960.

Madame Rina Lasnier,
Joliette.

Ma chère Rina Lasnier,

Je fais l'Évêque, je vous accorde le *nihil obstat*[2]. Il est bien entendu que je fais la part des éloges que vous me faites si généreusement. Mais je trouve votre travail[3] à la fois très juste, très réfléchi, et très audacieux. C'est un travail de poète, dans le bon sens du mot. Et je vous en remercie.

J'espère bien avoir le grand plaisir de vous voir bientôt. Pour le moment, la neige a envahi mes toits. Donc, au premier petit bourgeon — vert, si possible—.

Veuillez me rappeler au souvenir du Père Lamarche, que je regrette toujours de voir si peu. Nous vivons tous dans le même pays comme si nous étions séparés par des centaines de mille lieues.

Marguerite et moi vous embrassons,

Alain Grandbois

248

À Eugène Bussière[1]

Mont-Rolland, le 19 mars 1960.

Monsieur Eugène Bussière,
Ottawa.

Cher monsieur Bussière,

Vous me voyez très heureux de l'honneur et de la confiance que le Conseil des Arts vient de me témoigner, et je l'en remercie très vivement.

J'irai à Montréal cette semaine, où je prendrai les informations nécessaires au sujet des frais de déplacement, et je vous en communiquerai aussitôt la teneur[2].

Ma femme se joint à moi pour vous exprimer toute notre gratitude.

Je vous prie, cher monsieur Bussière, d'agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois

249

À Victor Barbeau[1]

Le 23 mars 60.

Mon cher Victor,

Vous m'excuserez peut-être encore une fois de vous répondre si tardivement, vous me dites que vous avez été souffrant, mais je l'ai été aussi — et souffrant dans le sens littéral du mot — des rhumatismes incessants, extrêmement douloureux, etc. — de sorte que...

J'espère que vous vous portez mieux. Je me porte aussi mal que possible, je ne dors plus qu'à l'aide de soporifiques, un jour je me sens mieux, le lendemain cela recommence de plus belle, enfin, il y a trop de bancs de neige cernant la maison.

Je vous tiens des propos de vieille fille, tant pis.

Donnez-moi de vos nouvelles, des nouvelles de Lucile.

Marguerite se joint à moi, etc...

Alain G.

250

À Eugène Bussière[1]

Mont-Rolland, le 30 mars 1960.

Monsieur Eugène Bussière,
Ottawa

Cher monsieur Bussière,

Voici les informations que j'ai reçues de l'Agence Malavoy[2]. Comme vous le voyez, on ne me fournit que les prix de première classe. Si vous les jugez excessifs, je lui demanderai les prix de la classe économique, car je ne voudrais certes pas abuser de votre générosité.

En déduisant un tiers sur ce billet que vous voulez bien attribuer à ma femme, celui-ci se chiffre à $730.00 environ. Ce qui fait un total, pour les deux billets, de $1820.00.

Je ferai expédier le bagage lourd par bateau, à mes frais.

Je vous prie d'agréer, Monsieur Bussière, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois

251

À Eugène Bussière[1]

Mont-Rolland,
le 21 avril 1960.

Monsieur Eugène Bussière,
Ottawa.

Cher monsieur Bussière,

Je vous prie de m'excuser de ne pas avoir accusé réception — plus tôt — de votre lettre du 8 avril[2]. Je me suis absenté de Mont-Rolland.

Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. Si vous me le permettez, je vous tiendrai au courant, très sommairement, de mes voyages et de mon travail.

Veuillez agréer, cher monsieur Fugère [*sic*], l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois

252

À Jacques Brault[1]

Le 24 avril 1960.

Mon cher Jacques Brault,

Votre petit livre[2] est *tout à fait* bien. Ici, je fais la part des éloges que vous me faites. Il est difficile de parler d'un livre qui a été écrit à votre sujet. J'ai été très malade et je sors de l'hôpital. Je dois me rendre à Ottawa demain soir. Je prends le risque de ne pas y aborder sur une civière.

Je vous écrirai la semaine prochaine.

Je vous remercie et je vous félicite[3].

À bientôt,

Alain Grandbois

253

À René-Philippe Landry[1]

Le 10 mai 60.

Mon cher René,

Je te prie de m'excuser pour ce long retard. J'ai été vraiment très souffrant — assez sérieusement cette fois — je n'ai pas écrit

une lettre, ni un mot, ma correspondance la plus importante a été complètement négligée.

Tu n'as pas «bêtement» détruit «l'œuvre[2]», tu as au contraire fort bien fait. D'ailleurs, je ne me le rappelais plus, c'est M. qui me l'a raconté le lendemain. Je te promets que je te ferai quelque chose en France, que je t'enverrai, et qui sera sérieux.

Tu es toujours le très bienvenu à la maison, tu le sais bien, nous t'aimons beaucoup, M. et moi.

Cette dame se joint à moi pour vous dire bonjour, à P.[3] et à toi.

Alain

Je te ferai parvenir d'ici quelques jours une biographie de moi[4]. Pour le moment, je n'ai pas le courage de remuer mes papiers.

A.

254

À René-Philippe Landry[1]

Le 23 juillet 60.

Colonel Landry
Ottawa.

Mon cher René,

En effet, nous avons fait connaissance avec les cousins de France, et surtout avec les moustiques de Loing, de Moret-sur-Loing, où nous sommes allés pour une dizaine de jours, de là ce retard à te répondre[2], car je n'avais pas fait suivre le courrier. Mais j'en arrive aux «affaires» tout de suite.

À propos de *Né à Québec*, quand les Éditions Fides en ont fait la réédition[3], j'ai signé un contrat, lequel comportait les clauses ordinaires de ce genre de choses, peut-être aussi le droit de réédition. Je n'en sais rien. Le contrat se trouve je ne

sais diable où, mais si M. Keyserlingk a vraiment l'intention de faire traduire ce livre[4], il n'aurait je crois qu'à en demander l'autorisation à ces chers religieux, ils ne sont pas méchants, ils ne mordent pas, ils sont même très indulgents puisque notre ami la basse chantante Jacques Auger[5] a récité naguère à la radio ces deux bouquins, de la première ligne à la dernière, y compris points, virgules, pauses respiratoires et le reste, sans que la maison Fides ait éprouvé la moindre intention <illisible>. Je suis d'ailleurs en excellents termes avec ces Pères, et si j'étais à Montréal, je rassurerais tout de suite, au moyen d'un coup de fil, M. Keyserlingk, dont je comprends d'ailleurs le soin légitime de savoir, ce qu'il est <illisible>.

Quant à *Marco Polo*, tous les droits m'appartiennent en propre, aucune ambiguïté.

Voilà, mon cher colonel, pour les «affaires».

Pour le reste, tout va bien — relativement! — ce relatif concerne ma santé. Au pays du vin, du foie gras, des champignons et des grenouilles, il est peu facile de résister, de sorte que ma nature et mon <illisible> se prêtent à la moindre résistance. J'ai abusé et maintenant je paie. Le foie qui prend sa revanche sur mon foie. Je dis amen.

La vie à Paris, à ce moment de l'année, est extrêmement compliquée. Il nous faut changer d'hôtel tous les huit jours. Tout est retenu, réservé, engagé. Nous sommes les bohémiens de la Ville lumière. Nous ne sommes pas les seuls, il se fait dans la Ville un va-et-vient incessant, bougeant, grouillant comme les termites dans la termitière. Il y a du monde partout. L'Europe a la bougeotte. Paris est plein d'Arabes, de Congolais, de Chinois, de Japonais, d'Américains, je ne parle ni des Tchécoslovaques, ni des Roumains, ni des Russes ni des Finlandais. Quant aux Français, ils sont tous aux bains de mer.

J'espérais bien te voir avant notre départ, j'aime bien rire, et je crois que nous rions facilement tous les deux. Ce qui est très précieux. Veux-tu me dire pourquoi, avec tes hautes

attributions, — je le dis sans moquerie — tu ne pourrais pas, au cours de l'année, trouver non pas un prétexte, mais une raison pour venir en France?

Embrasse Pauline pour nous.

Et toutes mes amitiés.

Alain G.

P.S. J'attends de me «boucler» quelque part pour peindre et façonner l'immortel chef-d'œuvre que je t'ai promis[6] depuis deux ou trois ans, et que je t'enverrai malgré le scepticisme <illisible> avant que l'année 1960 ne soit révolue. J'aurai des pinceaux, de la peinture, de l'encre de Chine, un papier papyrus, et je chanterai la gloire des Landry, et du Colonel en particulier.

A. G.

255

À Jean-Guy Pilon[1]

Le 30 novembre 1960.

M. Jean-Guy Pilon
Montréal

Mon cher Jean-Guy,

D'abord, les affaires. Sans doute je vous donne l'autorisation de la réédition des *Îles de la nuit*[2]. Cependant, je ne sais si le Conseil des Arts vous en fournira les subsides[3], ce Conseil ayant été déjà fort généreux pour moi, peut-être pourrait-il penser que je suis un garçon abusif. De toutes façons, nous ne risquons rien de tenter la chose. Si elle réussissait, j'aimerais que vous suiviez, autant qu'il est possible, l'apparence formelle de l'édition originale, c'est-à-dire papier assez épais, et caractères typographiques assez gras (je ne connais pas les termes du métier) car en somme le texte lui-même est assez mince.

Quant aux illustrations de Pellan, j'imagine qu'il vous serait difficile, sans avoir les originaux, de les reproduire (Pellan en avait fait d'abord des toiles, «inspirées!» des poèmes, et ensuite, par des procédés que j'ignore, l'on avait réduit et reproduit cela noir sur blanc. Or les toiles de Pellan ont été vendues depuis longtemps[4]). Si vous preniez un autre artiste, j'imagine que cela serait fort coûteux, et d'ailleurs j'aimerais les voir avant que nous en décidions, et tout cela prendrait beaucoup de temps.

Voici maintenant pour des choses moins sévères. Je dois tout d'abord vous remercier pour ce numéro de *Liberté* que vous avez bien voulu me consacrer, et plus particulièrement pour le texte extrêmement généreux que vous avez écrit à propos de moi[5]. Croyez bien que j'en ai été fort touché. Quant à vos collaborateurs[6], qui se sont montrés si attentifs, je me promets de les remercier, mais comme j'ignore leur adresse, je vous ferai parvenir ces petits mots, que vous aurez l'obligeance de leur faire parvenir.

J'en arrive maintenant à vous. J'ai vu dans les journaux que vous venez de publier un nouveau livre de poésie. J'espère bien que vous me ferez l'amitié de me l'envoyer. — Mon adresse est au bas de cette lettre. — Je vous avais dit, à Mont-Rolland je crois, comme j'avais aimé votre petit poème de 1958, «La mouette et le Large[7]», il m'avait charmé, si votre livre est dans cette très heureuse veine, vous aurez tous les succès.

Je vous remercie pour le tout, et croyez bien à mon amitié et à mon estime confraternelle.

Veuillez embrasser votre femme pour moi. C'est permis. C'est déjà le temps des fêtes. Marguerite ma femme se joint à moi pour tous les souhaits d'usage.

Alain Grandbois
a/s American Express
64, La Croisette,
Cannes.
A.M.

2e P.S.[8] Je reçois à l'instant cette lettre que je vous fais parvenir[9]. Pourriez-vous expédier les livres au Conseil des Arts? Comme je ne me rappelle plus exactement les clauses de notre contrat, je ferai venir le montant ici-même, et dites-moi ce qu'il vous revient, que je vous enverrai d'ici.

A. G.

Comme vous pouvez le voir par la date de la lettre, elle a fait un assez long détour avant de me rejoindre. C'est l'inconvénient des voyages.

256

À Fernand Ouellette[1]

[5 décembre 1960]

Je dois tout de suite, et très hâtivement, — mais je vous écrirai plus tard — vous remercier de l'étude que vous avez bien voulu me consacrer dans *Liberté*[2], et qui m'a beaucoup plu. Et je vous apporte mes meilleurs souhaits pour 1961.

Alain Grandbois

257

À André Laurendeau[1]

Le 18 décembre [1960] (St Gatien[2])
Cannes

Veuillez accepter, mon cher André Laurendeau, mes meilleurs souhaits pour 1961. Il n'y a pas de prince des poètes[3], tous les poètes sont princes. Vous le prouvez bien avec votre livre[4],

que je viens de relire, et qui est charmant. Et j'espère bien que vous donnerez suite à ce très heureux début.

(Je me rappelle votre visite de l'aube qui fait partie, selon l'expression de MacOrlan, du «fantastique quotidien[5]»).

Bien amicalement,

Alain Grandbois

258

À Gérard Morisset[1]

Cannes, le 18 décembre 1960.

Jour de la fête de St-Gatien,
ne l'oublie pas!

Mon cher Gérard,

Tous nos livres, mon cher ami, sont destinés à rejoindre le sens de cette vignette[2], que je t'adresse en pensant à nous. Mais il n'importe. Nous te souhaitons, M. et moi, la meilleure année, la meilleure santé, et aussi, de nous revoir en 61 à Paris.

Ton vieil ami,

Alain Grandbois

259

À Rina Lasnier[1]

[18 décembre 1960]

Je vous prie d'accepter, mon cher poète Rina, mes meilleurs vœux de bonheur pour 1961.

Alain Grandbois

260

À Lionel Groulx[1]

Le 20 décembre 1960.

Veuillez me permettre, M. le Chanoine, de vous apporter mes meilleurs vœux de bonheur et de santé pour l'année 1961.

Alain Grandbois

261

À Jean-Guy Pilon[1]

Le 22 déc. 1960.

Mon cher Jean-Guy Pilon.

Tout est très bien ainsi. Vous trouverez ci-joint le chèque au montant de $50.00. Non, je n'ai pas encore reçu votre livre[2], mais il est vrai qu'en ce moment les Postes sont débordées.

J'ai adressé des petits mots de remerciement à vos collaborateurs de *Liberté*, à cette même Revue, ignorant leur adresse. Aurez-vous l'obligeance de les leur faire parvenir!

Je vous remercie, et croyez à mes sentiments amicaux.

Alain Grandbois

262

À Jacques Brault[1]

[Décembre 1960-janvier 1961]

Permettez-moi, mon cher Jacques Brault, de vous remercier très vivement pour le petit livre que vous avez bien voulu

écrire à mon sujet, et pour le travail très heureux et très réussi que vous avez donné à *Liberté*[2]. Je vous écrirai bientôt, et longuement. Et que la nouvelle année vous apporte toutes les joies.

Alain Grandbois

263

À René Garneau[1]

[1961]

<Le début manque.> trop d'odeurs <illisible>, trop de bruits, ma nature est un peu (trop) véhémente et nerveuse. On ne se corrige jamais. Un petit point d'amélioration peut-être, je crois que ça même n'en vaut pas la peine.

Je regrette de n'être pas passé par Bruxelles[2]. Et très vivement. Les choses ne se sont pas accordées ainsi. J'ai été par moments très souffrant — je te passe les détails, la dysenterie amibienne —, de sorte qu'il faut plutôt rester chez soi, je n'osais pas sortir de ma chambre d'hôtel.

Autrement, et malgré tout, et peut-être à cause de mon état de santé, j'ai beaucoup travaillé — des poèmes, des nouvelles, un roman, c'est en vrac, je ferai le tour de tout cela à mon retour. J'en aurai d'ailleurs le loisir, je suis le Chômeur no. I, intégral, de pure essence. Je ne suis bon à rien, sauf pour écrire, et pour [distinguer] les Arts picturaux, etc., et encore, mon cher René, et encore, je te vois lever les bras, je pourrais sans doute faire partie d'un Comité Consultatif, je n'en sais rien. Le monde actuel, sa pensée, pour peu qu'il en ait une, me dépasse et me rejette.

Je te dis très franchement, s'il n'y avait pas M. ma femme, <incomplet>

264

À Gilles Duhamel[1]

[Janvier 1961?]

Mon cher vieil ami Gilles,

On m'avait caché que tu allais être opéré. Ma femme Marguerite et [Ben?]. Ils avaient convenu ensemble, connaissant mon amitié pour toi, et comme je ne suis pas moi-même en excellente santé — je suis devenu squelettique, je ne pèse plus 100 livres — et comme je souffre moi aussi du foie — de ne pas m'inquiéter. Ce que j'ai trouvé absurde, et du moment que M. ma femme me l'a dit, j'ai téléphoné à Daphnée, très inquiet. Je ne savais rien. (Je te fais remarquer tout de suite que les femmes n'ont aucune idée de ce que peut être l'amitié entre hommes, elles en sont vaguement jalouses, etc., elles sont comme elles sont, comme dit la chanson, elles veulent ménager la sensibilité que nous avons, il y a toutes sortes de circonstances atténuantes, mais moi, c'est dans mon caractère, je préfère que l'on me dise ce qui se passe, nous sommes des hommes.)

J'ajoute que je t'ai depuis déjà quelques années considéré comme mon meilleur ami, malgré nos différences d'âge et de métier. Et malgré l'horreur que j'ai toujours éprouvée d'écrire des lettres, mais l'amitié, c'est une chose qui se sent, qui se devine, nul besoin, du moins pour ma part, de l'exprimer par la correspondance. En outre, mon métier est d'écrire. Et j'écris beaucoup plus que je ne publie. Les contacts d'éditeurs, de gens de lettres, de Sociétés culturelles ou autres, je les refuse absolument, sauf dans des cas d'extrême obligation, car cela m'ennuie au plus possible. Quand je suis arrivé à Paris, en juin, des types m'ont appelé, de la Radio-française, de la Société des Poètes, de la Société des Gens de Lettres, etc., j'ai dit non. Je sais que tout cela m'aurait fait une certaine

publicité, que j'en aurais profité, il y avait les salons de la duchesse de La Rochefoucault, de la princesse de Polignac, de Madame André-Georges[2], j'ai tout refusé, parce que ce que j'aime au-dessus de tout, c'est ma tranquillité, et de profiter, à ma façon, tel que je l'entends, du temps X qu'il me reste à vivre.

Si je te dis tout ceci, c'est pour que tu comprennes — mais tu l'as déjà compris depuis longtemps — que mes silences, lorsqu'il s'agit d'amitié, ne veulent rien dire, et que, ce qui peut te faire rire et te paraître assez paradoxal — quand je dois une lettre à un ami, si je lui réponds tout de suite, je serai délivré, si je ne lui réponds pas, j'en ai des remords, de sorte que je pense à lui beaucoup plus souvent. Réfléchis à tout ça.

Maintenant, parlons de toi. Ton foie, ta prochaine opération. Si les médecins anglais, qui sont les meilleurs chirurgiens du monde, décident de t'opérer, vas-y sans crainte. Vas-y surtout avec un bon moral. (Il paraît que pour ce genre de choses, le moral, la confiance, l'optimisme en somme, sont pour un bon tiers dans le succès de l'intervention, et pour une moitié dans la promptitude de la convalescence.) Ne souris pas, quand je te parle de toutes ces choses, je suis aussi très atteint du foie, et à Vichy, le professeur Daryg, un spécialiste, m'a examiné longuement hochant la tête. Pour moi, l'opération serait inutile, je suis vieux et je n'ai aucune réserve graisseuse. Il m'a donné un régime fort sévère à observer, j'y pense une fois par semaine. Il m'a donné aussi certaines drogues, que je prends quand j'y pense, de sorte que ce n'est pas très sérieux. Je m'en fiche, je suis au déclin de mon âge, ton cas est différent, tu es en pleine possession de la maturité.

Sois bien assuré que tout ceci est entre nous, que je suis discret quand on me demande de l'être, et que personne au Canada, ni ailleurs, ne saura par moi ou par M., que tu es malade actuellement. [Ben?] a fini par me dire qu'il s'agissait pour toi d'une excellente situation, quand tu seras rétabli. Mais pourquoi m'avoir caché tout cela!

Le médecin de Cannes me demande de demeurer encore quelques semaines sur la Côte. Il me donne une série de piqûres pour le foie, pour le cœur. Il faut cependant que je retourne à Paris au début de février. Le Conseil des Arts du Canada ne m'a pas donné une bourse pour venir me soigner à Cannes, au Lavandou ou à Hyères. Au vrai, il ne me l'aurait pas donnée du tout s'il avait su que j'étais un grand malade. Tout cela est assez ironique. — Mais j'écris beaucoup, et comme je te l'ai promis, mon prochain bouquin de poèmes te sera dédicacé.

Que puis-je ajouter! Si mon écriture te semble assez irrégulière, c'est que je t'écris du fond de mon lit, entre deux oreillers, M. dort dans le lit voisin.

Embrasse bien Daphnée pour nous. Et nos hommages à Madame Mère. Et pour les petites, des baisers aussi.

Ton vieil ami fidèle

Alain G.

P.S. Cette lettre, comme tu le vois, est écrite sans aucun souci de correction. C'est une lettre d'ami. Tu me ferais le plus grand plaisir si tu m'écrivais de la même façon, le plus tôt possible, ici, au Lavandou. Quand nous retournerons à Paris, je compte bien aller faire un petit tour à Londres, pour vous voir tous.

Et une bonne nouvelle pour moi. Un éditeur américain m'a écrit, me demandant une «option» pour *Né à Québec*, et *Marco Polo*, qu'ils traduiront en plusieurs langues, et qu'ils lanceraient dans les «Pocket Book[3]». Mon cher Gilles, je finirai peut-être par gagner une petite fortune, quand je serai moribond! C'est ainsi!

A. G.

B.

Auberge La Calanque, le Lavandou, Var, France.

2e P.S. J'ajoute aussi que le Professeur Daryg m'a dit que l'ennemi nº 1 des hépatiques que nous sommes est la cigarette. Il m'a expliqué que la cigarette agissait indirectement, mais d'une façon très nocive, sur les parois de ... ou provoquait des contractions de ceci ou de cela, bref, cela <illisible> et assèche les fonctions normales du foie. Il m'a recommandé de n'en fumer qu'une dizaine par jour et de diminuer peu à peu. Il ne croit pas, en homme intelligent, à l'arrêt brusque! Je n'ai pas encore restreint mon extravagance de fumeur. Mais je me propose de le faire.

265

À Jean-Guy Pilon[1]

Le 19 mars 1961.

M. J.-G. Pilon
Montréal.

Mon cher poète,

Voici le contrat[2], en retard naturellement. J'ai été réellement souffrant, et j'ai dû déménager une demi-douzaine de fois, avec livres, bagages, manuscrits, etc., c'est excédant.

Malgré ce retard, si vous pouvez vous arranger pour rééditer avant l'été, j'en serais fort aise[3].

Je ne vous ai pas encore dit tout le bien que je pense de vos derniers poèmes. Une très vieille dame[4], une amie très ancienne à moi, qui a couru tous les milieux littéraires depuis un demi-siècle, et particulièrement celui de la NRF, et à qui j'avais prêté votre «mouette», me récitait l'autre jour «Nous franchirons les glaces» (par cœur). Elle n'aime que les vrais poètes.

Je compte retourner au Canada vers le début de juin. Et ce n'est pas sans une certaine appréhension, car le changement de

régime[5] me laisse sans aucun revenu. Enfin, ce sont des choses qui arrivent!

Croyez bien à ma plus grande estime «poétique», et à mon amitié. Et tous mes hommages à votre charmante femme.

Alain Grandbois

266

À Georges-Henri Lévesque[1]

[Printemps 1961]

Paris est rempli de merveilles. Il y a sans doute ce côté bruyant, insupportable presque.

Je n'imagine pas sans une certaine appréhension mon retour au Canada. Les changements de pouvoir[2] me laissent sans aucune situation, de sorte que je ne puis songer à recommencer l'aventure de Mont-Rolland, où j'ai passé de belles années de solitude.

J'ai beaucoup travaillé, et selon mes goûts, grâce à cette bourse très «spéciale» que je vous dois[3], et pour laquelle je ne cesse, soyez-en bien convaincu, de vous être reconnaissant. (Il est dommage pour moi que cela ne soit pas renouvelable, mais il ne faut pas tirer sur le pianiste.) Ce travail, en gros, voici: j'ai écrit un autre bouquin de poèmes, une sorte de prolongation de mes livres précédents, je n'ai pas terminé une «Suite canadienne» (titre provisoire). Il s'agit d'une sorte de géographie poétique des 10 provinces canadiennes. Enfin, une série de nouvelles, mais tout cela à réunir et à mettre au propre. <incomplet>

267

À Marceline Jeanne Gaffet[1]

[Printemps 1961]

J'ai la singulière impression d'appartenir à un monde qui me dépasse, qui m'écrase. Je ne conduis plus rien. Même ma propre vie. Les courants m'emportent. Tu ne me reconnaîtrais plus.

Mais tout ce que j'ai conservé, c'est la faculté de rire. Parfois. Et je voudrais rire avec toi. Une fois encore, une seule petite fois encore. Mais une fois. Tu penchais ta tête, tu riais. C'était comme le soleil, et la mer et le bleu de la mer. Et comme «mon Arbre».

Tout nous déserte et surtout soi-même. Je suis assez désespéré. Je n'ai jamais beaucoup cru à l'intelligence des hommes, mais je croyais naïvement à certaine bonne foi, à quelque générosité. Je ne crois plus rien du tout. Je suis devenu un organisme vieillissant, flétri, taré. Je mange le soir pour ch... le matin. C'est tout. Et c'est parfaitement infect. Je te parle librement, sans pudeur. À qui parlerais-je avec cette liberté?

Je suis devenu une sorte d'homme célèbre dans mon petit pays. Pauvre et glorieux. Plus moche que nature. Ce jeu ne m'a pas pris encore. C'est le jeu de l'âge qui me prend, qui me cerne, qui me presse de toutes parts. Ah Claudie Claudie, nous sommes maintenant à bord du même bateau, avec le même capitaine.

... ... il est temps, jetons l'ancre![2]

Mais où, Belle de paon blanc? Où jeter cette ancre fatale?

Ces effusions terminées, dis-moi, toi, toi, si tu as besoin de quelque chose. Café, thé, sucre, savon. Je t'amènerai cela, par petits colis. J'aimerais que tu boives une tasse de café en pensant à Alain le Canadien, belle reine, mais reine quand même. Laisse ta pudeur, ta dignité de côté, dis-moi. L'époque ne convient plus à rien sauf à la franchise des derniers êtres libres. Il n'y en aura

plus après nous. Je veux dire ni de franchise ni d'êtres libres et vivants.

Mon «grand amour», comme tu m'écris avec quelque ironie, se porte bien. C'est mon bras, ma jambe. Que veux-tu que je te dise d'autre? Je te vois sourire. Il n'y a pas de quoi. Devant tout ce qui nous guette, nous assassine. Je commence à avoir beaucoup de respect pour la vie, dans la mesure où elle s'éloigne de moi. Et pour les êtres. Chacun a son aventure étonnante. Même Marius[3]? C'est miraculeux. De rire encore. De rire. <incomplet>

268

À Gilles Duhamel[1]

Le 25 avril 1961.

Mon cher Gilles,

Tous les événements se sont précipités, comme tu le sais, et non sans inconvénients. Nous sommes M. et moi chez une très vieille et très chère amie[2] à moi, à Port-Cros. Nous rejoignons Paris cette semaine.

Il est inutile de te dire que nous te remercions de ta lettre si amicale, et de ton invitation à Londres. De retour à Paris, nous te tiendrons au courant. J'embrasse Daphnée et te salue. Je t'écrirai plus sérieusement dans quelques jours. Ton ami,

Alain Grandbois

269

À Eugène Bussière[1]

Le 27 juin 1961.

Monsieur Eugène Fugère [*sic*],
Au Conseil des Arts,
Ottawa.

Cher monsieur Fugère [*sic*],

Voici, très brièvement, ce que j'ai fait en Europe, grâce à cette bourse que votre Comité m'a fait la confiance et l'honneur de m'accorder. J'ai écrit des contes, des nouvelles, des poèmes et je terminerai bientôt un long poème, intitulé provisoirement «Suite canadienne», et qui est une sorte de géographie poétique des dix provinces du Canada. Tout cela paraîtra au cours de cette année, et si vous me le permettez, dans un petit mot en guise d'introduction ou de préface, je dirai que j'ai accompli ces travaux parce que le Conseil des Arts m'en a donné l'opportunité.

Je ne suis pas allé en Autriche, ni en Allemagne, mon médecin me l'ayant déconseillé, de sorte que je suis allé vers le Sud.

Je dois ajouter que cette année a été en tous points merveilleuse pour moi, — sauf mon état de santé — et très enrichissante et très stimulante. J'espère bien avoir le plaisir de vous rencontrer personnellement bientôt. Et si vous désirez un rapport plus précis, plus «officiel» de mon séjour en Europe, je m'empresserai de vous l'adresser.

Et puis il me reste quelque chose à vous demander. Faites-moi le grand plaisir d'exprimer ma gratitude et ma reconnaissance à vos collègues du Conseil des Arts.

Veuillez croire à mes considérations.

Alain Grandbois

270

À Gérard Morisset[1]

Montréal, le 28 septembre 1961.

M. Gérard Morisset,
Québec.

Mon cher Gérard,

Ce petit mot au galop pour te remercier. Je compte retourner à Québec lundi ou mardi de la semaine prochaine. Je t'appellerai.

Toutes mes amitiés,

Alain Grandbois

271

À Clément Saint-Germain[1]

Québec, le 10 octobre 1961.

Monsieur Clément Saint-Germain,
Montréal.

Cher Monsieur,

Je vous fais parvenir par ce même courrier le contrat de «Né à Québec». Mon témoin, dont la signature est à peu près illisible — il est fils de médecin — se nomme Philippe Rousseau. Il est avocat, et C.R.[2] (!) à la Commission gouvernementale du Salaire minimum. Il est également le frère de ma femme Marguerite Rousseau, dont le nom légal est maintenant le mien. Et c'est son manuscrit «Clémentine» que je vous ai apporté l'autre jour. Vous me feriez une grande faveur personnelle en le publiant, et cet automne[3]. Il est charmant, je

l'ai montré à des amis qui ont du goût pour la littérature, ils en ont été enchantés. C'est un conte qu'elle veut dédier à ses petits-enfants. (Non pas les miens, j'ai épousé ma femme, qui est d'ailleurs ma cousine, après son veuvage.)

Je vous le répète, c'est une faveur que je vous demande — ma femme Marguerite ignore tout de ce que je vous écris — je désirerais lui apporter cette petite joie. Non pas, remarquez-le bien, à vos dépens. Si la chose n'allait pas, c'est-à-dire la vente, vous vous reprendrez, à la longue, sur mes droits d'auteur chez vous. Mais je suis convaincu, si vous lui donniez la publicité normale, que ce serait un succès. (Le sujet de la souris a été fort exploité — Disney, etc. — mais celle-ci est une souris canadienne, que nous connaissions quand j'habitais Mont-Rolland.)

Quant à nos projets, nous nous reverrons. Et je m'arrangerai avec Pilon[4].

Veuillez croire à mes sentiments distingués — c'est encore une formule, je dois vous dire que j'ai eu beaucoup de plaisir à vous rencontrer l'autre jour.

Alain Grandbois

Voulez-vous me répondre le plus tôt possible?

Mon adresse est :
A.G. a/s Dr Jean Rousseau
1180, rue de Salaberry,
Québec.

J'habite encore à l'hôtel, nous cherchons un appartement, c'est aussi difficile de le trouver qu'à Montréal, c'est pourquoi je vous donne cette adresse.

A.G.

272

À Victor Barbeau[1]

Dernier jour de l'automne [21 décembre] 1961.
Solstice, hiver, c'est charmant.

Mon cher Victor,

Je vous remercie de votre lettre[2], de vos attentions, qui sont celles de l'amitié. Je vous écris à la hâte, je me rends au Musée[3] dans quelques minutes. L'affaire est arrangée. Les émoluments sont modestes, nous devrons vivre modestement. Lorsque je vous ai écrit l'autre jour[4], c'était dans un moment de légère dépression. Je ne manque pas de cran, je manque de vitalité, il y a aussi que j'ai toujours vécu en dehors — ou en marge — de la vie réelle, c'est-à-dire sociale, dans laquelle chacun doit obligatoirement s'intégrer. Il n'y a que l'argent qui puisse vous apporter une illusion d'homme libre.

M. est un peu souffrante ces jours-ci. Ce sont les effets du déménagement[5].

C'est entendu pour Dugas[6]. Mais pas avant deux ou trois semaines — limitons vers le 10 janvier, si cela peut encore vous convenir. C'est que mes caisses ne sont pas encore toutes ouvertes, ma chambre est pleine de livres qui gisent sur le parquet, on doit nous livrer des tablettes ces jours-ci. Je n'ai pas encore retrouvé les livres de Dugas.

Je redeviens peu à peu un homme sage, le «hic» est que cela m'arrive au moment où je devrai me préparer à quitter cette adorable vallée de larmes. Si j'écris «je redeviens», c'est que je fus sage, aux alentours de ma dix-septième année, je lisais Pascal et Montaigne, l'*Histoire des civilisations*, j'ai lu beaucoup de choses depuis ce temps, trop de choses.

Je vous remercie de l'envoi des *Cahiers de l'Académie*[7], et je vous félicite du travail que vous avez fait.

M. se joint à moi pour vous exprimer à tous deux nos sentiments véritables.

Alain G.

273

À Victor Barbeau[1]

Le 11 janvier 62.

Mon cher Victor,

Toujours à la hâte. (Je ne sais vraiment d'ailleurs pourquoi!) Mais je vous écrirai au début de la semaine prochaine, du Musée, parmi les oiseaux empaillés. Je vous remercie de vos encouragements très amicaux, qui m'ont réconforté.

C'est entendu pour Dugas. Et vous aurez le texte avant la limite prévue. J'ai déjà rassemblé les notes essentielles. Je vous en reparlerai.

Et puis, M. et moi, tous nos meilleurs vœux, à Lucile et à vous.

Alain G.

274

À Clément Saint-Germain[1]

Jeudi, le 16 janvier 62

M. Saint-Germain,
Montréal

Cher Monsieur,

En rangeant mes papiers — j'ai erré d'hôtel en hôtel depuis le mois d'octobre, mais j'ai enfin trouvé un appartement — j'ai

trouvé un contrat, à propos de *Né à Québec*, dûment signé par moi-même et avec la signature d'un témoin. Serait-ce seulement une copie, ou aurais-je négligé de vous faire parvenir le contrat même?

Seriez-vous assez bon de m'éclairer sur ce point. Car je vous l'avoue, j'ai été déçu de ne point voir la réédition de ce livre[2].

Veuillez me croire votre très dévoué,

Alain Grandbois

958 Ave. Moncton,
Québec.

275

À Victor Barbeau[1]

Mercredi, le 17 janvier 62.

Mon cher Victor,

Il m'est malheureusement impossible d'assister à la prochaine réunion académique. M. ma femme et moi vous remercions de tout cœur de votre invitation si pleine d'amitié. Mais nous nous reprendrons, si vous le voulez bien.

Soyez sans crainte au sujet du travail concernant notre ami Dugas, vous l'aurez avant le temps limite, et il ne dépassera pas les huit pages prévues. Je possède tous les ouvrages de notre ami, sauf un, dont j'ai oublié le titre, et dans quoi il me dépeint sous le nom de Carol, si je me rappelle bien, lequel était un petit jeune homme loufoque adorant le whisky et couvert de vierges (!) très peu farouches. Je suis sûr que vous avez ce petit livre[2].

L'hiver à Québec est extrêmement rigoureux. Il neige et il vente comme aux premiers temps de la création. (Mais que diable savons-nous des conditions atmosphériques des premiers

temps du monde!) C'est le triomphe des rhumes, bronchites, rhumatismes, etc... M. et moi n'y échappons pas. Il nous reste comme consolation de penser au mois de mai.

Mon travail au Musée s'organise peu à peu. Je commence à connaître les journalistes du cru, qui me publieront de petits articles. Mais je ne peux leur en fournir beaucoup, car un Musée ne représente pas précisément l'actualité. Et la matière est plutôt maigre. Au vrai, et entre nous, ce n'est qu'une sinécure, qui n'a même pas l'avantage d'être dorée. Je n'ai cependant pas le choix, et je me résigne.

Nous espérons vous voir bientôt, tous les deux, nous pensons très souvent à vous, nous vous donnons l'accolade fraternelle.

Alain G.

276

À Guy Robert[1]

Québec, le 22 janvier 1962.

M. Guy Robert,
Montréal.

Cher M. Guy Robert,

Je dois tout d'abord vous demander d'excuser ce retard, qui peut vous sembler excessif, mais j'ai erré depuis quelques mois de ville en ville, d'hôtel en hôtel, et mon courrier en a souffert.

Je vous remercie très vivement du travail que vous avez bien voulu me consacrer dans la *Revue dominicaine*[2]. Il est fort bien fait, très compréhensif (je fais naturellement la part des louanges!) et je l'ai lu avec le plus grand intérêt.

Je serais très heureux que vous me teniez au courant de vos activités littéraires. J'envie — dans le bon sens du mot, naturellement — votre jeunesse et tous les espoirs qu'elle renferme. J'y

suis d'autant plus sensible que je me sens appartenir, et de plus en plus, à un monde qui s'efface, qui s'estompe et qui s'écroule dans ce gouffre qui s'appelle le passé. Mais on n'y peut rien.

Veuillez accepter mes félicitations, et croire à mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois

277

À Jacques Brault[1]

Québec, le 23 mars 1962.

Mon cher Jacques Brault,

Je vous recevrai avec le plus vif plaisir à Québec, faites-moi signe quand vous viendrez, et j'espère bien que vous pourrez dîner avec nous à la maison. Nous bavarderons tout à notre aise. J'ai tenté, moi aussi, mais en vain, de vous rejoindre l'automne dernier à Montréal.

Vous me voyez fort aise d'apprendre que vous me consacrez un nouveau travail[2]. Votre premier livre m'a beaucoup plu, et je ne sache pas que vous ayez écrit des «sottises sur mon compte». Tout cela était d'une fort belle tenue. D'ailleurs, je vous ai exprimé l'intérêt avec lequel je l'ai lu dans une lettre qui doit reposer dans quelque basse-fosse postale de Montréal ou de Paris.

Ce journaliste[3] dont vous me parlez est très jeune, sympathique au demeurant. Il me semble cependant appartenir à cette nouvelle vague qui tient les hommes de trente ans pour des vieillards égrotants et ceux de soixante pour des rescapés de Néandertal. Ça lui passera, pour peu que Dieu lui prête vie.

Non, je ne vis plus hélas à Mont-Rolland, et je ne cesse de le regretter. Seules des conditions d'ordre économique m'ont

empêché de poursuivre cette forme d'existence de plein air et de liberté.

Ma femme Marguerite se joint à moi pour vous exprimer nos sentiments amicaux.

Alain Grandbois
958, Ave Moncton
Québec

278

À Jean-Guy Pilon[1]

Mardi, le 2 (ou le 3) avril [1962][2].

Mon cher Jean-Guy,

En effet, naturellement. Mais que devenez-vous? Et votre poésie?

Vous savez, ou vous ne savez pas, que je vous avais fait, comme poète, mon héritier «spirituel» (dans le sens original du mot).

Venez-vous parfois à Québec? Téléphonez-moi, cela me ferait plaisir de vous voir. Car moi, je ne vais plus à Montréal, j'ai été très souffrant, j'ai eu des ennuis d'argent, etc. De sorte que j'en suis réduit à une portion congrue.

Tout à fait amicalement, malgré mon poids d'aînesse.

Alain Grandbois.

Veuillez donner mes hommages à votre charmante femme.

A. G.

279

À Jacques Brault[1]

Mercredi, le 11 avril 1962.

Mon cher Jacques Brault,

Nous vous verrons avec le plus grand plaisir. Téléphonez-moi dès votre arrivée à Québec, et nous pourrons nous entendre à ce sujet. Nous aimerions vous avoir à déjeuner, ou à dîner, tout cela dépend du temps dont vous disposez.

Bien amicalement,

Alain Grandbois
Tél : 681-5545
Ad. 958 Ave. Moncton

P.S. Je ne suis pas libre l'après-midi, je dois me rendre au Musée! (Les beaux jours de Mont-Rolland sont finis hélas!)

280

À Fernand Dansereau[1]

Le 1er mai 1962.

Monsieur Fernand Dansereau,
Montréal.

Cher Monsieur Dansereau[2],

Je fais parvenir ce matin à Bernard Devlin[3] le travail demandé. Je me suis contenté de suivre de très près, en la traduisant, la version anglaise, et je n'ai rien changé à l'action ni aux personnages, qui me semblent justes. Le vocabulaire est à peu près celui de nos jours, autrement tout cela paraîtrait «affecté».

Je crois que l'action est très dramatique et très vivante, et par-dessus tout vraisemblable.

J'ai dû recopier le tout à la main, la dactylo m'ayant fait faux bond, à la dernière minute, pour cause de maladie.

Je souhaite que cela ne vous ait pas été tout à fait inutile.

Veuillez croire, cher Monsieur Dansereau, à mes meilleurs sentiments.

[Non signé]

281

À Jean-Guy Pilon[1]

Le 4 mai 1962.

Mon cher Jean-Guy,

Dans tout le désordre de mes paperasses, j'ai égaré le papier que vous m'avez envoyé, concernant l'anthologie chez Seghers. Pourriez-vous m'en expédier une autre copie? À ce propos, j'ai déjà répondu à un M. Rouault[2], l'autorisation [de] reproduire un poème de *Visages de l'homme*[3]. Et c'est tout pour cela. Et vous, que devenez-vous? J'ai appris que vous aviez séjourné dans des îles, et que vous songiez à un nouveau départ. Si cela est exact, je vous en félicite, profitez de tout, l'âge vient trop vite!

J'espère avoir le plaisir de vous voir bientôt.

Bien amicalement,

Alain Grandbois.
958, Ave Moncton
Québec

282

À Victor Barbeau[1]

Vendredi, le 18 mai 62.

Mon cher Victor,

Non, il ne m'est pas possible de me rendre à Montréal lundi. Je le regrette très sincèrement, j'aurais eu le grand plaisir de vous voir, et je me vois privé de ce plaisir, et de quelques autres, depuis déjà longtemps. La vie à Québec, malgré ce printemps miraculeux, continue d'être résolument statique. Les marmottes dorment aussi l'été.

Vale, cher enfant.

Alain G.

283

À Bill Bantey[1]

Le 26 juillet 1962.

M. Bill Bantey
Musée des Beaux-Arts de Montréal
1379 ouest, rue Sherbrooke
Montréal.

Cher monsieur,

Permettez-moi de vous remercier tout de suite des renseignements que vous avez bien voulu me communiquer au sujet du Musée de Montréal.

Et je suis heureux de pouvoir répondre à votre lettre à propos de l'exposition Paul-Émile Borduas[2]. Je me suis informé, et il y a eu, depuis l'ouverture de l'exposition de Borduas, et jusqu'à la fermeture, entre trente et trente et un mille visiteurs.

Tous ne sont peut-être pas venus pour l'exposition même de Borduas, car vous savez qu'il y a ici, au Musée, deux ou trois salles consacrées à l'histoire naturelle. Mais il apparaît, d'après les renseignements que j'ai obtenus, que plus de quatre-vingt-dix pour cent de ces visiteurs sont allés voir les toiles de Borduas.

Ce sont les chiffres les plus précis que je puis vous apporter.

Je vous prie d'agréer, cher monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Alain Grandbois,
Chef de la publicité.
AG/JM

284

À Victor Barbeau[1]

Lundi, le 27 août 62.

Mon cher Victor,

Soyez bon et généreux — tel le «lion bien connu[2]»! — et dites-moi s'il ne sera pas trop tard pour «Dugas[3]», au début de la semaine prochaine. Je n'ai pu l'écrire auparavant. Des semaines sans dormir, malgré les barbituriques; les coups de poignard au foie, la fièvre, les angoisses, tout cela a été mon lot. Et ces états n'ont rien à voir avec le «cran». On ne peut faire marcher un homme qui a les jambes coupées. Je vais mieux, je respire enfin. M. a été fort patiente et courageuse.

Nous vous embrassons, Lucile et vous, bien affectueusement.

Alain Grandbois
958, ave Moncton

285

À Guy Robert[1]

Le 8 septembre 1962.

Monsieur Guy Robert,
Montréal

Cher Monsieur,

Je n'ai pu répondre plus tôt à votre lettre[2] parce que j'étais absent de la ville. Il me fera grand plaisir de vous rencontrer. J'aimerais cependant que vous me préveniez un jour ou deux à l'avance, ce sera plus sûr.

Croyez à mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois

286

À Gaston Miron[1]

Québec, le 4 octobre 1962.

Mon cher Gaston Miron,

Me voici devenu pour le moment un invalide. Des côtes fracturées. Ce n'est pas grave, mais très douloureux.

Merci pour le livre de Turcotte[2]. Vos projets de cette édition m'intéressent beaucoup.

À bientôt, je l'espère, et en attendant de vous voir, je vous salue amicalement.

Alain Grandbois
958 Moncton
Québec

287

À Guy Robert[1]

Québec, le 4 oct. 1962.

Mon cher Guy Robert,

Me voici retenu à la chambre pour fractures des côtes. Et je suis corseté comme Barbey d'Aurevilly. Ce n'est pas grave, mais très douloureux. Impossible de dormir. Tout cela pour vous dire que je n'ai guère le cœur au travail.

Mes nouvelles ne seront pas prêtes avant l'hiver. De sorte que l'on ne peut songer à une édition — et votre projet m'intéresse beaucoup — avant le printemps prochain. Je vous enverrai des poèmes dans une semaine ou deux.

Veuillez assurer Pellan[2] de ma vieille amitié, et je vous salue avec toute la grâce d'un infirme.

Alain Grandbois
958 Moncton
Québec

288

À Gaston Miron[1]

Le lendemain (lundi), [29] oc. 1962[2].

Mon cher poète et éditeur,

Vous trouverez notre contrat ci-inclus et signé. La huitième clause m'a fait un peu sourciller[3]. J'aime farouchement ma liberté. Mais nous ne sommes pas des sauvages.

Vous avez eu tort de vous évader, hier soir, si rapidement dans la nature. Je venais de vous faire inviter, à titre d'ami personnel, ainsi que votre ami l'Acadien[4], à toute la suite des

petites festivités qui se sont succédées. Ce n'était pas très, très drôle, mais cela peut-être vous aurait amusé, et vous auriez rencontré «l'intelligentsia» de Québec, avec son snobisme obligatoire. Nous sommes rentrés à 3 hres du matin, ma femme et moi. J'ai oublié de vous demander, à propos de ma femme, et pour cette édition des poèmes de vouloir bien mettre, en une page préliminaire, «pour M. R.». Chacun de mes livres de poésie a été dédicacé ainsi. Et pour ne rien vous cacher, c'est le nom de jeune fille de ma femme actuelle[5]. Nous ne sommes mariés que depuis quatre ans, mais nous nous connaissons depuis toujours. C'est ma cousine germaine. Je vous raconterai les détails une autre fois, pour peu que cela puisse vous intéresser.

Je vous demanderai aussi, si vous pouvez le faire, de m'envoyer ce très beau poème[6] que vous avez écrit, et dont nous avons parlé hier. Ceci n'est pas de ma part de la flagornerie, de la flatterie. Pourquoi? Je l'ai beaucoup aimé, et vous avouerais-je que, sauf de très rares exceptions, je goûte assez peu la poésie de nos concitoyens.

À bientôt, je l'espère. Faites-moi signe quand vous viendrez à Québec. Vous serez toujours le bienvenu chez moi.

Amicalement,

Alain Grandbois

289

À Michel Champagne[1]

[18 janvier 1963]

M. Michel Champagne

Permettez-moi, avec cependant quelque retard dû à la maladie, de vous remercier de vos bons souhaits et de venir vous offrir les nôtres.

Alain (et Marguerite) Grandbois

290

À Guy Robert[1]

[Début 1963]

Monsieur Guy Robert,

Permettez-moi, avec cependant quelque retard dû à la maladie, de vous remercier de vos bons souhaits et de venir vous offrir les miens.

Bien amicalement

Alain Grandbois

291

À Victor Barbeau[1]

Dimanche, le 20 janvier 63.

Mon cher enfant-Victor,

Voici une lettre décousue, à très [*sic*] bâtons rompus. Mon long silence est dû à l'état, qui fut déplorable, de ma santé. Je ressuscite enfin, non pas comme Lazare, tout d'un bloc, fort et frais et droit comme un I, mais d'une petite résurrection lente, et plutôt malingre et penchée.

Votre hommage[2] est très bien, et je vous remercie de m'en avoir fait parvenir un exemplaire. Je sais certes que vous êtes le plus beau des hommes, mais il est réconfortant que l'on le proclame pour l'éternité, ou du moins pour le temps que dureront les écrits. J'ai cependant moins goûté la coquille et le contre-sens que l'on m'a infligés. J'avais écrit ceci: (*Cahiers* nº 3, page 6, en haut: «Avec une violence accrue. La douceur[3]...»). Pour un texte aussi court, le correcteur eût dû être plus soigneux.

Pendant ma maladie, au lieu de relire Proust, selon mes chères habitudes, j'ai relu Dostoïevski, Julien Green, la Bible encore, et la collection de *Liaison*[4]. Vous voyez que je me nourrissais de choses folâtres, très aptes à relever le moral.

Les gazettes m'apprennent que vous vous lancez dans une nouvelle aventure hautement patriotique[5]. Je pense au cristal dextrogyre[6]. Ha, à quand Arcand[7]!

Avant d'être malade, j'avais réuni la documentation nécessaire au sujet de Dugas, et commencé la rédaction du texte. Si vous m'accordez jusqu'à la fin de ce mois, je pourrais vous l'apporter. (Jeudi, le 31). Si cela retarde trop la publication de votre *Cahier*, dites-le moi. J'aurais aimé cependant rappeler son souvenir. Nous demeurons maintenant si peu nombreux, qui l'avons vraiment connu, et aimé. À part Plouffe[8], vous, moi, et... Pas les dix doigts de la main. (Mais j'allais oublier Bérengère[9].)

J'ai retrouvé ce testament[10] dont je vous ai déjà parlé. Je vous l'apporterai.

Sur la demande de Frégault[11], on m'avise officiellement que j'aurai congé, le jeudi 31, pour votre séance. C'est gentil de la part de Frégault. Sans ironie.

Pourquoi ne songez-vous pas à réunir en volume ces critiques de *Liaison*, et celles que vous avez distribuées dans plusieurs revues et journaux, en y ajoutant certaines conférences quelques peu meurtrières. Tout cela est trop éparpillé un peu partout.

Ce n'est qu'une suggestion.

À mon avis, le portrait au fusain[12] de L. G. est très réussi. Mais il y manque la moustache, que vous avez portée si longtemps. Ainsi, vous avez l'air tout nu. C'est presque indécent.

Vous me trouverez desséché, déplumé, et très vraisemblablement d'une charmante humeur. Car à part le plaisir que j'aurai de vous revoir, il reste aussi que je ne suis pas sorti de Québec depuis plus d'un an. Pour un ex-«grand voyageur»,

ainsi s'expriment les journaux du samedi dans leurs pages pseudo-littéraires, la vieille Capitale et son Musée et la rue Moncton risquent à la longue de devenir étouffants.

J'ai souffert, pendant huit jours, d'une amnésie quasi totale. Je battais lourdement des ailes et comme suspendu dans une sorte de nuit sépulcrale. Ce doit être ce qui précède la mort chez ceux qui sont malheureusement affligés d'une longue agonie. — Ceci n'est pas de la littérature.

M. et moi vous embrassons, L. et vous.

Alain Grandbois

292

À Victor Barbeau[1]

Mercredi. Février [1963?].

Mon cher Victor,

Je n'ai pas retrouvé le premier feuillet[2], j'en avais un mauvais brouillon, je le transcris ici. Le nom du journaliste est FRANÇOIS QUILICI[3]. Par la famille de sa mère, il était allié à la famille des Bonaparte. Mais les deux familles étaient farouchement ennemies, on est Corse ou on ne l'est pas.

Il fait ici un temps épouvantable. Le Musée, au milieu des Plaines, semble vaciller sur ses bases. Je reste chez moi, par prudence!

Marguerite et moi regrettons de vous avoir si peu vu. Votre retraite me paraît singulièrement active. Les journaux locaux ont beaucoup parlé de vous[4], et ce d'une façon fort élogieuse.

Toute notre affection, et à bientôt.

Alain G.

P.S. J'ai peut-être fait une erreur. Ce n'est pas Derain que Pellan a présenté à Montréal il y a une vingtaine d'années, mais Fernand Léger[5].

A. G.

293

À René-Philippe Landry[1]

Québec, le 5 mars 63.

Mon cher René,

Ce petit mot, à la hâte, je suis très pressé, on vient de me commander, au ministère, un travail fastidieux qui doit être terminé dans quatre jours (!) Belle fin de semaine en perspective.

Quant à «l'affaire», en principe, cela pourrait marcher[2]. Nous en reparlerons. J'irai à Ottawa à la fin du mois.

M. et moi saluons, à notre tour, vos Excellences.

Alain G.

294

À Gaston Miron[1]

Québec, le 19 mars 1963.

Mon cher Gaston Miron,

C'est entendu pour le début d'avril[2]. Je m'excuse de ne pas vous avoir répondu plus tôt, j'ai été souffrant, les hivers canadiens ne me vont plus. Ou est-ce mon âge, ma santé, mon humeur, mes artères, mon «ego» qui ne vont plus? Je n'en sais rien, et ne tiens pas à le savoir.

Quand venez-vous à Québec?

Bien amicalement

Alain Grandbois

295

À Guy Robert[1]

Québec, le 1er mai 1963.

Monsieur Guy Robert,
Montréal.

Mon cher critique,

Veuillez m'excuser de ne pas vous avoir répondu[2] plus tôt, j'ai été encore souffrant, et fort éloigné de la poésie. Car il me faut jouir d'une santé à peu près normale pour goûter la poésie, m'en enchanter, ou tenter d'en écrire.

Je suis d'accord avec vous — en principe — pour ce que vous me demandez. Deux questions cependant, la première est conditionnelle. 1° Quelle date limite fixez-vous pour ces témoignages et ces poèmes? 2° Vous me demandez ce qu'est «la poésie pour moi». Désirez-vous savoir ce que je pense de la poésie en général, de la poésie du vaste monde, ou si votre «interrogatoire» concerne plus particulièrement ma propre poésie?

Ma femme et moi vous remercions de votre très amicale invitation, et nous l'acceptons avec joie, mais pour un peu plus tard, que «les beaux jours...»

Croyez à mes sentiments les meilleurs,

Alain Grandbois

296

À Guy Robert[1]

Le 15 mai 63.

Bonjour,

Vous me dites des choses fort aimables[2], et croyez bien qu'elles me font plaisir, même si je ne les mérite pas.

Puisque vous ne publiez qu'en septembre, je vous demanderai trois semaines environ, de sorte que vous n'avez pas à subir de retards par ma faute.

Pour le «témoignage», j'opte pour les 3 ou 4 pages. Plus cela est court, moins l'on risque de dire des sottises.

Ma femme et moi vous saluons, et sachez bien que vous serez toujours les bienvenus à Québec, rue Moncton.

Alain Grandbois

297

À René-Philippe Landry[1]

Le 15 mai 63.

Mon cher René,

Sois rassuré, j'ai enfin écrit à M. Keyserlingk[2], qui se propose de venir à Québec dans quelques semaines.

Et sois surtout prudent: à notre âge, l'influenza n'est pas une plaisanterie, j'en ai souffert tout l'hiver, et je ne suis pas encore complètement rétabli.

Bonjour, et toutes nos amitiés, à Pauline et à toi.

Alain

298

À Léopold LeBlanc[1]

Jeudi, le 16 mai 1963.

Mon cher Biographe,

Merci de votre petit mot[2], et des nouvelles que vous m'apportez. Avez-vous enfin réussi à «régler» définitivement

votre voyage? Je vous le souhaite de tout cœur. Et vous me feriez plaisir en me tenant au courant[3].

Amicalement,

Alain Grandbois

299

À Gaston Miron[1]

Le 8 juillet 1963.

Mon cher Gaston Miron,

Vous avez écrit un bien beau poème[2], pourquoi ne le publiez-vous pas en tirage spécial, plaquette de luxe, enfin, ce genre-là! Rien ne vous empêcherait, plus tard, et dans une édition plus accessible, de le joindre à ceux que vous préparez. Mais ne voyez ici qu'une suggestion, je n'oserais pas m'occuper de ce qui vous regarde.

Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'ai été très souffrant, cette fois-ci, le coup vraiment dur, et que je commence à peine à reprendre pied.

Agissez comme vous l'entendrez avec Peter Miller[3]. Je suis d'accord pour la traduction, je l'ai relue[4], elle me semble maintenant excellente (c'est extrêmement difficile de traduire des poèmes).

Félicitations rigoureusement sincères, remerciements, et soyez assuré de mes sentiments amicaux.

Et quand sortez-vous mes «poèmes»?

Alain Grandbois

P.S. J'ai égaré le mot dans lequel vous me donniez votre adresse personnelle. Pourriez-vous me la fournir de nouveau?

A. G.

300

À Gaston Miron[1]

Le 11 juillet 1963.

Bonjour Gaston Miron,

Nos lettres ont dû se croiser[2]. Mais je résume.

1. D'accord pour la traduction.

2. Je me fie à votre bon goût pour la réalisation technique.

3. Je n'ai aucune objection de principe à recevoir des journalistes. Cela fait partie de la règle du jeu. De là à en éprouver une joie infinie, non. Et puis je n'ai rien à leur dire que je n'aie déjà répété trois ou quatre douzaines de fois. (Et aussi je suis d'humeur variable, parfois exécrable. C'est une question de foie, paraît-il.)

4. Je vous verrai avec plaisir le 20 juillet.

Alain Grandbois

P.S. Ma dernière lettre a été adressée 1029, Côte du Beaver Hall.

301

À Guy Robert[1]

Québec, le 16 juillet 63.

M. Guy Robert,

Bonjour, je vais sans doute vous décevoir, car je n'ai rien à vous apporter d'inédit. J'ai été très souffrant depuis quelques semaines. Je ne me suis employé qu'à demeurer en surface, je n'ai eu ni la force ni le courage ni le goût de rassembler des manuscrits, de les mettre au point, il me faut être en bonne

santé, physique et mentale, pour m'enfoncer dans les régions oniriques. Alors voici.

Comme vous me l'avez suggéré, la préface d'*Objets trouvés*[2] devrait faire l'affaire. Pour les poèmes, je vous ai dressé une petite liste. Je crois cependant qu'il vous faudrait l'autorisation de Gaston Miron, de l'Hexagone, à qui j'ai cédé mes droits. Quant à moi, je suis d'accord.

Je n'oublie pas nos conversations de ce printemps, et si ma santé se rétablit, je vous donnerai des textes pour l'hiver prochain. Rappelez-moi au bon souvenir de Pellan.

Bien amicalement

Alain Grandbois

Les Îles de la nuit:	Ô Tourments (p. 12[3])
	Avec ta robe... (p. 66)
Rivages de l'Homme:	Poème (p. 77)
	ou
	L'Aube ensevelie (p. 73)
L'Étoile pourpre:	Noces (p. 68)
	Le songe (p. 31)

Je mets «ou» car je ne sais quel espace vous avez à disposer.

A. G.

302

À Gaston Miron[1]

Québec, le 21 août 1963.

Mon cher Gaston Miron,

Vos dates m'agréent. Mais essayez de venir cette semaine, car je dois partir la semaine prochaine pour Boston, où je rencontre un spécialiste du «foie»!

Je n'ai pas reçu cet exemplaire[2] dont vous me parlez . Mais la poste est plutôt fantaisiste à Québec.

Vos poèmes[3] sont très beaux. (J'accorde à ces mots leur signification originelle.)

Bien amicalement,

Alain Grandbois

303

À Gaston Miron[1]

Vendredi, le 13 septembre 1963.

Mon cher Gaston (poète) Miron,

Voici, j'ai reçu vos livres, mais je n'ai pas encore commencé le service de presse. J'étais trop fatigué et souffrant. J'ai mis les exemplaires dans une malle, avant mon départ de Québec, et ensuite, à Boston, l'on n'a pas cru devoir m'opérer, mais on m'a donné à suivre un régime alimentaire extrêmement sévère, que je ne pourrai d'ailleurs jamais observer à la lettre.

Ne venez pas à Québec dimanche prochain (le 15) mais si vous le pouvez, le dimanche suivant (le 22).

J'espère que vous vous portez bien, ici le temps est affreux, pluies et vents, et tout le monde est grippé, même ces fameux marins de l'endroit qui ont parcouru les sept mers.

À bientôt, et bien amicalement

Alain Grandbois

304

À Victor Barbeau[1]

[Québec, le 2 octobre 1963]

Mon cher enfant, M. et moi sommes à la fois furieux et ravis. Furieux pour votre extravagance, et ravis parce que vos chrysanthèmes (oui, oui, j'ai dû prendre mon dictionnaire) sont merveilleux, d'un or splendide.

Soyez bon, et encore merci.

Alain G.[2]

305

À Victor Barbeau[1]

Le 5 décembre 1963.

Mon cher Victor,

Il faut bien que vous excusiez encore tous mes retards, mes manques de remerciements, etc. Je suis vraiment très souffrant depuis quelques semaines, et j'imagine parfois que... Enfin, je conserve ma sérénité, mais comme je suis d'un naturel curieux, j'aimerais savoir ce dont il s'agit vraiment, et quelles en seront les proches conséquences. Mes deux médecins — frère et cousin[2] — se tiennent plutôt cois.

Nous nous proposons d'aller à Montréal la semaine prochaine, pour l'affaire France-Canada[3]. J'espère que nous nous verrons. De toute façon, je communiquerai avec vous par téléphone.

Tous deux nous vous embrassons tous deux.

Alain Grandbois

306

À Jacques Brault[1]

Dimanche, le 9 décembre 1963.

Mon cher Jacques Brault,

Vos scrupules[2] vous honorent certes, mais à mon sens sont superflus. Savez-vous que le petit livre que vous m'aviez consacré — je crois vous l'avoir dit déjà — m'a parfois servi de passeport en Europe et aux États-Unis, enfin, d'une sorte de passeport intellectuel, si je puis m'exprimer ainsi, et je dois vous en remercier.

Avez-vous l'occasion de venir à Québec ces temps prochains? Ma femme et moi vous recevrons avec plaisir et amitié.

C'est ici un mot bien court, j'ai été souffrant, j'ai laissé accumuler mon courrier, je ne sais trop comment m'en tirer, j'aimerais vivre dans une île déserte.

À bientôt je l'espère, et tentez de chasser les sombres nuages qui semblent vous envahir. Mais la vie est ainsi.

Bien amicalement,

Alain Grandbois
958, Moncton
Québec

307

À Rina Lasnier[1]

Le 9 décembre 1963.

Mademoiselle Rina Lasnier,
Joliette.
Ma chère Rina,

Je ne sais comment vous remercier de vos beaux poèmes[2]. Certains de vos quatrains sont magnifiques, avec la densité et

la pureté des meilleurs haïkaï japonais, et j'aimerais posséder une meilleure mémoire pour pouvoir me les réciter à volonté, selon ma fantaisie, en me promenant, comme l'on écoute une musique intérieure.

Je crois qu'il est inutile de vous féliciter, et je vous embrasse confraternellement.

Alain Grandbois

308

À Victor Barbeau[1]

Le 16 décembre 63.

Mon cher Victor,

Ce couronnement[2] s'est bien passé. J'ai dansé le «twist» avec la présidente (15 secondes). Il fallait ouvrir la sauterie qui suivait la dégustation de crustacés. Je lui ai demandé: «Avez-vous déjà dansé ça?» Elle ma répondu: «Jamais, et vous?» Je lui ai répondu: «Jamais. Mais je l'ai vu à la T.V. Nous n'avons qu'à prendre l'air tout à fait idiot, fixer les yeux dans le vague, balancer les bras comme un chimpanzé, etc.» Ce qui fut fait. Mon co-lauréat[3] et moi avons reçu chacun une sculpture esquimaude.

L'autre prix[4] sera sans doute selon mon cœur, mais, je le crains, léger à ma bourse. Je ne sais guère thésauriser. Cependant je compte être très raisonnable. Nous n'avons encore fait aucun projet. Marguerite se rétablit. Mon amitié à Lucile. Je vous remercie pour l'accolade et pour la bénédiction académique.

Soyez toujours bon, et à bientôt.

Alain Grandbois

309

À Jacques Brault[1]

Le 4 février 1964.

Mon cher Jacques Brault,

Merci pour votre lettre[2]. Et aussi pour le temps que vous accordez à mon «personnage»! Je vous ferai parvenir d'ici quelques jours une photo et un poème. (Il me faut chercher les photos parmi des caisses qui n'ont pas été ouvertes depuis deux ans).

Je ne sais si je pourrai assister à votre conférence[3]. Ma santé est encore fragile. Et puis, pourquoi ne pas vous l'avouer, cela me gêne un peu d'être présent lorsque l'on parle de moi. Vous qui êtes un homme de pudeur, vous pouvez fort bien comprendre cela.

Ma femme se joint à moi pour vous souhaiter toutes sortes de bonnes choses. Et ne nous oubliez pas quand vous viendrez à Québec. Nous vous voyons toujours avec joie.

À bientôt je l'espère,

Alain Grandbois

310

À Victor Barbeau[1]

Le 5 février 1964.

Mon cher Victor,

Je ne sais comment vous remercier de m'avoir envoyé votre livre[2]. C'est un travail d'une portée considérable, pour peu que l'on se donne la peine de le lire, surtout dans les milieux que cela concerne plus particulièrement, celui des étudiants, instituteurs, professeurs, journalistes, écrivains, etc.

Mais vous savez tout cela mieux que moi. Pour ma part, j'ai passé une nuit entière à le parcourir. Je ne sais si j'en tirerai beaucoup de profit, parce que je n'ai à peu près plus de mémoire, mais je dois vous avouer que cette lecture m'a plus intéressé qu'un roman — un bon roman! —. Et quel travail cela peut représenter! Cela vaut mille fois toutes les parlotes, depuis sa fondation, de notre chère Académie. Au moins, avec votre ouvrage, celle-ci aura-t-elle servi à quelque chose. Je vous félicite très chaleureusement. (Je suis ainsi fait que j'admire ce que les autres font que je n'aurais ni le talent ni le courage de faire moi-même.)

Vous venez rarement à Québec. Mais j'apprends que vous présiderez un «colloque!» à la fin de ce mois. Et moi aussi[3], bien que je ne sache diable en quoi cela peut consister de présider un colloque. Enfin... M. ma femme est souffrante. Un disque déplacé et meurtri. C'est douloureux. Il lui faudra dormir sur une planche. N'en soufflez mot à personne, M. a horreur que l'on parle de ses maladies. Nous vous embrassons tous deux.

Alain Grandbois

311

À Joseph Lacoursière[1]

Mardi, le 11 février 1964[2].

Monsieur Jos Lacoursière
Saint-Casimir

Mon cher Jos,

Je te remercie tout d'abord de t'être donné la peine de m'écrire et de m'avoir fait parvenir le mot de LeBlanc[3].

LeBlanc est un garçon sympathique, mais fort indiscret. Il est venu me voir à quelques reprises. Je lui ai répété qu'une thèse

sur la littérature ne ressemble pas à une enquête sur la vie intime et privée des gens. Mais il ne semble pas avoir compris. Et d'ailleurs, la plupart de ces titres, papiers, reçus, etc., ont été égarés ou détruits depuis longtemps. Ce qui n'empêche que si je les avais conservés, je ne les lui donnerais pas. Je te renvoie sa lettre.

Je ne crois pas aller à Saint-Casimir avant le printemps. Je n'ai pas de voiture. Mais si tu viens à Québec, ne manque pas de m'appeler, tu viendras prendre un verre à la maison, et nous bavarderons.

Au revoir, Jos, et à bientôt je l'espère.

Alain Grandbois.

958 Ave Moncton Tél : 681-5545.

312

À Jacques Brault[1]

Mardi, le 2 mars 1964.

Mon cher Jacques Brault,

J'ai de nouveau été très souffrant, de là mon retard. De là aussi que je n'ai pu vous adresser un poème inédit; il m'eût fallu comparer aux autres pour éviter les redites, etc., donc je vous adresse un poème déjà publié[2].

Cette photo est tout ce que j'ai pu trouver. Cela a l'air bien prétentieux!

J'espère que je ne suis pas trop en retard. Enfin, je prends le risque.

Bien amicalement, et merci.

Alain Grandbois

313

À Jean-Charles Harvey[1]

Le 10 mars 64.

Mon cher Jean-Charles,

Je suis un homme un peu lent (mais j'ai été souffrant tout l'hiver). Tu vois que je n'ai pas encore terminé mon service de presse et d'amitié. Mais enfin, voici, tel que promis.

À bientôt,

Alain Grandbois

314

À Jean-Charles Harvey[1]

Québec, le 21 avril [1964].

M. Jean-Charles Harvey
Montréal

Bonjour. As-tu reçu un exemplaire numéroté de *Poèmes*? J'ai égaré ma liste. Et puis j'ai été souffrant. Envoie-moi juste un mot.

Amicalement,

Alain Grandbois
958 Ave Moncton
Québec

315

À Guy Robert[1]

Le 9 juin 1964.

Bonjour Guy Robert,

Je vous félicite de tout cœur pour votre récente nomination[2]. Et elle me rassure. Je craignais en effet que vos multiples

activités ne finissent par vous abattre. Vous avez sans doute la force d'abuser de vos forces, mais il y a certaines frontières qu'il est interdit de franchir.

Permettez-moi maintenant de vous remercier du livre que vous avez eu la gentillesse de m'adresser[3]. (Il y a déjà quelque temps!) J'ai vu que vous aviez été sujet à des attaques plutôt violentes. J'ai été rassuré quand j'ai encore vu, par la suite, que vous saviez vous défendre[4]. Vous avez du cran. C'est du sport comme je l'aime.

Il y a dans votre poème[5] des passages magnifiques. Ma seule réserve, c'est qu'il soit trop riche, et que par là même certaines étincelles y perdent de leur éclat. N'allez pas surtout cesser d'écrire de la poésie. En somme, c'est le seul et vrai refuge. (Et seul maître à son bord.)

Enfin, vous voici au port d'attache. Je soupçonne bien que ce ne sera pas de tout repos, mais au moins vous pouvez concentrer vos énergies.

J'ai été encore très souffrant, et j'ai négligé toute correspondance.

Je vous remercie encore, et à bientôt je l'espère.

Alain Grandbois

316

À Gaston Miron[1]

Lundi, le 6 juillet 1964.

Mon cher Gaston Miron,

Je dois vous avouer tout de suite que j'ai été fort inquiet à votre sujet. Je ne vous l'ai pas écrit, cela aurait pu, peut-être, ajouter à votre propre inquiétude. Je parle ici de votre santé. Car pour la chose matérielle, je sais que vous pourrez toujours vous en tirer — toujours la santé, tout tourne autour de ce

maudit moteur! — avec l'énergie et l'audace que je vous connais. Mais tentez cependant de suivre un peu votre régime. Non à la lettre, c'est impossible — et alors à quoi bon vivre — mais un peu. Ainsi, pour ma part, il y a déjà sept ans, un éminent professeur de Vichy me condamnait à mort, dans deux ans, c'est-à-dire que je devrais être mort depuis cinq ans, si je n'observais pas rigoureusement ses recommandations restrictives (cigarettes, sauces, gras, beurre, œufs, etc.) il me vouait définitivement à la biscotte, à la laitue sans vinaigrette, au topinambour tout nu, à la grillade sèche, il est inutile de vous dire, cher Gaston, que je n'ai rien fait de tout cela, j'ai mangé ce qui me plaisait, je ne me porte pas très bien il est vrai, mais j'ai 64 ans, et tout m'est assez égal (toujours à ce propos, si vous avez à boire dans vos fonctions, prenez des alcools purs, ou à peu près, tels que gin, scotch, rhum, mais *jamais* de cocktails, ce que le Professeur appelait des «mélanges»). Bref, si je me donne l'incongruité de vous écrire tout cela, et au risque de passer pour un cuistre, c'est que vous me paraissez souffrir des memes maux que je ressens. L'ennui pour vous, c'est que vous êtes plus jeune que moi, que vous avez beaucoup d'années devant vous, «les miennes sont en arrière de moi», et qu'il vous faut par conséquent vous tenir debout.

Je vous félicite de votre nouveau directorat[2]. Et je souhaite vivement que vos embarras d'argent se fassent moins cruels. J'irai probablement à Montréal au début de la semaine prochaine, et je m'empresserai de vous faire signe. Quant à la réédition de *Poèmes*, si vous avez trouvé mes conditions premières un peu rigoureuses, nous pourrons les reviser.

Vous serez toujours le bienvenu chez moi. Ma femme M. vous adresse son bonjour amical.

dans l'amitié de la poésie et de la vie (voir Gaston Miron).

Alain Grandbois

P.S. Je suis présentement cousu de rhumatisme, et je peine à écrire. Veuillez ainsi excuser les fautes de calligraphie ou d'orthographe.

A. G.[3]

317

À Victor Barbeau[1]

Le 2 octobre 1964.

Mon cher Victor,

Excusez-moi, j'ai eu un accident, côtes brisées, etc. Je dois garder la chambre et le lit. Il n'y a là rien de grave, mais c'est très douloureux, et je ne puis dormir. Bref, la saison débute mal.

Nos amitiés à vous deux.

Alain Grandbois

318

À Jean-Paul Pinsonneault[1]

Le 30 octobre 1964

Monsieur Pinsonneault,
Montréal.

Cher Monsieur,

Vous m'excuserez sans doute de ne pas vous avoir écrit plus tôt. J'ai été extrêmement souffrant depuis quelques semaines, et j'ai dû suspendre toute activité, même ma correspondance. Enfin, voici: à propos de ce contrat dont il a été question, et °je vous écris ceci afin de n'avoir pas ensuite à en

discuter certains points, voulez-vous me réserver, comme il a été fait pour «Né à Québec», les droits de traduction, adaptation ou reproduction — partielle — à la radio, à la télévision ou au cinéma. Je vous fais parvenir un exemplaire de «Marco Polo» °lundi, avec certaines corrections. Aussi, une ou deux feuilles manuscrites, parfaitement authentiques, mais seriez-vous assez obligeant, après les avoir fait photographier ou je ne sais quoi, de me les renvoyer. Elles font partie de mon tout premier manuscrit.

Quant aux cartes, etc., après réflexion, je crois qu'il est inutile de les dresser. Les noms, la topographie même des lieux ont changé des dizaines de °fois depuis Marco Polo. Pour être au point, il faudrait les modifier tous les six mois. D'ailleurs, sans cartes, la première publication de ce livre a obtenu un certain succès, puisque le tirage en était épuisé au bout de quelques mois.

Je suis ravi que vous ayez songé à cette réédition. Vos ouvrages sont extrêmement bien soignés, et l'on peut en faire cadeau à des connaisseurs, à des écrivains — je pense à l'Europe — sans avoir à en rougir. Vos couvertures sont sobres et de bon goût.

Est-il trop tard pour que vous pensiez publier avant Noël?

Croyez à mon estime.

Alain Grandbois

P.S. Je viens d'apprendre par les journaux que vous êtes lauréat du prix France-Amérique[2]. Permettez-moi, à titre d'écrivain, et d'ancien lauréat — même de moitié — de vous féliciter chaleureusement. Pour ma part, et j'ai déjà obtenu plusieurs prix, aucun ne m'a fait plus plaisir. Le titre seul — France-Amérique — m'enchante.

Alain Grandbois

319

À Robert Choquette[1]

Le 19 novembre 1964.

Mon cher Robert,

Permets-moi de venir te féliciter, tu me vois fort heureux de ta nomination[2]. Les Canadiens de ton mérite, de ton talent et de ta distinction ne courent pas les rues. (Ceci dit sans aucune flatterie, ce n'est pas mon genre.)

Je suppose que tu connais un peu Bordeaux. J'y ai fait plusieurs séjours autrefois. C'est une ville assez secrète, mais que l'on apprend à beaucoup aimer. Et puis il y a la mer, tout près, et tu es son poète en quelque sorte officiel[3]!

Je te souhaite tous les succès, diplomatiques et autres. Veuille bien présenter mes hommages à Margot[4] ta femme .

Alain Grandbois

320

À Peter Miller[1]

Québec, le 3 décembre 1964.

M. Peter Miller,
Toronto

Cher Monsieur,

Je dois tout d'abord m'excuser de ne pas vous avoir écrit plus tôt. C'est impardonnable de ma part. Mais j'ai été très souffrant, avec de trop courtes accalmies, depuis près d'une année. Rien ne m'intéressait plus, même la poésie. Et particulièrement la mienne. Vous comprenez certainement ces états puisque vous êtes poète!

Je dois vous dire maintenant combien j'aime votre traduction. C'est un tour de force. C'est une gageure, et vous l'avez remportée. Il est déjà difficile de traduire de la prose, alors, la poésie! Vous avez fait là un travail magnifique. Tout semble aisé, libre, spontané. Bref, on n'a nullement l'impression d'une traduction. Je vous en félicite vivement, et je vous en remercie de tout cœur.

Je me permettrai de vous adresser, ces jours prochains, un exemplaire de *Poèmes*, parus l'automne dernier, et dont je n'ai pas terminé encore, pour les raisons que je vous donnais plus tôt, le service de presse, de courtoisie et d'amitié. Je vous ferai parvenir aussi, par le même envoi, un recueil de nouvelles.

J'espère bien avoir le grand plaisir de vous rencontrer. Peut-être vous arrive-t-il parfois de passer par Québec. Dans ce cas, je serais fort heureux que vous communiquiez avec moi.

Encore une fois, merci, et veuillez me croire bien confraternellement vôtre,

Alain Grandbois

Seriez-vous assez aimable de me faire parvenir, par Contact Press, les exemplaires suivants :

Peter Miller	*Shifty Pattern* (6 ex.)
Louis Dudeck	*The Transparent Sea* (4 ex.)
Alain Grandbois	*Selected Poems*
Hardbound (3 ex.)	
Softbound (6 ex.)	

Croyez-moi votre très obligé,

A. G.[2]

321

À Fernand Ouellette[1]

Québec, le 9 février 1965.

Mon cher Fernand Ouellette,

Vous excuserez mon retard, j'ai été fort souffrant. Mais je tiens à vous remercier de l'envoi de vos poèmes[2]. Je les aime beaucoup, et j'aurais aimé avoir fait certains d'entre eux. Votre titre est excellent, et s'adapte et se fond merveilleusement avec votre poésie.

Je vous souhaite tous les succès.

Bien amicalement, et à bientôt, je l'espère, cher poète,

Alain Grandbois

322

À Jacques Brault[1]

Lundi, le 22 février 1965.

Mon cher Jacques Brault,

J'ai reçu en effet une lettre de M. Piault[2], des éditions Seghers, et je dois lui répondre par ce même courrier. Vous me voyez très heureux qu'il vous ait écrit à ce sujet. Mais... Mais il faudrait nous rencontrer, pour les choses que vous me demandez. L'ennui, c'est que je sors aujourd'hui même de l'hôpital, et que je dois y retourner dans une huitaine de jours, pour une intervention chirurgicale. Et je comptais partir pour l'Italie vers la fin de mars. Les médecins exigent du soleil! Bref, vous voyez que tout cela est assez compliqué, d'autant plus que vos cours[3] ne vous laissent pas entièrement libre! Cependant, et parmi tout cela, il me semble qu'il serait possible de

nous voir. Il s'agit de communiquer. Tout à fait vôtre et amicalement,

Alain Grandbois

Tél : 681-5545
Je suis chez moi tous les matins — sauf l'hôpital — jusqu'à 1 hre.

323

À Andrée Maillet[1]

Québec, le 23 février 1965.

Ma chère Andrée,

Veuillez bien m'excuser de tous ces inqualifiables retards. J'aurais aimé, l'autre soir à Québec, vous rencontrer, mais j'étais souffrant. Je sors ce matin de l'hopital, je dois y retourner la semaine prochaine pour un temps X.

Vos livres m'ont charmé. Je me suis promené avec «Élémentaires[2]», non avec un élan et un loup, mais avec une rose extraordinaire qui passait d'un blanc nacré au pourpre le plus vif, tout en répandant un parfum singulier. C'est un très beau livre.

Vos «Remparts[3]» m'ont beaucoup intéressé, et amusé. J'admire votre désinvolte, la langue alerte et souple et toujours rebondissante que vous employez, et cette fantaisie qui ne peut appartenir qu'à un poète. Je vous remercie pour vos charmantes attentions à mon égard, et je vous embrasse, non en J. C., je ne suis pas encore rendu là, mais en grande amitié.

Alain Grandbois

324

À Jacques Brault[1]

Le 16 mars 1965.

Mon cher Jacques Brault,

Je suis navré d'apprendre la mort de votre mère[2], et veuillez accepter mes plus profondes sympathies — qui ne sont point du bout des lèvres —. Ce même malheur m'est arrivé, il y a déjà de nombreuses années[3], et je n'ai jamais pu m'en consoler. Ce sont des blessures qui ne se cicatrisent pas. Je vous souhaite tous les courages.

Pourriez-vous venir à Québec ce samedi, le 20? Nous pourrions établir une sorte de plan de travail. Je dois partir d'ici deux ou trois semaines, les médecins me l'ordonnent. De sorte que... Et quand devez-vous livrer le manuscrit? Je dois revenir en juin.

J'attends un mot de vous.

Amicalement,

Alain Grandbois

P. S. Je sors de l'Hôtel-Dieu. J'ai pu éviter l'intervention chirurgicale.

A. G.

325

À Jacques Brault[1]

Québec, le 6 avril 1965.

Mon cher Jacques Brault,

Si monsieur Roger Piault vient à Montréal pour la Semaine du Livre, voulez-vous le saluer de ma part? Je lui ai écrit, lui

disant que nous nous sommes vus et entendus. Je lui ai dit également que je tenterai de le voir à Paris, vers la mi-juin[2].

Et maintenant, à bientôt. Nous nous reverrons à la fin de juin. J'ai relu vos poèmes[3] hier soir. Je les trouve très beaux, et je vous félicite encore.

Amicalement,

Alain Grandbois

326

À Alfred Pellan[1]

[Printemps 1965?]

Une bonne journée, ou soirée, serait pour nous beaucoup plus profitable que dix échanges de lettres. J'ai horreur d'écrire (malgré que je sois écrivain), et je crois que tu m'as dit déjà la même chose. Enfin nous verrons.

Rien ne me plairait plus que d'accepter ton hospitalité, et d'aller chez toi passer un jour ou deux, cet été qui vient. Si ton invitation tient, ce serait tout à fait d'accord. Je te téléphonerai une semaine d'avance, de sorte que vous ne serez pas surpris, et si vous avez d'autres invités, tu n'auras qu'à me le dire.

L'automne prochain, je repars pour l'Europe, et peut-être aussi pour faire le tour-éclair du monde (par bateau, 4 ou 5 mois). Pas par avion, on ne voit rien par avion, l'Atlantique ça va, je l'ai fait quelquefois, mais pour un écrivain, ou pour un peintre, c'est tout à fait <illisible>!

Sois bien assuré, mon cher Freddy, que je suis un de tes meilleurs amis, parce que j'ai beaucoup d'estime pour ton très grand talent, et aussi parce que nous nous sommes rencontrés, il y a déjà 20 ou 30 ans, au <illisible> du Dôme.

(Le remercier pour son Pellan.) <incomplet>

327

À Peter Miller[1]

Le 15 mai 1965.

M. Peter Miller,
Toronto.

Mon cher poète,

Ce tout petit mot pour vous dire bonjour. Je suis parti à la hâte de Québec. Je vous écrirai plus tard.

Mes hommages amicaux,

Alain Grandbois

328

À Gaston Miron[1]

15 mai 1965 [San-Marino]

Mon cher Gaston,

Les troupes sont en alerte. Bigre. Bonjour. Amitiés.

Alain Grandbois

329

À Jacques Brault[1]

[San-Marino, le 19 mai 1965]

Mon cher Jacques Brault,

Ce petit mot, de la plus petite république du monde. Il fait beau et doux. J'ai été très souffrant. Le soleil commence à réparer tout cela.

Je reviendrai au Canada vers la fin de juin, tel que convenu. Avec un peu plus de forces, je l'espère. Portez-vous bien, et je vous salue bien amicalement,

Alain Grandbois

330

À Guy Frégault[1]

Le 27 mai 1965.

Santa-Margherita.
Monsieur Guy Frégault
Québec.

Mon cher Guy Frégault,

Je vous avais promis de vous adresser un mot, le voici. Ce n'est naturellement pas au sous-ministre, ni à l'académicien[2] non plus que j'adresse ces quelques lignes, car la carte postale n'est guère protocolaire, mais à l'écrivain-voyageur.

Bref, jusqu'ici, ce fut un voyage *assez* merveilleux. Je dis assez, c'est une réserve que vous allez comprendre par la suite. Tout d'abord Lisbonne, où s'amorçait une petite révolution de palais. Sous le soleil, on ne peut prendre les révolutions très au sérieux, du moins ceux qui n'y sont pas engagés. J'ai rencontré durant ces quelques jours deux ou trois écrivains-poètes, dont l'un tout à fait remarquable. Mais il était traqué par la police de Salazar[3], il lui fallait partir tout de suite, il est venu me demander quelqu'argent, très peu, il s'agissait pour lui de se réfugier dans un petit coin de campagne, il m'a dit qu'il me rembourserait dans deux ou trois semaines, je n'en croyais rien; à Rome, exactement dix jours après, je recevais une longue lettre de lui, avec l'argent que je lui avais passé. Vous voyez, mon cher Guy,

que le romantisme n'est pas mort à l'intérieur des parapets de la vieille Europe. Ni l'honnêteté!

Ensuite, pour nous (ma femme Marguerite et moi), ce fut une sorte de chassé-croisé en Italie. D'abord Rome. Le Vendredi-Saint, et Pâques. Je suis assez coriace, mais je dois avouer que j'ai été ému. Le midi de Pâques, il y avait bien 5 ou 6 mille personnes à Saint-Pierre du Vatican. Le Saint-Père[4] a parlé, et fort bien, pendant au moins une demi-heure. Sous une pluie agrémentée d'un petit vent glacé. Le lendemain, j'ai dû m'aliter avec une forte grippe, pour deux ou trois jours. Mais ne faut-il pas souffrir pour sa foi, que diable! (Je plaisante, mais tout cela était véritablement impressionnant.)

Ensuite encore, Florence, la belle d'autrefois, que je chérissais parmi toutes les villes de Toscane — quand j'habitais Cannes, j'y allais deux ou trois fois par année — déception immense, *ce bruit infernal, nuit et jour*. Nous habitons un hôtel charmant, sur l'Arno, devant le *Ponte vecchio*. Impossible de fermer l'œil, ni le jour, ni la nuit. Et cette odeur d'essence et d'huile brûlée!

Et la grippe continuait.

Et puis un *dottore* m'a conseillé les sains rivages de l'Adriatique. Nous sommes donc allés à Rimini. Du soleil tout le jour. Au crépuscule, à la nuit, humidité et froid.

Et la g. c.[5]

Trois jours à San Marino. La plus petite et la plus ancienne république du monde. Dit-on. (Mais vous savez ça aussi bien que moi.) Tout à fait exquis. Nuits très froides.

Et la g. c.

Retour vers la Méditerranée, avec arrêt à Pise pour trois ou quatre jours. La célèbre tour penche toujours. Je l'avais vue pour la première fois il y a 45 ans. Elle m'a paru plus malade. Mais ce n'est peut-être qu'une illusion d'optique.

Et la g. c. Atténuée cependant.

Enfin nous sommes à Santa-Marguerita. Il fait vraiment beau.

Et la g. disparaît peu à peu. Et voilà.

Je ne vous ai pas parlé de la splendeur de Rome, de la beauté de Florence, malgré ses odeurs et ses bruits, des musées, des œuvres d'art, de Michel-Ange, de Vinci, etc., et surtout de ces petites villes adorables engourdies sous le soleil, chacune possédant sa galerie de peintres, et célébrant sa gloire locale, parfois devenue une gloire universelle, vous connaissez encore tout cela.

La semaine prochaine, nous partons pour la côte française. Ensuite Paris, Londres, Montréal, Québec et le Musée.

Nous vous saluons bien amicalement, et veuillez présenter nos hommages à votre charmante femme.

Alain Grandbois.

C'est un petit croquis du port [voir *infra*, p. 414]. Très mauvais. On ne peut dessiner avec un stylo. Et un journal sur les genoux en guise de chevalet.

331

À Jacques Brault[1]

Le 8 juillet 1965.

Mon cher Jacques Brault,

Je vous remercie de votre lettre. J'y réponds un peu en retard, je ne suis arrivé à Québec que le 3 juillet.

J'ai rencontré M. Piault à Paris, qui m'avait invité fort gentiment à déjeuner à la Closerie des Lilas[2]. Tout paraît s'arranger tel que convenu. D'autre part, je préférerais que vous veniez, comme vous me le dites, dans la troisième semaine du mois d'août. Et voici pourquoi. Peu avant mon départ de Paris, j'ai eu

un accident de taxi, on m'a transporté à la clinique d'urgence de Lariboisière, où l'on a constaté par radiographie une fracture de l'os malaire (!), et deux fractures des côtes dorsales. De sorte que j'ai une joue tuméfiée, et que je suis corseté comme un vieux beau de la belle époque. Tout cela est pénible, et très douloureux. On m'a affirmé, si je suis bien sage — éviter les faux mouvements, etc. — que je serai en bon état d'ici deux ou trois semaines. (À mon âge, les fractures sont lentes à guérir.) Bref, et pour en revenir à des propos plus sérieux, j'aurai le temps de rassembler ce que vous m'avez demandé, de réunir des inédits et des photographies, etc., et je vous confierai la petite plaquette d'Hankéou.

M. Piault compte sur le manuscrit pour l'automne, afin de pouvoir éditer le livre au printemps 1966[3]. Ces dates me paraissent convenir. Qu'en pensez-vous? Écrivez-moi un petit mot. Et si par hasard vous passez par Québec avant le mois d'août, j'espère bien que vous me ferez signe.

Bien amicalement, mon cher biographe et confrère.

Alain Grandbois

332

À Jacques Brault[1]

[18 août 1965]

Mon cher Jacques Brault,

Merci de votre lettre[2]. Je ne suis pas encore tout à fait remis de mon accident. Cette chaleur très humide ne convient pas aux fractures.

La semaine prochaine me conviendrait davantage. Samedi le 28 vous irait-il? Mais je ne pourrai malheureusement pas vous loger. Je rencontrerai avec plaisir votre ami Claude Mathieu.

Je dois vous dire que M. Piault de Seghers compte sur le manuscrit pour octobre, il me l'a répété à plusieurs reprises. J'imagine que vous aurez à mettre les bouchées triples.

Bien amicalement, et à bientôt je l'espère.

Alain Grandbois

333

À Jacques Brault[1]

[22 septembre 1965]

Mon cher Jacques Brault,

J'ai reçu le cahier et les photos, et je vous en remercie.

Je n'ai pas retrouvé la photo de Mao, je l'avais pourtant avant mon départ pour l'Europe. Je l'ai peut-être apportée là-bas, donnée à un journaliste, je n'en sais rien. De toute façon, avec les oscillations de la politique actuelle, il vaut peut-être mieux qu'il en soit ainsi.

Je vous ferai parvenir ce que vous m'avez demandé dans le cours de la semaine prochaine. Pour l'instant, je suis perclus de rhumatisme, j'ai peine à écrire lisiblement.

Et comment allez-vous, et comment votre travail avance-t-il?

Bien amicalement,

Alain Grandbois

334

À Victor Barbeau[1]

Mercredi, [20] octobre [1965].

Mon cher enfant Victor,

Je vous réponds tout de suite, si je ne le faisais pas, cela pourrait prendre un an ou deux, et comme les années, je présume, me sont comptées, etc., etc...

Venez nous voir, je vous en prie, malgré la fermeture du Château[2]. Il y a une petite chambre, chez moi, pour vous. Mar. me disait hier, précisément, que vous tardiez à venir faire votre visite annuelle à Québec.

Les feuilles sont splendides, le pourpre et l'or sont partout, il faut que vous vous dépêchiez, un jour d'orage avec vent et pluies peut détruire toute cette féerie.

À très bientôt, je l'espère. Secouez votre paresse (!). (Comme si c'était à moi de vous donner ce genre de conseils.)

Bonjour, et toujours mes très fidèles amitiés,

Alain Grandbois

335

À Guy Frégault[1]

[1966?]

Permettez-nous de venir vous offrir à vous et à votre charmante femme, nos meilleurs vœux de bonne et heureuse année. Et nous espérons avoir le grand plaisir de vous rencontrer bientôt.

Alain et Marguerite Grandbois

P.S. Ces souhaits sont plutôt tardifs. Mais j'ai été très souffrant durant toute cette période que l'on appelle «les Fêtes», célébrées par moi sur un lit de douleurs, ainsi que l'on s'exprimait du temps de Madame Desbordes-Valmore[2].

A. G.

336

À Gaston Miron[1]

Le 10 janvier 1966.

Mon cher Gaston Miron,

D'abord, à mon tour[2], mes meilleurs vœux, et que 1966 vous apporte au moins une partie de la moitié de ce que vous désirez, ce qui est énorme, même si l'on désire peu. Vous me voyez enchanté d'apprendre que vous êtes «capricorne», et j'en profite immédiatement pour vous demander de me donner une petite place dans votre constellation, car depuis Noël, j'ai dû garder la chambre et le lit. Cet accident d'Europe, eh bien, j'ai remis ça, comme on dit dans les milieux distingués. J'ai fait un mouvement maladroit, et voilà. Les côtes d'un descendant d'Adam vieilli sont extrêmement fragiles.

J'ai reçu l'exemplaire de *L'Âge de la Parole*, il était en parfait état. Je vous en remercie. Vous faites de bien belles éditions, et je souhaite — voici Capricorne! — que vous publiiez vos propres poèmes, dans la même forme, en 1966.

J'espère bien vous voir à Québec sous peu. Quant à notre ami Jacques Brault, il semble voué aux calendes grecques, à l'an 2000, etc.

Je n'ai relevé qu'une autre faute de typo. Page 158, 3ème ligne, bas de la page. «Nourisant» au lieu de «Nourrissant[3]». Un simple courant d'R, en somme.

Je vous serre la main, et à très bientôt je l'espère.

Bien amicalement,

Alain Grandbois

337

À Victor Barbeau[1]

Vendredi, le 4 février 66.

M. Victor Barbeau,
Montréal.

Mon cher enfant, que faites-vous, que devenez-vous? Vous aviez pourtant l'habitude de venir à Québec en cette saison! Nous vous attendions, M. et moi. Reprenez-vous, et venez.

Je dois vous avouer que j'ai été très souffrant depuis quelques semaines. Cela va mieux.

Nos amitiés à Lucile et à vous.

Grand-papa

p.c.c.[2]

Alain Grandbois

338

À Gaston Miron[1]

Québec, le 16 août 66.

Mon cher Gaston Miron,

Pas de veine pour les poètes, vous m'apprenez que vous avez été malade, eh bien moi, je me suis offert une charmante villégiature de plus d'un mois à l'Hôtel-Dieu de Québec, à la suite d'un stupide accident qui a causé une fracture de la colonne vertébrale, laquelle a failli me faire perdre complètement et définitivement l'usage de mes jambes. (Je m'excuse de mon écriture, je suis au lit et c'est la première lettre que j'écris depuis sept semaines.) Je recommence à marcher, dix pas, quinze pas, trois ou quatre fois par jour, à cause de l'ankylose

possible, prétendent les petites Esculapons qui me soignent. L'ennui, c'est que c'est extrêmement douloureux, et je ne puis dormir quelques heures sans l'aide de puissants soporifiques.

Venez me voir quand vous passerez à Québec. Peut-être devrai-je vous recevoir au lit, comme Louis XIV.

Je suis heureux pour le 3ème tirage, et je vous remercie.

Continuez-vous de brûler la chandelle par les deux bouts? C'est la chose la plus captivante du monde, tant que l'on peut tenir.

Au sujet de Guy Sylvestre[2], ça va, si vous êtes d'accord.

Amicalement,

Alain Grandbois

339

À Gaston Miron[1]

Québec, le 15 septembre 1966.

Mon cher Gaston Miron,

J'ai reçu l'exemplaire de *Poèmes*[2] et je vous en remercie. Je ne cesse d'en admirer la forme matérielle, et je ne suis pas sans deviner quels efforts et quel travail — avec les moyens du bord! — cela a dû vous coûter. On ne fait pas mieux en Europe. J'attends cette douzaine, elle est déjà promise à des parents et amis.

Vous n'aurez sans doute pas le temps de venir à Québec avant votre départ. Mais je compte sur vous dès votre retour. Vous me raconterez Francfort et Paris. Si vous rencontrez Pierre Emmanuel[3], rappelez-lui mon bon souvenir, Henri Pichette[4], dites-lui que je suis *maintenant contre* toute guerre, et

Madame Clara Malraux[5], que j'ai été fort affecté d'apprendre la mort de Claudie[6] de Port-Cros.

Je vous souhaite le meilleur des voyages.

Alain Grandbois

Ne vous en excusez pas. Nous sommes tous des velléitaires. Et c'est heureux pour notre équilibre mental. Car si nous commencions de faire tout ce qu'un jour nous nous sommes proposés de faire, nous deviendrions tous dingos.

Ma santé ne s'améliore guère. Je souffre beaucoup, seuls des barbituriques me procurent un bout de sommeil. Mais ils me laissent hébété plus que de raison, et quelque peu amnésique. Ainsi va la vie, la fin de la vie. Mais prenez un peu soin de vous. Car vous ne faites que la commencer vraiment.

A.

New York est une ville étonnante. Mais pour moi, maintenant, ce n'est plus qu'un autre fruit défendu.

340

À John Glassco[1]

Québec, le 1er décembre 66.

Monsieur John Glassco
Foster
Québec

Monsieur,

Vous trouverez ci-inclus deux poèmes pour cette revue d'Australie dont vous me parlez[2].

Puis-je espérer que vous me ferez parvenir une copie de cette revue?

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Alain Grandbois
958, Ave Moncton,
Québec

341

À Jacques Brault[1]

Le 5 janvier 1967.

Mon cher Jacques Brault,

Ces vœux que je vous apporte pour le Nouvel An sont un peu tardifs, mais la maladie m'a empêché de le faire plus tôt.

Donc, bonne et joyeuse année.

Alain Grandbois

342

À Gaston Miron[1]

Le 5 janvier 1967.

Merci pour le tout. Vous excuserez ce retard, j'ai été et je suis encore très souffrant, j'ai l'impression, si je m'en tire, et je n'y tiens pas tellement, que cela sera difficile, long, et superbement ennuyeux.

Je vous verrai avec joie quand vous pourrez venir à Québec.

Et puis, mes meilleurs souhaits de bonheur et de réussite.

Enfin, vous allez publier vos poèmes. J'en suis très heureux.

Alain Grandbois

343

À Gaston Miron[1]

Québec, le 26 janvier 67.

Mon cher Gaston Miron,

Vous me faites sourire avec votre généreuse assertion que je vais retrouver une «forme à faire envie[2]»! Envie à qui? Au pithécanthrope? Mais je vous remercie tout de même. C'est très gentil à vous.

La vie est sans doute la plus forte, et jusqu'à la dernière convulsion même. Mais je n'apprécie pas outre mesure les formes très douloureuses que prend cette force dans ma situation actuelle. Je l'ai adorée, cette vie, mais cet état d'invalide souffrant — et pour qui, pour quoi souffrir! — ne m'affole pas précisément. D'autant plus que je ne me fais aucune illusion. Les jeux sont faits, ou à peu près, et je dis banco.

Merci pour le chèque, j'espère que je vous reverrai bientôt.

Alain Grandbois

P.S. J'ai reçu un mot de Jacques Brault[3]. Je vais lui répondre incessamment. Une lettre par jour suffit à ma léthargie. (Ici, j'exagère. Cela ferait 365 lettres par année, sans compter les bissextiles. Je n'en ai pas écrit autant de toute ma vie.)

Et, mon cher Gaston, il n'y a pas d'événement poétique à l'échelle mondiale. À cette échelle, il ne peut y avoir de possible que les mini-jupes, le yé-yé, les révolutions peut-être, l'Expo de Montréal, peut-être, et très assurément la profonde sottise humaine.

A. G.

344

À René-Philippe Landry[1]

[29 janvier 1967]

Bonjour jeune homme. Je sympathise avec toi, et ce d'autant plus que je suis à peu près immobilisé moi-même. Mais tu as des ressources, pour te distraire en attendant la guérison complète, celles de te réciter les poèmes de Victor Hugo. Il me manque cela.

Bonjour, et à bientôt.

Alain G.

345

À Victor Barbeau[1]

Le 24 [février?] 67.

Mon cher Victor,

Voici la procuration, que vous aurez à temps si les postes de Sa Majesté remplissent leur devoir.

Ma santé a été extrêmement mauvaise durant ces dernières semaines, jours et nuits très douloureux. Petit état de neurasthénie. Marc Aurèle[2] n'a plus aucun pouvoir. Peut-être me mettrai-je à Tintin[3]!

Nous vous embrassons.

Alain Grandbois

346

À Gaston Miron[1]

Le 28 février 1967.

Mon cher Gaston Miron,

Êtes-vous souffrant? Ou en voyage? Ou ma lettre vous a-t-elle fâché? Dans ce dernier cas, j'en serais désolé. J'étais de fort mauvaise humeur quand je vous ai écrit, je n'avais dormi depuis des jours.

Je vous ai un peu attendu toutes ces dernières fins de semaines. Je me remets très lentement. Je souffre encore beaucoup. J'ai une montagne de lettres — en retard — à écrire, et je ne sais par quel bout commencer.

Re. l'Achéron[2], voici Horace, Odes 1.3. Je vous transcris ces quelques lignes, pour mon plaisir. Vous les connaissez peut-être. Cela peut sembler un peu cuistre, mais il faut bien se distraire.

«Dans son audace à tout braver, l'espèce humaine se rue, sacrilège, à travers l'espace défendu; dans son audace, le fils de Japet a, par ruse néfaste, apporté le feu aux nations. Une fois le feu dérobé au séjour éthéré, la Faim, la cohorte inconnue des Fièvres se sont abattues sur la terre; et l'inévitable Mort, jadis tardive et lointaine, a pressé son allure. Dédale s'est risqué dans le vide des airs sur des ailes refusées à l'homme. L'effort d'Hercule a forcé l'Achéron. Rien n'est trop ardu aux mortels; il n'est pas jusqu'au ciel que nous ne visions dans notre folie; et par notre crime nous ne permettons pas à Jupiter de déposer ses foudres irritées[3].»

Ne croyez-vous pas qu'il y a deux mille ans, les gens savaient écrire aussi bien (!) qu'aujourd'hui?

Eh bien, bonjour, et j'espère vous revoir bientôt.

Amicalement,

Alain Grandbois

347

À Jacques Brault[1]

Le 1er mars 1967.

Mon cher Jacques Brault,

Merci pour votre bonne lettre du 16 janvier[2]. Me voici encore en retard. J'ai été très souffrant, incapable de tracer une ligne.

Je vous envoie un petit poème[3], j'ai tenté de l'écrire avec de l'encre de Chine (noire) je n'ai réussi qu'à me tacher les doigts et à éclabousser mes feuilles de papier. Donc.

Je vous envoie aussi ces deux photos. S'il était possible, j'aimerais que ma femme M. paraisse à mes côtés[4]. Pourriez-vous me les renvoyer? Et peut-être est-il trop tard!

Quand aurai-je le plaisir de vous voir à Québec? Pour ma part, je ne puis songer à quitter mon appartement, et cela pour un temps que j'ignore, et que le médecin semble ignorer aussi.

À bientôt je l'espère.

Amicalement,

Alain Grandbois

348

À Gaston Miron[1]

Le 17 mai 1967.

Mon cher Gaston Miron,

Je vous écris de mon lit, ce qui n'est guère favorable à la belle rondeur des lettres, comme on le disait à la petite école. Tout d'abord, je dois m'excuser de ce retard insensé. Tous les jours, je me promettais de vous répondre[2], et tous les jours, je remettais au lendemain. Ni force, ni courage. Et suprêmement abruti par

la douleur et par les drogues. Mais j'en avais des remords, de sorte que je pensais à vous tous les jours, à vos maux d'estomac, etc., et mon amitié pour vous s'accroissait à la mesure de mon silence. Je vous disais que les aphorismes ou paradoxes de Brecht[3], c'est très joli, mais ne peuvent guérir «l'œsophagite» (la médecine a de ces termes! On dirait une araignée de cauchemar), que pour cela, il vous faudrait, du moins pour quelques mois, observer un régime très sévère, renoncer à votre très cher noctambulisme — ici je sais ce dont je parle, j'ai passé près de vingt ans de ma vie à vivre la nuit — vous résigner [à] vous terrer dans votre chambre, et comme compensation (!), pour vous occuper, pour tromper l'hostilité des circonstances, hostilité provisoire si vous y prenez garde, je vous recommanderais de rassembler vos poèmes, d'en écrire d'autres, d'exalter vos révoltes et de les canaliser, enfin d'oublier l'enchantement, souvent dérisoire, de la magie nocturne.

Le 24 mai.

Je reprends cette lettre interrompue. Mon mal n'a cessé d'augmenter. Aujourd'hui, un certain répit.

Merci pour l'article des *Lettres françaises*[4], et pour votre enthousiasme généreux, que je m'efforce en vain de partager.

J'aurais beaucoup de choses à vous raconter, qu'il serait fastidieux d'écrire. Et donnez-moi des nouvelles de votre estomac! Tant qu'aux «redevances», oubliez-les pour le moment. Je conclus hâtivement, on doit venir me chercher pour d'autres examens radiologiques à l'hôpital.

À bientôt, et mon amitié, ainsi que celle de M. ma femme.

Alain Grandbois

P.S. Pouvez-vous me donner l'adresse de Marcel Dubé à Montréal. Je dois le remercier — depuis 2 ou 3 mois — de choses très aimables qu'il a bien voulu dire à mon propos[5].

A. G.

349

À Victor Barbeau[1]

Jeudi, le 8 juin 67.

Mon cher Victor,

Le ciel vous a comblé. Vous n'êtes pas le dernier à vous incliner devant le «bonnet», mais le premier[2]. Je vous en remercie. Tant qu'à moi, peut-être serais-je le dernier à m'incliner devant le vôtre! (Il est vrai que votre Université fait un peu figure de nouveau riche devant la mienne, maison-mère, fondatrice, etc. Hé, Hé!)

De toute façon, nous voici jouant du bonnet. Cela peut devenir inquiétant, à nos âges de super-croulants. (Au fait, est-ce le premier qui couvre votre honorable chef? Je ne suis pas très au courant des gentillesses universitaires.)

Allons-y pour l'accolade. Nous vous embrassons tous les deux, nous deux.

Alain Grandbois

350

À Guy Sylvestre[1]

Québec, le 5 juillet 1967.

Mon cher Guy Sylvestre,

Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour cette «Rencontre Mondiale de Poésie[2]», et j'accepte avec grand plaisir votre généreuse invitation.

Et veuillez bien m'excuser du retard que j'apporte à vous répondre. Un très fâcheux accident — fracture de la colonne vertébrale — m'a tenu depuis des mois en dehors de toutes activités, même épistolaires. Hôpitaux, médecins, traitements,

drogues... Tout cela très charmant! Enfin, je me rétablis peu à peu.

Je serai heureux de renouer connaissance avec vous. Les années passent, au galop.

Croyez à mes sentiments amicaux,

Alain Grandbois

351

À Guy Sylvestre[1]

Québec, le 12 août 1967.

Mon cher Guy Sylvestre,

Si toutefois cela peut vous convenir, je compte partir pour Montréal le 5 septembre, et en revenir le 11. Je pourrais ainsi suivre à peu près toutes les rencontres.

Pouvez-vous me faire parvenir le programme détaillé des séances?

Je vous remercie, et veuillez croire à mes sentiments les meilleurs.

Alain Grandbois
958, Ave Moncton,
Québec.

352

À Gaston Miron[1]

Le 2 septembre 1967.

Mon cher Gaston Miron,

Je me demande la raison de votre silence. Politique? Non, j'écarte cette idée. Ou serait-ce le passage à Québec d'un jeune dadais manquant tellement d'humour, mais non d'ambition, qui est venu me voir et qui vous aurait rapporté des propos que j'ai tenus, et qui auraient pu vous blesser justement, si mal

interprétés! Je vous ai déjà dit que la sottise était sans fin, comme l'Éternité. Si je vous vois à Montréal cette semaine, comme je l'espère, je vous raconterai le tout, ce qui ne sera pas sans vous remplir de confusion, car vous serez obligé de vous excuser! (En souriant, en souriant.)

Toujours amicalement,

Alain Grandbois

353

À Guy Sylvestre[1]

Lundi, le 18 sep. 1967.

Mon cher Guy Sylvestre,

Je tiens à venir vous remercier de la gentillesse et de l'amabilité que vous avez bien voulu me témoigner lors de la «Semaine de la Poésie». Et puis je vous félicite de la façon dont vous avez su diriger, avec tant de tact et de virtuosité — et de patience! — tout cet ensemble! Cela ne devait être guère facile.

Pour ma part, je suis ravi de ces quelques jours passés à Montréal, et je ne regrette qu'une chose, c'est que mon état de santé ne m'ait pas permis de prendre une plus grande part aux activités de cette Rencontre.

Ma femme se joint à moi pour vous exprimer nos sentiments les plus amicaux.

Alain Grandbois

P.S. Si les hasards vous amènent à Québec, faites-moi le plaisir de communiquer avec moi.

A. G.

354

À Paul-Aimé Martin[1]

[Fin décembre 1967]

Permettez-moi, Père Martin, de vous offrir mes meilleurs vœux de bonheur pour Noël et l'année qui vient.

Alain Grandbois

355

À Gaston Miron[1]

Le 24 avril 1968.

Mon cher Gaston M.,

Merci pour tout[2]. Et excusez-moi pour tout. Je sors de l'hôpital. Je pars demain pour Ottawa. Je vous écrirai la semaine prochaine.

Quand vous m'avez téléphoné, je n'avais pas encore vraiment lu le livre de Jacques Brault[3]. Les médecins (2) m'entouraient, à la maison. Alors, comme vous voyez, 2 médecins ne sont pas assez nombreux pour vous entourer. C'est un abus de langage. Mais je l'ai lu depuis ce temps, et je l'ai trouvé tout à fait remarquable. D'autant plus que je ne lui avais guère donné de chances. Voulez-vous lui dire que je suis très heureux — et ravi — de son travail.

Je vais lui écrire naturellement, mais la semaine prochaine. Je n'ai pas encore répondu à Seghers[4]. J'ai été très malade, vous savez, et très éloigné de tout.

Avec mes amitiés,

Alain Grandbois

356

À Jean-Guy Pilon[1]

Le 24 avril 1968.

Mon cher Jean-Guy,

Je sors tout droit — enfin, c'est une façon de m'exprimer! — de l'hôpital. Je pars demain pour Ottawa, où je vais recevoir des honneurs fédéralistes[2]. Je regrette que vous ne soyiez pas là, j'aurais aimé rire avec vous comme nous l'avons fait, en septembre dernier, à Montréal[3].

Je dois vous écrire, je dois écrire aussi à beaucoup de personnes, la semaine prochaine, quand je serai reposé.

Croyez-moi votre très fidèle ami.

Alain Grandbois

357

À Gaston Miron[1]

Le 20 mai 1968.

Mon cher Gaston Miron,

Merci pour le Tout[2]. Je vous attends avec impatience. J'ai été encore très souffrant. Les médecins sont muets. Ou bien ils ne savent pas, ou ils cachent. Enfin, j'espère vous voir le plus tôt possible. C'est une excellente idée, pour le lancement, que septembre. Et surtout avec les événements actuels [en] France[3], en ce moment, on ne doit guère songer à la littérature. J'ai hâte de bavarder avec vous.

Amitiés,

Alain Grandbois

358

À Jacques Brault[1]

Le 20 mai 1968.

Mon cher poète et biographe,

Je ne vous ai pas encore écrit cette lettre que je vous dois, au sujet de votre livre[2]. J'ai de nouveau été très souffrant. Mais je suppose — et je souhaite — que j'aurai le plaisir de vous voir avant votre départ pour la France, que les circonstances actuelles ont dû vous faire remettre, du moins je l'imagine.

Veuillez croire en mon amitié,

Alain Grandbois

359

À Victor Barbeau[1]

[Fin mai 1968]

Mon cher Victor,

Hélas, hélas, j'aurais aimé aller vous voir dans toute votre splendeur, à l'Université[2], mais la maladie m'oblige à garder la chambre. Mais permettez-moi de vous apporter toutes mes félicitations, bien que vous fussiez «docteur» cinq ou six fois, j'imagine. Cependant, ce doctorat est de mon Alma Mater(!), donc plus précieux.

Mes hommages à Lucile, à vous deux l'accolade.

Alain G.

360

À Paul-Aimé Martin[1]

Québec, le 3 juillet 68

Le T. R. Père Martin, c.s.c.
Montréal

Mon Père,

Je m'excuse, et je sais que je suis impardonnable de ne pas vous avoir répondu plus tôt. Cependant, il y a des circonstances atténuantes à ce péché. Je souffre d'une fracture de la colonne vertébrale depuis déjà près de deux ans, mais certaines complications me sont survenues il y a quelque temps. J'ai éprouvé des douleurs intenses, très aiguës, combattues par des drogues et des barbituriques qui me laissent dans une torpeur assez peu réjouissante. Et mon courrier s'accumule!

Lorsque vous m'avez téléphoné l'autre semaine, j'étais au lit, et je n'ai pas osé vous demander de venir me voir. J'ai peut-être eu tort, car il est plus facile, comme vous le savez, de traiter les affaires de vive voix que par correspondance, et surtout j'aurais eu le vif plaisir de faire plus ample connaissance avec vous. Mais je ne me sentais pas dans un état assez convenable pour vous recevoir.

J'écris à vos collaborateurs MM. Pinsonneault et Charland. Veuillez encore m'excuser, je réclame votre indulgence, et croyez bien, très Révérend Père, à mes sentiments respectueux.

Alain Grandbois

958 Ave. Moncton
Québec

361

À Gaston Miron[1]

Le 8 juillet 68.

Mon cher Gaston Miron,

J'ai beaucoup de chemin à faire pour reprendre le retard de mon courrier, et cela m'effare.

Merci pour le chèque. Mais j'aurais préféré vous voir.

On me demande deux ou trois choses chez Fides. Quand vous êtes venu chez moi, l'autre semaine, j'avais reçu ces lettres (fin février). Il eût été facile de vous les faire lire. J'étais si abruti par les drogues et l'insomnie que je n'y ai pas pensé. Alors, voici pour les «affaires».

M. Pinsonneault[2] me demande, toujours fin février, et non répondu:

1- l'autorisation de reproduire dans une anthologie des poètes canadiens-français[3] cinq poèmes. Je vais répondre demain par l'affirmative. Je ne crois pas que vous y voyiez d'inconvénients, et nous nous arrangerons pour les droits.

2- Dans une édition de grand luxe, illustrée et à tirage limité (vente 75.00) la publication de *Poèmes*[4].

Quant à moi, je suis d'accord en principe, et je vais demander à M. P. de communiquer avec vous.

Mais tout cela est peut-être trop tard!

Quand venez-vous à Québec? Et l'Europe? Et votre santé?

Envoyez-moi un mot.

Amicalement,

Alain Grandbois

Jacques Brault a écrit de bien beaux poèmes.

362

À Roland Charland[1]

[15 juillet 1968]

Monsieur Roland Charland
Montréal

Cher Monsieur,

Veuillez excusez ce retard, je suis souffrant. Et voici. Je connais M. Léopold LeBlanc, et je suis sûr qu'il fera un excellent travail. Permettez-moi de vous féliciter de votre choix.

Je vous prie d'agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois

958 Ave. Moncton
Québec

363

À Gaston Miron[1]

Septembre 1968.

Mon cher Gaston Miron,

Heureux homme[2]! Je vous envie bassement, j'éprouve une cruelle nostalgie des bords de la Seine. Faites un beau voyage. Si vous rencontrez Pierre Seghers, faites-lui toutes mes amitiés. Je lui écrirai cette semaine, ainsi qu'à Jacques Brault. (Négligences très coupables, et que je ne cesse de regretter. Mais j'ai passé un été infernal. Tortures physiques, sans arrêt. Puis le moral cède trop souvent.)

Enfin, soignez-vous bien. J'espère vous voir avant votre départ.

Toute mon amitié (malgré nos discussions).

Alain Grandbois

364

À Gaston Miron[1]

Québec, le 10 octobre 1968.

Mon cher Gaston,

Merci pour votre mot, et pour cet arrangement avec Fides[2]. J'aurais aimé vous voir dès votre retour, porteur des nouvelles «fraîches» des vieux pays. Enfin! J'ai deux petites choses à vous demander:

1) l'adresse personnelle de Marcel Dubé[3].

2) Pourriez-vous vous procurer ce numéro de *Sept-Jours* du 31 août, dont vous m'avez parlé[4]! J'ai tenté de le faire, mais vainement à Québec.

Venez, cher Gaston, quand il vous conviendra. Je vous vois toujours avec le plus grand plaisir.

Amitiés,

Alain Grandbois

P.S. Je ne doute pas de la «vertu» de la parole du grand Général[5]. Mais cette «vertu», au sens latin du mot, est-elle faste ou néfaste? Vous vivrez assez longtemps pour le savoir[6].

A. G.

365

À Paul-Aimé Martin[1]

Le 3 novembre 1969

Le Révérend Père Paul A. Martin
Montréal

Très Révérend Père,

Je vous remercie vivement de l'envoi des livres. J'aurais dû vous répondre plus tôt, mais j'ai été très souffrant, et je dois

encore garder la chambre. Une assez forte hémorragie, qui m'a laissé dans un état de faiblesse assez pénible, cependant je reprends mes forces peu à peu, et je me ferai le grand plaisir d'assister à l'anniversaire du Nénuphar, le 4 décembre prochain.

Avez-vous abandonné le projet de rééditer Marco Polo, et le livre de luxe[2]? J'avais l'intention de me rendre à Montréal et de vous voir à ce sujet, mais les circonstances ne me l'ont pas permis.

Veuillez croire, mon Révérend Père, à mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois

366

À Jean-Guy Pilon[1]

Québec, le 7 novembre 68.

Mon cher Jean-Guy,

Permettez-moi de vous féliciter de tout cœur. Vous me voyez très heureux de l'honneur qui vous échoit[2], et que vous méritez pleinement. J'aurais aimé vous voir, ainsi que vos amis, mais mon état de santé ne me permet malheureusement pas de me rendre à Montréal samedi. Mais je penserai à vous. (Je me rappelle ce soir, il y a déjà longtemps, où vous m'aviez invité si gentiment chez vous, vous veniez à peine de vous marier, vous étiez si jeune, si confiant, si neuf devant la vie!)

Sachez aussi que vous ne me devez rien du tout[3]. Si j'ai pu vous recommander, un jour, je l'ai fait pour ma propre satisfaction, car je croyais en vous, en votre talent, ce qui me fait regretter davantage de ne pas me joindre à vous samedi.

Veuillez embrasser votre charmante femme pour moi, et croyez toujours à mes sentiments d'estime et d'amitié.

Alain Grandbois

P.S. Ma femme M. se joint à moi pour vous féliciter.

367

À Maurice Genevoix[1]

[Automne 1968]

Mon cher maître,

Veuillez m'excuser de ce retard. Je suis très souffrant, — une fracture <illisible> par accident, de la colonne vertébrale, je suis devenu à peu près infirme. Je marche chez moi, mais <illisible>, la douleur est si aiguë. — Et je ne sais comment vous remercier, Madame Genevoix et vous, de votre très généreuse et très aimable invitation, pour le 19 décembre. Je ne puis malheureusement pas l'accepter. Sachez bien que j'aurais été très heureux, et très flatté de rencontrer l'auteur de *Raboliot*, que j'ai lu avec beaucoup de plaisir, qui m'avait enchanté, lors de sa publication à Paris, en 1925 ou 26. J'habitais Paris à cette époque — La Sorbonne, etc. — mais d'une façon assez <illisible>. Je fréquentais plus volontiers Montparnasse et Montmartre, et les ateliers libres de peinture, car je me destinais à la peinture à cette époque. Par la suite, mon Dieu, d'autres attraits, les voyages, l'inconnu, le risque — j'étais fort jeune — et l'aventure, tout cela me séduisait énormément. Je vivais au jour le jour — avec un petit revenu familial — sans penser au lendemain. Le choc est venu plus tard. En 1921-22, je vivais à Florence, je faisais de la peinture, du dessin surtout, mon père est venu et m'a dit: «Tu sais, Alain, je t'ai laissé toujours faire tes quatre volontés — ce qui était exact — mais tu n'as en ce moment que ton bachot, il faut que tu reviennes au Canada, prends une «profession quelconque», médecine, droit, génie civil, n'importe quoi, mais dans la vie il faut avoir un diplôme, quel qu'il soit, nous sommes riches, mais demain?» Mon père avait toujours été généreux et très gentil pour moi. J'étais l'aîné de la famille, etc. (nous avions encore convenu à cette époque les vertus pour

les mêmes), de sorte que j'ai fait mes études de droit. (Trois ans à cette époque, médecine, cinq ans, j'étais plus attiré par la médecine, mais deux de plus, quand on a vingt ans, on trouve ça extrêmement long, et je voulais retourner en Europe le plus tôt possible <incomplet>

368

À Pierre de Menthon[1]

[Mars 1969]

Votre si généreuse invitation[2] m'a fait grand plaisir, et je vous remercie, très sincèrement <incomplet>

369

À Gaston Miron[1]

Dimanche, 20 juillet 1969.

Mon cher poète et Gaston,

Il me faut vous écrire une longue lettre, pour des explications. Comme je n'ai pas le goût, ni le don, d'épistolier, et que je suis souffrant par surcroît, veuillez être indulgent pour la calligraphie et le style. J'écris appuyé sur deux oreillers, dans mon lit, et je grogne car c'est une position incommode. Ceci dit, voilà ce qui s'est passé.

La remise de la médaille[2] a eu lieu le jeudi, 3 juillet. Le vendredi précédent, vous m'aviez téléphoné, me disant que vous seriez à Québec mercredi le 2. Le Consul m'avait demandé, quelque temps auparavant, si je désirais une grande réception, ou une petite. Je lui ai répondu que j'aimerais plutôt une «mini-réception». Il m'a demandé si je voulais lui faire parvenir une liste des invités que je désirais voir, ce que j'ai fait. Il y avait environ 15 personnes, mais personne de l'extérieur, sauf vous, qui deviez être à Québec, et j'ai votre invitation sur ma bibliothèque,

adressée chez moi, puisque vous deviez être à Québec le mercredi. Et voilà!

Vous pouvez vous demander maintenant: pourquoi n'ai-je pas fait inviter nos amis de Montréal, ou Rina de Joliette, etc.? Eh bien, dans le milieu de la semaine, un jeudi, je ne l'ai pas fait par une sorte de pudeur. On ne dérange pas les gens pour venir voir un monsieur recevoir une médaille d'un autre monsieur, un «spectacle» durant une heure environ. Je craignais de les gêner. Venir, c'eût été pour eux beaucoup de temps dépensé, ne pas venir, ils auraient été tenus de s'excuser, etc. De sorte que, ces scrupules aidant, vous étiez le seul invité de Montréal, *parce que vous deviez être à Québec.*

Naturellement, j'aurais aimé voir Jean-Guy Pilon, Jacques Brault, le «Père» Fides[3], Pellan, et d'autres. Mais pour les raisons que je viens de vous donner, je n'ai pas mis leurs noms sur la liste. Il n'y avait même pas un journaliste convoqué. La réception a été charmante, discrète. Je me suis excusé au bout d'une heure, 1h1/4 peut-être, et je me suis remis au lit à 7hres, et je le suis encore. Quand vous viendrez à Québec, je vous raconterai des choses amusantes à propos de la médaille. Le «Consul» a un certain sens de l'humour.

Et voici, mon cher Gaston, la mini-chronique de la Médaille. Il me faudrait maintenant écrire à M. Genevoix[4], de l'Académie, et je n'ai pas encore le courage.

Croyez bien à mon amitié, et soyez gentil, téléphonez à nos amis, ceux que j'ai mentionnés plus haut, et à qui je dois des réponses, des lettres, etc. que j'ai été très souffrant, et que je m'en excuse.

Avec mon amitié,

Alain Grandbois

370

À Roger Duhamel[1]

Lundi, le 16 février [1970].

Mon cher Baron,

Ma nature de fier Sicambre[2] mord enfin la poussière. La poussière d'hôpital. Ce n'est pas exagérément folâtre, et les réjouissances n'abondent pas. Il y a cependant des compensations. Les nurses sont jolies, jolies, et d'un tendre! Ah! De bons, de braves petits cœurs.

Je ne parle que de moi, ce qui n'est guère courtois. (Tiens, le titre d'une chanson.) Mais c'est le strict privilège du malade, et je suis convaincu que tu sauras t'en prévaloir avec l'énergie que l'on te connaît aux alentours de 1975 ou 80.

Je ne m'informe pas non plus de ta santé, laquelle est insolente, et même outrageante. Fais-moi le plaisir de prendre un petit verre à la mienne. Avec dédicace orale. Cette pensée me réconforte.

Mes hommages à Hélène.

Amicalement.

Alain G.

371

À Gaston Miron[1]

Le 23 septembre 1970.

Mon très cher poète,

Tout d'abord, mes plus vives félicitations pour le «Prix[2]». Vous l'avez amplement mérité... Et puis, d'autres plus vives félicitations pour *L'homme rapaillé*. J'ai beaucoup aimé entre

autres certains poèmes de «La vie agonique», je vous parlerai de tout cela quand je vous reverrai.

Dans un autre ordre, merci pour votre dernier chèque[3]. Je suis très heureux du succès de *Poèmes*. Si je vous ai fait confiance à l'Hexagone, vous m'avez fait confiance aussi. Et votre présentation était impeccable, ce qui exige beaucoup de travail et de goût.

Je vous attends toujours à Québec. Prévenez-moi un peu à l'avance, par téléphone, si possible. Car je suis très souvent à l'hôpital.

Il y a encore autre chose. Un Monsieur Saint-Germain, et Alain Pontault [*sic*] sont venus me voir, il s'agit d'une édition spéciale pour les «Prix David», ils m'ont demandé mon accord, je leur ai dit de voir mes éditeurs, que j'avais des engagements préalables[4].

Par ailleurs encore, le Père Martin, de Fides, demande un accord pour des «Œuvres complètes»[5]. Je lui ai répondu la même chose que ci-dessus, qu'il fallait vous rencontrer, etc. Cela fait beaucoup d'accords, il nous faudrait apprendre le solfège.

Ma femme se joint à moi pour les meilleures salutations.

Alain Grandbois

P.S. Vous m'excuserez de ne pas vous avoir écrit plus tôt. Une petite révolution organique s'est faite en moi. Le foie, les reins, le cœur, une nouvelle fracture de la clavicule gauche, je ne suis pas sorti de chez moi depuis trois mois.

Les médecins ont fini par diagnostiquer mon cas, je fais de «l'ostéoporose». Mes os s'effritent. Follement gai, n'est-ce pas?

Mon ami Gaston, profitez de votre jeunesse, usez, abusez même. Je vous quitte sur ce bon — ou mauvais — conseil.

Amicalement.

A. G.

372

À Gaston Miron[1]

Le 8 décembre 1970.

M. Gaston Miron
Montréal.

Mon cher poète,

Tout d'abord, toutes mes félicitations. J'ai été très particulièrement heureux d'apprendre la nouvelle de votre dernier prix[2]. Ensuite, merci pour le chèque. Mais... mais n'êtes-vous pas un peu imprudent? Les cinq mille [exemplaires] ne sont pas encore vendus? J'ai cependant hâte de voir *Les Îles*[3] en poche.

Je vous reverrai bientôt. Marguerite ma femme se joint à moi pour un salut très amical.

Alain Grandbois

373

À Gaston Miron[1]

Samedi, le 20 mars 1971.

Mon cher poète,

Mes plus vives félicitations. Vos prix[2] sont mérités, ce qui n'est pas toujours le cas. Et puis, vous m'excuserez de ne pas vous avoir écrit plus tôt. La nouvelle année ne m'a pas été favorable. Un de mes frères[3] est mort, l'autre[4] est gravement malade, et quant à moi, je viens de passer plusieurs semaines au lit, avec une broncho-pneumonie. La convalescence est difficile, ma fatigue demeure intense. Tout cela est extrêmement folâtre, n'est-ce pas! Je suis claustré comme un moine dans sa cellule. (Je veux dire un moine d'autrefois, aujourd'hui on ne le voit plus

qu'à la T.V. ou dans les discothèques. Enfin, tout cela les regarde.) Je ne reçois personne, mais j'aimerais bien vous voir. Vous êtes revigorant, mon cher Sylvio[5]. Qu'advient-il de cette édition des *Îles de la nuit* pour laquelle vous m'aviez fourni une avance aussi généreuse qu'imprudente? — J'ai reçu également les chèques que vous m'avez fait parvenir. Merci. — Bravo aussi pour votre nomination à Ottawa[6]. Cette dernière ville, quoique l'on en dise, possède des coins charmants. Il suffit de les découvrir. On y mange mal, mais il y a Hull. Il me paraît invraisemblable que votre petite Emmanuelle[7] ait déjà près de deux ans. Il me semble que c'était hier que vous m'annonciez sa naissance. Avec ce nom-là, elle sera sûrement poète — si toutefois il y a encore de la poésie, dans quinze ans! À très bientôt, je l'espère. Marg. ma femme se joint à moi pour les félicitations et les amitiés.

A. G.

P.S. Voulez-vous me rappeler votre adresse personnelle à Montréal, carré Saint-Louis! Je l'ai égarée quelque part dans les fouillis de mes paperasses.

374

À Victor Barbeau[1]

Dimanche dans la nuit du 16-17 mai 1971.

Mon cher Victor,

Je vous écris du fond de mon lit, je suis là depuis à peu près deux mois, la colonne vertébrale et des complications, et pour ajouter à ces choses charmantes, une broncho-pneumonie, de sorte que je suis devenu, je me vois dans la salle de bain, un vieillard livide et un dégoûtant. Il paraît, dans les diverses thèses de philosophie que l'on lit (pardon pour l'allitération)

qu'il ne faut jamais se haïr soi-même. Eh bien, malgré tous ces philosophes, je me hais profondément, et si je n'avais pas encore conservé, comme des petites pierres précieuses, et malgré ma vie plutôt désordonnée, certaines croyances — catholiques — j'avalerais un tube de ces pastilles — contre la douleur, pour dormir, pour dormir à jamais — dont ma table de chevet est garnie. Voici pour moi.

Permettez-moi de vous plaindre très sincèrement d'avoir à quitter votre maison. Quand vous me l'avez appris, je dois vous avouer que j'ai ressenti une petite chose au cœur. Je m'étais attaché au «115²», moins que Lucile et vous naturellement, mais à Montréal, pour moi, c'était la maison la plus accueillante que j'ai connue. Mon caractère, comme le vôtre d'ailleurs, n'est pas des plus faciles. Vous rappelez-vous, une fois, que j'étais parti du «115», tout de suite après le dîner, ce qui était à la fois grossier et incongru, car nous n'avions eu aucune discussion, il me semble, qui eût provoqué un tel manque d'usages. Mais j'ai toujours été un garçon assez bizarre et (voir plus haut), mais sans méchanceté.

Je vous plains de tout cœur, je ne tiens pas à retourner le fer dans la plaie, mais c'est ainsi.

Vous allez habiter un 10ème étage. Vous ne me donnez ni votre adresse ni votre numéro, — il faut bien s'exprimer ainsi! Allez-vous comprendre mon écriture, je suis dans mon lit, ma main tremble, je dois me retourner pour continuer ce bavardage, *à gauche et à droite*, je ne puis «demeurer» sur le dos, puisque la fracture est là, elle grossit, elle a maintenant la taille d'une prune d'automne, je ne puis dormir beaucoup, malgré les somnifères et autres médecines «contre la douleur» que me donnent les médecins, et malgré même Marguerite, qui tous me conseillent et exigent que je prenne ces drogues. Je me borne à prendre, ce que je fais depuis quelques années, un somnifère. Je ne veux rien prendre davantage, je ne veux pas traîner avant de mourir tout à fait abruti. Déjà l'âge s'est abattu sur moi, creux

soudain de la mémoire, un nom ou un mot qui me manquent soudain — on les rattrape 20 secondes plus tard, mais c'est trop tard. Puisque je continue de vous parler de moi — pourquoi les lettres, si nous ne parlons pas de nous, après les salutations conventionnelles. Il m'arrive des choses singulières. Un cinéaste[3] est venu me proposer de faire un film (une heure). J'ai refusé sèchement, il voulait [que je] me promène dans mon village de Saint-Casimir, Mont-Rolland, Montréal, enfin dans tous les endroits où j'ai vécu, le monsieur, il est revenu le lendemain, croyant me séduire en m'offrant la somme considérable de $800.00, huit cents dollars. Comme je n'ai ni la santé, ni le goût, ni le physique (j'ai vu Mauriac à la télévision, c'était lamentable, mais il a toujours aimé l'argent). <illisible> le monsieur, gentil garçon par ailleurs, est allé jusqu'à excuser mon écriture, et mon style épistolaire. Je n'oublie pas que vous êtes notre Président[4]. Au risque de vous déplaire, et malgré le mot très gentil que vous m'avez écrit, ma décision est formelle et définitive, quant à l'Académie. Je vous dirai de vive voix pourquoi. Tant que vous êtes là, c'est très bien. Si vous laissez les rênes à d'autres, et quels et quelles qu'ils soient, cela ne va plus.

Je regrette que vous n'ayez pu venir à Québec (Kébec, ainsi que nos éblouissants jeunes poètes ont imaginé d'écrire). Pour moi, je ne puis songer à aller à Montréal maintenant. Peut-être si... Mais il vous faudrait me dire où vous passez l'été, ou si vous êtes à Montréal, du haut de votre «dixième», pour admirer la ville!

Je ne contemple plus rien, moi. Je relis Tolstoï, Dostoïevski, Tchekhov et même Victor Barbeau. Je deviens sec et hargneux — la douleur, malgré [ce] que disent les Évangélistes, ne rend pas meilleur. Et c'est Marguerite qui en souffre le plus, elle est près de moi. Elle souffre de mon isolement, de mon refus de recevoir des personnes dites de la «société», nous sommes invités à certaines réceptions, je ne peux naturellement m'y

rendre, je lui demande de se faire accompagner, s'ils sont invités, par un de ses frères ou cousins, elle s'y refuse, et dans le fond, elle doit m'en blâmer et avec raison. C'est moi qui ai tort. Car elle sent bien que même si je n'étais pas malade, je refuserais d'aller à ces petits cirques, à ces clowns et clowneries qui singent le vrai monde. (Mais où est-il, le vrai monde?)

Je vous félicite de votre livre[5]. Je crois que je ne vous ai pas écrit depuis ce temps. Où vous ai-je vu? Je ne me rappelle pas. Vous êtes un peu trop sévère pour Félix Leclerc[6], un peu indulgent pour Paul (*Paon d'émail*) Morin[7], un peu louangeur pour Rina Lasnier, laquelle à mon avis fait la timide et la très réservée, mais qui sait fort bien arranger ses petites affaires, comme la plupart des femmes de lettres d'ailleurs.

Je m'aperçois que je deviens méchant, que j'attaque vos amitiés, qui ne sont pas nécessairement les miennes, soyez assuré cependant, mon cher Victor, que malgré vos défauts — hélas j'en ai peut-être beaucoup plus que vous — et vos injustices de pamphlétaire, je conserverai l'amitié que je vous porte jusqu'à la fin.

J'aimerais bien vous voir. Et Lucile aussi. Vous me manquez tous les deux.

Nous vous embrassons, Marguerite et moi, Lucile et vous.

Ah j'oubliais que vous me demandiez des nouvelles de ma famille. Désastreuses. Un frère mort, un autre très malade[8], ses enfants également, son aînée est internée, ma filleule, dans un hôpital psychiatrique. Je crains, hélas, pour sa vie, la pauvre a 18 ans et fort jolie, la cadette semble suivre le même chemin noir, mon frère est naturellement ahuri (tout ceci strictement entre nous). Ma sœur Madeleine <illisible> de Marguerite, je ne peux me pencher, je suis devenu bossu mon cher Victor, non pas à la nuque comme les classiques ou romantiques, voir V. H.[9], mais à la 5ème vertèbre exactement.

Je crois que c'est la plus longue lettre que j'ai écrite de ma vie. Déchirez-la, je vous en prie. Et donnez-moi l'adresse, mais je

crois que je vous l'ai demandée plus haut, de votre gratte-ciel. Je vous ai expédié une lettre par «express», la correspondance de Montréal me parvient 8 jours plus tard. Et ce n'est pas un «truc» de ceux qui m'écrivent. Je vois l'estampille de la poste de Montréal, par exemple, du 8 avril, je reçois la lettre à Québec le 16 ou 17. L'appareil de la chose publique ne semble pas tourner rond rond. Vous excuserez ces choses qui traînent dans tous les journaux. Je me laisse aller à vous écrire comme si nous parlions ensemble. Cependant, l'avantage ou le désavantage d'une lettre, ce n'est pas le dialogue, mais le monologue. (Encore ces sacrées banalités.) Je suis très fatigué, je vous redis bonjour et bonne nuit, ne manquez pas d'embrasser Lucile pour nous et je vous le demanderai la prochaine fois que je vous verrai si vous l'avez fait.

Avec la nuit dépassée, c'est déjà l'aube qui point à travers (ou au, je ne sais pas) de ma fenêtre, avec notre affection,

Alain Grandbois

pardon un oubli: de l'Académie canadienne-française.

P.S. Pour votre gouverne, mon cher Victor, j'ai vu dans trois livres français, ces semaines dernières, le terme *canoë*, c'était je crois, le thème de nos dernières discussions, le canot, que les Normands et les Bretons de la Côte prononcent «canotte», étant une barque avec des rames.

Le canoë, d'écorce autrefois, de toile aujourd'hui, se conduit avec une pagaie. Vous voyez, plus le jour point, je deviens plus fatigué et plus désagréable. Car j'ai appris, dans un monde à peu près civilisé, — non pas celui de notre belle province — qu'il est malséant d'avoir raison contre celui qui a tort, et qu'il ne faut surtout pas appuyer. Mais nous habitons «la Belle province». Donc, nous nous disputons pour des sottises. Vous vous rappelez sans doute que Mgr de Laval, dans une de ses lettres, disait de Québec, — ah ah ah, notre fameuse métropole de Montréal n'existait pas encore — que dans cette ville [de] Québec, deux bourgeois sur trois «étaient en

procès»! De là, nous les fiers descendants de nos procréateurs, de là je suppose notre goût de la controverse, de la chicane, de la dispute.

Je pense à tout ceci, Victor, pourquoi n'écrivez-vous pas la suite de votre livre *Mesure de notre taille*[10], depuis 20 ans, vous auriez beaucoup de matière à gloser. Je suppose, et je vous comprends, que vous n'avez pas le courage de lire mes inepties jusqu'au bout. Vous allez me croire tout à fait détraqué. Non, non, mais je suis très fatigué, je fais de la fièvre, 100[11], je souffre de partout, mes cheveux tombent, je me lavais la tête tous les matins, depuis 3 mois, impossible, je me sens malpropre et répugnant.

On en revient toujours à soi. Excusez-moi.

A. G.

375

À Gaston Miron[1]

Le 3 août 1971.

M. Gaston Miron
Montréal.

Mon cher poète,

Tout d'abord, veuillez excuser ce retard. Mais je plaide certaines circonstances atténuantes. Je me remets très lentement d'une broncho-pneumonie double qui me laisse dans une sorte d'état de prostration fort pénible. Je n'ai pu sortir de chez moi depuis la fin de l'hiver. Je tente de lutter contre la neurasthénie, laquelle est favorisée par d'intolérables insomnies. Le médecin insiste pour que je double ma ration de soporifiques, car je souffre beaucoup physiquement, rhumatismes, douleurs

vives à la poitrine, etc. Je ne double rien, je ne tiens pas à devenir tout à fait hébété. Enfin!

Laissez-moi vous féliciter, cette fois doublement, pour vos prix[2], que vous méritez largement. (Et ce n'est pas toujours le cas.) J'ai tenté de vous rejoindre par téléphone, à votre appartement, il y a deux ou trois semaines environ. La «centrale» m'a dit que vous aviez cancellé votre abonnement. Peut-être avez-vous déménagé? C'est pourquoi je vous adresse ceci à l'Hexagone.

Et puis maintenant, j'ai reçu vos chèques, et «l'avance» pour les *Îles*, que vous deviez publier au printemps, je crois. Avez-vous changé d'avis? Je le regretterais, mais j'ignore vos motifs, dites-les moi simplement, je les comprendrai sans aucun doute. Et je vous rembourserai.

M. ma femme se joint à moi pour les félicitations et salutations. Nos divergences d'opinion n'ont rien à voir, du moins pour nous, avec l'amitié que nous vous portons. Embrassez de notre part votre petite Emmanuelle. Quelles transformations du monde verra-t-elle! L'imagination la plus vive ne peut le concevoir.

Alain Grandbois

P.S. J'imaginais que vous viendriez à Québec pour la «Nuit de l'Île d'Orléans[3]», ou pour vos affaires, et que nous aurions eu le plaisir de vous voir. Écrivez-moi, ou téléphonez-moi, je ne quitte pas la maison. Et venez nous voir, si vous le pouvez.

A. G.

P.S. 2 Je retrouve, dans mes paperasses, que j'essaie de rassembler, un début de lettre que je vous avais écrite il y a deux mois. Je retrouve aussi un courrier effarant, à quoi je dois répondre. On doit me prendre pour un joli monsieur!

A. G.

376

À Jacques Brault[1]

[Novembre 1971]

D'abord, vous ne m'importunez pas[2]. Et vous ne m'ennuyez jamais. Mais... mais... Enfin plusieurs «mais».

Je tente de vous expliquer. Il y a environ six mois que je ne suis sorti de chez moi. Retombée de pneumonie, poumons touchés, etc..., je vous fais grâce des détails. Je veux bien tenter de marcher dans les rues de Québec, mais quel sera le jour, la température? Il y a déjà plus de six mois que je ne suis sorti de chez moi.

Je ne doute pas des bonnes intentions de M. Frappier, cependant... Et pour vous, mon cher Jacques Brault, ne m'accordez pas, je vous prie, l'amitié «respectueuse» mais l'amitié tout court. Vous êtes poète. La poésie n'a pas d'âge(!) Je ne suis pas sûr du tout de cette assertion. (Du moins pour une ou deux générations, et j'entends ceci pour les vrais poètes, dont vous êtes, et non pas pour tous les faiseurs de fausse poésie actuelle, qui pullulent trop malheureusement.) <incomplet>

377

À Meery Devergnas[1]

[10] novembre 1971.

Mademoiselle,

Tous mes remerciements pour l'envoi des articles[2]. Et puis j'ai lu vos poèmes avec beaucoup d'intérêt[3]. Je vois qu'il est inutile de vous transmettre «le si merveilleux fluide de la poésie». Vous le possédez.

Alain Grandbois

378

À Gaston Miron[1]

Le 27 mars 1972.

Mon cher poète,

Tout d'abord, bravo pour tous ces honneurs[2], qui, pour une fois, sont mérités. Je vous ai écrit une longue lettre, il y a déjà quelque temps, je ne sais si elle a été interceptée, ou perdue, elle était adressée, à votre nom naturellement, à l'Hexagone, comme celle-ci.

Maintenant, voici. Je vous remercie des sommes généreuses que vous m'avez fait parvenir. Mais je ne comprends pas. Pourquoi n'avez-vous pas publié *Les Îles de la nuit*, tel que nous avions convenu, en édition populaire. Alors, tout cet argent!

Je dois vous demander aussi, — pour les impôts — le montant total des sommes que vous m'avez adressées durant l'année 71. Pouvez-vous me répondre le plus vite possible.

En attendant, pour moi, les nouvelles sont mauvaises. Je viens de passer un mois au lit. Suites de la bronchopneumonie, complications, etc. Et pour comble — je me tiens à peine debout — je suis forcé de déménager, dans le milieu du mois d'avril. Je vous donnerai ma nouvelle adresse dès que j'aurai reçu un mot de vous.

Embrassez pour moi votre petite Emmanuelle.

Et répondez-moi aussitôt que possible.

Marg. ma femme vous dit bonjour.

Avec mes amitiés,

Alain Grandbois

P.S. Veuillez excuser ce papier, tout déjà est dans les caisses.

379

À Joseph-Marie Quirion[1]

Le 25 juillet 1972

Monsieur le Doyen J.-M. Quirion
Ottawa

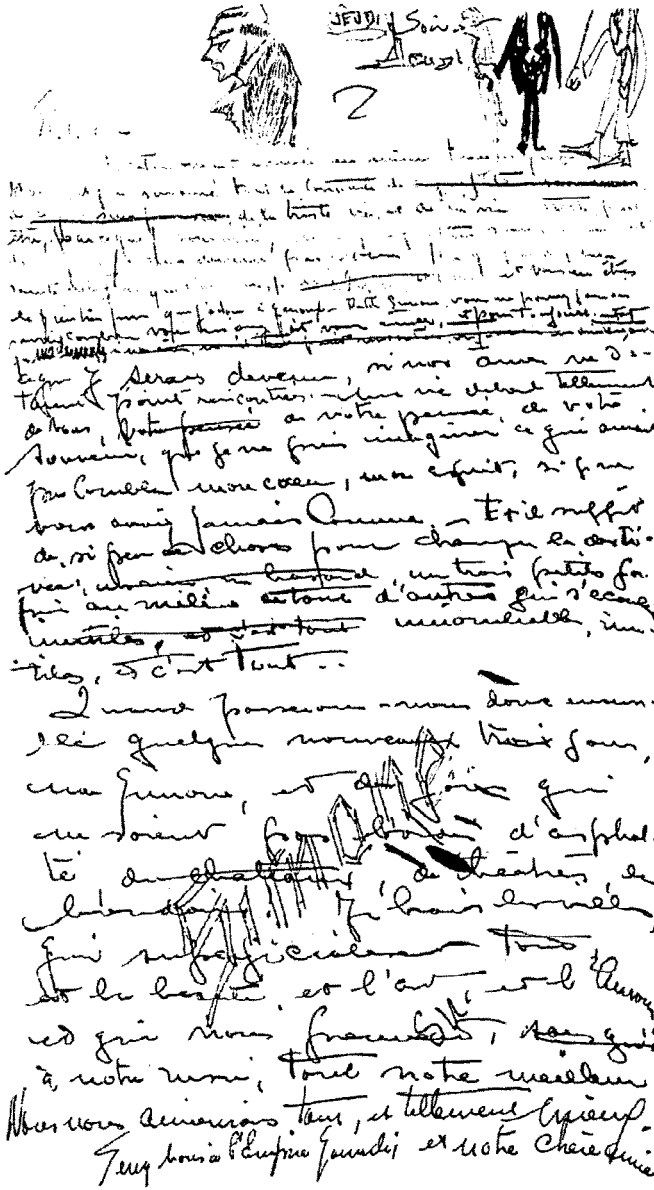
Monsieur le Doyen,

Veuillez tout d'abord m'excuser du retard que j'apporte à vous écrire. J'ai dû passer les dernières semaines au lit, avec une très forte fièvre, ce qui m'a empêché de venir vous remercier plus tôt, de tout cœur, de ces deux grands honneurs que vous m'avez faits, celui de votre venue chez moi, et celui de votre doctorat[2]. Ma femme et moi [avons] été ravis de vous rencontrer.

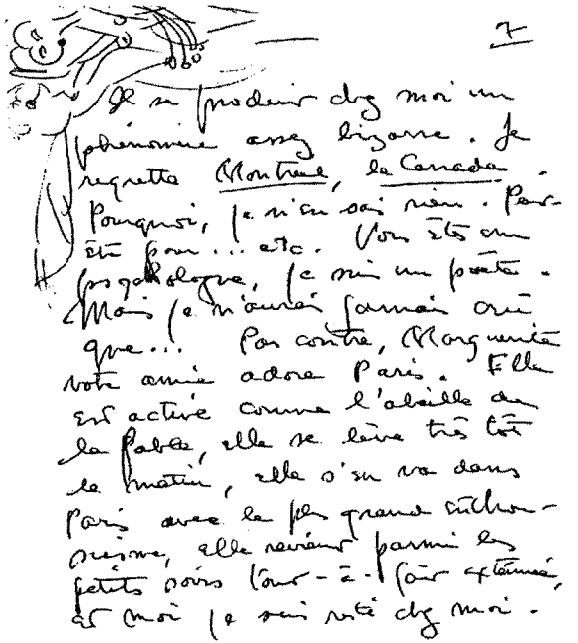
Je conserverai précieusement l'allocution par trop aimable que vous avez rédigée à mon sujet. Elle m'aidera dans mes moments dépressifs.

Veuillez bien croire, M. le Doyen, à mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois



Brouillon d'une lettre à Simone Routier, 7 octobre 1920 (BNQ, 204).



7

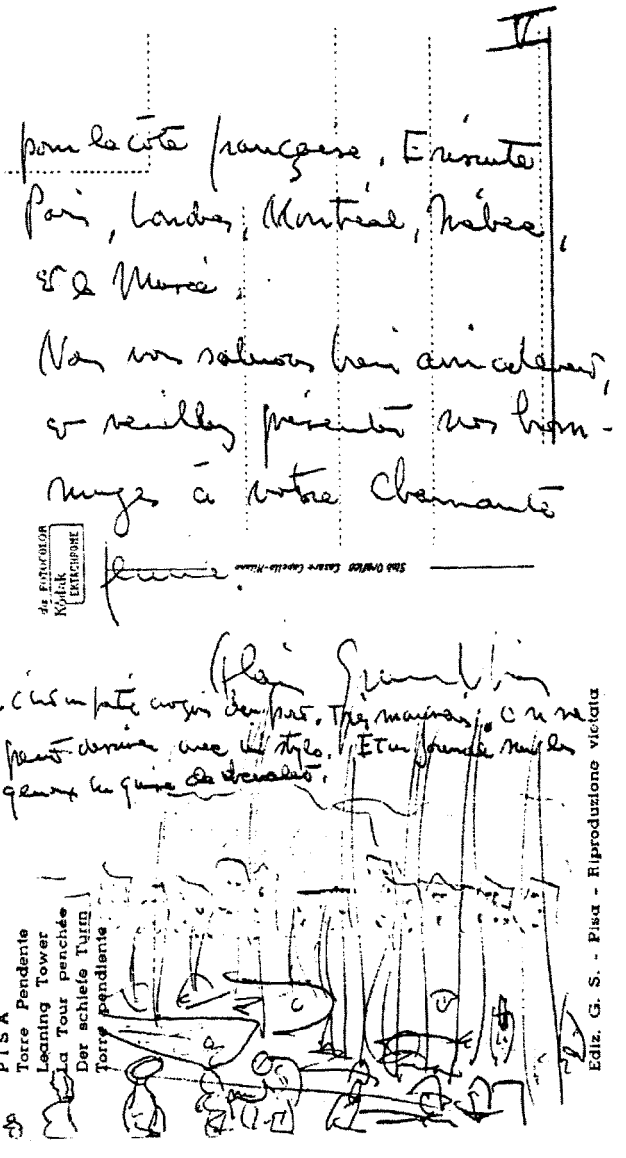
Je ne produis chez moi un
phénomène assez bizarre. Je
regrette Montréal, le Canada
Pourquoi, je n'en sais rien. Peut-
être femme ... etc. Vous êtes un
psychologue, je suis un poète.
Mais je n'aurai jamais cru
que ... Par contre, Marguerite
votre amie adore Paris. Elle
est active comme l'abeille de
la fable, elle se lève très tôt
le matin, elle s'en va dans
Paris avec le plan grand cathé-
drisme, elle revient parmi les
petits soirs tout-à-fait éreintée,
et moi je suis resté chez moi.

8

Ce dont elle me blâme. Moi je
suis malade comme trente ou
quarante cochons. Je respire à peine.
Bonjour.
Mes vœux sobres.
Mes affections à Lucile

P.S. Pour ces petits dessins je n'ai
que deux crayons, rouge et noir. Vous excuserez.

Brouillon (daté du 30 novembre 1955) d'une lettre à Victor Barbeau du 7 décembre 1955 (BNQ).



Carte postale du 27 mai 1965 à Guy Frégault (BNQ).

Appendices

Lettres à Alain Grandbois

Page laissée blanche

1

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 13 nov. 1925

Mon cher Alain,

Anxieuse d'avoir de meilleures nouvelles, les jours me durent. Je ne sais plus attendre, toutefois j'aime à croire que tu es à cette heure délivré, sorti de l'hôpital et en train de profiter précieusement de ton séjour là-bas.

La vie ici se continue toujours, le même amenant de temps à autre certains agréments voire même des désagréments. *Such is life.* En ce moment nous jouissons d'une semaine d'opéra. Quelques artistes de l'autre côté — très bons — mais en grande partie des nôtres Canadiens. Votre cousine Suzanne Alain fait partie de cette troupe. Je l'ai entendue dans *Carmen* (dans le rôle de Mercédès[2]), elle s'en est bien tirée, paraît très bien, joue avec souplesse, chante agréablement. Elle a de l'étoffe si je ne me trompe, pour faire une bonne artiste. Là est son plus cher désir, avec l'intention de se conserver bonne, nous a-t-elle dit. Mais c'est à faire trembler la mère d'une telle fille, qu'en penses-tu? Le milieu est si provocant, les occasions de se perdre, multiples. Jeanne[3], pour la première fois, entendait *Carmen,* hier; elle en revint toute impressionnée, ralliée au désir de faire du théâtre, enviant le sort de ces artistes qui faisaient une si belle vie selon son expression. Je bénis le Ciel qui lui a donné tout juste le talent pour la maintenir dans le droit chemin.

Lucille, G. et M.[4] sont allées entendre *Samson et Dalila,* musique classique dans le genre *Tannhäuser.* C'était plutôt monotone pour qui ne peut saisir les nuances de cette musique. Madeleine est toujours triste, je reste fort soucieuse à son sujet. Ton

père n'a pas encore vendu son bois, et les affaires ne sont pas roses.

Suzanne Alain vient souper avec nous tous les soirs de cette semaine. C'est le seul congé qu'elle peut avoir. [C'est] triste, très sincèrement. L. J.[5] se reprend à désirer faire un artiste, mais ses désirs sont rarement l'expression d'une volonté ferme et tenace. Pour lui comme pour bien d'autres, le théâtre n'est pas un bien. Sur ce, je te laisse en te souhaitant tout ce que je peux désirer de meilleur pour mon garçon.

Maman

2

De Henri Grandbois[1]

Vendredi, le 20 novembre 1925

Mon cher Alain,

Voilà bien un mois près que je t'écrivais pour te donner quelques bouts de nouvelles. Je n'ai pas eu de réponse à cette première lettre et je sais que tu n'as pas tardé non plus, puisque le trajet aller et retour absorbe bien près de 30 jours. Et ensuite, il y a ta maladie qui a pu aussi être cause de quelque retard. Enfin, dis-nous comment tu es? Nous sommes anxieux de le savoir.

Le résultat des élections[2] est maintenant bien connu: 118 conservateurs, 100 libéraux, 23 prog., 2 travaillistes, 1 ind. et 1 siège vacant. M. King convoque la chambre pour le 10 déc. et veut risquer de gouverner avec l'assentiment des Prog. Meighen, de son côté, en brave capitaine, attend son homme et savait être le favori du peuple, ayant la grande majorité des votes du pays; pas de doute qu'il choisira son heure pour frapper un grand coup. Tout le monde croit cependant que nous aurons de nouvelles élections d'ici 6 mois, car il faut un gouvernement fort de plusieurs voix pour mener la barque qui est joliment avariée, mais il faut attendre. La lutte dans Bagot

excite déjà nos Canayens, elle sera chaude, puisque ce sera la première et la seule avant la session. Les candidats sont M^rs. *Morin* et *Fauteux*[3], ce dernier n'a perdu que par 600 voix en octobre, et il espère bien se reprendre. Cette fois-ci, Meighen va se montrer en allant lui-même combattre pour son candidat et ancien ministre à Acton Vale, petite ville de ce comté. Sa déclaration de ne plus engager nos soldats dans de nouvelles guerres de l'Empire, sans en appeler au peuple, dans une élection générale, a soulagé les inquiétudes des électeurs et donné meilleure chance à son clan; cette première et grande concession aux Can.-français va probablement lui attirer la province qui n'en voulait pas, du moins les commentaires des journaux sont dans ce sens et il est l'homme habile pour triompher, s'il veut mettre un peu d'eau dans son vin. Tu sais que c'est toujours ce que je t'ai dit sur son compte.

À part de cet événement, les nouvelles sont assez rares. J'ai réussi à vendre environ 40 chars de bois depuis mon retour à Québec, mais il m'en reste encore 2 millions de pieds à passer, et je prévois que ça va prendre une partie de l'année 1926 pour le faire. Je n'ai pas ouvert de bureau à Québec et j'attendrai l'avenir. À la maison, tout est dans le même état qu'au moment de ton départ. Lucile est toujours ici, elle partira probablement vers la fin de novembre. Gaby & Mad ont donné une soirée-bridge le 8 et Jeanne une après-midi à ses amies hier. Tout ce petit monde est gai et bien vivant.

La neige qui était tombée hier à bonne heure en octobre, est disparue et nous sommes encore sur les chemins de terre; la saison est plutôt pluvieuse avec gros nuage et fort vent. Je remiserai mon auto la semaine prochaine, à St-Casimir, car je veux y faire faire un peu de toilette au printemps avant de la reprendre. Les derniers paquebots d'Europe nous arrivent aujourd'hui et demain, puis le port sera fermé, c'est désert maintenant sur la terrasse, j'y rencontre quelques fois un ou deux de tes amis, mais c'est rare. Saluts & amitiés.

Ton père

Henri Grandbois

3

De Henri Grandbois[1]

Québec, le 16 janvier 1926

Mon cher Alain,

Je voulais toujours t'écrire d'un instant à l'autre, depuis le commencement de l'année, et nous voilà rendus au milieu du mois quand je me mets à la tâche. Heureusement que ta maman et tes grandes sœurs se sont exécutées à ma place, et tu es déjà au courant de tous les événements survenus ces derniers temps. Auras-tu reçu au moins mes bons souhaits, que je t'ai formulés, par câble, le 1er janvier même? — Les tiens nous sont venus à 11 hres, de ce premier de l'An et nous étions heureux de les avoir.

À Noël, nous sommes allés prendre le dîner à Montmagny[2], ta mère, Gaby, Mad et Louis, et avons eu l'heureux avantage d'assister aux fiançailles d'Alice avec le docteur Provencher. Il y avait là les oncles & tantes, Léon[3], Lacasse[4], Maurice avec leurs enfants, François, Jacques, Lucienne. Ça été une belle fête de famille. Le même jour, Jeanne, Cat et Jean dînaient chez l'oncle Arthur[5] avec la famille Landry[6], dîner de Noël comme d'habitude. Puis nous avons eu le dîner de fiançailles de Raymond[7] avec Gaby, le soir des Rois: assistaient le docteur & madame Paquin, Paul Fontaine[8] & sa femme (sœur de Raymond), l'oncle Jos[9], l'oncle et tante Arthur, puis toute notre famille. Les Héros étaient bien joyeux et les assistants gais.

Le temps des fêtes passé, le calme s'est fait à Québec. L'ouverture de la session a cependant ramené un peu d'animation, avec la rentrée de nos députés. C'est surtout à Ottawa que s'est concentrée l'attention du pays: il s'agissait de savoir quel parti prendrait la direction du parlement. Les Progressistes ont opté pour King, et le vote donnant 123 à 120, le Gouvernement va essayer de faire marcher la barque, pendant quelque temps. Le débat sur ce point a duré huit jours; la discussion a été violente, on a ressassé tout ce qui s'est dit au cours des dernières

élections, et les Progressistes, travaillistes & indépendants sont restés imperturbables tout le temps pour se diviser ensuite comme ceci: 5 votant avec Meighen et 24 pour King, soit 123 pour ce dernier et 120 pour le premier. Maintenant, reste le débat sur le discours du trône, l'élection que doit subir King et ses ministres, etc. Tout en étant comique, la situation reste grave, puisque cette scène se déroule en pleine crise économique, dans un temps où l'industrie et le commerce souffrent, dans une période de rajustement, et au moment où nous avions besoin d'un gouvernement fort & habile pour nous tirer de cette pénible position. Que sera l'avenir? Les candidats défaits se sont réunis à Montréal pour conférer avec leur chef Patenaude[10]; ils doivent se rencontrer de nouveau à Québec vers les derniers jours de janvier; ils veulent une réorganisation dans la province. M. Chauveau[11] m'a raconté un jour ce qui s'est dit et fait à cette réunion, mais rien de décisif n'a encore été résolu. On s'attend toujours à de nouvelles élections d'ici l'automne, et c'est probable que nous en aurons.

Le dernier grand événement dans la Cité de Champlain, c'est l'incendie du Château qui a consumé toute la vieille bâtisse, la première, construite en 1894. À 6 heures du soir, une fumée épaisse se répand dans l'Hôtel, c'est le 14, on appelle la brigade qui commence son travail et au moment où l'on localise la chambre où a originé le feu, au 5ème, tout cet étage est en flammes, il était 8 hres, et durant toute la nuit, les flammes ont accompli leur œuvre de désolation et de ruine. Tout Québec était sur pied, et plus de 50000 personnes ont défilé devant le majestueux Château qui faisait l'orgueil du vieux Québec, pour en admirer l'imposant et triste spectacle. Dès le lendemain, le président Beatty[12] annonçait que le vieux Château serait reconstruit dans ses mêmes lignes pour le 1er janvier, que l'Hôtel ouvrait ses portes samedi soir — 2 jours après — pour y recevoir ses hôtes, nombreux à ce temps de l'année. On évalue les pertes à 3 millions.

Ta dernière carte à Gabrielle nous apprend que tu es rendu à Nice pour y séjourner le temps des fêtes; évidemment tu veux reprendre le temps perdu par la maladie et je commence à croire que tu prolongeras ton séjour jusqu'à mars ou avril; pour ma part je n'y vois que l'objection de la plus grande difficulté à te trouver

une place avantageuse dans un bon bureau, si tu n'y vois pas d'avance. Les négociations à ce sujet doivent se faire un peu durant les mois d'hiver, puisqu'il faut se pourvoir de local, etc. Enfin tu connais ton affaire, et je t'ai déjà exprimé mon opinion assez clairement pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir. En tout cas, tiens ton ami A. au courant, s'il a besoin, et ne néglige rien qui pourrait te pousser en avant.

J'ai vendu une grande partie de mon bois en novembre et décembre; les prix obtenus ne sont pas élevés, mais au moins, je me sens plus léger lorsque je rentre l'argent que j'ai déboursé depuis 2 ans sans aucun profit. Inutile de te dire que je vais être plus prudent à l'avenir. Cet hiver, je ne fais aucune opération forestière, mais j'ai acheté de M. Auger environ un million de pieds de bois sciés qu'il doit se pourvoir chez les colons de Barraute et scier à son moulin. Par ce moyen, je me tiens en relation avec mes marchands de bois, ce qui me permettra de saisir la première bonne occasion de vendre, avec profit, la limite que j'ai achetée et que je conserve intacte. Le développement toujours plus grand de nos moulins à pulpe et à papier assure, il me semble, une valeur certaine aux terrains forestiers, et je ne dois pas me tromper en escomptant d'obtenir de 75 à 100 000.00 d'ici 10 ans, pour cette limite de Piedmont qui ne m'en aura coûté une vingtaine de mille.

Nous avons une température bien acceptable ici, cet hiver, peu de neige, du soleil assez souvent, et temps généralement doux. Les journaux nous informent que la saison est très rigoureuse en France, en Italie, et dans toute l'Europe; si c'est vrai, tu n'auras pas été chanceux.

Comme je veux bien que tu ne souffres pas dans tes finances et que tu puisses profiter de ton voyage, je vais déposer à ton compte B. M.[13] ici, la somme de $300. soit 100. par mois, pour Janvier, Février & Mars, — ce qui va te permettre de boucler avantageusement ton budget et faire honneur aux petites dépenses encourues par cette prolongation de temps. Je déposerai cette somme d'ici le 1er février et je demanderai à la banque de donner avis à Paris.

Je ne ferai aucun voyage cette année, le mariage de Gabrielle occasionnera de nouvelles dépenses, et mes revenus n'ont pas augmenté. D'ailleurs il me faut prévoir que c'est en 1927 + 28 — dans 2 ans bientôt — que le deuxième voyage promis doit se faire. Souvent Jeanne & Cat évoquent la promesse et jusqu'à Jean qui veut absolument faire partie du groupe; il y a même déjà rêvé. Je crois que je vais avoir de la misère à ne pas me rendre à ses désirs. Attendons toujours. — Quand tu auras un moment libre, écris, ça nous intéresse toujours d'avoir de tes nouvelles.

Saluts & amitiés de toute la famille.

Ton père Henri

4

De Henri Grandbois[1]

Vendredi, le 26 février 1926

Mon cher Alain,

Je saisis un moment libre pour t'écrire quelques lignes. Le nouveau au pays de Québec se fait toujours assez rare; il y a bien la mort de Mgr Roy[2] — dont les funérailles ont eu lieu ce matin au milieu d'un concours de milliers de membres du clergé et de citoyens venus de tous les coins de la province — mais cette mort était attendue depuis de longs jours. Mgr était frappé d'une cruelle et longue maladie incurable il y a trois ans passés.

Nous avons eu aussi beaucoup d'étrangers au temps des jours Gras, nos sports d'hiver commencent à attirer ces étrangers, en particulier les Américains qui aiment tant à se promener et à se pavaner, se faisant maîtres partout avec leur sans-gêne qui frise souvent l'effronterie. Et puis, ç'a été le départ de Louis Jérôme qui fait un séjour de trois mois au pays de l'oncle Sam. New York, s'il vous plaît, pour y apprendre la langue de Shakespeare. Il nous a laissés le 15 au midi, content comme un prince; depuis il nous écrit souvent et ne cesse de dire que ce voyage lui sera profitable, que déjà son oreille se fait au parler anglais et qu'il reviendra

parlant bien cette langue. C'est le Père Brousseau[3] qui est son mentor à NY; s'il l'écoute toujours, il devra faire un voyage profitable.

Gabrielle a passé vingt jours à sa chambre, par suite d'une brûlure aux pieds, faite par de l'eau bouillante échappée pendant qu'elle faisait un dîner dans la cuisine; elle a trouvé le temps bien long. Heureusement que la visite de son Raymond samedi, dimanche et lundi, l'a mise sur pieds, parfaitement guérie. Ses affaires vont bien, son avenir d'un ciel pur, et elle soupire après la venue de l'hirondelle qui nous apportera les jours beaux, longs et chauds de fin de mai, en attendant elle s'occupe aux mille choses dont est fait un trousseau de jeune mariée.

Madeleine est la mondaine de la famille, elle accepte toutes les invitations qui lui sont faites pour parties de Bridge, de Thé, de Soirée, de Cinéma, etc., et elle a même commencé à patiner. Parmi les messieurs qui lui font des politesses, René Samson[4] paraît le plus assidu, mais il n'a pas fait de déclaration paraît-il, car comme toujours elle ne me dit rien. Son ami Pierre[5] ne vient plus.

Jeanne est toujours la même, gaie, patine beaucoup, reçoit quelques petits amis avec qui elle sort de temps à autre, et se réjouit dans son groupe de jeunes débutantes qui aiment beaucoup à rire et à rire fort. Elles ont surnommé le groupe de Gaby & Mad, le groupe de vieilles — tu peux croire que les vieilles n'aiment pas ça! Catherine, tout en suivant assidûment ses classes, ne manque pas de faire ses réflexions dans les discussions à table ou au foyer. Elle a toujours le mot juste.

Et petit Jean s'amuse toujours de ses inventions; cet hiver, il est versé dans l'électricité; il s'est pourvu de trois ou quatre batteries, il a des fils de cuivre et il ajuste une petite lampe qu'il fait éclairer pendant la prière ou encore une centaine de fois les jours de congé. À en juger par ses faits et gestes du présent, il fera un ingénieur, car la construction au mécano et au jeu de blocs, de même que ses goûts pour l'électricité, sont un indice dans ce sens. Ta maman est toujours occupée aux soins de la maison et aussi à pourvoir Gaby pour le Grand jour. Nous

sortons peu, car nous n'aimons pas la partie de cartes, et cette année le Mah-Jong[6] est hors mode, ne se joue à peu près nulle part.

Les affaires du bois sont dans une tranquillité absolue depuis le Jour de l'An, les demandes de bois scié sont de plus en plus rares et naturellement l'argent devient plus rare aussi. J'espère cependant que le printemps annoncera un réveil surtout à Montréal où la construction a été assez abondante durant l'automne.

Je ne fais pas de chantier, mais j'ai acheté de M. Auger un million de pieds de bois scié qu'il se procure des colons à Barraute, cet hiver; il en fera le sciage à l'été, le pilage et le chargement à ses frais. C'est un nouvel essai que j'expérimente, et si j'obtiens quelque bénéfice, ce sera facile de continuer sur ce plan.

Pendant ce temps, je m'efforce de placer des contrats pour le bois scié, qui me reste à vendre, et malgré la grande quantité laissée dans la cour, au 1er février, environ 2 millions de pieds, la plus grande partie est vendue pour être livrée dès le printemps et avant le 1er de juillet.

Nous n'avons pas reçu de tes nouvelles depuis le milieu de janvier, es-tu toujours à Paris ou bien à Tokyo, comme la rumeur a couru ici à Québec? Il paraît que c'est Tibi [?] qui aurait lancé ce canard et il nous est arrivé tout frais un bon matin pour faire le tour de la ville de Samuel[7], se promenant de bouche à bouche jusqu'à la place George V. Aurais-tu fait allusion à un tel projet et l'aurais-tu confier à Tibi [?]?

J'ai déposé à ton compte spécial une somme de trois cents piastres vers le 10 je pense, et j'ai demandé à la Banque d'avertir leur succursale de Paris; avant ton départ, ce crédit était de $600.00, et ce dernier dépôt l'a porté à $900.00. Je tiens à te donner ces détails pour aider ta finance et surtout pour arriver à la balancer.

Nous avons le plus bel hiver à Québec que nous n'avons pas encore eu depuis que nous y habitons; peu de neige, temps plutôt doux avec un soleil qui ressemble parfois à celui du printemps, et ça fond devant nos maisons. Je suis certain que le ciel de Paris n'est pas aussi beau.

Je termine, je suis à bout de nouvelles, et pour cette fois encore, tu admettras que j'ai assez bien fait mon devoir; je n'écris pas souvent, mais ça compte.

Quelle sorte d'études fais-tu? Et comment aimes-tu la vie d'étudiant à Paris? Y a-t-il seulement différence avec celle de Québec, nonobstant la valeur des professeurs?

Saluts & amitiés de tous les membres de la famille.

Bien à toi

Ton père

Henri Grandbois

5

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 29 avril, 1926

Mon cher Alain,

Le mois de mai nous apporte cette année double Fête: ton anniversaire et le mariage de G. définitivement fixé au 25. Les préparatifs vont leurs petits trains, mais nous arriverons à temps, j'espère. Nous regrettons toujours que tu ne puisses prendre part à ces manifestations. Si tu nous arrivais? N'est-ce pas possible? En tout cas, je penserai à toi ce jour, tout particulièrement au pied de l'Autel et j'inclus dès aujourd'hui mon petit chèque-cadeau, que j'accompagne de tous les souhaits que peut former une maman pour un fils qu'elle veut à tout prix heureux. (À propos du chèque, m'avais-tu dit que tu avais reçu celui envoyé pour le jour de l'An, je suis restée inquiète à ce sujet.)

J'arrive de Montréal où j'ai passé quelques jours avec G. et M. Pour plus d'indépendance et d'économie nous avons loué une chambre dans la rue Drummond, chez Miss Connelley[2]. Nous étions très bien et au centre des affaires. Il nous en a coûté $10.00 pour quatre jours, à trois. Nos repas, nous les prenions un peu partout, mais Madeleine était là pour surveiller les

bonnes tables. Nous avons fait un voyage agréable. Raymond venu pour rencontrer G. a passé tout un jour. Nos tourtereaux ont pris leur essor et nous ne les avons guère vus. Tout ce que nous savons, c'est qu'ils nous sont revenus tout joyeux, regrettant que les beaux jours soient si courts. Plus je connais mon futur gendre, plus je l'apprécie. C'est un vrai chrétien et il organise sa vie comme tel. C'est vraiment touchant de les voir s'aimer si bellement, si sainement je dirais. G. devient sérieuse, nous fait part de ses impressions et tout comme ton père elle possède le vrai sens de la vie bonne et heureuse. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'Il leur conserve une grande part de bonheur.

Louis J. nous reviendra bientôt, enchanté de son séjour à New York. Tu verras probablement l'Oncle Maurice prochainement, embarqué jeudi dernier sur le «Majestic[3]». Louis a eu la bonne fortune de passer tout un jour (à son passage à New York) avec lui. Le dîner au Waldorf[4] a impressionné agréablement le jeune homme assez serré dans ses finances. Ton père lui a donné suffisamment, mais de façon à ce qu'il ne puisse mener trop large vie, il y a tant d'occasions pour se perdre, surtout avec le gousset grassement garni. Nous avons toujours de bonnes nouvelles de Louis qui se conduit en gentilhomme. Il doit revenir dans les premières semaines de mai.

Louis Rousseau est organisé pour partir dès les premiers jours de juillet, mais ça à condition qu'il ait ses brevets de médecine, et il les aura, il n'y a pas de doute, car il étudie consciencieusement. Madeleine escompte un second voyage en Europe avant son mariage. Ce qui arrivera probablement puisque ton père se propose de traverser en l'automne 1927. Elle aimerait à se fiancer avant son départ, nous dit-elle, ce qui ne dépoétiserait pas son voyage à son avis. Elle dit encore mille autres choses semblables pour badiner, mais au fond j'y vois un fond de vérité, qu'en penses-tu? En attendant [le mariage de] G., et après? Toi?

Les amies de Gabrielle se montrent très gentilles. Yolande donne un «shower» d'ustensiles de cuisine[5] et elle fait venir elle-même tous les morceaux afin qu'il n'y ait pas trop de répétition dans les articles, Simone un «shower» de cadres[6], toujours dans le domaine de l'art, elle reste, et Françoise de «toile[7]». G. ne voulait

pas accepter tout d'abord, mais ses amies en ont pris l'initiative d'elles-mêmes. Je n'ai pas besoin de te dire que G. est toute rayonnante — de bonheur — depuis la certitude de la réalisation de son rêve.

As-tu fait ton voyage en Bretagne? Dis-nous tout ce qui te concerne. Ça nous intéresse grandement, ne l'oublie pas. As-tu quelques nouvelles au sujet d'une place de Bureau d'avocat. À un autre tantôt.

Je t'embrasse de tout mon cœur de

Maman

6

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 9 mai, 1926

Mon cher petit,

Je te retrouve tout entier et je suis si heureuse de savoir que tu l'aimes cette maman un peu maniaque, un peu rêveuse tout de même, le cœur tout plein de vous tous — du désir de vous savoir heureux. Et vous le serez, je n'en doute pas, puisque tous je vous ai mis sous la protection de la Ste-Vierge et c'est une bonne mère qui ne peut que vous protéger. Déjà mes prières ont été exaucées dans G. qui rencontre un si bon mari. Je prierai encore et mieux ce me semble, ma confiance s'augmentant de toute ma reconnaissance. Oui, je la prierai cette incomparable mère, qu'elle te donne à toi une petite femme forte et pieuse, telle que déjà tu as entrevue sans doute. La *personne* dont j'entends dire tant de bien doit posséder un idéal bien haut, idéal chrétien et par là même donnant toutes les promesses d'un bonheur vrai. Je veux pour toi une femme telle et je prierai beaucoup à cette intention. Ma mission à moi, c'est d'intéresser le Ciel à votre bonheur. Ce que j'ai manqué par *faiblesse*, je chercherai à vous le *revaloir* par le recours d'une Puissance qui ne faiblit jamais elle, qui renferme d'inépuisables trésors de

Miséricorde. Mon Alain, sais-tu, à cette heure de déclin, je vois mieux toutes choses, et ce qui me préoccupe davantage c'est votre âme. Après tout, n'est-ce pas le seul bien que l'on emporte après cette vie, et de nos jours on en fait si peu de cas et la mort peut nous surprendre puis c'est toute une éternité qui est en jeu. Avouons que nous sommes un peu fous. Allons, je m'arrête car je tourne macabre quand je n'avais l'intention de t'apporter que mes sourires. J'espère, mon Alain, que tu nous reviendras bientôt. N'attends pas que tu sois tout *disloqué*. Il y a ici un papa, une maman qui désirent bien revoir au complet leur grand. Tu sais le papa que tu reconnais dans tes lettres est bien le véritable. Plus tu avanceras dans la vie, plus tu sauras l'apprécier, le voyant à la lueur du vrai sens de la vie. C'est le meilleur et le plus tendre des hommes. C'est impossible que je ne le retrouve quelque peu dans mes enfants. Tel père, tel fils.

Sitôt que je serai libérée des organisations du mariage qui approche à grands pas, je me ferai un plaisir de causer et d'offrir le thé à M^lle^ Jeannette[2]. Par la même, je t'envoie une lettre de faire-part qui te mettra au point des détails ou pour mieux dire te tiendra plus avec nous ce jour. Je t'écrirai plus longuement après le 25.

Je t'embrasse et je t'aime.

Une maman heureuse

7

De Joseph-Émery Grandbois[1]

14 mai 1926

Mon cher Alain,

J'ai été très sensible à l'attention que tu as eue pour moi, au début de l'année. De mon silence prolongé, tu as peut-être été tenté de conclure que l'oncle, pourtant traditionaliste lui aussi, oubliait. Mais tu n'as pas, j'en ai la certitude, cédé à cette tentation et, en bon psychologue, tu as pensé: l'oncle doit être malade. De là, en effet, ma lenteur à te confier que je garde fidèlement ton

souvenir, que, chaque jour, je le porte à la sainte messe, demandant à Dieu de te donner toutes les excellentes choses que tu m'as souhaitées... et si, par hasard, tu en avais besoin, quelques autres en plus.

Quelqu'un m'arrivant, il me faut, à regret, signer ce billet trop bref. Comme il t'arrivera probablement le jour-anniversaire de ta naissance, tu voudrais bien accepter, avec les meilleurs vœux de circonstances, la lettre qui l'enveloppe.

Ton oncle sincèrement dévoué,

J. Émery Grandbois, prêtre

8

De Henri Grandbois[1]

Mardi, le 21 juillet 1926

Mon cher Alain,

Le courrier du matin m'apporte ta dernière lettre et je m'empresse d'y répondre, autrement je risquerais de retarder et peut-être trop longtemps.

Je suis heureux d'apprendre que tu jouis de ton voyage et que tu en fais une chose pratique pour ton avenir. Je ne répèterai pas ce que je t'ai dit assez longuement dans mes lettres précédentes, au sujet du prolongement de ton séjour en Europe. C'est bien mon point de vue, mais je puis me tromper, tu peux avoir raison de profiter de ce stage de ta vie pour accumuler une bonne dose de sciences et connaissances générales pour les utiliser, en temps opportun, dans ton avenir. Je sais que nos Canadiens sont routiniers et que, malheureusement, ils ne cherchent pas toujours à se présenter chez ces personnes d'élite possédant grande science et haute culture. L'histoire du charlatan qui accapare les 90% de la clientèle du savant médecin, son patron, reste toujours vraie. Vivras-tu assez vieux pour voir se réaliser l'époque où la masse, comprenant une bonne fois son meilleur intérêt, se tournera vers nos

hommes sages et érudits pour en recevoir l'enseignement et la direction?

Je dis ceci non pour faire obstacle à tes idées qui me paraissent justes et pleines de bon sens, mais plutôt comme résultante de mes 50 ans d'expérience. Le peuple, j'entends la masse, est borné et il aime à se faire conduire par des esprits de son calibre. Ne cherche pas ailleurs la raison du succès de tant de nullités, elle est là et là seulement.

En causant avec M. Fontaine[2], l'autre jour, il m'avouait bien sincèrement que ses études à Paris, trois années durant, ne lui avaient apporté absolument rien pendant deux ou trois ans, mais qu'il pouvait maintenant en bénéficier quelque peu, et il espérait mieux même dans les années à venir.

Si tu es convaincu y trouver de l'avancement pour ta profession, en prolongeant d'une autre année tes études en Europe, je ne puis m'opposer; avec tes 26 ans révolus, les connaissances que tu possèdes déjà et les longues années passées en compagnie de confrères, étudiants ou avocats, tu sais mieux que moi ce qui peut te [valoir] davantage. J'étais bien disposé à t'aider ici, au début surtout, pendant la première et la deuxième année, qui sont de dures années, paraît-il, et si je le puis, je le ferai quand même tu resterais quelques mois de plus; seulement je vieillis et, avec l'âge, la *machine* s'use et n'a plus la capacité de rendement des anciens jours; puis la rentrée des profits est bien petite, quand elle n'est pas nulle.

Le commerce de bois, parlons-en; j'ai vendu à peu près tout ce que j'avais en mains lors de ton départ — moins une valeur de 4 à 5,000.00 environ — avec le résultat que j'y ai perdu l'intérêt de mon argent avancé, avec tout mon temps. Pour un succès, c'est un peu comme les victoires *morales* obtenues par nos amis les Conservateurs pendant les longues années passées dans les froides régions de l'opposition. Qu'en penses-tu?

J'ai toujours mon bureau à St. Cas[3] et ça suffit pour mes affaires de bois et de téléphone[4]. Puis, je me suis intéressé dans une nouvelle laiterie, la Laiterie Champlain, laiterie en société et en parts égales, avec [Charles Laganière?] et Narcisse Naud, que nous installons actuellement en plein cœur du bon vieux quartier

de St-Roch, afin de pouvoir abreuver de lait pur et de crème riche nos bons Québécois qui désirent tant se bien nourrir. Réussira-t-on? Je l'espère et mes amis de même. Nous aurons là une fabrique au coût total de $60,000.00 sous le vocable du fondateur de Québec, tenant en main son drapeau fleurdelisé, haut et ferme.

Pour ce qui est du commerce de bois, j'ai soumis un projet de vente à M. Auger, avec contrat d'exploitation à la limite pendant une période de dix ans; s'il accepte, je continue, s'il refuse, je ferme l'établissement de Barraute, et j'attends un marché pour vendre le tout à une seule bonne compagnie.

J'ai des loisirs avec tout cela, et je les passe à faire un petit tour au lac Clair où je couche une fois par semaine, à Québec où je passe une journée par semaine, et à faire quelques petites randonnées en auto aux environs du pays natal. Adolphe, arrivant aujourd'hui avec Laurette, sera le compagnon des jours prochains; l'abbé Jos[5] a passé dix jours avec moi au commencement de juillet pendant que ta maman était allée visiter Gaby dans sa maison de bonheur à Hull. Elle en a rapporté les meilleures impressions de ce jeune ménage qui marche *comme sur des roulettes*. Et Madeleine et Jeanne ont eu la grande visite de leur bonne amie Marthe[6] en compagnie du majestueux Pierre, du riant Mark[7] et du *beau-frère Alain Lamothe*. Trois parfaits gentils hommes; arrivés ici samedi soir, ils sont venus prendre le dîner dimanche midi, puis sont allés au lac pour en revenir mardi soir, enchantés de leur trop court voyage[8]. Ta maman les accompagnait avec Mad. Létourneau; toutes deux ont vieilli — ne va pas leur dire, ni le dire à personne — tu comprends — mais elles sont encore bien alertes.

Catherine te remplace dans le rôle de la critique, elle excelle même quand je ne l'arrête pas à temps. Petit Jean fait de la bicyclette du matin au soir et ne s'en fatigue pas. Et puis nos jours s'écoulent ainsi; souvent nous nous entretenons de nos absents, le voyageur qui court les plages recherchées du vieux pays — c'est loin quand nous y pensons sérieusement et la petite Gaby qui est joliment éloignée, elle aussi, et nous tirons la conclusion: les départs sont commencés maintenant, et vont se

continuer, c'est certain. Jamais plus, nous aurons toute la famille réunie près d'un bon dîner aux mets fumants & variés, comme nous nous sommes souvent trouvés, ta dernière année d'étudiant. Louis ne se force pas, il prend la vie de son petit train, mais est bien raisonnable.

Sur ce, je signe, on m'attend à la maison pour le dîner et je ne voudrais pas être la cause du retard. Je t'enverrai de l'argent vers la fin de ce mois-ci. En attendant, reçois amitiés à profusion et un bon *shake-hand* à la façon de Louis.

Ton père

Henri Grandbois

9

De Henri Grandbois[1]

Dimanche soir, 24 octobre 1926

Mon cher Alain,

Ta lettre du 11 courant reçue, je m'empresse d'y répondre puisqu'elle traite finance et que la finance ne souffre pas de retard. C'est le 20, c.a.d. trois jours avant la réception de ta lettre que je t'ai envoyé un chèque de 10,000 fr. sur la Banque de Montréal, Paris; je disais que ceci comprenait tes dépenses pour les trois mois à venir, mais si j'en juge par ce que tu me dis, la hausse de la vie justifie ta demande et au lieu de $100. je t'enverrai 125.00 par mois. Disons que les $300.00 envoyés mercredi paieraient les deux derniers mois de l'année avec les frais de reliure de tes volumes achetés. Fin de décembre prochain je te ferai une autre remise. Tout cela est-il bien et à ton goût?

L'oncle Jos s'informe souvent quels sont les cours que tu suis assidûment? Veux-tu me faire la nomenclature pour [me] mettre en état d'y répondre; tu me parles bien de ton inscription aux Sciences Sociales, mais d'autres, point.

Arthur Douv.[2] m'avait dit qu'à son passage à Paris, il irait certainement te faire une courte visite et je suis content que tu

l'aies conduit à l'Opéra, car ça dû lui faire plaisir et il est charmant garçon. Je t'assure qu'il était fier de retourner à Rome reprendre ses études que la maladie l'avait forcé d'interrompre; j'ai peur cependant qu'une fois ses deux années écoulées, il soit contraint de revenir prendre un poste de secrétariat à l'évêché sans passer par les bancs de la Sorbonne, malgré le grand désir qui le hante de faire quelques études dans la Ville Lumière. Ta maman te racontera prochainement l'entretien qu'elle a eu ces soirs derniers avec tante Arthur[3], au sujet des réflexions que se permet l'oncle sur l'opportunité de tes études à Paris. Je crois bien qu'il n'y a pas malice de sa part, mais plutôt un besoin de critiquer sur un sujet qui ne le regarde pas, comme cela lui arrive de temps en temps sur d'autres propos, car enfin il t'a en grande estime — il ne s'est pas gêné pour le dire plusieurs fois, seulement il ne croit pas à l'efficacité d'un séjour d'études pour un jeune avocat à Paris et il n'est pas le seul à le penser dans la vieille cité de Champlain, sois-en assuré. Au reste, avoir attiré son attention sur ses remarques déplacées, ne peut que faire du bien. Tu ne devrais donc pas prendre trop à cœur ces plaisanteries du prochain qui sont malheureusement trop fréquentes et qui agacent malgré tout, car c'est dans l'ordre ordinaire de la vie et c'est un faible de notre pauvre nature humaine de parler, de juger même sans savoir.

Je t'ai déjà donné mon opinion ou plutôt ma manière de penser sur les avantages d'études légales à Paris et si tu veux bien te le rappeler, je t'ai dit qu'un séjour à Oxford, pour y apprendre parfaitement la langue anglaise avec quelques notions principales du droit anglais, serait d'un très grand secours pour un jeune praticien dans notre vieux Québec. Je n'ai pas changé d'idée depuis et quand on me dit qu'à Québec même, la moitié des causes se plaide en anglais, que les plus belles causes viennent de personnes ou lois anglaises, il est clair qu'un avocat doit alors bien savoir l'anglais pour arriver vite et bien. Tu devrais faire une bonne part à l'étude de l'anglais au milieu de tes études diverses, car c'est nécessaire aujourd'hui.

Je ne regrette pas encore le marché que j'ai conclu avec M. Auger et je me suis réservé le droit de reprise, au cas de non-

paiement. Dès cet automne, M. Auger est à organiser ses chantiers pour faire 3 millions de pieds de billots et ça paraît bien aller. Naturellement, je garde mon *bureau de S-Casimir* avec le même personnel, puisque tous nous ne sommes plus que des *employés de M. Auger,* avec grande latitude bien entendu, et beaucoup de liberté, mais c'est lui qui *nous paie,* c'est notre *patron,* quoi. Et avec ce bureau de S. Casimir, j'administre les affaires de la Cie de Téléphone comme auparavant, et je m'exempte d'en avoir un à Québec, ce qui vaut quelque chose comme 700 ou $800.00 par an pour le moins. Ah!, je sais bien que tu ne trouveras pas l'utilité pour moi de maintenir ce bureau, tu ne l'as jamais trouvé, et cependant j'y tiens, car sans bureau, je crois que je ne pourrais plus vivre.

Nous avons reçu ton câble, le 7, et Jean a aussi reçu ta carte postale de l'Espagne; il n'a pas paru attacher beaucoup d'importance aux quelques lignes incompréhensibles que tu lui adressais. La classe l'intéresse mieux cette année et sa santé est bonne.

Gaby fait une petite femme épatante, elle a tant de cœur et elle raffole de son Raymond qui sait l'apprécier et l'aimer davantage.

Tu me dis que l'automne a été merveilleux à Paris, quelle différence avec celui du Canada. Depuis longtemps nous n'avons eu aussi vilains mois que ceux de septembre et octobre; il a plu tous les deux jours et nous n'avons pas vu le soleil le tiers du temps; rappelle-toi Québec sous la pluie ou encore par un ciel noir avec vent du nord-est ou du sud-ouest. Dans plusieurs autres parties du pays, déjà la neige a fait son apparition, et nous aurons l'hiver bientôt, c'est sûr. Nous voyageons encore en auto, et dimanche dernier, nous sommes allés visiter Alice dans son Sweet Home de la Riv. du Loup[4]. Magnifiquement installée dans l'ancienne résidence du Dr. Landry, elle coule de beaux jours de lune de miel avec son dentiste Provencher qu'elle a pris pour époux. Sa physionomie est différente depuis qu'elle s'est fait couper les cheveux; ça lui va bien. Lucienne[5] vient dîner souvent avec nous et nous voyons aussi les oncles, tantes et cousins Lacasse de temps en temps.

Je termine car j'ai épuisé plusieurs sujets et je ne sais plus de quoi t'intéresser.

Dis-moi si tu as reçu le chèque de 10,000 francs.

Ta maman et les grandes sœurs t'embrassent bien fort; je me joins à eux pour te souhaiter la santé et du succès dans tes études.

Ton père

Henri Grandbois

10

De Henri Grandbois[1]

Québec, dimanche le 19 décembre 1926

Mon cher Alain,

Je profite d'un de ces dimanches libres, à la veille des dimanches de fêtes, pour venir faire un bout de causerie avec toi; tu sais que durant la quinzaine de Noël et du Jour de l'An, il y a tant de va-et-vient, de visiteurs, et autres imprévus, que nous sommes invariablement dérangés au moment où nous pensions jouir d'un peu de solitude, sans s'entretenir avec ceux des nôtres qui sont éloignés. Ce sera bien comme de coutume cette année, puisque Gaby nous arrive vendredi avec Raymond pour un séjour de quelques temps, et puis nous recevrons les parents de Montmagny, de Neuville, de Mont Joli et de Québec...

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt ta dernière où tu me donnes le programme de tes études, me laissant entrevoir tes aspirations futures; j'ai passé ce programme à ton oncle Jos pour avoir son opinion, et il croit bien qu'il peut y avoir avantage pour toi à préparer ton doctorat pour Laval et de décrocher quelques diplômes provenant de tes études dans la Cité Lumière... chose que nos Canadiens ne manqueront jamais de priser à forte dose. Pour ce qui est du cours de Maître S. Laurent[2], il est déjà passé à un plus jeune dont je ne me rappelle pas le nom dans le moment. Bref, accumule quelque chose de pratique dans toutes ces études que tu fais présentement et n'oublie pas que nos bons Canayens garderont longtemps la mentalité dont ils sont façonnés et que

ça prendra de longues années avant de les changer. De nos jours ici, tes confrères et même les plus âgés en pratique, sont obligés de solliciter la clientèle, et cela sans le laisser voir, autrement ils ne réussiraient pas. Aussi, ils ouvrent des bureaux à la campagne partout où ils se rendent une fois ou deux par semaine, [pour] y prendre les quelques causes qu'ils peuvent attraper, et de cette façon ils peuvent se faire un sentier au milieu de leurs confrères en évidence. C'est d'ailleurs la même chose dans les autres professions comme aussi dans le commerce ou l'industrie. Les facilités de communications ont produit ce changement qui est aujourd'hui plus évident que jamais, et qui le sera encore davantage dans quelques années.

Jean Bruchési nous a donné dans *le Devoir* le récit de la démonstration faite lors de l'inauguration de la Maison des étudiants à Paris[3], mais on ne parle pas du tout de la présence de notre Premier Taschereau[4] ni du fameux discours qu'il y a prononcé. A-t-il été aussi fort qu'on nous l'a dit ici? Et l'autre Premier, King, avec son collègue Lapointe[5], qu'ont-ils fait de bon à Paris? Quelle impression les Français ont-ils eue de ces politiciens habiles en parole, moins en action?

Ta maman a rencontré l'ami Picard[6], deux minutes hier, rue de la Fabrique; il faisait un froid de loup, elle n'a pas pu causer longuement, mais il lui a dit t'avoir trouvé bien et sérieux, ajoutant qu'il avait toujours eu confiance que tu ferais quelque chose de bien et que tu serais *un homme*... Sais-tu que ce type va réussir après des débuts aussi décourageants.

Nous attendons l'oncle Maurice cette semaine, et nous aurons d'autres nouvelles de toi par lui, il n'y a pas de doute. Il a câblé jeudi, disant avoir bonne confiance dans l'issue de son procès[7]... Ce serait une fameuse affaire pour lui s'il réussissait, au double point de vue de sa finance et du prestige à lutter et à vaincre des magnats comme les Price[8]!...

Et l'oncle Arthur est rendu dans le grand Paris, tu as dû le rencontrer, il nous a dit qu'il irait sûrement te visiter... Tu ne t'ennuieras pas cet hiver, ayant continuellement quelqu'un du pays pour te le rappeler et te donner des nouvelles de tout et de tous.

Tu as sans doute appris la faillite de [Neuville Belhan Mère], un désastre de près de $400,000.00 affectant nombre de particuliers, dont le docteur Grondin[9] pour un fort montant, paraît-il.

Les affaires pourtant ne sont pas mauvaises, elles sont meilleures même qu'elles étaient il y a deux ou trois ans; cependant on voit encore de bonnes faillites et l'effet devient funeste pour plusieurs qui en sont affectés.

La Laiterie Champlain a commencé ses opérations le 23 novembre bien tranquillement; il y a progression et on espère équilibrer nos dépenses courantes dans trois ou quatre mois, si la progression se maintient.

Quant au commerce de bois, je m'en occupe aussi, parce que je tiens au succès de mon acheteur M. Auger, si je veux être bien payé de lui. Nous faisons une coupe de 3 millions de pieds cet hiver, et j'ai déjà placé un contrat de 2 millions sur cette coupe: ce qui est mieux que de coutume.

Tous les membres de la famille sont bien. Si j'avais su arranger mes affaires aussi vite cet automne, j'aurais été en position de faire le voyage d'Europe cet hiver, mais maintenant nous attendrons janvier 1928. Catherine aura terminé son cours d'étude; nous serons fixés au sujet de la maison (ayant loué ou acheté) et il me faut aussi ramasser dans la caisse les piastres nécessaires pour effectuer cette randonnée toujours assez coûteuse, tu le sais.

Te dire que nous sommes en plein hiver, avec un bon pied de neige, une température froide et agrémentée d'un fort vent d'ouest, des glaces couvrant à peu près complètement la surface de notre majestueux S. Laurent, la grande glissoire de la terrasse mise en place, des patinoires près du Château, sur l'Esplanade, tout près de la porte St-Louis, sur Grande Allée, et dans plusieurs autres coins du Québec pittoresque, n'aura pas lieu de te surprendre, puisque nous sommes au 20 de décembre et que c'est le temps de l'hiver. Cependant nous avons tout ça depuis huit jours seulement et c'est ainsi que nous passons si facilement d'une saison à l'autre sans presque nous en apercevoir. La semaine dernière, nous pouvions encore circuler en auto de Québec à Montréal, de Québec à S. Casimir et à Montmagny, puis après

une bordée d'un pied de neige, tout est fini pour ce mode de véhicule, excepté dans la ville et ses environs. Le changement des saisons convient très bien aux caractères inconstants et aussi à la jeunesse en général, qui demande du nouveau, toujours du nouveau, mais je t'assure que je ne le prise pas autant... pourquoi? Je ne sais pourquoi je n'ai jamais aimé les hivers, moins maintenant que j'ai dépassé la cinquantaine et de moins en moins à mesure que les années se succèdent plus vite et nous éloignent du temps où c'était fête de voir tomber la première neige...

Le franc a monté d'une manière marquante, c'est à toi de tirer des plans pour arriver à rencontrer tes dépenses avec le montant que j'alloue $125.00 par mois... mettant de côté tout superflu pour te contenter du strict nécessaire.

Et maintenant il ne me reste plus qu'à te réitérer mes meilleurs souhaits de Noël et du Jour de l'An. Que cette nouvelle année t'apporte la santé, premier bien à posséder, le succès dans tes études, avec tout le bonheur qu'on puisse désirer sur cette terre. Qu'elle soit aussi et surtout une année qui compte pour l'au-delà; nos pères avaient coutume d'ajouter à leurs souhaits: avec *le Paradis à la fin de vos jours*. Je te le souhaite de grand cœur.

Écris souvent, nous te lisons toujours avec joie.

Ton père dévoué

Henri Grandbois

11

De Joseph-Émery Grandbois [1]

Séminaire de Québec, le 29 décembre 1926

Monsieur Alain Grandbois, avocat
à Paris

Mon cher Alain,

Je suis en reste avec toi, à la bonne et longue lettre que tu m'as écrite, les premiers jours de cette année, je n'ai répondu que par

un laconique et tardif accusé de réception. Je voudrais solder, aujourd'hui, ce que ma conscience tient pour une dette.

Les malades, affirme-t-on, aiment à gloser sur leurs infirmités, mais je ne te soufflerai mot des miennes. D'abord, il est inutile de t'en parler, car si tu comptes, parmi tes proches, plusieurs membres de la Faculté, voire un éminent doyen, tu es, tout comme moi, un profane en médecine. Puis, ces petites épreuves, qui n'ont d'autre objet que de former l'homme à une plus haute vertu, *virtus in infirmitate perficitur*[2], enseigne S. Paul, ne sont pas intéressantes en soi.

Je préfère donc te dire, tout de suite, la fidélité du souvenir que je te garde en mes prières quotidiennes, l'intérêt que je porte à tes études et ma joie d'apprendre que tu as, à la fin de la dernière année académique, passé des examens à l'École des Hautes Études sociales!

Il y a quelques semaines, ton père m'a confié que tu hésitais sur la voie à suivre dans tes études: ou préparer une thèse à l'École des Hautes Études, ou fréquenter, à la Sorbonne, des cours de littérature et de philosophie, sans t'astreindre à des examens, mais que tu t'étais inscrit pour une thèse.

Nous pensons, ton père et moi, que tu fais bien d'aiguiller sur le chemin de la thèse. Tu auras, sans doute, à porter, pendant quelques mois, une charge assez lourde, mais ce travail onéreux, couronné par un diplôme, tout d'abord, en bénéficiera; et c'est beaucoup pour un débutant au barreau. Déjà, Langevin Cimon[3] et L. P. Picard[4] ont dit que tu travaillais ferme là-bas; ton oncle Arthur ne manquera pas de le répéter, d'autant qu'il me semble avoir à cœur — certaines paroles me permettent de l'affirmer — de te faire oublier quelque chose. Si donc un diplôme vient consacrer ces dires, tu débuteras dans d'heureuses conditions. L'assiduité au travail et la vie rangée ne tarderont pas, ensuite, à réaliser cet espoir de légitimes succès, que tes études auront fournis.

J'ai vu le programme des cours donnés à l'École des H.E.S., du 15 au 20 nov. derniers, et noté les leçons que tu suis. Tu me sembles avoir bien choisi les matières de tes études: internationale, sociale, journalisme et philosophie. Comme tu es

traditionaliste et que, par un sens critique suffisamment exercé, tu échappes à cette emprise que la souplesse de la pensée, l'élégance et le coloris de la phrase ont sur certains esprits, je n'ai pas à te mettre en garde contre plusieurs assertions de Messieurs les philosophes. Au reste, je suis sûr que, plus d'une fois, tu as eu l'occasion de le constater, la philosophie de la plupart des universitaires, au lieu de s'appuyer, comme la nôtre, sur un sage et solide réalisme, s'inspire exclusivement, ou à peu près, du nominalisme. Et la fragilité de ce système fait que plusieurs, même en haut lieu, ne cachent pas leur admiration pour le thomisme. J'aime à penser que, dans les années à venir, cette sympathie s'accentuera considérablement. En attendant, Pierre Lasserre, dans son *Drame de la métaphysique chrétienne*[5], se montre, avec un immense talent, aussi pauvre penseur que son idole Renan.

De Georges Guy-Grand, j'ai lu une étude publiée avec un travail de Gaëtan Bernoville[6]. Cette lecture, si ma mémoire n'est pas en défaut, m'avait révélé en Grand une âme droite et une philosophie... à lacunes. Qu'en est-il?

Ta famille est en excellente santé. Gabrielle est à Québec, avec le docteur Raymond.

L'oncle Maurice t'a dit qu'il était moralement certain de gagner sa cause. Il est enchanté de son voyage.

Jacques Dumoulin[7] a quasi vendu la maison à un M. Clarke[8]. Ton père avisé...

Mes meilleurs souhaits de bonne et heureuse année,

Ton oncle dévoué,

J. Émery Grandbois, prêtre

12

De Henri Grandbois[1]

Québec, le 15 février 1927

Mon cher Alain,

Je voulais toujours t'écrire assez longuement... et je crois que ce sera pour une autre fois encore; mon associé à la laiterie

Champlain, Naud, me demande de descendre à l'usine pour lui signer quelques chèques en paiement de lait et crème, et il faut bien que je me rende à son appel.

Ta dernière m'a intéressé de même que toutes les bonnes nouvelles que nous ont apportées les oncles Arthur & Maurice et la tante Bernadette... tu as eu le don de plaire à tous ces parents puisqu'ils ne se lassent de nous faire des compliments sur ton compte.

Tu as sans doute appris que le gros oncle Maurice a gagné sa cause au Conseil privé[2]; mais il a fait du mauvais sang, le jugement n'ayant été rendu qu'à la fin de janvier, c.a.d. cinq longues semaines après son retour. Il était devenu morose et muet dans les derniers jours; sa bonne humeur lui est revenue avec le résultat connu. Il est toujours fort occupé, plus ces temps-ci parce qu'il a dissout la société légale avec Laflamme[3], son associé qui se donne maintenant tout à la politique; il reste donc seul avec Chouinard[4], de sorte que son temps est pris et ça marche je te l'assure.

Quant au doyen[5], ses confrères l'ont reçu royalement dans un magnifique dîner au Château et lui ont présenté leurs hommages en même temps que félicitations chaleureuses pour son titre de correspondant de la faculté de médecine de Paris[6]. Nous l'avons reçu à dîner en famille à la maison, le dimanche suivant son arrivée, et il était gai et enchanté de son voyage.

Ta maman t'a appris sans doute que nous laissions la maison Dumoulin en mai et que nous allions planter notre tente tout près [du] Home de Louis et de Paul[7]... Oui, c'est fait, nous avons acheté la propriété Châteauvert, 127 Grande Allée, et nous nous installerons convenablement au cours de l'été. La maison nous sera livrée le 15 avril, pour faciliter le déménagement durant la dernière quinzaine de ce mois, et pendant mai & juin, nous mènerons la vie de camp... puisque c'est notre intention d'y faire quelques rafraîchissements pendant notre séjour à S. Casimir, en juillet août septembre, et de compléter l'ameublement des pièces pour notre retour.

Je ne sais si nous aimerons cette nouvelle propriété comme la maison Dumoulin... elle offre des avantages que n'a pas celle-

ci, mais elle peut avoir des défauts que cette dernière n'a pas. Attendons pour en juger.

Madeleine arrive d'une quinzaine passée à Hull, chez le *gendre idéal* Raymond; elle a bien aimé son séjour, près de la Capitale, et le gros Pierre n'a pu s'empêcher d'aller la rejoindre pour passer un dimanche avec elle et jouir des agréments du retour, le trajet s'effectuant dans la journée.

Mark poursuit ses visites assidues auprès de Jeanne, deux et même trois fois par semaine, ce qui me fait dire que si tu ne te presses pas, nous pourrions faire deux mariages avant que ton tour arrive... évidemment tu renonces à tes droits d'aînesse et ton séjour à Paris, sous ce rapport, n'est pas de nature à avancer ta cause. Reviens au plus vite... autrement tu vas trouver la maison vide! Je me trompe un peu, car Louis tient le poste et paraît décidé de ne le céder en rien. Les filles ne l'occupant pas trop, trop, et il pourrait bien prendre beaucoup de temps avant de s'attacher à une.

Nous avons un hiver idéal, peu de neige, temps doux; déjà l'on sent les approches du printemps et ça nous fait du bien. J'inclus une traite de $250.00 et je te fais mes meilleurs souhaits pour le succès dans tes études. Mille amitiés et bons becs de ta mère.

Ton père dévoué

Henri Grandbois

13

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 7 mai, 1927

Mon cher petit Lin,

Il me faut anticiper sur le Grand jour[2] si je veux t'arriver à temps et être là, la première, pour t'assurer de mes souhaits les plus variés, comme les plus heureux, les plus selon les désirs les plus nobles. Je n'oublierai pas de communier pour toi le 25 mai et de supplier le Grand Maître en ta faveur, comme je le fais tous les

jours d'ailleurs, mais avec plus de ferveur si possible, oui, qu'Il t'accorde tout ce que mon cœur de maman ambitionne pour toi.

Mon cher petit, ta dernière lettre m'a à la fois fait plaisir et fait de la peine. Elle m'a fait plaisir parce que c'est quelque chose de toi que je tiens en mains et dont je reste toujours si avide ; elle m'a fait de la peine parce que ta santé me semble inquiétante et je me sens si loin, si impuissante que cette seule pensée de te savoir là-bas malade et seul, me bouleverse, m'attriste terriblement. L'air natal te serait salutaire ce me semble. Ton papa est sous cette impression et nous sommes anxieux de te voir revenir pour tout de bon, te créer une position au milieu de nous, t'établissant enfin dans le bonheur comme dans le devoir. Si vraiment tu crois qu'il y a avantage de prolonger ton séjour là-bas, il serait opportun que tu en causes plus longuement avec ton papa et lui faire valoir toutes les raisons en ta faveur.

Notre aménagement est à peu près terminé et je constate tous les jours, de plus en plus, que nous avons fait un excellent marché. Notre maison est confortable à tous points de vue, pour le moins autant que celle Dumoulin, et les réparations faites, ce sera vraiment charmant d'y vivre. Je t'assure que ce n'est pas sans appréhension et tristesse que j'ai quitté place George V. J'y laissais tant de souvenirs! Mais comme me le disait Gaby, partout où l'on vit on apporte avec soi ses plus charmants souvenirs. Le cœur est bien à son avis, ajoute-t-elle, la seule demeure stable où l'on peut élever des autels sans crainte à nos meilleurs souvenirs. Tout de même, il n'y a pas à dire, on s'attache aux choses et on y sème un peu de soi partout. C'est pourquoi nous avons voulu établir, fixer notre demeure, notre home pour ne plus changer. Quand nous aurons vécu ici quelques années nous ne voudrons plus vivre nulle part ailleurs. C'est bien l'avis de ton papa qui est très satisfait de sa nouvelle acquisition, mais aussi satisfait de Maître Dumoulin qui nous a cherché noise pour mille bagatelles de son ménage. Pour lui plaire, il aurait fallu remettre à neuf toutes les vieilleries. La maison est louée à Desmond Clarke, avec offre de vente. Je ne regrette plus rien et suis très heureuse. Je me propose de faire prendre des photographies des

pièces principales la semaine prochaine. Ainsi je pourrai mieux faire comprendre ce qu'il faut pour ces pièces. Nous ferons les travaux de menuiserie cette année. Ton papa aurait préféré éliminer le voyage d'Europe. Il trouve que nous forçons un peu trop notre bourse. Le lait Champlain ne nous engraisse pas encore, loin de là, et la politique libérale dominera (encore) longtemps. Si tu vois quelques bonnes occasions de peintures, ne les manque pas.

Nous fêterons ton papa demain. Je lui ai acheté un joli cadre émail — la Madone et l'Enfant Jésus, un porte-clés en cuivre (joli) et une blouse d'Alpaga pour les grandes chaleurs d'été. Gaby nous adressait un colis devant être développé le 8. Nous ne saurons que demain le contenu, c'est ce qui ne fait pas l'affaire de Madeleine, toujours curieuse.

Dimanche soir — 8 mai — avant de fermer l'enveloppe, quelques mots, mon Alain, pour te parler un peu de la Grande Fête. L'Oncle Jos présidait le dîner et nous fîmes honneur au menu de circonstances. Au milieu du dîner, ton papa dépouillait les colis avec émotion. Le tout assaisonné de mots de circonstances. C'était assez gentil. Plus gentil encore de voir ton père si heureux, si attendri. Nous n'avons pas oublié les absents.

L'oncle Jos a profité de sa visite pour bénir la maison. Plus à redouter les mauvais esprits, ainsi gardée par les saines traditions.

Je reste fort préoccupée de ta santé, reviens-moi le plus tôt possible, parle-moi longuement de toi. Ton papa vient de nous proposer d'être de société avec lui pour l'envoi du cadeau. À savoir chacun 50 dollars, qu'il t'envoie par traite. Il est entendu que tu ne dois pas te priver des soins du médecin, du meilleur si tu le juges à propos, il ne faut pas compter quand il s'agit de maladie. Tu nous adresseras le compte sitôt que tu le jugeras à propos. Pour qu'il (le médecin) ne surcharge pas, il serait bon de leur laisser entendre que nous ne sommes pas des millionnaires américains.

J'ai excessivement hâte de te revoir, de t'entendre, de savoir mieux ta vie là-bas. Je vois tous les jours tante Arthur[3] qui s'informe de toi à chaque fois. L'oncle, je le vois moins souvent. Nous n'avons pas les mêmes heures de loisir.

Te répétant mes meilleurs souhaits, te redisant toute ma tendresse, je reste à jamais ton aimante

Maman

Tous s'unissent à moi pour t'offrir les meilleurs vœux. Joie, santé, bonheur. Je t'embrasse un millier de fois. Je t'aime,

Maman

14

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

St Casimir, 2 octobre, 1927.
Dimanche, 10 heures.

Mon cher Alain,

J'attendais toujours le moment qui me permettrait de t'écrire longuement, il n'est pas venu et je pars dans quelques heures pour Montréal avec Mad, Jeanne et Catherine; mais vraiment je ne résiste pas plus longtemps au désir d'une petite causerie qui te dira un peu combien nous pensons à notre petit Lin depuis ton départ. Je cherche à te suivre, je me préoccupe de tout ce que tu crois et dois faire et l'immense regret de n'avoir pas su mieux te retenir ici en t'intéressant davantage me hante sans cesse l'esprit, et le cœur. Mon cher petit enfant, ne va jamais douter du cœur de ta maman, qui pour n'être pas à la hauteur de sa grande mission de mère peut-être n'en a pas moins tous les désirs et l'amour profond. Tu auras revu sans doute Raymond et Gaby quand tu recevras cette lettre. J'espère qu'ils se plaisent convenablement et sans trop de frais. Les quelques jours que j'ai passés avec Gaby m'ont permis de toucher les points faibles et de plus convaincue que la surface seule est quelque peu trouble parfois, les profondeurs gardent intact un amour qui m'apparaît de plus en plus solide de part et d'autre et Gaby est femme à tout faire pour sauvegarder cet amour qui fait sa vie.

Ton papa attend la fin d'octobre avant de décider notre voyage. D'une façon ou d'autre nous traverserons, mais peut-être pour Paris directement ce qui serait beaucoup moins dispendieux. Louis J. garde toujours son idée d'aller à Hollywood plutôt qu'à Paris. Ton papa ne mord pas à ce projet, il sait si bien que le résultat en sera mal. Qu'en penses-tu toi? Écris-moi longuement et dis-moi un peu tout ce qui te concerne. Je garderai tout pour moi... sans que tu aies à craindre la moindre indiscrétion. Tout sera à clef. Je reviendrai te causer plus longuement aussitôt notre aménagement à Québec. Nous partons à 11 1/2 hres précises de Montréal, je reviens à Québec faire le ménage.

Les ouvriers sont encore à la maison pour toute une semaine. Nous ne penserons sûrement pas rentrer avant le 15 oct. Pense quelques fois à nous, à Dieu surtout. Je t'aime et je t'embrasse avec tout mon cœur de

Maman

15

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

St Casimir, 16 octobre, 1927

Mon cher Lin,

J'ai reçu tes souhaits de fête et je reçois ta bonne lettre. Merci de tout cœur. Inutile de te dire la joie que j'éprouve quand on m'amène une lettre de mes chers absents. J'arrivais justement de Québec hier au soir quand on m'a remis la tienne. C'était ma récompense après une semaine de travail à la réorganisation de notre maison de Québec. Mad. et Jeanne m'ont aidée et j'aime à te dire que nous avons travaillé dur. Ces «demoiselles» se réconfortaient le soir avec leur bien-aimé. Je te certifie que c'était un excellent stimulant. Demain nous recommencerons pour y mettre la dernière main. Je regrette que tu n'aies pas vu la maison en meilleur état, mais une année c'est bien tôt passé, n'est-ce pas? Et tu nous reviendras, je compte sur ta promesse. Je prie Dieu tous les

jours pour toi et j'espère qu'Il te bénira en toutes tes entreprises. N'oublie pas de dire 3 Ave Maria tous les jours et de porter une médaille de scapulaire sur toi. Tu me diras en ta prochaine si tout cela est correct? Nous ne serons rendus à Québec en famille que le 20. Tous ici languissent et ne prisent guère le paysage triste et monotone de St-Casimir. J'ai hâte moi-même de reprendre avec ton papa notre petite vie de Québec, plus variée, plus satisfaisante sous tous rapports. La croisière est au second plan. Nous en reparlerons sérieusement à la fin d'octobre. Mad. et Jeanne seraient bien désappointées de ne point faire ce voyage. Elles calculent que ce sera un bienfait, même pour leur «amour». Et je le crois moi-même. Louis J. semble aussi abandonner l'idée d'aller à Hollywood et vouloir nous suivre. Catherine n'est pas la moins intéressée à ces projets et je suis sûre qu'elle en profitera tout autant que les autres. Il reste notre Jean que nous ne savons pas encore comment nous le placerons, le pensionnat lui répugne à un tel point qu'on se demande s'il n'en tombera pas malade. Il faudra toujours en venir à une conclusion, si nous partons. Écris-moi souvent, ne fut-ce qu'un mot, parle-moi un peu de tout ce qui t'arrive, des Canadiens que tu fréquentes, de Gaby, de Ray, de Paul et Marguerite[2]. Je t'écris de même quelques lignes chaque semaine. Aujourd'hui je suis à la course. Je n'ai que dimanche pour adresser plusieurs lettres et voir les personnes à qui je dois faire une dernière visite. Demain je ne m'appartiendrai plus, mais de cœur, je reste bien libre et mes aimés ont ma pensée constante. Mon souvenir des plus tendres et mon inaltérable amour de

Maman

Petit Lin, mille baisers de Maman

16

De Henri Grandbois[1]

Les Rois, le 6 janvier 1928

M. Alain Grandbois
Londres

Mon cher Alain,

«Bonne et Heureuse Année», c'est mon premier souhait en prenant la plume ce matin pour t'apporter quelques nouvelles du pays. Bien des fois, j'ai pensé t'écrire, et je ne savais où t'atteindre, et depuis que tu es à Londres, tu ne nous as pas encore dit où t'adresser la correspondance, de sorte que nous ne savons que faire. À tout risque, j'adresse celle-ci à Paris et on te la fera parvenir, je pense bien.

Comment trouves-tu les bons Anglais avec qui tu coules présentement le temps des Fêtes? Sans les connaître, j'imagine qu'ils n'ont pas l'humeur, ni l'enthousiasme des Français... et il n'y a pas lieu de s'en étonner puisque c'est dans leur caractère naturel. Au reste, ils ont leurs qualités et de belles où nous avons intérêt à aller y puiser ce qui nous manque. Profite bien de ton court séjour chez belle-maman Albion, et fais provision large et abondante de tout ce que tu peux en retirer de bon, au point de vue «science et langue».

Avant de laisser Paris, as-tu passé tes examens que tu avais commencé à préparer avant ton départ en juin? Ton oncle Jos me pose souvent cette question et ne cesse de me dire et de me répéter qu'une licence ou un diplôme de Docteur vaut beaucoup ici pour occuper une chaire dans notre université où l'on tient compte du moindre titre... Et comme la chose est facile pour toi à qui la bonne Providence n'a pas ménagé les talents et les chances d'arriver, tu dois faire tout ton possible pour décrocher «diplômes» et autres titres honorifiques qui t'aideront lorsque tu viendras prendre place parmi les membres du barreau du Québec. On ne se fait pas l'idée de l'influence exercée sur nos populations par les titres conférés ainsi à ceux de nos compatriotes qui ont l'avantage

d'aller parfaire leurs études à l'étranger... Alors, prends ta part d'avantages, c'est mon désir, sachant que cela te portera en route...

Mais revenons au Canada, car tu dois être anxieux d'en entendre dire quelque chose, surtout de ce qui touche la famille. À cause des travaux commencés à la maison de Québec, nous sommes revenus l'occuper seulement le 20 octobre: c'est te dire que les jours ont été courts de cette date au jour de l'An, d'autant que nous avons été fort occupés, ta maman à terminer l'aménagement et mettre une dernière main aux armoires, etc., moi à correspondre avec plusieurs agences pour notre prochain voyage, à recevoir et discuter avec leurs représentants, enfin à décider, et pendant ce temps à transiger mes affaires ordinaires et préparer ma finance pour ne pas trop me gêner. *Rien ne marche* sans finance, tu le sais... alors il faut y voir, et ç'a été ma préoccupation de l'automne. Les affaires de l'année 1927 ont été très ordinaires et bien peu profitables: je termine la saison, recouvrant mon argent avec intérêt à 5%, mais M. Auger ne peut rencontrer le premier versement de $4,000 qu'il s'était engagé à me faire. Il espère le faire cette année, ses dépenses étant moins fortes; avouons que le marché n'a pas été bon et qu'une partie de son bois reste encore non vendue dans la cour; les intérêts et les assurances à maintenir diminuent ses profits et le rendent incapable de remettre sur le capital. Dans la laiterie, c'eût été trop beau pour réaliser des profits pour une première année, alors qu'il nous faut solliciter une clientèle, et nous nous passerons de dividendes; cependant il y a lieu d'avoir de bonnes espérances. Malgré tout, je suis assez content et j'ai décidé de continuer le commerce de bois pour une nouvelle année, ayant fait un contrat de vente de tous les madriers & planches que nous manufacturerons l'été prochain avec M. Laferté, de Montréal. Le prix obtenu n'est pas très élevé, mais si nous sommes heureux dans les opérations diverses des chantiers, flottage et sciage, nous devrions arriver à sauver $5,000 à $6,000 toutes dépenses payées.

Les négociations avec *la Laurentide*, pour le camp du lac Clair[2], se sont continuées de temps en temps durant l'automne,

et après réflexion, constatant que le tenue de trois maisons était trop lourde pour ta maman qui se dépense trop longuement pour faire plaisir à tout son monde, j'ai vendu. Évidemment, nous avons éprouvé quelques regrets lorsqu'il s'est agi de rompre avec ce coin de terre d'île et d'eau qui nous a été si cher et où nous avons passé d'aussi charmantes heures... mais aujourd'hui nous sommes contents. L'occasion était bonne, nous en avons profité.

Les Fêtes maintenant! Oh! Elles passent vite les Fêtes tant désirées par les jeunes et que les hommes mûrs voient s'en aller avec une certaine satisfaction, tant elles deviennent corvée pour eux. Cette année pourtant, elles ont été moins nombreuses. Noël et le Jour de l'An tombant jours de Dimanche. Récapitulons: à Noël, messe de Minuit à S. Cœur de Marie, tout le monde. Après, Mad & Pierre prennent le réveillon chez M. Dr. De Varennes[3]; Jeanne & Mark chez Lucie Beaupré, nous à la maison, et on présente à petit Jean un cadeau magnifique, inattendu; cadeau qui lui cause une déception — en premier lieu — mais qu'il apprécie de jour en jour depuis. C'est un «Voyage en Méditerranée avec nous», départ 2 février et retour 5 mai. On avait décidé de l'envoyer chez tante Sœur Gabrielle, à Lachine, pour les mois de notre absence; dans l'intervalle son couvent S. Jean Berchmans a été la proie des flammes; il s'est trouvé sans école, nous avons chargé Madeleine de lui faire une classe de français, d'arithmétique et Cat. l'anglais; ces classes se continueront durant la croisière, sur le bateau et au retour, nous lui ferons donner des leçons, même durant l'été afin qu'il entre en 6ème en septembre. Il a tout accepté avec plaisir, tu comprends. À cette croisière, s'est joint l'oncle Léon; de sorte que nous sommes onze de notre groupe. Sept de notre famille, trois chez Maurice et Léon[4]. Nous espérons être à Paris pour Pâques, 8 avril, et nous t'invitons à venir nous rencontrer là avec Gaby et Ray.

Avons pris le dîner de Noël chez l'oncle Arthur, toute la famille et la nôtre. Au jour de l'An, ta maman, Louis et moi descendions prendre le dîner chez l'oncle Maurice à Montmagny avec le docteur & Mme Arthur et Philippe[5], Bernard[6] & Marguerite. Il y avait en plus Léon, Lacasse, Alice & son mari[7], Lucienne.

Puis mercredi le 4, à l'occasion des fiançailles de Madeleine & Pierre, nous avons donné un beau dîner ici réunissant parmi les parents: les Héros d'abord, Mesdames de Varennes, mère, Jos De Varennes, Jos Simard[8], Arthur Richard, Marthe, Dr. Rousseau, Maurice, Philippe Grandbois, B. Devlin, Jeanne, Cat, Messieurs Abbé Jos, Dr. Arthur, Louis, Jean, maman et le soussigné. Nous étions 24; l'entrain a été de la partie, le dîner succulent, la fête belle. Pierre a donné une bague magnifique à Mad qui était fière & contente; tous ont semblé aimer cette petite soirée qui s'est terminée entre 11 hres et minuit. Aujourd'hui c'est la fête des Rois et celle de Jean — 12 ans — nous lui offrirons le cadeau traditionnel — $12.00 — avec gâteau qui le fera Roi d'un jour. Nous n'oublions pas les absents durant ces jours de réjouissances et parlons souvent de toi, de Bizelle[9], de Raymond que nous aimons bien tous et à qui nous souhaitons toutes les meilleures choses du monde, en attendant le plaisir de se revoir. Si je n'ai pas ton adresse, je te donnerai un crédit à la Banque de Montréal, pour tes dépenses courantes.

Ton père dévoué

Henri Grandbois

17

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

[12 février 1928]

Mon cher Alain,

Mon «bonjour» se rendra-t-il jusqu'à toi? Nous avons si peu ton adresse, n'empêche que nous pensons beaucoup à toi. Tout notre contingent se porte à merveille et jouit de la traversée qui est belle et reposante. Tous groupés ensemble par une suite de cabines, nous pouvons aisément et à toute heure du jour aller causer les uns avec les autres. À la salle à manger, nous avons deux tables dont une pour les «vieux», l'oncle Maurice et tante Blanche, l'oncle Léon, ton papa et moi. L'autre, de Madeleine, Jeanne, Catherine, Louis, Lucienne et Jean. Le service est très

bon. Le temps passe vite pour tous même pour moi, c'est te dire que je suis tout à fait réconciliée avec la mer, pas l'ombre d'un petit malaise. Tout de même j'ai hâte de changer le programme. J'ai épuisé mon enthousiasme sur l'Immensité. Les premiers jours ont été nuageux et plus particulièrement mercredi. Le ciel s'est débarbouillé en pleurant beaucoup. Après cette pluie et un fort vent, le soleil s'est montré et des plus ravissants. Aujourd'hui vendredi, nous avons une journée telle que [je n'en] ai vue de pareille, demain nous débarquerons aux îles Madères à six heures où il doit y avoir un bal à l'hôtel de l'endroit. Hier au soir nous avions une mascarade, Jeanne endossa son costume du XVII^e siècle. Madeleine qui n'est pas en force de parti y renonça. La parade se fit vers les 10 heures. C'était vraiment intéressant et amusant. Il y en avait bien 300 costumés et nous étions appelés, nous les spectateurs, en aussi grand nombre, à donner notre vote. Beauté, original, comique. Le prix de beauté a été gagné par Jeanne. Un magnifique porte-cigarettes en nacre de perles. Les autres, je ne les connais pas. C'était par numéro. Le journal quotidien nous l'apprendra peut-être demain. Les petites filles trouvent que les «Scheiks» manquent de séduction, les danseurs pas attirants, plutôt collants. Hier Jeanne dut remercier un danseur qui la serrait de trop près. Madeleine et Jeanne ont adopté plus particulièrement le jeu de cartes, n'ayant aucun attrait pour la danse, et les danseurs. Pierre et Mark seraient ravis de voir leurs dispositions, eux qui craignaient mille occasions d'infidélité. Nos amoureuses sont bien convaincues qu'il n'y en a pas une chance de supplanter leurs amis. Aussi faut-il dire que la plupart parmi les hommes sont plutôt âgés. Catherine malgré tout cela danse tant qu'elle peut. C'est un délice pour elle. C'est encore drôle comme elle sait s'en tirer. Hier elle était malade de se costumer, ce qui me fit regretter de ne lui en pas avoir fait faire, mais elle réussit quand même à danser presque toutes les danses. Nous avons été présentés aux Directeurs de la Croisière mais comme nous ne parlons pas beaucoup l'anglais nos relations se sont bornées là. Les petites, elles, les vénèrent dans les danses. Je t'écrirai un mot de Madère avant de maller cette lettre qui ne peut se rendre plus tôt. Je t'embrasse et je t'aime.

Maman

On vient de me dire que nos lettres partiront de Madère. Comme nous n'en avons plus que quelques minutes à nous, je me réserve de t'écrire un peu plus tard les beautés de Madère.

Je t'embrasse de tout mon cœur de maman. Ton papa a dû te donner l'adresse. Un petit mot de temps à autre nous fera bien plaisir.

À toi, de tout mon cœur.

Maman

18

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

25 février 1928

Mon cher Alain,

Du pays où fleurit l'oranger, où rayonne un éternel printemps, je t'apporte ma meilleure affection, toute embellie et parfumée des impressions que je puise dans ma course lumineuse. Notre voyage, comme tu vois, se continue heureux et rempli d'intérêt. Les Iles Madères, comme j'ai dû te l'écrire, m'ont laissé une impression ineffaçable. De l'Espagne, Cadix, Séville, ton papa a dû te donner quelques descriptions. Venait ensuite Gibraltar que j'ai passé au lit, malade de la grippe. Alger que tu as déjà visité, que j'ai bien aimé aussi. N'est-ce pas qu'on a bien l'impression de se trouver à la fois dans deux villes distinctes. C'est l'Orient et l'Occident se rencontrant. D'un côté, les traditionnelles conduites d'un peuple qui ne change pas, de l'autre Paris, avec tout son modernisme. Mais ce que j'ai particulièrement aimé, c'est la Sicile, resplendissante de couleurs, jardins et villas en fleurs, richesse d'art, climat merveilleux. De là, à Naples, que nous avons visité ensemble il y a quelques années. Madeleine et moi avons visité à pied quelques endroits de Naples pendant que le reste du contingent se rendait au Vésuve. L'Oncle Maurice, déjà fortement grippé, n'a pu supporter l'ascension du funiculaire au Vésuve. C'est une trop

grande compression d'air, je suppose, qui le suffoqua. On dut le coucher pour le remettre, et [il] n'a pu naturellement se rendre jusqu'au cratère. Les autres ont souffert beaucoup du froid dans cette excursion. Vraiment nous n'avons pas encore eu de journées chaudes et il paraît qu'à Venise nous aurons encore plus froid. Après chaque escale, quand nous avons visité une couple de jours, nous sommes heureux de reprendre la mer qui nous berce en nous reposant. Je ne croyais pas pouvoir jamais l'aimer autant. Le bon Dieu a voulu cela, je suppose, pour que je comprenne mieux notre Louis qui ne semble jouir aucunement de son voyage, ni en profiter, bien entendu. Nous constatons quelque mieux ces jours-ci. Il est moins fatigué, moins perdu. Il souffrait assez de son état pour me répéter à tout instant: C'est bien triste, mais je suis incapable de me rappeler ou de faire quoi que ce soit d'utile à ce voyage. C'était comme un véritable enfant, plus enfant que notre Jean qui se débrouille d'une façon étonnante, écrit tous les jours son journal, et court partout dans le bateau, fait nos commissions. Je t'assure que nous n'avons pas à regretter de l'avoir fait suivre. Mais pour ce pauvre Louis, j'ai craint un moment que ce voyage ne lui soit fatal. J'ai bien hâte de te revoir. Nous parlerons plus à l'aise et moins à la hâte, j'espère. Écris-nous et dis un peu ta petite vie au milieu des fils d'Albion. Je t'embrasse de tout mon cœur et je t'aime avec tout mon cœur de

Maman

19

De Henri Grandbois[1]

Tibériade, lundi soir le 12 mars 1928

Mon cher Alain,

Un mot seulement de la mer de Galilée où nous avons dressé notre tente pour la nuit, après une promenade de deux heures sur cette mer qui a failli renverser la barque de Pierre & ses suivants pendant que N. S.[2] sommeillait. Au retour de cette promenade une petite brise venant de l'est a fait peur à notre guide qui a

pressé les matelots à hâter leurs travaux de rame. La Syrie & la Galilée sont très accidentées, montagnes aux pics élevés où la neige est blanche comme au pays natal, pendant que des troupeaux paissent dans les plaines et aux pieds des mêmes montagnes. Les routes sont belles et passables pour l'auto et c'est par ce moyen de locomotion que nous traverserons ces lieux saints. Partis de Damas à 9 heures, nous étions à Capharnaüm à 1 hre puis à Tibériade à 2 heures. Quel pays, quelle belle nature, mais aussi quel triste peuple!

Nous logeons à l'hôtel Tibérias et c'est l'anglais qui domine ici en Galilée, quand c'était le français en Syrie, et je t'assure que ces deux puissances tiennent à leur influence par ici et ils y arrivent par leur régime militaire et l'enseignement de leur langue dans les écoles des villages et villes.

Mais toi, comment vas-tu? Qu'est-ce que le médecin dit de cette maladie qui semble s'attaquer à toi et vouloir persister? Nous avons hâte de rentrer à Paris, ce qui arrivera avant un mois, car c'est le 5 avril que nous prendrons le train à Monaco pour arriver le 6 au matin.

Nous avons écrit à Raymond de retenir nos chambres à l'hôtel Palace, 105, rue du Four, boulevard S. Germain.

En attendant le plaisir de te revoir, je me joins aux membres de la famille pour te présenter nos meilleures salutations.

Ton père toujours dévoué

Henri Grandbois

Embrasse bien fort Gaby pour nous et donne une chaude poignée de main au *docteur*[3].

H. G.

20

De Henri Grandbois[1]

Le 24 mai 1928

M. Alain Grandbois

Paris

Mon cher Alain,

À l'occasion de ton anniversaire qui te donne 28 ans bien comptés demain permets-moi de venir te présenter avec nos meilleurs souhaits mes félicitations les plus paternelles. Nous aurions aimé t'avoir avec nous pour fêter plus intimement cet heureux jour... mais le destin ou plutôt la divine Providence le veut autrement. Je te souhaite donc une bonne santé et forme des vœux pour le succès de ton avenir qui reste toujours mystérieux pour nous. J'espère que tu atteindras sûrement le but vers lequel tu vogues sans nous le faire savoir... N'oublie pas cependant qu'ici il y avait place pour toi et que le succès — en y mettant un peu de bonne volonté — ne tarderait pas à venir. Enfin, tu n'es plus un enfant et tu sais, mieux que moi, ce qui te convient et ce qui fera ton bonheur.

Nous sommes rentrés au pays heureux et contents de notre voyage[2]; nous y avons retrouvé parents & amis au quai, avec chaude réception chez l'oncle Arthur.

Le rude hiver canadien a disparu en nous voyant et la première quinzaine a été vraiment remarquable par sa température idéale: beau soleil, le printemps dans la nature, les oiseaux dans le ciel, et Québec se réveillant de sa longue léthargie et reprenant une activité inconnue jusqu'ici...

Le lendemain, et les jours suivants, malgré le beau soleil, il m'a fallu faire face à une crise terrible survenue à «la Laiterie Champlain»; crise qui a failli mettre cette compagnie à la ruine. Imagine-toi que Naud, le gérant et notre associé — nous ne sommes que trois dans cette affaire — avait laissé mettre de l'eau, en petite quantité c'est vrai... il n'avait pas raison d'en faire ou laisser ajouter une seule goutte — dans le lait, et soupçonné par les autorités municipales, il a été pris et jugé coupable, entraînant

par sa faute et celle de ses employés, la compagnie dans une très mauvaise posture vis-à-vis des autorités et du public québécois. *Le Soleil* et *L'Événement* ont publié l'affaire[3]... je te laisse juge du résultat... Il a fallu à [Charles Laganière] et moi, faire bien des démarches pour arrêter le mauvais effet d'une telle conduite, réorganiser la fabrique en essayant de maintenir nos positions le mieux possible, remplacer Naud à la gérance, les contremaîtres & subalternes qui sont disparus promptement... etc., etc. Maintenant ça commence à avoir du bon sens, mais ce mauvais coup nous cause un retard de plusieurs mois, nous nous y attendons bien...

Nos affaires de bois ont été plus tranquilles; la saison extrêmement dure de l'hiver a empêché nos entrepreneurs d'atteindre la quantité qu'ils avaient entrepris de faire, et de ce côté, là aussi, j'escomptais des profits que je ne toucherai certainement pas.

Tout ceci ne me décourage aucunement; j'ai appris à connaître la vie au cours des 54 ans qui me sont dévolus, et ce qui m'arrive est le lot qui est réservé à la masse

<...[4]>

depuis, ils font une cour bien assidue à la maison. Ils paraissent réussir bien dans leur profession.

Je termine, on m'appelle au téléphone et je dois sortir pour rencontrer quelqu'un à la basse-ville, en passant au bureau je déposerai cette lettre.

Donne-nous de tes nouvelles régulièrement, nous sommes toujours contents de te lire.

Louis est entré au bureau de M. Pineault, comptable, depuis une semaine; il paraît encouragé et décidé à se créer une position.

Ta maman et tes petites sœurs t'embrassent bien fort; maître Jean te salue avec une bonne poignée de main. Je la serre chaleureusement moi aussi et reste toujours

Ton père qui t'aime bien

Henri Grandbois

21

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 18, sept., 1929
(Mercredi)

Mon cher grand garçon,

J'ai reçu ton bon mot; il m'a fait chaud au cœur et réconfortée — dans ma peine tenace et pleine de ces pensées qui accusent: «As-tu su les aimer? As-tu cherché à les bien comprendre ces enfants, au lieu de te complaire dans des rêves stériles?» Voilà ce qui souvent hante mon esprit.

Pauvre petit, va. Je me sens maladroite avec toi, je n'ai pas su te suivre, je n'ai été qu'une pauvre rêveuse. Mais que je vous aime tout de même et de toute la profondeur de mon âme! Ce qui te touche me touche, ce qui te fait souffrir me fait souffrir. Le cœur peut-il suppléer à tant d'autres lacunes de mon moi? Je le voudrais et veux rester convaincue que l'amour est encore ce qu'il y a de plus fort sur terre et ce qu'il y a de plus désirable. L'amour dans l'oubli de soi, j'entends dans le bonheur de ceux qu'on aime. Que je te veux heureux, mon Alain, je te veux une intelligente et aimante petite compagne pour réchauffer ton foyer, de beaux petits enfants pour l'orner. C'est très simple tout cela et dans mon humble expérience, c'est encore ce qui fait la vraie vie, le seul vrai bonheur de la terre — en attendant un plus parfait — éternelles aspirations de nos âmes — cela ne prouve-t-il pas assez l'Immortalité? Ce serait donc une aberration, et c'est ce que répète le grand «Pascal», que de négliger la seule Vie qui compte vraiment puisqu'elle ne finira jamais, tandis qu'ici-bas, ce n'est qu'un passage qu'il nous est bien permis d'agrémenter, n'est-ce pas, mais non au détriment de l'autre, incomparablement supérieure et meilleure. Allons, tu vas croire que je me pose en sermonneuse quand tout bonnement je ne dicte que ce que me suggère mon cœur de maman qui craint parfois pour ses petits — s'ils allaient faire fausse route — et manquer au grand rendez-vous. Non, il ne faut pas penser à de si terribles choses et rassure-moi, dis que tu portes

toujours sur toi les médailles. Ces jours-ci, je t'ai acheté une petite chaîne ayant une médaille scapulaire que je t'envoie par la même. Tu me dis qu'ici les garçons portent ainsi la médaille du scapulaire — de cette manière, pas besoin de transporter les médailles d'une poche à une autre, et surtout pas moyen d'oublier. Tu voudras bien ajouter les médailles que je t'ai données avant ton départ. Elles sont précieuses car elles ont touché à tout ce qui a servi à la Passion de N. S. Quand tu m'écriras, dis-moi si tu l'as reçue et si tu l'as mise à ton cou.

J'espère que tu vas réussir à te débarrasser de ton mal de gencives. À la première atteinte de mal, va voir un médecin.

Marguerite Grandbois est ici depuis lundi. Elle a profité d'une auto d'amies pour venir passer quelques jours avec nous. Hier soir se donnait la veillée chez Pierre, et Alice (M^de^ Provencher) en visite chez Gaby, depuis lundi aussi, avec Raymond, étaient du nombre des invités — Gaby reçoit à dîner ce midi — ces jeunes, Marg et Alice. Dimanche soir nous avons été souper chez l'oncle Maurice avec Ray, Gaby et Jean. L'oncle m'a dit: Alain n'est pas venu nous voir? Je lui ai dit que tu n'avais fait aucune sortie, étant très occupé. Comme toujours, nous avons eu un gros dîner. Robert[2] était là, mais partait le soir même pour Ste-Anne de la Pocatière où il est professeur. Cathe. reçoit toujours la visite de M^e^ Arthur, mais j'ai limité à 2 visites par semaine jusqu'à 10 1/2 hres du soir. Je crois que Catherine s'arrange bien de cette décision car il est entendu qu'elle peut sortir avec d'autres garçons. J'ai tout lieu de croire qu'elle peut faire mieux. À part cela, rien de nouveau. Je te tiendrai au courant. Fais de même, tout m'intéresse et m'est bien sensible. La petite chaîne que tu m'as donnée ne me quittera plus. Ce sera le symbole de ton inaltérable affection, et je t'embrasse de toute la force de ma tendresse.

Maman

22

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 9 déc., 1929

Mon cher Alain,

À grands pas nous arrivent les Fêtes; elles apportent avec elles tout un contingent de souvenirs, les meilleurs puisqu'ils sont faits des prémices d'un cœur confiant et plein de tous les espoirs. Il n'y a pas à dire nous avons laissé du bonheur à notre petite maison de St-Casimir. Il y eut là des jours que j'aime à remémorer avec ton papa. C'est la veille de Noël. Nous voyons toutes vos petites figures rayonnantes, l'espoir juvénile qui y dominait. C'est le bas de Noël qui fait sourire. C'est le «soulier» gros d'espoir. Enfin de toute cette joie qui vous illuminait nous faisions notre pur bonheur. C'était le bon temps alors, et nous ne songions nullement aux jours qui nous sépareraient. Hélas, ils sont trop tôt venus et traînant avec eux l'éternel problème du *struggle for life*. Quand ces quelques lignes t'arriveront mon cher p'tit Lin, tu auras probablement fait toi-même un petit retour sur le passé. Tu te seras dit que c'est beau d'être jeune, et là passera peut-être aussi que de cette première jeunesse peut en résulter une autre plus virile, plus consciente des réalités et devoirs de la vie. C'est encore la jeunesse et n'est-ce pas que c'est bon de rester jeune. Que ta pensée nous accompagne plus particulièrement en ces jours, tu sentiras la nôtre sûrement bien près de toi, tout en toi. Les absents n'ont-ils pas le don d'absorber le meilleur de notre amour?

Ton papa t'écrit en ce moment. Je lui laisse donc le soin de te raconter toutes les nouvelles de la famille. Il conte tellement mieux que moi. Il y a bien quinze jours que je ne t'ai écrit, mais tu ne m'en tiendras pas compte quand je te dirai que tous mes loisirs étaient pris par l'étude de l'anglais. Pas besoin de te dire que ma mémoire est souvent revêche, ce qui me fait regretter de n'avoir pas mieux su utiliser mes loisirs de jeunesse. Mais vains regrets, ce qui est perdu se retrouve difficilement. *Avis aux jeunes*. Catherine est ma maîtresse. Je la paye 0.50 de l'heure, mais à condition qu'elle

prépare son cours, ce qui la fait pratiquer elle-même et s'employer à quelque chose d'utile. Cette pauvre est toujours courtisée par son Greg qui lui fait des scènes de continuelle jalousie. C'est malheureux qu'elle n'ait pas le courage de rompre. J'espère toujours qu'un petit voyage lui changera les idées.

Ton papa m'arrive avec ta dernière lettre. Je viens de la lire. Une note de désespérance me frappe tout particulièrement. «Si rien n'arrête cette course, je sens que je mourrai octogénaire avant Pâques.» Mais là, il ne faut pas, mon plus que jamais petit Lin, se laisser envahir par ce courant de désillusions. Il faut garder ta belle jeunesse. Toute ta force est là. Comme ta maman peut-être, tu as donné trop grande place aux rêves. J'ai eu à lutter, je te l'avoue et enfin, j'ai compris que rien ne valait mieux que la réalité pour éviter les tristes réveils. Mais après tout, elle est belle cette réalité, surtout si nous savons l'imaginer avec toute notre âme chrétienne. Conserve-toi bien afin que nous te revoyions plus jeune que jamais, nous donnant mieux par là l'illusion que nous aussi restons toujours jeunes. Je ne sais pas encore quand nous donnerons nos dîners de famille. Je t'écrirai, en ce temps, les allées et venues de chacun. J'ai commencé à faire la liste des cadeaux et dès demain, je me mets à l'œuvre. Mais je commence par toi et c'est légitime et c'est souvent mon cœur de maman qui fait loi. N'oublie pas que je voudrais que ces quelques dollars fussent employés à te donner quelques douceurs. Reviens-tu à Paris pour Noël? Dis-nous bien ce que tu fais, comment tu es et je te redis mes meilleurs souhaits de Noël et du Jour de l'An. Avec toute ma tendresse de maman, je prierai le petit Jésus de la Crèche qu'il te fasse heureux et répande sur toi les faveurs qui donnent l'éternelle jeunesse.

Je t'embrasse et je t'aime avec tout mon cœur de

Maman

23

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 27 fév., 1930

Mon cher Alain,

T'ai-je dit que notre voyage était décidé? Eh bien oui, nous embarquerons le 6 mars avec le groupe de l'Action Catholique. Nous serons à Liverpool le 17 et à Paris le 19, jusqu'au 20 seulement, une journée mais nous y revenons. Nous visiterons avec le groupe Orléans, Tours, Poitiers, Bordeaux, Lourdes, Toulouse, Carcassonne, Avignon, Marseille jusqu'à Nice. Du 26 mars au 1er mai nous sommes indépendants et bien heureux de nous reposer. Quand te rencontrerons-nous? À Paris, le 20 mars? Nous serons à l'Hôtel [Bohey-Lafayette], place Mont-Thabor le 18 mars au soir, jusqu'au 20 au matin. Nous parlerons du reste du voyage ensemble et enfin de toute la part que nous y passe[rons] et en sorte que nous nous séparions le moins possible. J'ai hâte de te voir, cher petit Lin. C'est beaucoup, pour ne pas dire toute la raison pourquoi je désire ce voyage. Catherine est aux oiseaux et compte bien que tu sortiras avec elle.

Notre Jean prend bien la chose maintenant. Je suis sûre qu'il sera heureux chez Gabrielle. Louis élira domicile chez Madeleine. Y restera-t-il longtemps? Tout de même, il n'a pas d'inquiétude à avoir à son sujet, il saura bien se débrouiller.

Ton papa vient de me dire qu'il préférerait te rencontrer à Nice le 25 mars où nous séjournerons quelques semaines. Je crois que c'est à l'Hôtel Métropole ou Atlantic que nous serons. L'Oncle Maurice prend toujours du mieux.

À bientôt. Nous causerons plus longuement de toutes choses.

Je t'embrasse et je t'aime bien fort.

Maman

24

De Henri Grandbois[1]

À bord, vendredi matin, 16 mars [1930]

Mon cher Alain,

Nous poursuivons notre course avec le même courage, heureux de nous trouver sur un bon navire, le «Lutzow», avec un groupe nombreux et important de la Germanie qui fait une croisière autour de la Méditerranée. Partis de Tunis mercredi midi, nous avons laissé le quai à 4 hres seulement, et au matin du lendemain, nous avions jeté l'ancre dans le port de Palerme. Afin de mieux employer les heures de la journée, nous avons refait les visites de 1928, la cathédrale, le musée national, le Palais Royal et ses jardins, la cathédrale de Monreale — celle-ci imposante, riche dans ses mosaïques variées — le verger d'un grand propriétaire, un Baron sicilien qui paraît être le protecteur de la région, et puis au retour, arrêt dans un café et la montée dans une barque qui nous a conduits au navire. Il y a fanfare et orchestre à bord, on nous donne souvent des airs militaires et entraînants qui finissent en chœurs par ces gros types ressemblant assez à nos Canayens qui aiment tant à chanter (beugler) et crier fort.

Dans quelques instants nous serons à Capri pour revoir la grotte et escalader la côte, comme en 1922, et à Naples à 7 hres ce soir seulement.

Ta maman n'a pas été bien du tout avant-hier la nuit, mais l'escale à Palerme l'a remise, elle a dormi cette nuit et semble bonne ce matin pour la nouvelle journée.

Comme nous avons deux jours de retard à l'heure présente, nous modifierons notre itinéraire en conséquence: séjour à Rome, à Florence, à Venise, à Zurich et Oberammergau pour assister à la représentation du 1er juin seulement, au lieu du 25 mai que nous avions fixé d'abord. C'est dire que nous n'arriverons à Paris que vers le 2 ou 3 pour en repartir vers le 11 ou 12, si nous voulons garder deux jours pour faire la visite de Londres.

Notre itinéraire est très intéressant, surtout pour ceux qui sont à leur premier voyage en ce continent, on leur donne beaucoup à voir, je te l'assure, et, en général, l'accommodation est bonne.

À Tunis nous avions deux bonnes chambres avec salle de bains, ce qui nous a permis de nous délasser à notre aise et de suivre avec avantage les courses que nous faisions à Carthage et dans les alentours de la ville.

J'ai dû interrompre ma lettre pour faire la visite de Capri... et le voyage a si bien marché que nous voilà installés à Rome, au grand Hôtel Flora au moment où j'écris ces quelques mots. À Naples, nous n'avons fait que l'excursion du Pompéi, car nous tenions davantage à celle du Mont-Cassin, et cela avec raison. Le monastère est situé sur une haute montagne, entourée de grands pins et offrant un panorama ressemblant assez à l'un de ceux que nous voyons sur la route des Alpes, Grenoble-Paris. La Basilique des pères Bénédictins est un chef-d'œuvre de travail religieux représentant trois siècles d'ouvrage. Cet arrêt de trois heures nous a reposés agréablement, il était minuit quand nous arrivions à Rome, dimanche.

Hier nous avons fait l'excursion prévue de la Villa d'Este, qui comprend le fameux jardin de Tivoli, avec fontaines distribuées un peu partout au milieu du parterre; c'est un des beaux endroits de Rome, et c'est à 35 kilomètres de distance <manuscrit incomplet>

25

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 17 oct., 1930

Mon cher Alain,

Je suppose que tu reprends des forces tous les jours et que bientôt tu pourras songer à nous revenir. Québec est la ville propre au repos, c'est de plus en plus tranquille. Il n'y a que les «jeunes» pour simuler quelques petits scandales, par exemple André Simard[2] qui vient de rompre ses fiançailles avec M^lle^ Dupont.

Depuis son retour d'Europe, il ne sentait plus aucun goût pour elle, nous dit-on. Mais pour faire passer la pilule, paraît-il, il a délégué le docteur Laliberté auprès de la mère de Mathilde Dupont, lui disant qu'à cause de sa maladie de cœur des plus graves, il ne pouvait plus songer à se marier. Comme tu peux penser, chacun tire une conclusion différente. Qu'y a-t-il de vrai en tout ceci? Les fiançailles rompues — ça c'est sûr. Tant qu'au reste, il va s'en faire des potins. Le pauvre André mérite bien quelques blâmes, mais enfin, il vaut mieux rompre un mariage qui le rendrait malheureux. C'est tante Arthur qui me racontait ces choses hier au soir, qui les tient de Simone, je suppose.

Maintenant, j'ai de sérieuses demandes à te faire. Nous voudrions avoir des peintures pour parachever l'ornementation de la maison. Nous avons calculé ton papa et moi qu'il nous faudrait 6 grandes peintures, un peu dans la grandeur de celle du coucher de soleil de tante Arthur. J'aime bien les paysages mais aussi des personnages. Enfin, tu as du goût et tu pourrais choisir quelque chose d'avantageux, profite des enchères, comme me le dit ton papa. Tu aurais peut-être des amis pour t'indiquer les endroits propices au bon marché, tout en étant des œuvres convenables.

Papa pourra te faire un crédit à cet effet, dans une prochaine, dis-lui ce qu'il pourrait t'en coûter. Il croit que pour $300.00, dans les enchères, tu pourrais te procurer plusieurs peintures. Tu nous écriras à ce sujet. Tu pourrais emporter ces choses avec toi. Comme «œuvre d'art», paraît-il, il y a très peu de douanes.

Et ton livre[3], où en es-tu? As-tu pu enfin le faire imprimer. J'attends de tes nouvelles, et je t'embrasse de tout mon cœur de maman qui t'aime et te serre bien fort dans ses bras.

Maman

26

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 26 janv., 1931

Mon cher Alain,

Je reste anxieuse d'avoir de tes nouvelles. Comment es-tu? Ton travail va-t-il selon tes désirs? Pourrons-nous espérer encore avoir ta visite cet hiver? Je pense plus que jamais à toi, mon petit. Je ne suis plus à l'âge où on escompte l'avenir pour se dédommager. Je l'entrevois si incertain. Mais l'important c'est que vous soyez heureux dans cette vie, que vous continuerez après nous, et vous le serez si vous faites marcher de pair le devoir et le bonheur. En ce faisant vous vous continuerez vous-mêmes, pour votre joie dans vos enfants, car vous en aurez j'espère, et c'est mon plus grand désir. Je ne veux pas partir sans m'entendre appeler: grand-maman. Souvent je m'informe aux nouvelles petites épouses, et chaque fois je suis déçue. Pourquoi n'ont-elles pas d'enfants? Pour une, la chose s'expliquerait, mais pour toutes trois, je ne sais plus que penser.

Te rappelles-tu que je t'avais demandé d'aller chez le coiffeur Pierre, 30, rue Vignon (1er étage). Il devait m'envoyer une transformation[2] que je n'ai pas encore reçue. Si tu dois venir prochainement, tu pourrais me l'emporter, si non, tu lui diras de me l'envoyer au plus tôt. Tout est payé et j'ai le reçu (600 francs). Et pour les peintures auras-tu quelqu'occasion de faire de bons marchés?

Parle-moi donc un peu de tout cela, si ce n'est pas trop te déranger. Dimanche soir le 25 nous avons été veiller, papa et moi, chez les Drouin, père et mère de Mark. Nous avons été reçus royalement et avons passé une très agréable soirée. Ce soir nous allons dîner chez Gabrielle avec le Dr. Paquin (père). Dans ce temps-ci, nous ne manquons pas de «thés». Ça finit par être indigeste. Bientôt je vais faire comme votre papa, je vais me reléguer dans mon petit coin. Me réserver uniquement pour mes enfants.

Un petit mot fera un gros plaisir à ta petite maman qui t'aime de tout son cœur et t'embrasse bien fort. Ton papa me dit qu'il ne t'a pas encore écrit comme il devait le faire. Il devient un paresseux, avoue-t-il, en fait de correspondance. C'est un mal contagieux, il faut croire.

27

De Henri Grandbois[1]

Québec, le 1er février 1931

Mon cher Alain,

Jean est malade d'une mauvaise grippe et pendant que je le suis — car il veut toujours avoir quelqu'un près de lui — j'ai pensé m'installer dans ta chambre sur le petit pupitre et en profiter pour venir causer un peu avec toi. Oh, il y a bien longtemps que je voulais le faire, par deux fois même, je me suis pris en devoir de tirer mon papier, ma plume, et vlan, quelqu'un m'arrivait pour m'empêcher de continuer mon travail.

J'espère bien que la maladie de ce cher Jean se limitera à une simple grippe, mauvaise si tu veux, mais sans trop de complications... c'est Raymond qui le soigne et il lui donne toutes ses attentions. Cette maladie, si elle se prolonge, le retardera quelque peu dans sa classe, ce serait de valeur, car il a bien réussi la première partie de son année, il est arrivé 7me avec de bonnes notes sur toute la liste. Sans se fatiguer trop, il est régulier pour ses heures d'étude, de même que pour ses moments de récréation; il fait du patin, du ski, et aime aussi à jouer aux cartes, les jours ou soirs de mauvaise température. Bref, il fait un excellent emploi de son temps.

Nous voilà bien aujourd'hui au cours de l'hiver. C'est le premier de février, aussi la température nous l'indique bien, il fait un froid sec, avec un magnifique soleil de saison, déjà les jours ont allongé sensiblement et dans quelques semaines, nous goûterons les premières saveurs du printemps toujours

bienvenu. Notre pays a ça de bon, qu'il nous ramène successivement les saisons avec leurs attraits et leur monotonie, et si celle de l'hiver n'était pas aussi longue, nous habiterions le plus beau pays du monde, quoi!!...

Rien de bien nouveau depuis que je t'ai écrit; dans les affaires, c'est plus tranquille que jamais auparavant, toutes les branches du commerce et de l'industrie languissent et attendent de meilleurs jours; on vit dans l'espérance, et en pratiquant une grande économie sur tout et partout, on finit par se faire à notre nouvelle vie et l'on ne se porte pas trop mal encore. Parfois, c'est long et ennuyeux, mais quand en regardant autour de nous ce qui se passe chez nos voisins, nous constatons que le mal est général, eh bien, nous nous remontons et faisons la réflexion qu'un jour ça changera et pour le meilleur. En attendant, il faut de la patience, du courage et de l'économie.

J'ai loué mon bureau, à prix réduit, pour une autre année; si les affaires reprennent à l'été, je continuerai dans le commerce de bois, si elles languissent, je ne ferai pas d'autres travaux à l'automne. J'ai coupé dans les salaires de Louis et d'Hyppolite et les autres qui sont attachés à la maison. Je n'ai plus de chauffeur depuis octobre et je me demande si j'en engagerai un au printemps... ou si je ne devrai pas conduire moi-même ma machine, ayant un jeune homme pour faire les travaux du garage et de la maison de Québec ou de St. Casimir; c'est si facile maintenant pour ce qui est de l'entretien d'une auto, d'avoir ce qui nous faut dans les garages et pas trop cher aussi. Si je décide de conduire ma machine, j'achèterai une plus petite voiture, probablement à quatre ou cinq places, et à présent que la famille a diminué ce sera bien suffisant. Louis a toujours son Ford et ne se lasse pas de le conduire, c'est un bon passe-temps pour lui; actuellement encore, il le sort tous les jours et ensemble nous allons faire une petite promenade au port de Québec, à Cap-Rouge pour redescendre ensuite au bureau. Nous n'avons pas chauffé le garage une seule fois de l'hiver; avec une composition à l'alcool, nous avons réussi jusqu'à présent à faire face à tous les gros temps de l'hiver. Il est probable cependant que nous la remiserons pour février et mars

et que nous lui ferons faire un nettoyage, fin de mars, pour prendre la nouvelle saison.

Les gendres sont de bonne humeur; Raymond [se] fait une clientèle solide, Pierre brasse beaucoup de choses, y compris la *Star Shoe*[2] qui a déménagé ses pénates à St Grégoire de Montmorency où elle est en pleine activité présentement, et Mark est content, satisfait d'avoir laissé l'oncle pour se mettre à son propre compte, avec société nominale avec son frère Ross[3]. Gabrielle, Madeleine et Jeanne conduisent leur petit ménage avec ordre et intelligence, il n'y a qu'une chose qui ne vient pas... les petits-enfants; elles le regrettent et paraissent attristées de ce fait. Catherine est la vieille fille de la maison, à 21 ans résolus, elle croit avoir coiffé le bonnet de sa patronne; pourtant dans ce siècle de progrès rapide où nous vivons, c'est rare que nous assistions à un mariage avant que les partis aient atteint l'âge de 25 ans. Louis fait toujours la cour à Simonne, il a ralenti cependant, mais c'est elle qu'il aime de préférence à toutes autres.

L'oncle Jos ne vient pas aussi souvent prendre le dîner avec nous le dimanche, car l'hiver il sort très peu et il se plaint toujours de sa santé qui n'est pas bonne. Je me rends tous les soirs le voir à sa chambre de 5 à 6 heures; inutile de te dire qu'il parle souvent de toi, de tes projets et qu'il prie pour le succès de tes entreprises.

Quand tu auras complété le travail de réfection de ton Jolliet de manière à rencontrer les exigences de l'éditeur, si tu veux venir passer quelques mois avec nous, tu seras toujours le bienvenu, la maison est grande, tu y as toujours ta chambre et ta place en premier au foyer et puis je ne crains pas d'ajouter que tous les membres de la famille et tes amis seront toujours heureux de te voir et de s'entretenir souvent avec toi.

L'horizon politique est toujours aussi chargé d'événements de toute sorte; il est certain que nous sommes à l'approche des élections; les discussions qui se font actuellement en chambre et la générosité presque ridicule du gouvernement Taschereau, dans un temps aussi difficile, nous laissent bien entendre qu'il veut emporter d'assaut les forteresses qu'essaient de jeter dans

son chemin les bons amis conservateurs. On croit que le mois de mai sera celui choisi pour convoquer les élections aux urnes. Que sera le résultat?

M. Bennett n'a pas obtenu ce qu'il voulait à Londres[4], mais, au moins, il a tenu tête aux impérialistes de la métropole, et leur a montré qu'un Canadien Colonial peut aussi avoir du cran, de la tenacité et de la valeur. Il espère, avec ses amis, que la conférence continuée à Ottawa l'été prochain, se terminera à l'avantage du Canada pour l'échange de ses produits naturels et cuivrés[5].

Je termine, il est midi, nos gens commencent à arriver et je dois aller leur tenir compagnie. Écris-nous souvent et parle de tout ce qui te concerne, ça nous intéresse aussi.

Saluts & amitiés de tous

Ton père dévoué

Henri Grandbois

28

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 23 mars, 1931

Mon bien cher Alain,

J'arrive de Montréal où j'ai rencontré toute la famille à commencer par mes chères petites sœurs, tes tantes. Ça me fait du bien de me retremper à leur contact. L'atmosphère vertueuse que j'y respire, l'abnégation dont je suis témoin et la sérénité qui marque la satisfaction du devoir sainement accompli, tout m'est bon, me fait du bien et rendue dans l'«Home», je suis à même de faire bien des réflexions, pas toujours à mon avantage, il est certain, l'ambiance y est pour quelque chose, je veux bien croire, mais toutefois il faut avouer que nous vivons sur terre comme si jamais nous devions la quitter. Pas besoin de te dire que j'ai fait là un séjour merveilleux, entourée d'attentions et de délicatesses de toutes sortes. Un jour nous avons fait le tour de la famille de Montréal. Talbot[2], chez qui nous nous sommes rendus en premier

au Collège Jean-de-Brébeuf où il est sous-préfet, nous a reçus avec grande joie et s'est bien informé de tout le monde, tout particulièrement de toi. Ensuite, la tante Alain est installée à Outremont dans un coquet petit logement; n'empêche qu'elle est extrêmement pauvre et plus encore depuis la maladie de Suzanne[3], une forte fièvre typhoïde qu'elle a dû aller passer à l'hôpital. Les forces prennent du temps à revenir. Elle est toujours aux petits soins et durant ce temps le coût de la vie se fait sentir plus onéreux. Tu peux juger de leur situation quand je te dirai que mon oncle leur a laissé un capital de $1,800.00. Suzanne commence à chanter dans les «thés» mais ça lui rapporte moins que l'an dernier, les prix étant baissés. Avant sa maladie elle faisait de la couture avec sa mère, c'est ce qui lui rapportait le plus, car elle a des doigts de fée. La meilleure solution serait le mariage, mais elle souffre d'un grand inconvénient: l'odeur du tabac la rend malade jusqu'à affecter son humeur. On appelle cette maladie hallucination nasale. Elle est à plaindre la pauvre enfant car de nos jours hommes et femmes fument. Du reste, elle nous a semblé depuis sa maladie, plus affinée, plus jolie fille sûrement et plus distinguée. J'ai encore vu une autre tante que tu ne connais peut-être pas ou peu. Tante Arma, femme de l'oncle Théophile Alain (frère du docteur Alain) mort depuis plusieurs années. Celui-ci a laissé sa femme très pauvre. J'ai appris aujourd'hui même par Maurice qui est venu dîner avec sa femme et Lucienne, qu'il lui envoyait $25.00 par mois. C'est le seul argent, m'a-t-on dit, qui la faisait vivre et elle ne s'en porte pas plus mal, car elle paraît avoir au plus 60 ans quand elle en a 75. C'est encore ce qu'on peut appeler une jolie femme. J'ai été bien surprise de la trouver aussi jeune d'apparence, ne l'ayant pas vue depuis une quinzaine d'années.

J'ai aussi fait visite à l'oncle et tante Jules[4]. Je n'ai pu voir que cette dernière qui me paraît heureuse et bien portante. Je n'ai pas passé outre la famille Grandbois. Comme toujours, ils ne sont pas très favorisés. L'oncle B., au lieu de remplacer son chef de département dont le départ est annoncé pour une promotion, se voit lui toujours au second rang et au même salaire. C'était la question du jour lorsque je suis passée là. Et Marguerite,

toujours peu chanceuse dans ses amours, à ce que me dit sa mère, se sent encore vis-à-vis de rien. Ce n'est pas naturellement sans leur donner un peu d'inquiétude. M^de B. me disait qu'elle serait plus tranquille si elle voyait sa Marguerite bien mariée parce que si un jour ils disparaissaient peut-être plus vite qu'ils ne s'y attendent, Laurette aurait un appui en Marguerite. Il serait cependant mieux qu'elle ne donne pas ces mêmes appréciations aux prétendants qui se présenteront. M. est [d']avis que cette question pourrait troubler bien des projets. Je ne vois pas le mari futur en question bien empressé d'hériter d'une Laurette. Le siècle est trop à l'égoïsme pour prévoir une telle aubaine. N'empêche que ce serait la solution la plus enviable pour eux, et peut-être pour nous aussi, car cette enfant, Laurette, aura très peu de chance de pouvoir gagner sa vie. Le cas est réellement triste. J'ai aussi entendu parler de Georges qui s'en tire bien paraît-il, comme avocat et même fait des conférences devant les classes de Montréal. Ta tante B. me dit qu'il parle bien, ce dont je ne doute pas, mais de sa manière de se présenter, de sa distinction, etc., c'est ce que je voudrais me rendre compte. Et aussi, se fait-il comprendre? Tu te rappelles comme il parlait la bouche à peu près fermée. Enfin, tant mieux s'il a du succès.

Je suppose que tu sais déjà la grande nouvelle du jour. Ton cousin Louis se marie en juin avec Yvette St-Jacques[5] de Québec, que tu connais probablement. La petite fille est charmante, me dit-on, et sage et jeune (21 ans). Louis est tout rayonnant. Simone s'attend de se marier à la fin de l'été, mais, me dit-elle, il n'y a pas moyen de savoir au juste avec Raymond. Celui-ci trouve qu'il n'a pas encore les moyens de se mettre en ménage, et comme il disait devant Jeanne, il n'y a pas besoin de se presser, nous avons à peu près tout ce que nous voulons. C'est bien cela, je crois qui retarde les mariages et c'est un tort puisque les fréquentations sont toujours un danger. Nous sommes loin du temps où on n'embrassait son prétendant qu'aux fiançailles, et après, jusqu'au mariage avec de grandes réserves. C'est sûrement une meilleure préparation au bonheur futur, ne le penses-tu pas? Ton papa est parti hier matin pour Montréal dans l'intention de vendre son bois. Aucun marché acceptable, nous rapporte-t-il. Il perdrait $20,000 en le

vendant aujourd'hui, et demain le sait-on? D'aucuns diront qu'on n'en est pas encore au plus creux.

Écris-moi un mot, mon cher petit. Parle-nous de toi, de ta santé et enfin de tout ce qui te concerne. Tu as mes pensées constantes. Je prie tous les jours pour toi particulièrement. Je te parlerai des autres à ma prochaine lettre. En attendant, je t'embrasse de tout mon cœur de

Maman

29

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 17 mai, 1931

Mon cher petit Lin,

Je viens te donner mes meilleurs bonjours avant de me plonger dans la solitude. Eh bien oui, ce soir, je me rendrai chez les Dames Missionnaires de l'Assomption (ancienne maison des Landry, rue Simard) pour faire une retraite fermée avec mon groupe d'amies dont M^lle^ I. Royer. Pas de meilleure occasion pour méditer sur le sort de la vie et le cas que nous devons en faire. Peut-être deviendrai-je, après sérieuses réflexions, une maman d'une philosophie plus chrétienne, plus abandonnée aux desseins de la Providence. Mais transformer entièrement mon tempérament, c'est difficile, pour ne pas dire impossible. Le modifier, oui, c'est ce que tous les jours je m'efforce de faire.

Je t'avoue mon petit que j'ai été prise par surprise en ce qui regarde cette retraite. Il me semble que faisant pour le mieux, je ne saurais améliorer de beaucoup mon état spirituel, surtout dans les circonstances. Pour répondre aux directions de nos aviseurs spirituels, je deviendrais aux yeux de mes enfants, surtout de ma fille, une «cerbère» lui refusant les sorties, fréquentations selon les mœurs d'aujourd'hui. Ma conscience en est troublée parfois, mon cœur ne saurait rien refuser. C'est le cas de dire que le cœur a des raisons que la raison ne comprend

pas. C'est mon impression que le bon Maître sera miséricordieux à des possibles faiblesses, ne le crois-tu pas? À mon retour, je viendrai te donner quelques-unes de mes impressions. Nous serons 14, et prêchées par le R. P. Hudon. Tante Arthur n'en fait pas partie. Peut-être serait-elle venue si le Prédicateur eut été autre. Mais celui-ci a été mêlé à leurs affaires de famille au sujet de la succession. Elle ne tient pas à le rencontrer.

Enfin je ne venais pas pour te raconter si longuement ces choses qui ne t'intéressent guère je suis sûre, pardonne-moi, mais bien pour te dire que je penserai beaucoup à toi et surtout que je prierai avec ma plus grande ferveur durant ces jours de recueillement afin que tu sois heureux en tout et partout, que tes efforts, tes projets soient couronnés de succès. Quand tu recevras cette lettre, tes trente [et] un ans auront sonné. J'espère que l'an prochain nous aurons le bonheur de t'avoir au milieu de nous. Mais sois assuré que malgré la distance ton papa et moi seront de cœur avec toi.

Hier soir, nous dînions chez Raymond avec le docteur et M^de^ Paquin, puis le docteur Germain. Le mariage de Louis approche, en attendant on donne des réceptions en leur honneur. J'ai eu le plaisir de les recevoir mardi dernier, pour leur faire rencontrer la famille des jeunes surtout. Simone R. et Ray. d'Auteuil[2], Louis et sa fiancée[3] étaient les invités d'honneur. Avec tous nos enfants, nous étions quinze à table. Louis est sérieux comme un pape, ne semble pas follement amoureux d'après ceux qui le voient près de sa fiancée. Mais moi, je crois qu'il cache son jeu, et il a tant parlé contre *l'amour* qu'il se tient sur la réserve. Sa fiancée sans être jolie me semble charmante et pleine de tact. Tu la connaîtras bientôt toi-même, ce sera déjà de vieux mariés en septembre. Simone R. soupire toujours après le dénouement qui ne vient pas assez vite à son gré. Ray. d'Auteuil me disait l'autre soir que tu n'avais pas pu aller à leurs fiançailles, mais que tu te réservais pour leur mariage. Ce ne sera pas avant septembre, je crois, peut-être plus tard.

Nous n'avons pas encore d'auto. Aller à pied coûte moins cher de gazoline et nous n'en souffrons pas. Louis[4] a sa Chevrolet, de

couleur pâle. Il eût préféré foncée, mais comme il attendait depuis un mois, il a pris la première arrivée.

N'oublie pas d'aller chez mon perruquier[5]. Je crois qu'il vaudra mieux lui faire donner et tu me l'emporteras en septembre. Ce sera facile de mettre cela dans quelque coin de tes malles.

Les enfants m'arrivent pour le dîner, je vais te dire un bonjour et te faire ma meilleure tendresse et t'embrasser de tout mon cœur de maman qui t'aime. Pense sans cesse à toi. Écris-moi, parle-moi de ta santé. Bonne fête!!!

30

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 13 juin, 1931

Mon p'tit Lin,

Ta bonne lettre m'arrive ce matin. C'est déjà un grand plaisir, mais quel plus grand bonheur quand je te tiendrai toi-même dans mes bras. Non, tu ne peux croire comme il me dure ce temps qui nous sépare de ton arrivée au milieu de nous. Ton Jolliet est terminé[2]? Tant mieux. J'ai tenté de prouver aux gens qui souvent s'informent de toi, demandent ce que tu fais, que tu n'as pas perdu ton temps de l'autre côté. Donc, si ta santé le permet, fais éditer le plus vite possible. Pour ton papa ce sera aussi une compensation à toutes ses tracasseries actuelles.

Par surcroît ce matin, ton papa revenant de la messe aperçoit notre auto sur le bord du chemin entièrement délabrée, quelques minutes avant une auto venant à toute allure frappait la nôtre qui se préparait à entrer dans le porche. Il paraît que le toit est de l'autre côté. C'est un jeune homme sans licence, paraît-il, qui allait reconduire son frère au séminaire déjà en retard et par une pluie diluvienne. Notre chauffeur venait de reconduire Jean. Imagine-toi le saisissement de ton papa quand il vit l'auto et qu'on lui dit qu'il y avait un garçon blessé qu'on venait de reconduire à l'hôpital. Naturellement, il s'imagina que

c'est Jean. Je le vis arriver à la maison blanc comme un spectre. L'accident le laissa assez indifférent quand il sut que notre Jean était indemne. Tout de même, notre auto ne vaut pas grand chose à l'heure qu'il est. Toute la machinerie est tordue. On se demande comment les chauffeurs ont pu s'en tirer sans égratignure. On dit que le petit garçon blessé en reviendrait parfaitement, mais nous n'en avons pas de nouvelles sûres aujourd'hui[3].

Ce matin, une bonne avec une femme de journée devait partir pour aller faire le ménage à St Casimir. C'est remis à demain. Oui, nous irons encore passer l'été à St Casimir. Personne n'est enthousiaste. Ces allées et venues, ce transbordement est plus un ennui que de l'agrément. Ah, si nous pouvions trouver un acheteur. Je suis sûre que Papa en serait heureux. Louis J. viendra avec nous cette année, n'ayant pas d'ouvrage au bureau. Catherine passera bien une bonne partie de son temps chez ses sœurs, rien ne l'attire à St Casimir. Pierre et Mad. se proposent un voyage de trois semaines dans la Gaspésie, je crois. En ce moment, nos jeunes sont lancés dans le Golf au Kent[4]. Les petites femmes accompagnent leur mari. Ces jours derniers un M. Trudel (Larry Trudel et Piché), Grande Allée, est mort subitement sur le jeu. Pierre était là. Inutile de te dire qu'il en est revenu bien triste. Toutes les morts subites le bouleversent. Ça se comprend par toutes les choses arrivées dans sa famille.

T'ai-je dit que Gaby et Raymond, le 28 mai, 5ème anniversaire de leur mariage, se payaient un voyage de noces, en même temps, discrètement, se rendaient chez le Dr. Hosmond à Montréal. Après examen, on dit à Gaby qu'elle avait une rétroversion de l'utérus. Ainsi elle ne pourrait jamais avoir de famille. Il fallait donc l'opération et c'est ce qu'elle [est] en train de régler. Elle est à l'hôpital du St Sacrement depuis huit jours. L'opération a bien réussi, on en a profité pour lui enlever l'appendice un peu malade. Cette opération n'est nullement grave, simplement un replacement. Gaby désire tellement un enfant qu'elle ne recule devant aucun sacrifice. Les autres ont peut-être le même défaut, ce qui empêche la famille. Aussi suivront-elles l'exemple de l'autre si ça réussit. Nous sommes allés au mariage de Louis qui s'est fait à l'église N. Dame des Laurentides, puis le déjeuner au chalet des

St Jacques au Lac St Charles. Louis partait en auto pour la Gaspésie avec sa petite femme[5]. Quand tu reviendras, tu trouveras encore un nouveau nid. Ainsi va la vie. J'ai bien hâte de te revoir. Soigne-toi bien, sois prudent et je t'embrasse de toute la force de mon affection.

Maman

31

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

St Casimir, 7 août, 1931.

Mon cher Alain,

L'Oncle B. et Laurette nous arrivent demain pour une quinzaine. Visite traditionnelle qui ne nous émeut pas plus qu'elle nous enthousiasme. Tout de même, il y a le plaisir de rendre service et de donner un peu de bonheur. C'est ce que j'essaie [de] faire comprendre à Louis et Catherine qui auront la tâche d'amuser Laurette.

Paul et Marguerite R. sont de retour au pays. Je ne les ai pas encore vus. Mais on nous rapporte que ladite dame a fait sensation par sa grande beauté. Elle avait même prévenu une de ses amies qu'elle voulait faire effet à son arrivée. Ses vœux ont été réalisés. Quelle personne heureuse, puisque son bonheur est là, mais aussi quelle petitesse, et de la part de l'amie qui trahit, et de la part de Marguerite qui livre ce dont elle devrait taire. C'est bien assez qu'elle le pense.

Jeanne l'a vue longuement et la trouve «nature» comme le dit si bien son mari Paul. Elle n'a cessé de lui parler des faits et gestes de son petit chéri. C'est à laisser supposer que c'est sa plus grande passion. On dit Paul toujours le même et se préparant avec optimisme à faire face à la vie. Il rentrera probablement en société avec Panicheli.

Simone se mariera à la fin de septembre ou octobre, probablement à l'Île[2]. Les Rousseau font de grosses besognes cette

année, deux mariages. De Louis, je n'en entends pas parler. Cet été chacun a pris son côté. Je sais qu'il est à Valcartier dans le camp qu'il a fait construire. On dit qu'il reçoit beaucoup.

Simone R. est au comble de ses désirs, elle craignait ne jamais se marier cet été. C'est pourquoi André Simard, l'hôte assidu de Pierre, se demande ce qu'ils vont manger après leur mariage (Simone et Raymond). Toujours critique l'ami André, aussi avec lui tout Québec y passe.

Gaby est tout à fait mieux maintenant, elle a fait un petit voyage aux Éboulements avec Raymond[3] et se propose d'aller cette semaine au Lac à Noël rencontrer les amis Desrochers (Thérèse Legarde). Gaby est toujours la même, immorale dans ses idées. Tout de même, elle se modifie un peu pour ce qui regarde sa toilette, mais n'est pas encore une esclave de la mode, tant s'en faut. Madeleine est toujours grande dame, ne craint pas de forcer les cordons de sa bourse le plus souvent à sec. Pierre et elle sont allés passer une quinzaine à Carleton dernièrement. Mark et Jeanne à Bonaventure, se proposent un autre voyage à Métis avant septembre. Tu ne sais probablement pas que nous sommes en pleine campagne électorale. Le 24 notre sort en sera décidé. On a insisté auprès de ton père pour [qu'il se présente] dans Portneuf. Inutile de te dire qu'il a refusé, et Mark dans Québec-Est. Celui-ci a hésité quelque peu mais après réflexion croit préférable de se laisser vieillir. C'est Foley[4] qui se présente de nouveau dans Portneuf. Les rouges sont confiants de la victoire, ton papa de son côté est optimiste, mais c'est un gros revirement à faire. Je me permets de douter du succès complet en faveur des conservateurs. Si nous gagnons (car je reste toujours un brin fanatique) je t'écrirai aussitôt. L'abbé Grandbois sera ici samedi prochain, probablement pour le reste des vacances. Je le vois déjà au radio recevant les résultats des élections.

La dernière fois que je t'ai demandé d'aller chez Pierre, rue Vignon (coiffeur) tu n'étais pas à Paris. Je reviens donc à la charge et tu me rendrais vraiment un grand service en t'occupant de l'envoi d'une «transformation» payée d'avance. Je t'avouerai qu'elle me serait nécessaire en ce moment, c'est ce que ton papa me faisait remarquer l'autre jour. Je crois qu'en allant à son

atelier, tu pourrais enfin t'entendre avec lui. Écris-moi, parle-moi beaucoup de toi-même, cela me dédommage un peu de ton absence. Quand te prépares-tu à revenir? Je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur de

Maman

N'oublie pas de dire tous les jours tes trois Ave.

32

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 27 août, 1931

Mon cher Alain,

Je reçois à l'instant un mot de toi, merci beaucoup. Mais d'après ce que je vois tu n'as pas reçu ma dernière. Je te demandais d'aller chez mon coiffeur Pierre, rue Vignon, pour lui demander la «transformation» depuis longtemps payée et jamais reçue. Comme tu dois venir cet automne, remporte donc toi-même ce petit article que tu exigeras au besoin. J'ai son reçu au paiement que je lui ai fait. Tu n'oublieras pas, n'est-ce pas. Je voudrais bien ne pas perdre ces $25.00. Ce n'est pas le bon moment et tu verras par la suite. Ton papa qui doit toujours t'écrire et qui remet toujours au lendemain me dit de te dire que le plus tôt que tu pourras revenir, sitôt ton livre publié, ce sera mieux. Nous avons eu hier une longue causerie où il m'a démontré, livres en main, que nos ressources ne répondaient plus à nos dépenses. Outre la perte énorme qu'il fait dans le bois, ses valeurs ont baissé à un point qu'il n'a plus pour vivre que $6,000.00 par an. En comptant je crois le déboursement pour assurances. Il prend nécessairement sur un capital bien réduit par les pertes. Pour faire face à la situation, il faut que nous y mettions tous la main, sans pour cela ébruiter la chose, car il faut maintenir un certain décorum nécessaire au prestige dans les affaires. Nous ne sommes pas les seuls dans ce cas; il y a des fortunes mieux assises que la nôtre, écroulées. C'est pour-

quoi ton père est anxieux de ton retour, il voudrait avec toi trouver une solution pour maintenir l'argent qui lui reste. Tout est entre nous et déchire cette lettre.

Nous venons de clore la grande lutte électorale et ce sont les libéraux (malgré l'enthousiasme des conservateurs) qui ont remporté la victoire, et quelle victoire!!! Il ne reste plus que 4 comtés conservateurs au Provincial. Houde[2] (chef officieusement) avait tellement proclamé la victoire que nous y croyions presque, mais la défaite a été d'autant plus humiliante. L'Oncle Jos et ton papa, au radio, le soir de la votation n'en revenaient pas de cette défaite. Une autre scène, mais plus gaie, se déroulait chez Pierre. Tous les de Varennes étaient conviés, pas besoin de te décrire leur délire à la vue de la déconfiture des bleus. Mad. me disait que c'était on ne peut plus amusant de les voir. Je m'imagine que chez Mark, c'était encore tout un autre tableau. Pauvre Mark, il était confiant en la victoire, aussi, il s'était dépensé pour la cause avec enthousiasme et dévouement. Nous avons revu Pierre depuis. Il paraît tout réjoui et confiant en l'avenir. Pourvu qu'il puisse arranger la *Star Shoe* et nous épargner au moins cette perte. C'est une bonne chose pour lui que le gouvernement soit maintenu. C'est toujours une compensation à nos défaites.

Tu me demandes de parler longuement sur chacun. Il me semble que dans une de mes dernières (car je t'écris au moins tous les quinze jours — les reçois-tu au moins?) je mentionnais tout le monde, sans beaucoup de détails peut-être, préférant attendre ton retour pour préciser. Ne crois-tu pas cela plus prudent. Aussi, j'avoue m'exprimer de plus en plus difficilement. Je ne sais quoi embrouille ainsi mon pauvre cerveau. Ce qui est toujours clair et lumineux, c'est mon amour pour vous, mes plus chers enfants, à commencer par mon aîné. Je ne passe pas un jour sans penser à toi, sans chercher le moyen de te donner tout le bonheur possible ici-bas. Ton papa aussi vous aime bien et voudrait vous voir rassurés sur votre avenir. Celui qui l'inquiète davantage, c'est Louis. Abandonnant le commerce de bois, que veux-tu qu'il fasse? Il n'y a pas de place nulle part, pour lui. Je ne te cache pas, c'est un peu angoissant. Il ne consentira jamais à commencer au bas de l'échelle. Il est trop habitué à être son propre

maître. Comme je te l'ai dit, il a passé l'été à St Casimir, n'ayant pas de commandes de bois, ni ouvrage à Québec. Jean s'adonne et aime de mieux en mieux le pays natal. Je ne serais pas fâchée qu'il s'éloigne un peu de ce genre de compagnons, bons garçons je veux croire, mais rien pour le rendre plus distingué. Je ne t'ai pas dit que nous avions mis entre les mains d'un agent immeuble la vente de la maison de St Casimir, soit pour un échange avec petite maison de ville que nous pourrions louer, mais ce n'est pas encore fait. Les temps ne sont pas aux achats. Mais pour moi, je trouve que nous n'y gagnons pas à avoir deux maisons à entretenir et de déménager pour deux mois seulement. Qu'en penses-tu? Je crois que tu trouveras ton papa vieilli. J'ai hâte que tu reviennes et que tu sois pour lui un réconfort. Catherine a plusieurs prétendants, mais aussi pauvres les uns que les autres. C'est son François Henry qu'elle préfère, mais il est à New York depuis un an, interne dans un hôpital. Il n'a pas encore commencé à gagner sa vie. Il semble l'aimer toujours, mais [ils] n'ont aucun engagement définitif. Les petites sœurs mariées jacassent heureuses. J'ai hâte que nous parlions de vive voix de tout et de tous. Je te serre bien fort dans mes bras et je t'aime de tout mon cœur de

Maman

33

De Joseph-Émery Grandbois[1]

Séminaire de Québec, le 23 novembre 1931

Monsieur Alain Grandbois
à Paris

Mon cher Alain,

Ton ouvrage sur Jolliet, me dit ton père, est maintenant sous presse[2]. Ton titre épique, l'histoire du héros, intéressante en elle-même, attrayante, sans doute, par la fiction, les couleurs et l'art

impeccable dont tu la pares, lui vaudront, j'aime à le penser, beaucoup de lecteurs. Mais tu le sais mieux que moi, le livre, quelle que soit sa valeur, ne trouve d'acheteurs que s'il est bien *lancé*, que s'il est l'objet, dans les revues et journaux, d'appréciations ou recensions sympathiques. Ton éditeur est un expert en annonce, je ne l'ignore pas; mais tu ferais bien, *quand même*, de déposer *Jolliet* au bureau des *Études* (revue des Pères Jésuites), 15, rue Monsieur. Les *Études* ont, en effet, un grand nombre de lecteurs en France et dans notre province. Les journaux reproduisent le sommaire de leurs livraisons et souvent aussi leurs articles. Et comme tu ne dois pas, en magnifiant Jolliet, diminuer son héroïque émule, le P. Marquette, les *Études*, vraisemblablement, feront volontiers connaître ton œuvre.

Tu m'avais parlé d'un exemplaire hommage de *Jolliet* au Premier Ministre, M. Taschereau[3], très bien. N'oublie pas, non plus, le Secrétaire de la Province, M. David[4]. Il sera sûrement sensible à cette attention. Il y a bien encore les rédacteurs de nos journaux: Héroux, Dorion, Harvey, Chassé (Edmond) et Francœur (du *Journal*, organe conservateur, de S. Rock[5]). M. Francœur a écrit «à la manière de[6]». Il y aurait enfin M. Maurice Dupré[7], Solliciteur général du Canada, Ottawa. Je m'oublie, mon cher Alain, mais cela tient à l'intérêt que je te porte.

Ton oncle dévoué,

Jos. Émery Grandbois, pte

P.S. M^gr^ Roy[8] te lirait avec plaisir, je pense.

J. É. G., pte

34

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 1 déc., 1932

Mon cher Alain,

Je reçois ta lettre et avec quel plaisir! Je n'avais jamais été aussi anxieuse de toi, et à propos de je ne sais quelle nouvelle qui vient

de Camille D., je crois. Tu devais partir pour la Chine avec un ami en avion. C'est de là que la « folle du logis» m'a fait perdre la tramontane, et à force d'errer j'en suis venue à m'imaginer des choses terribles. Un moment, je te croyais entre les mains de fanatiques chinois te faisant subir mille supplices ou encore mourant sans les secours de la religion et doutant de ton salut. Mon petit, non, tu ne peux comprendre tout ce qui peut s'accumuler de souffrances dans le cœur d'une mère. Ses petits ne sont-ils pas en quelque sorte la substance de ce qui fait sa vie. Qu'ils fassent bien, qu'ils fassent mal, elle en ressent inévitablement le contrecoup, ou heureux ou malheureux, bien entendu. Sans eux, donc, pas de bonheur ni dans le temps ni dans l'Éternité. Pour plus de sûreté, n'est-ce pas, suivant la même vie chrétienne, ne nous perdons jamais de vue. Qu'importe si au terme j'arrive avant mes chers petits. J'attendrai, oh!, avec quel bonheur. J'ai commencé ce matin pour nous tous, plus particulièrement pour toi mon cher grand, si loin, si exposé à tout ce qui fait mes craintes. Comme je te l'avoue, j'ai passé par des mois inimaginables. C'est fini et, je suis heureuse maintenant de te savoir à Port-Cros, moins à la pensée de tes maux de dents, mais qu'est-ce que mon imagination en déroute m'a fait voir. Tout de même, c'est grandement à désirer que ce fameux mal de dents disparaisse et j'espère qu'en ce moment c'est chose du passé. Comme tu aurais dû les faire enlever toutes! C'est moi qui peux t'affirmer mon bien-être actuel, plus que ma soi-disante beauté disparue.

Sais-tu, ton papa est fort surpris que tu n'aies pas reçu de nouvelles de lui. Il t'a écrit 3 fois... dont une vers le 10 octobre, t'envoyant un chèque de l'assurance, soit $600.00. Tu ferais bien de tirer d'inquiétude ton père et à chaque envoi répondre immédiatement, ainsi nulle crainte d'oubli. La dernière lettre de ton papa t'intéressera sans doute par les nouvelles qu'il te donne des affaires en général. T'ai-je dit que ta tante S^r^ Léon-Eugène[2] avait subi une très grave opération. Tout a bien été, reste à savoir si elle peut se prolonger plusieurs années, car c'est cancéreux. Personne ne connaît ce dernier verdict, hormis Arthur, toi et moi. C'est mieux de ne pas inquiéter la malade, ni

S^r Godefroy[3]. Celle-ci en ferait une maladie. L'Oncle Maurice se maintient. L'oncle Arthur ne s'est jamais si bien porté, mais il se dit bien pauvre. S'il était à notre place, je crois qu'il aurait lieu de crier encore plus fort. Je pense bien que la paye se fait attendre, mais il peut espérer tout de même. Les Fêtes approchent, recevras-tu ce mot avant? J'ai un lot de bons souhaits que je t'envoie en attendant les autres que je t'adresserai prochainement. Je les résume en une tendresse faite de tout ce qu'il y [a] de meilleur en moi. Avec tout mon cœur de

Maman

35

De Henri Grandbois[1]

Québec, le 11 décembre 1932

M. Alain Grandbois
Port-Cros, France

Mon cher Alain,

Quand tu recevras cette lettre, ce sera Noël, peut-être même la fête de famille par excellence, celle du Jour de l'An. Aussi je m'empresserai d'y inclure mes vœux les plus sincères pour que ces jours te soient heureux et que la nouvelle année que nous allons marquer dans ton existence, une date que tu te rappelleras avec joie & bonheur, au cours des années qui vont la suivre. Oui, je te souhaite une bonne, heureuse et fructueuse année pour 1933, à tous points de vue: la santé d'abord, l'avancement dans ta profession de publiciste, journaliste ou d'auteur, si le terme va mieux, et si tu crois bon de revenir vivre au milieu de nous et avec nous — ce que je souhaite ardemment — d'y trouver la paix et le bonheur. Puis-je souhaiter quelque chose de mieux? Il me semble que non! Alors je prie la divine Providence de réaliser ces vœux et de te tenir toujours sous sa bienfaisante et douce protection.

Tu demandais sur une lettre écrite à ta maman de t'écrire; mais n'as-tu pas reçu les trois épîtres que je t'ai adressées depuis ton départ? Dans l'une j'incluais un chèque de *La Sauvegarde*, pour la balance qui te revenait pour le rachat de la police. Dans les autres, je te mettais au courant des nouvelles de nos familles, de mes affaires, surtout dans la dernière lettre, et je joignais mes impressions sur la crise économique qui nous pèse, nous fait réfléchir et nous ramène à des sentiments plus raisonnables d'envisager et de vivre notre chère vie. Mais franchement, à part la perte du chèque de *La Sauvegarde*, si les lettres ne te sont pas parvenues, tu n'auras pas perdu grand chose. Je regretterais cependant de t'avoir privé de l'argent de l'assurance, car cela t'aurait mis à la gêne, et je suis certain que tu en aurais souffert. J'aime mieux croire que rien de cela n'est arrivé, que tu as bien reçu tout ce que je t'ai adressé, et que tout est bien maintenant. Et comment va ta santé? Ton mal de dent t'a-t-il laissé? Quand penses-tu revenir à Paris? Y seras-tu pour passer les Fêtes?

Ici, comme je te le disais dans ma dernière, nous sommes en plein hiver, il y a environ 15 pouces de neige et le thermomètre a marqué plusieurs fois déjà 4 ou 5 degrés sous zéro; c'est te dire que nos anciens hivers canadiens sont encore *à la mode*. Nos gens ont sorti skis, rondelles & bâtons, patins et les patinoires sont très achalandées. Jean y passe ses soirées, c'est son sport favori; Catherine n'a pas encore commencé ces jeux, depuis sa maladie, on lui a conseillé d'être prudente, elle occupe ses loisirs à suivre des cours de littérature à l'université, trois par semaine, et à faire des sorties avec ses amies et amis. Louis suit toujours assidûment le bureau, nous ne sommes pas encombrés par l'ouvrage, mais nous tenons le temps comme si *ça marchait en plein*. Les autres petites sœurs mariées vont bien, comme à l'ordinaire, et les beaux-frères, toujours les mêmes. Pierre & Mark ne paraissent pas souffrir de la crise; Raymond s'en ressent beaucoup plus, il a toujours assez de patients mais il est mal payé et touche juste assez d'argent pour vivre. Il ne fait jamais allusion au prêt que je lui ai fait... ça ne l'empêche pas de dormir sur *ses deux oreilles*! Louis Rousseau travaille beaucoup, je le vois rarement, mais sa mère et son frère m'en donnent des nouvelles; sa tâche va

augmenter d'ici quelques mois, car ce pauvre Raymond d'Auteuil est forcé de prendre une année de repos complet et il doit occuper une chambre à l'hôpital Laval dès demain; il sera remplacé par Louis & le Doyen qui se sont arrangés pour lui rendre ce service. Simone avec le bébé viendront s'installer à 125 Grande Allée[2] pendant ce temps. Bernard & Marguerite, avec leur petite famille sont bien; ils se plaignent cependant que les affaires ont diminué considérablement au grand bureau St Laurent, que les salaires ont été baissés, et que la vie devient dure pour ceux surtout qui ont assumé des responsabilités, comme propriétaire, etc. etc. J'en sais quelque chose moi, par les taxes de toutes sortes qu'il me faut payer, etc. Dimanche dernier, je suis allé voir l'oncle Maurice, avec le Doyen qui allait le visiter. Le cher *oncle riche d'Amérique* se maintient toujours à peu près au point où il était quand nous allions le voir l'été dernier; il ne s'illusionne pas sur son état, sachant que c'est fini, et il souhaite la «mort» qui sera une délivrance pour lui, et les «siens». En attendant, nous pouvons dire qu'il fait son purgatoire, car il lui faut faire face à toutes les affaires douteuses, moyennes et mauvaises dans lesquelles il s'était engagé avant sa maladie — et tout cela dans son état physique délabré, paralysé. Il fait bonne contenance cependant et il est édifiant sous ce rapport. Robert était à la maison avec Alice[3], tous deux se sont informés de toi longuement. Petit Philippe[4] paraît heureux dans sa suffisance, il vient de finir la société faite avec Paré[5], et c'est maintenant le gérant du bureau *Rousseau & Rousseau*. Maurice dit qu'il va bien mieux, il en est content, il soumet tout ce qu'il fait à son oncle, ce dernier corrige, retranche ou ajoute suivant le cas... et tout marche. Philippe sera papa en janvier et son Alice est heureuse et paraît porter allègrement ses premiers mois de maternité. Paul & Marguerite font toujours leur petite vie tranquille, la clientèle est rare, mais la *profession* est là.

Je joins un nouvel article que l'oncle Arthur a fait paraître dans les journaux de «Québec» et au *Devoir*[6]. Ces articles font du bien, et s'il se trouvait seulement cinq ou six personnes en vue comme lui, pour renchérir sur le sujet, il est certain que ces compagnies ou plutôt leurs monteurs seraient obligés de disparaître, peut-être même de délier les cordons de leurs bourses encore bien garnies.

Mais ils sont forts, plus forts que les *gouvernements*, ils ne disparaîtront pas ; seulement ils ne sont pas prêts d'obtenir un sou du petit épargniste et du moyen bourgeois !

À l'occasion des fêtes, ta maman s'est jointe à moi pour te faire un petit cadeau de cent dollars que tu utiliseras de ton mieux pour tes besoins variés. J'inclus donc un mandat postal — une traite sur B. Can. Nat. Paris[7] — pour ce montant ou son équivalent en francs.

Avec mes meilleurs souhaits, et ceux de toute la famille, je te prie de me croire

Ton père toujours dévoué

Henri Grandbois

Mon Alain

Quoique ton papa n'ait rien oublié des bons souhaits que nous formons pour toi plus particulièrement en ces jours de Fêtes, je ne serais pas complètement satisfaite si je ne venais moi-même y joindre quelques mots. Oui, mon petit, je les répète, ils sont bien ardents et multiples les vœux que chaque jour j'adresse pour toi au bon Maître et s'Il m'exauce, ce que j'espère fermement, ton bonheur sera fait de tout ce qu'il y a dans la vie de bon, de grand, de généreux, de lumineusement pacifiant. Elles sont infinies quoi, les joies que je demande pour toi et sans cesse sur mes lèvres. Dieu se laissera-t-il enfin toucher ? Tu le sais, n'est-ce pas, ton bonheur fera le nôtre aussi, nous ne vivons plus que dans l'attente de cette réalisation de tout ce que souhaite pour toi, pour nous tous, mon cher grand, le cœur affectueux de

Papa et Maman

36

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

6 janvier, 1933

Mon cher Alain,

Tu ne sais quelle joie tu me fais en m'écrivant! Je m'habitue si peu à te savoir loin, aussi ces Fêtes sans toi, tu peux te l'imaginer, n'ont pu être complètes. C'est dans la prière que je cherche consolation, avec l'espoir qu'un jour tu te stabiliseras, tu édifieras un foyer qui te donnera la joie de vivre et une ambition saine mais nécessaire. À moins que tu te fasses moine, comme tu [vois] je ne laisse rien passer. Après tout, tu ris en me disant cela, mais n'as-tu pas songé que si Dieu te faisait cette grâce tu pourrais le remercier à deux genoux. Ce serait la meilleure part. Mais ta vieille maman n'en demande pas tant. Elle sera heureuse de ton bonheur quel qu'il soit. À mesure qu'on avance dans la vie, on constate que tout est fragilité, hormis ce que nous avons fait en Dieu et pour Dieu. Je t'ai dit, n'est-ce pas, que Raymond d'Auteuil était gravement atteint des poumons et qu'il n'en reviendrait probablement pas[2]. On a espéré un certain temps mais le pauvre garçon, depuis [...] jours affaiblit terriblement et délire beaucoup. [On a] demandé à mon oncle Arthur de l'opérer, car [...] veut vivre. C'est un garçon si sympathique que tout le monde aurait de la peine [...] mort. Simone passe ses journées à l'hôpital, l'encourageant et le soignant. Quand elle parle de l'avenir à Raymond, il lui dit, «si je reviens *nous* ferons une vie chrétienne». Comme on devient toujours sérieux en face de l'éternité, n'est-ce pas? Ce pauvre Raymond a probablement attendu trop tard pour se soigner. Que cela te serve d'exemple. Suis l'avis de ton médecin et avant de laisser Port-Cros attends ton rétablissement complet. Je suis toujours si inquiète de ta santé, je ne me consolerai pas de ne pouvoir te soigner si tu étais gravement malade. Nous avons failli avoir un désastre hier, au dîner de famille. La bonne avait allumé des chandelles au-dessus d'un centre de fleurs de Noël. Comme nous retardions à descendre, une chandelle, il faut croire, est tombée sur le feuillage et a pris feu. À notre arrivée à table on

pouvait voir une vraie flambée et ça menaçait de s'étendre considérablement. Germaine a eu la présence d'esprit d'emporter une nappe mouillée, ce qui a étouffé le feu. Nous avons un dommage pour une cinquantaine de dollars que nous allons réclamer à l'Assurance. Madeleine a conclu que nous étions treize à table et un vendredi. C'était inévitable. Voilà. Pour la confirmer davantage, Madeleine s'est répandue tout un verre de Quointrau sur une robe neuve. Le docteur Lavoie[3] et son jeune fils étaient avec nous, en visite pour voir Madeleine L., novice chez les missionnaires d'Afrique. Catherine est toujours la même, voltigeant de l'un à l'autre. La vérité, c'est qu'elle n'a pas encore rencontré un parti avantageux. François H. est un élu incomplet qui à mon sens ne saurait rendre une femme heureuse, d'ailleurs Catherine réalise trop ce qu'il est en réalité pour l'aimer vraiment. Les autres ne valent guère mieux. Encore un souci que je mets entre les mains du bon Maître. [Louis] parle toujours des grandes questions de la Russie et verse dans le communisme [...] avec les petites filles en soirée, c'est la vacance, mais il est entendu [...] la vie sérieuse et pas de sorties. La prochaine fois, je te parlerai [...] longuement des enfants. Je veux maller cette lettre, suis déjà en [...] n'empêche que tous ces mois tu étais ma pensée constante et je suis avec toi par la pensée et le cœur. Je t'embrasse avec tout mon amour de

Maman

37

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 1 nov., 1933

Mon cher Alain,

Un siècle que tu es parti, et pourtant le calendrier marque à peine un mois. Je n'ose songer au jour qui te ramènera à nous, il me paraît tellement loin! Pas besoin de te dire que ma pensée te cherche sans cesse. Et quand elle est trop lourde de ton absence,

je vais à l'église. J'en reviens forte de l'espoir que ma prière te protègera et te donnera le bonheur que je désire pour toi.

Tu as dû recevoir les journaux te parlant de la mort de l'Oncle Maurice[2]. Je m'attendais à cette mort, mais je ne savais pas qu'elle laisserait dans mon cœur un vide aussi profond. C'est quand je repasse notre vie, notre jeunesse tissées des mêmes joies et mêmes peines que je sens en mon âme toute la tristesse de l'irrémédiable. Mais la foi est le baume qui adoucit, qui nous laisse entrevoir dans un merveilleux avenir le bonheur de tous ceux qu'on aime.

Mon Alain, comment vont tes projets? J'attends ton *Jolliet*. N'oublie pas de l'envoyer à quelques personnalités avec un bon mot. Rien ne dispose comme cela. Dans ce bas monde, tout marche soit par intérêt ou ce qui est mieux, par le cœur. Il faut donc cultiver, l'un ou l'autre, ou pour mieux dire, il faut s'aider si l'on veut réussir. C'est la loi de notre pauvre humanité. Notre Louis est morose ces jours-ci. L'avenir lui apparaît bien sombre, je crois. Aucun travail en perspective. Simonne en jeu. Le pauvre enfant, je le trouve à plaindre et m'inquiète beaucoup sur son sort. Catherine sort toujours avec les mêmes amis. Elle a connu dernièrement le jeune docteur Gagnon, qu'elle a trouvé très gentil. Mais il sort avec une de ses amies intimes, Mary Bédard. Elle ne veut pas se montrer trop aimable. Sa situation est fort délicate pour le moment. Ce garçon serait-il mieux que le docteur P.? Comme tu me le disais, je ne cesse de répéter à C. que rien ne presse, tant qu'elle n'aura pas mieux, et c'est bien ce qu'elle croit. Antoine Lacourcière[3] est fiancé à une Américaine à ce qu'on m'a dit dernièrement. Je t'écrirai plus longuement prochainement. J'ai un lot de lettres de remerciements pour sympathie à écrire. Je te parlerai de tout et de tous. Écris-moi, tout ce qui te concerne. L'affection [de] ma tendresse saura garder bien discrètement tout ce que tu me diras. Je t'embrasse en te serrant bien fort sur mon cœur

Maman

38

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 3 déc., 1933

Mon cher Alain,

J'ai eu ta bonne lettre du 29 et je reste inquiète en pensant au gros rhume qui te fait tant tousser. Fais-tu attention à tes sous-vêtements, à tenir les pieds bien chauds en ayant des bas de laine? Je te prie d'attacher une grande importance à ces détails, si prosaïques soient-ils, mais tellement essentiels. Ici la vie est à peu près toujours la même. Je ne m'en plains pas, j'éprouve même une grande paix à vivre ma petite vie tranquille et bourgeoise. Je n'étais décidément pas faite pour les grandes envolées. Je m'attendris devant un bon feu de cheminée, je me réjouis à la pensée de me glisser le soir dans les couvertes avec un bon livre pour compagnon. Nos seules sorties sont d'aller chez les enfants, chez oncle Arthur tous les dimanches au soir. Ton papa, lui, rêve d'un petit voyage aux Bermudes pour cet hiver, mais il craint ne pouvoir le réaliser faute d'argent et tant de complications peuvent surgir... Notre Louis a eu une quinzaine fort inquiétante pour nous. Il a paru subir une pénible dépression pour le moins aussi accentuée que celle de la «croisière». Devant cette menace de neurasthénie aiguë, ton papa en est venu à lui proposer de se marier avec Simonne et qu'il lui donnerait un salaire pour vivre. Problème bien compliqué dans la situation actuelle et d'autant plus que nous ne voyons pas le jour où le pauvre enfant pourra gagner sa vie. D'un autre côté ne valait-il pas mieux d'en arriver à une solution favorisant sa santé avant tout? Simonne B. le pousse à une décision je crois, pour la bonne raison qu'elle a un prétendant sérieux, un veuf (Soucy) dans l'armée et avec un emploi du gouvernement en lieu de bien vivre. C'est un très beau garçon paraît-il, mais avec un enfant de 10 ans. Nous avons bien de la peine à son sujet (Louis) et voilà qu'un jour l'idée nous vient de lui suggérer d'apprendre le chant avec Gravel — chansonnettes qu'il pourrait chanter au besoin au

«radio» ou dans les concerts. Il a une très jolie voix mais qui demande beaucoup d'études. Aura-t-il la patience de poursuivre ses études? N'importe, pour le moment, il est encouragé et cet entraînement chasse ses papillons noirs.

La succession Rousseau est sans considération, il est probable qu'on ne pourra rencontrer toutes les obligations. La pauvre tante[2] restera tout juste [avec] de quoi vivre, étant donné que ses enfants lui passent leurs assurances. Elle est venue à Québec dernièrement demander chambre et pension au Couvent de Sillery. Je te parlerai des autres enfants à la prochaine. Je t'embrasse et je t'aime de tout mon cœur de

Maman

Nous attendons de jour en jour ton livre et un mot de toi. Avec ma tendresse.

39

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 14 décembre, 1933

Mon cher Alain,

Je voudrais t'arriver pour Noël afin que tu te sentes plus près de moi, que ma pensée en ce jour t'enveloppe plus particulièrement de toute sa chaude tendresse; elle appellera sûrement sur toi mille bénédictions d'En Haut et le bonheur que mon cœur de maman ne cesse de désirer pour chacun de ses enfants et en particulier pour son cher grand fils à la fois si loin et si près.

Nous avons reçu avec émotion ton livre, ton père t'en écrit les impressions qui sont aussi les miennes. Ton Oncle Arthur en est enthousiasmé et se propose de te faire lui-même ses félicitations. ([Le] libraire) Garneau ne l'a pas encore[2]. Je te tiendrai au courant des appréciations et critiques. Pour commencer, hier au soir à la commission de la radio, Jean Chauvin, journaliste et auteur, donnait une liste des derniers livres parus dont le tien, *Né à Québec*[3]. Il en a fait une brève analyse, commenç[ant] par dire ne rien connaître de

l'Auteur si ce n'est qu'il est né à Québec comme son héros, mais qu'il a demeuré de longues années en Europe. Il est facile de constater que c'est un garçon très cultivé et qu'il a fréquenté les ateliers de Grands Maîtres, tel que Flaubert. D'après ce que j'ai pu comprendre (car j'étais excitée, vois-tu?), il a commencé par dire que cette histoire romancée comme toutes celles de ce genre avait de grandes qualités mais aussi ses défauts, qu'on ne savait pas où le réel commençait, ni où il finissait. Ce n'est pas textuel, tu sais, et je rapporte mal peut-être. Enfin, il a terminé en lisant une des pages du livre et en disant: vous trouverez en ce livre beaucoup de pages de cette force. Et il m'arrive un article de Chassé[4], je te l'envoie, pour les petits défauts que tu lui trouveras, on ne peut s'empêcher de penser qu'il a fait son possible. Tu deviens quelqu'un, mon Alain, et ta maman est fière de son fils. Je te le répète, je te tiendrai au courant de tout. C'est avec crainte, je te l'avoue que je te vois partir pour des pays inconnus. Toutefois, j'ai compris que notre bonne mère du Ciel te guidera puis te ramènera le plus tôt possible au milieu de nous. Tiens-nous bien au courant de tes gestes et faits. Jeudi prochain le 21 nous irons fêter à l'Hôtel Clarenton, les fiançailles de Louis[5]. C'est la tante de Simonne qui nous invite. Ce sera tout à fait intime. L'Oncle curé à Simonne, son frère, sa sœur, sa tante et nous de la maison.

Catherine est plus que jamais incertaine, le docteur Paquin est très assidu. Celui dont je te parlais est le docteur Gagnon, celui qui sortait avec Suzanne Legendre. C. aimerait à sortir avec lui mais la situation est très délicate. Il sort avec une de ses amies, elle ne peut qu'attendre les événements. Elle se lassera de celui-là peut-être tout autant que des autres. Les beaux-frères, y compris le «charmant Pierre» font beaucoup les louanges de ton livre. Je t'embrasse mon cher petit et je te serre fort dans mes bras. N'oublie jamais les 3 Ave, et si tu es dans le danger invoque cette bonne Mère. Je suis sûre qu'elle te protégera. Je t'aime.

Maman

Je t'écrirai souvent, très souvent. Puisses-tu n'avoir pas trop de retard dans ta malle. Je t'embrasse avec tout mon cœur de

Maman

40

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 15 janv., 1934

Mon bien cher Alain,

Je t'écris à la hâte et pour t'apprendre une nouvelle bien triste. J'en suis toute bouleversée. L'Oncle Arthur tombait malade mardi le 9 d'un poing au poumon. Il déclara aussitôt qu'il n'en reviendrait pas. Il fit venir le prêtre, se confessa, communia. Le troisième jour, il demanda l'Extrême-Onction, fit tous ses préparatifs avec le plus grand calme. Il marqua même l'heure de sa mort. Je vais mourir ce soir, répétait-il, et samedi, le 2e jour, à minuit moins quart, il était devant Dieu. C'est bien consolant pour nous, et quelle belle leçon il nous a donnée par une fin aussi héroïque. Il admirait beaucoup dans ton livre la mort de Marquette[2], eh bien, en le voyant mourir si simplement, en même temps si héroïquement, nous avons pensé que Marquette n'avait pas fait une plus belle mort que lui. Il a montré une foi très vive — c'est une consolation pour nous — mais quel vide il laisse. C'est incroyable. C'est au moment où ton père et moi vivions, faisions une vie très intime avec eux, que nous en sommes séparés. Depuis octobre nous nous voyions régulièrement et comme c'était agréable nos rencontres. Ton père, qui s'était pris d'une grande amitié pour l'Oncle Arthur, en est beaucoup affecté. Il t'aimait beaucoup toi aussi, et ton livre l'a émerveillé, avec son autorité, il le lançait et malheur à qui ne savait l'apprécier. Je t'enverrai dans une prochaine les critiques parues. Québec reste sous le silence. Ce qui mettait en furie l'Oncle Arthur. Francœur n'en a pas encore soufflé un mot dans son journal. On dit qu'il est paresseux et que ça viendra à son heure. Je t'envoie pour aujourd'hui les articles sur la mort de l'Oncle[3]. Au plus tard la semaine prochaine, je te parlerai plus longuement de tout. Mon petit comme je voudrais que tu fus[ses] au milieu de nous. Je souffre de te voir si loin, si exposé, j'aimerais t'atteindre, te serrer dans mes bras, te garder, pour t'éviter surtout tout ce qui pourrait

porter atteinte à ton âme. N'oublie pas les 3 Ave. Si tu es malade à l'exemple de l'Oncle Arthur demande un prêtre. Ma seule consolation dans un cas comme cela, c'est l'espoir de nous revoir tous dans la béatitude éternelle. Après le départ de tous, je t'écrirai à tête plus reposée.

Fais envoyer assez de livres chez Garneau. Il en a fait demander un autre cent à Paris, et il paraît qu'à Montréal il n'en ont presque pas eu. C'est un ouvrage qui semble exciter la curiosité d'un grand nombre, même de ceux qui n'aiment pas beaucoup à lire. Monseigneur Roy n'avait pas encore fini de le lire ces jours derniers, comme tu peux voir, on est très curieux, mais je sais qu'il en a parlé devant les séminaristes avec éloge tout en leur faisant remarquer les beautés de certaines phrases[4]. Nous attendons maintenant les appréciations littéraires. On voit décidément que le livre plaît. C'est Montréal qui se signale le plus vite dans ses appréciations, et elles sont excellentes pour le livre. Dans *La Patrie* on disait ces jours derniers, tant on appréciait le livre: «M. Alain Grandbois, s'il n'était encore guère connu dans le monde des lettres, y gagnera du coup une réputation enviable[5].» J'espère mon Alain que ce début appréciable de plus en plus, j'espère, te conduira à une position stable, ce que je désire depuis si longtemps.

Ton papa lit et relit ton livre et il l'apprécie de plus en plus. Il guette tout ce qu'on peut dire. C'est sa préoccupation constante. Moi, je l'ai installé à mon chevet et avant de m'endormir, je relis certains chapitres. Nous en avons fait relier une dizaine[6]. Maintenant parlons un peu de la famille. Raymond se maintient, mais semble plus pauvre que jamais. Gaby est obligée à des miracles d'économie, son petit Michel se développe beaucoup et devient plus intéressant que la plupart des enfants de son âge. Mark et Jeanne ne se ressentent pas de la crise et font bien des projets pour l'avenir. Au printemps, ils prendront un appartement au Château St Louis, ils ont toujours les mêmes amis: Parent, Lucie, Fred Kushner et Mad. Patry, sont souvent au «Winter Club».

Je t'ai dit, n'est-ce pas, que Louis était fiancé le 21 décembre avec Simonne B. C'est une solution qui s'imposait, notre Louis

ne pouvait plus souffrir de compétition. Cette mesure (les fiançailles) les comble de joie tous les deux et ils sont prêts à attendre les bonnes années pour le mariage. Catherine revoit toujours les mêmes amis, voudrait bien en connaître d'autres, mais les partis supérieurs sont presque inespérables, d'après ce que je puis voir. Mais Catherine ne semble pas pressée, elle ne voudrait pour tout au monde se fiancer maintenant. Jean jouit de ses vacances et ce en dormant. Son premier trimestre a été moins bon. Nous allons le tenir plus serré après les Fêtes. J'espère que tu auras la patience de me lire jusqu'au bout. N'y vois que mon cœur qui t'aime et ne pense qu'à toi ces jours-ci. Je t'embrasse et sur mon cœur je te serre de toutes mes forces.

Maman

Si tu devenais malade gravement, cette chose terrible peut arriver, n'oublie pas de demander un prêtre. Ce serait ma seule consolation. Tu aurais du moins un appui, une force.

J'ai hâte d'avoir de tes nouvelles. Comme c'est long sans toi. Il n'y a que la prière qui me console encore et me calme.

Je t'embrasse et je te serre avec toute mon immense tendresse.

Bernadette

41

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 15 mars, 1934

Mon cher Alain,

Les jours passent et m'apportent bien peu de nouvelles de toi, tu ne comprends donc pas, mon petit, que je languis tout doucement, attendant sans cesse quelque chose de toi — une longue lettre quoi, me disant comment tu es, ce que tu fais, ce que tu espères. J'arrive de Montréal où j'ai passé une fin de semaine avec Catherine à l'Hôtel Windsor. J'allais là pour rencontrer mes petites sœurs religieuses à l'occasion de leur retraite annuelle. La

tante Léon-Eugène n'est plus Supérieure à St Jean de Dieu, mais économe à la Maison-Mère, rue Fullum, en attendant paraît-il le rétablissement complet de sa santé. Elles se sont bien informées de toi, se sont réjouies grandement du succès de ton livre et prient de tout leur cœur pour ton plus grand bonheur *spirituel* et temporel. Je suppose que tu n'oublies pas les 3 Ave de chaque jour. C'est promis, n'est-ce pas? À mon voyage, j'ai parlé à Georges[2] qui désirerait bien avoir un *Né à Québec* autographié, ce que tu ne pourrais avant ton retour, lui ai-je dit, mais tu lui ferais bien plaisir de lui adresser une carte, il n'en espère probablement pas, mais je te suggère la chose. Georges est lancé dans le journalisme, je vois souvent ses articles dans *Le Devoir*. Il passe pour une très bonne plume. Jacques le botaniste vient de soutenir une thèse sur les astragales du Québe[3] et a brillamment obtenu le grade de Ph. D. Les Rousseau se distinguent. Je vois de temps à autre ceux d'ici, surtout Louis, il a repris ardeur à l'ouvrage et ne néglige rien pour garder sa clientèle. Bernard et Marguerite sont venus passer la soirée hier avec tante Arthur. Quand tu en auras le temps et le plus tôt possible, écris donc quelques lignes de sympathie à chacun de ces membres de la famille. La tante Arthur sera certainement touchée ainsi que Marguerite et les autres. Il y a déjà deux mois qu'il est parti ce pauvre frère, c'est terrible de penser que nous ne le reverrons plus ici-bas. Enfin, c'est Dieu qui l'a voulu et pour nous mieux faire songer, je suppose, à *tout ce qui demeure*. C'est la foi qui sauve, sans cela que deviendrions-nous? Tante Léon vient de subir une grosse opération: fibrome dans la matrice. Elle est maintenant hors de danger. Louis J. se demande quelquefois s'il est bien fait pour le mariage, il craint une monotonie et n'aime pas les enfants, dit-il, c'est drôle de l'entendre faire ses réflexions. Ce n'est pas impossible qu'il recule un certain jour. Quand il pense à ces choses, il prévoit alors qu'il devra quitter la place pour laisser passer le chagrin de la fiancée. Autant de choses qui lui passent par la tête mais qui n'auront probablement [pas] de résultats. C'est pourquoi il vaut mieux prendre son temps, l'avenir se chargera lui-même d'éclairer les choses. Catherine rêve de voyage, en attendant reçoit à tour de rôle ses

admirateurs en plus de Paul Gagnon, chimiste. Ce n'est pas encore l'idéal à ce qu'elle me dit, mais l'espérance est là. Je ne désespère pas qu'un jour elle trouve le bonheur dans celui qui doit être son mari.

Je t'embrasse, mon petit, et je te serre de toutes mes forces sur mon cœur de

Maman

42

De Henri Grandbois[1]

Québec, le 18 mars 1934

M. Alain Grandbois
En Chine, à quelque part

Mon cher Alain,

C'est à mon tour de t'écrire, et je le fais aujourd'hui, ayant sous les yeux la lettre que tu m'adressais de Saigon, en date du 4 février et reçue ici le 15 mars. Tu vois comme ça voyage vite par correspondance, malgré tous les inconvénients de la route, du temps et des lieux.

Je suis content de t'entendre dire que ta santé est bonne et que tu endures bien les malaises de la grande chaleur; d'ailleurs, tu devais t'attendre à ce léger désagrément, et quand c'est passé on se rappelle avec une certaine satisfaction même ce qui est lourd à porter, à endurer de tous ces obstacles inévitablement semés sur les routes du grand voyageur.

Maman me dit t'avoir écrit hier, c'est te dire que je serai moins intéressant, et pourtant je veux bien tout de même te donner des nouvelles de nous tous, à ma façon qui est différente de celle de maman, tu le sais.

L'hiver que nous venons de traverser est le plus triste et le plus dur que nous ayons eu depuis des années; je l'ai éprouvé personnellement et l'ai dit à mon entourage, bien des fois. Ai-je besoin de

rappeler les deux grands départs — Maurice & Arthur à deux mois et demi d'espace seulement. Ils étaient pour moi, non pas seulement deux beaux-frères unis par ce seul lien parfois assez étranger, mais ils étaient des camarades d'enfance, des amis de toujours, avec en plus ce chaînon de la parenté qui était venu plus tard augmenter cette amitié forte et grandissante à mesure que nous avancions dans la vie. J'ai souvent, dans mes promenades fréquentes et journalières, évoqué leur souvenir avec celui de l'abbé Jos et de tant d'autres qui nous ont laissés, parfois brusquement, parfois à pas ralentis, pour l'autre grand monde, vers lequel nous tendons et qui nous attire même malgré nos propres résistances. Je ne voudrais pas m'arrêter aux détails, nous t'avons envoyé tout ce qui a été dit ou écrit sur ces disparitions, et tu as pu toi-même te rendre compte, bien qu'à l'autre bout du monde, dans quelle haute estime on tenait ces deux hommes.

Je passe. Depuis, la vie a continué son cours amenant naturellement des changements inévitables. La maison de l'oncle riche d'Amérique[2] est déserte, fermée même. Tante Blanche a ses appartements au couvent de Sillery; nous la voyons souvent, elle vient chaque semaine dîner, ou souper et coucher à la maison, et nous lui rendons régulièrement ses visites. La succession n'est pas encore définitivement réglée, mais les enfants lui ont remboursé l'argent qu'elle avait apporté de son père, et elle s'est constitué une petite rente viagère qui lui permet de vivre convenablement et sans aucune tracasserie. Les biens passeront pour payer les dettes, et il restera probablement quelques milliers de dollars, de 5 à 7 à chacun des trois enfants. Nous voyons assez souvent Robert, Alice & Lucienne[3] quand ils viennent rencontrer leur nièce.

Chez Arthur, le changement est d'un tout autre ordre; il n'avait pas de dettes, ce côté reste ce qu'il était. M^de^ Arthur jouit d'une pension alimentaire ou usufruitière d'environ 3 à 3,500 dollars; ce qui, ajouté aux $3,000. qu'elle possède déjà par sa famille, lui permet de continuer la vie non pas *gaie* comme avant, mais sur le même pied et de plus en plus *silencieuse* et *morose*!! Les enfants ont eu chacun $10,000 ou le toucheront à

l'âge de 35 ans, et plus tard à la mort de leur mère, ils partageront soit la rente ou les argents constituant la rente, en part égales. En plus de $62,000 d'assurance-vie, Arthur laisse les maisons et une dizaine de mille dollars. Louis hérite d'une bonne partie de la clientèle, il me dit qu'il est très encouragé, et cela semble être vrai. Il a laissé l'hôpital du S. Sacrement pour s'occuper plus spécialement de l'Hôpital Laval et de sa clientèle privée; s'il veut profiter des circonstances, il n'aura certainement pas de misère à se bien tirer d'affaire.

Paul s'estime chanceux de sa position aux Beaux-Arts, la crise est si affreuse surtout dans la spécialité de la construction[4], que les contrats se comptent très facilement sur les doigts. Et Philippe[5] pontifie à Montmagny, voyage régulièrement toutes les semaines à Québec, avec ou sans affaire, je ne sais pas? Simonne et le bébé sont à la maison et y apportent un peu de soleil; sans eux ce serait l'obscurité complète.

Ici, il n'y a pas de nouveau. Les affaires, on n'en parle plus; je n'en fais pas. J'ai essayé de rencontrer une couple de personnes à qui j'ai espoir de faire un contrat au sujet de ma limite à bois, mais jusqu'ici rien n'a marché. Aussi, il faut dire que c'est tranquille partout; c'est le moment où un changement doit se faire au point de vue économique, social et politique. Que nous réserve l'avenir? Dieu seul peut le dire. Cependant, on constate une amélioration depuis quelques mois; les bonnes compagnies, au cours de 1933, se sont allégées des dettes courantes qui les rivaient aux banques — beaucoup l'ont fait en supprimant intérêts et dividendes — mais enfin, elles sont en meilleure posture pour rencontrer leurs obligations premières — et elles ont ainsi acquis une meilleure valeur en bourse. D'une manière générale, ces compagnies industrielles ont augmenté de 25 à 35%; ce qui est déjà un gros succès. Je parle ici des bonnes compagnies, car les mauvaises et les moyennes ont sombré ou disparaîtront avant longtemps. Les gens sont plus économes, ils cherchent à régler leurs affaires, sollicitent des compositions au lieu de faillites et finissent par s'arranger. Mais l'argent disponible est rare, et je t'assure qu'il faut nous y prendre d'avance pour le faire rentrer en temps. En politique, c'est toujours la même histoire entre «Bleus & Rouges», des paroles, encore des paroles,

l'une vaut l'autre, et les deux ne valent pas grand chose. Le maire élu, l'avocat Grégoire[6] est un économiste en qui nous avons confiance qu'il apportera quelque mesure nouvelle pour sortir la ville du pétrin et des griffes des exploiteurs qui la tenaient bien enchaînée depuis longtemps. Réussira-t-il?

Et voilà! Maintenant nous espérons que le printemps nous viendra bientôt; le soleil a besoin de se faire voir, beau, chaud et fréquent pour fondre les 6 ou 7 pieds de neige qui couvrent la terre du S. Laurent depuis novembre dernier. J'ai hâte aux randonnées [en] auto, je ne suis pas sorti de Québec depuis novembre! Ton livre est toujours apprécié ici. Garneau a reçu le 4me cent la semaine dernière et nous informe que la vente est régulière de un à deux volumes par jour. Saluts & amitiés; écris-nous, nous recevons toujours tes lettres ou cartes avec joie.

Bien à toi,

Ton père

Henri Grandbois

43

De Henri Grandbois[1]

Québec, dimanche le 30 déc. 1934

M. Alain Grandbois
Paris

Mon cher Alain,

Il y a juste un mois que tu nous as laissés, et il me semble que ça fait un siècle! Tant d'événements se sont succédé depuis... Maintenant que le calme est revenu, j'en profite pour venir causer un brin. Quelques jours après ton départ, la question du mariage a été soulevée par Paul & Cat., il s'agissait de décider pour un mariage aux Fêtes ou la remise au printemps. Or, un bon midi Cat. nous annonce qu'elle avait choisi le 27 déc., un

jeudi, surlendemain de Noël. Paul avait obtenu quelques jours de congé en plus de sa vacance ordinaire, et cela lui donnait près de trois semaines libres. Et les choses ont marché rondement, si bien que le 27 est venu, au lendemain d'une tempête de neige, avec un soleil brillant, une forte brise de l'ouest, et un jour vraiment favorable pour une telle cérémonie. L'église avait revêtu un cachet de grande fête; décorations, luminaire, opalines, orgue, musique et chant avec accompagnement de violon, bref ce fut très bien. Le frère de Paul, le R. P. Eustache, professeur au Collège S. Laurent fit la bénédiction nuptiale, pendant qu'au chœur figuraient le père Capucin Albert, le solennel abbé Vachon, l'abbé Laverdière, un confrère de Paul, et l'abbé Maurice Roy et autres.

Paul était accompagné du juge Ferdinand Roy[2], son témoin, et j'assistais Catherine. Le chant fut rendu, en solos et duos, par Mademoiselle Bisson et [le] D^r. Marcel Langlois; un M. St. Hilaire, ami de Paul fit vibrer son violon de son mieux, pendant que l'organiste Chouinard tenait le clavier de son impressionnant instrument. La réception à la maison à la suite de la cérémonie a été gaie, joyeuse et pleine d'entrain; on pouvait compter une soixantaine de personnes, parents & amis, parmi lesquels je cite: les tantes Philippe, Maurice, Yvette & Marguerite Rousseau, Marguerite Grandbois, représentant la famille de l'oncle B., M. & M^de Ferdinand Roy, P. A. Alain, D^r. C. R. Paquin et dame[3], Ulric Drouin, les abbés Vachon, Roy, les pères Eustache & Albert, frères de Paul, tous les nôtres, et les amis de Catherine avec leurs fiancés, les amis de Paul, tous les professeurs à l'école de Chimie et leurs épouses, bref, il y eut beaucoup de monde gai et sympathique. François & Jacques Rousseau & dame, de Montréal, etc.

À cinq heures, maman avait organisé un thé pour les amis qui n'avaient pu assister le matin, et ce fut encore réussi.

Les nouveaux mariés ont laissé la maison vers midi et demi pour prendre le convoi, en route pour Montréal, Kingston où Paul devait arrêter le lendemain pour s'inscrire à un congrès de chimistes du Canada, dont il est le secrétaire, et continuer ensuite vers New York. Tous deux paraissaient les plus heureux du monde...

Catherine, malgré les quelques hésitations qui l'ont impressionnée un peu après les fiançailles, s'est reprise et s'est affermie dans sa décision; elle était beaucoup plus calme la veille et le jour du mariage. Quant à Paul, il ne s'est pas démenti un seul moment, il a conservé son sang-froid et a mené sa petite affaire avec sûreté comme s'il était le plus *vif des hommes*. C'est un type épatant, et de toute part, on nous fait les plus grands éloges de lui. Catherine peut s'estimer chanceuse d'avoir rencontrer un pareil compagnon.

Cet événement, tu peux te l'imaginer, a donné ou plutôt suscité à Louis une envie folle de se marier lui aussi cet hiver... il en parle encore; mais j'espère le convaincre que c'est dans son intérêt d'attendre au printemps, ce sera encore bien assez vite!

Ta maman, Dieu merci, est bien revenue de la crise aiguë dont elle a souffert avant ton départ et après aussi. Maintenant elle n'est plus assaillie par ces idées mauvaises qui lui faisaient tant de mal au cœur, et malgré quelques insomnies, elle dort mieux et digère mieux aussi. J'espère qu'elle sera complètement remise avant bien longtemps maintenant.

Les autres membres de la famille sont tous bien et occupés par les distractions des fêtes présentes, beaucoup plus que nous; pourtant j'ai bien ma part car des mariages, Alain, ça coûte cher! et il faut trouver le moyen de les payer. Aussi j'ai là suffisamment pour m'intéresser, et dès la semaine prochaine, je vais essayer de rencontrer une couple d'entrepreneurs pour leur demander leur avis sur les travaux projetés au logement de Louis. C'est entendu que je ne veux pas dépasser la somme de mille piastres, ne pas même l'atteindre, si c'est possible, car autrement, je pense qu'il vaudrait mieux songer à vendre la propriété.

Des projets de vente de la limite Abitibi, de la maison de S. Casimir, ou de la Laiterie Champlain, dont je t'ai entretenu plusieurs fois lors de ton passage, rien n'a marché... et ici personne ne parle plus d'argent, il n'y en a plus.

J'espère que tu te découvriras un petit coin pour bien travailler durant les prochains 4 ou 5 mois; prépare ton ouvrage

sur la Chine[4], et si tu crois qu'un roman ferait meilleure figure avant ton deuxième ouvrage canadien, eh bien! publies-en un.

Je profite de l'occasion pour te réitérer mes meilleurs souhaits de «Bonne et Heureuse Année», santé et bonheur, et je me fais l'interprète de tous les nôtres, ta maman la première (elle t'écrira ces jours-ci) en te présentant ces souhaits sincères.

Ton père qui t'aime bien

Henri Grandbois

44

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, [25] fév., 1935

Mon cher Alain,

Je reste anxieuse de savoir si tu es complètement remis de ta mauvaise grippe. Il faudra faire bien attention à toi, veiller à ne pas prendre froid en mettant des sous-vêtements chauds. Quand j'ai reçu ton mot, j'étais encore en butte à des obsessions très pénibles. C'est à force de prière et d'abandon à la Divine Providence que j'ai pu prendre le dessus. Je constate que de nos propres forces nous pouvons bien peu pour réagir. Fais comme moi, cher petit, cherche la Consolation là où seulement on peut la trouver. Tu es jeune, en pleine vitalité, tu sauras donc avec un peu de foi et confiance vaincre glorieusement. Sais-tu que je suis heureuse de te savoir à Port-Cros. Il me semble que tu es plus à notre portée et tu trouveras là probablement une vie tout aussi satisfaisante pour te rétablir et ensuite travailler.

Ce changement dans ta vie, dont tu parles, me fait faire bien des suppositions. Mais vraiment, je m'y perds. J'attendrai donc avec patience que tu me racontes toi-même. En attendant je prierai afin que tout arrive pour le meilleur.

Catherine est à la maison avec son mari depuis une huitaine, suivant le conseil du médecin prescrivant un changement d'air. C'est qu'elle est fort secouée par le mal de mère. Malgré mon

grand désir d'être grand-maman, je ne voulais pas prévoir que cela pourrait tomber sur Catherine dont les projets étaient à cent lieux de cette prévision. Cela m'a replongée quelque peu dans mes idées noires. Mais avec la grâce de Dieu, je reprendrai le dessus.

J'ai besoin de l'affection de tous mes enfants, de leur bonheur, je devrais dire, pour vivre heureuse. Mon petit, je pense sans cesse à toi. Comme je voudrais te savoir heureux, en autant qu'on le puisse sur cette terre. Je t'embrasse et te serre bien fort dans mes bras.

Maman

45

De Henri Grandbois[1]

Québec, dimanche le 20 décembre 1936

M. Alain Grandbois
France

Mon cher Alain,

C'est dimanche et je profite d'une heure libre, pendant la grande messe, pour venir faire une petite causerie avec toi. Tu trouveras peut-être que je n'abuse pas de ces causeries, que je les fais rares, très rares même. Que veux-tu, je m'en confesse volontiers, parce que je puis bien l'avouer en toute sincérité, c'est toujours la même petite vie ennuyante qui se déroule un peu tous les jours, et les événements marquants ne le sont réellement que quand on les scrute quelques mois après qu'ils se sont passés. Ainsi depuis ton départ, nous avons eu la session, puis l'abdication du grand chef libéral Taschereau, la nomination de Godbout, les élections du 17 août[2], la rupture de l'Alliance Gouin-Duplessis[3], le grand succès de ce dernier, la formation de son cabinet, la rivalité de Hamel & Grégoire, et c'est Duplessis qui est l'âme, l'homme du jour, fort de son expérience des années passées dans l'opposition, bien au courant de tous les petits & grands moyens qui

faisaient la force de la bande Taschereau, pour les avoir scrutés, dénoncés et combattus pendant le temps qu'il a passé dans l'opposition, c'est lui aujourd'hui qui est le maître devant qui vont se courber et s'aplatir ceux qui n'en voulaient pas avant le scrutin... C'est la politique... Le programme est chargé, lourdement chargé; pour le réaliser dans tous les domaines, il faudra des années, et il faudra probablement aussi la succession de quelques chefs autres que Duplessis. Franchement ce Duplessis a une main de fer, et déjà après trois mois d'accession au pouvoir, on commence à trouver un changement dans l'administration; il veut l'abolition des vingt-cinq commissions établies par le régime ancien, et son remplacement par des officiers directement attachés aux ministères d'où dépendent ces anciennes commissions; enfin, il désire que tout vienne du cabinet composé de 10 ministères, et que ce cabinet en prenne la responsabilité pleine et entière. Ainsi, la commission des liqueurs, les commissions forestières, la commission laitière, la commission d'hygiène seront abolies et recevront leur direction des ministères d'où elles dépendaient. Ce changement nécessitera un grand déplacement d'employés, et c'est ici que surviendront les récriminations, les discussions et tout le patati-patata du patronage. Le patronage est devenu la plaie, une plaie aussi terrible que le chômage, et c'est de ça que Duplessis a et aura le plus à souffrir. Comment en sortira-t-il? L'avenir seul nous l'apprendra.

Les affaires maintenant!... on dirait qu'elles sont un peu meilleures, les élections faites dans le Québec, Ontario et aux États-Unis. Les hommes *d'affaires* espèrent qu'une fois débarrassés de ces élections, nous pourrons enfin profiter de trois ou quatre années à venir pour achever l'épuration et la réorganisation des diverses compagnies qui ont pu traverser la période de la crise et les asseoir sur une base plus stable et plus solide. Actuellement la plupart de ces compagnies ont amélioré leur situation financière, elles sont réorganisées ou en voie de le faire, les conditions sont meilleures chez les cultivateurs qui obtiendront bientôt l'aide et le secours du prêt agricole provincial, les prix obtenus pour nos produits sont plus élevés, etc., mais il reste à régler les dettes énormes des gouvernements, des municipalités, des compagnies, et individus. Évidemment, il y aura nécessité de

recourir au concordat ou abandon d'une partie du capital, avec les intérêts, dans plusieurs cas. Les usines, ces temps-ci, sont aussi fortes en bourse qu'elles l'étaient en 1929, avant la débâcle; le Noranda atteint 74, le nickel 65 et les autres à l'avenant, c'est exagéré, beaucoup trop, surtout à cause de l'instabilité de toutes les puissances de l'Europe et de l'Asie. Que veux-tu, le monde est toujours fou comme de coutume, et pendant qu'il se bat, se tue et se menace, chez nous, ici en Amérique et au Canada, il croit qu'il s'achemine vers la prospérité, cette prospérité dont il a joui après la guerre pendant une dizaine d'années, et dont il a tant souffert depuis 7 ans. Quant à mes propres affaires, il n'y a pas de changement encore... j'espère que le bois reprendra, que je finirai par me débarrasser de la laiterie et qu'un de ces bons matins <manuscrit incomplet>

46

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 8 janvier, 1937.

Mon cher Alain,

Ce n'est pas sans beaucoup penser aux absents que nous avons passé ces Fêtes. L'an dernier vous étiez tous au complet. C'est ainsi que les jours se suivent mais ne se ressemblent pas. Que sera 1937? Nous sera-t-il heureux et doux? Mystère. Du moins, notre cœur, après une prière, peut toujours espérer, n'est-ce pas? Dis-moi as-tu reçu ma lettre d'avant Noël avec les souhaits de bonne et heureuse année. Je voudrais tant savoir un peu ce que tu fais, comment tu es. Je reste toujours anxieuse de toi, fils, donne-moi un peu de nouvelles.

Hier, nous nous sommes réunis pour fêter la majorité de notre Jean, et faire tirer la fève. Le hasard a favorisé notre Jean, devenu le Roi du jour. Madeleine a décroché le titre de Reine. Nous avons offert un petit cadeau à leurs Majestés, très fiers

surtout des avantages de leur titre. Le repas a été gai mais non pas sans nous ramener au souvenir des chers absents. Le dimanche précédent j'avais invité à dîner tous les Rousseau. Louis et Bernard[2] doivent prendre la résolution de renoncer à tout alcool après nos Fêtes. Marguerite, la femme de Paul, subira l'opération d'un ovaire ces jours-ci. Les autres membres de la famille sont très bien. Marguerite D.[3], toujours très jolie, suit en ce moment une classe de gymnastique, danse, etc. dont fait partie Mad., Jeanne, Suz. L. et Mad. Simard[4], etc. Jeanne nous fait parfois de ces représentations qui nous amusent beaucoup. Ce n'est pas encore la souplesse ni la grâce des nymphes. Raymond et Gabrielle n'ont pu venir se joindre à nous pour le jour de l'An. La clientèle se fait plutôt rare. Ton papa leurs envoie régulièrement un chèque tous les mois. J'irai à Montréal vers la fin de ce mois, cherchant à me rendre compte des choses. On dit que c'est très difficile de faire sa vie à Montréal. Si Raymond est bien, il parviendra sûrement à se faire une clientèle pour vivre, si ce n'est à Montréal, ce sera ailleurs. Louis G.[5] attend toujours une situation que Mark pressent pouvoir lui obtenir. Espérons que nous verrons toutes ces améliorations en 1937. Ton papa est bien, toujours philosophe, il envisage les choses avec plus de calme que je puis le faire moi-même. J'envie son caractère. Je t'embrasse avec tout mon cœur de maman. Un mot me fera un immense plaisir.

47

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 3 février, 1937.

Mon cher petit,

Puissent-ils se réaliser tous les bons souhaits qu'avec toute la tendresse de ton cœur tu nous apportes dans ta dernière. Si Dieu veut bien les réaliser ces souhaits, vous serez heureux, car de votre bonheur dépend le nôtre. Je pense à toi beaucoup, et tous

les jours je ne manque pas de prier pour que tes efforts soient couronnés de succès, que tu puisses enfin t'orienter vers un but stable. La vie passe vite. Il faut se hâter de la vivre, surtout de la bien vivre. Je déplore mon impuissance à t'aider davantage. Je me réfugie donc dans la prière, force des faibles, et je supplie le bon Maître de te diriger pour ton plus grand bien non seulement spirituel mais aussi temporel.

Je viens de passer une quinzaine à la chambre pour infection à la gorge. Je me suis demandée durant ces jours qui m'ont paru si longs, si ce n'était pas le commencement d'un mal qui ne pardonne pas. Mais non, le médecin a assuré que ce n'était pas grave, mais la négligence que j'avais apportée à soigner ma gorge nécessitait plus de soins. Je suis maintenant tout à fait mieux. J'irai probablement à Montréal vers la fin du mois. Gaby m'écrit que Raymond se démène beaucoup, et que sous peu, il croyait que ses efforts pour avoir une position seraient couronnés de succès. Louis aura aussi une place d'ici quinze jours d'après Mark. Mais non pas à la bibliothèque comme l'espérait Louis. Ton papa a en vue une société avec Eugène. Ce qui lui permettrait d'exploiter sa limite de l'Abitibi. Ton papa nous dit toujours en riant: «c'est mon année de récupération». Puisse-t-il ne pas se tromper dans ses prédictions! Tous les jours j'ai la visite des enfants et j'étais heureuse de les avoir durant ma réclusion, car tante Arthur ne s'est pas montrée. Sa peur de dame grippe l'a tenue au large, et pourtant ce n'était pas contagieux d'après mon médecin, Dr. Pichette, spécialiste de la gorge. Jean vient de passer ses examens, il n'a pas encore le résultat, mais semble sûr du succès.

J'espère avoir de tes nouvelles avant longtemps. Comptes-tu rester à Port-Cros jusqu'au printemps? À ta pension, y a-t-il quelqu'un qui puisse t'intéresser. Soigne-toi bien, maintenant que tu ne te laisses plus aller. Je t'embrasse avec tout mon cœur de

Maman

48

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 15 mai, 1937.

Mon bien cher petit,

Bientôt ce sera le 25 mai. J'y pense, et quoique tous les jours je forme des vœux pour ton bonheur, plus spécialement et plus ardemment je prierai pour toi le 25. Puisse cette nouvelle année combler tes désirs, orienter ta vie pour ton plus grand bonheur. Nous ne serons pas là ce jour de ton anniversaire, il n'en restera pas moins mémorable à notre cœur toujours sensible à cette date. Les 37 dollars (il ne faut pas rompre la tradition) t'aideront à défrayer le dîner de fête que nous aurions voulu te donner. Es-tu encore à Port-Cros? Et ta santé? Et tes espérances? Laisse-nous donc entrevoir un peu de toi, de tes aspirations. Tout nous intéresse si vivement. Pour ma part, je ne tiens plus à la vie que par la vôtre. Le calme auquel on me soumet me reporte davantage vers mes activités. J'y ai tout le temps de construire une multitude de rêves que la vie, hélas, m'a appris à me défier, mais, c'est si bon de croire que pour ceux qu'on aime l'amour peut faire des miracles.

Le 8 mai nous fêtions l'anniversaire de ton papa. Si l'on en croit la tradition qui veut laisser autant d'années au fêté du jour, qu'il y aura de chandelles restées allumées sur le gâteau, ton papa aurait à vivre encore 19 ans. Je lui avais bien recommandé de ne pas souffler trop fort, et voilà que, malgré cette croyance enfantine, je fus plus satisfaite ainsi.

Jeanne et Mark parlent d'aller en Europe en septembre. Bernard et Marguerite aussi, peut-être Bernard compte sur les profits de la Bourse. Mais en ce moment ils sont à la baisse. Marguerite se demande s'ils pourront malgré tout poursuivre leurs projets[2]. Raymond et Gaby sont rendus et installés à St-Casimir. Raymond finira-t-il par se débrouiller? Il en est rendu à ne pas se gêner de demander de l'argent à ton papa. Mais après de très belles promesses, nous souhaitons qu'il soit sérieux, l'avenir seul pourra nous le dire. Paul et Cat. partent la semaine

prochaine en auto pour Kingston, congrès de la Société royale auquel Paul doit présenter deux travaux et ensuite ils continuent jusqu'à Vancouver toujours en auto, et passent par Chicago, Californie, etc. Ils seront absents cinq semaines. Madeleine s'en tient à la toilette. Elle vient de s'acheter deux beaux renards. Pierre fait les choses royalement, mais Mad. ne se doute pas combien il est dans la dèche. Ton papa n'est pas étranger à tout cela, il cherche à lui aider en signant — où tout cela nous conduira-t-il?

Ton papa se joint à moi ainsi que toute la famille pour te souhaiter bonne fête[3].

49

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 10 juin, 1937.

Mon cher Alain,

J'espère que nos souhaits te sont parvenus en temps. Quoi qu'il en soit, ce jour 25 mai, nous avons prié tout spécialement et plus ardemment pour toi. Es-tu à Paris en ce moment? Je cherche à te suivre et je me perds souvent en conjoncture. Ce que je ne cesse de désirer, c'est ton bonheur, et je finirai par l'obtenir, je n'en doute pas, mais pour cela il faut que tu y mettes toi-même toute ta bonne volonté. Nous avons fini par obtenir un dénouement à la situation de Louis. Celui-ci nage dans la joie depuis. Le travail ne lui pèse pas et son «boss», M. Eugène, en est très satisfait. Son salaire est modeste, mais il espère les profits de fin d'année. Ton papa surveille le tout et cherche à assurer la stabilité de Louis. Ce qui sera facile, si celui-ci continue à y apporter l'application qu'il y montre en ce moment. Ton papa vieillit, sa seule préoccupation c'est votre avenir. Il parle souvent de toi et me dit: «Avec ses talents, il finira bien par se créer une bonne situation.» Gaby nous inquiète davantage. Je t'ai dit que Raymond était rendu à St-Casimir pour y pratiquer. Ton papa,

Louis, Simonne et Madeleine y sont allés dimanche. Ils les ont trouvés confortablement installés, mais Ray paraissait triste et changé. Il aime la place, mais y fera-t-il son affaire? Enfin, c'est un essai et il n'avait pas à choisir. S'il est libéré de son triste défaut[2], il finira bien par faire sa vie, mais voilà nous ne sommes sûrs de rien. Avec le logement nous leur donnons une trentaine de dollars par mois. Nous espérons qu'il puisse faire le reste. Catherine et Paul sont partis depuis trois semaines. Paul vient de nous écrire une longue lettre relatant les divers événements de leur voyage. En ce moment, ils sont à Los Angeles, visitent les villes les plus intéressantes jusqu'à Vancouver. Ils font un magnifique voyage mais pour Cat il y avait une ombre au tableau: laisser son bébé. Heureusement qu'elle comptait sur nous — et tout va bien. Grand-papa, grand-maman jouent un grand rôle dans la vie de ce petit monsieur. Il fait des joies à chaque fois qu'il nous voit. Tous les avant-midi le petit Claude vient jouer avec Jean[3]. Ces «petits» sont comme un rayon de soleil dans notre vie. En les regardant jouer, je revois toute ma jeunesse de jeune maman. Me sera-t-il donné de serrer dans mes bras un petit enfant de toi. Je prie tant pour que ta vie s'organise, ne fut-ce qu'à la bourgeoise. Je suis sûre que tu y trouverais le bonheur.

Jeanne et Madeleine songent aux voyages d'été. Je les vois tous les jours. Cela ajoute une note gaie dans ma vie qui serait peut-être monotone, étant donné le repos auquel on me soumet. Mais je suis heureuse ainsi. Ton papa et moi suivons anxieusement les faits et gestes de vous tous. C'est notre vie et celle qui nous intéresse plus que tout au monde.

Ton papa a eu une grippe inquiétante, tenace, qui a duré plus d'un mois. Le soleil l'a remis et l'auto le distrait. Après le départ de P. et C. avec leur bébé pour l'été nous ferons peut-être un petit voyage d'une quinzaine, ton papa me dit qu'il sent le besoin de changer d'air. Nous nous proposons aussi d'aller passer quelques jours à St-Casimir avec Gaby. Pauvre petite, il ne faut pas trop s'arrêter sur son sort, car il y a-t-il quelque chose de moins sûr que son avenir. La tante Arthur est partie pour l'Île. J'ai perdu ma compagne de tous les soirs. Quelques fois je vois Yvette qui me dit avoir beaucoup de chagrin de n'avoir pas d'enfant. Elle aura fait

son possible, car elle est allée dernièrement encore à l'hôpital à ce sujet. Tous les soirs ils partent et vont souper à leur camp du Lac St-Charles. L'oncle Léon est installé chez l'oncle Lacasse. Il a vendu sa maison, en a retiré quelque argent qui lui aidera à finir ses jours. D'après Louis R. il ne peut faire plus que deux ans. «Les Rousseau, me dirait-il, après soixante ans, ça ne vaut plus rien.» Et dire que je vais dans cette catégorie. Je n'en souffre pas trop on cherche tellement autour de moi à me le faire oublier.

Gaby et Michel viennent de m'arriver pour passer une couple de jours. J'avais demandé au papa qui allait à St-Ubalde aujourd'hui, de tâcher de la ramener. Ce n'est pas qu'une petite fête. Nous allons tâcher de lui faire bien profiter de cette pauvre petite vacance. Je vais te dire à un autre tantôt, écris-moi, cela me fait tellement plaisir. Moi, je ne sais plus m'exprimer, mais par contre je sais plus que jamais aimer et je t'aime de toutes les forces de mon âme.

Maman

50

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 20 octobre, 1937.

Mon cher Alain,

Bernard[2] me dit que tu devais avoir subi une petite opération dans la bouche. J'espère que tout s'est terminé heureusement. Les Québécois sont enthousiasmés de leur voyage. Madeleine nous dira bientôt elle-même tout le plaisir qu'elle en a eu. Ici, c'est tout autre chose. La Bourse fait des siennes et ton papa en subit les conséquences... terriblement. Je crains pour la santé — tellement il est déprimé. La Bourse a subi un «krash» comme ça ne s'est pas vu depuis «29». Ton papa n'a pas assez de valeurs pour répondre à ce qu'on lui oblige à verser, en plus de celles déjà données — soit $35,000 qu'il cherche à emprunter — mais je ne crois pas qu'il réussisse. Si les valeurs ne remontent

pas, ce sera donc la débâcle. Il faut bien se résigner à cette idée. Je ne t'invite pas à venir en ce moment, la maison est trop triste. Mais une chose qui ferait bien plaisir à ton papa, c'est que tu lui apprennes que tu as publié un de tes livres ou ébauches de ton dernier. Il m'en parlait dernièrement, ton avenir l'occupe. Je suis sûre que de te savoir en voie de succès compenserait pour les épreuves subies depuis quelques temps. Les sacrifices s'ajoutent aux sacrifices, mais ce n'est pas perdu. Tout est bien offert pour le plus grand bien de nous tous. Je tâche d'encourager ton papa de mon mieux. Je me trouve une force insoupçonnée et avec la grâce de Dieu, je tiendrai bien jusqu'au bout. Je ne perds pas confiance. Je te tiendrai au courant du pire ou du mieux. À part cela, il n'y a rien de bien marquant ici. Ray et Gaby passent l'hiver à St-Casimir. Mais d'après ce que je puis voir, ils ont d'autre chose en vue pour le printemps, ils n'en parlent pas pour le moment. Nous avons été tellement bouleversés depuis quelque temps que je me demande si je t'ai remercié de tes bons souhaits (par câble) à mon anniversaire. J'en avais le cœur tout de même et toujours extrêmement sensible de savoir que tu penses toujours à ta vieille maman. Je t'embrasse avec une tendresse renforcée par l'épreuve, ce qui veut dire que je t'aime immensément.

Maman

51

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 1 février, 1938

Mon cher Alain,

J'ai reçu ta bonne lettre du 18 et je suis heureuse d'apprendre que tu es en voie de guérison. Ici ça n'a pas été bien pour ton papa. Les inquiétudes qui le rongent depuis l'automne dernier sont pour beaucoup dans son état de santé. Il y a à peu près huit jours on constata qu'il avait des selles noires. Je fis aussitôt demander Louis qui le mit au lit avec régime. Tous ici étaient pour qu'on le fît traiter à l'hôpital, mais ton papa qui se sentait un peu mieux me

dit: «je préfère rester ici», mais le lendemain, il avait une faiblesse. Jeanne était ici et pendant qu'elle mettait des serviettes d'eau froide, je m'accrochai au téléphone pour avoir un médecin. Ce n'est qu'après plusieurs appels qu'on put avoir le docteur Vézina[2]. Celui-ci a souffert de la même maladie que ton papa. Aussi, il est rassurant et nous promet de remettre sur pieds assez vite ton papa. Les traitements aujourd'hui sont beaucoup mieux que sa première maladie. Mais il faut que je te dise qu'après cette alerte nous l'avons transporté à l'Hôtel-Dieu. Étant sûre qu'il serait plus à portée de tout. Louis avec Vézina sont les deux médecins en charge. Je vais le voir tous les jours et il semble heureux d'être loin de tous soucis. Les bonnes religieuses sont édifiées par son esprit chrétien et clament partout qu'elles n'ont jamais vu de meilleur patient. Pendant l'absence de Pierre, Mark a été nommé son procureur (ce que Pierre n'a pas beaucoup aimé, je crois), mais alors c'était urgent, ton papa n'en pouvait plus. C'est pourquoi nous avons demandé Mark qui remplit très bien sa charge d'ailleurs. Et aujourd'hui nous n'avons pas de raison pour la lui enlever, au contraire, il se montre très vigilant dans les affaires de ton papa. Ne crois-tu pas? Dans le plus fort de la maladie, Madeleine a demandé au docteur Vézina si on devait t'avertir par câble. Nullement a-t-il répondu. Nous allons le remettre sur pieds et vite. Comme tu sais, il n'y a pas lieu de s'inquiéter outre mesure. D'ailleurs, je t'écrirai tous les huit jours pour te tenir au courant. En ce moment, je suis très occupée, mais ma santé est bonne. Gabrielle vient de m'arriver. Tous les mois, elle passe une journée avec nous. Je vais tâcher de la faire parler et me dire si vraiment ils pensent faire l'affaire à St Casimir. Je te raconterai cela. À bientôt. Je t'embrasse et je t'aime de tout mon cœur de

Maman

Si tu veux que je t'adresse mes lettres à Dinard, donne-moi ton adresse. Ça ira peut-être plus vite. Tendresses.

52

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 6 février, 1938

Mon bien cher Alain,

Je reçois à l'instant ta bonne lettre qui me réconforte. Merci de tout cœur, et me hâte de te dire que ton papa prend du mieux tous les jours, que nous l'avons fait transporter à l'Hôtel-Dieu samedi dernier où il est suivi attentivement par le docteur Grégoire. Celui-ci le voit deux fois par jour et le soigne avec d'autant plus de connaissance qu'il a souffert du même mal. Louis le voit aussi tous les jours. Rendu à l'hôpital il a eu une seconde faiblesse avec hémorragie. (Je ne l'ai su qu'après tout danger disparu.) C'est alors qu'on dut lui faire une transfusion de sang; c'est ce qui l'a sauvé. Après, on le mit à la glace pour une couple de jours, et en ce moment, après huit jours, il prend quotidiennement deux pintes de lait, du bouillon, fruits cuits, œuf battu, blanc-mange et une pomme de terre au four. Ton papa se sent revivre. Il a abandonné tout souci du dehors. Les affaires ne le préoccupent pas pour le moment et [il] se sent entre les mains de la Providence. Nous avons confiance. Louis J. fait la visite deux fois par jour à l'hôpital tout en parlant un peu des affaires du bois qui sont assez bien, d'ailleurs Louis est là pour faire valoir le côté optimiste. Les autres membres de la famille ne passent pas un jour sans le voir. Il peut maintenant recevoir sans se fatiguer. Les Sœurs lui ont offert pour la convalescence de belles chambres avec tuile. Elles s'imaginent sûrement avoir affaire à un riche client. Dans tous les cas nous voulons qu'il ne revienne à la maison que lorsqu'il sera parfaitement guéri et capable de reprendre sans se fatiguer les petits soucis journaliers.

Je suis heureuse de t'entendre dire que tu te soignes. J'espère que tu es mieux favorisé que nous pour la température sous ton coin de ciel, que tu as du soleil tout plein, du bon air, une nourriture substantielle pour refaire vite tes forces. Nous avons un hiver détestable, tantôt un froid sibérien et le lendemain un temps humide ou pluvieux. Tu as bien fait d'attendre au printemps pour

venir. Je m'imagine que nous aurons alors du soleil et que tous nuages se seront dispersés. De toute façon, ce sera une bien grande joie pour ta vieille maman de serrer son petit dans ses bras. Je relis ta chère lettre si pleine de tendresse attentive et je me trouve la plus heureuse maman d'avoir des enfants si bons pour moi. Votre affection me console de tout, même de mes erreurs involontaires, c'est sûr. Car j'ai toujours voulu faire toutes choses pour le plus grand bonheur de mes enfants. Ce n'est qu'aujourd'hui, regardant en arrière, que je vois les choses telles que souvent j'aurais dû les voir. C'est que peut-être j'ai trop écouté mon cœur sans y mettre le grain de raison qui équilibre. Mais à quoi bon s'attarder sur un passé qu'on ne peut ressaisir. Il me reste bien des choses à te dire et tante Lucille m'arrive pour toute la journée. La semaine prochaine je parlerai un peu de tout. Je t'embrasse avec toute ma tendresse de maman.

53

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 17 février, 1938

Mon cher Alain,

Ton papa a subi l'examen des Rayons X. Ils démontrent que c'est un ulcère d'estomac qui a provoqué les hémorragies. Il y aura trois semaines samedi, le 20, que notre malade est à l'hôpital. Il s'est levé pour la première fois hier et nous donnait des démonstrations de sa force en marchant de long en large dans sa chambre. Le docteur Vézina, avec nous en ce moment, nous dit qu'il lui permettrait de revenir à la maison samedi le 20[2]. Il lui faudra encore se traiter longtemps pour reprendre les globules rouges qui lui manquent. Il n'en a que 2 millions quand il lui en faut près de cinq millions. Le médecin me dit qu'on remonte vite ces malades avec les traitements d'aujourd'hui. C'est encourageant surtout avec un moral comme le sien. Il

s'abandonne à la Providence et ne voit dans les événements que le doigt de Dieu. Plus d'une fois, j'ai envié son équilibre.

Je rencontre les enfants à l'hôpital, ainsi que les gendres. Pierre s'occupe toujours de l'affaire Moulder. Il vient de partir avec lui (pour Toronto je crois) pour quatre jours. Mad. qui vient prendre ses repas ici nous donne peu de détails. Depuis que nous avons pris Mark pour nos affaires, il est plus réticent, mais toujours aimable. Je constate tous les jours le bonheur d'avoir en vous tous de si bons enfants, mais souvent la tendresse exagère les maux de ceux qu'on aime (je n'en suis pas moins touchée) et tu vas voir. Ne me sentant pas bien l'autre jour, Jean me dit: «Écoutez, maman, vous allez prendre un médecin qui vous suivra plus régulièrement, soit le docteur Richard Lessard, spécialiste du cœur.» C'est bien, c'est bien, on y verra, et il y a des jours qu'il (J.) me parle dans ce sens. Louis est très bon pour moi mais mon état actuel qui n'est pas grave, l'intéresse moins peut-être. Il n'a qu'à me répéter, suivez bien votre régime et ne vous fatiguez pas. Donc, ce soir, je me suis mise au lit aussitôt après le souper et à peine étais-je installée que j'entends sonner à la porte. Jean vient à moi et me dit: «J'ai fait venir le docteur Lessard.» Je suis restée saisie et la visite s'en [est] ressentie. Je ne puis m'empêcher de dire au médecin que je ne savais rien et que je ne pouvais faire cela à Louis. Pas besoin de te dire que j'ai bredouillé, d'autant plus que j'étais sur le qui-vive. Tante Arthur devait venir ce soir-là et pour mal faire Louis pouvait bien nous arriver tout de même. Lessard prit ma pression et m'ausculta. À part ma pression qui était un peu haute, il n'y avait rien d'alarmant. Je lui parlai de mon électrocardiogramme, ce qui lui fit me dire qu'il serait mieux de passer cet examen mais pas avant d'en avoir parlé à Louis. Je lui avais montré la constatation de «Baril» sur une feuille. Il a paru surpris de son travail et vraiment je crois qu'il est mieux outillé que Lessard et ce n'eût été toutes ces avances, j'aurais préféré aller à Montréal pour cet examen. Madeleine Roy (femme de Lessard) a dit à Catherine que Richard, de sa vie, n'avait été dans une situation aussi embarrassante, et tout cela pour avoir exagéré mon état. Si je ne puis me mettre au-dessus de certaines tristesses qui s'emparent de moi à certains moments, on croit à une aggrava-

tion de ma maladie. Mais pour moi les médecins n'y peuvent rien. Mais là, rien d'alarmant encore et le temps fait son œuvre. Tu me comprends, mon petit, c'est mon moral qui se remet difficilement des perturbations qu'il a subies, car si je considère toutes choses, tout va pour le mieux. Gaby espère en l'avenir et se trouve heureuse avec son Raymond. Cat. fait un très bon ménage et son enfant fait son adoration. Où donc est le mal? Puis-je mieux m'expliquer qu'en disant: «J'ai voulu rêver ma vie et c'était une grave erreur. Le réveil a fait toucher des points réalistes que mon imprévoyante sentimentalité n'a pas su voir à temps.» Si je ne me reprochais rien, je serais la plus heureuse des mères, car vous avez tout fait pour me donner du bonheur. Je me relis et je regrette de m'être laissée aller à te dire certaines impressions. Je suis dans une de ces heures sombres, mais demain rien n'y paraîtra plus, avec la grâce de Dieu. Je prie beaucoup pour votre bonheur à tous, plus particulièrement pour toi, mon petit que je voudrais si heureux. J'offre mes souffrances à Dieu pour cela, si à ce prix je vous obtenais le bonheur, j'en remercierai la Providence à deux genoux. Soigne-toi bien. N'oublie pas l'Ave promis, et je te serre bien fort dans mes bras.

Maman

Jean a passé ses examens avec succès. En anatomie il est arrivé premier. Malheureusement en bactériologie il a fait une grosse erreur, qu'il aurait pu corriger s'il s'était relu, car il savait très bien la matière, cela lui a fait perdre plusieurs points. Dans l'ensemble il a 86 sur 100.

Je ne puis lire beaucoup maintenant car le soir il faut me coucher à bonne heure. Merci, mon petit. J'ai suffisamment ici pour m'entretenir. Je t'aime avec tout mon cœur.

Maman

54

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 21 décembre, 1938

Mon bien cher Alain,

Un mot de toi m'a aussitôt donné du bonheur. J'en aurai davantage quand tu m'écriras plus longuement. Je ne veux cependant pas attendre plus longtemps pour venir te faire mes vœux de bonne et heureuse année. Malgré toute la force que nous donnons à nos souhaits, ils ne se réalisent pas aussi vite que nous le voulons. Il faut les imprégner d'une prière constante, et attendre. L'attente est longue parfois, mais l'espérance n'est-elle pas là pour nous soutenir? Comme j'ai hâte que le bonheur que je souhaite pour toi se réalise!!! Tout s'arrangera avec le secours de Dieu, j'en ai la ferme conviction.

J'ai un cadeau à te demander moi aussi. C'est que tu me renouvelles ta promesse de dire tous les jours un Ave. La Ste-Vierge n'abandonne jamais ceux qui l'invoquent. C'est promis, n'est-ce pas? Ainsi je serai plus tranquille sachant que tu as près de toi une puissante protectrice. Les Fêtes s'annoncent ici plutôt monotones. La grippe est entrée dans la maison, les «bonnes» en sont affectées, ce qui dérange passablement le service. Moi, je garde la chambre depuis dix jours pour faire baisser ma «tension». Je suis tout à fait bien maintenant sans avoir le droit de sortir encore pour quelques jours. Les Paquin viendront pour une couple de jours au 1er de l'An. Gaby est venue faire des achats samedi dernier; paraît tout à fait encouragée et espère que Raymond décrochera une bonne place à salaire fixe. La difficulté est qu'il faut faire signer cinq médecins sur un questionnaire demandant si le proposé prend des narcotiques. Louis R. à qui j'ai parlé de la chose, m'a dit qu'il signerait car il a rencontré Raymond et l'a trouvé bien. Il m'a dit qu'il fallait donner une chance à un homme. Je te donnerai plus de nouvelles dans ma prochaine car Henri veut maller cette lettre aujourd'hui et il m'attend. Nous incluons notre petit cadeau du Jour de l'An, il est fait du plus tendre de notre cœur et ton papa se joint à moi pour

t'exprimer avec notre amour nos souhaits les meilleurs. Je te serre dans mes bras de toute la force de ma tendresse,

Maman

Nous attendons fermement le dénouement de nos affaires. Ton papa a repris un peu confiance, mais il faut attendre encore quelques mois.

55

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 4 mars, 1942.

Mon cher Alain,

Je t'apporte mes meilleurs souhaits de Pâques, ainsi que ceux de toute la famille. J'ai bien pensé à toi, tout particulièrement ces jours derniers où j'ai prié de toute mon âme. Puisses-tu ressusciter avec le Christ dans la joie, tant spirituelle que temporelle! C'est le meilleur souhait que je puisse te faire. J'ai reçu ton mot. D'après ce que je comprends, il n'y a rien de changé dans ta situation. As-tu eu quelques nouvelles de Bruchési ou Garneau[2]? J'espère que le soleil te guérira tes rhumatismes. Tu verras probablement à Montréal Jeanne ou Mark ces jours-ci, car je ne t'attends pas, si j'en juge par ce que tu m'as dit avant ton départ, et je n'insiste pas non plus, puisque je serai sans «bonne» jusqu'à lundi soir. Anne-Marie prend un petit congé. Cath. nous invite pour dîner à Pâques, mais comme il y aura Louis en plus, je n'abuserai pas plus qu'il faut. J'essaierai mes forces au cas où on soit obligé un jour de se passer de serviteur. Et toi, mon petit, je crains que tu ne te négliges pas trop quand il s'agit de tes repas. Je voudrais bien que tu me dises si au moins tu t'approvisionnes de lait pour le matin, et si ton dîner et souper sont réguliers. Ta santé, mon cher petit, en dépend. Je souhaiterais vraiment pour toi une chambre dans un appartement où tu pourrais prendre tes repas à bonne condition. Ça doit se trouver pourtant une accommodation de ce

genre. Rien de nouveau ici. Louis attend encore sa situation. Ça n'arrive pas aussi vite qu'on nous le laissait croire. Jean est définitivement fixé pour la dermatologie. S'il n'est pas appelé[3] dans l'année, il entrera en juillet pour ses nouvelles fonctions. Plusieurs de ses amis ont été appelés, ça lui donne le désir de se présenter de nouveau. Je lui conseille d'attendre les événements. Il a fait son devoir puisqu'il s'était engagé volontaire, tandis que les autres, ses amis, n'y vont qu'obligatoirement. D'ailleurs sa santé n'est pas encore très forte — une grosse grippe l'a abattu. Louis ne parle plus d'entrer dans l'armée depuis que son régiment est mobilisé; si on l'appelle il faudra qu'il se qualifie; cela paraît lui moins sourire. J'espère qu'il trouvera sa voie. C'est si triste de le voir ainsi désœuvré. Jeanne ne manquera pas de te donner les nouvelles de la famille. Tous se joignent à moi pour te souhaiter une Pâques fleurie. Je te redis toute ma tendresse tout en te serrant bien fort dans mes bras.

Ta Maman qui t'aime bien fort.

56

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

15 juillet, 1942.

Mon cher Alain,

Ton papa rentrera à l'hôpital vendredi. Il a vu le Dr Vézina qui lui assure que d'après son expérience, il faut en venir à une opération quels que soient, au préalable, les traitements. Les nouveaux cas qu'il a eus ont très bien réussi et les patients sont très satisfaits. Au bout de quinze jours, il pensera revenir à la maison et bien soulagé, lui répète-t-il. J'ai confiance avec le secours d'En Haut que tout ira bien. Et toi, comment t'es-tu arrangé avec le ministre P[2]? Marguerite est venue me faire visite ce matin. Cela m'a fait plaisir et d'autant plus qu'elle m'a donné de tes nouvelles. Par la même tu recevras tes pantalons. Je n'ai pas trouvé deux gris.

Jean commençait ce matin son hôpital. J'espère qu'il aimera cela. Avec toute ma tendresse de

Maman

57

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 13 oct., 1942.

Mon cher Alain,

J'attendais toujours ta lettre annoncée avant d'écrire. Le retour de nos voyageurs, Mad. et Jean m'apprennent que tu as eu une grosse grippe, que tu n'étais pas encore parfaitement rétabli. Ce n'est pas pour me rassurer. Je t'en prie fais attention à toi. Je n'aimerai jamais ce régime d'hôtel qui t'oblige à prendre tes repas en dehors, repas bien irréguliers. Un jour viendra-t-il enfin où tu m'apprendras que tu es stabilisé? Mad. m'a dit ne t'avoir pas vu comme elle avait voulu, tu étais si malade. Je m'étais mise en tête que tu profiterais peut-être de leur visite pour venir faire une petite visite à Québec. Ton papa vieillit, ses affaires le tracassent plus que jamais, l'avenir est si problématique qu'il n'y a pas lieu d'espérer beaucoup. Dr Rochette doit avoir une entrevue avec P. avant d'en venir à d'autres décisions capitales. Il serait facile pourtant de s'entendre avec de la bonne volonté, car en toute justice, c'est notre bien qu'on nous dispute. Déchire cette lettre aussitôt lue — ainsi que les autres mots compromettants, il ne faut pas mettre le feu aux poudres sans absolue nécessité, et je ne désespère pas que Dieu nous aidera à résoudre notre difficile problème. Louis est toujours sombre mais persévère quand même. Simonne cherche en ce moment un logement, c'est aussi difficile à trouver que l'or. Elle doit laisser celui actuel le 1er nov. et elle n'a rien en vue. Mad. vient dîner tous les midis et Jeanne fait sa visite tous les jours. Cath. traîne les ailes, garde le lit certains jours. C'est vraiment méritoire que d'avoir un enfant en pareilles conditions. Sitôt que tu seras tout à fait bien, écris-moi un mot. N'oublie pas que

mon bonheur est le vôtre. Je t'aime et je t'embrasse de tout mon cœur de

Maman

58

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 27 août, 1943.

Mon cher Alain,

Les jours qui ont suivi ton départ, j'ai attendu des nouvelles au sujet de tes démarches auprès du sous-ministre. Je sais que tu n'as pu le voir, c'est peut-être bien ainsi, en septembre tu pourras sans doute t'arranger avec le ministre et, en mettant les choses au point, il finira par passer outre les mises en garde de B[2]. En attendant repose-toi bien, fais des réserves de force. Pars-tu à St Canut le mois de septembre? Tandis que j'y pense, c'est le temps de te procurer un «carnet» de rationnement. Il doit y avoir un bureau à St Canut, ces jours-ci on distribue les nouveaux livrets. Mad. est revenue de son voyage tout à fait satisfaite. Elle t'en parlera probablement quand tu viendras. Elle doit reprendre ses activités de la Croix-Rouge ces jours prochains. Elle est revenue plus forte et bien grillée. Gabrielle m'écrit qu'elle viendra à Québec avec Ray et Michel le 6 août. Fête du travail. Ils doivent y passer une huitaine. Depuis ton départ Paul a eu une grippe assez inquiétante mais selon son habitude, il refuse de se faire soigner. Jean l'a ausculté toutefois et il trouve qu'il ferait bien de faire prendre une radiographie. Depuis que Paul est sur pied, il ne songe plus qu'à travailler. Il est à craindre qu'un jour il tombe pour y rester, mais tout de même il semble assez bien ces jours-ci. Tu as vu par la une des journaux que Jean a eu sa Bourse. Nous en sommes tous heureux. S'il avait fallu qu'il empruntât cet argent, c'eût été une grosse charge pour lui, car il était bien décidé d'aller aux É.-U. envers et contre tout. Ton papa est mieux de ses yeux. Il y a eu rupture d'une couple de petits vaisseaux et le sang a couvert

un œil surtout, mais le spécialiste a dit qu'il n'y avait rien de dangereux. Écris-moi un mot quand tu pourras. Je t'embrasse avec tout mon cœur de

Maman

59

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 23 mai, 1944.

Mon cher Alain,

Comme nous n'aurons pas le plaisir de t'avoir avec nous le 25 mai, je t'apporte nos meilleurs souhaits de Fête. Ton papa et moi évoquions hier au soir les beaux jours du passé. Il nous a plu tout particulièrement de revivre la joie de ta naissance. Que de rêves avons-nous fait sur ta petite tête chérie. Depuis tu as grandi, tu es devenu un homme, et la tendresse que nous portions au tout petit a grandi avec les années. Tes peines et tes joies ont été nôtres, tes espoirs, notre vie. Jeudi 25 mai, nous irons ton papa et moi communier à l'occasion de ton anniversaire. Nous parlerons de toi au bon Maître avec tout notre cœur qui t'aime. Qui mieux que Lui pourra combler nos désirs!

Je n'oublie pas que ton cadeau sera *des lunettes*, les as-tu achetées? Tu seras assez bon de me dire combien tu les as payées. En attendant, j'inclus un petit «billet» qui te permettra de faire un bon petit dîner le 25. En pensée nous serons avec toi.

Nous avons reçu ton beau livre de poèmes[2]. Merci de tout cœur. Je t'assure, et tu le sais d'ailleurs toi-même, que je n'assimile qu'imparfaitement la poésie, mais je sais toutefois que ce qui m'échappe d'autres le saisissent pour en faire leurs délices. N'empêche que j'ai lu et relu tes poèmes avec beaucoup de goût, mettant en branle une imagination enlisée, hélas, dans la prose, mais qui tout à coup se sent renaître au contact de son cher poète. Je me suis laissé dire que les véritables images ne sont pas celles que nous voyons. Ce sont celles des poètes qui les

empruntent à la réalité, mais qui les transforment, selon la magie qui est leur secret, pour en faire une réalité de l'esprit supérieure à celle du monde sensible. Et voilà donc que convaincue, je me suis laissée glisser sur les rivages magiques et avec Muses, je répète. C'est MERVEILLEUX! Madeleine qui a lu quelques-uns de tes poèmes est enthousiasmée. Elle se réserve de les lire tous, puis de les relire. C'est une adepte celle-là, et non une convertie comme moi. Ton papa vient de recevoir ta lettre et te remercie. Je vois que tu as vu Albert Georges. Je suis heureuse que la glace soit rompue. C'est toujours mieux ainsi. J'espère que le dentiste saura enrayer tes maux de dents. C'est si souffrant. Nous attendons Gaby la semaine prochaine, et dans l'autre ce sera toi. Nous sommes des parents privilégiés de pouvoir voir ainsi nos enfants. À un autre tantôt. Je veux maller cette lettre pour que tu la reçoives à temps. Je te serre bien fort dans mes bras de tout l'infini de ma tendresse de

Maman

Ton papa doit lire tes poèmes cet après-midi dans le parc devant la belle nature. Sans aucun doute il [en] jouira pleinement. J'attends des nouvelles de Jean. Bientôt, il sera au milieu de nous. Probablement tu le rencontreras à la prochaine visite. Tu salueras Marg. pour moi. Je serais heureuse qu'elle puisse représenter la famille en dînant avec toi le 25 mai. Bonne Fête.

60

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 27 mai, 1944.

Mon cher Alain,

Je viens de recevoir une lettre de Jean. Il aimerait bien te rencontrer à Montréal et me prie de te donner la date de son arrivée. Il sera à Montréal jeudi soir (8 hres p.m.) le 1er juin. Il y restera jusqu'au samedi. Je lui ai donné ton adresse et le numéro de ton téléphone.

J'ai bien pensé à toi le 25 mai. J'ai commencé ma journée par la messe et la communion à ton intention. J'espère que tu as bien reçu ma lettre du 23 mai? Un moment donné j'ai été inquiète, me demandant si j'avais bien adressé ma lettre. Je suis si distraite. Mais de penser que tu n'aurais pas un mot de moi pareil jour me bouleversait. Qui plus que ta maman a pensé à toi le 25 mai?

As-tu fini tes séances chez le dentiste? Comment est ta santé? À ta prochaine visite, tu pourrais me dire, n'est-ce pas, combien t'ont coûté tes lunettes (afin que je remplisse mon obligation), je compte bien que tu ne négliges pas ce point de ta santé.

Ton papa vient de m'apporter *Le Jour* où il est question des *Îles de la nuit*. Nous avons été heureux de lire cette critique de Pierre Gélinas[2] qui te fait honneur. Comme c'est à peu près le seul journal de Montréal qui se vend à Québec, tu voudrais bien, si on fait des critiques soit dans les journaux, d'Ottawa ou autres, nous acheter ces journaux. J'ai dans un livre spécial toutes les critiques de ton *Né à Québec* et *Marco Polo*[3]. J'aimerais de même avoir ces dernières.

Ces jours derniers nous recevions une invitation de la part des Rousseau (Lacasse) pour assister à la première grande messe de Thomas, qui se chantera à Berthier en-bas à leur résidence d'été. Comme nous ne pourrons pas y assister nous trouverons peut-être un de nos enfants pour nous représenter. Il y a tout le temps d'y penser, ce n'est que pour le 2 juillet. Ça ne te tenterait-il pas d'y aller à notre place? Ce sera l'occasion de voir la famille au complet sans compter les amis. Il paraît qu'on veut faire une grande fête. Nous en reparlerons. Écris-moi un mot. Rien d'extraordinaire ici. Tout est tranquille. Notre cause est inscrite, paraît-il, pour être plaidée. Mais Mark croit, vu les retards continus, [qu'elle] ne sera jugée qu'en septembre, il est probable.

Avec toute ma tendresse, je t'embrasse.

Maman

61

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 26 juin, 1944.

Mon cher Alain,

Je t'ai trouvé l'air si fatigué lors de ton passage à Québec, que je suis restée inquiète. J'ai bien hâte que tu sois installé à la campagne. Là seulement tu pourras te remettre tout à fait. Des repas réguliers, un certain règlement dans ta vie, peu d'occasions d'alcool, car il faut bien se rendre à l'évidence, ta santé ne te permet plus ces légitimes satisfactions. Pour la conserver (ta santé) il te faut faire quelques petits sacrifices, n'est-ce pas? Tu es appelé à faire de belles et bonnes choses. Il faut donc te garder en forme. Je compte beaucoup sur ton séjour à la campagne. Quand pars-tu? Avant ton départ, pourras-tu m'envoyer les deux livres dont il a été question? (*Vieille fille* et *Réponse* par Simone R.[2]).

Samedi, on a demandé chez Garneau le *Canada français*[3]. On ne l'avait pas encore reçu. Jean doit aller le redemander aujourd'hui. Je te l'enverrai sitôt en mains.

Jean a sa Bourse pour l'an prochain, mais de nouveaux règlements l'obligent à demander un permis du Ministère du travail à Ottawa. On a tant besoin de médecins que Jean redoute un peu ces dernières décisions. Jean ne semble pas goûter son séjour à Québec comme l'été dernier. Ses amis sont tous absents et Pauline n'a plus ses faveurs. Comme toujours, il allait à la dernière minute pour inviter une jeune fille à sortir avec lui. Aussi est-il refusé assez souvent. Il se propose d'aller passer une fin de semaine au camp de Mark. Je t'écris au milieu du brouhaha des enfants. Ils sont une demi-douzaine dans la cour et tapagent à qui mieux mieux. Je m'amuse à les voir agir mais je m'aperçois qu'ils me donnent un peu trop de distractions. Je perds de la suite dans les idées. À un autre tantôt donc. Écris-moi ta nouvelle adresse et dis-moi comment tu es. Je t'aime de tout mon cœur de

Maman

62

De Bernadette Rousseau-Grandbois[1]

Québec, 19 juillet, 1944.

Mon cher Alain,

Je t'avoue que j'ai été un peu désappointée de ta décision de revenir en ville, je comptais tellement sur un séjour à la campagne pour te remettre en forme. Je crois avec toi que tu seras plus tranquille dans ta chambre en ville, mais il reste les repas que tu prendras un peu à la diable et irrégulièrement, c'est ce qui me chiffonne passablement. Je te souhaite un été sans trop grande chaleur, comme ces jours-ci. La température est merveilleuse, ni chaud, ni froid, un ciel sans nuage, tout ce qu'il faut pour agréablement influencer le moral.

Jeanne et Mark reçoivent cette semaine M. et M^me^ Lopez de Porto-Rico et un M^r.^ Doyle. Ils attendant aussi Grace Moore avec son mari. Mark, malgré les sollicitations pressantes de Duplessis, a refusé de se présenter, mais on croit que Ross se présentera[2]. Ce n'est pas encore officiel. Jeanne parlera à la «radio» en faveur de l'Union Nationale. On l'a même demandée pour parler au palais Montcalm, ce qu'elle a refusé net. Elle ne se sent aucune assurance pour parler en public. Mad. doit t'écrire un mot pour te remercier de l'envoi de son manuscrit[3]. Elle te dira probablement qu'elle se propose de partir pour sa villégiature à Métis au commencement d'août. Jean prendra aussi quelques jours de vacances en août. Louis a congé en ce moment. Hier soir, il soupait avec nous, il était d'une humeur extravagamment joyeuse. Simonne et Claude doivent l'accompagner à la plage de l'Île d'Orléans demain. La vie est belle, répète-t-il. Simonne l'apprécie beaucoup maintenant, elle disait à Cath. combien elle le trouvait fin son Louis. N'est-ce pas que c'est un couple bien assorti? Cath. ne passe pas un été à son goût. Ces jours derniers, on lui conseillait de prendre une «délinquante» comme «bonne» sous caution — honnête, paraît-il, mais d'humeur vagabonde. Elle a fait trois jours et s'est enfuie. Cath. ne l'a pas trop regrettée, elle avait si peu confiance en elle. Elle

devra donc se mettre à la besogne sans espérer avoir de l'aide. D'ici à quelque temps, rien à faire. As-tu reçu ma lettre à Belœil? Ton papa est fort occupé à écouter les discours politiques à la radio. Il me semble que les cartes se mêlent. Que sortira-t-il de tout cela? Pour nous, rien de mieux à faire que d'attendre en silence le dénouement. M^me^ Paquin venue ici hier, est sûre que Godbout arrivera au pouvoir, mais d'autres ne sont pas moins sûrs que Duplessis ou le «Bloc» arriveront au pouvoir. Pour ma part je ne me sens pas d'intuition. Je suis aussi mêlée que les esprits actuels. Au revoir, j'ai hâte de te voir et je prie de toutes mes forces pour que tu trouves enfin le bonheur que désire pour toi une maman qui t'aime infiniment.

Bernadette

63

De Henri Grandbois[1]

Québec, jeudi midi le 28 sept. 1944

Mon cher Alain,

Merci pour ta bonne lettre de mercredi reçue ce matin. Elle me donne le réconfort, comme le faisaient toutes celles que nous adressait «la chère petite maman» quand elle nous écrivait avec tout son grand cœur et sa délicatesse doucereuse d'épouse et de mère bien-aimée. T'entendre me dire ce qu'elle t'a rappelé dans sa belle journée lucide du mercredi le 6 septembre, me fait du bien et me fortifie dans ces jours douloureux qui suivent la séparation[2]... Oh! ne crois pas que je suis seul... de cœur comme d'esprit, nous nous entretenons continuellement et à tous les instants du jour, même pendant mon travail, mes prières surtout, voire quand je fais mes marches à travers les rues du Vieux-Québec qu'elle aimait tant... Conservons-lui donc notre tendresse, nos douceurs et efforçons-nous de nous aider à suivre la voie droite qu'elle nous a si bien marquée, par son exemple, sa grande foi et son esprit si fin et si pondéré.

Pour ce qui me concerne, ne prends pas d'inquiétude, je saurai me soigner, et me faire une petite vie aussi douce et raisonnable que possible. Fais de même, et la petite Maman sera contente. Surtout, prends quelques nuits de repos, de sommeil, car tu étais bien énervé quand tu nous as laissés vendredi.

Je suis content de la bonne réception que Madeleine a eue de tes amis, Parizeau, Pellan & autres, lors de son passage; et aussi pour le succès de son nouveau livre, c.-a.-d. des arrangements préliminaires, — et toujours ennuyeux, c'est entendu — concernant l'édition de ce premier ouvrage[3]. Tu as bien fait de faire les remarques que tu as cru devoir lui donner dans ces circonstances un peu extraordinaires pour elle. Je sais que tu es *sage* et avec ton expérience, tout bon conseil a sa raison d'être. C'est ton droit d'aînesse d'en agir ainsi, et au besoin fais-le.

Jugement a été rendu mardi, au cours de la journée, pour plein montant du billet avec les frais. C'est Jean qui m'a appris la nouvelle au téléphone à 6 hres mardi. Voilà un premier bon point de gagné... Attendons maintenant le règlement...

J'espère que Jean va pouvoir se refaire un peu de force, avant de partir pour N. Y., il aurait dû prendre au moins une semaine de congé... mais il ne le pouvait...

Madeleine fait bien de prolonger son séjour à Montréal, elle va s'éviter le froid de la maison... le chauffage commence aujourd'hui et a été retardé à cause de l'absence de M^de^ Morris qui n'est pas encore arrivée. Louis vient me voir tous les jours ou à peu près... il est toujours optimiste. Gabrielle m'a aussi écrit lundi, Raymond projette d'aller résider à Frampton, à 9 milles de S. Malachie, paroisse de 1800 âmes et où le médecin résident doit laisser pour Montréal, ces jours-ci.

Voilà en peu de mots, le va-et-vient de la maisonnée ces temps-ci. Mon «clou» diminue graduellement.

Saluts & amitiés à Mad., Jean & autres.

Ton père

Henri

Dans tes troubles, tes difficultés, demande toujours conseil à «Maman», elle se tient là pour nous protéger et assurer notre bonheur...

Écris-moi souvent, je te répondrai. J'inclus un chèque de cent pour aujourd'hui et la balance plus tard.

H. G.

J'ai lu la belle lettre que Simone[4] t'a adressée, je la relirai encore et la conserverai pour te la remettre à ton prochain voyage. Au revoir.

Dad.

64

De Henri Grandbois[1]

Québec mardi matin 10 oct. 1944

Mon cher Alain,

Un mot seulement ce matin; nos lettres se sont croisées hier et je n'ai rien à ajouter sur le terrain des nouvelles.

Seulement je veux te dire ceci: ne sois pas triste, et fuis la solitude, si la bonne petite maman te voyait, elle en aurait du chagrin... et il ne le faut pas. Sois gai plutôt, vis de son souvenir, de sa présence si douce, si bienfaisante, elle saura bien t'apporter comme à nous d'ailleurs, le courage, la force et les moyens de passer l'épreuve et de la surmonter. Il est certain que sa puissance d'influence heureuse s'est augmentée du fait qu'elle est encore mieux placée pour travailler à nous obtenir le «Bonheur» qu'elle avait tant désiré nous donner. Donc, courage, confiance et repose-toi tranquillement pour récupérer tes forces. C'est son désir et le mien. Nous t'attendons [en] fin de semaine et descends droit à la maison; tu occuperas la chambre de Jean. En attendant je te salue,

Ton père

Henri

65

De Henri Grandbois[1]

Québec, le 24 mai 1945

Mon cher Alain,

Quand tu recevras ces quelques mots, ce sera le jour anniversaire de ta naissance, 25 mai. À cette occasion, tu me permettras de venir te faire mes bons souhaits pour une bonne fête anniversaire et mes vœux les plus ardents pour garder la santé, le succès dans tes projets et surtout une grande confiance dans l'avenir. À 45 ans, c'est la pleine maturité, c'est le meilleur temps de constater le chemin parcouru et la route à poursuivre pour atteindre le bon port. C'est aussi le meilleur moment pour s'en remettre à la bonne Providence, et en toute confiance, car rien n'arrive sans elle. Je suis sûr que c'est ce que dirait notre bonne petite maman, si elle etait encore au milieu de nous. Alors, suis sa direction, et va en toute confiance vers l'avenir. C'est la meilleure manière de prendre la vie présente, c'est la seule.

À ces vœux, je veux ajouter un tout petit cadeau que j'inclus ici. Bonne et joyeuse fête et viens nous voir, quand cela fera le mieux ton affaire.

Ton père qui t'aime bien

Henri Grandbois

66

De Henri Grandbois[1]

Québec, vendredi le 19 octobre 1945

Mon cher Alain,

Je n'ai pas souvent de tes nouvelles, c'est pourquoi je prends la plume ce matin. As-tu quelque chose de nouveau? Ta santé, comment est-elle? Qu'est-ce que tu fais de bon?

C'est un questionnaire, comme tu vois. Que veux-tu, toutes ces choses m'intéressent et beaucoup plus que tu penses. À mon stage de la vie, je reste loin des brouhahas de la vie active et souvent troublé du temps où je faisais des affaires, et je pense plutôt à celles de mes chers enfants et j'en prends ma grande part, veuille le croire. Ici, je n'entends parler de rien, je ne vois à peu près personne, excepté ceux des miens qui viennent me voir à la maison et ce sont toujours les mêmes; alors, ce sont toujours les mêmes nouvelles. Dans les loisirs, je fais quelques lectures. C'est ainsi que dans la dernière quinzaine, j'ai lu, avec grande satisfaction, *Le Vieillard* de Mgr Baunard[2], et j'en reste encore sous tous ses charmes; c'est bien le livre qu'il me faut, maintenant que j'ai touché le soir de ma vie. Oh! j'avais déjà parcouru ce volume, il y a bien 15 ou 20 ans. Mais à cette époque, j'étais encore trop mêlé à la vie active pour en goûter toute la saveur. Il faut être vieux pour sentir comme les vieux. Je me rappelle aussi que la chère petite maman aimait bien lire et relire ce *Vieillard* qu'elle aimait profondément, car de temps en temps elle m'en lisait des pages... Raison de plus pour me faire aimer ce beau livre que vous verrez souvent maintenant parmi les volumes préférés qui reposent sur mes petites tables, au fumoir et dans la chambre à coucher.

Rien de mauvais, à Québec, ici, autour de moi. Paul n'est pas encore revenu de voyage d'Europe, mais nous l'attendons d'ici une quinzaine. Louis vient faire son tour, au moins deux fois la semaine; il tient bon à l'Arsenal, en sa qualité de «Vétéran[3]», mais il a hâte de voir revenir son ministre Barrette[4], pour obtenir sa position que maintenant, il désire plus que jamais. Il voit bien que la fin approche à l'Arsenal, alors il a hâte de s'en aller; c'est bien légitime, surtout s'il peut obtenir ce qu'il convoite... mais il faut attendre la bonne volonté des Chefs, et c'est souvent énervant!... Gaby & Raymond viennent me visiter tous les dimanches soirs, et pour souper et y passer un bout de la veillée; un dimanche, c'est Simonne & Louis, puis l'autre Gabrielle & Ray, avec Michel[5], mais Louis vient tous les dimanches, et je n'en suis pas fâché, car il sait si bien égayer ces heures qui seraient peut-être un peu moroses, sans ses réparties ou histoire un peu folles mais bien vivantes...

Jeanne vient tous les jours, le midi à l'heure du dîner, quelques fois avec sa Julie[6], et le plus souvent seule. Mark, je ne le vois que rarement, seulement que quand je vais causer une fois par-ci par-là, un soir que j'arrête en faisant mes promenades. Les petits Jean & Marco[7] sont toujours intéressants et amusants. Malgré les petits moments d'ennui qu'ils me font — pas souvent, c'est entendu — je m'ennuierai de ne plus les avoir dans la maison.

Et voilà, c'est la vie qui continue, toujours la même, au soir de la course comme en son plein midi.

Saluts & amitiés les plus affectueux, surtout écris et viens me voir quand tu le pourras.

Ton père dévoué

Henri G.

Dans tes moments de dépression, pense à la petite Maman qui veille toujours sur nous, prie-la même, elle te soutiendra et te consolera.

Ton père

H. G.

67

De Henri Grandbois[1]

Québec, le 31 octobre 1945

Mon cher Alain,

Je constate à la lecture de ta dernière lettre que tu as été malade et que ton moral en a été aussi affecté quelque peu. Mais il ne faut pas s'en faire, surtout s'en faire trop; ce qui est important, c'est qu'il faut prendre les choses et les gens comme ils sont... pas mieux, pas pires. Alors, maintenant que la santé revient, force le moral à suivre sa trace et tout reviendra en place. Au cours de ma longue vie, que j'en ai éprouvé de ces moments de hausse et de baisse avec ma santé délicate, fragile, qui brisait non pas seulement mon corps mais aussi mon moral,

ma volonté et mon énergie, et la vie reprenait... C'est naturel que veux-tu! Et les gens, ô mon Dieu, ils sont restés toujours les mêmes... puisqu'on apprenait dans la grammaire latine de mon temps (il y a maintenant 60 ans passés!!!) le précepte déjà vieux: *Donec eris felix, multos amicos numerabis!*[2]

Donc trêve à ces tristes pensées, et courage pour continuer la vie, jusqu'au bout.

Ces temps-ci, je lis *Le Vieillard* de Mgr Baunard et le *Temps d'une conversion* de Paul Féval[3]; j'y trouve de belles pensées avec une couleur bien réelle de notre passage sur la planète terrestre; tout ça prépare pour le «grand voyage» qu'il me faudra entreprendre bientôt. C'est le soir, tu sais, et je m'efforce de le bien passer pour pouvoir entrer dans l'autre vie qui sera, elle, exempte de tous ces tracas dont est fait le présent. Soigne-toi bien et pense souvent à ton vieux père qui veut ton bien et ton bonheur pour toujours. J'inclus un chèque pour acquitter ton loyer.

H. G.

68

De Henri Grandbois[1]

Québec le 31 déc. 1946

Mon cher Alain,

Merci pour tes bons souhaits du Nouvel An et aussi pour les vœux de Noël dans ton message reçu la veille. Je n'ai pas répondu plus tôt, j'espérais t'exprimer de vive voix les *miens* les plus ardents demain avec tous les autres membres de la famille, en même temps que ma bénédiction que j'étendrai, — sois-en assuré — jusqu'au pays de Montréal, pour que tu puisses en profiter avec tous les autres membres de la famille.

Rien de nouveau non plus à Québec; il fait aussi un dur temps, bien que nous ayons eu un automne beau et doux.

Nous aurons beaucoup de choses à se raconter quand tu viendras aux Rois. En attendant soigne ta santé, ménage-la, c'est encore le plus grand et plus précieux bien que nous puissions avoir. Dieu te

bénisse, et n'oublions jamais la petite maman qui, elle, ne nous oublie certainement pas.

Ton vieux père

H. G

69

De Henri Grandbois[1]

Québec, le 13 oct. 1947

Mon cher Alain,

J'ai reçu ta lettre avec son contenu et j'ai versé à Bruneau le versement dû, pour lequel il m'a remis le reçu que j'inclus dans la présente. Merci pour le beau cadeau que tu y as ajouté, je vais l'appliquer à m'acheter quelque chose de pratique, soit une paire de gants ou de chaussures pour les froids à venir; encore une fois merci. Jeanne est venue me chercher hier après-midi pour aller faire un petit voyage au lac S. Joseph. La nature était splendide, avec ses teintes coloriées et mille et une nuances. Franchement avec un ciel pur et un soleil suffisamment chaud, nous avons joui d'un des plus beaux jours de la Saison. Mark tenait le volant et se délectait à écouter les harmonies du concert que donnait la Columbia, à l'assistance du Carnegie Hall de New York. Son radio est bon, la musique reposante, ça remplaçait merveilleusement le décousu de la conversation. Au lac, il construit présentement un petit garage, et améliore le terrain du côté de la grève où il a coupé plusieurs petits arbustes & gros arbres, puis rapporté de la terre franche. Quand le gazon y aura sorti des pousses, il y aura sûrement amélioration. Louis nous a parlé longuement de son voyage en Abitibi; il semble, à ce qu'il dit, qu'il préfère rester à Québec que dans ces colonies!...

Quand tu nous viendras dans la semaine du 20, tu seras le bienvenu toujours.

Amitiés et saluts de nous tous.

Ton père

H. G.

Notes et variantes

Page laissée blanche

INTRODUCTION (p. 7-41)

1. Jacques Brault et Jacques Blais ont posé quelques jalons: le premier, dans son *Alain Grandbois* (Paris, Seghers, «Poètes d'aujourd'hui», 1968); le second, dans *Présence d'Alain Grandbois* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1974). Outre la chronologie établie dans *Poésie I* (à laquelle nous empruntons abondamment), il faudrait mentionner les ouvrages de Madeleine Greffard (*Alain Grandbois*, Montréal, Fides, «Écrivains canadiens d'aujourd'hui», 1975) et de Denise Pérusse (*L'Homme sans rivages: portrait d'Alain Grandbois*, Montréal, L'Hexagone, «Itinéraires», 1994). Signalons également que Marcel Fortin prépare une biographie de Grandbois.

2. Copies des lettres à Lucienne Boucher et la correspondance se rapportant à leur publication ont été déposées dans le fonds des Éditions de L'Hexagone, aux archives de l'Université de Sherbrooke.

3. Selon l'éditeur Lucien Parizeau, Alain Grandbois et lui n'ont jamais échangé de lettres, leurs «relations [ayant] toujours été conduites de vive voix» (lettre de Lucien Parizeau à Bernard Chassé, 10 avril 1991).

4. Henri Grandbois a acheté le domaine du lac Clair de Léon Mercier-Gouin, le 11 septembre 1920, pour la somme de 1000 $. La transaction entre la Laurentide Paper Co. Ltd. et Henri Grandbois pour la vente du lac Clair sera signée le 9 décembre 1927: elle comprendra «divers immeubles, le lot 1 du rang 5 et les lots 1 et 2 du rang 6, au montant de 300 $, ainsi que les îles vis-à-vis du lot portant les lettres A, B, C, au prix de 15,000 $» (Alcide Tessier, «Le lac Clair», *Le Cageux. Bulletin de la société d'histoire et de généalogie de Saint-Casimir*, vol. 1, n° 3, automne 1998, p. 16).

5. Lucienne Boucher et Alfred Laliberté se sont mariés en décembre 1918 (*Montreal Star*, 7 décembre 1918, section «Social World»). Pianiste et chanteuse de formation, elle est bien connue dans les milieux artistiques montréalais: dans le numéro du 15 avril 1920 de *La Revue moderne*, sa photo s'accompagne de la notice «artiste dont la belle voix fait l'admiration de tous» (nos remerciements à Marie-Thérèse Lefebvre, professeure à la Faculté de musique de l'Université de Montréal, qui nous a aimablement communiqué cette information). Elle vit alors à Montréal, où habite son père, Urgel P. Boucher, et à Paris, où séjourne fréquemment sa mère. Quant au pianiste Alfred Laliberté (1882-1952), il s'est établi à Montréal en 1911. En 1913, il ouvre un studio à New York, mais la guerre l'oblige à revenir à Montréal, où il enseigne à l'école de musique Vincent d'Indy (jusqu'en 1935). Il ouvrira par la suite son propre studio de musique, rue

Sainte-Catherine, que fréquenteront plusieurs musiciens et écrivains, dont, notamment, Robert Choquette. Leur mariage fut annulé au début des années trente.

6. Certaines lettres de Dugas à Victor Barbeau laissent peu de doutes quant à son homosexualité (BNQ, fonds Victor Barbeau).

7. Un exemplaire de *La Porte étroite* retrouvé dans la bibliothèque de Grandbois porte la dédicace: «Pour Alain Grandbois, le plus beau livre de Gide qui doit être lu tranquillement sans en passer une ligne. Je vous donne ce livre parce que je l'ai aperçu à la devanture d'une librairie et que je n'ai pu m'empêcher de vous l'acheter et parce que Alissa est une jeune fille bien chic et afin qu'après cette lecture vous vous remettiez à croire au génie littéraire de la France. Marcel Dugas, ce 17 août 1926, à Saint-Jean-de-Luz, Basses Pyrénées.»

8. Voir Émilie Lavery, «Édition critique de *La Guerre sino-japonaise, Visages de Chine*, et *Voyages d'Alain Grandbois*», Université de Montréal, Département d'études françaises, mémoire de maîtrise, 1989, p. 43-114. La série est diffusée entre le 16 décembre 1942 et le 27 janvier 1943, à raison d'une émission de quinze minutes par semaine.

9. La dédicace de *Rivages de l'homme* à Lionel Groulx se lit: «Pour M. le Chanoine Lionel Groulx, ces poèmes peut-être trop païens, avec cependant ma reconnaissance et mes hommages admiratifs. Alain Grandbois» (Bibliothèque du chanoine Groulx, CRLG).

10. En juillet 1952, le père Lamarche publie dans *Les Carnets viatoriens* un texte intitulé «Le manteau de plomb», dans lequel il prône l'indépendance du Québec: «Peu importe que la liberté complète du Canada français soit possible ou impossible, le fait n'en reste pas moins évident que sa résurrection intellectuelle ne pourra se faire sans sa liberté politique et économique [...] ce qu'il faut faire par-dessus tout, c'est la volonté unanime tendue vers le bien final de la possession autonome. C'est la recherche d'une VIE INDÉPENDANTE, d'une souveraineté nationale» (vol. 17, nº 2, juillet 1952, p. 80 ; cité par René Pageau, *op. cit.*, p. 36).

11. *Les Îles de la nuit* (*Poésie I*, p. 120). La traduction de Rina Lasnier se lit: «*Gladiolus were offending the blue / Remembrance of garden circling remorses / and men stooped their shoulders // There was somewhere upon an island / paces of shadows and peacocks // With a faint noise she was coming / She was coming with the silence of absence // It was the hour of inanimated worlds / Verily all the stars were silent // The sun was close.*»

12. En 1946, Lucien Parizeau est nommé au secrétariat de l'Organisation des nations unies et devient professeur au Centre d'éducation de l'Unesco pour l'Amérique latine, à Patzcuaro, au Mexique, où il demeurera jusqu'en 1959. Selon Éric Devlin, il aurait voulu publier *Les Îles de la nuit* en espagnol (entretien avec Bernard Chassé, 1992).

13. Selon une lettre de Clément Saint-Germain à Luc Lacourcière, Grandbois avait d'abord songé à publier *Poèmes* dans la collection du «Nénuphar», aux Éditions Fides (voir *infra*, p. 651, n. 4).

14. Les éditeurs de *Délivrance du jour et autres inédits*, où cette lettre est publiée, la présentent ainsi: «Les six feuillets du manuscrit existent aussi en version soigneusement dactylographiée par l'auteur. Ce fait, ainsi que la nature du titre, inclinent à penser que cette "lettre" devait s'insérer dans une nouvelle. Alain Grandbois, à l'instar de nombreux écrivains, utilisait beaucoup de matériel autobiographique.»

LETTRE 1: À Simone Routier, 3 août 1920 (p. 61)

1. Autographe, 2 f. (16,3 x 26 cm) écrits recto verso à l'encre noire, non paginés; numérotés "1" et "1 bis" à l'encre verte et au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 125-127.

2. René Pageau date cette lettre du mardi 2 août 1920; il s'agit plutôt du mardi 3 août 1920. Grandbois a probablement écrit cette lettre au cours de la nuit du lundi 2 août au mardi 3 août.

3. Simone Routier est liée d'amitié, possiblement depuis 1916-1917, à l'une des sœurs d'Alain, Gabrielle, avec qui elle étudie au couvent des Ursulines, à Québec. La rencontre entre Alain et Simone se serait faite par l'intermédiaire de Gabrielle.

4. Dans des textes autobiographiques inachevés («Cela peut faire bondir...» et «Lucette», *Proses diverses*, p. 24-28 et 38-40), Grandbois raconte qu'il a connu trois amours de jeunesse. À quatorze ou quinze ans, il connaît une jeune fille du nom d'Irène, à qui il adresse des lettres et des poèmes enflammés. Puis Lucette Dussault, fille d'un cultivateur de la région, qu'il rencontre à l'automne 1917, jeune fille «ronde comme une petite boule», qui l'initie à la sexualité. Née le 8 mai 1903, elle mourra des suites de la grippe espagnole, le 26 octobre 1918. Alain se consolera alors auprès d'Irène Trottier, qu'il surnomme Froufrou. Née à Saint-Casimir en 1902, elle est la fille de Raoul et de Charlotte Tessier; elle épousera, en 1921, Antonio Dolbec, fils d'un des médecins du village (voir Marcel Fortin, «Né à Saint-Casimir... Alain Grandbois, récit», *Le Cageux. Bulletin*

de la société d'histoire et de généalogie de Saint-Casimir, vol. 3, nº 2, été 2000, p. 20-23).

5. C'est-à-dire Dieu. Simone Routier songe alors à entrer en religion chez les Ursulines. En 1940, elle entrera chez les Dominicaines, à Ottawa; elle n'y demeurera que dix mois. Elle publiera deux recueils de poèmes qui s'inspirent de son expérience religieuse: *Psaumes du jardin clos* (Montréal, Éditions du Levrier, 1947, 43 p.) et *Le Long Voyage* (Saint-Quentin, Éditions de La Lyre et La Croix, 1947, 156 p.).

6. Sainte-Anne-de-la-Pérade.

LETTRE 2: À Simone Routier, 8 août 1920 (p. 63)

1. Autographe, 1 f. (16,3 x 26 cm) plié en deux, écrit recto verso à l'encre noire, numéroté «2» à l'encre verte et daté «août» au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 128-129.

2. C'est-à-dire Loretteville, où les parents de Simone ont un chalet, le «Courcelette», sur les bords du lac Saint-Charles. Selon la chronique de «L'événement mondain» de *L'Événement* (8 septembre 1920, p. 5) M. et Mme Routier rentreront à Québec environ le 5 septembre 1920. Simone les a rejoints à Loretteville à la fin du mois d'août, après avoir passé quelque temps chez son amie Cécile Marcotte, à Sainte-Anne-de-la-Pérade (*L'Événement*, 20 août 1920, p. 5).

3. Ernest Routier, frère de Simone.

LETTRE 3: À Simone Routier, 10 août 1920 (p. 64)

1. Autographe, 2 f. (16,3 x 26 cm) écrits recto verso à l'encre noire, non paginés, numérotés au crayon «2» et «2 bis», puis à l'encre verte «3» et «3 bis», et datés du «11 août» au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 129-131. La date indiquée par Simone Routier correspond sans doute à la date de réception de la lettre. Puisque Grandbois a daté sa lettre du mardi, on peut supposer qu'il s'agit du 10 août.

2. Selon René Pageau (*Rencontres avec Simone Routier*, p. 214), il s'agirait d'une allusion à une note de lecture.

LETTRE 4: À Simone Routier, 16 août 1920 (p. 66)

1. Autographe, 2 f. (16,3 x 26 cm) écrits recto verso à l'encre noire, non paginés. Le premier feuillet a d'abord été numéroté, au crayon, «3» et «3 bis», puis, à l'encre verte, «4» et «4 bis» par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 132-134.

2. Selon Simone Routier, Grandbois fait allusion à une soirée à Loretteville, où M. Bastien (surnommé Wawendarolen) était venu danser. Elle précise à René Pageau que «l'orthographe du nom du jeune Bastien, Huron de Lorette, est: Wawendarolen et non lin — qui signifie "l'homme qui parle" et justement à Radio-Canada, on l'avait surnommé La voix d'or». Elle rappelle également que ce M. Bastien «expliquait que la rivière Saint-Charles sur laquelle, sur notre petite terrasse, il dansait, s'appelait: *"cader coubar"*, rivière aux nombreux méandres» (lettre du 5 février 1977 à René Pageau, fonds privé).

3. Inscrit à l'Université Laval, Alain Grandbois habite alors en pension, rue Sainte-Anne à Québec. La famille Grandbois ne quittera Saint-Casimir qu'en 1927.

4. Ernest Routier, frère de Simone.

VARIANTES

Autographe, 1 f. (18,4 x 20,9 cm), papier à en-tête: «Manufacturiers de BOIS de SCIAGE et de PULPE M. A. GRANDBOIS (ENREGISTRE) SAINT-CASIMIR, P.Q.» (BNQ, 204/9/10).

° sont [AR <*illisible* >] tellement je ne *puis* [A *n'ai jamais senti comme ce soir, l'impossibilité,*] avec des mots, de vous rendre mon *adoration* <souligné> [R *Je suis a*] [R *Lisez cela, comme vous m'écouteriez, dans l'ombre*] *Lisez* [R <illisible>] Écoutez-moi

° aime [R mieux <souligné>] plus, et <...> vous [R *tueriez*] me tueriez aussi sûrement qu'avec un revolver [R *si jamais un jour vous m'abandonniez*] le jour où vous me *retiriez* [S *eriez*] votre amour [R *Et*] *croyez-moi.* Ce ne sont pas là de vaines paroles *des réminescences romanesques...* [R *Notre amo*] / / Mardi le 17 / / Je ne sais quoi vous dire. Mon amour est *plus* haut *plus* pur, pour que je le nourrisse avec des mots. *Et* [R *ne riez pas*] *n'allez pas en rire* Ne riez <...> comprendrez que *tout* ce [R *que l'on ne peut exprimer, tout l'Infini] qui ne s'exprime pas, vous comprendrez pourquoi l'on aime trop* <souligné>, *pourquoi*] l'on <...> chansons. [R *Pourquoi les saints, autrefois, se mouraient-ils d'amour divin.*] Nous <...> l'Infini <souligné>, des parcelles divines. Pourquoi

° vous *doucement* très doucement. Je voudrais *que vous me parliez* apprendre <...> que rien <souligné> ne nous [R *divise* A *sépare*] plus <...> cœur. [R *Puisque nous nous sommes rencontrés pourquoi ne pas faire route ensemble. Vous me demandez pourquoi la vie. Il n'y a rien qui* <illisible> *faux entre nous, Simone*] Je vous aime infiniment, douloureusement

[R *Mais vous savez, lorsque l'on parle trop fort dans une plaque téléphonique, la plaque vibre tellement que le son.*]

LETTRE 5: À Simone Routier, 25 août 1920 (p. 68)

1. Autographe, 1 f. (16,3 x 26 cm) plié en deux, écrit à l'encre noire au verso d'une seule moitié; numéroté «5» à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 134.

LETTRE 6: À Simone Routier, 28 août 1920 (p. 68)

1. Autographe, 2 f. (16,3 x 26 cm) écrits recto verso à l'encre noire, non paginés, numérotés «6» et «6 bis» à l'encre verte par Simone Routier; datés au crayon, d'abord «sept. le 3», puis, en surcharge, «28 août» (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 135-136.

2. De retour d'Europe en mai 1920, où il a voyagé avec ses parents, Grandbois aurait projeté de descendre le Mississipi pour se rendre à la Nouvelle-Orléans. Toutefois, la chronologie de ce périple demeure incertaine. Par ailleurs, il pourrait s'agir d'un voyage d'études. En septembre 1919, Grandbois était en effet inscrit au collège St. Dunstan's (affilié à l'Université Laval), à Charlottetown (Île-du-Prince-Édouard), pour y suivre des cours de perfectionnement d'anglais. À l'automne de 1928, il séjournera à Londres pour y suivre des cours d'anglais et de droit.

3. Ses «petites sœurs» Gabrielle et Madeleine étaient toutes deux, comme Simone Routier, pensionnaires au Couvent des Ursulines à Québec.

LETTRE 7: À Simone Routier, 2 septembre 1920 (p. 70)

1. Autographe, 2 f. (16,3 x 26 cm) écrits recto verso à l'encre noire, non paginés; numérotés «7» et «7 bis» à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 137-138.

2. Alain Grandbois aurait donc été à Québec, le dimanche 5 septembre 1920.

VARIANTE

° sombre [R *presque*] noir

LETTRE 8: À Simone Routier, 5 septembre 1920 (p. 72)

1. Autographe, 1 f. (20,2 x 25,2 cm), d'abord plié en deux sur le sens de la longueur, puis en trois sur l'autre sens, écrit recto verso au crayon; numéroté «8» à l'encre verte par Simone Routier; papier à en-tête

«CHATEAU FRONTENAC, QUEBEC – CANADIAN PACIFIC HOTELS» (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 139.

2. Les tramways qui parcouraient alors les rues de la ville de Québec.

3. Au Château Frontenac.

LETTRE 9: À Simone Routier, 7 septembre 1920 (p. 72)

1. Autographe, 1 f. (16,3 x 26 cm) plié en deux, écrit recto verso à l'encre noire; numéroté «9» à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 140-141.

2. «Révélation magnétique» (Edgar Allan Poe, *Contes-Essais-Poèmes*, édition établie par Claude Richard, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1989, p. 764-773). Ce texte fait partie des *Histoires extraordinaires* traduites par Charles Baudelaire.

3. Alain Grandbois devait accompagner ses parents en Europe, mais le départ, d'abord prévu pour l'hiver, sera reporté en mai ou juin.

VARIANTES

Autographe, 1 f. (13,4 x 21,2 cm), au verso d'un relevé de compte, au crayon (BNQ, 204/9/10).

° quelque [R *six mois* A *temps*] s'avise <...> réussi que [A *en moins d'une minute*] *tout* le corps du [R <*illisible*> A *patient*] *s'émiette*, se fond, se pourrit <...> était *mort* <souligné> [R *depuis six mois, il ne vivait que par l'autre*] réellement, depuis ces six mois, mais l'énergie vitale magnétique, du spirite le pénétrait tout entier, lui infusait la vie [A *malgré la mort*] [R *Simone, ne me réveillez pas*] Mon âme vit la vôtre s'y nourrit y puise <...> l'éveillez pas Simone. Si vous saviez comme j'ai besoin *de soutien, d'appui,* de réconfort, ces jours-ci. Je suis [R *tout*] désorienté <...> loque [R *Je suis d'un* <*illisible*>] Le mauvais temps m'est très pénible. Il agit sur moi presque *physiquement*. Le croiriez-vous <...> vient. *Il me semble* [AR *que*] *que je fais partie de la nature, de la forêt, des* champs vieillis *déjà*. Des frissons réels, alors que je suis chez moi, au chaud *passent en moi*, rien qu'à regarder à travers les vitres *jouer le vent et la pluie dans les arbres agités*

LETTRE 10: À Simone Routier, 11 septembre 1920 (p. 74)

1. Autographe, 1 f. (16,3 x 26 cm) plié en deux, écrit à l'encre noire; numéroté «10» à l'encre verte et daté «sept. 11» à l'encre bleue par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 142.

2. Le lac Clair (aujourd'hui Lac des Frères).

3. «Dans les années 20, la guitare électrique ou autre n'était pas chose courante et l'instrument dont jouait alors Alain était plutôt une façon de balalaïka, de ukelelee, sur les cordes duquel il glissait un petit médiator en métal avec assez d'oreille et d'habilité. Il m'en sérénadait. Mais, lorsque, sur le lac, j'étais assise à plat au fond de son léger canoë, lui assis à la pince avec son aviron qu'il échangeait pour son ukelelee, aux moments d'arrêt, je n'étais pas trop brave pour l'équilibre de sa légère embarcation» (lettre du 16 février 1976, de Simone Routier à René Pageau, fonds privé).

LETTRE 11: À Simone Routier, 13 septembre 1920 (p. 75)

1. Autographe, 1 f. (16,3 x 26 cm) plié en deux, écrit recto verso à l'encre noire; numéroté «12» à l'encre verte et daté «sept. 13» au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 143.

2. Autographe, 2 f. (16,3 x 26 cm) non paginés, à l'encre noire, numérotés «11» et «11 bis» à l'encre verte et datés d'abord «sept. 15» au crayon puis «13» à l'encre bleue par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 144-145.

VARIANTE

° je souffre de vous [A *sa*]voir malheureuse

LETTRE 12: À Simone Routier, 24 septembre 1920 (p. 77)

1. Autographe, 1 f. (16,3 x 26 cm) écrit recto verso à l'encre noire; numéroté «12» à l'encre verte et daté «sept. 24» au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres à Simone Routier*, p. 145-146.

2. Francesco di Giorgio Martini (1439-1502), architecte, sculpteur et peintre italien, a surtout été reconnu pour la réalisation de l'église del Calcinaio à Cortona. Pietro Lorenzetti (v. 1280-1285-1348) s'inspira de la grandeur de Giotto; son frère Ambrogio (v. 1290-1348) s'intéressa davantage à la représentation concrète de la vie et de l'univers humains. Le nom de Perroccio ne figure dans aucune histoire de la peinture. Cette allusion à l'histoire de l'art italien s'explique sans doute par le fait que Simone Routier fréquente alors l'École des Beaux-arts de Québec, où elle suit des cours de modelage et acquiert une formation musicale (en piano et en violon). «Notre professeur de modelage, aux Beaux-arts de Québec, dans les années 20, était le Français Louis Bailleul. Mon professeur de violon, de 1914 à 18, était le Belge M. Léon Goulard, élève

du grand Isaïe. Il était premier violon à l'orchestre du Château Frontenac. Il disparut une fois la guerre finie» (lettre de Simone Routier à René Pageau, fonds privé).

VARIANTES

Autographe, 1 f. (13,4 x 21,2 cm), au verso d'un relevé de compte de la compagnie forestière d'Henri Grandbois, à l'encre noire (BNQ, 204/9/10).

° samedi. *Et* soyez

° quoique [R *notre*] le souvenir de tout *votre* <souligné> vous soit gravé <...> sache [R *qu'une visite*] que rien ne changera, d'une visite ainsi manquée. *J'ai presque peur. Les* habitudes qu'engendre l'amour [R *sont* A *deviennent*] tellement <...> pressentiments. [R *Je*] D'ailleurs

° petite *fille, vous n'êtes ni ridicule, ni primitive, vous le savez bien.* Je vous ai aimée telle que vous êtes [R *je n'ai rien trouvé en vous qui ne me déplaise*] et *tout ce que* je souhaite, *c'est* que vous restiez [A *ainsi*] *comme* je vous ai connue. Et <...> pensez, les convenances, puisqu'il <...> belles. [R *C'est la monnaie*] Et je ne vois pas du tout ce qu'il y a *d'inconvenant* <souligné> — dans le sens *réel* du mot — à ce que [R *je vous*] vous me disiez que vous *m'aimez*, <souligné> et moi de même. Simone, que ces deux jours vont être longs, tristes, et désolants

LETTRE 13: À Simone Routier, 30 septembre 1920 (p. 78)

1. Autographe, 1 f. (13,6 x 26 cm) plié en deux, écrit recto verso à l'encre noire; numéroté «13» à l'encre verte et au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 147-148.

LETTRE 14: À Simone Routier, 3 octobre 1920 (p. 79)

1. Autographe, 2 f. (16,2 x 25,8 cm), écrits recto verso à l'encre noire; d'abord numérotés de «151» à «154» à l'encre rouge, puis «14» et «14 bis» à l'encre verte, datés «oct. 5» et paginés de 1 à 5 au crayon par Simone Routier; *Rencontres avec Simone Routier*, p. 148-155. Selon René Pageau, Alain Grandbois aurait joint à cette lettre un poème daté du 21 avril 1917 et intitulé «Je voudrais des crânes...» (BNQ, 234/4/8): «Je voudrais des crânes, et de livides tibias, / Des squelettes terribles, et beaucoup de tombeaux / De sales linceuls, de blancs suaires en lambeaux / Et des poteaux grotesques en forme d'échalas // Tout autour, des monstres en furie, dont la bave / à leur mufle rougi, coulerait lentement, / Et puis des chaînes, et au fond d'une noire cave, / Autour d'un feu blême, de lourds

démons hurlant / / Par-dessus les vieux os, des planches empourprées / D'un sang très jeune, et des femmes échevelées / S'y tordraient, éperdues, en claquant des dents / / Et aussi, parmi des serpents jaunes, une cuve / / Très basse, très noire, et pleine d'une étuve / De blanches vierges; et j'y prendrais un bain de sang » (*Poésie II*, p. 32).

2. Le Château Frontenac de Québec.

3. Simone Routier, pensionnaire au Couvent des Ursulines, devait faire lire son courrier par une religieuse avant de l'expédier.

4. Selon René Pageau (*Rencontres avec Simone Routier*, p. 214), Alain Grandbois aurait rencontré un prêtre, à la demande de ses parents qui s'inquiétaient de l'état dépressif de leur fils. Il s'agit de François-Xavier Maillard, né en Suisse le 24 mai 1851 et ordonné prêtre le 6 octobre 1878 chez les Missionnaires du Sacré-Cœur (Marcel Fortin, article cité, p. 18).

LETTRE 15 : À Simone Routier, 7 octobre 1920 (p. 81)

1. Autographe, 1 f. (16,3 x 26 cm) plié en deux, écrit recto verso à l'encre noire; numéroté « 15 » à l'encre verte et daté « 10 » au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 155-156. Le 10 octobre 1920 étant un dimanche, la date indiquée par Simone Routier est celle de la réception de la lettre. La date indiquée par Grandbois («Jeudi, octobre 1920») correspondrait au 7 octobre 1920.

2. Marc Grandbois, cousin d'Alain, avec qui il est allé au Petit Séminaire de Québec et qui effectue alors un séjour d'études à Paris.

3. Salle de cinéma située rue Saint-Jean à Québec. «L'Empire» était également le nom d'une des salles de réception du Château Frontenac.

4. Cécile Marcotte, amie de Simone Routier. Ce paragraphe a été omis de l'édition de René Pageau, à la demande de Simone Routier.

LETTRE 16 : À Simone Routier, octobre 1920 (p. 82)

1. Autographe, 1 f. (21,3 x 25.4 cm) sur papier bleu à en-tête «CHATEAU FRONTENAC, QUEBEC, CANADIAN PACIFIC HOTELS», plié d'abord en deux, puis en trois, écrit à l'encre noire; d'abord numéroté « 14 » et « 14 bis » au crayon, puis « 16 » à l'encre verte, par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 157.

2. L'hôtel King Edward, aujourd'hui disparu, était situé derrière l'Hôtel de Ville de Québec.

LETTRE 17: À Simone Routier, 15 octobre 1920 (p. 82)

1. Autographe, 2 f. (16,5 x 26 cm) écrits recto verso à l'encre noire, non paginés; d'abord numéroté «15» au crayon, puis «17 16» et «17 bis» à l'encre verte et daté «oct. 18» au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 157-160. La date indiquée par Simone Routier pourrait être celle de la réception de la lettre, soit le lundi 18 octobre 1920. La date indiquée par Grandbois correspondrait au 15 octobre 1920.

2. Alain Grandbois habite alors en chambre rue Sainte-Anne. Simone Routier habite chez ses parents, Côte-de-la-Montagne.

3. Alain Grandbois écrit aussi parfois «Monne».

VARIANTES

Autographe, 2 f.: le premier (13,2 x 21 cm), au crayon au verso d'un relevé de compte de la compagnie forestière d'Henri Grandbois; le second (12,9 x 16,2 cm), au crayon et à l'encre noire, sur papier blanc (BNQ, 204/9/10).

° allé [R *chez*] passer ma dernière soirée à Québec [A *avec vous.*] [R *Je me suis aperçu, ce soir là*] [A *J'ai vu*] combien <...> assomante *parce que, depuis que je vous connais, c'était la première, passée* [R *à Q*] *loin de* vous, à Québec <...> j'en *suis arrivé à croire* qu'il aurait mieux valu [R *pour nous*] de ne [A *s'être*] jamais rencontré, *pour vous.* Vous <...> l'être [R *et vous goûteriez la seule <illisible> qui*] en goûtant la seule [R *<illisible>* A *vie*] véritable <...> l'entendrez. *Si ce n'eut point été du* bonheur, *c'eut été de* la Paix. Et maintenant? Notre amour

° problème *très* difficile <...> l'amour est [R *presque* A *plus que*] la vie, puisqu'il en est la source. De quoi dépend *l'amour* <souligné>, où prend-il ses forces *quand* <non souligné> cesse-t-il d'agir, pourquoi, *par exemple, je vous aime, vous et non une autre!* Nous ne *savons* rien

° d'Ariane [R *un fil qui est notre amour*] notre amour. *Et la vie de l'âme est* [A *si*] *troublante, si incertaine.* Je vous aime tant, Simone, ce soir. Il me semble qu'il y a des siècles que je ne vous ai [R *<illisible>*] vue, que je n'ai goûté [R *la douceur*] la paix <...> un an, *qu'un an peut être une* <souligné> *heure. Peut-on mesurer* la profondeur d'une émotion, la puissance *d'une caresse*? *Le* temps *n'est peut-être* qu'un cadre [R *au milieu duquel*] dont nos émotions <...> fond [R *s'étirerait à l'infini, tout en restant dans les limites du cadre, s'allongerait,*] *s'étirerait, s'allongerait* [R *à l'infini*] *démesurément,* infiniment <...> cadre. [R *Il y a des homm*] On <...> comprendre, *vécu* <souligné> ces dix années [R *condensées à l'extrême, en <illisible> heures! ramassées*] pressées, condensées à l'extrême

[R *en quelques heures*] en ce que l'usage veut que ce soit quelques heures *et sont imprégnées* <?> *de* [R *cet ab... ce vague désir* A *d'autres vagues et très obscur désir,*] *de quelque chose qui* [R *vous serait calme et repos*] *de meilleur, et de plus doux, qui vous apporterait du calme.*

° l'automne est *beau* et magnifique ce [R *matin* A *soir*]. Du rouge, du rose, *des vieux roses*, du vert pâle, de l'orange, noyés dans *un jaune* [R *infini.*] *Toute* [A *l'ombre du*] [AR *le*] soir, qui descend, comme une [A *grande*] *tristesse* [R *infinie* A *immense*]. <fin>

LETTRE 18 : À Simone Routier, 20-21 octobre 1920 (p. 84)

1. Autographe, 2 f. (16,5 x 26 cm) écrits recto verso à l'encre noire, non paginés ; numérotés « 18 » et « 18 bis » à l'encre verte et datés « oct. 21 » au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8) ; *Rencontres avec Simone Routier*, p. 160-161. Le 21 octobre étant un jeudi, il pourrait s'agir de la date de réception de la lettre. La date indiquée par Grandbois correspondrait au 20 octobre.

2. Rue commerciale, à Québec, où l'on trouve des boutiques, des cafés et restaurants, un cinéma.

3. *L'Événement* du 27 octobre 1920 (p. 7) signale qu'il y a eu chez Madame L.-A. Trudelle (plutôt que « Trudel », comme l'écrit Grandbois) une fête en l'honneur de sa fille : « Très joli "surprise", lundi soir, en l'honneur de mademoiselle Marguerite Trudelle, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, à la résidence de ses parents, monsieur et madame L.-A. Trudelle, avenue des Érables [« Maple Avenue » dans la lettre de Grandbois]. Un très joli cadeau fut offert à mademoiselle Trudelle, à l'occasion de cette jolie fête, qui avait réuni une soixantaine d'invités. »

LETTRE 19 : À Simone Routier, octobre 1920 (p. 85)

1. Autographe, 1 f. (16,1 x 25,8 cm) plié en deux, à l'encre noire, numéroté « 18 bis » à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8) ; *Rencontres avec Simone Routier*, p. 162.

2. « *Pedibus cum jambis* » : « aller à pied ».

LETTRE 20 : À Simone Routier, 1er novembre 1920 (p. 86)

1. Autographe, 2 f. (16,5 x 26 cm) non paginés, écrits recto verso à l'encre noire ; numérotés « 19 » et « 19 bis » à l'encre verte et datés « nov. 3 » au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Le 3 novembre étant

probablement la date de réception de la lettre, le lundi précédent correspondrait au 1er novembre; *Rencontres avec Simone Routier*, p. 162-165.

2. Simone Routier expliquera à René Pageau qu'il s'agit d'une «extravagante allusion à [son] ex-très beau filleul de guerre, Antoine Rivard, qui ne [l'aura] jamais autrement courtisée» (lettre du 31 janvier 1977, fonds privé).

VARIANTES

° et les [R *bonnes fées* A *dieux*] lui

° très bas, [R *lui*] effleurait

LETTRE 21: À Simone Routier, 9 novembre 1920 (p. 88)

1. Autographe, 1 f. (16,5 x 26 cm) plié en deux, écrit recto verso à l'encre noire; numéroté «20» à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 166-167.

2. Alain Grandbois est alors inscrit au programme de baccalauréat à l'Université Laval.

3. Bal au Château Frontenac, à l'occasion de l'anniversaire de l'Armistice. *L'Événement* du 12 novembre 1920 (p. 5) mentionne, parmi les invités, Gustave, Ernest, Robert et Simone Routier.

LETTRE 22: À Simone Routier, 1920 (p. 89)

1. Autographe, 1 f. (10,1 x 16,3 cm), papier ligné, écrit recto verso à l'encre noire; numéroté «42» à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Le poème est daté du 24 mai 1917 (*Poésie II*, p. 31).

VARIANTE

° sanglant, [R *une trace*] un long trait

LETTRE 23: À Simone Routier, 1920 (p. 90)

1. Autographe, 1 f. (16,3 x 25,7 cm) plié en deux, écrit à l'encre noire, non paginé; numéroté «37» à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Ce poème-lettre est écrit au verso du poème « Il est des mots... », daté du 17 septembre 1920: «Il est des mots qu'on n'ose répéter / Des mots tristes et doux, mots de cadence / Troublant, parfois, le souvenir intense... / Il est des mots qu'on n'ose répéter // Il est des pleurs qu'on n'ose rappeler / Parce qu'ils sont, en la mémoire immense / Comme un grand deuil où gronde la démence / Il est des pleurs qu'on n'ose rappeler... // Il est des morts qu'on n'ose éveiller / De peur quelquefois, que leur

souvenance / Ne vienne, en la pensée, comme une offense... // Il est des morts qu'on n'ose éveiller... / Mais, quelque soir, en le divin silence / Il est des amours qu'on ose pleurer...» (*Poésie II*, p. 35).

2. «Alain, //Tes Douleurs, mon Alain, je les veux à moi toutes. // J'aime ce noir linceul sur leurs cheveux tout gris / J'aime leur regard triste où je vois tu souris / Je veux leur folle étreinte, encore j'y sens tes doutes. // Donne-moi tes Douleurs. Laisse-les sangloter / Sur mon épaule Alain. J'aime leur larme entendre / Comme un chaud baiser sur mon âme redescendre / De même que les tiens, il brûle pour rester. // N'écoute plus, le soir, ces Douleurs qui se plaignent / Verse-les moi. Ce sont tes blessures qui saignent / Et du sang de ton cœur je voudrais m'enivrer. // Petit, fuis la Pénombre. Il te faut la clarté / Remets-moi tes Douleurs. Et... Pardonne...je sais / Si tu souffres, c'est que je n'ai pas su t'aimer. // Simone» (autographe, 1 f. [19,8 x 25 cm] de papier gris plié en quatre, écrit à l'encre violette, avec la mention «Voir lettre 37» à l'encre verte, daté «1920» à l'encre bleue par Simone Routier [BNQ, 234/4/8]). Une version remaniée de ce poème a paru dans *L'Immortel Adolescent* (p. 38-39) et dans *Rencontres avec Simone Routier* (p. 190). À René Pageau, Simone Routier confiera: «À son poème MES DOULEURS, j'avais répondu par un poème de même style et une couple de fois encore; mais jamais par la suite; car il ne m'y invita pas et sans doute ai-je eu l'impression d'empiéter sur son domaine. C'est aujourd'hui que je pense cela. Je n'insistais guère pour m'affirmer; aujourd'hui ce serait de la niaiserie, autrefois c'était de la discrétion. En 1928, lorsque je publiai L'IMMORTEL ADOLESCENT, nous ne nous fréquentions plus; mais, entre les branches, il m'est revenu qu'il avait été gêné de ces vers qui faisaient allusion à nos amours. Il ne m'a par la suite jamais parlé de mes ouvrages; nous n'en avons jamais eu l'occasion» (fonds privé).

VARIANTES

° Des larmes [R *coulaient* A *se mouraient*] sur leurs épaules nues. // Mes Douleurs sont en moi, [R *plaintives* A *vivantes*], pour toujours <...> Frissonne *éperdument* dans [R *Elles se sont penchées sur moi, mes tristes pensées*] <...> pensives... <fin>

LETTRE 24: À Simone Routier, 19 janvier 1921 (p. 91)

1. Autographe, 1 f. (16,5 x 26 cm) plié en deux, écrit recto verso à l'encre noire; numéroté «21» à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 167-168.

LETTRE 25 : À Simone Routier, 8 févrer 1921 (p. 92)

1. Autographe, 1 f. (16,5 x 26 cm) plié en deux, écrit recto verso ; numéroté «22» à l'encre verte et daté «fév. le 10» au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Le 10 février pouvant correspondre à la date de réception, cette lettre devrait être datée du mardi 8 février 1921 ; *Rencontres avec Simone Routier*, p. 169-170.

2. «Cher petit enfant, je viens de revoir toutes nos choses, tes lettres d'amour, tes dernières. C'est inouï. Je ferme mes yeux et c'est une vigne glacée de souffrance qui m'envahit. Tous ces mots, le silence, les jours depuis ton départ, s'arrachent mon cœur et le piétinent par lambeaux. J'entends tes mots anciens discuter la vérité de mon amour, je regarde, cruelle évidence, ton amour à la course de cette fin d'hiver, ils saignent sur mon cœur, sur mon amour immense. Mon amour à qui tu n'as jamais senti la nécessité de donner, de sacrifier rien, rien — *tu n'as aimé que pour toi*. À cinq minutes de moi un salut, un sourire, un mot — la présence d'une femme suffisait à t'attirer irrésistiblement, on t'aurait cru affamé. Tu ne sais plus écrire, non tu n'as plus rien à me dire. Tu n'es plus triste, tu n'es plus seul, tu ne m'aimes plus. Mon amour pourtant, de toi, pouvait attendre mieux. Tu n'aimes maintenant en moi que le souvenir de ton amour d'il y a quelques mois. Moi, tu ne m'aimes plus. Je suis absolument convaincue de ce que je t'écris là. Et je suis triste à mourir. Je souffre infiniment, mais tu es toute ma vie. Et je mourrais, tu en as tant parlé, que ton amour, le souvenir n'en serait que meilleur, plus beau. // Ah! pourquoi ces baisers, tes mots et la vie? Puisque ton cœur a tant d'oubli. J'espère au moins que tu es heureux là-bas. // Simone» (brouillon autographe, 1 f. [14,1 x 19 cm], papier ligné déchiré d'un cahier et plié en deux, écrit recto verso au crayon [BNQ, 234/4/8]. Cette lettre n'a pas été datée par Simone Routier, mais les indices internes permettent de croire qu'elle aurait été écrite en mars 1921).

LETTRE 26 : À Simone Routier, été 1921 (p. 93)

1. Autographe, 1 f. (8,1 x 13 cm), carton, écrit recto verso à l'encre noire ; numéroté «25» à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8) ; *Rencontres avec Simone Routier*, p. 169.

2. Au cours de l'été de 1921, Alain Grandbois visite Londres, Paris, Berlin, Vienne, Gênes, Lucques, Pise, puis Florence, Venise, Naples, Sorrente et Capri avec ses parents. Il aurait alors décidé de demeurer à Florence pour y entreprendre des études de peinture. Ce n'est qu'au printemps de l'année suivante qu'il décidera de retourner à Québec, pour achever ses études de

baccalauréat. Il réussit ses examens (avec une moyenne de 61,5%) et s'inscrit en septembre à la Faculté de droit de l'Université Laval (M. Fortin, article cité, p. 18-20).

LETTRE 27: À Simone Routier, 25 mai 1922 (p. 93)

1. Autographe, 1 f. (16,5 x 26 cm) plié en deux, écrit recto verso à l'encre noire; numéroté «23» à l'encre verte et daté «mai» au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 170. Le 25 mai est l'anniversaire de naissance d'Alain Grandbois.

LETTRE 28: À Simone Routier, 5 juillet 1922 (p. 94)

1. Autographe, 1 f. (17 x 25 cm) plié en deux, écrit recto verso à l'encre violette; numéroté «24» à l'encre verte et daté «juillet le 5 1922» au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 171-172.

2. Rien ne permet de savoir si Alain Grandbois s'est effectivement rendu à Québec le samedi 8 juillet 1922; cependant, *L'Événement* de la semaine suivante (15 juillet 1922, p. 5) y signale la présence de M. Henri Grandbois.

3. Voir *supra*, p. 550, n. 3.

LETTRE 29: À Simone Routier, juillet 1922 (p. 95)

1. Autographe, 1 f. (17 x 25 cm) plié en deux, écrit recto verso à l'encre noire; numéroté «26» à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 173. D'après la chronologie établie par Simone Routier, cette lettre daterait de juillet 1922.

LETTRE 30: À Simone Routier, 25-26 juillet 1922 (p. 95)

1. Autographe, 1 f. (17 x 25 cm) plié en deux, écrit recto verso à l'encre noire; numéroté «27» à l'encre verte, daté «26 juillet» au crayon au recto et «juillet 6 26» au verso par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 173-174.

LETTRE 31: À Simone Routier, 1922 (p. 96)

1. Autographe, 1 f. (17 x 25 cm) plié en deux, écrit recto verso à l'encre noire; numéroté «28» au verso à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 175; *Poésie II*, p. 36. D'après la chronologie établie par Simone Routier, cette lettre-poème daterait de 1922.

LETTRE 32: À Simone Routier, juillet 1922 (p. 97)

1. Autographe, 1 f. (20,3 x 26 cm), plié en deux, au crayon avec des corrections à l'encre violette (BNQ, 204/9/10); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 177-178. D'après la chronologie établie par Simone Routier, cette lettre daterait de juillet 1922.

2. Simone Routier confiera à René Pageau qu'elle avait été amoureuse d'un «ami protestant», à qui elle dédiera un poème («La lettre») de *L'Immortel Adolescent*.

VARIANTES

° connaître [A *plus*] et tu ne me connais pas encore. Mais si tu ne *connais* de moi

° mortes, [A *et*] qui sont mêlées <...> Dans [D *ving* S *dix*] ans, tu ne reconnaîtras plus *dans* la foule

° demeurent [A *des minutes infinies*] *et* si jamais <...> aimée plus [R *que lui*] que tout.

LETTRE 33: À Simone Routier, 21 juillet 1922 (p. 98)

1. Autographe, 2 f. (17 x 25 cm) écrits recto verso à l'encre violette; numérotés «31» et «31 bis» à l'encre verte et datés «juillet le 21, 1922» au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 179-181.

LETTRE 34: À Simone Routier, 27 juillet 1922 (p. 100)

1. Autographe, 1 f. (20,2 x 26 cm) plié en deux, écrit recto verso à l'encre violette (BNQ, 234/4/8); numéroté «29» à l'encre verte et daté «août le 2, 1922» au crayon par Simone Routier; *Rencontres avec Simone Routier*, p. 176-177. Le mercredi 2 août étant la date de réception, cette lettre devrait être datée du jeudi précédent, soit le 27 juillet 1922.

VARIANTES

Autographe, 1 f. (20,4 x 26,2 cm) écrit recto verso au crayon et à l'encre violette (BNQ 204/10).

° Je pense à toi. *Je* pense à toi. *Je* veux te voir. *Je* te voudrais toute

° moi, [R *dans mon principe, dans mon essence. Je ne vibre, je ne vis que par toi.* A *Tu es mêlée à ce que j'ai de meilleur.*] Je sais <...> notre vie, *peut-être*, en serait illuminée... Je ne peux pas, je ne peux pas. Si je t'aimais plus, *je* [R *serais*] *deviendrais fou*, mon cerveau

° dire, [R *parce que*] tu ne l'as <...> je *t'aime* [R *mais*] *plus pour toi que pour moi.* Je ne ferai <...> et [R *c'est celles*] ce sont

° âme. *Et* je ne penserai peut-être plus que tu ne m'aimes pas. *Il est minuit, Simone.*

LETTRE 35 : À Simone Routier, 28 juillet 1922 (p. 101)

1. Autographe, 1 f. (17 x 25,2 cm) écrit à l'encre noire ; numéroté «33» à l'encre verte et daté «31 juillet 1922» au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8) ; *Rencontres avec Simone Routier*, p. 183. Le 31 juillet étant la date de réception, cette lettre daterait du vendredi 28 juillet 1922.

2. Les examens de fin de baccalauréat, auxquels Alain Grandbois s'est présenté afin de s'inscrire à la Faculté de droit de l'Université Laval en septembre 1922.

VARIANTES

Autographe, 2 f. (12,5 x 20,1 cm) au crayon avec des gribouillis à l'encre noire dans la marge supérieure ; le premier feuillet est écrit recto verso (BNQ, 204/9/10). Les lettres 35 et 37 y sont écrites l'une à la suite de l'autre.

° et [A *que*] tu souffres <...> lorsque les [R *beaux* A *autres*] jours, les belles nuits sereines et douces viendront, [D *je serai* S *j'aurai*] [A *peut-être l'apaisement*] [R *heureux de t*] du calme

° n'avoir [R *rien*] à te dire que [D *je t'aime* S *mon amour*] parce que je t'aime. Et parce que je t'aime, je [R *me désole*] *souffre de partout ; je n'en peux* [R *presque*] *plus, Simone,* Simone. Je voudrais mourir, afin que tu pleures, et que tout [AR *tout*] soit fini [A *tout* R <*illisible*>] Et tu serais plus heureuse, à la fin, de ma mort. *Les morts provoquent des sanglots terribles, mais courts, parce qu'elles* [R *ont ceci de spécial qu'elles sont* <*illible*> A *sont les premières d'entre les choses*] *inévitables. J'en ai vus qui se tordaient, de rage, d'impuissance, de mal, de douleur inouie, et qui m'ont tendus la main, quinze jours après, avec du calme* [R *dans les yeux*], *de la paix dans les yeux. La résignation :* [R *de l'oubli*] *ils vous ont menti :* [R *c'est de l'oubli, de la lâcheté*] de la lâcheté. Ils ne pleurent plus afin [R *de ne pas mourir* A *de pouvoir*], *vivre la mort. Et nous sommes tous comme cela, nous, qui somme faits d'un peu de boue.* [R *Tous les jours*] *Je t'aime* <...> peux [D *plus* S *pas*] étudier [A *Je n'ai plus qu'un mois, pour l'examen.*] Je vois cet amour que je [D *n'ai* S *ne*] [R *pas connu* A *connais pas*]. Je voudrais <...> seule lorsque tu *penses ;* je t'aime

LETTRE 36: À Simone Routier, 22 août 1922 (p. 102)

1. Autographe, 1 f. (13,2 x 20,5 cm) plié en trois, écrit à l'encre violette; numéroté «30» à l'encre verte et daté «25 août 1922» au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 178. Le 25 août 1922 étant la date de réception, cette lettre daterait du mardi 22 août précédent.

LETTRE 37: À Simone Routier, septembre 1922 (p. 102)

1. Autographe, 1 f. (17 x 25 cm) plié en deux, écrit recto verso à l'encre noire; numéroté «32» à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 181-182.

2. Simone Routier confiera à René Pageau: «Mon goût de la Poésie est né de ma lecture de CONFERENCIA de ma mère, dans cette bibliothèque où se trouvaient également une cinquantaine de belles brochures vertes, d'une collection dite des classiques, et venue de France, que je n'osai cependant jamais découper, la plupart des auteurs en étant alors à l'INDEX que je respectais scrupuleusement. / / Mon 1er achat de poésie fut l'œuvre complète d'EDMOND ROSTAND, édition de luxe, grand format, illustrée et reliée.» À la Bibliothèque de l'Institut, rue Saint-Anne, elle empruntait les œuvres d'Auguste Langelier, de Sully Prudhomme, de Verlaine, de Villon, de Vigny, de Paul Fort, de Charles Guérin. Elle aurait lu Alfred Garneau, Émile Nelligan, Paul Morin, Albert Lozeau et, «toute jeune», dit-elle, Blanche Lamontagne, qui lui aurait «ouvert la voie». Parmi les romanciers: Maurois, Mauriac, Duhamel, Bordeaux, Bourget et Maupassant.

VARIANTES

Autographe, 2 f. (12,5 x 20,1 cm) au crayon avec des gribouillis à l'encre noire dans la marge supérieure; le premier feuillet est écrit recto verso (BNQ, 204/9/10). Les lettres 35 et 37 y sont écrites l'une à la suite de l'autre.

° J'ai *vue* [R *mon cœur* A *mes yeux*], *dehors dans la nuit* [R *mauve et blanche* A *frémissante*] *et mes yeux qui ne* [R *voyaient* A *fouillaient*] *mes yeux glauques et fous.* J'ai reçu votre lettre. Je suis tellement inquiet de [R *votre* A *l'*] état de [A *votre*] santé <...> plus *qu'un petit paquet de nerfs frémissants* à toutes <...> que je ne *devrais* pas <non souligné> vous aimer [R *Je vous aime trop; cela n'est pas bon ni pour vous ni pour moi,*] vous *forcer* <non souligné> à m'aimer

° égoïste et vous me *l'aviez* dit <...> quittés. *Se peut-il que nous nous soyons quittés?* Si vous saviez comme j'ai souffert, l'an passé, Simone, et [R *comment* A *de quelle façon*] j'ai endormi <...> comme [R *l'on chasse*] *un voleur,* et que je ne pensais à vous que pour vous maudire. Et vous vous [D *êtes* S *étiez*] guérie

° minuit *Monne, Monne.* Je t'aime. Je veux que tu fermes les yeux [D *afin* S *pour*] [R *que je t'embrasse*] pour que je te prenne dans mes bras [R *et que pour baiser* A *et que je baise*] si doucement, *si longuement,* tes paupières <...> ce soir [A *dans tes bras*] mes lèvres sur ta bouche, et ne plus me réveiller jamais, jamais, *jamais* <non souligné>.

LETTRE 38: À Simone Routier, novembre 1922 (p. 104)

1. Autographe, 1 f. (18,5 x 28 cm) plié en deux, à l'encre violette; numéroté «34» à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier,* p. 184-185.

LETTRE 39: À Simone Routierc (p. 105)

1. Autographe, 1 f. (16 x 26 cm), écrit recto verso à l'encre bleue; numéroté «35» à l'encre verte et daté «27 déc. 1922» au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier,* p. 185-186.

LETTRE 40: À Simone Routier, 31 décembre 1922 (p. 106)

1. Autographe, 1 f. (15,5 x 26 cm) plié en deux, écrit recto verso à l'encre bleue; numéroté «36» à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier,* p. 187-188.

LETTRE 41: À Simone Routier, 1920-1922 (p. 107)

1. Autographe, 1 f. (13,6 x 20,6 cm), au crayon et à l'encre violette, paginé I au centre de la marge supérieure (BNQ, 204/9/10). Le manuscrit porte deux versions de cette lettre, numérotées I et II.

VARIANTES

° II pensé [D *que* S *au*] retard

° I définitif. *Et ce* parce que tu ne pourras [R *plus*] [A *voudras plus*], parce que tu [R <*illisible* A *te créeras*] de nouveaux devoirs, parce que tu regretteras [A *parce qu'on te séparera davantage de moi*] ou tout

° II Je [R <*illisible*>] serai <...> verras pas [R *et*] tu verras des choses que je ne verrai pas, et [D *mes* S *nos*] yeux

° Il détachera [R *<illisible>*] des mots qui nous ont été si chers, des mots que tu n'oses même [R *plus prononcer* AR *<illisible>* A *écrire*] par crainte <...> peu [D *<illisible* S *par*] l'oubli de ce qui a été [R *notre pauvre amour malheureux*] [A *dans*] la beauté neuve de ce qui sera notre pauvre amour malheureux. Je serai un mort pour toi. [R *J'ai réalisé de plus* [A *aussi*], *qu'il est impossible que <illisible>* plus tôt ne feras <?> *produira ce retard*] [A *Je n'ai jamais réalisé* [R *comme aujourd'hui*] *combien qu'il* serait préférable

° I ta *pauvre* vie inutilement. [D *Mon* S *Notre*] *amour, à quoi te sert-il,* [A *en vérité*] *te donne-t-il du bonheur,* te rend-il meilleure *t'aide-t-il* à passer *les heures mauvaises, les heures tristes?* [R *Ma pauvre enfant. Il n'y a*] Il ne faut

° Il T'a-t-il [R *rendu*] donné

° Il souffrir [R *de t'avoir* enlevé <?> A *de t'avoir fait pleurer*]. Je t'ai <...> Je t'aime. [R *Non*] Il ne faut pas que cela [R *continue*] dure, que

° I Ma pauvre *enfant.* Il y a une chose indigne de toi, indigne de ta jeunesse, de tes yeux lumineux [R *de ton âme loyale et fière, et il faut qu'il soit notre amour* [R *indigne*] *de ta jeunesse,* A *de ton âme loyale et fière, et il faut <illisible> que ce soit notre amour, mon amour.*] <fin>

° Il infinies [R *<illisible> à jamais, dans l'inconnu*] épuiser tout l'amour, toute la vie [A *toutes les larmes*] [R *te pénétrer tellement que tu serais en moi pour toujours, dans ma vie, dans mon amour*] *pour toujours* [R *que <illisible>* A *te fondre en moi*] *parce que tu n'es pas moi* <souligné>, *faire mon regard de tes yeux, <illisible> mourir larmes te fondre en moi,* [R *souffrir*] [A *afin crier*] *de ta douleur, pleurer* [R *les larmes*] *ma douleur de tes yeux, mourir.*

LETTRE 42: À Simone Routier, début juillet 1923 (p. 108)

1. Autographe, 1 f. (8,1 x 13 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue, inséré dans une enveloppe numérotée «41» à l'encre verte par Simone Routier avec la mention: «Voir poème "Le Coffret de Mosaïque" dans l'Immortel adolescent, — coffret qu'Alain me rapporta d'Italie» (BNQ, 234/4/8).

2. «Alain, // Ne soyez pas ennuyé, ni mauvais. Je ne viens pas vous harceler, ou essayer de te reprendre. Je viens avec le sourire de ta petite Monne te dire moi aussi mon dernier bonjour. Il ne faut pas que la dernière des choses que tu emportes de moi soit ce regard aigri de l'autre jour. Mon amour pour toi mérite mieux, tout notre passé, nos bonheurs d'hier. Tu as voulu partir, tu es parti. Cela devait arriver, sans doute, je le sentais tellement et tu disais si souvent cela inévitable. Mais tu es parti si

brusquement, sur une querelle comme en font ceux qui s'aiment mais dont tu ne savais pas le vrai mot. Ce mot je te le dois. Tu veux bien mon petit, que j'explique (je dis mon petit, et tu n'es plus à moi, petit, et les larmes coulent sur mes joues). //J'ai feint de ne pas avoir saisi afin de ne pas gâcher notre petit après-midi si gai. Dimanche, j'aurais voulu n'en rien faire voir et sourire, et sur cette illusion que je ne savais rien, vivre égoïstement de mon amour pour toi jusqu'à ce que tu t'en lasses. Comment n'ai-je pas pu y arriver. Je n'ai jamais su feindre plus que cinq minutes avec toi. Tu sais tout de moi, tout. // Comment as-tu pu dire que je ne t'aimais pas? Ne sache jamais combien je souffre, je souffre tellement. Vois comme je t'aime puisque je t'aime malgré tout cela. Et je ne t'en veux pas, es-tu maître de ce qui se passe en ton cœur et ton départ dimanche te soulageait sans doute comme une franchise et tout petit Pitochou. Je persiste à croire que tu m'as aimée quand même tu sais... Le point de départ de la scène, si tu te souviens, a été de te dire que je m'étais enivrée la veille, gros mot, boutade d'enfant que se piquait d'importance d'avoir dix minutes étourdi son gros chagrin. Nous avons ensuite parlé des «parties», puis là est venu mon air triste et que tu n'aimais pas. Je t'ai dit que tu avais des amies pour tes différents goûts et occasions et aussi que tu me manquais de franchise — ces deux choses étaient les seules susceptibles d'être prises au sérieux. Alain, maintenant, écoute-moi, je vous parle en toute sincérité, simplement. Vous ai-je jamais fatigué au sujet des attentions que vous pouviez avoir pour d'autres jeunes filles? Vous savez bien que non, nous en parlions comme d'amitiés normales, toutes ordinaires, quoique je ne les adorais pas, puisque je t'aime; mais lorsqu'il s'agit d'un intérêt que tu portes à une femme mariée, cela n'a plus la même insignifiance — tu m'en aimes de suite moins — et tu comprends cela toi-même puisque tu me tenais la chose cachée. N'importe quelle femme t'aimant aussi comprendrait cela. C'est samedi que j'ai tout su, dans cette phrase malheureuse de Suzanne: "C'est parce que tu as fait le voyage avec Gaby...?" Il était sans doute ordinaire qu'elle t'eût causé, elle, mais j'étais là moi. Elle me comptait donc si peu de choses vis-à-vis de toi — et tu m'as tirée par la manche de peur qu'elle n'en dise plus long. J'en savais assez, j'ai compris alors et comme tu devais l'aimer Gabrielle! et que tu m'avais trompée au sujet de tes voyages, de ton algarade avec sa mère. Non seulement tu me manquais de confiance, mais tu me prenais celle <...> // Je fus toujours le mirage de ton idéal de jeune Monne, tu l'as vite réalisé. Tu as cherché ailleurs et peut-être en as-tu trouvé la réalité, mais sans la pouvoir garder. Ainsi, n'ayant pas celle-ci, tu reviens flatter tes yeux de

l'autre mirage! Et c'est ta franchise qui fait que je ne puis plus avoir confiance — stupide paradoxe. Mon amour n'est plus le même, mais il est le seul que je puisse avoir désormais. Je ne crois plus en toi, mais quand tu parles si clairement je vois. Je t'aime Alain, je t'aime. Veux-tu me regarder dans les yeux. Ah! tu n'aurais jamais dû revenir puisque tu devais m'écrire celle de jeudi. C'est si clair maintenant. À quoi bon tous ces mots? Quand on s'aime, pourquoi tant parler. Si je n'avais peur que tu t'inquiètes, celle-ci ne partirait pas. <manuscrit incomplet et non signé>» (brouillon autographe, 3 f. [14,1 x 19 cm] de papier ligné déchiré d'un cahier, au crayon, BNQ, 234/4/8). Un brouillon de lettre à une femme prénommée Gabrielle pourrait dater de cette période. Le texte, écrit en partie au recto du papier à en-tête de l'hôtel Windsor, à Montréal, permet de croire qu'il s'agit de la personne dont parle ici Simone Routier, avec qui Alain serait allé en voyage à Montréal: «Tes yeux, tes cheveux, ton sourire clair me poursuivent toujours. Je n'ai pas le courage maintenant de rêver à ce qui aurait pu être, à la vie magnifique et troublante de nos [cœurs] infinis, et tes lèvres, et tes bras. Nous ne pourrons jamais revivre les heures courtes de ces derniers jours, nous avions acquis l'habitude de nous < ? >. C'était si bon, Gabrielle. Il me semble qu'il y a un mort, depuis ton départ, dans ma vie. Et je sais qu'il y aura toujours ce mort» (BNQ, 204/10/ajout 1991).

3. Selon Marcel Fortin, il s'agirait de Jeanne Pouliot, avec qui Simone Routier est allée à l'école primaire du Petit Mérici, située sur le chemin Saint-Louis. La famille Pouliot résidait, l'été, au lac Saint-Joseph, au nord de Québec.

4. Simone Routier lui répondra: «Alain, // Je me suis réjouie de ce que le lac vous ait donné quelques heures agréables, ne fussent-elles même qu'une illusion. C'est encore tellement! Mais il est regrettable que l'impression en ait été si tôt effacée par votre séjour à Québec, ce court séjour où vous avez réappris à être las et un peu triste si je ne me trompe. Quel nuage a donc passé qui vous a fait si sombre? // Si le mot "ami" entre nous ne doit pas toujours savoir que vous vous dérobez entièrement à moi, il faut avoir confiance et me dire simplement avec quelques sourires vos moindres chagrins. Je puis vous demander cela. Je saurais être raisonnable pour vous écouter et vous consoler. // Je vous remercie de vouloir être meilleur, mon ami, Vous. // Sincèrement, // Simone» (brouillon autographe, 1 f. [14,1 x 19 cm] plié en deux, écrit au crayon au verso d'une lettre datée «Mardi p.m. 10-7-23», papier ligné déchiré d'un cahier, BNQ, 234/4/8).

LETTRE 43 : À Simone Routier, décembre 1925-janvier 1926 (p. 109)

1. Autographe, 1 f. (16 x 26 cm), écrit recto verso à l'encre bleue; numéroté «356» à l'encre verte et daté au crayon «27 déc. 1922» par Simone Routier (BNQ, 234/4/8); *Rencontres avec Simone Routier*, p. 185-186.

LETTRE 44 : À Gilberte Guillemeteau, 1926 (p. 109)

1. Autographe, 1 f. (20,9 x 26,8 cm), papier à en-tête de la Légation canadienne à Paris, 1, rue François Ier, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Mademoiselle Gilberte Guillemeteau Chez Madame Abraham 6 rue Gambetta Biarritz». La lettre n'a pas été expédiée: l'enveloppe qui l'accompagne a été scellée puis ouverte et ne porte aucun cachet postal (BNQ, 204/10/05). Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur la destinataire.

2. En fait, Alain Grandbois ne retournera au Canada que l'année suivante. Il s'embarquera sur l'*Ascania* le 9 juillet, en compagnie de son cousin Louis Rousseau, et ne sera de retour à Paris qu'à la mi-octobre (*Paris-Canada*, 16 juillet 1927, p. 4, et 15 octobre 1927, p. 4).

3. Inscrit à la Sorbonne et à l'École libre des sciences sociales de Paris, Alain Grandbois a entrepris la rédaction d'un mémoire sur Rivarol (1753-1801), l'auteur d'un *Discours sur l'universalité de la langue française* (1784) et du *Petit Almanach de nos grands hommes* (1788). En 1926, à l'occasion des cent vingt-cinq ans de la mort de Rivarol, deux biographies sont publiées: René Groos, *La Vraie Figure de Rivarol* (Paris, Les Cahiers d'Occident); Louis Latzarus, *La Vie paresseuse de Rivarol* (Paris, Plon), dont Grandbois possédait un exemplaire. Il a transcrit, dans l'un de ses carnets, quelques notes biographiques sur Rivarol et de larges extraits de la préface du *Petit Dictionnaire des grands hommes de la Révolution* (1790). Aux dernières pages du carnet figure une brève bibliographie, dont chacun des titres est suivi de la cote à la Bibliothèque nationale (BNQ, 204/6/48).

4. C'est-à-dire au Commissariat canadien, 17-19, boulevard des Capucines à Paris, qui deviendra la Légation canadienne (située rue François Ier) en octobre 1928.

LETTRE 45 : À Simone Routier, fin décembre 1929 (p. 110)

1. Autographe, 1f. (13,6 x 20,6 cm), au crayon et à l'encre violette, paginé I au centre de la marge supérieure (BNQ, 204/9/10).

2. *L'Immortel Adolescent*, Le Soleil, Québec, 1928. L'exemplaire de la bibliothèque d'Alain Grandbois porte la dédicace : « mars 1929, à Monsieur Alain Grandbois, j'attendais afin de pouvoir mettre votre nom en entier — comme auteur — au début du coffret, mais vous aurez tant tardé, ce sera bien votre faute, et je devine bien que vous en serez affreusement désolé ! En toute cordialité. Simone Routier. Dis donc, tu n'écris pas souvent, et tu n'écris pas longtemps. »

LETTRE 46 : À Sophie Jablonska, 24-25 janvier 1932 (p. 111)

1. Autographe, 6 f. (21 x 27 cm) paginés 1-5 au centre de la marge inférieure, papier pelure, au crayon ; dactylographie, 5 f. (BNQ, 204/9/16) ; *Délivrance du jour et autres inédits*, p. 25-31. Cette lettre a probablement été écrite à Québec, alors que Grandbois habite chez ses parents : il a débarqué à New York, le 10 janvier 1932, en transit vers le Canada ; il repartira quelques semaines plus tard pour la Terre Sainte et arrivera à Jaffa le 28 mars. Le fonds Grandbois de la BNQ (204/9/23) comprend vingt-neuf lettres de Sophie Jablonska (de mars 1931 à mai 1932), qui signe parfois « Virgule » ou « Jade ». On y trouve également cinq lettres d'Olga Karmilkof (de 1927 à 1929), dix-sept lettres de Phillis Capwell Seydel (de l'automne 1928), quatre de Gerda-Maria Kizler (de juillet 1933 à novembre 1934) et cinquante-six de Jane Thomas (1935-1937). Sophie Jablonska a vécu à Paris à la fin des années 1920. En avril 1931, elle séjourne avec Grandbois à Port-Cros. De juillet à septembre, ils partagent un atelier, boulevard Raspail, à Paris. À l'automne, elle se rend à Krinica (Pologne), sa ville natale, où sa famille est propriétaire d'une maison de santé. De Krinica, elle partira pour le Vietnam, où Grandbois la retrouvera au printemps de 1934, lors de son premier voyage en Orient.

2. Au verso d'une photo de Sophie Jablonska, jointe à une lettre adressée de Djibouti et datée du 11 janvier 1932, on peut lire : « Ici, j'ai essayé de sourire. La grimace a tordu mes lèvres mais le regard s'en est défendu » (BNQ, 204/9/23).

3. La « crise de phosphate » dont parle ici Grandbois pourrait bien être la conséquence d'un dérèglement du métabolisme rénal. Le 11 janvier 1932, Sophie Jablonska écrivait à Alain Grandbois : « Je voudrais... Oh je n'ose pas te le demander. Mais si tu pouvais le faire sans que tu ne dépenses rien de ton orgueil, sans que tes résolutions prises ne s'en opposent pas, je voudrais que tu m'envoies deux mots. Sans y rien ajouter. Dis-moi où tu en es avec tes phosphates. Cela te paraît enfantin. Mais tu ne sais pas

combien cela me préoccupe. Recevoir de toi ces trois mots "Phosphates sont arrêtés" me paraît plus que je ne puisse espérer» (BNQ, 204/9/23).

4. Dans sa lettre du 11 janvier 1932, Sophie Jablonska écrivait: «J'ai de quoi me nourrir d'ici deux ans, d'ici mon retour. Après, oh je n'en doute point que mon destin s'en chargera sans que j'y ajoute un seul brin de mes désirs» (BNQ, 204/9/23).

LETTRE 47: À Lucienne Boucher, 10 septembre 1932 (p. 114)

1. Photocopie. Papier à en-tête: «Carlton Hotel Cannes» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 25.

2. Lucienne Boucher (1894-1991) séjourne depuis la mi-juin au luxueux hôtel Carlton lorsqu'elle rencontre Alain Grandbois, le 4 septembre, dans un casino de Cannes. Elle est figurante dans *Charlemagne*, que Pière Colombier tourne à Joinville pour la maison de production Pathé-Nathan. Le film sortira en salle en septembre de l'année suivante.

LETTRE 48: À Lucienne Boucher, 11 septembre 1932 (p. 115)

1. Photocopie. Billet annoté par Lucienne Boucher: «Un soir à Cannes au Waikiki» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 26.

LETTRE 49: À Lucienne Boucher, 21-22 septembre 1932 (p. 115)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamothe-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal du 22 septembre 1932 (Alpes) (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 28-32. Après avoir passé deux semaines en compagnie de Grandbois, Lucienne Boucher doit rentrer à Paris, où sa mère l'attend. Grandbois demeure quelques jours à Cannes; il ne gagne Port-Cros que le 28 ou le 29 septembre suivant.

2. Luxueux hôtel sur le boulevard de la Croisette, à Cannes, le Martinez est renommé pour son intérieur de style art déco.

3. Situé place Franklin-Roosevelt, à Cannes, le casino Palm-Beach (créé par Henri Luhl en 1929) est surtout fréquenté par des Américains vivant en Europe.

4. Cette femme d'origine roumaine aurait remporté un concours de beauté à Bucarest (*Lettres à Lucienne*, p. 33, n. 9).

5. Le metteur en scène Pière Colombier a réalisé notamment, avec René Pujol, *Le Roi des resquilleurs* (1930), qui connut un immense succès

à l'époque. En 1932, il signe *Théodor*, et *Charlemagne* l'année suivante. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur Moura ni sur Goya.

LETTRE 50: À Lucienne Boucher, 22 septembre 1932 (p. 118)

1. Photocopie. Télégramme daté du 22 septembre 1932 par Lucienne Boucher (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 27.

LETTRE 51: À Lucienne Boucher, 24 septembre 1932 (p. 118)

1. Photocopie. Télégramme expédié de Cannes à «Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris 7». Cachet de réception: «PARIS 24 9 32 CENTRAL» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 40.

LETTRE 52: À Lucienne Boucher, 25 septembre 1932 (p. 118)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal de Cannes, 25 septembre 1932 (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 34-38.

2. Ortega, un prisonnier «évadé de la Carcel Modelo de Barcelone», se serait joint au groupe d'amis de Lucienne Boucher à Cannes et aurait demandé son assistance (*Lettres à Lucienne*, p. 39, n. 2 et 3).

3. «Alain voulait que nous fuyions au Caire, où il aurait été correspondant spécial pour un journal de Paris qui lui avait offert ce poste, et moi, j'aurais pu donner des leçons de musique ou de français» (*Lettres à Lucienne*, p. 39, n. 4).

4. De son vrai nom Elena Vitiello, Francesca Bertini fut l'une des grandes vedettes du cinéma italien, de 1911 à 1921. Elle revint au cinéma, à la fin des années 1920, dans *La Fin de Monte-Carlo* de Mario Nalpas, *La Possession* de Léonce Perret et *Tu m'appartiens* de Maurice Gleize.

5. Le poète anglais Percy B. Shelley (1792-1822), auteur de *La Sensitive* (1820), *À une alouette* (1820) et *Défense de la poésie* (1821).

LETTRE 53: À Lucienne Boucher, 27 septembre 1932 (p. 121)

1. Photocopie (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 41.

2. Ajout en marge de gauche.

LETTRE 54: À Lucienne Boucher, 1er octobre 1932 (p. 122)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 3 OCT 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 45-51.

2. On pourrait tout de même le rapprocher de la «Sixième exhortation du sage», intitulée «La fuite de la femme légère», du Livre des proverbes (5, 15-23).

3. Suzanne était la fille de Simard (*Lettres à Lucienne*, p. 52, n. 9).

4. Gizèle dirigeait une «maison de couture» (*ibid.*, n. 12). Dans une lettre de décembre 1933 à Marcel Dugas, Grandbois parle de l'épouse de Norbert Morin, qui «fait maintenant de la couture à New York». Ainsi, il pourrait s'agir ici de Gizèle Morin.

VARIANTES

° comme [A *sur*] une

° viens de [A *le*] fabriquer

LETTRE 55: À Lucienne Boucher, 3 octobre 1932 (p. 126).

1. Télégramme expédié de Salins d'Hyères, à «Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris 104». Cachet postal: «PARIS 3 10 32 CENTRAL» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden).

LETTRE 56: À Lucienne Boucher, 3 octobre 1932 (p. 126)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // (10) rue Lamotte-Picquet (10) // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 4 OCT 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 53-55.

LETTRE 57: À Lucienne Boucher, 5 octobre 1932 (p. 128)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 5 OCT 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 56.

LETTRE 58: À Lucienne Boucher, 7-8 octobre 1932 (p. 128)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-

CROS 8 OCT 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 57-58.

LETTRE 59: À Lucienne Boucher, 9 octobre 1932 (p. 129)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 10 OCT 32 VAR». Annotée par Lucienne Boucher: « à ne pas relire » (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 59-60.

2. Le Studio des Ursulines, salle de cinéma située dans le V^e^ arrondissement de Paris, où l'on présentait des films d'avant-garde.

3. Cette phrase figure en épigraphe de «Réponse 2», dans le recueil de poèmes de Marie Normand (pseudonyme de Lucienne Boucher), *Depuis longtemps déjà* (Montréal, Éditions du Quadran, 1972, p. 81).

LETTRE 60: À Lucienne Boucher, 10 octobre 1932 (p. 130)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 11 OCT 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 61-62.

LETTRE 61: À Lucienne Boucher, 13 octobre 1932 (p. 132)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 14 OCT 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 64-65.

2. Voir la lettre du 1^er^ octobre 1932, *supra*, p. 123.

LETTRE 62: À Lucienne Boucher, 15 octobre 1932 (p. 133)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 15 OCT 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 66-67.

LETTRE 63: À Lucienne Boucher, 17 octobre 1932 (p. 134)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 17 OCT 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 68-69.

LETTRE 64: À Lucienne Boucher, 19 octobre 1932 (p. 135)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 19 OCT 32 VAR». Annotée par Lucienne Boucher: «départ de Paris le 22 oct 1932» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 70-71.

2. Lucienne Boucher recevra du courrier au nom de «Madame Lucienne Grandbois» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden).

LETTRE 65: À Lucienne Boucher, 13 novembre 1932 (p. 136)

1. Photocopie; Télégramme expédié de la gare de Toulon, à «Lucienne Boucher // 10 rue Lamothe Picquet Paris». Annoté par Lucienne Boucher: «13 novembre 1932 Retour à Paris... Lui retourne à l'île» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 75.

LETTRE 66: À Lucienne Boucher, 13 novembre 1932 (p. 136)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 13 NOV 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 76-77.

2. En fait, le «Manoir d'Hélène», appelé ainsi en souvenir de l'héroïne de *Jean d'Agrève* (1897) de Melchior de Vogüe, qui a pour cadre l'île de Port-Cros.

VARIANTES

Cahier à couverture brune de marque «Sigurd Toulon», 89 f. quadrillés (22,1 x 11,7 cm) non paginés, au crayon (BNQ, 204/6/59). Sauf indication contraire, les variantes des lettres à Lucienne Boucher proviennent de ce cahier.

° cela. [A *Ou tout dire. Je ne le peux pas.*] Trop de choses se pressent en moi, [R *qui se heurtent, se contredisent*] oscillant

° parce que [R *cela*] ce

° la *Plage* du Sud, [R *et*] du côté du château. J'ai eu la sensation d'effacer tes pas. [R *Tu dois* A *Je sais que*] tu me pardonneras <...> ruse, [R *parce* A *pendant*] que <...> redescendre. *C'est* [D *alors* S *Alors*] [A *vient*] le moment où la dernière étoile chavire. // *Je suis*

complètement seul à l'hôtel. La porte de ta chambre, qui donnait sur la mienne, est fermée. Mais celle qui ouvre sur l'antichambre ne l'est pas. Et je respire encore ton odeur. Et notre amour m'entourait, [A *me submerge*] *me noie. Je n'ai pas eu le courage d'aller revoir ton amie et mon ami Pépin.* <Ce paragraphe sera récupéré dans la lettre suivante, datée du 14 novembre 1932.> // Je ne veux [A *pas*] te <...> dans [D *le bonheur* S *l'espoir*].

LETTRE 67: À Lucienne Boucher, 14 novembre 1932 (p. 137)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 15 NOV 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 78-79.

2. L'Hostellerie provençale, propriété de Marceline Jeanne Gaffet et Marcel Henry. L'hôtel est situé à l'entrée de l'île, en face du port d'accueil.

VARIANTES

° Lucienne, // [R *Le bateau* A *La vedette*] n'est <...> pensées, [R *et*] celle que je [R *connais* A *devine*] trop [A *bien*] [R *ou trop peu*] ou trop mal. // Ce *matin, je* t'ai cherchée, je t'ai appelée. Le soleil brillait entre les croisées. J'entendais

° Il y *a eu* aussi le chant du coq inconnu. [R *Parmi tout cela,*] [D *des* S *Et le*] *souffles* [D *de* S *d'un*] vent très léger enveloppait toute cette paix. [A *Et*] nous étions protégés par une grande force douce. [R *Personne, ni rien ne pouvait rien contre nous.* A *Et*] *Nous* vivions depuis toujours, et pour toujours. <Le dernier paragraphe provient du brouillon de la lettre datée du 13 novembre 1932.>

À la suite de la lettre datée du 14 novembre figure le texte suivant: «Mardi. La petite fille [A *économe*] qui, [R *traversant*] avec son jeune frère [A *le prodige*], traversant la salle où nous regardions brûler les bûches, venait nous [D *rendre* S *refaire*] des politesses, m'a dit aujourd'hui après m'avoir tendu la main:

— Où est la dame?
— [R Elle est à La dame est à Paris] Elle est partie.
— Pourquoi?
— Parce qu'elle devait retourner à Paris.
— Et vous?
— Moi je suis resté.
— Pourquoi?
— Parce que je devais rester ici.

— Alors pourquoi la dame n'est-elle pas restée?
— Parce que... parce qu'elle habite Paris.
— Alors pourquoi n'êtes-vous pas allé à Paris où elle habite?
— Parce que...
[R *la* A *La*] vieille gouvernante [D *en* S *aux*] jupe [A *s*] courte [A *s*] est venue interrompre une conversation qui commencait à m'embarrasser. Les enfants [A *seuls*] possèdent la seule logique qui vaille, celle de l'immédiat.»

LETTRE 68: À Lucienne Boucher, 15 novembre 1932 (p. 138)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 15 NOV 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 81. À rapprocher d'un poème intitulé «Pigeon», dans *Depuis longtemps déjà* (p. 20-21).

LETTRE 69: À Lucienne Boucher, 16 novembre 1932 (p. 139)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS <illisible> 32 VAR». Date de réception notée par Lucienne Boucher: «Jeudi 17 novembre» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 82-83.

2. Grandbois travaille alors à *Né à Québec*.

VARIANTES

° suis [R *las,*] fatigué, *malade, dégoûté. Toutes ces heures* pour cette [R *médiocrité*] chose médiocre, sans intérêt. Je viens à toi comme à une récompense. Je relis tes lettres. *J'y trouve* ton amour. Mais comme je crains que tu ne te trompes. Tu ne me vois pas, *tu* m'imagines, tu me crées. Ma jeunesse te fait illusion. [R *Et je n'ose me livrer complètement.*] // Mon mal de gencives m,a repris. Je ne bois plus de vin, [R *come si tu étais là.*] *Je* m'empêche de fumer. Je dors mal. J'entre dans la tempête. *Je cherche un point d'appui, un refuge. Je ne vois rien. Je ne puis rien que te rendre malheureuse. Et tu ne peux me rendre heureux. L'avenir* n'a jamais été [R *si bouché*], *aussi sombre, aussi fermé.* Je ne me plains pas. *Je ne pleure pas. Mais toutes* mes anciennes rancunes, tous mes dégoûts me montent <...> jours. *Quand te reverrais-je maintenant! Quand!* // [R *O*] *mon amour,* [A *mon amour,*] *comme on reconnaît le bonheur à son absence!* Je regrette chaque heure de sommeil qui m'a pris à toi, [R *quand tu étais ici,*] chaque [R *lecture*] page lue, chaque baiser non

donné. *Je savais que je regretterais. Mais on est si riche quand on est heureux, on gaspille. J'ai gaspillé.* Je regrette <...> longtemps. *Depuis le 5 novembre. Je* désire

LETTRE 70: À Marcel Dugas, 16 novembre 1932 (p. 140)

1. Autographe, 4 f. (20,9 x 27 cm), papier de marque «The Perfect Paper — S.V.C. Lyon-Villeurbanne», au crayon (ACA, fonds Marcel Dugas).

2. Cette lettre est datée «Mercredi, le 15 nov. 32». Or, le 15 novembre 1932 est un mardi.

3. Bérengère Courteau (1900-1986), fille de Corinne Dugas, sœur de Marcel Dugas, et du docteur Gaspard Courteau. De 1932 à 1934, elle séjourne à Paris, chez Marcel Dugas. Le 6 septembre 1932, Marcel Dugas lui écrivait: «Mon ami Grandbois de Québec est revenu en France. Il n'est resté à Paris qu'une semaine. Il est à Cannes où il met la dernière main à un livre [*Né à Québec*] qu'il veut faire paraître cet hiver. Voilà un type qui te plairait beaucoup, mais c'est un volage, il ne sait pas s'attacher» (BNQ, 35/1/17).

4. Une carte d'affaires, dans le fonds Grandbois, se lit: «Major Norbert Morin M.D. Chevalier de la Légion d'Honneur/ Croix de Guerre avec palme/ Officier du Dragon de l'Annam/ Officier de l'Ordre de la Santé Publique. Secrétaire Général du M.Y.C.C.A. Hôtel Carlton/ Cannes» (BNQ, 204/8/5).

5. Après un voyage en Terre sainte, en mars et avril 1932, Grandbois se serait attardé au Moyen-Orient et en Afrique du Nord. Il est rentré en France le 6 août. De novembre à décembre, il séjourne à Port-Cros.

6. On peut croire qu'il s'agit d'un exemplaire d'un ouvrage de Paul Verlaine, que Norbert Morin aurait emprunté à Marcel Dugas.

7. Anagramme de Paul Verlaine (*Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1962, p. 645). Marcel Dugas a publié un essai sur Verlaine intitulé *Feux de Bengale à Verlaine glorieux* (Montréal, Marchand Frères, 1915), repris sous le titre *Verlaine, essai* (Paris, Radot, 1928). L'exemplaire de Grandbois porte la dédicace: «Pour le fauve Alain Grandbois, brise-tout et brise-femmes en qui il recherche avidement l'image de la nymphe idéale. Marcel Dugas.»

8. Nous n'avons pu identifier cette personne.

9. *Un Romantique canadien: Louis Fréchette, 1839-1908*, de Marcel Dugas, paraîtra aux éditions de la Revue Mondiale en 1933.

10. «Soyez bon et que Dieu vous garde».

11. Grandbois a décrit les habitués du café Les Deux Magots: «Il y avait des Canadiens [...] Roy Royal, beaucoup d'autres, et un petit Corse aux yeux vifs, François Quilici, rédacteur politique à l'agence Havas, qui devint plus tard à Londres, l'un des premiers lieutenants du général de Gaulle» («Marcel Dugas», dans *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, vol. 7, *Profils littéraires*, 1963, p. 159; voir également *Visages du monde*, p. 709). Chanteur, professeur et critique musical, Roy Royal (1895-1968) a vécu en Europe de 1919 à 1948. Il enseigne à Paris à partir de 1926 et à l'école de musique Vincent-d'Indy à partir de 1951. De 1951 à 1954, il sera chroniqueur musical du *Petit Journal*, avant de devenir responsable du Service des enregistrements de musique canadienne et d'interprètes canadiens au Service international de la Société Radio-Canada, puis chef des émissions musicales jusqu'en 1964 (Helmut Kallman, Gilles Potvin et Kenneth Wonters, *Encyclopédie de la musique au Canada*, Montréal, Fides, 1983, p. 895-896).

LETTRE 71: À Lucienne Boucher, 18 novembre 1932 (p. 141)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 18 NOV 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden),; *Lettres à Lucienne*, p. 84-85.

VARIANTES

° pigeon) [R *Pardonne-moi.*] [D *Je devrais* S *J'aurais dû*] t'aider <...> Je [D *ne cesse* S *n'ai*] [R *de*] regardé que moi, je [D *ne vois* S *n'ai*] [A *vu*] que ma propre misère. [R *Pardonne m*] Il faut me pardonner. *Il faut* oublier. // Des beaux jours reviendront peut-être. Fermons les yeux. *Attendons-les.* Il ne faut pas trop *regarder* en arrière. Je veux aussi que tu aies confiance. Je ne *ferai rien* contre <...> forces [R *heureuses* A *lumineuses*] *Indique-les moi.* <La fin du paragraphe est encerclée.> [A *Et*] *Je connais si peu ton vrai caractère,* [R *en somme*]. *Il eût fallu plus de temps pour te dépouiller, te libérer des couches anciennes, te voir intacte, nue, originelle. Je n'ai fait que t'aimer. Je ne connais ni tes tendances, ni les poussées véritables de ta nature. Tu m'aimes.* [R <phrase illisible>] *Mais l'amour même nous est refusé. Et si tu savais avec quelle joie je me priverais de ta présence,* [R *ni*] *de toi, de toi que j'aime* <quatre mots soulignés>, *si cette privation pouvait te donner la sécurité,* [D *le bonheur* S *la paix*]. *Je t'ai connue malheureuse. Je n'aurais pas touché à ton bonheur, si j'avais su que tu étais heureuse. Il faut que tu croies cela. Mais que puis-je faire, moi, pour ton bonheur? Je ne peux rien te donner. Rien. Pas même moi.* [R <phrase

illisible>] // Je ne vois que ténèbres. *Et j'en arrive à souhaiter, pour toi les choses qui me blessent* [D *le* S *au*] *plus profond* [R *ément*] <illisible> *J'ai les mains et les pieds liés. Mais toi, tu as ton destin. Ta vie.* <phrase illisible> Où est la vérité? // *Je t'aime si fort, si bien, si douloureusement, mon tout petit.* // [R *Ma solitude ne m'a jamais* [D *paru* S *semblé*] *plus désolée, plus inutile.*] *Je ne sais plus rien.* Je n'ai rien à te *donner. Il* m'est *même* enlevé

° inutile. [R *Chaque heure de mon temps, je dois la nourrir de force.*] Je dois nourrir chaque *heure, parce que chaque heure m'est devenue une ennemie.* Et la nuit, je sombre. Ô mon petit, je m'étais fait un si beau rempart de [R *mépris* AR *mépris* A *dédain*], d'indifférence et de dur isolement. Et cela prend des années, avec toutes sortes de luttes, [R de <illisible>, *de fuites,* A *et de cris*] pour en arriver là. Et tu es venue. Et je flairais le poison. Et j'ai pris le poison. [R *C'est tout.*] Et tout est à recommencer. *Tu n'es pas heureuse. Je ne* [R *le*] *suis pas heureux. Et je* [A *veux*] *croire que tu m'aimes parce que je t'aime. Alors!* // *N'*as-tu pas <...> plus rien. *Que* t'aimer

LETTRE 72: À Lucienne Boucher, 19 novembre 1932 (p. 142)

1. Photocopie. Télégramme adressé à «Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte Picquet Paris 104» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 87.

LETTRE 73: À Lucienne Boucher, 19 novembre 1932 (p. 143)

1. Photocopie (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 88-89.

2. Depuis plusieurs années, Lucienne Boucher vit séparée de son premier mari, le musicien Alfred Laliberté (1882-1952), qu'elle a épousé à Montréal en 1918. Elle a entrepris de nombreuses démarches auprès des membres du clergé pour faire annuler son mariage.

3. Voir la lettre du 15 novembre 1932, *supra*, p. 138.

LETTRE 74: À Lucienne Boucher, 20 novembre 1932 (p. 144)

1. Photocopie, portant une variante (6e ligne): «°las [R *d'écouter* A *de presser*] les» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); dactylographie, avec la mention manuscrite: «Cahiers du Sud. Marseille» (BNQ, 204/10/02) [si ce texte a été soumis aux *Cahiers du Sud*, il n'y a jamais paru]; *Lettres à Lucienne*, p. 95-101; *Poésie II*, p. 42-45. Carnet 52 (BNQ, 234/6/59): «Dimanche. // Tu es malheureuse parce que tu n'as rien à toi. [A *Tu ne vis que par les choses, extérieures,* [A *les êtres extérieurs*]. Il faut se créer quelque chose, un intérieur, tout au fond de soi. [D *Je sais*

que c'est difficile S *Oh ce n'est pas si facile, et c'est très*] ennuyeux. Mais il n'y a pas d'exemples qu'on n'y arrive [R *pas*] point. Tu commenceras par jeter par les fenêtres tout ce qui encombre, pour faire la place. Ce n'est jamais la place qui manque. C'est le courage de choisir, [A *de rejeter*] de réagir, [R *puis de meubler. Cela est long. Mais la vie est plus longue.*] Ensuite, tu meubleras, peu à peu. Une idée ici, une pensée là. Et tous les jours, tu te forceras à descendre chez toi. Après les [R *premières difficultés* A *luttes*] du début, [R *je te promets des* A *viendront les premières*] joies. D'humbles joies, pour commencer. Mais des joies chez soi, à soi, [A *de soi*], au fond de l'être de sang. Et les dieux visitent parfois ces domaines [R *là*]. [A *Et*] Ça embaume pour lontemps. // Et quand les tempêtes viennent, on a tout de même un refuge.»

2. Un poème de Lucienne Boucher s'intitule «Maison du vrai cœur» (*Depuis longtemps déjà*, p. 69).

LETTRE 75: À Lucienne Boucher, 22 novembre 1932 (p. 148)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 22 NOV 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 102-103.

VARIANTE

° blessent [D *tort* S *faux*] // Mais

LETTRE 76: À Lucienne Boucher, 22 novembre 1932 (p. 148)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 23 NOV 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 104-107.

VARIANTES

° déjà. *Tu questionnes et je réponds.* Ces questions-là, sous d'autres formes et dans d'autres moments, *tu les* as posées ou tout au moins indiquées. Mais *elles sont malheureusement de celles dont la réponse,* [A *sauf la première,*] *ne peut* se satisfaire d'un oui ou d'un non. *Essayons d'abord de mettre un peu d'ordre dans ce qui nous occupe, de classer.* // Tu me demandes [R *d'abord*] si je t'aime. *Tu m'annonces ensuite l'arrivée de Z.* // *Puis tu me demandes si je* [D *désire* S *veux*] *que tu te gardes* [R *chaste* A *irréprochable*]. *Ce qui en d'autres termes, et pour le moment, signifie à me demander, si je ne m'abuse, si tu dois continuer de voir Z comme*

auparavant. Je [D *vais* S *dois* R *vais*] te dire tout de suite que [R *seule la première question m'étonne* A *cette question m'attriste*], et [A *qu'il*] *il* me semble que tu n'aies pas beaucoup réfléchi avant de la poser, [R *et d'un ton aussi grave*]. Je sais que tous les amoureux *le font.* Mais ils disent «M'aimes-tu» avec le sens de «Je t'aime.» [R *Ce sont*] Le ton que tu emploies est plus grave. Mon [D *pe* S *tout*] petit, je ne sais pas si je t'aimerai *dans cinq ans,* dans <illisible> *ans (c'est soi-même qui change par l'objet de l'amour)* mais *une chose est* [A *aujourd'hui*] *malheureusement et véritablement vivante* en moi, *et c'est l'amour que j'ai pour toi.* [R *Et* A *Au surplus*] *je dois t'avouer* que j'ai pris un peu de temps à l'admettre, [R *et si je sentais pour toi une vif attrait grande attirance* A *moi-même réalisais* <?> *pas,*] [R *que* A *et si*] *je me laissais aller au charme sans vouloir trop le «voir»,* [R *que* A *si*] *je me refusais à tenter de réagir, c'est peut-être que je croyais t'aimer «comme cela», tu sais. (D'ailleurs je te dis ceci après-coup. À ce moment-là* je ne pensais à rien, *mais inconsciemment peut-être...) Mais je sais aujourd'hui que je ne t'aime pas comme cela* <deux mots soulignés>, *je t'aime. Et comment peux-tu, en m'aimant, ne pas l'avoir compris! Voilà pour la première question. Nous nous aimons.* [R *Bon. Et*] *Jusqu'à présent, cela ne concerne que toi et moi. Nous sommes tous les deux seuls dans cet amour. Parfait. // Mais tu m'annonces l'arrivée de Z. Et c'est alors que tu me demandes si* [R *au fond*] *tu désires dans le fond de ton cœur, me garder à toi, uniquement. Ce qui veut dire pour le moment,* [R *si je*] *à moins que je ne m'abuse, que tu me demandes quelles attitudes* [A *tu devrais*] *garder vis-à-vis de* [D *lui* S Z]. *Et c'est là le noeud* <souligné> [R *D'abord*], *un être* [A *normal*] qui aime désire [R *toujours* A *et veut*] la possession intégrale de l'être aimé. [R *Et*] [D *c'* S *C'*] *est* la *plus vieille force* [R *du monde*], *le plus* [R *ancien* A *vieux*] *désir* du monde. Je n'échappe pas à la loi. [R *si je ne l'ai jamais demandé*] *puisque je t'aime.* [R *Mais j'ai d'autre part assez vécu pour avoir vu autour de moi s'agiter tant de souffrances, de passions.*] Mais c'est aussi parce que <souligné> je t'aime que je n'ai jamais demandé de te conserver jalousement <souligné> pour moi. [R *Et c'est là une question uniquement matérielle. Il m'est pénible d'avoir encore à insister sur ce fait et tu peux penser*] [R *J'avais*] *Certaines raisons vous empêchent de perdre la raison. Dois-je te répéter qu'elles sont uniquement d'ordre matériel? Je l'ai dit cent fois. Tu n'as rien, et je n'ai rien. La pauvreté, c'est encore* [R *manger, avoir chaud*] <...> vivre [A *enfin.*] [R *C'est encore joli. Mais je n'ai même pas cela. Je ne sais ce* A *Mais comprends donc que je ne sais pas* <ce>] *que je ferai dans trois mois. Je vais à l'aventure. Les alouettes sont lucides devant le miroir.* [A *Je n'ai pas peur des réalités. Je les vois.*] *Et je te réponds que je n'ai pas le droit* [A *du moins pour le moment*], d'influencer ou quoi que ce soit la courbe de ta vie. *Tu*

me dis que tu me donnes les droits, là. Mais ils ne t'appartiennent même pas. Je veux que tu retiennes ceci: si je pouvais t'assurer [R *une* A *le minimum d'une*] *sécurité relative, je prendrais* [R *ce* A *tous ces*] *droit* <*s*>, *et j'en userais pour te parler d'autre façon.* [A *Mais je ne le peux pas. Et tu le sais bien. Alors pourquoi retourner toujours ce fer dans cette plaie!*] [R *Je ne peux* <illisible> A *Que puis-je te dire de plus.*] *Je* [R *comprends* A *vois*] *tout le pénible de ta situation. Et j'en souffre d'autant plus que je ne peux rien faire pour l'éclaircir. Ne me jette pas trop la pierre. Et mets-toi aussi un peu à ma place. // Tu seras seule juge. Quoi que tu fasses* <quatre mots soulignés>, je comprendrai. [R <*phrase illisible*>] *Tu me parles de ta famille, etc. Tu n'avais pas besoin de le faire. // Tu me demandes de lire avec mon cœur. Nous sommes devant une sorte d'impasse qui n'a rien à voir avec mon cœur. C'est pourquoi tu devras excuser le ton rude de cette lettre, qui est* [A *en somme*] *une lettre d'affaires.* <dans la marge de gauche: «Pas exact <souligné>.»

LETTRE 77: À Lucienne Boucher, 24 novembre 1932 (p. 151)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 25 NOV 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 108-113.

2. On n'a retrouvé qu'une seule version dactylographiée de *Né à Québec* et des fragments autographes de brèves notes de lectures. Jean Cléo Godin émet l'hypothèse que Grandbois en aurait «brûlé» le manuscrit «à la fin de l'hiver 1929 ou au début de 1930» (*Né à Québec*, p. 12).

3. Pierre Dubois Davaugour (1615?-1664) fut gouverneur de la Nouvelle-France de 1661 à 1663 (voir *Né à Québec*, p. 95).

4. Robert Satouta (? - 1637) fut le premier Algonquin à être élevé par les Jésuites (voir *Né à Québec*, p. 59-60).

5. Jean de Brébeuf (1593-1649) fut canonisé le 29 juin 1930 par Pie XI, ce qui lui donne, en réalité, le titre de saint, plutôt que celui de bienheureux (René Latourelle, «Brébeuf», *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1966, t. I, p. 124).

6. Aucune chronologie ne fait mention de ce voyage: la ville de Braga est située au nord du Portugal.

7. Claudie Balyne: voir *infra*, p. 649, n. 1.

8. Octave Feuillet (1821-1890) mit en scène, dans ses romans, des personnages guidés à la fois par le sentiment de l'honneur et la religion, s'assurant ainsi une grande popularité dans les milieux catholiques français.

9. *Aimer* de Paul Géraldy fut créé à l'Odéon en 1921. À l'automne de 1932, on présente à la Comédie-Française une nouvelle pièce de Géraldy intitulée *Christine*. Mary Marquet y tient le principal rôle féminin (*Les Nouvelles littéraires*, 19 novembre 1932, p. 10).

10. Grandbois avait baptisé ainsi deux singes vivant sur l'île de Port-Cros (voir *Lettres à Lucienne*, p. 113).

11. Nom du capitaine qui effectuait la navette entre Port-Cros et la côte (*ibid.*).

12. Diminutif du prénom d'Alain Grandbois qu'emploie sa mère dans quelques-unes de ses lettres (voir *supra*, p. 443, 447 et 448).

13. Gustave Routier, le frère de Simone Routier, avait épousé, à l'automne de 1920, Lucienne Quéniart, originaire de Lillers (Pas-de-Calais), qui était une amie de Lucienne Boucher.

VARIANTES (photocopie)

° voici [A *la rubrique*] des
° suis [R *moins*] très las

LETTRE 78: À Lucienne Boucher, 25 novembre 1932 (p. 154)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 25 NOV 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 114-115.

2. Port-Man est l'une des forteresses de Port-Cros. Le fortin de la Vigie fut construit par Napoléon, en 1810, sur l'un des plus hauts points de l'île. C'est là que se réunissaient, à l'époque, plusieurs écrivains liés à la *Nouvelle Revue française*, dont Jules Supervielle, Marcel Arland et Jean Paulhan, que Grandbois mentionne dans la première version d'un texte consacré à Port-Cros (*Visages du monde*, p. 256, n. 17).

VARIANTES

° toi. // Le Mistral <...> passés, [A *des jours*] perdus [A *à jamais.*] [R *Où es-tu, que fais-tu? Il est onze heures.*] *(Toujours, jamais, les deux* [R *seuls*] *mots* [R *qui ne devraient pas exister)*], *d'où nous viennent toutes souffrances)* Et toi, où es-tu? que fais-tu? Il est onze heures. Le monde est mort. // *Ce soir, il y a* <...> étions [R *encore*] *riches. Le sommes-nous encore?* Mes mains sont vides. *À quoi cela peut-il servir de nous aimer.* // *Et puis ne m'aimes-tu que pour souffrir? Tu me dis que tu regrettes de ne pas* [A *avoir*] *aimé* [R <*illisible*> A *A. F.*] *Pourquoi, et comment m'aimes-tu alors?* // *Peut-être vaudrait-il mieux*

aussi pour toi que tu ne m'aimes pas. Le bonheur ne m'aime pas. // [R *Je laisse pousser ma barbe.*] // *Je te serre dans mes bras.*

LETTRE 79: À Lucienne Boucher, 27 novembre 1932 (p. 155)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 28 NOV 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 116-119.

2. L'expression se trouve telle quelle dans l'«Avant-propos» de *Regards sur le monde actuel* de Paul Valéry, paru chez Plon en juin 1931 (*Œuvres*, édition établie et annotée par Jean Hytier, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1960, t. II, p. 923).

VARIANTES

° sur [A *la valeur de*] ma «force». [AR *Et*] [R *Tu es* [A *aujourd'hui*] *amèrement déçue.*] *Je regrette* [R *t'avoir*] de ne t'avoir pas fourni avant ces derniers jours cette [R *belle*] [R *preuve* A *marque*] de [R *ma*] pauvreté, de [R *ma*] faiblesse. Tu serais aujourd'hui moins amèrement déçue. *Pourtant, je t'avais* [R *bien*] *prévenue* <*illisible*> sur *moi.* [R *Avoue que j'avais* A *Tu me donnes raison*] *Tristement raison soit — il n'est pas obligatoire de prononcer «soitte» — mais raison tout de même.* [A *comme ...* R *un vieil oncle*] *un* [R *oncle à*] *de mes vieux oncles)* // *Tu* commences

°extrêmement *sûr* que nous ne nous serions jamais rencontrés *à Cannes, ni à Paris, ni même à* Port-Cros. Je serais quelque part dans *un coin du* monde où l'on fait des *affaires* <souligné> *Je* serais *probablement très* riche, j'aimerais les chiffres <*illisible*> Ritz, les bordels chics, je serais marié <*illisible*> snob, [R *et j'aimerais toutes les*] *et je* b... <...> monsieur [A *honorable*] respecté *et respectable,* [R *et* A *dans le genre*] de ceux <*illisible*> qu'ils [A *possèdent des ambitions et*] aiment la vie. [R *Or*] Que je [R *n'aime pas les hommes*] fuis les hommes parce que je <...> donné *d'avoir* à choisir entre diverses carrières, puisque nous [R <*illisible*>] vivons dans une époque où il faut apparemment faire quelque chose (je me suis toujours demandé pourquoi [A *d'ailleurs*]) j'ai choisi celle qui [R *me*] paraissait devoir me donner le [R *moins d'obligations?*] plus de facilités à éviter le contact des hommes, mes [A *chers*] semblables. [A *Les conditions sont différentes aujourd'hui*]. Je

° Alors... // [R *En outre* A *D'ailleurs*] je ne puis m'empêcher de te dire que tu es injuste. J'ai toujours cru qu'aimer signifiait autre chose que de faire de grands gestes *en ne regardant pas où ces gestes peuvent*

conduire. Oh! je sais qu'il est *impunément plus romantique* <*illisible*> de [R *tout*] couper <*illisible*> de *l'Opéra, d'assassiner* le <*illisible*> la [R *sœur* A *tante*], la grand-mère <...> bref *de se conduire* comme un [R <*illisible*>] *triple crétin ou* un fou furieux. [R <phrase illisible>] [A *Et les femmes adorent ça, appellent ça des preuves d'amour.*] [A <marge gauche> *Mais comme les femmes réfléchissent peu,*] [A *et qu'elles ne voient que l'ampleur du geste*] *elles ne* [D *voient* S *s'aperçoivent*] *pas que l'homme, dans ce cas,* n'aime que son [R *cher* A *adorable*] [D *lui* S *moi*]*-même. Je veux dire qu'elles ne s'en aperçoivent pas tout de suite.*] Aussi <...> justes. [R *Et j'imagine qu'aimer véritablement, c'est oublier quand il le faut ses propres désirs pour*] [A *Je n'ai pas voulu, de crainte de me tromper, exercer sur toi une influence qui eut pu, si plus tard les événements s'étaient montrés défavorables, ne t'apporter que des regrets.* <sans alinéas jusqu'à la fin> Et si

° qu'un [A *modeste*] essai à vouloir [R *demeurer dans les limites du possible*] *conserver,* [A *dans*] une certaine mesure, [R *de loyauté et de justice* <*illisible*>] un minimum de *loyauté et de justice.* Mais tu ne le veux pas. Si je *n'écoutais* que moi, [R *tu entends*], *et* si je ne *pensais pas* à toi, tu m'adorerais. Maintenant, tu me *méprises un peu.* La vie <...> vécue. [D *Au* S *Du*] *moins pour un moment. Car les trop longues plaisanteries sont* [R *insup*] intolérables. // *P. S. Tu me dis que tu regrettes de ne pas avoir aimé André F. C'est assez charmant pour moi. Et regrettes-tu déjà de m'avoir aimé? Il faudrait* [R *en ce cas me le dire. Ne pas craindre de me le dire.*] [A *qu'alors*] *tu ne craignes pas de me le dire.* [A *Car*] [D *Je* S *je*] *ne suis pas* [R *faible au point* A *aussi*] *faible,* [R *je crois, que tu sembles l'imaginer*] *au point que je ne le puisse entendre.*

LETTRE 80 : À Marcel Dugas, 28 novembre 1932 (p. 157)

1. Autographe, 3 f. (20,9 x 26,9 cm), papier de marque « The Perfect Paper — S.V.C. Lyon-Villeurbanne », au crayon (ACA, fonds Marcel Dugas).

2. Voir la lettre du 16 novembre 1932 à Marcel Dugas, *supra*, p. 140.

3. Allusion aux premiers vers de « Chanson d'automne » de Paul Verlaine (*Poèmes saturniens*) : « Les sanglots longs / Des violons / De l'automne / Blessent mon cœur / D'une langueur / Monotone » (*Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, 1962, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 72).

4. Voir la lettre du 16 novembre 1932 à Marcel Dugas, *supra*, p. 140.

5. Après un voyage en Afrique, André Gide dénonça les excès du colonialisme (*Voyage au Congo*, 1927 ; *Retour au Chad*, 1928) et s'inscrivit au parti communiste. Il nuancera cependant sa position dans *Retour de l'U.R.S.S.* (1936). À propos du bolchevisme de Gide, Grandbois écrivait,

dans un carnet daté de 1934: «Je dois ici faire un aveu. J'ai longtemps cru que le régime bolcheviste, ses idées, sa mystique, pouvaient apporter dans la confusion et l'obscurité actuelles une lumière neuve. Ce n'était pas chez moi une attitude littéraire mais un besoin, et M. André Gide, en ce moment, n'avait pas fait son retentissant acte de foi» (BNQ, 204/6/22).

LETTRE 81: À Lucienne Boucher, 30 novembre 1932 (p. 158)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 30 NOV 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 120-121.

LETTRE 82: À Lucienne Boucher, 1er décembre 1932 (p. 159)

1. Photocopie (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 125.

LETTRE 83: À Lucienne Boucher, 1er décembre 1932 (p. 160)

1. Photocopie (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 126-127.

VARIANTE

° <date> [R *Vendredi* A *Jeudi*]. Nuit

LETTRE 84: À Lucienne Boucher, 2 décembre 1932 (p. 161)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // Poste-Restante Bureau 15 Annexe 1A // Rue Alexandre Cabanel // Paris». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 2 DEC 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 128-129.

LETTRE 85: À Lucienne Boucher, 4 décembre 1932 (p. 162)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // Poste Restante Bureau 15 Annexe 1A // Rue Alexandre Cabanel // Paris». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 4 DEC 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 130-131.

2. La première rencontre de Lucienne Boucher et d'Alain Grandbois a eu lieu le 4 septembre 1932, soit quatre mois plus tôt. Voir le poème intitulé «La durée» dans *Depuis longtemps déjà* (p. 16-17).

LETTRE 86: À Lucienne Boucher, 6 décembre 1932 (p. 162)

1. Photocopie (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden): *Lettres à Lucienne*, p. 132-133.

LETTRE 87: À Lucienne Boucher, 6 décembre 1932 (p. 163)

1. Photocopie. Télégramme expédié de Port-Cros, le 6 décembre, 16h20, à «Lucienne Boucher 10 // RLamottePicquet Paris» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 134.

LETTRE 88: À Lucienne Boucher, 8 décembre 1932 (p. 164)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte-Picquet 10 // Paris // XV». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 8 DEC 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 135-136.

2. La Fontaine, «La grenouille qui se veut faire aussi grosse que le bœuf», *Fables*, Livre premier, III.

3. Voir *supra*, p. 582, lettre 85, n. 2.

LETTRE 89: À Lucienne Boucher, 9 décembre 1932 (p. 165)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // Poste-Restante Bureau 15 Annexe A1 // Rue Alexandre Cabanel // Paris». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 9 DEC 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 138-139.

2. Lucienne Boucher n'identifie cette personne que comme une «Canadienne de Québec», qui aurait poursuivi Grandbois partout en Europe (*Lettres à Lucienne*, p. 129). Plusieurs Canadiennes logeaient cet été-là à l'hôtel Carlton de Cannes, notamment Yvette McKenna, «petite-fille de l'honorable Narcisse Pérodeau, ancien lieutenant-gouverneur de Québec [de 1924 à 1929]» (*L'Événement*, 30 août 1932, p. 5).

3. Légation canadienne.

LETTRE 90: À Lucienne Boucher, 10 décembre 1932 (p. 166)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // Poste Restante Bureau 15 Annexe 1A // Rue Alexandre Cabanel // Paris». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 11 DEC 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 140-141.

LETTRE 91 : À Lucienne Boucher, 11 décembre 1932 (p. 167)

1. Photocopie. Enveloppe : «Madame Lucienne Boucher // Poste Restante Bureau 15 Annexe A.1 // Rue Alexandre Cabanel // Paris». Cachet postal : «ILE DE PORT-CROS 11 DEC 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden) ; *Lettres à Lucienne*, p. 142-143.

2. Lucienne Boucher a écrit une postface aux *Lettres à Lucienne*, qui n'a pas été publiée, dans laquelle elle décrivait sa situation : «Retour angoissant [à Paris] sous le soleil gris et lourd de novembre. Aucune missive [d'Alain] ne m'attendait. De plus en plus nerveuse je me rendis chez une sage-femme car (si aujourd'hui on tolère, on accepte même) à cette époque «cela» était scandaleux et je ne pouvais causer une telle peine à ma mère, déjà traumatisée par la mort de ma sœur à l'âge de trente ans» (Université de Sherbrooke, fonds des Éditions de l'Hexagone, dossier Alain Grandbois). Enceinte, elle aurait décidé de se faire avorter. L'avortement étant alors interdit en France, elle a dû prendre rendez-vous dans une clinique clandestine.

LETTRE 92 : À Lucienne Boucher, 13 décembre 1932 (p. 168)

1. Photocopie (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden) ; *Lettres à Lucienne*, p. 144-145.

LETTRE 93 : À Lucienne Boucher, 14 décembre 1932 (p. 169)

1. Photocopie. Enveloppe : «Madame Lucienne Boucher // Poste Restante Bureau 15 Annexe 1A // Rue Alexandre Cabanel // Paris». Cachet postal : «ILE DE PORT-CROS 15 DEC 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden) ; *Lettres à Lucienne*, p. 147-148.

LETTRE 94 : À Lucienne Boucher, 15 décembre 1932 (p. 170)

1. Photocopie. Enveloppe : «Madame Lucienne Boucher // Poste-Restante Bureau 15 Annexe 1 A // Rue Alexandre-Cabanel // Paris». Cachet postal : «ILE DE PORT-CROS 16 12 32 VAR». Annotée par Lucienne Boucher : «demande de traduction de ses poèmes» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden) ; *Lettres à Lucienne*, p. 149-151.

2. Voir la lettre du 9 décembre 1932, *supra*, p. 165.

3. Probablement Marcel Dugas.

4. «Il m'avait demandé de traduire ses poèmes» (*Lettres à Lucienne*, p. 151, n. 3). Le projet ne se réalisera pas.

5. Ajout en marge de gauche du premier feuillet.

LETTRE 95 : À Lucienne Boucher, 17 décembre 1932 (p. 171)

1. Photocopie. Enveloppe : «Madame Lucienne Boucher // Poste Restante Bureau 15 Annexe 1A // Rue Alexandre Cabanel // Paris». Cachet postal : «ILE DE PORT-CROS 17 DEC 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden) ; *Lettres à Lucienne*, p. 152-153.

LETTRE 96 : À Lucienne Boucher, 18 décembre 1932 (p. 172)

1. Photocopie. Enveloppe : «Madame Lucienne Boucher // Poste Restante Bureau 15 Annexe 1A // Rue Alexandre Cabanel // Paris». Cachet postal : «ILE DE PORT-CROS 19 DEC 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden) ; *Lettres à Lucienne*, p. 154-157.

2. Vraisemblablement le colonel Gustave Routier (voir la lettre du 24 novembre 1932, *supra*, p. 153, et p. 579, n. 13).

LETTRE 97 : À Lucienne Boucher, 19 décembre 1932 (p. 174)

1. Photocopie. Enveloppe : «Madame Lucienne Boucher // Poste Restante Bureau 15 Annexe 1A // Rue Alexandre Cabanel // Paris». Cachet postal : «ILE DE PORT-CROS 19 DEC 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden) ; *Lettres à Lucienne*, p. 159-160.

LETTRE 98 : À Lucienne Boucher, 20 décembre 1932 (p. 175)

1. Photocopie. Enveloppe : «Madame Lucienne Boucher // Poste Restante Bureau 15 Annexe 1A // Rue Alexandre Cabanel // Paris». Cachet postal : «ILE DE PORT-CROS 21 DEC 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden) ; *Lettres à Lucienne*, p. 161-162.

LETTRE 99 : À Lucienne Boucher, 23 décembre 1932 (p. 176)

1. Photocopie. Enveloppe : «Madame Lucienne Boucher // Poste Restante Bureau 15 Annexe 1A // Rue Alexandre Cabanel // Paris». Cachet postal : «ILE DE PORT-CROS <?> DEC 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden) ; *Lettres à Lucienne*, p. 163-164.

2. Jacques-Émile Brunet (1899-1977), sculpteur, vit à Paris depuis 1924. Grandbois parlera de lui comme d'un «vieux camarade» (*Visages du monde*, p. 276-277 et 579-580).

LETTRE 100: À Lucienne Boucher, 24 décembre 1932 (p. 177)

1. Photocopie. Télégramme expédié de Port-Cros, le 24 décembre à 15h40, à «Lucienne Boucher 10 [rue Lamotte-Picquet, Paris XV]», non signé (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 165.

LETTRE 101: À Lucienne Boucher, 26 décembre 1932 (p. 177)

1. Photocopie. Enveloppe: «Madame Lucienne Boucher // Poste-Restante Bureau 15 Annexe 1A // Rue Alexandre Cabanel // Paris». Cachet postal: «ILE DE PORT-CROS 26 DEC 32 VAR» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 166.

LETTRE 102: À Lucienne Boucher, 27 décembre 1932 (p. 178)

1. Photocopie. Télégramme expédié de Toulon, au «[10] R Lamotte Picquet // Paris 104», le 27 décembre 1932, à 18h12 (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 168.

LETTRE 103: À Lucienne Boucher, 7 janvier 1933 (p. 178)

1. Photocopie. Pneumatique expédié à «Madame Lucienne Boucher // 10 rue Lamotte Picquet 10 // Paris // XV». Cachet: «PARIS VII 7 1 33 13^{10}» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 170.

LETTRE 104: À Marcel Dugas, janvier 1933 (p. 179)

1. Autographe, 1 f. (20,9 x 26,7 cm), papier velin de marque «Dualis, Paris (France)», écrit recto verso à l'encre noire (ACA, fonds Marcel Dugas).

2. Écrivain et homme politique français, Léon Blum (1872-1950) a fait partie, au cours des années 1920, de la minorité socialiste opposée au bolchévisme. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont une biographie de Stendhal (1914). Aucun livre de Léon Blum n'a cependant été retrouvé dans la bibliothèque de Grandbois (inventaire réalisé par Simon Dupuis).

3. Norbert Morin (voir *supra*, p. 573, n. 4).

LETTRE 105: À Lucienne Boucher, 16 janvier 1933 (p. 180)

1. Photocopie (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden), *Lettres à Lucienne*, p. 171. Datée et annotée par Lucienne Boucher : « 16-1-33 Petite note trouvée dans l'appartement rue Racine».

LETTRE 106: À Lucienne Boucher, 20 janvier 1933 (p. 181)

1. Photocopie (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 172.

2. Le même jour, Lucienne Boucher part pour le Canada, où elle va retrouver son père gravement malade.

LETTRE 107: À Lucienne Boucher, 21 janvier 1933 (p. 181)

1. Photocopie (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 173-174.

VARIANTES

° Samedi [R *Vendredi, 21*] janv. // Lucienne, // À l'heure où je t'écris, nous étions, il y a une semaine, *aux* Halles. Et [A *à la même heure,*] *je t'attendais. Tu n'es pas venue.* [R *Pourtant*] je n'avais [R *jamais rien désiré*] *pourtant* jamais rien désiré *avec une telle force. Tu* serais venue *si tu l'avais compris.* [R *Mais à l'heure où tu* A *Quand tu*] liras ces lignes, tu [R *me*] comprendras [R *pas encore* A *peut-être.*] *Et* tu seras *si* loin. *Je* suis dans une cage de fer [D *Qu'* S *Mais*] importe [R *tout cela. J'ai épuisé déjà* A *maintenant*] l'importance de cette [R *seconde* A *parcelle du temps*] où [D *la* S *ta*] clef <...> chose *seule* est réelle: l'épouvante de ton absence. // [R *J*] *Les* remords m'assaillent. *Je regrette* [D *de* S *d'*] [R *n'avoir pas davantage* A *avoir voulu trop*] oublié *avec toi, quand tu étais là,* mon propre amour, pour penser à toi. *Mes* inquiétudes à ton sujet ne t'apportaient *rien, t'irritaient.* J'aurais dû <...> vécues, [R *avec*] *dans un abandon* [R *total*] parfait, *avec du* total égoïsme. [A *Ainsi*] *Tu* aurais cru *que je t'aimais.* Et

° temps [R *nous trahit. Tu emportes ma seule richesse.*], l'espace <...> événements, [R *quelles nouvelles larmes,*] quels malheurs [R *cachés* A *sournois*], [D *quels* S *quelles*] nouvelles détresses avant que je puisse le retrouver? La nuit [R *m'enveloppe comme la mer*] m'isole

LETTRE 108: À Lucienne Boucher, 29 janvier 1933 (p. 182)

1. Photocopie. Annotée par Lucienne Boucher: «de Paris Janvier 1933» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 175-176.

2. Phrase citée en épigraphe du poème «Grisaille», dans *Depuis longtemps déjà* (p. 85). Voir également le poème «Variation sur le même thème» (*ibid.*, p. 86).

3. Ajout en marge de gauche.

VARIANTES

° J'ai [A *trop*] misé sur toi. J'ai joué ce que je n'avais jamais joué: *mon isolement,* [D *nos* S *mes*] murs, *moi-même.* Mais tu m'as [R *plus*] *apporté* [A *plus*] encore. Avec toi, l'inutilité de toutes choses s'effaçait. Je finissais par croire, *par* espérer. Tu colorais l'ombre. *Et tout bas, tout bas, je puis te dire que tu* me donnais confiance en moi-même. *C'est* le don le plus précieux qu'un être peut faire à un autre être. Et tu es partie. Et quelle épaule pour [A *faire*] oublier la tienne? // *Je ne désespère pas. Je pense à moi.* Je pense *uniquement* à ce que tu exprimais, à ce que tu valais *pour moi et* [R *à ce que le vide de ton départ*] *comment ou* [A *ce que* me laisse le vide] [R *de ton départ,*] affreux *de ton départ.* [A <en bas du feuillet> *Comme je te manque, mon petit, comme je te manque. Je reste là, des heures, assis sur le divan, dans la nuit, à t'attendre. Je crois aux miracles. // Je ne sens déjà plus que tu m'aimes. // Cela eut été pourtant si merveilleux, si rien ni personne ne nous eussent séparés.*]

° d'un être *que de toi.* Jamais la fusion ne s'est faite, de moi à un autre, de façon aussi totale. Tu *t'es* mêlée à moi. Tu es liée à moi comme la chair au *muscle.* // Et je suis infirme. // Pour jusqu'à quand? // Alain // Je t'embrasse comme si tu étais ce que mon angoisse [R *imagine*] veut malgé tout [R *imaginer* A *espérer*], comme

LETTRE 109: À Lucienne Boucher, 13 février 1933 (p. 183)

1. Photocopie. Télégramme «CANADIAN PACIFIC TELEGRAPHS», expédié de Paris, le 13 février à 14h48, à «Lucienne Boucher 1789 rue St Hubert Montreal» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne,* p. 180.

LETTRE 110: À Lucienne Boucher, 13 février 1933 (p. 183)

1. Photocopie. Annotée: «12 février 1933 adressée à Madame Lucienne Boucher 1789 rue St Hubert 1789 Montréal Canada» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden), *Lettres à Lucienne,* p. 177-179.

2. «Se sont inscrits à la Légation du Canada: [...] M. F. D. Baril, Direct, Voyages Hone, Hôtel California, Montréal» (*Paris-Canada,* 23 avril 1933, p. [2]).

LETTRE 111: À Simone Routier, 17 février 1933 (p. 185)

1. Carte pneumatique (11,2 x 14,5 cm) à l'encre noire; numérotée «50» à l'encre verte, datée «1933» au crayon noir, numérotée «110» au crayon

bleu; signée «Alain Grandbois», d'une autre main; adressée au 47, rue Bonaparte à Paris (BNQ, 234/4/8).

2. Simone Routier est alors dessinatrice-cartographe aux Archives canadiennes à Paris. Alain Grandbois et Simone Routier se sont vus dès l'arrivée de cette dernière à Paris, en 1930. Le 20 février 1933, elle écrit à ses parents: «Dîner, hier à l'auberge du Père Louis, avec Alain Grandbois rentré du Canada. Après une liqueur chez Vernet, nous avons été terminer à la boîte Sing-Sing et à la Coupole pour nous quitter sur les petites heures. Toujours aussi intéressant et si peu *m'as-tu vu* en dépit de ses déjà nombreux et excentriques voyages. Un de nos rares Canadiens à ne point colporter d'un continent à l'autre les confidences de tout un chacun. Évocation de Saint-Casimir, de nos jeunes années» (BNQ, fonds Simone Routier, 234/01/026-027). Au sujet de cette même rencontre, voir la lettre de Grandbois à sa mère, *supra*, p. 187.

LETTRE 112: À Lucienne Boucher, 18 février 1933 (p. 185)

1. Photocopie (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 180.

2. C'est-à-dire *Né à Québec*.

VARIANTES

° nerveuse, [A *tu es*] impatiente <...> pourquoi [R *pren*] vouloir <...> elle, *lui parler doucement*, [R *l'apaiser* A *l'apaiser*,] *l'engourdir*. Pour profiter *tout-à-coup* de

° batailles. *C'est* chez <...> jusqu'à [R *l'emportement* A *la prodigalité*], bonne *jusqu'à la faiblesse, sensible* jusqu'à l'égarement, ardente jusqu'au délire. Tu [R *vis*] vis un diapason toujours trop élevé. Tu voles ou tu plonges. *Dans* le bonheur, [R *tout cela* A *cette intensité*] *est magnifique*. Mais tu ne veux pas [R *te résigner*] accepter le quotidien, qui est grisaille, attente, monotonie. *Tu* transformes motifs <...> Je *ne nie pas* que tes plaintes *ne soient justifiées*. [R *Je sais que*] Tu es dans une mauvaise passe. Je souffre avec toi de ton impuissance à [R *voir clair,*] trouver *l'issue, le joint*. Mais

° propos *du* voyage *projeté*. *Tu sais bien que* je ne puis [R *ne pas abandonner* A *rejeter*] *ce projet*. Pourquoi me rendre *ce* départ plus pénible? *Et* pourquoi te mettre, toi, que j'aime, entre cela <souligné> et moi? Tu *sais bien, si* tu réfléchis deux minutes, que mon retour au Canada dans les circonstances actuelles [R *ne changerait rien*] *n'améliorerait* en rien

<...> donné [A *déjà*] les le quotidien en bon désespoir solide. // d'instinct. *Et ce* n'est

° te *donnerai* tous les détails <...> Après, [R *cela s'arrangera* A je m' arrangerai]. Mais je puis te [R *promettre* A *dire*] *une chose, c'est que je ne crois pas y demeurer* deux ans. <...> départ, [R *mais*] si

° Je *le signerai probablement d'un pseudonyme.* // Je t'embrasse

LETTRE 113 : À Bernadette Rousseau-Grandbois, mars 1933 (p. 187)

1. Autographe, carnet 52 (BNQ, 234/6/59).

2. On n'a pas retrouvé cette lettre.

3. La rue Racine, où loge Grandbois, est située à quelques pas du théâtre de l'Odéon.

4. Voir la lettre du 17 février 1933 à Simone Routier, *supra*, p. 185.

5. André Simard, ami de Pierre de Varennes, le mari de Madeleine Grandbois: «Le Dr André Simard, de Québec, a épousé le 23 juin Mme Marthe Caillaux-Bastenti, fille du juge Caillaux, de Douai. La cérémonie nuptiale a eu lieu en l'église Saint-Ferdinand des Ternes [Paris]» (*Paris-Canada*, 3 juillet 1932). Voir la lettre du 7 août 1931 de Bernadette Rousseau-Grandbois, *supra*, p. 479.

6. *Candide* et *Je suis partout*, deux hebdomadaires de droite, ont été lancés par Arthème Fayard en 1924 et en 1930 respectivement.

VARIANTES

° suite. [R *Car*] Autrement je tarderai, je remettrai au lendemain, et vous [R *pourriez croire que ma négligence*] finiriez par croire [R *que je ne pense plus à vous*] *devant mon absence* que je ne pense plus à vous. Ce serait bien faux, car [R *je pense*] il ne se passe pas de jour que je ne le fasse, [R *et*] avec toute la tendresse [R *que je vous garde*] *et* toute

° santé [R *n'est pas* A *sans être*] brillante, [R *mais* A *n'est*] pas trop mauvaise. [R *Je traîne une bronchite.*] J'habite

° soirée [A *pseudo-*]littéraire [A *à laquelle j'ai refusé naturellement de me rendre.*] J'ai

° l'affaire de C. [R *Je n'aimerai pas le changer, nous avons entretenu ensemble des relations plutôt sympathiques. Sa famille habite du côté de Lévis.*] Il appartient <...> mais, [R *ce*] et voilà qui est plus grave, à une famille de [R *tuberculeux*] grands

° quitté [R *subitement* A *brusquement*] pour

° parle [R *aussi*] beaucoup aussi de la faillite américaine. Des voyageurs ont dû vendre automobile, bijoux afin de regagner leur pays [R *naturelle.*] Il est évident que la situation générale s'assombrit de plus en plus. Mais [R *comme*] nous [R *nous*] sommes [A *maintenant*] habitués [R *doucement*] à prévoir le pire, [R *nous nous nous...*] Je

LETTRE 114: À Lucienne Boucher, 9 mars 1933 (p. 188)

1. Photocopie. Lettre datée par Lucienne Boucher (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 184-185.

2. Selon Jean Cléo Godin, le correcteur d'épreuves incompétent de *Né à Québec* serait Marcel Dugas *(op. cit.*, p. 12).

LETTRE 115: À Lucienne Boucher, 14 avril 1933 (p. 190)

1. Photocopie. Télégramme «CANADIAN PACIFIC TELEGRAPHS», adressé à «Lucienne Boucher // 1789 rue St-Hubert Montréal» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 187.

LETTRE 116: À Lucienne Boucher, 16 avril 1933 (p. 190)

1. Photocopie (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 188.

2. Casino de Deauville.

3. Paroles et musique de Croom Johnson, cette chanson a été enregistrée sur étiquette Chappel de Londres. Voir le poème «La chansonnette», dans *Depuis longtemps déjà* (p. 77).

LETTRE 117: À Lucienne Boucher, 29 avril 1933 (p. 190)

1. Photocopie. Lettre datée par Lucienne Boucher (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 189-190.

LETTRE 118: À Simone Routier, 18 mai 1933 (p. 191)

1. Carte pneumatique, numérotée «6» au crayon bleu, puis «36» à la mine de plomb et datée à l'encre verte par Simone Routier. Enveloppe: «Hôtel Récamier, Place Saint-Sulpice, Paris» (BNQ, 234/4/8).

2. Marcel Dugas et sa nièce Bérengère Courteau. René Garneau (1906-1983) et son épouse Jacqueline Morin. René Garneau a publié plusieurs articles sur Grandbois et son œuvre, dont «Alain Grandbois, rue Racine» (*Liberté*, nos 9-10, mai-août 1960, p. 174-178). Dans une conférence à l'Alliance française de Montréal, en octobre 1973, il évoquera leur amitié

de jeunesse («C'était hier», dans *Écrits du Canada français*, nº 43, 1981, p. 63-81).

LETTRE 119: À Gerda-Maria Kizler, juillet 1933 (p. 192)

1. Autographe, carnet 38, 1 f. (BNQ, 204/6/45). Le fonds Grandbois comprend quatre lettres de Gerda-Maria Kizler à Grandbois: du 8, du 23, du 26 et du 30 juillet 1933. Ils se seraient rencontrés à Paris au printemps de 1933. Au cours de l'été suivant, elle voyage en Allemagne (Suttgart, Berlin); elle séjournera, l'année suivante, en Espagne, où elle serait morte (voir la lettre du 31 mars 1934 à Marcel Dugas, *supra*, p. 197, et *infra*, p. 594, n. 2).

LETTRE 120: À Lucienne Boucher, 5 août 1933 (p. 192)

1. Photocopie, télégramme «CANADIAN PACIFIC TELEGRAPHS», adressé de Paris à «Lucienne Boucher // 225 Kensington Montréal», annoté de la main de Lucienne Boucher: «4 mois plus tard...» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 191.

2. Le 5 août 1933, Alain Grandbois s'embarque au Havre à destination du Canada. Il fera la traversée en compagnie de Bérengère Courteau. Le 31 septembre, Marcel Dugas écrit à sa nièce, qui lui a décrit le comportement de Grandbois au cours de ce voyage: «Ma chère nièce, // Les traversées en août sont généralement très agréables; je suis content de savoir que tu avais une très bonne cabine. // Alain Grandbois avait, sans doute, tort de se saouler tous les soirs. Ce n'est pas ainsi qu'il prendra les forces qui lui sont nécessaires pour l'opération qu'il doit subir en octobre. Mais il avait une bonne raison : celle de souffrir et par ce moyen d'endormir sa douleur. Je conviens sans tarder que cela, en vérité, ne me regarde pas» (BNQ, 35/1/17).

LETTRE 121: À Lucienne Boucher, 8 septembre 1933 (p. 192)

1. Photocopie (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 195.

2. Il pourrait s'agit d'un voyage à Moncton (voir la lettre suivante), mais nous n'avons pu trouver de précisions à ce sujet.

LETTRE 122: À Lucienne Boucher, 8 septembre 1933 (p. 193)

1. Photocopie (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 196.

LETTRE 123: À Lucienne Boucher, 23 septembre 1933 (p. 193)

1. Photocopie (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 198.

LETTRE 124: À Lucienne Boucher, 29 septembre 1933 (p. 194)

1. Photocopie (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 200.

2. Cette phrase figure en épigraphe du poème «Réponse 4», dans *Depuis longtemps déjà* (p. 83-84), avec des variantes («Garde-moi toujours une place au fond de ton cœur»).

LETTRE 125: À Lucienne Boucher, 30 septembre 1933 (p. 195)

1. Photocopie (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden); *Lettres à Lucienne*, p. 202.

2. Le *Aurania*, de la compagnie Cunard, est parti de Québec à destination de Plymouth et du Havre (*L'Événement*, 2 octobre 1933, p. 2).

LETTRE 126: À Marcel Dugas, 15 décembre 1933 (p. 195)

1. Autographe, 3 f. (21 x 27 cm), papier de marque «De Ruysscher Bond Paper», à la mine de plomb (ACA, fonds Marcel Dugas).

2. Le 15 décembre 1933, Alain Grandbois s'embarque sur le *D'Artagnan*, à destination de l'Orient. «Le *D'Artagnan* était un bateau fort agréable, fort confortable, aménagé pour les mers d'Orient, avec de larges ponts, des éventails et des ventilateurs à profusion, un service diligent et nombreux, des passagers sympathiques, et des officiers courtois qui vous traitaient davantage en ami qu'en client» (*Visages du monde*, p. 512).

3. Norbert Morin fréquentait un des membres de la famille Burton, riche brasseur anglais qui séjournait fréquemment à Cannes (entretien avec Lloyd Lyn Hobden, 3 février 2003).

4. Marcel Dugas mentionnera le nom de cette personne dans un texte où il fait le récit de son départ de la France, à la déclaration de la guerre: «Avec beaucoup de difficultés, écrit-il, je finis par apprendre le nom de l'hôtel où était descendu le ministre du Canada. J'arrive à cet hôtel. Le ministre me reçoit immédiatement, me fait conduire à Margaux d'où, le lendemain, je partirai pour Biarritz. Madame Boivin, au service de la légation de Paris, me prépare un repas» (*Pots de fer*, Québec, Éditions du Chien d'Or, 1941, p. 28).

LETTRE 127: À Marcel Dugasc (p. 196)

1. Autographe, deux cartes postales (8,8 x 13,8 cm) à l'encre noire (ACA, fonds Marcel Dugas). La première représente un temple bouddhiste; la seconde, une maison sur pilotis au bord d'un fleuve ou d'une rivière.

2. Nous n'avons trouvé aucune lettre de Grandbois à Dugas datée entre janvier et mars 1933. Dans une lettre à Bérengère Courteau, Dugas parle de Gerda Kizler: «Les coupures envoyées m'ont vivement intéressé. J'ai adressé à Grandbois celles qui le concernaient. Il est quelque part dans l'Océan Indien. Il m'écrit. Ses dernières cartes venaient de Colombo. Il souffre de la chaleur, le pauvre. Ici, la chaleur est à vingt pieds sous terre et dans le dixième ciel. Au Canada de même, où il fait un froid sibérien. Yves me le dit dans sa lettre de remerciements. Ne crains pas de m'envoyer aussi les "coupures" qui me seraient peut-être désagréables, car ma curiosité est grande. Il est bon d'entendre tous les sons de cloche. // Le succès de Grandbois me réjouit. J'ai eu bien raison de l'inciter au travail et je le ferai encore quand je le reverrai. Gerda est revenue à Paris. L'Adorable. Je l'ai beaucoup embrassée, trahissant mon ami Grandbois que j'ai, d'ailleurs, averti. C'est un ange avec un cœur d'enfant. Et si belle!» (BNQ, 35/1/21).

3. Fondés en 1908, par Pujo et del Sarte, les «Camelots du roi», qui étaient en fait des vendeurs de journaux royalistes associés au mouvement d'Action française, sont connus pour leurs manifestations souvent violentes (d'abord autour de l'Affaire Dreyfus, puis à l'occasion des soulèvements de février 1934 à Paris).

4. Sophie (Sonia ou Sofia, en polonais) Jablonska.

LETTRE 128: À Sophie Jablonska, 28 avril 1934 (p. 198)

1. Copie (par Simon Dupuis) d'une lettre insérée dans un livre de la bibliothèque d'Alain Grandbois.

LETTRE 129: À Henri Grandbois, 10 mai 1934 (p. 199)

1. Autographe, 2 f. (15 x 10,4 cm) non paginés, au crayon noir (BNQ, 204/9/4).

2. Henri Grandbois est né à Saint-Casimir de Portneuf, le 8 mai 1874.

3. Un court texte intitulé «Yang-Tsé» est daté du 4 mai 1934 (BNQ, 204/2/23); *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, nº 8, 1984, p. 59-60.

4. Grandbois se serait rendu à Canton vers la fin de février 1934 (*ibid.*, p. 60).

5. Grandbois racontera cette histoire au journaliste Marcel Hamel (*La Nation*, 30 avril 1936, p. 3).

6. Arrivé au Japon le 2 septembre 1934, Alain Grandbois s'embarquera le 5, à Yokohama, à destination de Portland (Oregon), où il débarquera le 22 septembre, en transit pour le Canada.

LETTRE 130: À Albert Labergec (p. 201)

1. Autographe, 1 f. (20,1 x 26 cm), écrit recto verso à l'encre bleue (Université d'Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, fonds Albert Laberge, P6-1/5).

2. L'article (*La Presse*, 16 décembre 1933, p. 29) ayant paru sans nom d'auteur, on peut penser que Laberge lui-même a envoyé, par la Légation canadienne ou par Marcel Dugas, une copie de son texte à Grandbois.

3. Alain Grandbois est arrivé à Haiphong le 19 février 1934: il serait donc allé à Hanoi le 20 ou le 21 février, avant de repartir pour Huê, où il arrivera le 23.

LETTRE 131: À Michelle Le Normand, 24 juillet 1934 (p. 201)

1. Autographe, 3 f. (20,3 x 26,4 cm) non paginés, à l'encre bleue; les deux premiers feuillets sont écrits recto verso (BNQ, 26/5/20).

2. Michelle Le Normand (1895-1964) est l'épouse de Léo-Paul Desrosiers (1896-1967), l'auteur de *Nord-Sud: roman canadien* (Montréal, Éditions du Devoir, 1931). Essayiste et romancière, Michelle Le Normand a aussi publié plusieurs articles dans *Le Nationaliste* et dans *Le Devoir*. Elle a fait paraître en 1933 un roman intitulé *Le Nom dans le bronze* (Montréal, Éditions du Devoir) dont l'héroïne est une jeune fille qui aime un Canadien anglais.

3. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre de Michelle Le Normand.

4. Adresse des parents d'Alain Grandbois.

5. Louis Desrosiers était alors âgé d'une dizaine d'années.

LETTRE 132: À Marcel Dugas, fin janvier 1935 (p. 203)

1. Autographe, 1 f. (20,9 x 26,9 cm) écrit recto verso au crayon, sur papier de marque «The Perfect Paper — S.V.C. Lyon-Villeurbanne» (ACA, fonds Marcel Dugas).

2. Dans une entrevue qu'il accordera un an plus tard au journaliste Marcel Hamel, Alain Grandbois annoncera son départ imminent «vers les terres jaunes» («Alain Grandbois... voyageur de Chine», *La Nation*, 30 avril 1936, p. 3). D'après le tampon de son passeport, on peut croire que Grandbois est retourné en Chine entre novembre 1938 et janvier 1939 (voir Jean Cléo Godin, «Grandbois, lecteur de Chine», dans *Livres et pays d'Alain Grandbois*, p. 63-64).

3. Probablement l'Association internationale des écrivains de langue française, dont Pierre Dupuy deviendra président en 1938. Pierre Dupuy (1896-1969), commissaire général du Canada à Paris, poursuivra par la suite une longue carrière diplomatique. Il est l'auteur d'un roman intitulé *André Laurence, Canadien français* (Paris, Librairie Plon, 1930).

4. L'ouvrage, publié en 1919 chez l'éditeur F. Alcan à Paris, ne figure pas dans l'inventaire de la bibliothèque d'Alain Grandbois. Deux autres ouvrages de Jean Rodes s'y trouvent cependant: *À travers la Chine actuelle* (Paris, Fasquelle, 1932) et *Scènes de la vie révolutionnaire en Chine (1911-1914)* (Paris, Plon, 1917). Ces deux titres figurent sur une facture de la Librairie d'Extrême-Orient de Shanghai, datée de 1934 (voir *Les Voyages de Marco Polo*, p. 62).

LETTRE 133: À Marcel Dugas, 23 juin 1936 (p. 204)

1. Autographe, 1 f. (19,1 x 30,3 cm), écrit recto verso au crayon; daté «1936» par une autre main que celle de Dugas (ACA, fonds Marcel Dugas).

2. Allusion à la revue *Vivre*, dont la direction affiche ses positions contre les influences de «l'Empâââââââre» britannique (novembre 1934, p. 4). L'expression sera souvent reprise dans les numéros suivants. Fondée à Québec en mai 1934 par Jean-Louis Gagnon, la revue compte parmi ses collaborateurs Olivar Asselin et Jean-Charles Harvey (voir Jean-Louis Gagnon, *Les Apostasies. Les Coqs du village*, t. I, Montréal, La Presse, 1985, p. 66-70).

3. «*Salve alma parens*» de Marcel Dugas, dont Grandbois lira un extrait lors d'une émission de l'*Empire Programme* de la BBC de Londres, dans la nuit du 7 au 8 juillet 1936. Il y lira aussi quelques autres poèmes, dont «Le Vaisseau d'or», et «Devant deux portraits de ma mère» d'Émile Nelligan et «À la mer» de Robert Choquette ainsi que «Ô tourments», paru dans *Poëmes* (Hankéou, 1934).

4. Allusion à l'expression «L'Aurore aux doigts de roses» (Homère, *Odyssée*, chant XXIII).

5. Voir *supra*, p. 565, n. 2.

LETTRE 134: À Marcel Dugas, janvier 1937 (p. 205)

1. Autographe, 1 f. (20,9 x 26,8 cm), papier velin de marque «Dualis, Paris France», écrit recto verso au crayon; daté «1937» par une autre main (ACA, fonds Marcel Dugas).

2. Probablement Norbert Morin.

3. Voir *infra*, p. 716, n. 4.

4. Jules Renard écrit plutôt: «Je ne crois pas qu'elle se soit jetée dans le puits. Elle est allée s'asseoir sur la margelle après avoir dit quelques mots à quelqu'un qui passait. Elle a noué la chaîne; puis, l'*ambolie*. Elle est tombée en arrière. Un petit gars qui était sur un chariot, tout près, l'a vue. La bonne d'Amélie a entendu "floc!" Elle l'a vue, dit-elle, dans le puits, sur le dos, et elle a crié.» Plus loin, Renard ajoute: «Morte par accident ou par suicide, quelle différence, du point de vue religieux? Dans le premier cas, c'est elle qui a tort, mais, dans le second, c'est Dieu» (*Journal*, Paris, Gallimard, 1935, p. 848-849).

5. «Et vous en souvenez-vous, Grandbois, au quai d'Anjou, une fenêtre s'ouvrait, de cette voix d'or, une voix à la fois de cristal et d'ambre qui disait: "Non, je ne peux faire cette promenade au Bois, il faut que je reste auprès de mon malade." Moi, comme je me souviens de cette "voix chère qui s'est tue"» (Marcel Dugas, «Parmi ceux que j'ai connus...», *Liaison*, vol. 1, nº 4, avril 1947, p. 216). Marcel Dugas a publié deux textes en hommage à des amies disparues: «Mort d'Henriette Lagneau», daté du 20 novembre 1936, et «Mort de Jeanne», daté du 10 décembre 1936 (*Nocturnes*, Paris, Jean Flory, 1938; *Poèmes en prose*, p. 404 et 406).

LETTRE 135: À Marcel Dugas, 1er mars 1937 (p. 206)

1. Autographe, 2 f. (25,3 x 20,2 cm), écrit recto verso au crayon (ACA, fonds Marcel Dugas).

2. La coïncidence du couronnement de Georges VI avec le centenaire du soulèvement des Patriotes donne lieu à certaines manifestations patriotiques.

3. «Qui n'occupe pas de position dans le gouvernement n'en discute pas la politique» (*Les Entretiens de Confucius*, traduit du chinois, présenté et annoté par Pierre Ryckmans, préface d'Etiemble, Gallimard, coll. «Connaissance de l'Orient», Paris, 1987, p. 47).

4. «Lao-Tzeu disait: "Rendez le bien pour le mal." Alors Confucius s'écriait: "Que rendrez-vous pour le bien?" Et il concluait: "Rendez le bien pour le bien, et la justice pour le mal."» («L'Empire des Mandchous», BNQ, 204/3/22).

5. Allusion au personnage de l'apothicaire Homais dans *Madame Bovary*, qui se révèle un ambitieux sans scrupules et un vaniteux.

6. De 1907 à 1910, Marcel Dugas a collaboré au *Nationaliste*, journal fondé par Henri Bourassa en 1904: d'abord dans la chronique «Estudiantina», où il signait sous le pseudonyme de «Persan», puis comme critique de théâtre. À cette époque, Bourassa s'était déjà dissocié de l'orientation nationaliste du journal, que dirigeait depuis peu Olivar Asselin.

7. Peut-être Paul Dumas, Pierre Dansereau et André Laurendeau, qui séjournent alors à Paris (1936-1938), et qui ont été membres de l'Association catholique de la jeunesse canadienne (ACJC), influencée par la pensée nationaliste de Lionel Groulx.

LETTRE 136: À Marcel Dugas, 23 mars 1937 (p. 208)

1. Autographe, 1 f. (20,9 x 26,7 cm), papier velin de marque «Dualis, Paris France», écrit recto verso au crayon (ACA, fonds Marcel Dugas).

2. Grandbois a habité au 21 rue Racine en 1933. Une lettre de Claudie Balyne, datée du 14 septembre 1937, porte la même adresse (BNQ, 204/10/23).

3. De janvier à mars 1937, Grandbois séjourne à Port-Cros.

4. Voir *supra*, p. 205, et *infra*, p. 716, n. 4.

LETTRE 137: À Marcel Dugas, 13 avril 1938 (p. 209)

1. Autographe, 1 f. (20,8 x 27 cm), papier velin de marque «Dualis, Paris France», écrit recto verso au crayon; daté d'une autre main (ACA, fonds Marcel Dugas).

2. Grandbois habite alors à l'hôtel des Dunes.

3. Voir la lettre du 31 mars 1934 à Marcel Dugas, *supra*, p. 197.

4. François Mauriac, *Plongées*, Paris, Grasset, 1938.

5. Georges Duhamel (1884-1966) a publié, de 1920 à 1932, un cycle romanesque intitulé *Vie et aventures de Salavin*. De 1933 à 1945, il publiera *La Chronique des Pasquier*.

6. François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, Paris, Grasset, 1927.

LETTRE 138: À Marcel Dugasc (p. 210)

1. Autographe, 1 f. (13,8 x 21,4 cm), papier de marque «Howard Smith Progress, Made in Canada», écrit recto verso au crayon (ACA, fonds Marcel Dugas).

2. Jean Bruchési (1901-1979) a enseigné l'histoire et les sciences politiques à l'Université de Montréal, de 1927 à 1939. En 1939, il devient sous-secrétaire de la Province de Québec. En 1959, il quittera ce poste pour devenir ambassadeur du Canada en Espagne. Dans une lettre d'Ottawa, du 29 mars 1941, Marcel Dugas écrit à Grandbois: «Cher ami, // Vous avez perdu l'habitude d'écrire des lettres. Moi pas. Cette fois-ci, je viens vous demander un service: vous employer auprès de Jean Bruchési pour qu'il me prenne 300 exemplaires de mon livre [*Pots de fer*, Québec, Éditions du chien d'or, 1941]. Si une intervention de cette nature vous est possible. Autrement ne considérez plus cette demande» (ANQ, 204/9/15).

3. Dans la même lettre, Dugas écrit: «Je vous divulgue aussi que le Secrétariat de la Province a pris 200 volumes [*Adieu, Paris! Journal d'une évacuée canadienne*, Ottawa, Le Droit, 1940] à Simone [Routier] à 1.00: ce qui fait 200 dollars. Moi, en demandant que le gouvernement m'en prenne 300 à .60, cela fait 180, si je ne m'abuse. Comptez: j'épargne 20 dollars au gouvernement. Ai-je bien calculé? Ne me pensez pas trop naïf, méchant homme.»

4. «Je veux vous dire que je songe à vous, à votre santé, au *travail* que vous aviez promis de terminer en mars» (*ibid*). Le contrat d'édition de *Voyages de Marco Polo*, chez Bernard Valiquette, est daté du 28 avril 1941 (BNQ, 204/8/6).

5. Dans sa lettre du 29 mars 1941, Dugas demandait à Grandbois «l'adresse de [sa sœur Madeleine et son beau-frère] M. et M^me^ Pierre de Varennes».

LETTRE 139: À Serge Brousseauc (p. 211)

1. Autographe, 2 f. (11,3 x 14 cm) non paginés, carton, écrits recto verso à l'encre noire (fonds privé Georges Raby).

2. Serge Brousseau (né en 1905) est vice-président des Éditions Bernard Valiquette. En 1944, il fondera sa propre maison d'édition, les Éditions Serge, qui deviendra par la suite les Éditions Serge Brousseau (voir Mario Parent, «Les Éditions Serge Brousseau et les Éditions Mangin», dans *Éditeurs transatlantiques*, p. 131-159). Le 2 août 1941, Serge Brousseau écrit à Grandbois: «Mon cher Alain, // Nous espérons que tout s'est bien passé

relativement à l'expédition des 150 exemplaires de votre ouvrage *Les voyages de Marco Polo*, au Gouvernement, car il n'y a pas eu de délai de notre part. Tout a été fait tel que vous le désiriez. Une facture en blanc, à votre nom a aussi été expédiée et l'on doit vous faire remise directement à Québec. // À cet effet, nous vous incluons notre facture pour 150 exemplaires à $0.60, soit $90.00, plus la taxe: $93.60 au total. Veuillez nous dire de quelle façon vous préférez en faire le règlement. Doit-on tout simplement déduire de ce montant celui de notre billet de $75.00? Ceci laisserait en notre faveur une somme de $18.60 que vous pourriez nous faire parvenir à votre loisir. // Depuis son retour de vacances, Bernard [Valiquette] est pris comme un petit Adolphe et n'a même plus le temps de prendre un bon repas. Il me prie de vous dire bien des choses de sa part. Il n'a pas oublié non plus «ce que vous lui avez demandé»... il s'en occupe et vous donnera des nouvelles dans une lettre personnelle d'ici quelques jours. // Voulez-vous nous faire parvenir sans faute des notes biographiques sur votre sympathique personne. Ceci est très important et servira dans notre campagne de presse. Donnez-en plutôt trop que moins...» (BNQ, 204/9/13).

LETTRE 140: À Guy Sylvestre, 9 novembre 1941 (p. 212)

1. Autographe, 1 f. (21,5 x 27,8 cm), écrit recto verso à l'encre noire (BNC, fonds Guy Sylvestre).

2. Guy Sylvestre, «*Les Voyages de Marco Polo*», *Le Droit*, 27 septembre 1941, p. 16.

3. «Un Alain Grandbois — qui a visité l'Orient — peut très bien écrire un *Marco Polo*, parce qu'il sait ce dont il parle. Que l'on cesse donc de vouloir limiter l'objet de notre considération à tel ou tel objet. L'univers entier est l'objet naturel de l'homme et tout homme peut parler de quoi que ce soit, pourvu qu'il connaisse ce dont il parle. L'objet de l'œuvre se détermine donc par le sujet seulement, et non à priori» (*ibid.*).

4. *Né à Québec* a paru chez Messein, à Paris, en 1933. «[...] il m'est arrivé, dira Grandbois, d'écrire un livre d'inspiration canadienne dans la petite île de Port-Cros, des contes asiatiques à Montréal et des poèmes de nulle part à Provincetown. Peut-être voit-on mieux les choses quand elles ne sont pas devant nos yeux, quand elles ne nous entourent pas, ne nous cernent pas, quand elles ne font pas partie de notre paysage quotidien» (*Visages du monde*, p. 505).

5. Allusion à la fable de Jean de La Fontaine, «Le meunier, son fils et l'âne» (*Fables*, livre troisième, I).

6. Guy Sylvestre a été critique littéraire au journal *Le Droit* d'Ottawa, de 1940 à 1948.

7. Guy Sylvestre a réalisé une entrevue avec Clément Marchand, publiée sous le titre «Une heure avec Clément Marchand» (*Le Droit*, 25 octobre 1941) avec deux poèmes de l'auteur: «La Solitude...» et «Toussaint». Clément Marchand avait obtenu, en 1939, le prix David pour son recueil manuscrit *Les Soirs rouges*, qui ne sera publié qu'en 1947, aux Éditions du Bien public, à Trois-Rivières.

LETTRE 141: À Roger Duhamel, 15 janvier 1942 (p. 213)

1. Autographe, 1 f. (11,4 x 14 cm), écrit recto verso à l'encre noire (CRLG, fonds Roger Duhamel).

2. Roger Duhamel, «*Les Voyages de Marco Polo* par Alain Grandbois», *Le Canada*, 23 août 1941, p. 2. Roger Duhamel a été directeur et rédacteur en chef du *Canada*, de 1940 à 1942.

3. Le jury qui a décerné le prix David (800$) à l'ouvrage de Grandbois était composé de R.-A. Benoît, Léon Lorrain, Jean Chauvin, Claude-Henri Grignon et Gérard Morisset.

4. Dans une lettre à Victor Barbeau, du 17 avril 1941, Marcel Dugas écrivait, à propos du prix David décerné à Grandbois: «Je désirais franchement que ce fût Grandbois... mais je regrette que les $400 décernés à Rex Desmarchais [2e prix, pour un recueil d'essais intitulé *France immortelle*] ne soient pas allés à toi. Pardonne-moi de te parler ainsi. Grandbois avait *matériellement* besoin de 800 dollars. Toi, tu as du pain sur la planche» (BNQ, fonds Victor Barbeau).

LETTRE 142: À Gérard Morisset, 8 septembre 1942 (p. 214)

1. Photocopie (Archives du Musée du Québec, fonds Gérard Morisset). Essayiste et historien de l'art, Gérard Morisset est responsable, depuis 1939, de l'inventaire des œuvres d'art du Québec. En 1953, il sera nommé conservateur du Musée du Québec.

2. Philippe La Ferrière (1891-1971), qui, après avoir été journaliste au *Nouvelliste* de Trois-Rivières (1930-1932) et libraire au Bouquin à Québec (1933), est bibliothécaire à la bibliothèque de la Législature (1936-1942). Il deviendra par la suite bibliothécaire à la bibliothèque Saint-Sulpice. Il est l'auteur d'un recueil de nouvelles intitulé *La Rue des Forges* (1932), d'un drame (*Le Démon*, 1952) et de *Philtres et poisons* (1954) pour lequel Grandbois écrira un avant-propos.

3. On trouve dans le fonds Grandbois (BNQ, 204/1/12) un texte (dactylographie, 7 f.) daté du 19 octobre 1942, sur l'histoire de la bibliothèque de l'institut Fraser de Montréal. Grandbois aurait dressé l'inventaire de la bibliothèque de l'institut Fraser pour le compte de la bibliothèque Saint-Sulpice, où il est assistant-catalogueur.

4. Après avoir été directeur et rédacteur du journal *Le Canada*, de 1940 à 1942, Roger Duhamel est rédacteur au *Devoir*, de 1942 à 1944.

5. Edmond Turcotte est alors le rédacteur en chef du journal *Le Canada*, fondé en 1936.

6. Willie Chevalier (1911-1991) quitte son poste d'attaché spécial au cabinet du premier ministre Adélard Godbout (1941-1942) pour devenir rédacteur à la British Broadcasting Corporation (B.B.C.).

7. Nous n'avons pu identifier cette personne.

8. René-Philippe Landry, cousin de Marguerite Rousseau.

LETTRE 143: À Jacques Rousseauc (p. 215)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. Jacques Rousseau, «Le Dr. J. A Crevier, médecin et naturaliste, 1824-1889», dans *Annales de l'ACFAS*, 1940.

3. Jacques Rousseau, *Notions élémentaires de génétique*, «Bulletin du Jardin botanique de Montréal», Montréal, nº 2, 1941, 153 p., ill.

4. Jacques Rousseau a été élu à la Société royale du Canada le 28 mai 1942.

5. Madeleine Aquin, qui a épousé Jacques Rousseau, le 17 juillet 1934.

LETTRE 144: À Marcel Dugasc (p. 216)

1. Autographe, 1 f. (8,1 x 13 cm), écrit recto verso à l'encre noire; daté par Marcel Dugas (ACA, fonds Marcel Dugas).

2. Nous n'avons pas retrouvé ces deux lettres de Marcel Dugas à Marguerite Rousseau.

3. Jean-Marie Nadeau (1907-1960), avocat et ancien journaliste, compagnon d'Olivar Asselin, puis rédacteur en chef du *Canada*. Engagé dans l'action politique, il œuvrera au sein du Parti libéral, aux côtés de Georges-Émile Lapalme.

4. Marcel Dugas, *Approches*, Québec, Éditions du Chien d'Or, 1942, 113 p. Dugas y consacre un texte à Grandbois dans lequel il fait allusion

à la réception critique de *Voyages de Marco Polo* et rappelle la «naissance» de *Né à Québec*.

5. «La personnalité de M. Grandbois, qui n'est pas ce qu'on peut appeler commode, a créé dans tous les coins des hostilités qui relèvent la tête» (*ibid.*, p. 63).

6. «Cet enfant [*Né à Québec*] fut baptisé à Montparnasse, à la Coupole, si ma mémoire est bien exacte. Cet enfant, d'une espèce particulière, se présentait bien. On but à sa santé et à son avenir [...] Une jeune femme, très belle, le portait sur ses bras. Elle riait de cette maternité qu'on lui avait cachée [...] elle était belle et blonde. Son rire faisait ouvrir une bouche fraîche et, de son corsage, s'échappait un sein pour nourrir le nouveau-né» (*ibid.*, p. 46-47).

7. «Elles [les raisons qui peuvent expliquer la mort] sont au-dessus de l'affreux carnage [la Seconde Guerre mondiale]; elles flottent dans cet univers de spiritualité qui persiste encore quand la plaine s'est endormie avec ses morts ou lorsque la mer est devenue silencieuse devant l'aube qui se lève, et que tout est disparu des armadas, des flottes orgueilleuses» (*ibid.*, p. 8).

LETTRE 145: À Victor Barbeau, 17 février 1944 (p. 217)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. «N'attendons pas que ses veines se vident», qui paraîtra dans le *Bulletin des études françaises* du Collège Stanislas de Montréal, en page liminaire du numéro de mars-avril 1944. Le 21 février, Barbeau écrira à Grandbois: «Le topo est parfait et vous en remercie. Vous êtes un vrai beau lâche! // Je profite de l'occasion pour vous rappeler deux *devoirs* avant que vous ne rentriez dans votre <illisible>: // 1) celui de répondre au questionnaire bio-bibliographique que nous vous avons adressé; // 2) celui d'être présent à la causerie de Dugas le dimanche 5 mars. // Mes consignes sont modestes et votre bon vouloir touchant. // Continuons à vivre. // Barbeau» (BNQ, 204/9/13).

LETTRE 146: À Émile-Charles Hamel, 15 juin 1944 (p. 218)

1. Autographe, 2 f. (21,5 x 28 cm), à l'encre noire, non paginé. Enveloppe: «Monsieur Émile-Charles Hamel // au journal *Le Jour* // 180 est rue Sainte-Catherine 180 est // Montréal». Cachet postal du 15 juin 1944 (fonds privé François Côté).

2. Émile-Charles Hamel, «Une œuvre de beauté: *les Îles de la nuit*», *Le Canada*, 5 juin 1944, p. 5. Émile-Charles Hamel (1914-1961) a été

journaliste au *Clairon* de Saint-Hyacinthe, au *Jour* et au *Canada*, et collaborateur de la *Revue dominicaine*, des *Ateliers d'arts graphiques*, de *Place publique* et de *Québec inédit*. Il travaillera également au Service des nouvelles internationales de Radio-Canada. En 1951, il publiera un roman intitulé *Solitude de la chair* (Montréal, Cercle du livre de France). Son roman intitulé *Prix David* paraîtra à titre posthume, en 1962.

LETTRE 147: À Bernadette Rousseau-Grandbois, 12 juillet 1944 (p. 219)

1. Autographe, 3 f. (13,8 x 21,5 cm) paginés 1-3, au crayon. Enveloppe: «Madame Henri Grandbois, 127 Grande-Allée, Québec». Adresse de retour: «Auberge des Brises, Belœil» (BNQ, 204/9/4).

2. Jusqu'en 1922, Philomène Noreau a été gouvernante chez la famille Grandbois à Saint-Casimir (archives du projet Grandbois, Université de Montréal).

3. Grandbois travaille alors à certaines nouvelles d'*Avant le chaos*, qui paraîtra l'année suivante (voir «Introduction», *op. cit.*, p. 23-24).

4. En 1945, Madeleine Grandbois publiera chez Lucien Parizeau un recueil de contes intitulé *Maria de l'hospice*.

5. Voir la lettre du 26 juin 1944 de Bernadette Rousseau-Grandbois, *supra*, p. 529.

LETTRE 148: À Roger Duhamel, 15 juillet 1944 (p. 220)

1. Autographe, 1 f. (10,4 x 12,8 cm), écrit recto verso au crayon (CRLG, fonds Roger Duhamel).

2. Roger Duhamel est directeur de *La Patrie*.

3. Les élections provinciales, qui auront lieu le 8 août 1944.

4. L'épouse de Roger Duhamel, qui, toutefois, orthographie son prénom «Élayne».

LETTRE 149: À Roger Duhamel, août 1944 (p. 221)

1. Carte postale (9,8 x 12,7 cm), reproduction d'une eau-forte de Eliot Beveridge, imprimée par «Cape Shore Paper Products, South Portland, Maine», au crayon (CRLG, fonds Roger Duhamel).

2. L'expression «les Cinq Grands» désigne alors la Grande-Bretagne, les États-Unis, l'Union Soviétique, la Chine et la France. En 1947, Roger Duhamel publiera un recueil d'articles sur la politique internationale ayant pour titre *Les Cinq Grands* (Montréal, Éditions Fernand Pilon, 238 p.).

3. Le 8 août 1944, Maurice Duplessis défait Adélard Godbout et est réélu premier ministre.

4. Grandbois tiendra des propos semblables dans deux émissions de *Visages du monde* consacrées à Provincetown (*op. cit.*, p. 495-509).

5. Roger Duhamel est alors membre du Bloc populaire.

LETTRE 150: À Bernadette Rousseau-Grandbois, 26 août 1944 (p. 221)

1. Carte postale (9,1 x 14 cm), reproduction d'une photographie de «*Indian Church*» de Tadoussac, au crayon. Enveloppe: «Madame Henri Grandbois, Hôtel-Dieu de Québec» (BNQ, 204/9/4).

2. L'Hôtel-Dieu de Québec, où la mère de Grandbois est hospitalisée.

LETTRE 151: À Victor Barbeau, octobre 1944 (p. 222)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Bernadette Rousseau-Grandbois est décédée le 8 septembre 1944.

LETTRE 152: À Victor Barbeau, 14 mai 1945 (p. 222)

1, Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. *Les Cahiers de Turc*, parus en 1921 et 1922, puis en 1926 et 1927. Les seize *Cahiers* figurent dans la bibliothèque personnelle de Grandbois.

3. Depuis 1942, Alain Grandbois habite au 1452 de la rue Union, à Montréal. Au printemps de 1945, il emménage au 2151 de l'avenue Lincoln, appartement 5a.

LETTRE 153: À Roger Duhamel, automne 1945 (p. 223)

1. Deux cartes postales (reproductions de *Harp of the four winds* et de *The Road to the spring* de Marshall Gardiner, Nantucket Island, Massachusetts), à l'encre bleue (CRLG, fonds Roger Duhamel).

2. Allusion à la défaite de Roger Duhamel, candidat du Bloc populaire dans la circonscription de Saint-Jacques aux élections de juin 1945.

3. Compte rendu de *Avant le chaos* dans le courrier des lettres de *L'Action nationale* (vol. 25, n° 4, avril 1945, p. 291-293). Sous le pseudonyme de Paul Laliberté, Roger Duhamel fait paraître un article consacré au recueil de nouvelles de Madeleine Grandbois, *Maria de l'hospice*, dans *Le Bloc* du 11 avril 1945 (p. 6).

4. André Laurendeau, chef du Bloc populaire depuis février 1944, sera député de Montréal-Laurier de 1944 à 1948.

LETTRE 154: À Marcel Dugas, janvier 1946 (p. 224)

1. Autographe, 2 f. (21,5 x 27,8 cm), papier «Berkshire Bond, Made in Canada», écrit recto verso au crayon; seul le recto du second feuillet est paginé: «3/». Enveloppe: «Monsieur Marcel Dugas 173 rue Cooper, 173 Ottawa Ontario». Cachet postal du 24 janvier 1946 (ACA, fonds Marcel Dugas).

2. Grandbois prévoyait intituler son deuxième recueil de poèmes «Passage de l'homme», mais Dugas lui signala que c'était le titre d'un roman de Marius Grout, publié en 1943 et primé par le Goncourt. Le recueil paraîtra sous le titre *Rivages de l'homme* (à compte d'auteur, achevé d'imprimer sur les presses de Charrier et Dugal, le 21 mai 1948).

3. Pour son recueil de nouvelles, Grandbois avait retenu le titre «Avant le déluge», mais Dugas lui écrit, le 16 octobre 1944: «Cher ami... et Monsieur, // R. de Roquebrune vient de me dire qu'il lit un livre de Léo Larguier intitulé: *Avant le déluge* [*Souvenirs*, Paris, Grasset, 1928]. Avis au jeune découvreur, mettez, si bon vous semble: "Avant la bouillabaisse", "Avant le grain ou durant l'orage", etc... etc... Mettez tout ce que vous voudrez. Mais vous êtes averti. Comme je suis bon!!! // Tiens, je vous suggère: "Avant le micmac". Pour simplifier vous pourriez peut-être mettre "Tania et autres contes". // Je m'en fous, croyez-le bien. Et [ne] prenez pas ça mal, surtout, espèce de loufoque» (BNQ, 204/9/15). Dans une lettre datée «Mars, 1945», dans laquelle il accuse réception d'*Avant le chaos* (Montréal, Éditions Moderne, 1945), Dugas écrit à Grandbois: «Il m'a fait plaisir que vous ayez changé votre titre. Vous avez fini par comprendre qu'il n'y avait rien de blessant de ma part de vous avertir que le titre choisi d'abord *Avant le déluge* avait été pris par Larguier. Ainsi de toutes les choses dont vous m'accusez avec votre fantaisie spéciale» (BNQ, 204/9/15).

4. Bérengère Courteau, nièce de Marcel Dugas.

5. Restaurant français situé rue Labelle, à Montréal.

LETTRE 155: À Marguerite Brosseau, 6 mars 1946 (p. 225)

1. Autographe, 3 f. (21,5 x 28 cm) non paginés, à l'encre noire (Bibliothèque municipale de la ville de Montréal, fonds «Votre auteur préféré», lot 5, cartable 1-2, chemise 1945-1946-1947).

2. Le 2 février 1946, Marguerite Brosseau, présidente du comité «Votre auteur préféré» de la Bibliothèque municipale de Montréal, écrit à Grandbois: «Monsieur, // À la Bibliothèque Municipale, un Comité s'occupe d'établir des contacts entre les écrivains canadiens et leurs

lecteurs. On connaît la passion du public pour tout ce qui concerne ses auteurs préférés. Malheureusement, les lecteurs les plus assidus d'un écrivain n'ont que très rarement la bonne fortune de le rencontrer et de lui manifester leur sympathie et leur admiration. De leur côté, il semble que les auteurs eux-mêmes seraient heureux de connaître les plus fervents et de sentir chez eux une compréhension et un enthousiasme qui les stimuleraient et les réconforteraient. Le comité invite donc les meilleurs auteurs canadiens à venir faire, à la Bibliothèque municipale, une causerie familière dont les auditeurs sont pour la plupart des abonnés de l'institution. On bannit de la réunion tout ce qui pourrait lui donner un caractère guindé et solennel. // L'auteur invité entretient l'auditoire de ses expériences, de ses difficultés, de sa manière de travailler, de la façon dont ses personnages s'imposent à lui, bref de tout ce qu'il veut bien révéler de lui-même à ses lecteurs. Après la causerie, les personnes présentes peuvent poser des questions à l'écrivain, discuter un peu avec lui, lui faire signer des volumes. Le Comité veut que son hôte se trouve dans une ambiance toute simple et cordiale et qu'il ait vraiment l'impression d'être le héros d'une fête intime. // Pour connaître les auteurs préférés des abonnés de la Municipale, le Comité a décidé de recourir au scrutin, et, depuis le début, le nom d'Alain Grandbois est revenu si souvent, qu'il sera impossible à celui-ci de ne pas se rendre au désir d'un si grand nombre de lecteurs qui veulent l'entendre et le connaître. Nous avons donc pensé que vous accepteriez de venir à la Municipale, à titre «d'auteur préféré», un soir de votre choix, dans la semaine du 25 mars. S'il vous était impossible de venir à ce temps-là, dites-nous quelle autre époque vous conviendrait mieux. // Nous pouvons vous offrir pour cette causerie un cachet de cinquante dollars. Si vous désirez d'autres renseignements, n'hésitez pas à nous les demander. // Nous nous plaisons à croire que vous voudrez bien nous faire l'honneur d'accepter notre invitation et nous vous prions d'agréer, Monsieur, l'assurance de notre haute considération» (Bibliothèque municipale de la ville de Montréal, fonds «Votre auteur préféré», lot 5, cartable 1-2, chemise 1945-1946-1947).

LETTRE 156: À Victor Barbeau, fin mai 1946 (p. 226)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Probablement Jean Chauvin (1895-1958) (voir *supra*, lettre 159, p. 230), journaliste au *Devoir* et à *La Revue populaire*. Il s'intéressa aux arts plastiques et publia *Ateliers. Études sur vingt-deux peintres et sculpteurs canadiens* (Montréal, Éditions du Mercure, 1928). Son frère, Édouard Chauvin (1894-

1962), poète et journaliste, collabora au *Canada*, à *La Patrie*, à *La Presse*, au *Bien Public* et au *Nouvelliste* de Trois-Rivières. Il a publié *Figurines. Gazettes rimées* (1918) et un recueil de poèmes intitulé *Vivre* (1921). Avec Philippe Panneton, Honoré Parent et Roger Maillet, il fonda «La Tribu des Casoars».

3. Lucile Clément, épouse de Victor Barbeau.

LETTRE 157: À Victor Barbeau, 8 août 1946 (p. 227)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Victor Barbeau a publié, en 1936, un essai intitulé *Mesure de notre taille* (Montréal, Le Devoir).

3. Fondée en 1946 par Victor Barbeau, la revue *Liaison* est consacrée à l'art et à la littérature.

4. Sans doute Jeanne Grandbois-Drouin.

5. Le 14 avril 1946, Marcel Dugas a prononcé une conférence sur Louise Read et sur la comtesse de Noailles à la salle de la Familiale, une coopérative de consommation (1937-1960) dont Victor Barbeau était le président fondateur.

LETTRE 158: À Guy Sylvestre, 19 octobre 1946 (p. 228)

1. Dactylographie, 1 f. (21,5 x 28 cm) signé à l'encre noire (BNC, fonds Guy Sylvestre).

2. La faillite de la maison d'édition Lucien Parizeau & Cie en 1946, après avoir publié une cinquantaine de titres depuis son ouverture trois ans plus tôt (voir Silvie Bernier, «Un résistant canadien: l'éditeur Lucien Parizeau», dans *Éditeurs transatlantiques*, Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, Sherbrooke et Montréal, Éditions Ex Libris/ Triptyque, coll. «Études sur l'édition», 1991, p. 43-80).

3. Guy Sylvestre dirige alors la revue *Gants du ciel*, fondée en septembre 1943.

4. On ignore de quelle maison d'édition il s'agit: Grandbois publiera son deuxième recueil de poèmes, *Rivages de l'homme*, à compte d'auteur.

5. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre de Guy Sylvestre.

6. Lucien Parizeau (voir *supra*, n. 2).

7. Quatre poèmes de *Rivages de l'homme* paraîtront dans diverses revues: «Corail» dans *Poésie 46* (nº 1, 1946, p. 72-74), «Poème» dans *Liaison* (vol. 1, nº 1, 1947, p. 9-11), «La route invisible» et «Libération»

dans *L'Action universitaire* (vol. 14, nº 2, janvier 1948, p. 136-141). *Gants du ciel* annoncera un poème intitulé «Saga», mais aucun texte n'a été répertorié sous ce titre dans le fonds Grandbois.

LETTRE 159: À Victor Barbeau, 5 novembre 1946 (p. 229)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault); repris en partie dans *Poésie II*, p. 282.

2. Nom de la maison d'été de Victor Barbeau, située à Morin-Heights, dans les Laurentides.

3. De son premier mariage, avec Bernard Devlin, Marguerite Rousseau (qui épousera Grandbois en 1958) a eu quatre enfants: Charles, Mark, Bernard et Patricia (Simon Dupuis, *op. cit.*, p. 4). Le neveu dont il est question ici pourrait être Pierre d'Auteuil.

4. Jean Chauvin (voir *supra*, p. 607, n. 2).

5. L'Académie canadienne-française, dont Victor Barbeau est le président.

6. En fait, le restaurant Chez Roncari, alors situé au 1115 du boulevard Saint-Laurent, à Montréal.

7. À l'occasion du premier Congrès des journalistes de la Province de Québec, à l'hôtel Windsor de Montréal, Roger Duhamel prononcera, le 9 novembre, une conférence sur les «qualités et les qualifications nécessaires à un journaliste» (*La Presse*, 11 novembre 1946, p. 10). Dans une lettre datée «ce jeudi 8-XI-4[6]», Victor Barbeau répondra à Grandbois: « Mon cher Grandbois, / / Votre lettre est charmante, presque une île dans ma nuit, mais je ne suis pas homme à m'en contenter. C'est votre compagnie qu'il me faut ou celle du diable. Ne soyez pas aussi lent et aussi tortillard que la poste. Il y a un train qui quitte Montréal lundi vers trois heures et demie (informez-vous à la gare Centrale de Morin Heights). Que Marguerite fasse de son mieux pour vous accompagner. Sinon, j'en serai de nouveau réduit à l'aimer à distance et en silence. Arrivé à Morin, prenez un taxi et faites-vous conduire chez moi (50 sous). Je vous garderai toute la semaine et vous empoisonnerai pour la vie. Si le temps vous paraît trop long, je vous mettrai à la porte jeudi matin. Je ne le pourrai pas plus tôt car il n'y a pas de train. On ne s'habille pas à la Barbotière; votre petit baise-en-ville suffira donc. Si vous avez besoin d'autres renseignements, demandez-les à ma femme (FI-8807). Quant à Duhamel, je ne ferais pas deux pas pour aller l'entendre; c'est un trop petit bourgeois.»

LETTRE 160: À Victor Barbeau, 12 novembre 1946 (p. 231)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Grandbois ajoute en marge, sous une esquisse d'un buste de femme: «Mais voilà le type de sourire que je n'aime pas beaucoup. Je vous laisse le soin de deviner qui elle peut être!»

LETTRE 161: À Simone Routier, 11 décembre 1946 (p. 232)

1. Autographe, 3 f. (21,5 x 28 cm) non paginés, à l'encre noire; numéroté «45», «45[2]» et «45[3]» à l'encre verte par Simone Routier. Enveloppe: «Mademoiselle Simone Routier Aux Archives du Canada Rue Sussex Ottawa». Cachet postal du 12 décembre 1946 (BNQ, 234/4/8).

2. Le 15 novembre 1946, Marcel Dugas a été hospitalisé à l'Hôtel-Dieu de Montréal après une crise cardiaque (Louis-Guy Gauthier, «Que sont mes amis devenus...», *Correspondance adressée à Marcel Dugas de 1912 à 1947: chronologie*, Joliette, Édition privée, 1987, p. 13). Marcel Dugas mourra le 7 janvier 1947.

3. Gustave Lanctot (1883-1975) a publié de nombreux ouvrages et articles sur l'histoire du Canada. Il fut, notamment, président de la Société historique du Canada, membre de la Société royale du Canada et occupa plusieurs fonctions aux Archives du Canada à Ottawa, de 1912 à 1920, avant d'être nommé chef des Archives françaises, sous-ministre (1922-1937) et archiviste du Dominion (1937-1948). Le 13 décembre 1946, il écrit à Grandbois: «Cher M. Grandbois, // Votre lettre, la seconde, me désespère. J'avais espéré que ce grand enfant par le cœur et par l'enthousiasme, qu'est notre ami Dugas, aurait encore quelques années de vie agréable au milieu de ses livres et de ses amis, dans ce Montréal qu'il aime tant! Hélas! D'autre part, je suis heureux d'avoir, par le ton intentionnellement léger de mes lettres, participé à lui jouer la comédie de l'espoir. C'est un service inestimable que vous lui rendez d'ainsi le laisser glisser, sans qu'il s'en doute, vers l'inévitable issue [...]» (BNQ, 204/9/25).

LETTRE 162: À Victor Barbeau, 8 janvier 1947 (p. 233)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

LETTRE 163: À Earle Birney, printemps 1947 (p. 233)

1. Autographe (brouillon), 5 f. (12,5 x 20,2 cm) non paginés, au crayon; le dernier feuillet est écrit recto verso (BNQ, 204/9/11). Earle Birney,

auteur de nombreux recueils de poèmes, dont *David* (1942, prix du gouverneur général du Canada) et *Now is Time* (1945, prix du gouverneur général du Canada), est alors professeur au Département d'études anglaises de University of British Columbia et dirige, depuis septembre 1946, le *Canadian Poetry Magazine* (fondé en 1936).

2. Nous n'avons pas retrouvé ces poèmes. L'un d'eux pourrait cependant être «Ah grands déserts», dont une version manuscrite porte la mention: «Poèmes pour Vancouver» (*Poésie II*, p. 498).

3. Une copie de la lettre de Patrick D. Waddington, directeur adjoint du *Canadian Poetry Magazine*, se trouve dans le fonds Grandbois (BNQ, 204/9/35).

LETTRE 164: À Simone Routier, 1er avril 1947 (p. 234)

1. Télégramme (16,3 x 20,3 cm), à en-tête «EXCLUSIVE CONNECTION WITH WESTERN UNION CABLE SERVICE, CANADIAN NATIONAL, WM ARMSTRONG GENERAL MANAGER, TORONTO, TELEGRAPHS» (BNQ, 234/4/8).

2. Le 31 mars 1947, Simone Routier est reçue à l'Académie canadienne-française; Rina Lasnier prononce le discours de réception.

LETTRE 165: À Michel Champagne, 28 avril 1947 (p. 235)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

LETTRE 166: À Guy Sylvestre, 16 mai 1947 (p. 235)

1. Autographe, 2 f. (21,3 x 27,8 cm), paginé II, à l'encre noire (BNC, fonds Guy Sylvestre).

2. La revue *Gants du Ciel*, fondée en 1943, cesse de paraître en 1946.

3. Nous n'avons pas retrouvé cet article.

LETTRE 167: À Victor Barbeau, 22 juillet 1947 (p. 236)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault). Cette lettre fait suite, sur le même feuillet, à une lettre de Marguerite Rousseau datée du 18 juillet 1947: «Mon cher Victor, [nous] voici rendus dans la Gaspésie. Alain devient très bourgeois, il mange trois fois par jour, et dort la nuit. On se baigne à la mer, on fait une collection de cailloux. Alain tire sur les corneilles et lorsqu'il est seul regarde les baigneuses de plus près! Avec ce régime vous aurez beaucoup de pensées pour remplir les fins de pages de

Liaison, et vous aurez peu d'articles, notre consigne étant paresse. Il n'y a que Boucher [Lucienne?] qui demeure à côté de notre Hôtel, qui pond comme une grosse poule. Alain veut maintenant vous écrire un mot. Donnez-nous des nouvelles de Lucile, et ne piochez pas trop dans votre jardin, vous aurez beau faire les mauvaises herbes reviendront toujours, soyez philosophe comme nous! Marguerite.»

LETTRE 168: À Victor Barbeau, 20 septembre 1947 (p. 237)

1. Autographe, 1 f. (13 x 15 cm), à l'encre noire; daté au crayon rouge par Victor Barbeau (BNQ, 411/8).

2. Cette lettre porte une note de la main de Victor Barbeau: «Liaison». En septembre 1947, Géraldine Bourbeau a publié dans *Liaison* (nº 7, p. 429-430) un article intitulé «Les jeunes exposent», qui rend compte des récentes expositions du groupe des automatistes.

LETTRE 169: À Jacques Rousseau, 22 novembre 1947 (p. 237)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. Grand-père maternel d'Alain Grandbois; il pratiqua la médecine à Saint-Casimir de Portneuf.

LETTRE 170: À Lionel Groulx, 16 décembre 1947 (p. 238)

1. Autographe, 2 f. (21,5 x 28 cm), à l'encre noire (CRLG, fonds Lionel Groulx).

2. La *Revue d'histoire de l'Amérique française* (1947-1967), dont Lionel Groulx, qui a fondé en 1946 l'Institut d'histoire de l'Amérique française, est le directeur.

LETTRE 171: À André Cordeau, 28 juin 1948 (p. 239)

1. Autographe 1 f. (27,5 x 21 cm), à l'encre noire (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — *Né à Québec*»). Le père André Cordeau, c.s.c., est responsable des éditions, chez Fides, depuis 1941.

2. En réponse à une lettre d'André Cordeau, datée du 18 juin 1948: «Mon cher monsieur, / / Je me permets de vous rappeler de nouveau que nous attendons toujours votre volume «Né à Québec» que nous avons hâte de publier. / / Vous aurez sans doute, depuis le début d'avril, trouvé le temps de faire les corrections» (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois, *Né à Québec*»).

3. *Rivages de l'homme*, dont l'achevé d'imprimer est du 21 mai 1948.

LETTRE 172: À Lionel Groulx, 28 juin 1948 (p. 239)

1. Autographe, 1 f. (21,5 x 28 cm), à l'encre noire et au crayon (CRLG, fonds Lionel Groulx).

2. Voir *supra*, p. 612, lettre 170, n. 2.

3. Probablement *Rivages de l'homme*.

LETTRE 173: À Rina Lasnier, 15 juillet 1948 (p. 240)

1. Autographe, 3 f. (22,5 x 29 cm) non paginés, à l'encre noire et au crayon (BNQ, 264).

2. Texte de base: «*Nous* revenons [...]»

3. À notre connaissance, seule la revue bimestrielle *Sur* (mai-juin 1956), de Buenos Aires, publiera des poèmes de Grandbois traduits en espagnol: «Con tu vestido» («Avec ta robe», *Les Îles de la nuit*) et «El alma amortajada» («L'aube ensevelie», *Rivages de l'homme*).

4. On trouve dans le fonds Grandbois de la BNQ une dactylographie, non datée, du poème «Glaïeuls» traduit en anglais par Rina Lasnier (voir *supra*, p. 542, n. 11). Le premier feuillet porte une note de la main de Rina Lasnier: «Vous pouvez garder ou détruire. Je terminerai les autres sous peu... Rina Lasnier» (BNQ, 204/9/43).

LETTRE 174: À Gustave Lamarche, 27 septembre 1948 (p. 241)

1. Autographe, 2 f. (21,5 x 28 cm) non paginés, à l'encre noire avec un ajout au crayon rouge (BNQ, 280/16).

2. Le 24 août 1948, le père Lamarche écrit à Grandbois: «Cher poète unique et sincère, / / J'ai lu avec une grande émotion de l'âme et une profonde satisfaction de l'esprit les *Rivages de l'homme* que vous m'avez fait la belle amitié de m'adresser. / / Vous ignorez vous-même combien votre vocation est belle, combien elle est noble. / / Je me suis tassé à dix-huit ans dans la main de Dieu, sans mérite et sans bien savoir ce que je faisais. Je l'ai appris ensuite, et je suis allé de joie en joie, non sans passer par des voies rudes, car je marchais derrière un Maître qui n'était pas seulement un Dieu immuable. / / Vous, vous avez été désigné pour autre chose. On ne vous a pas placé dans un itinéraire tout fait. Vous n'avez pas hérité d'une expérience toute faite. Vous semblez avoir été invité à créer votre chemin, et cela pour accuser davantage je ne dirai pas l'infirmité de l'homme mais sa force. / / C'est pourquoi bien des hommes que je n'aurais pas aidés vous les aiderez; bien des hommes qui ne m'auraient pas cru vous croiront. Tel est le sens, me semble-t-il, de l'universelle sympathie qui vous entoure et

qui est faite d'une égale estime pour l'homme en vous et pour l'artiste. La puissance incantatoire se dément à peine dans votre œuvre, sans doute parce qu'elle se fonde sur les assises mêmes de l'âme. On ne trouve pas les mots comme vous les trouvez quand ils n'expriment que des états superficiels. Votre œuvre est une poésie totale. Avec les *Rivages*, dans des poèmes, par exemple, comme «Libération», on se sent plus à l'aise pour respirer que dans les *Îles de la nuit*, mais, même si on croit à *la* vérité, on ne vous demanderait pas d'y arriver autrement que par *votre* vérité. Plaignez-vous si vous voulez d'être plus libre que d'autres et peut-être alors d'aller moins vite, mais la poésie canadienne, pour paraître mûre, avait besoin de cet effort, de cet attardement qui ne reste jamais sans chercher. // Gustave Lamarche. // Excusez-moi de vous traduire ainsi mes pensées en abusant peut-être de ma *certitude*. J'ai voulu simplement vous dire ce que j'ai trop retardé: ma fraternelle sympathie, très réfléchie, et mon assurance que vous nous enrichissez d'une œuvre de premier plan. // De tout cœur» (BNQ, 280/16).

3. Sous le pseudonyme d'Aristocritos, Gustave Lamarche a publié dans *Les Carnets viatoriens* (nº 4, octobre 1944, p. 294) un compte rendu des *Îles de la nuit* qui conclut: «Il ne manque pas à Alain Grandbois un instrument. Il lui manque une confiance. Son livre est un livre de doute et de lourde inquiétude.»

4. Depuis 1936, le père Lamarche, de la communauté des Clercs de Saint-Viateur, dirige la revue *Les Carnets viatoriens*. En post-scriptum à sa lettre du 2 août 1945, il écrit à Grandbois: «Vous seriez toujours le bienvenu si vous désiriez offrir à nos *Carnets*, qui tirent maintenant à 5000, des primeurs lyriques ou narratives. Nous rémunérons nos collaborateurs, et ce me serait un grand plaisir de vous offrir ainsi en plus quelques secours si vous n'êtes pas tout à fait millionnaire. Dès notre prochaine livraison si vous voulez, c'est-à-dire octobre (date-limite)» <Le feuillet est déchiré.>

LETTRE 175: À Rina Lasnier, 27 septembre 1948 (p. 242)

1. Autographe, 1 f. (22,5 x 29 cm), à l'encre noire avec un ajout au crayon vert (BNQ, 264).

2. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

LETTRE 176: À André Cordeau, 9 novembre 1948 (p. 243)

1. Autographe 1 f. (27,5 x 21 cm), à l'encre noire (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — *Né à Québec*»).

2. En réponse à une lettre d'André Cordeau du 5 novembre 1948: «Nous aurons bientôt le plaisir d'offrir au public votre «Né à Québec». Il doit nous arriver le 23 de ce mois en même temps que deux autres volumes, édités dans la même collection, soit: «À l'ombre de l'Orford» d'Alfred Desrochers et «Le Rêve de Kamalmouk» de Marius Barbeau. // Nous invitons, pour la circonstance, les auteurs de chacun de ces ouvrages. Il y aura cocktail sur la fin de l'après-midi et reportage radiophonique, très probable, au programme «Radio-actualités» sur les ondes de CBF. Bien que la date du 23 novembre ne soit pas définitive — nous vous avertirons assez tôt —, croyez-vous que vous pourrez répondre à notre invitation? Une réponse par retour du courrier nous obligerait beaucoup, vu que la journée choisie devra convenir aussi à MM. Desrochers et Barbeau.» En post-scriptum: «Votre photo nous serait indispensable pour la publicité de votre ouvrage. Merci» (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois, *Né à Québec*»).

3. Le lancement de *Né à Québec*, *À l'Ombre de l'Orford* et *Le Rêve de Kamalmouk*, dans la «Collection du Nénuphar», aura lieu le 2 décembre 1948, en présence des auteurs et du père Paul-Aimé Martin (photo dans Jacques Michon, *Fides. La grande aventure éditoriale du père Paul-Aimé Martin*, Montréal, Fides, 1998, p. 277).

4. Fondé en 1945 par Léopold et Julia Richer, le journal *Notre Temps* deviendra la propriété de Fides le 23 avril 1953, puis sera rétrocédé à M. Richer en 1956 (J. Michon, *op. cit.*, p. 169-178).

5. Photographie de Grandbois écrivant à la machine (reproduite en tête de l'article d'André Langevin, «Alain Grandbois», *Notre Temps*, 22 mars 1947, p. 1 et 2).

LETTRE 177: À Gustave Lamarche, 17 décembre 1948 (p. 244)

1. Autographe, 1 f. (11,3 x 13,5 cm), carton, écrit recto verso à l'encre noire (BNQ, 280/16).

2. «Poème», qui paraîtra dans *Les Carnets viatoriens* en janvier 1949 (vol. 16, nº 1, p. 57-58); repris sous le titre «Je savais», dans *L'Étoile pourpre* (*Poésie I*, p. 243-244).

LETTRE 178: À André Cordeau, 4 janvier 1949 (p. 245)

1. Autographe 1 f. (27,5 x 21 cm), à l'encre noire (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — *Né à Québec*»).

LETTRE 179: À Gustave Lamarche, 20 février 1949 (p. 245)

1. Autographe, 3 f. (21,5 x 28 cm) non paginés, à l'encre noire (BNQ, 280/16).

2. Le 10 février 1949, Gustave Lamarche écrit à Grandbois: «Cher poète et ami, // Comment aviez-vous pu penser que nous hésiterions seulement à publier votre beau poème? Nous ne *pouvons pas* être d'une école resserrée, close, privée d'air. Sans doute d'autres pourraient nous forcer à des règles plus étroites, mais alors ce ne seraient plus ceux que vous avez devant vous. // La carte qui accompagnait votre envoi me fait désirer encore plus de vous voir et de pouvoir causer un peu intimement, de poésie et de tout autre chose. Peut-être vers le milieu de la semaine prochaine essayerai-je de vous rejoindre à Montréal, par exemple pour un déjeuner ensemble, sans Académie. Comme je dois quitter Joliette pour Québec lundi matin, vous n'auriez pas le temps de me dire d'avance si vous seriez libre ou non. Je tâcherai donc d'improviser une fois à Montréal, vers mercredi ou jeudi. // Sous pseudo, j'ai eu plaisir à vous dédier dans les *Carnets*, pour vous intriguer, un crayon éclair qui pourra vous montrer combien celui qui a trouvé n'a jamais fini de chercher ou plutôt n'est qu'au premier pas de la recherche tant qu'il reste hors de la Présence, du Face-à-face. Et j'aurai autre chose à vous dire avant longtemps, derrière le voile. // Nous enverrez-vous d'autres poèmes? Votre place est là. Est-ce que Madeleine Grandbois ne consentirait pas à nous offrir parfois une nouvelle, un essai? Je m'en réjouirais beaucoup» (BNQ, 280/16).

3. Philéas le Bel (pseudonyme de Gustave Lamarche), «L'Idée», poème dédié à Alain Grandbois, *Les Carnets viatoriens*, nº 1, janvier 1949, p. 59; repris dans Gustave Lamarche, *Œuvres poétiques*, Québec, Presses de l'Université Laval, «Vie des Lettres québécoises», t. II, 1972, p. 60.

LETTRE 180: À Gustave Lamarche, 1er juin 1949 (p. 247)

1. Autographe, 1 f. (21,5 x 28 cm), à l'encre noire (BNQ, 280/16).

2. «Poète enchaîné (fragments)», qui paraîtra dans *Les Carnets viatoriens* en juillet 1949 (XIVe année, nº 3, p. 191-193); poème source de «L'étoile pourpre» (voir *Poésie I*, p. 406-414).

3. «Psyché», *Les Carnets viatoriens*, vol. 14, nº 3, juillet 1949, p. 124-129, et nº 4, octobre 1949, p. 276-277.

LETTRE 181 : À Gustave Lamarche, 17 septembre 1949 (p. 248)

1. Autographe, 4 f. (21,5 x 28 cm) paginés 2-4, à l'encre noire avec des ajouts au crayon bleu et à l'encre bleue (BNQ, 280/16).

2. Lettre du 19 août 1949 : «Très cher poète et ami, // Il est bien temps que je vous donne un peu signe de vie. Vous comprendrez et excuserez mon silence si je vous dis que le 23 juillet j'ai eu la douleur immense de perdre mon très cher vieux père, subitement. Ma chère mère l'a trouvé mort dans le lit, à 4 h. du matin, sans qu'il eût été malade. Il allait avoir quatre-vingts ans. La veille il avait vaqué à toutes ses occupations ordinaires (il avait pris le bureau de poste de Laval-des-Rapides depuis un an et demi). Inutile de vous dire le choc produit sur ma mère, âgée elle-même de soixante-dix-huit ans ; étant demeurée très vigoureuse malgré l'âge, elle a pu passer à travers mais non sans nous donner de vives inquiétudes. Heureusement que ma plus jeune sœur, garde-malade, loge avec elle et a pu ainsi constamment s'occuper d'elle. Je ne pouvais pas ne pas être bien bouleversé par ces événements... J'ai compris une fois de plus quels liens attachent les hommes entre eux. On a tout laissé et c'était comme se créer une plus grande dépendance. Ce que les grandes lois ont fait est transformable mais demeure indestructible, et je vois là la beauté inaliénable de toutes choses ! Mon vieux père était un homme d'une foi quasi «voyante», peut-être vous l'ai-je dit dans cette si amicale conversation de notre dîner de juin ; son contentement était la prière ; comme il le faisait tous les matins, il était allé à la messe et avait communié le jour précédant sa mort. Depuis lors, ma mère, qui est plutôt au contraire "raisonnable" et "naturelle", prétend le sentir constamment auprès d'elle comme un "ange gardien". Et je vous dirai que cette sorte de permanence entre eux demeure ma plus grande consolation. Tout passe, mais tout demeure... // Je vous envoie notre livraison de juillet. Vous auriez dû la recevoir beaucoup plus tôt, c'est-à-dire vers la fin du mois, mais la revue nous est arrivée ici le jour même de la mort de mon père et nos services ordinaires se sont trouvés désorganisés pour plus de deux semaines que j'ai dû passer auprès de ma mère. Si par hasard il s'était glissé des fautes de typographie dans votre poème (rempli comme les autres d'éclairs surhumains), veuillez m'en avertir et nous mettrons des *errata* en octobre. Je vous fais envoyer nos trois exemplaires rituels, mais si vous en désirez plus, je me ferai un plaisir d'ajouter le nombre qui vous conviendra. Le petit honoraire suivra aussitôt que notre comptable, absent, sera rentré. // Si pour octobre vous aimiez à nous faire tenir une prose, nouvelle ou conte, ou récit d'histoire, soyez le bienvenu. Vous êtes aussi bon conteur que Barbey. Je pense, par exemple, à votre «Rire» d'*Avant le*

chaos, qui est une chose grande par le sens et parfaite dans la technique. Enrichissez-nous... Si la proposition vous allait (dix douze pages de la revue, moins ou plus, soit environ quinze pages à la machine, double interligne), nous envoyons à l'impression autour du 8 septembre. En attendant de renouer la conversation de juin... / / Bien amicalement, / / G. Lamarche» (BNQ, 204/9/25).

3. «Sillages», dédié à «A. G...» (Gustave Lamarche, *Œuvres poétiques*, t. II, p. 211).

LETTRE 182: À Victor Barbeau, 11 janvier 1950 (p. 249)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

LETTRE 183: À Lionel Groulx, 12 juin 1950 (p. 250)

1. Autographe, 2 f. (10,4 x 14 cm) non paginés, écrits recto verso à l'encre noire avec ajouts au crayon rouge et au crayon bleu (CRLG, fonds Lionel Groulx).

2. Vraisemblablement, le premier tome de l'*Histoire du Canada français depuis la découverte* (Montréal, L'Action nationale, 1950). Grandbois avait fait parvenir un exemplaire dédicacé (voir *supra*, p. 542, n. 9) de *Rivages de l'homme* à Lionel Groulx, qui en accusa réception le 30 décembre 1948: «Cher Monsieur Grandbois, / / Enfin, à la faveur des jours où tout se pardonne, je puis réparer quelque peu mon irréparable négligence. Je vous ai déjà glissé, à l'Académie, quelques-unes des raisons qui m'ont empêché d'accuser réception plus tôt de vos *Rivages de l'homme*: surcroît de besogne par absence prolongée de ma secrétaire; habitude peut-être scrupuleuse de ne pas remercier d'un livre sans l'avoir lu. Je pourrais ajouter un autre motif tout aussi acceptable et qui serait mon incompétence notoire à juger une poésie savante et subtile comme la vôtre. Voici plus de trente-trois ans que le devoir d'état m'a entraîné, non seulement bien loin de la poésie, mais vers le genre en prose le plus austère: l'histoire. J'ai dû, sinon tuer en moi tout penchant à la fantaisie poétique, du moins me tenir en garde contre le périlleux sortilège. / / J'ai cédé quand même, sans me défendre, à la tentation et au plaisir de vous lire. *Rivages de l'homme*! Le titre attire par lui seul pour ce qu'il évoque de pensée philosophique et de paysage à dépassement. Je n'ai pas trouvé vos poèmes aussi «païens» qu'il vous a plu de les qualifier dans la dédicace que vous m'avez écrite. Vous dirai-je que j'y ai retrouvé, par exemple, la nostalgie dont s'empreint, inconsciemment peut-être, toute votre littérature, nostalgie du songe où s'évader,

nostalgie d'un monde, d'une vie dont on saisit à grand'peine l'image fuyante? Et vous m'accuserez, sans doute, d'insistance importune; mais j'ai pensé aux poèmes qui jailliraient de votre esprit pour peu qu'il vous plût de regarder ce pauvre monde et les *rivages de l'homme* avec votre foi de chrétien. Les beaux et somptueux vers que, ce jour-là, vous allongeriez sur la page blanche, sans feinte, sans *pieusarderie*, simplement parce que vos perspectives n'auraient changé que pour s'élargir et se hausser. La «terre rongeuse», vous la verriez, sans doute, préparant, dans le mystère de ses germinations, de merveilleuses résurrections pour l'homme. Et les rivages de ce pauvre homme, comme ils se reculeraient sur la mer infinie habitée par la souveraine et paternelle Présence! / / Et voilà comment un indigne prosateur se mêle de donner la leçon au grand poète que vous êtes. Croyez bien, en tout cas, que j'envie la liberté qui vous fait vous jeter dans le monde sans bornes des images et des rêves et où vous *avionnez* avec tant d'aise. Croyez aussi, cher Monsieur Grandbois, à tout le cas que je fais de votre littérature. Et mes souhaits de bonne et heureuse année ne vont pas sans le souhait de lire bientôt de vous quelque œuvre nouvelle» (CRLG, fonds Lionel Groulx).

LETTRE 184: À Guy Sylvestre, 12 juin 1950 (p. 250)

1. Autographe, 1 f. (10,5 x 12,6 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue (BNC, fonds Guy Sylvestre).

2. L'expression est de Winston Churchill qui, en 1946, désigna ainsi la coupure entre l'Union soviétique et les pays occidentaux.

3. Guy Sylvestre rendra compte de *Rivages de l'homme* dans un article intitulé «Où en est notre littérature?» (*Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 21, n° 4, octobre-décembre 1951, p. 435-436).

LETTRE 185: À Roger Duhamel, 22 juillet 1950 (p. 251)

1. Autographe, 5 f. (12,6 x 20,3 cm) paginés 2-5, au crayon (CRLG, fonds Roger Duhamel).

2. La librairie Pony était située au 554 de la rue Sainte-Catherine Est, à Montréal.

LETTRE 186: À André Cordeau, 10 janvier 1951 (p. 252)

1. Autographe, 6 f. (12,5 x 10 cm), paginés 1-12, écrits recto verso à l'encre noire (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois, *Né à Québec*»).

2. La série «Visages du monde» a été diffusée sur les ondes de la radio de Radio-Canada à raison d'une émission par semaine, du 18 avril 1950 au

22 septembre 1952, avec interruption du 9 janvier 1951 au 19 juin 1951, période au cours de laquelle on lut *Né à Québec*.

3. Le texte de base se lit: «[...] de la publicité. J'arrive de Québec, et j'apprends, par les journaux de Montréal, que le Père Legault est <changement de feuillet> à les autres maisons d'édition peuvent se plaindre, etc... encore... / / Les journaux de Montréal [...]».

4. Émile Legault (1906-1983), de la communauté des Pères de Sainte-Croix, a fondé, en 1939, les Compagnons de Saint-Laurent, une troupe de théâtre où débutèrent plusieurs comédiens bien connus. En 1948, le groupe s'installe dans son propre théâtre. À la demande de ses supérieurs, Émile Legault abandonnera la direction de la troupe en 1952.

5. Sans doute Paul-Aimé Martin (plutôt que Morin). *La Patrie* du jeudi 11 janvier 1951 (p. 14) signale le retour du père Martin à Montréal, après un voyage en Europe.

VARIANTES

° soir [A , *le mardi*]. Je

° à 8-[A *moins 1/4*]. Dans

LETTRE 187: À Guy Sylvestre, 13 février 1951 (p. 254)

1. Autographe, 2 f. (12,5 x 20,3 cm) non paginés, au crayon; daté au crayon par Guy Sylvestre (BNC, fonds Guy Sylvestre).

2. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre de Guy Sylvestre.

LETTRE 188: À Guy Sylvestre, début mars 1951 (p. 254)

1. Autographe, 2 f. (10 x 12,5 cm) non paginés, carton, à l'encre noire; daté au crayon par Guy Sylvestre (BNC, fonds Guy Sylvestre).

2. André Gide est décédé en février 1951. Le texte de Grandbois, intitulé «André Gide», paraîtra dans la *Nouvelle Revue canadienne* (vol. 1, n° 2, p. 53-54).

LETTRE 189: À Guy Sylvestre, 31 mars 1951 (p. 255)

1. Autographe, 1 f. (10 x 12,6 cm), carton, à l'encre noire (BNC, fonds Guy Sylvestre).

LETTRE 190: À Lionel Groulx, 23 novembre 1951 (p. 255)

1. Autographe, 2 f. (11 x 12 cm) paginés 2-3, carton, écrits recto verso à l'encre noire (CRLG, fonds Lionel Groulx).

2. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

3. Grandbois rédige alors *Visages du monde*, diffusé à raison d'une émission par semaine, du 18 avril 1950 au 22 septembre 1952, avec une interruption du 9 janvier 1951 au 19 juin 1951 (voir *supra*, p. 253, la lettre du 10 janvier 1951). Il collabore aussi à la série *Rythmes de Paris*, diffusée du 29 décembre 1950 au 24 octobre 1952.

4. Lettre du 30 décembre 1948 (voir *supra*, p. 618, n. 2).

5. La *Revue d'histoire de l'Amérique française*, que dirige Lionel Groulx depuis 1947, et l'*Histoire du Canada depuis la découverte*, dont le premier tome a paru en 1950 et le deuxième, en 1951.

LETTRE 191 : À Yvette Aubray, février 1952 (p. 256)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal). Yvette Aubray a travaillé avec Alain Grandbois en 1950-1951 et a collaboré à la série radiophonique *Rythmes de Paris*. Grandbois lui a offert, en décembre 1951, *Les Îles de la nuit* et *Rivages de l'homme*.

LETTRE 192 : À Andrée Maillet, mars 1952 (p. 257)

1. Autographe, 1 f. (20 x 12,5 cm), au crayon. Enveloppe : «Madame Andrée Maillet Hobden // Aux soins de Freddy, Maurice ou Max.», annotée par Andrée Maillet : «MS Alain Grandbois // Publié dans A.F. 1952 // Vol. X (2) pp. 33-36» (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden). Andrée Maillet (1921-1995) dirige alors la revue *Amérique française*.

2. «À propos de la poésie», *Amérique française*, vol. 10, n° 2, mars-avril 1952, p. 33-36 ; repris dans *Proses diverses*, p. 68-72.

LETTRE 193 : À Guy Sylvestre, 2 avril 1952 (p. 257)

1. Autographe, 1 f. (10 x 12,5 cm), carton, à l'encre noire (BNC, fonds Guy Sylvestre).

2. Élu à la Société royale du Canada en 1951, Guy Sylvestre a été présenté à l'Académie des lettres et des sciences humaines, le 23 février 1952, à la Salle académique de l'Université d'Ottawa.

LETTRE 194 : À Guy Sylvestre, 6 avril 1952 (p. 258)

1. Autographe, 2 f. (10,4x 12,6 cm) paginés 2-4, carton, écrits recto verso au crayon (BNC, fonds Guy Sylvestre).

2. Publié, par erreur, comme deux poèmes intitulés «Ô Douleurs» et «Peupliers», dans la *Nouvelle Revue canadienne* (vol. 2, nº 2, juin-juillet 1952). Repris dans *L'Étoile pourpre* (*Poésie I*, p. 227-228).

LETTRE 195: À Guy Sylvestre, 17 juin 1952 (p. 258)

1. Autographe, 2 f. (10 x 12,5 cm) paginés 2-4, carton, écrits recto verso au crayon (BNC, fonds Guy Sylvestre).

2. Voir *supra*, n. 2.

3. Guy Sylvestre projetait d'écrire pour l'Office national du film le scénario et le texte d'un film intitulé «Poètes du Canada français (Robert Choquette, Rina Lasnier, Alain Grandbois)» (BNQ, 204/9/42).

LETTRE 196: À Gilles Duhamel, 10 février 1953 (p. 259)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal). Gilles Duhamel a été journaliste, premier annonceur de langue française à la radio de CKVL, publiciste et réalisateur à Radio-Canada. Alain Grandbois lui a dédicacé *Les Îles de la nuit* («Mercredi, au XX^eme^ siècle. Pour mon ami Gilles Duhamel, grand maître du "ralliement du rire", et charmant camarade, ces poèmes très hurluberlus») et *Né à Québec* («Février, le 23. Pour mon ami Gilles Duhamel, avec le sourire des grands fleuves, et cette camaraderie qui m'enchante toujours, surtout quand Daphnée nous apporte sa grâce et son sourire»).

2. Son éminence le cardinal Paul-Émile Léger, qui effectue un voyage à Québec en février 1953.

3. Sous la manchette «Foule immense à la gare — Trois jours pour mieux nous connaître»: «Je suis heureux de rencontrer ici ce bon peuple de Québec, comme se plaît à le qualifier Son Excellence Monseigneur l'Archevêque. Durant trois jours, je serai à la disposition de ce bon peuple. J'essaierai d'être du bon pain afin que ce bon peuple me mange. Je viens à vous avec tout mon coeur. Ensemble, durant ces trois jours, nous allons mieux nous connaître et mieux nous aimer» (*L'Événement*, 10 février, 1953, p. 3).

4. Daphnée Keith, épouse de Gilles Duhamel.

LETTRE 197: À Gilles Duhamel, 12 février 1953 (p. 260)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. Voir *supra*, p. 622, n. 2 et 3.

3. Journaliste, Omer Renaud a été, notamment, le narrateur d'une série intitulée *Les Reportages*, portant sur l'actualité canadienne et internationale, réalisée par Georges Ayotte et produite par Vincent Paquette pour l'Office national du film.

4. Paul L'Anglais (1905-1982) a produit, avec Paul Guay, le film *Un homme et son péché* (1948). En 1949, il a adapté pour le cinéma le populaire radioroman de Robert Choquette *Le Curé du village* et, en 1952, *Tit-Coq* de Gratien Gélinas.

5. Paul Dupuis (1916-1976), comédien, a joué dans plusieurs films, dont, notamment, *Tit-Coq*. À la télévision, il a interprété le rôle d'Arthur Buies dans *Les Belles Histoires des Pays d'en haut* (1952).

6. En 1950, Robert La Palme (1908-1997) a publié un ouvrage intitulé *La Palme. Les 20 premières années du caricaturiste canadien : 1930-1950* (Montréal, Cercle du Livre de France). Il a collaboré à plusieurs journaux, notamment *L'Ordre*, *Le Droit* et *Le Devoir*.

7. Jacques Desbaillet donne la réplique à Jovette Bernier dans la série radiophonique *Quelles nouvelles?* sur les ondes de CBF, CKAC, CHLP et CHLT (Sherbrooke), de 1939 à 1957.

8. Les frères Marcel et Roger Baulu ont connu une longue carrière radiophonique. En collaboration avec Raymond Taillefer, Roger Baulu publiera *CKAC, une histoire d'amour: l'histoire magnifique du pionnier des ondes radiophoniques françaises dans le monde* (Montréal, Stanké, 1982).

LETTRE 198: À Jean-Guy Pilon, 10 mars 1953 (p. 260)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal). Enveloppe: «Monsieur Jean-Guy Pilon // 6702 rue Saint-Denis 6702 // Montréal». Cachet postal du 13 mars 1953 .

2. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre de Rina Lasnier. En janvier 1950, André Roche, qui travaillait pour le compte des Éditions de Malte à Montréal, a proposé à Alain Grandbois de réimprimer et de distribuer *Rivages de l'homme*, paru à compte d'auteur, à Québec, en 1948, mais ce projet n'eut aucune suite. Plusieurs journalistes et critiques de l'époque feront la même erreur. En fait, Grandbois n'a publié chez cet éditeur que la préface du recueil de Sylvain Garneau, *Objets trouvés* (1951). Le malentendu persistera tout de même longtemps (voir Marcel Fortin, *Histoire d'une célébration*, Montréal, L'Hexagone, 1994, p. 221-223).

3. *In partibus infidelium*: dans les pays occupés par les infidèles. Se dit de l'évêque dont le titre est purement honorifique et ne donne droit à aucune juridiction.

4. Jean-Guy Pilon a fait parvenir à Grandbois un exemplaire manuscrit de son premier recueil de poèmes, *La Fiancée du matin*, paru à compte d'auteur en 1952. Celui-ci avait offert de vendre un certain nombre d'exemplaires à quelques-uns de ses amis (conversation téléphonique de B. Chassé avec J.-G. Pilon, le 11 juin 1992).

LETTRE 199: À Simone Routier, 23 mars 1953 (p. 261)

1. Autographe, 3 f. (13,6 x 20,2 cm) paginés 2-3, à l'encre noire avec une transcription autographe du poème «Le songe» et une courte bio-bibliographie (dactylographiée) d'Alain Grandbois (fonds privé René Pageau).

2. Simone Routier prépare une anthologie, qui sera publiée en Belgique, en 1954; elle a demandé à Grandbois un poème et une courte biobibliographie. Elle écrira plus tard à René Pageau: «Alain n'a jamais recherché la publicité et je m'étonnais, dans ces années 20, de ne jamais le voir publier ces poèmes (vers toujours réguliers) qu'à cette époque il avait déjà en carton. De la Belgique, où se préparait une *Anthologie des poètes universels*, avec un poète de chaque pays, je dus insister pour qu'il expédie poème, autographe et notes biographiques» (fonds privé René Pageau).

3. «Le Songe», qui paraîtra également dans *Le Journal des poètes*, en septembre 1954 (p. 4); repris, avec de nombreuses variantes, dans *L'Étoile pourpre* (*Poésie I*, p. 237).

4. Alain Grandbois et Gérard Morisset (1898-1970) se connaissent depuis 1944. C'est Gérard Morisset qui fera entrer Alain Grandbois au Musée de la Province (aujourd'hui le Musée du Québec), en 1961, où celui-ci occupera le poste de publiciste jusqu'en 1971.

5. Le portrait d'Alain Grandbois par le peintre Iacurto sera reproduit sur la page couverture de l'ouvrage de Jacques Brault, *Alain Grandbois* (Paris, Seghers, coll. «Poètes d'aujourd'hui», 1968).

6. Pierre-Louis Flouquet (1900-1967) a d'abord connu une importante carrière comme peintre. Après avoir été l'un des chefs de file, en Belgique, du mouvement «Plastique pure», il délaisse peu à peu la peinture pour se consacrer à la poésie. Il dirige *Le Journal des poètes*, mensuel de création et d'information poétique fondé en 1930 et associé à la Biennale de poésie de Bruxelles.

LETTRE 200: À Serge Brousseau, 27 avril 1953 (p. 262)

1. Autographe, 1 f. (10,3 x 13 cm), carton, écrit recto verso au crayon (fonds privé Georges Raby).

LETTRE 201: À Fernand Ouellette, 4 mai 1954 (p. 263)

1. Autographe 3 f. (21,5 x 28 cm) paginés 2-3, à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Fernand Ouellette // 9579, rue Bellerive, 9579 // Montréal Qc» (BNC, fonds Fernand Ouellette). Le fonds Fernand Ouellette de la BNC comprend aussi une dactylographie du recueil *Ces Anges de sang* annotée par Alain Grandbois.

2. Fernand Ouellette aurait lu *Les Îles de la nuit* en août 1952: «Je m'enthousiasmai pour Alain Grandbois et Saint-John Perse. Ne pouvant me procurer les *Îles de la nuit*, je les transcrivis à la main» (*Journal dénoué*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1974, p. 48).

3. Fernand Ouellette a fait parvenir à Grandbois, ainsi qu'à Clément Lockquell et à Pierre Jean Jouve, une dactylographie de son premier recueil, *Ces Anges de sang* (voir *Journal dénoué*, p. 60).

4. Le manuscrit comprend six poèmes, dans lesquels Grandbois a souligné: «et l'aube fume au sein des flots/ au sein des plaintes / / la cendre boit la mer / / la cendre pétrifie l'épave» («Ressac des songes»); «au travers des paupières/ / à fleur de nuit» («Pesanteur des paysages»); «Et tout fasciné de légendes, // avide de pouvoirs jadis mutilés :/ / j'ai bêché fiévreusement les tombeaux», et les deux vers de la fin, «et de soifs sans racines, / / et d'orgies du vertige» («Citernes de soleil»); «Il est venu d'un paysage,/ / il est venu au lac de cendre,/ / au lac balafré de lunes englouties,/ / Il est venu au lac de pierre/ / Il est venu au lac de nuit/ / cet ange des faims limpides» («Pas d'ange sur les ruines»); «et seul! ô solitude!/ / comme une tour de faim,/ / comme une tour de soif sur la mer des os/ / j'affronte la fosse aux anges de sang» («Comme une tour de soif»); «Et l'odeur de la neige,/ / au nid des cimes» («Naissance»). En marge de ce dernier poème, Grandbois a ajouté: «C'est une image admirable! Je voudrais bien l'avoir trouvée moi-même!»

5. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

LETTRE 202: À Willie Chevalier, 26 juillet 1954 (p. 264)

1. Carte de vœux (reproduction d'une œuvre de Eliot Beveridge: «Cape Shore Paper Products, South Portland, Maine»), au crayon (fonds privé Willie Chevalier).

2. Willie Chevalier a proposé à Grandbois de traduire l'histoire de la famille Molson par l'historien Merrill Denison. L'ouvrage paraîtra en 1955 sous le titre *The Barley and the Stream* (Toronto, McClelland and Stewart Ltd,) et, en français, *Au pied du courant. L'histoire Molson* (Montréal, Beauchemin). Marguerite Dufresne-Critchley, secrétaire à Radio-Canada, a revu le texte de Grandbois.

3. Société Radio-Canada.

LETTRE 203 : À Roger Duhamel, 30 août 1954 (p. 264)

1. Autographe, 3 f. (13,2 x 20,5 cm) paginés II et III, au crayon (CRLG, fonds Roger Duhamel).

2. Roger Duhamel a été relevé de ses fonctions d'animateur pour avoir été en état d'ivresse lors d'une émission du *Nez de Cléopâtre*. Alain Grandbois fait sans doute allusion à un article intitulé « Roger Duhamel perd son "Nez" » : « [...] notre estimé confrère est arrivé au studio pas très en forme, mais il a tenu le coup durant tout son programme, grâce à une énergie dont tout le monde s'est émerveillé. Mais les spectateurs de l'émission ont bien remarqué que Roger n'était pas dans son assiette... Radio-Canada n'a guère prisé la chose et a suspendu l'animateur pour une période indéfinie » (*Le Petit Journal*, 29 août 1954, p. 72).

3. Willie Chevalier.

LETTRE 204 : À Simone Routier, 27 avril 1955 (p. 265)

1. Autographe, 2 f. (10,2 x 12,7 cm) paginés 2-4, carton, écrits recto verso à l'encre bleue; numéroté « 47 » et « 47b » à l'encre verte par Simone Routier. Enveloppe : « Mademoiselle Simone Routier // a/s Canadian Consulate Genel. // 80 Boyl 80 // Boston Mass. // U.S.A. » Cachet postal du 29 avril 1955 (BNQ, 234/4/8). Après avoir été attachée de presse et d'information à l'ambassade du Canada à Bruxelles (1950-1955), attachée au consulat du Canada à Boston (1955-1957), Simone Routier sera nommée vice-consul à Boston, en 1957.

2. Voir *supra*, p. 624, n. 6.

LETTRE 205 : À Simone Routier, 9 mai 1955 (p. 266)

1. Autographe, 7 f. (12,6 x 20,3 cm) paginés 2-8, à l'encre bleue; numéroté « 48 » à l'encre verte par Simone Routier. Enveloppe : « Mademoiselle Simone Routier // Au Consulat général canadien de Boston // U.S.A. » Cachet postal du 10 mai 1955 (BNQ, 234/4/8).

2. En 1957, Grandbois fera parvenir à Simone Routier un exemplaire de *L'Étoile pourpre* avec la dédicace suivante: «Pour mon compère Simone Routier, avec mon meilleur souvenir et mes hommages. Alain Grandbois» (lettre du 12 février 1977 de Simone Routier à René Pageau, fonds privé).

3. La librairie Ducharme, située au 995 de la rue Saint-Laurent (près de La Gauchetière), était spécialisée dans la vente et l'échange de «canadiana et americana».

4. *Maria de l'hospice* (voir *supra*, p. 604, n. 4).

LETTRE 206: À Rina Lasnier, 13 juin 1955 (p. 267)

1. Autographe, 11 f. (13,5 x 22 cm) paginés 2-11, à l'encre bleue; daté au crayon rouge par Rina Lasnier (BNQ, 264).

2. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

3. Sylvia Daoust (née en 1902) fut l'une des premières sculpteures au Québec. Elle séjourna à Paris en 1929, puis, à son retour, enseigna à l'École des Beaux-Arts de Québec (1930-1943) et à l'École des Beaux-arts de Montréal (1943-1968). Son travail, d'inspiration religieuse, orne plusieurs églises du Québec. Elle réalisa également des monuments importants, dont la statue du frère Marie-Victorin, en 1954, et celle d'Édouard Montpetit, en 1967. Rina Lasnier a fait paraître, en 1946, un article sur Sylvia Daoust (*Les Carnets viatoriens*, vol. 11, n° 3, juillet 1946, p. 202-207).

4. Rina Lasnier a deux sœurs: Rébecca et Alda. Il s'agirait ici d'Alda (voir Éva Kushner, *Rina Lasnier*, «Écrivains canadiens d'aujourd'hui», Montréal, Fides, 1964, p. 21).

5. Henri Grandbois est décédé le 20 juin 1954, à l'âge de quatre-vingts ans.

LETTRE 207: À Victor Barbeau, 1er octobre 1955 (p. 269)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Boursier de la Société royale du Canada, Grandbois séjournera en Europe jusqu'à l'automne de 1956.

3. *L'Étoile pourpre*, qui paraîtra aux Éditions de L'Hexagone en 1957.

LETTRE 208: À Victor Barbeau, 14 novembre 1955 (p. 270)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault). En marge supérieure du premier feuillet: dessin d'une femme nue; en marge supérieure du second feuillet: dessin d'un couple, l'homme regardant une femme nue.

2. Le 15 octobre 1955, Victor Barbeau écrit à Grandbois: «Mon cher Grandbois, // Il n'est pas dans mes habitudes de répondre aux lettres

quinze jours après les avoir reçues. Si j'ai mis si long temps à vous remercier de la vôtre, c'est que Lucile a oublié de me la remettre en venant me retrouver à la campagne. Je ne l'ai donc trouvée qu'en rentrant à mon tour à la ville. Je n'étais même pas ici quand Marguerite s'est envolée. Et c'est grand dommage qu'elle soit partie sans que j'aie pu même la voir une seule fois en votre absence. Je ne m'en console pas. Faites-lui part de mes regrets et de mon affliction. Et j'en viens à votre poème. Sans aucun doute l'avez-vous retrouvé depuis. Vous avez trop le sens et le goût de l'ordre pour perdre quoi que ce soit. Je reste donc confiant de recevoir votre manuscrit sous peu. Je vous en préviendrai dès qu'il aura franchi les flots. Ce que vous m'écrivez de Paris me confirme dans mon opinion qu'il est beaucoup plus sage de rester chez soi que de courir le monde. Le bruit, les grèves, St-Germain, rien de ça, Dieu merci, ne trouble la paix de la Barbotière. Et quel exercice sain que de ramasser les feuilles, d'épandre du fumier sur les plates-bandes, de poser les fenêtres doubles! J'ai laissé, ici et là, quelques souches pour votre retour. Quand vous aurez refait vos forces (physiques) vous serez bien heureux de me rappeler que vous avez été, jadis, champion de boxe, de natation, d'escrime, et du saut en longueur. Il importe donc que vous vous nourrissiez bien, que vous vous reposiez bien et que vous ne vous tracassiez pas trop de savoir ce que deviennent les lettres canadiennes et leur reposoir officiel, l'Académie. Au besoin, je vous tiendrai au courant des dernières productions de votre ami Gélinas. Il ne vous est pas cependant interdit d'écrire et même de publier des livres. J'aurais bien des amis à qui vous recommander. L'oserais-je, connaissant votre timidité? Si jamais, pourtant, il vous plaisait de rencontrer un intellectuel authentique, je vous conseillerais d'aller voir René-Louis Doyon [René-Louis Doyon (1885-1966) a fondé la revue *La Connaissance* (1918-1932) et les éditions du même nom], 2, Impasse Guéménée (IV^e^), le plus charmant, le plus renseigné des hommes. Mais je sais bien que vous n'en ferez rien. Tant pis, «tête dure». Je vous aime quand même tel que la nature vous a fait et Marguerite non moins que vous pour des raisons contraires mais non contradictoires. *Vale*» (BNQ, 204/9/13).

3. «L'étoile pourpre (fragments)», dactylographie. En marge gauche du premier feuillet, daté «19 et 20 sept. À bord du Flandres»: «Victor: Le poème a été amoché par les hasards des grévistes et des gares. Je n'ai pas le courage de le recopier. A. G.» Le poème paraîtra dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française* (vol. 1, 1956, p. 59-64). Voir *Poésie I*, p. 223-226, 481-484.

4. Le 28 novembre 1955, Marguerite Rousseau écrira à Victor Barbeau : « Paris m'a enchantée et m'enchantera toujours. Alain n'y trouve que joies passées, mais notre poète tragique y puise une source intarissable pour sa poésie (ce qui ne nous rend pas gais tous les jours). Il ne parle que de "ses fantômes", mais toutefois avoue vouloir les tuer. Comme je suis devenue un peu sceptique, je sais que se promenant un peu trop dans la nuit il en trouvera toujours » (BNC, fonds Jacques Brault).

5. Ordonné prêtre en 1939, François Hertel (pseudonyme de Rodolphe Dubé, 1905-1985) quitte les ordres en 1946. Il s'établit en France en 1949 et ne rentrera au Canada que peu avant sa mort. À Paris, il fonde la revue *Rythmes et couleurs*, qui deviendra *Fer de lance*, puis *Radiesthésie Magazine*. Il fonde aussi la maison d'édition La Diaspora française et collabore à la revue *Temps des hommes*. Le 22 novembre 1955, Barbeau écrira à Grandbois : « Je viens d'adresser mon chèque à Hertel pour son volume sur l'Afrique [François Hertel, *Afrique*, Paris, Nouvelles Éditions de l'Ermite, 61 p., ill. par Marcel Baril]. Il m'est plus agréable de le lire que de l'entendre, quoique dans le fond, j'ai une grande sympathie pour lui » (BNQ, 204/9/13).

6. En marge gauche du dernier feuillet, où Grandbois a esquissé un sapin, une voiture, un hôtel et un palmier à côté duquel une ligne d'horizon représente la mer.

LETTRE 209 : À Victor Barbeau, 7 décembre 1955 (p. 273)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Cette procuration aurait permis à Victor Barbeau de voter au nom de Grandbois lors des réunions de l'Académie canadienne-française.

3. Dans sa lettre du 22 novembre 1955, Victor Barbeau écrit à Grandbois : « Coïncidence curieuse, j'attends, d'une minute à l'autre, la visite d'un jeune professeur de Brébeuf [Léopold LeBlanc, alors professeur au Collège Brébeuf et qui présentera à l'Université de Montréal, en 1957, un mémoire de maîtrise intitulé « Alain Grandbois ou la tentation de l'absurde »] qui prépare un thèse sur vous et qui désire prendre connaissance de vos poèmes chinois [*Poëmes*, publié à Hankéou en 1934]. Je l'en ai autorisé à la condition qu'il vienne les lire chez moi. Ai-je été indiscret ? » (BNQ, 204/9/13).

4. Les poèmes publiés à Hankéou, en 1934, ont tous été repris, avec de légères modifications et dans un ordre différent, dans *Les Îles de la nuit* (voir *Poésie I*, p. 77-84).

5. «Les maîtres français du XIX^e siècle dans les collections américaines», au Musée de l'Orangerie (*The Art Index*, novembre 1953 – octobre 1955).

6. Le 31 décembre 1955, Barbeau lui écrira: «Je suis bien heureux d'apprendre que les dieux (à moins que ce ne soit la Déesse) vous aient ouvert les veines. C'est peut-être un peu fort comme image. Je veux simplement dire que je me réjouis que vous soyez redevenu poète tant je craignais que le *Daily News* et les comiques ne vous conduisent à la Société royale. À ce propos, il conviendrait que vous m'adressiez, au plus sacrant, une dizaine de pages de poèmes pour notre album [*Cahiers de l'Académie canadienne-française*, dont le premier numéro paraîtra en 1956; trois poèmes de Grandbois y figurent: «L'étoile pourpre», «Ton sommeil», «Ah nous bercés...» (voir *Poésie I*, p. 223-226, 231 et 93)] car votre offrande est trop mince à côté de celle de vos confrères. Ajoutez-y quelques branches de mimosa. Et, surtout, ne rouspétez pas. Il y va, non de votre gloire, mais de la beauté de ma mise en page. C'est une raison majeure» (BNQ, 204/9/13).

VARIANTES

Autographe, 9 f., les quatre premiers (12,5 x 20,2 cm) paginés 2-3, les cinq autres (13,5 x 20,1 cm) 4-8; à l'encre noire (BNQ, 204/9/1).

° Le *30 novembre 55* <souligné> / / Mon cher Victor, / / *En effet, mon enthousiasme peut être fatal. C'est la fleur au calot, aux dents, etc... Je serais capable — terme extrêmement canadien — de vous écrire quatre fois par semaine durant un mois, et* [A *de*] *ne plus vous écrire du tout pendant des années. Je suis fait ainsi, c'est-*[R *à-dire* A *qui veut dire*], *je le suppose du moins, mal fait. Je n'en suis point responsable, ceux qui m'ont engendré, et qui sont dans le ciel,* [A *du moins*] *je* [R *le leur*] *le souhaite, parmi les petits archanges blonds et parmi les nuages roses, en ont le démérite. Je suis un homme de mauvaise humeur, à la mesure de mon âge. Lorsque j'étais jeune et point* [A *tout-à-fait*] *hideux, j'étais volontiers rieur,* [A *et comme*] *je plaisais* [R *à toutes* A *volontiers à*] *ces dames, la vie était belle et sereine* [A *comme elles*] *comme la mer méditerrané* [R *e* A *enne*] [A *avec parfois pour rompre la monotonie des petits <illisible> de Montréal*] *Je suis aujourd'hui crachottant, grippé à l'année longue, paludéen, avec l'humeur qui en résulte. Or donc!* [R *et pourquoi?*] *Amen!* / / *Vous êtes tout à fait gentil de m'écrire parmi tous vos travaux, et je tiens à vous en remercier. À propos du jeune homme de Brébeuf, vous n'avez pas du tout été indiscret. À nos âges, mon cher Victor, nous avons toute honte bue. Que ce jeune homme écrive n'importe quoi, et n'importe comment, à propos de moi, qu'il s'égare ou non, je m'en fiche assez totalement. (Bien que ça ne* [R <illisible>] *laisse pas de me flatter!)* / / *Paris! Mon cher*

ami. Oui, oui, je me réconcilie! On y trouve [A *encore en cherchant bien*] *des choses magnifiques. À l'Orangerie, il y a une exposition extraordinaire, des Renoir, des Cézanne, des Rouault, des Rousseau, qui nous arrivent d'une collection américaine, comme il convient, de la part d'un milliardaire français habitant l'Angleterre* [R *l'Amérique, comme il convient encore, ainsi que cela se doit.*] *Car la France est toujours* [R *aussi* A *très*] *pauvre* [R *à travers les journaux, que l'on le dit* A *d'après ce que racontent les journaux*]. *Mais mon cher Victor — et toujours entre nous — je n'ai jamais vu un pays aussi riche sur la planète terre. Tout coûte extrêmement cher, on ne peut déjeuner convenablement à moins de trois dollars (chacun), et des hommes aux ongles* [R *moins* A *plutôt sombres*], *des mécanos, je suppose, déjeunent à côté de nous* [R *le prix est le même*] *Je lis les journaux, et les grandes revendications sociales et* [R *je déjeune à côté*] *l'on trouve des ouvriers* [A *endimanchés*] *chez Wéber, au Café de la Paix, chez Maxims, à la Roseraie du Bois, chez Calvet, et dans tous les petits bistrots d'occasion.* [R *ils dépensent plus que moi. Je lis peu les journaux. Ils me donnent le cafard. Notre amie Marguerite est souvent de mauvaise humeur. Parce que je le suis. Ou bien parce que tout doit s'épuiser.*] / / *Je ne vous tiens pas des propos très gais. Vous m'en excuserez. Après mes accès de fièvre, et les quinines, et les tralalas, le médecin m'a obligé de partir pour la province. J'aime pas beaucoup que l'on m'oblige à faire quoi que ce soit.* [R *De sorte que je reste, pour le moment, à Paris.* A *Mais j'y suis allé tout de même. Et je suis <?> un peu mieux.*] *Vous pourriez me répondre là-dessus que ce n'est pas une attitude très intelligente, je le sais aussi, mais je «toffe». J'ai passé déjà à* [A *«ou au»*] *travers beaucoup de choses, il se peut que je passe encore à* [A *voir plus haut* <souligné>] *travers de (ou à) (ou rien du tout) celle-ci.* / / *Vous n'avez pas* [A *très*] *confiance en moi. Il n'importe, je vous écrirai tous les 15 jours. Ou l'équivalent. Il se produit chez moi un phénomène assez bizarre. Je regrette* Montréal, le Canada <souligné> *Pourquoi, je n'en sais rien. Peut-être pour... etc. Vous êtes un psychologue, je suis un poète. Mais je n'aurais jamais cru que... Par contre, Marguerite votre amie adore Paris. Elle est active comme l'abeille de la fable, elle se lève très tôt le matin, elle s'en va dans Paris avec le plus grand enthousiasme, elle revient parmi les petits soirs tout-à-fait exténuée, et moi je suis resté chez moi. Ce dont elle me blâme. Mais je suis malade comme trente ou quarante cochons. Je respire à peine.* / / *Bonjour.* / / *M. vous salue* / / *Mes affections à Lucile* / / *Alain Grandbois* / / *P.S. Pour ces petits dessins, je n'ai que deux crayons, rouge et noir. Vous excuserez.* / / *A.*

LETTRE 210 : Au secrétaire de la Société royale du Canada, 22 janvier 1956 (p. 274)

1. Dactylographie (copie carbone), 2 f. (21,5 x 28 cm), signature à l'encre bleue (BNQ, 204/9/11).

2. Grandbois séjourne en Europe grâce à une bourse de la Société royale du Canada.

3. Jean Désy (1893-1960), qui a occupé de nombreux postes dans la fonction publique fédérale, a été ambassadeur du Canada au Brésil de 1944 à 1949, puis à Paris de 1949 à 1958. Il a publié, en 1954, un recueil d'essais intitulé *Les Sentiers de la culture* (Montréal, Fides, 1954).

4. René Garneau est alors attaché culturel de l'ambassade du Canada à Paris. Il a présenté Grandbois et Ringuet à la Société des gens de lettres de France: son texte de présentation paraîtra dans la *Chronique de la Société des gens de lettres de France* (vol. 1, 91e année, 1956, p. 51-52).

LETTRE 211: À Jeanne Grandbois Drouin, 7 mai 1956 (p. 276)

1. Autographe, 10 f. (13,4 x 20,8 cm) paginés 2-11, à l'encre bleue (BNQ, 204/10/4).

2. Effectivement, ce roman ne sera pas publié.

3. Dramaturge, journaliste et figure politique importante des États-Unis, Clare Boothe Luce (1903-1987), dont Grandbois francise ici le prénom, fut d'abord associée aux revues *Vogue* et *Vanity Fair*. En 1935, elle épouse en secondes noces l'éditeur Henry Robinson Luce, co-fondateur, en 1923, de l'hebdomadaire *Time*, puis, en 1936, de *Life Magazine*.

4. Roger Lemelin (1919-1993) est l'auteur de *Au pied de la pente douce* (1944) et *Les Plouffe* (1948).

5. *Chéri* a paru en 1920, chez Arthème Fayard, à Paris.

6. Associée au théâtre du Gymnase, Gaby Morlay (1897-1964) a été l'interprète, durant près de treize ans, d'Henry Bernstein (Pierre Descaves, *Gaby Morlay*, Paris, Calmann-Lévy, coll. «Masques et visages», 1951, p. 77-104). On trouve dans un des carnets de jeunesse de Grandbois, en date du «mardi 15 janvier 1929», la note suivante : «Travail. Théâtre Gymnase. Doublé Gaby Morlay» (BNQ, 204/6/54).

7. Nous n'avons pu identifier cette personne.

8. Mark Drouin, époux de Jeanne Grandbois.

9. Françoise Sagan (alors âgée de dix-neuf ans) a publié son premier roman, *Bonjour tristesse*, en 1954: l'œuvre obtient le Prix des critiques et connaît un très grand succès.

10. Voir la lettre de janvier 1946 à Marcel Dugas, *supra*, p. 224.

LETTRE 212: À Jean-Guy Pilon, 13 septembre 1956 (p. 280)

1. Photocopie d'une carte pneumatique adressée à «Monsieur Jean-Guy Pilon 32 rue des Saints-Pères 32 Paris 7ème»; cachet postal du 13 septembre 1956 (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

LETTRE 213: À Victor Barbeau, 21 septembre 1956 (p. 280)

1. Autographe de la main de Marguerite Rousseau, photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. À la suite de cette lettre, Marguerite écrit: «La secrétaire provisoire de monsieur Grandbois, étant libre d'écrire ce qu'elle veut, elle vous dit qu'elle sera bien heureuse de retourner au Canada dans quelques jours et de revoir ses amis. Je ne quitterai tout de même pas la France sans beaucoup de regrets, ayant un amour tout spécial pour ce pays. Mais les ciels changent ici, comme ailleurs, et nous sommes d'une autre époque. Nous vous conterons bientôt notre voyage.»

LETTRE 214: À Suzanne Plourde, 6 mars 1957 (p. 281)

1. Autographe 2 f. (20 x 12,5 cm), à l'encre bleue (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — Collection C.C.»). Suzanne Plourde est secrétaire du comité d'édition de Fides.

2. En réponse à une lettre du 25 janvier 1957 de Suzanne Plourde: «Cher Monsieur, // Nous avons lancé il y a quelques mois une collection intitulée «Classiques canadiens». Cette collection a pour but de mettre à la portée des étudiants et du public en général, les textes de nos meilleurs auteurs canadiens. // Nous avons songé à publier dans cette collection un choix de textes tirés de votre œuvre littéraire. M. Jacques Brault que nous avons pressenti à ce sujet n'attend que votre autorisation pour se mettre au travail. En conséquence, auriez-vous l'obligeance de nous dire le plus tôt possible si vous consentez à ce que nous vous consacrions un fascicule des «Classiques canadiens», et si oui, à quelles conditions.» (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — Collection C. C.»; lettre adressée d'abord à Paris, puis réadressée, le 20 février, à Alain Grandbois, Radio-Canada, Montréal).

LETTRE 215: À Clément Saint-Germain, 5 juin 1957 (p. 282)

1. Autographe 2 f. (27,5 x 21 cm), à l'encre bleue (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — divers»). Entré chez Fides au printemps 1943, Clément Saint-Germain a été responsable adjoint du service de la

publicité, avant de passer au service de l'édition et de devenir l'adjoint du père André Cordeau, puis gérant de l'édition en 1947; il quittera les Éditions Fides au milieu de l'année 1962 pour passer au ministère des Affaires culturelles.

2. Fait suite à une lettre de Clément Saint-Germain, du 29 mai 1957: «Cher monsieur, // Je n'ai pas eu le plaisir de vous rencontrer lundi dernier au lancement du volume de Monsieur Desrosiers. Le Père Martin m'a dit que vous manifestiez beaucoup d'intérêt pour notre collection des «Classiques canadiens» et que vous désirez recevoir quelques exemplaires des ouvrages parus afin de vous faire une meilleure idée de la collection. Vous recevrez par le même courrier les deux brochures suivantes: Saint-Denys Garneau et Frontenac. // Pourriez-vous nous faire parvenir la liste de vos ouvrages publiés avec indication des noms et adresses des éditeurs qui détiendraient encore des droits sur certaines de vos œuvres? Ces renseignements nous sont nécessaires pour nos dossiers» (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — Collection C.C.»)

LETTRE 216: À Clément Saint-Germain, 12 juin 1957 (p. 283)

1. Autographe, 1 f. (27,5 x 21 cm), à l'encre bleue (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — Collection C.C.»).

2. Gérard Dagenais (1913-1981) a notamment été jounaliste pour les quotidiens *Le Soleil*, *L'Ordre*, *Le Canada* et *Le Droit*. Après avoir été directeur littéraire de *La Revue moderne* et avoir fondé un bureau de traduction, il ouvre une maison d'édition, Les Éditions Pascal, où paraîtra, en 1945, le premier roman de Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*. De 1944 à 1947, Les Éditions Pascal publieront vingt-trois titres.

3. En réponse à une lettre de Clément Saint-Germain, du 8 juin 1957: «Aux termes de votre lettre, vous disposez de tous les droits sur vos ouvrages. Vous avez peut-être oublié, à moins que vous n'ayez réglé l'affaire entre-temps avec M. Dagenais des défuntes Éditions Pascal, que lors de la réédition de *Né à Québec* en 1946 par Fides, M. Dagenais n'avait cédé des droits d'éditions sur cet ouvrage que pour 5,000 exemplaires. Une fois cette édition épuisée, si M. Dagenais refusait dans un délai de 15 jours, de donner suite à une demande écrite de votre part de rééditer, vous reprendriez tous vos droits sur cet ouvrage. En conséquence, nous nous demandons s'il vous est possible de nous permettre d'extraire certains textes de *Né à Québec* pour les insérer dans une brochure des «Classiques canadiens» avant d'avoir servi à M. Dagenais l'ultimatum

dont il est question dans le contrat avec ce dernier [...]» (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois, Collection C.C.»).

4. Une copie de la correspondance échangée entre Jean-Marie Nadeau et Clément Saint-Germain, au sujet des droits d'auteur d'Alain Grandbois, se trouve dans les archives des Éditions Fides (dossier «Alain Grandbois — Collection C.C.»).

VARIANTE

° d'édition [R *sur* A *de*] «Né à Québec»

LETTRE 217: À Jacques Brault, 1er juillet 1957 (p. 283)

1. Autographe, 2 f. (12,5 x 20,3 cm) non paginés, à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

LETTRE 218: À Jacques Brault, 4 juillet 1957 (p. 284)

1. Autographe, 1 f. (12,5 x 20,3 cm), à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

LETTRE 219: À Jacques Brault, 15 août 1957 (p. 284)

1. Autographe, 2 f. (12,5 x 20,3 cm), non paginés, à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Jacques Brault, Richard Pérusse et Claude Mathieu, *Trinôme*, Montréal, Jean Molinet, 1957, 57 p.

LETTRE 220: À Jacques Brault, 8 septembre 1957 (p. 285)

1. Autographe, 2 f. (12,5 x 20,3 cm) non paginés, à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Jacques Brault prépare un *Alain Grandbois* pour la collection «Classiques canadiens», chez Fides.

LETTRE 221: À Jean-Guy Pilon, 15 septembre 1957 (p. 285)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. *L'Homme et le jour*, Montréal, L'Hexagone, 1957, 53 p.

3. La dernière strophe de «Balises prochaines» se lit: «Ô la tendre frayeur/ Ô la lenteur/ Radeau qui entre dans la mer/ Pour les étoiles après le jour/ Pour la pâle fumée/ Qui entourera les nuages/ Et recouvrira de sa paix/

Le tapis bleu/ Déroulé jusqu'au couchant» (repris dans *Comme eau retenue 1954-1963*, Montréal, L'Hexagone, «Rétrospective», 1968, p. 50).

4. À Radio-Canada, où Jean-Guy Pilon est réalisateur.

LETTRE 222: À Jean-Guy Pilon, octobre 1957 (p. 286)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. Allusion à un projet de souscription pour *L'Étoile pourpre*, que publient les Éditions de L'Hexagone (voir l'«Appel de souscription» rédigé par Jean-Guy Pilon, dans Marcel Fortin, *Histoire d'une célébration*, p. 349-350).

3. La première «Rencontre des poètes», du 27 au 29 septembre 1957, sur le thème «La poésie et nous», à la maison Montmorency, près de Québec. Les Actes de cette rencontre organisée par Gaston Miron et Jean-Guy Pilon seront publiés sous le titre *La Poésie et nous* (Montréal, L'Hexagone, «Les Voix», 1958, 93 p.).

LETTRE 223: À Jean-Guy Pilon, 12 novembre 1957 (p. 287)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. Le «8 novembre [1957]», Jean-Guy Pilon a écrit à Grandbois: «Dans ce premier poème, il y avait deux fois la page 6 et deux fois la page 8, cela à des endroits différents. J'ai reconstitué le poème comme ceci, j'aimerais savoir si c'est exact. Sinon, voudriez-vous faire les corrections [...] Ici le poème 113 est constitué de la première partie du poème 57 et de la deuxième partie du poème 127. Par ailleurs le poème 9 contient le poème 127. Lequel ou lesquels voulez-vous garder?» (voir *Poésie I*, p. 92, 517-518 et 520).

LETTRE 224: À Jacques Brault, 7 décembre 1957 (p. 287)

1. Autographe, 2 f. (12,5 x 20,3 cm) non paginés, à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Peut-être s'agit-il de *Mes Fiches*, publié par Fides (voir Jacques Michon, *op. cit.*, p. 35-46).

LETTRE 225: À Clément Saint-Germain, 8 décembre 1957 (p. 288)

1. Autographe, 2 f. (27,5 x 21 cm), à l'encre bleue (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — divers»).

2. Voir *supra*, p. 634, n. 3.

LETTRE 226: À Jean-Guy Pilon, 9 décembre 1957 (p. 289)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. Liste d'invités pour le lancement de *L'Étoile pourpre*.

LETTRE 227: À Gustave Lamarche, 6 février 1958 (p. 289)

1. Autographe, 3 f. (21,5 x 28 cm) non paginés, papier pelure, à l'encre bleue avec ajouts au crayon noir et au crayon rouge (BNQ, 280/16).

2. R. D. [Réginald Dupuy, pseudonyme de Gustave Lamarche], «*L'Étoile pourpre* d'Alain Grandbois», *Les Cahiers de Nouvelle-France*, vol. 1, nº 4, octobre-décembre 1957, p. 326-328.

3. Alain Grandbois habite alors Mont-Rolland.

LETTRE 228: À Jean-Guy Pilon, 25 février 1958 (p. 290)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. *L'Étoile pourpre*, dont l'achevé d'imprimer est du 12 décembre 1957.

3. Gérard Prévôt, *Les Chemins de Port-Cros*, Paris, Denoël, 1957.

LETTRE 229: À Bernard Valiquette, 25 février 1958 (p. 291)

1. Autographe, 3 f. (12,6 x 20,1 cm) paginés 2 et 3, à l'encre bleue (BNQ, 216/1/28).

2. Bernard Valiquette a été l'éditeur des *Voyages de Marco Polo* (voir *op. cit.*, p. 47-51). Après la fermeture des Éditions Bernard Valiquette en 1945, il collabore au journal *Le Canada* (disparu en 1953), puis, en 1961 et 1962, au *Nouveau Journal*. Au cours des années cinquante, il est journaliste et animateur à Radio-Nord, à Rouyn, avant de devenir recherchiste pour le compte de Radio-Canada (à Montréal) pendant une dizaine d'années.

3. Nous n'avons pu retrouver cette lettre.

LETTRE 230: À Victor Barbeau, mars 1958 (p. 292)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Damoclès.

LETTRE 231: À Lionel Groulx, 21 mars 1958 (p. 293)

1. Autographe, 4 f. (15,9 x 23,6 cm) non paginés, à l'encre bleue; le dernier feuillet est écrit recto verso (CRLG, fonds Lionel Groulx).

2. Lettre de Lionel Groulx, du 10 février 1958: «Cher Monsieur de Grandbois, // L'histoire m'a fait rompre, depuis trop longtemps, avec la littérature, pour que je goûte pleinement les splendeurs de votre poésie. Ce sont des beautés que je sens mieux que je ne les comprends. Il me semble toutefois que vous vous acheminez, non vers ce que l'on appelle l'angoisse métaphysique, angoisse trop à la mode pour que votre tempérament vigoureux vous permette d'y sacrifier. Au lieu d'angoisse, je parlerais plutôt d'anxiété, au bout de laquelle, j'en ai l'assurance, se lèvera, un jour prochain, quelque grande Lumière. Ce ne sera point *L'Étoile pourpre*. Ce sera l'étoile la plus brillante et la plus chaleureuse jamais apparue dans les cieux: l'étoile de Bethléem qui aura séduit et fait accourir vers elle, non pas uniquement des bergers, mais des mages d'âme magnifique d'Orient et d'Occident. Celle-là vous arrachera peut-être quelques déchirements, mais surtout de beaux cris et de beaux vers. Cette œuvre-là sera votre œuvre suprême, celle que vos amis, au nombre desquels je me flatte d'appartenir, attendent de vous et que vous seul pouvez écrire. // Pardonnez-moi, cher monsieur de Grandbois, ces propos de convalescent. Vous savez peut-être que la maladie m'a encore durement secoué, en ces derniers temps. D'où ces zigzags que ma plume qui suit ma pensée se permet sans façon» (BNQ, 204/9/21).

3. Allusion à la correspondance de Jean Cocteau avec Jacques Maritain, parue en 1926 (Paris, Librairie Stock; reprise dans *Correspondance (1923-1963)* avec la *Lettre à Jacques Maritain* et la *Réponse à Jean Cocteau*, édition établie par Michel Brossolette et Pierre Glaudes, Paris, Gallimard, «Cahiers Jean Cocteau», nº 12, 1993, p. 257-352).

4. Lionel Groulx écrivait: «au lieu d'angoisse, je parlerais plutôt d'anxiété...».

5. Lionel Groulx a accordé une entrevue à André Laurendeau à l'émission de télévision *Carrefour*, diffusée le 4 mars 1957 à Radio-Canada.

LETTRE 232: À Lionel Groulx, 17 juillet 1958 (p. 294)

1. Autographe, 2 f. (21,5 x 28 cm) non paginés, à l'encre bleue (CRLG, fonds Lionel Groulx).

2. À l'émission *Confédération*, diffusée en juillet 1958, dans le cadre de la série «Pays et merveilles», à Radio-Canada, Lionel Groulx répondait aux questions d'André Laurendeau.

LETTRE 233: À Gustave Lamarche, 18 juillet 1958 (p. 295)

1. Autographe, 1 f. (21,5 x 28 cm), à l'encre bleue (BNQ, 280/16).

2. Ce projet n'aura pas de suite: Grandbois ne publiera aucune nouvelle dans *Les Carnets viatoriens*.

LETTRE 234: À Jacques Brault, 21 juillet 1958 (p. 296)

1. Autographe, 4 f. (12,5 x 20,3 cm) paginés 2-4, à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. «Poème», dans Jacques Brault, *Alain Grandbois*, «Classiques canadiens», p. 95; repris sous le titre «Désert fatal...» dans *Poésie I*, p. 300.

3. En 1958, Jacques Brault obtient une bourse du Conseil des Arts du Canada pour poursuivre des études à Poitiers et à l'École pratique des hautes études à Paris.

4. Jacques Brault a épousé Madeleine Breton, le 4 août 1955.

LETTRE 235: À Rina Lasnier, 14 octobre 1958 (p. 297)

1. Autographe, 1 f. (11,3 x 14 cm), écrit recto verso à l'encre bleue (BNQ, 264).

2. Gustave Lamarche.

LETTRE 236: À Jean-Guy Pilon, 17 octobre 1958 (p. 297)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. La deuxième Rencontre des écrivains, sur le thème «La Poésie et les poètes», se tiendra à Morin-Heights.

3. Boursier de la Fondation Canada, Jean-Guy Pilon a séjourné en France durant l'été de 1958.

LETTRE 237: À Roger Duhamel, 26 novembre 1958 (p. 298)

1. Autographe, 1 f. (10,3 x 12,6 cm), écrit recto verso à l'encre bleue (CRLG, fonds Roger Duhamel).

2. De 1958 à 1960, Roger Duhamel est vice-président du Bureau des gouverneurs de la radio-télédiffusion du Canada, aujourd'hui la Commission de radio-télédiffusion du Canada (CRTC).

3. Alain Grandbois a épousé Marguerite Rousseau, le 31 octobre 1958, en l'église Notre-Dame de Sainte-Foy.

LETTRE 238: À Jacques Brault, octobre 1959 (p. 299)

1. Carte postale (vue de l'Empire State Building, à New York) (8,9 x 14,1 cm), à l'encre bleue, datée par Jacques Brault (BNC, fonds Jacques Brault).

2. *Alain Grandbois*, Fides, «Classiques canadiens», 1958.

3. Voir *supra*, p.639, lettre 234, n. 3.

LETTRE 239: À Victor Barbeau, octobre 1959 (p. 299)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Frank Lloyd Wright (1869-1959) promut une architecture dite «organique» et proposa un nouvel usage du béton et du verre. On lui doit, notamment, le Guggenheim Museum de New York, inauguré en 1959.

LETTRE 240: À Jean-Guy Pilon, 30 octobre 1959 (p. 300)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal); lettre datée du 30 octobre 1959.

2. La revue *Liberté*, dont le premier numéro parut en février 1959. Le 8 février 1959, Jean-Guy Pilon écrit à Grandbois: «Cher Monsieur Grandbois, // Je vous ai parlé l'automne dernier de notre projet de revue [*Liberté*]. Et je vous demandais, dans le temps, s'il ne vous serait pas possible de nous donner des poèmes pour les premiers numéros. Vous m'aviez dit à ce moment-là que vous étiez d'accord. // Après beaucoup de difficultés, nous avons réussi à organiser et à lancer la revue. Le premier numéro est sous presse et paraîtra dans une semaine ou dix jours. J'aimerais beaucoup que vous puissiez nous donner quelques poèmes pour le deuxième numéro. La quantité et la longueur qui vous plairont.» Le 21 juin 1959, il lui écrit de nouveau: «Cher Alain Grandbois, // je voudrais publier des poèmes de vous dans le prochain numéro de *Liberté 59* qui paraîtra au cours du mois d'août. Pourriez-vous, si vous êtes toujours d'accord, m'envoyer sous peu quelques poèmes. // Merci d'avance et croyez à ma meilleure amitié» (BNQ, 416/1/2). Aucun poème de Grandbois ne paraîtra dans *Liberté* en 1959; trois poèmes y paraîtront l'année suivante: dans le numéro de janvier-février (n° 7) et dans celui de mai-août (n^{os} 9-10).

3. Grandbois devait probablement se rendre à Radio-Canada afin d'enregistrer la lecture de son poème «Fermons l'armoire...», qui sera diffusée le 21 avril 1960 dans le cadre de la série «L'anthologie sonore de la poésie canadienne-française» (Société Radio-Canada).

LETTRE 241: À Jean-Guy Pilon, 23 novembre 1959 (p. 300)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. «Poème (Cependant demain...)», qui paraîtra dans *Liberté* (n° 7, janvier-février 1960, p. 1); *Poésie I*, p. 529-533.

3. Alain Bosquet prépare une anthologie de poètes canadiens-français (*La Poésie canadienne*, préface, choix et notices par A. Bosquet, Montréal/Paris, HMH/Seghers, 1962, 222 p.). Il retiendra trois poèmes de Grandbois: «Aube», «Demain seulement» et «L'étoile pourpre».

LETTRE 242: À Jean-Guy Pilon, 1er décembre 1959 (p. 301)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. Jean-Guy Pilon a épousé Céline Chartier le 4 mai 1955.

LETTRE 243: À Jean-Guy Pilon, 26 décembre 1959 (p. 302)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. «Poème (Cependant demain...)», adressé une première fois, le 1er décembre, à Jean-Guy Pilon. Une version de ce poème porte plusieurs notes en vue d'une lettre à Jean-Guy Pilon: «J'ai très peu de lumière. On vient d'interrompre le courant. C'est à la lumière du cierge que je fais ces corrections. Ma femme est malade, au lit, le médecin vient de venir, la grippe, etc.» (marge supérieure, f. 1). «Les [flèches] annoncent les blancs, c'est très important! Vous le savez d'ailleurs, vous appartenez à la petite demi-douzaine de poètes authentiques de notre temps canadien, sans flatterie aucune, ce n'est pas mon genre. A. G.» (marge de droite, f. 1). «Vous pouvez penser que je fais un tas de chichis pour un poème, et vous avez peut-être raison, mais je suis très consciencieux vis-à-vis de mes poèmes; du moment qu'ils sont faits, je les oublie totalement, si on me les demande, j'y reviens avec inquiétude» (marge inférieure, f. 3).

3. Numéro spécial de la revue *Liberté* (*Liberté 60*, nos 9-10, mai-août 1960) consacré à Alain Grandbois.

LETTRE 244: À Jean-Guy Pilon, 13 janvier 1960 (p. 302)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. De la Société Radio-Canada.

LETTRE 245: À Albert W. Trueman, 3 mars 1960 (p. 303)

1. Photocopie (ANC, RG 63, vol. 41). Albert W. Trueman a été président de l'Office national du film de 1953 à 1957, avant d'être nommé directeur du Conseil des Arts du Canada en 1957.

2. Le 29 février 1960, Albert W. Trueman écrit à Grandbois: «Cher monsieur Grandbois, // Vous savez sans doute que le Conseil des Arts décerne annuellement quelques bourses spéciales à des artistes et universitaires de grand renom qui se sont particulièrement illustrés dans leur domaine respectif. À cette bourse d'une valeur de $8,000 sont ajoutés également les frais de voyage du récipiendaire et les deux tiers des frais de voyage de son épouse. // Je suis des plus heureux de vous informer que le Conseil des Arts vous a désigné comme récipiendaire de cette bourse. Nous espérons tous que vous l'accepterez et qu'elle vous sera d'un grand profit pour vos travaux de création littéraire. Je vous félicite personnellement et au nom du Conseil des Arts. // Le Conseil désirerait savoir à quelle création littéraire vous comptez travailler, où et quand vous désirez commencer vos travaux. // Veuillez nous faire savoir, le plus tôt possible, si vous acceptez votre bourse et comment vous en désirez le versement. // Croyez, cher monsieur Grandbois, à mes sentiments distingués // Albert W. Trueman» (ANC, RG 63, vol. 41).

LETTRE 246: À Albert W. Trueman, 5 mars 1960 (p. 303)

1. Photocopie (ANC, RG 63, vol. 41).

2. Grandbois a laissé plusieurs nouvelles inédites. Certaines, à l'état d'ébauches, ne comptent que quelques feuillets manuscrits; d'autres ont été dactylographiées et suggèrent que Grandbois se proposait de les publier (voir *Avant le chaos*, p. 32-33).

3. Après avoir publié *L'Étoile pourpre* en 1957, Gaston Miron et Jean-Guy Pilon ont proposé à Grandbois de publier ses trois recueils de poèmes dans la nouvelle collection de L'Hexagone, «Rétrospective» (voir *Microportraits*, entrevue avec Gaston Miron, à la radio de Radio-Canada, 7 janvier 1985).

4. Alain Grandbois aurait entrepris ce recueil dès 1956. En 1959, *Le Petit Journal* annonce que l'auteur travaille à «une géographie poétique du Canada» (*Poésie I*, p. 320-321). Le titre du recueil subira plusieurs transformations (voir «Suite canadienne», dans *Poésie I*, p. 369-385).

5. Grandbois a d'abord écrit «Drummond», qu'il a raturé et remplacé par «Stanley».

LETTRE 247: À Rina Lasnier, 12 mars 1960 (p. 306)

1. Autographe, 2 f. (15,5 x 20,5 cm) non paginés, à l'encre bleue (BNQ, 264).

2. Formule employée par la censure ecclésiastique pour autoriser l'impression d'un ouvrage contre lequel aucune objection doctrinale ne peut être retenue. Le *nihil obstat* précède l'*imprimatur*.

3. Rina Lasnier a sans doute adressé à Grandbois une copie du texte qu'elle lira, en juin, lors d'une émission consacrée à Alain Grandbois à la radio de Radio-Canada. Les textes lus à cette occasion seront repris dans *Liberté 60*, sauf celui de Rina Lasnier.

LETTRE 248: À Eugène Bussière, 19 mars 1960 (p. 306)

1. Photocopie (ANC, RG 63, vol. 41). Diplômé de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, Eugène Bussière a été directeur associé du Conseil des Arts du Canada, de 1957 à 1965.

2. Le 16 mars 1960, Eugène Bussière écrit à Grandbois: «Cher monsieur Grandbois, // D^r^ Trueman m'a prié de vous remercier de votre aimable lettre du 5 mars qu'il a fort appréciée. Nous sommes heureux de savoir qu'il vous est possible d'accepter la bourse que le Conseil vous a offerte, et le programme que vous nous soumettez nous agrée en tous points. // Tel que vous le demandez, nous vous ferons parvenir au début de mai le montant total de votre bourse, plus les frais de déplacement pour vous et votre épouse, si vous voulez bien nous en indiquer le montant. Nous adresserons le tout aux soins de la Banque royale du Canada, angle des rues Stanley et Ste-Catherine, à Montréal. // Je vous souhaite ainsi qu'à votre épouse un séjour agréable et fructueux, et vous prie d'agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments» (ANC, RG 63, vol. 41).

LETTRE 249: À Victor Barbeau, 23 mars 1960 (p. 307)

1. Photocopie (ANC, RG 63, vol. 41).

LETTRE 250: À Eugène Bussière, 30 mars 1960 (p. 308)

1. Photocopie (ANC, RG 63, vol. 41).

2. Voir la lettre du 19 mars 1960, *supra*, p. 306.

LETTRE 251: À Eugène Bussière, 21 avril 1960 (p. 308)

1. Photocopie (ANC, RG 63, vol. 41).

2. Le 8 avril 1960, Eugène Bussière écrit à Grandbois: «Je désire accuser réception de votre lettre du 30 mars dans laquelle vous nous indiquez que vos frais de déplacement se chiffreront à $1,820.00 pour vous et votre épouse. Ce montant vous sera donc versé en même temps que le montant total de votre bourse, au début mai» (ANC, RG 63, vol. 41).

LETTRE 252: À Jacques Brault, 24 avril 1960 (p. 309)

1. Autographe, 1 f. (10,1 x 12,8 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Voir la lettre à Jacques Brault, d'octobre 1959, *supra*, p. 299.

3. Dans la marge de gauche, Alain Grandbois a dessiné deux personnages. Une flèche désigne l'ombre du premier: «Le philosophe»; l'autre personnage, également désigné par une flèche, représente «Le poète». À quoi Grandbois ajoute: «Mais vous êtes à la fois poète et philosophe.»

LETTRE 253: À René-Philippe Landry, 10 mai 1960 (p. 309)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal). René-Philippe Landry (1898-1983), cousin de Marguerite Rousseau, aurait beaucoup fréquenté Alain Grandbois durant les années cinquante, alors qu'ils habitaient tous deux à Montréal. Grandbois lui a dédié un fragment du poème «Ceux-là ne sont plus les mêmes...», daté du 18 juillet 1957 (*Poésie I*, p. 74). René-Philippe Landry a d'abord fait carrière dans l'armée canadienne, puis dans quelques entreprises financières de Montréal et de Québec. En 1933, il est devenu secrétaire de la Commission canadienne de la radiodiffusion. En 1936, il participe à la fondation de Radio-Canada, où il occupe successivement les postes de directeur du personnel et des services administratifs, de directeur régional du Québec et, enfin, de vice-président et d'adjoint au président. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il a fait partie du comité de coordination de la censure, à titre de chef de la censure radiophonique du Canada («Note biographique», ANC, fonds René-Philippe Landry).

2. Il s'agirait d'un tableau de Grandbois.

3. René-Philippe Landry a épousé Pauline Lanctôt, le 6 octobre 1925.

4. L'ouvrage de Jacques Brault (*Alain Grandbois*, «Classiques canadiens»).

LETTRE 254: À René-Philippe Landry, 23 juillet 1960 (p. 310)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal). En marge supérieure, de la main de René-Philippe Landry: «J'ai dû, avec peine et misère, relire et ajouter les mots presque illisibles sur l'original qui a été atteint par l'eau ou a servi de sous-verre!»

2. «Mon cher Alain, // Nul doute que depuis votre départ vous avez eu l'occasion de renouveler connaissance avec les cousins de France. Je vous ai manqué par deux heures la journée même de votre départ de Montréal; j'en ai été chagrin car j'aurais beaucoup aimé vous redire au revoir. Ne sachant au juste où vous rejoindre en France, j'adresse cette lettre aux soins de l'American Express croyant que cette dernière pourra faire suivre. // Je n'ai pas oublié la discussion que nous avons eue lors de notre dernière rencontre à Mont-Rolland. Aussi, déjà, je me suis mis en rapport avec un de mes bons amis, Bob Keyserlingk, le président de la British United Press, à qui j'ai fait parvenir *Né à Québec* et les *Voyages de Marco Polo*. Il en a été impressionné et a déjà fait des démarches pour voir s'il n'y aurait pas moyen de faire publier ces volumes en anglais. Bob est directeur de la International Publishers Canada Limited, compagnie qui distribue en Angleterre, aux États-Unis et dans les pays de langue anglaise, les livres susceptibles d'intéresser l'intelligentsia. Il m'a parlé favorablement de tes deux livres. Il s'agit donc de savoir, de ta part du moins, quels engagements peuvent exister quant aux droits d'auteur et autres droits de publication. // Évidemment, même si Bob obtenait les moyens de faire traduire les livres en question, il ne pourrait le faire à moins que la question des droits ne soit réglée et c'est à ce propos que je t'écris. Pour ta gouverne, je te transmets, sous pli, copie d'une lettre que je reçois aujourd'hui de Bob, de même que copie d'une lettre de lui au Dr Leddy qui est membre du Conseil des Arts. Veux-tu, s'il-te-plaît, te détacher des attractions ou distractions que tu peux avoir pour quelques instants et me répondre le plus tôt possible [...]» (lettre du 11 juillet 1960, de René-Philippe Landry à Alain Grandbois, BNQ, 204/10/28).

3. *Né à Québec*, Montréal, Fides, «Collection du Nénuphar», 1948.

4. *Né à Québec* sera traduit en anglais, sous le titre *Born in Quebec. A Tale of Louis Jolliet*, par Evelyn M. Brown (Montréal, Palm Publishers, 1964). Voir

la correspondance au sujet de ce projet d'édition dans le fonds Grandbois (BNQ, 204/10/28).

5. Jacques Auger a lu *Les Voyages de Marco Polo*, dans le cadre de la série «Poésies d'Alain Grandbois», à la radio de Radio-Canada en 1948-1949, et des extraits de *Né à Québec*, du 9 janvier 1951 au 19 juin 1951. Il a également lu les textes de la série radiophonique de *Visages du monde*, du 18 avril 1950 au 22 septembre 1952.

6. Voir la lettre du 10 mai 1960 à René-Philippe Landry, *supra*, p. 310.

LETTRE 255: À Jean-Guy Pilon, 30 novembre 1960 (p. 312)

1. Autographe, 6 f. (13,5 x 20,9 cm) paginés 2-5, papier pelure, à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Jean-Guy Pilon projette de rééditer, aux Éditions de L'Hexagone, *Les Îles de la nuit* (1944), depuis longtemps introuvable.

3. Une subvention du Conseil des Arts du Canada sera accordée en 1961 (voir *infra*, p. 648, lettre 265, n. 2).

4. Certains des tableaux d'Alfred Pellan ayant servi à illustrer *Les Îles de la nuit* se trouvent aujourd'hui au Musée du Québec et à l'Université de Montréal (collection du recteur). Le tableau intitulé *Les Îles de la nuit* (huile sur toile, 114 x 89 cm) a d'abord été acquis, en 1945, par Mark Drouin et Jeanne Grandbois.

5. Le numéro de mai-août 1960 de la revue *Liberté* est consacré à Grandbois; Jean-Guy Pilon y signe un court texte intitulé «Un geste nécessaire» (p. 147).

6. Les collaborateurs de ce numéro spécial de la revue *Liberté* sont Jacques Brault, Alfred DesRochers, Pierre Emmanuel, René Garneau, Jacques Godbout, Michèle Lalonde, Wilfrid Lemoine, Fernand Ouellette, Yves Préfontaine, Guy Sylvestre et Pierre Trottier.

7. Dans *La Mouette et le large* (L'Hexagone, 1960). L'exemplaire de Grandbois porte la dédicace: «À Alain Grandbois, pour le remercier d'avoir ouvert à ce pays de neiges les portes de la poésie. Hommage et amitié de Jean-Guy Pilon.» Jean-Guy Pilon avait fait parvenir à Grandbois son premier recueil, *L'homme et le jour* (voir la lettre du 15 septembre 1957, *supra*, p. 285)

8. Ou bien il s'agit d'une erreur de la part de Grandbois ou bien le premier post-scriptum a disparu.

9. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

LETTRE 256: À Fernand Ouellette, 5 décembre 1960 (p. 314)

1. Carte de souhaits (vue de Monte-Carlo) (15,4 x 13,2 cm), à l'encre bleue. Enveloppe: «Monsieur Fernand Ouellette, écrivain, a/s LIBERTE 60, Case postale 97, station H, Montréal, Canada». Cachet postal du 5 décembre 1960 (BNC, fonds Fernand Ouellette).

2. Fernand Ouellette, «Il est d'étranges destins...», *Liberté*, nos 9-10, mai-août 1960, p. 149-153. L'article est rédigé à partir d'entrevues avec Grandbois (BNC, fonds Fernand Ouellette).

LETTRE 257: À André Laurendeau, 18 décembre 1960 (p. 314)

1. Carte de Noël (*Le quintette* de Raoul Dufy) (12,2 x 16,8 cm), à l'encre bleue (CRLG, fonds André Laurendeau).

2. Le 18 décembre est la fête patronale de saint Gatien, premier évêque du diocèse de Tours (IIIe siècle).

3. Grandbois ferait allusion à la Société des poètes canadiens fondée, entre autres, par Alonzo Cinq-Mars, Alphonse Désilets, Avila de Belleval. «Ce sera tout d'abord, lit-on dans *L'Événement* du 9 juin 1923 (p. 4), un cercle d'études et de critique littéraire, tous les membres s'engageant à fournir aux réunions hebdomadaires des travaux qui seront étudiés, disséqués en comité.» Élu «Prince des poètes du Canada» en février 1924, Louis-Joseph Doucet conservera ce titre jusqu'à sa mort, en 1959. En 1961, la Société des poètes du Canada élira Robert Choquette, Prince des Poètes.

4. André Laurendeau (1912-1968), *Voyages au pays de l'enfance*, Montréal, Beauchemin, 1960.

5. Alain Grandbois confond ici l'expression «fantastique social» de Pierre MacOrlan (1882-1970) et celle de «fantastique quotidien», que l'on doit plutôt à Franz Hellens (1881-1972). Dans un texte intitulé «Le fantastique quotidien. Préface pour un livre imaginaire», Franz Hellens s'interroge sur l'aspect «inquiétant», «étrange», du quotidien, d'où l'idée, chez lui, d'un «fantastique quotidien» (*L'Art libre*, 15 septembre 1919, p. 143).

LETTRE 258: À Gérard Morisset, 18 décembre 1960 (p. 315)

1. Photocopie (archives du Musée du Québec, fonds Gérard Morisset).

2. Nous n'avons pas retrouvé cette vignette dont parle Grandbois.

LETTRE 259: À Rina Lasnier, 18 décembre 1960 (p. 315)

1. Carte de Nouvel An (vue de Cannes) (16 x 25 cm), à l'encre bleue (BNQ, 264).

LETTRE 260: À Lionel Groulx, 20 décembre 1960 (p. 316)

1. Autographe, 1 f. (12,5 x 26 cm), à l'encre noire, glissé à l'intérieur d'une carte de souhaits (CRLG, fonds Lionel Groulx).

LETTRE 261: À Jean-Guy Pilon, 22 décembre 1960 (p. 316)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. Voir la lettre du 30 novembre 1960 à Jean-Guy Pilon, *supra*, p. 313.

LETTRE 262: À Jacques Brault, décembre 1960-janvier 1961 (p. 316)

1. Carte de vœux (vue de Cannes) (15 x 24 cm), à l'encre bleue; datée par Jacques Brault (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Jacques Brault, «Le temps irréversible», *Liberté 60*, nos 9-10, mai-juin 1960, p. 166-173.

LETTRE 263: À René Garneau, 1961 (p. 317)

1. Autographe (brouillon), 3 f. (13,5 x 21 cm) paginés II-IV, à l'encre bleue (BNQ, 204/9/11).

2. René Garneau fut attaché culturel de l'Ambassade du Canada à Bruxelles, de 1959 à 1961.

LETTRE 264: À Gilles Duhamel, janvier 1961 (p. 318)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. Voir Laure Rièse, *Les Salons littéraires parisiens, du Second Empire à nos jours*, Toulouse, Privat éditeur, 1962, 274 p.

3. Voir *supra*, p. 645, n. 2 et 4.

LETTRE 265: À Jean-Guy Pilon, 19 mars 1961 (p. 321)

1. Autographe, 3 f. (13,4 x 20,5 cm) paginés 2-3, papier pelure, à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Le 1er février 1961, Jean-Guy Pilon écrit à Grandbois: «Cher Monsieur Grandbois, // Le Conseil des Arts du Canada offre aux Éditions de l'Hexagone une petite subvention ($400.) pour rééditer *les Îles de la Nuit*. Je suis très heureux de cette nouvelle et j'espère que vous vous en réjouirez avec nous. // J'ai l'intention, et cela rejoint le désir que vous m'exprimiez dans une lettre, de rééditer l'ouvrage en m'en tenant le plus près possible [à] l'édition originale; j'espère qu'il sera

possible d'avoir une typographie à peu près semblable. Les titres cependant ne seront pas sur une page séparée, mais au haut du poème. Il en coûterait vraiment trop cher pour faire autrement. Le meilleur estimé qu'il m'ait été possible d'obtenir d'un imprimeur est celui de notre ami Clément Marchand: il nous en coûtera environ $800 pour rééditer l'ouvrage. // Un autre petit problème se pose cependant: le copyright n'a pas été enregistré, à Ottawa, au moment de la publication de l'édition originale. D'autre part, M. Lucien Parizeau est introuvable. J'en conclus donc que vous êtes détenteur du droit d'auteur sur l'ouvrage. En ce cas, il n'y a pas de problème. // Je me permets donc de vous envoyer sous pli un contrat d'édition. Je vous saurais gré de le signer et de me le retourner au plus tôt. Sur réception de ce contrat, je donnerai le livre à l'imprimerie. Il devrait paraître dans deux mois. // J'espère que tout ceci vous conviendra et vous prie de présenter mes hommages à Madame» (BNQ, 204/10/27). Le contrat d'édition entre Alain Grandbois et la maison d'édition Lucien Parizeau, signé le 28 mars 1944, pose que «l'auteur est le seul et unique propriétaire de l'ouvrage intitulé *Les îles de la nuit*» et que «l'éditeur se propose de publier ledit ouvrage» suivant les conditions entendues entre l'auteur et l'éditeur (BNQ, 204/16/37).

3. Ce projet de réédition des *Îles de la nuit* ne se réalisera pas. Le recueil sera cependant repris, en 1963, dans *Poèmes* (Montréal, L'Hexagone, «Rétrospective»).

4. Marceline Jeanne Gaffet (voir *infra*, lettre 267, n. 1).

5. Le Parti libéral, dirigé par Jean Lesage, a été porté au pouvoir lors des élections de juin 1960, mettant ainsi fin au règne de l'Union nationale de Maurice Duplessis (décédé en 1959).

LETTRE 266: À Georges-Henri Lévesque, printemps 1961 (p. 322)

1. Brouillon dans un carnet (BNQ, 204/6/16).

2. Voir *supra*, n. 5.

3. Le père Georges-Henri Lévesque, o. p. (1903-2000) est alors vice-président du Conseil des Arts du Canada.

LETTRE 267: À Marceline Jeanne Gaffet, printemps 1961 (p. 323)

1. Autographe (brouillon), 6 f. (14 x 21,5 cm) paginés I-VI, au crayon (BNQ, 204/9/11). Connue sous le nom de Claudie Balyne, Marceline Jeanne Gaffet, née à Marseille le 24 avril 1884 — elle mourra à Hyères le 26 mars 1966 —, est l'épouse de Marcel Henry. Elle habite le fort de l'île de Port-Cros, rendu célèbre au cours des années de l'entre-deux-

guerres pour avoir accueilli plusieurs écrivains gravitant autour de *La Nouvelle Revue française*, dont Jules Supervielle, Jean Paulhan et Marcel Arland. Ce dernier a évoqué son séjour à Port-Cros dans un texte intitulé «Ce que fut la Vigie» (*La Nouvelle Revue française*, nº 241, janvier 1973, p. 4-29; repris dans *Proche du silence*, Paris, Gallimard, 1973, p. 55-92): «On l'appelait Mme Balyne, ce qui n'était pas son nom, mais celui d'un homme qu'elle connaissait depuis longtemps et qui, malade, l'avait rejointe à Port-Cros où il partageait sa demeure. [...] Je n'en sais pas davantage, sinon qu'en pleine entente ils [«Marcel et Marceline: les vrais époux, et non divorcés»] ont acheté Port-Cros, que l'épouse y a convié son amant tuberculeux, tandis que l'époux veillait sur chacun, tout en assumant la direction de l'hôtel.» Alain Grandbois a rencontré Marceline Jeanne Gaffet à l'automne de 1932, alors qu'il séjournait à l'île de Port-Cros en compagnie de Lucienne Boucher et qu'il terminait la rédaction de *Né à Québec*. Ce n'est toutefois que quelques années plus tard, soit en juillet 1938, que se noueront des liens plus intimes, Marceline endossant le rôle de la mère-maîtresse — elle a seize ans de plus qu'Alain —, protectrice et amoureuse du poète. Grandbrois rentrera à Paris au début d'août. Avec le temps qui passe et la distance qui les sépare, s'impose peu à peu le constat de l'impossible retour à «l'île enchantée». Nous avons retrouvé trente-trois lettres (1937-1961) de Marceline Jeanne Gaffet à Alain Grandbois (BNQ, 204/10/10); d'Alain Grandbois à Marceline Jeanne Gaffet, nous n'avons retrouvé que ce brouillon du début des années 1960, époque à laquelle Marceline et Alain se reverront une dernière fois.

2. Variante du vers de Baudelaire: «Ô mort, vieux capitaine, il est temps! levons l'ancre» («Le voyage», *Les Fleurs du mal*, dans *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1975, vol. 1, p. 134).

3. Marius Ferri (1907-1997) confiait au journaliste Carl Leblanc qu'il avait connu Grandbois au début des années trente: «Nous discutions de pêche. Il était très gentil. Il travaillait beaucoup... Parfois je passais lui dire bonjour à sa chambre. Il y avait plein de papiers, il écrivait un livre, «Les Grands Lacs» [*Né à Québec*], je crois...» (*Lectures*, vol. 2, nº 3, novembre 1994, p. 9). Le nom de Marius figure dans un poème intitulé «Et toutes les cloches solennelles...», daté de 1960-1961 (*Poésie II*, p. 113).

LETTRE 268 : À Gilles Duhamel, 25 avril 1961 (p. 324)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. Marceline Jeanne Gaffet.

LETTRE 269 : À Eugène Bussière, 27 juin 1961 (p. 325)

1. Photocopie (ANC, RG 63, vol. 41).

LETTRE 270 : À Gérard Morisset, 28 septembre 1961 (p. 326)

1. Photocopie (archives du Musée du Québec, fonds Gérard Morisset).

LETTRE 271 : À Clément Saint-Germain, 10 octobre 1961 (p. 326)

1. Autographe, 2 f. (26,5 x 20 cm) paginés I et II, à l'encre bleue (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — divers»).

2. Conseiller de la Reine.

3. Le 24 octobre suivant, Jean-Paul Pinsonneault écrira à Grandbois ; «À la demande de M. Clément Saint-Germain — dont j'assumerai ces jours-ci les fonctions à Fides —, j'ai lu avec plaisir le conte de M^me^ Marguerite Rousseau : "Clémentine". Je suis aux regrets de vous apprendre, cependant, que notre Maison ne saurait envisager la possibilité de publier ce manuscrit. / / Ce refus, qui, je l'espère, ne décevra pas trop l'Auteur, tient avant tout à des raisons d'ordre pratique. Le texte de M^me^ Rousseau est bien court, et Fides ne publie plus ce genre d'ouvrage. Cela me paraît d'autant plus regrettable que le conte en question ne manque pas de qualités. / / Si l'auteur jugeait bon de mettre au point un recueil de contes d'une aussi belle venue, peut-être y aurait-il lieu alors de reconsidérer notre décision. Dans le domaine de la littérature enfantine, le jeu d'une concurrence très forte nous oblige de plus en plus à ne mettre sur le marché que des ouvrages pouvant rivaliser avantageusement avec ceux des maisons étrangères» (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — divers»).

4. Selon une lettre de Clément Saint-Germain à Luc Lacourcière, du 29 septembre 1961, Alain Grandbois aurait effectué des démarches pour que ses «œuvres poétiques» soient publiées dans la collection du «Nénuphar» : «Monsieur Alain Grandbois est venu me voir au début de la semaine. Il m'a dit qu'il serait très heureux que ses Œuvres poétiques figurent dans la collection «Le Nénuphar». Il détient les droits sur ses ouvrages à l'exception du dernier édité à l'Hexagone. Il se chargera lui-même d'obtenir les autorisations voulues de Jean-Guy Pilon. Veuillez

donner votre avis favorable à ce projet» (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — divers»).

LETTRE 272: À Victor Barbeau, 21 décembre 1961 (p. 328)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

3. Alain Grandbois sera publiciste au Musée de la Province (aujourd'hui le Musée du Québec), à Québec, de 1961 à 1971.

4. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

5. Grandbois emménage rue Moncton, à Québec.

6. Alain Grandbois consent à écrire un texte qui s'intitulera «Marcel Dugas» (*Cahiers de l'Académie canadienne-française*, vol. 7, *Profils littéraires*, Montréal, 1963, p. 153-165).

7. En 1962, l'Académie canadienne-française a déjà fait paraître six *Cahiers*: *Poésie* (1956), *Histoire* (1957), *Essais critiques* (1958), *Contes et nouvelles* (1959), *Linguistique* (1960) et *Humanisme* (1961).

LETTRE 273: À Victor Barbeau, 11 janvier 1962 (p. 329)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

LETTRE 274: À Clément Saint-Germain, 16 janvier 1962 (p. 329)

1. Autographe, 1 f. (19,5 x 12,5 cm), écrit recto verso à l'encre bleue (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — *Né à Québec*»).

2. En réponse à cette lettre, Jean-Paul Pinsonneault écrira à Grandbois: «Comme suite à votre lettre du 16 courant, nous tenons à vous signaler que la copie du contrat de l'ouvrage «Né à Québec» est bien la vôtre. Vous nous avez fait parvenir le contrat signé en temps voulu et nous vous avions retourné cette copie, revêtue du sceau de notre maison, pour vos dossiers. / / Votre livre doit paraître prochainement, malheureusement il ne nous est pas possible de vous fixer la date exacte. Vous en serez avisé dès que possible» (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — *Né à Québec*»).

LETTRE 275: À Victor Barbeau, 17 janvier 1962 (p. 330)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Sixte le Débonnaire (pseudonyme de Marcel Dugas), *Nocturnes*, Paris, Jean Flory, 1936. L'un des personnages dit, à propos de Carol: «Qu'on étrangle ce bavard, cet ivrogne hilare qui se saoule de mots après

des whiskies ingurgités. La camisole de force...» (p. 138). Un peu plus loin, Tristan, un autre personnage, écrit dans une lettre à Carol: «Je suis jaloux de toutes celles avec qui vous avez dormi un soir; je les voudrais à mon tour» (p. 151). Dugas a aussi peint Carol sous les traits d'un «génie»: «Vous possédez un génie neuf et abondant, qui prend butin partout où il le trouve; vos yeux sont ouverts à la connaissance des choses et des êtres. Vous tâchez de les atteindre jusque dans leurs replis les plus cachés. Vous vous enivrez d'art, de littérature, de peinture. Vous exercez un goût de curiosité qui va vers chaque chose; de tout spectacle, vous tirez un motif d'admiration, une leçon de grandeur et de foi» (p. 158-159).

LETTRE 276: À Guy Robert, 22 janvier 1962 (p. 331)

1. Autographe, 2 f. (21,5 x 13,75 cm) non paginés, à l'encre bleue (BNQ, 378/21-28).

2. En septembre 1961, Guy Robert écrit à Grandbois: «Monsieur Alain Grandbois // Il me fait plaisir de vous envoyer copie de la *Revue dominicaine* qui contient un article de moi concernant votre poésie [«Rivages de l'amour dans la poésie d'Alain Grandbois», *Revue dominicaine*, vol. 67, nº 2, septembre 1961, p. 84-96]. // J'ose espérer que je n'aurai pas trop mal compris et trop mal expliqué le monde mystérieux de votre poème. De toutes parts, je l'ai certainement bien aimé. // Veuillez accepter, Monsieur Grandbois, les respectueuses salutations d'un jeune poète et critique» (BNQ, 204/9/30). Guy Robert (1933-2000) est alors étudiant à la maîtrise ès arts à l'Université de Montréal.

LETTRE 277: À Jacques Brault, 23 mars 1962 (p. 332)

1. Autographe, 3 f. (13,5 x 20,2 cm) non paginés, papier à en-tête du Musée de la Province (BNC, fonds Jacques Brault).

2. *Alain Grandbois*, dans la collection «Poètes d'aujourd'hui» (Seghers/L'Hexagone, Paris/Montréal, 1968, 186 p.).

3. Nous n'avons pu identifier cette personne.

LETTRE 278: À Jean-Guy Pilon, 2 avril 1962 (p. 333)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. S'il s'agit bien du mardi, la date serait le 3 avril 1962.

LETTRE 279: À Jacques Brault, 11 avril 1962 (p. 334)

1. Autographe, 1 f. (13,5 x 20,2 cm), papier à en-tête du Musée de la Province, à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

LETTRE 280: À Fernand Dansereau, 1er mai 1962 (p. 334)

1. Autographe (brouillon), 2 f. (12,8 x 20,2 cm) non paginés, à l'encre bleue (BNQ, 204/9/3).

2. Réalisateur, producteur, scénariste, Fernand Dansereau (1928-) a d'abord été journaliste à *La Tribune* de Sherbrooke, puis au *Devoir* (1950-1955). De 1955 à 1960, il réalise ou scénarise plusieurs fictions et documentaires. De 1960 à 1964, il est producteur exécutif, puis directeur adjoint de la production à l'Office national du film du Canada (O.N.F.). Le 11 avril 1962, il écrit à Grandbois: «Cher monsieur Grandbois, // J'apprends avec plaisir que vous acceptez de faire pour nous les dialogues du film intitulé *Ville-Marie*. // Vous trouverez ci-inclus les scénarios anglais et français de ce projet. Vous allez constater que les deux versions diffèrent sensiblement, des problèmes de budget et de forme nous ayant obligés à raccourcir considérablement le texte original. De ce point de vue, c'est le texte anglais qui représente le plus fidèlement nos intentions, Bernard Devlin s'en étant servi pour faire la mise au point finale. // La tâche que nous voulons vous confier me semble comporter un double aspect: // 1) approfondir, dans le cadre de la forme déterminée par le scénario, la psychologie des personnages en leur fournissant un dialogue qui soit le plus riche possible en résonance humaine; // 2) recréer par ces dialogues l'atmosphère d'époque qui va de soi dans une tentative semblable de reconstitution historique. // Je mesure bien que cela est plus tôt dit que fait, et je me permets de vous avouer qu'en vous demandant de faire ce travail pour nous, l'Office du film tente une expérience qui lui semble aussi neuve qu'elle vous la paraîtra à vous. // Je crois qu'il serait difficile pour le moment d'établir des principes qui puissent vous servir de directives précises. D'une certaine façon, vous allez rencontrer les problèmes avant nous. Je voudrais vous assurer à ce propos qu'il me paraît essentiel de vous laisser la plus grande liberté d'expression possible afin que l'expérience porte fruit, cette liberté devant s'exercer, bien sûr, à l'intérieur du scénario mis en forme. // Ce que nous espérons en définitive obtenir de vous, c'est un dialogue dont la structure grammaticale sera correcte et d'un entendement facile pour nos auditoires, un dialogue qui en surplus, — par le choix du vocabulaire j'imagine — amènera nos spectateurs à l'impression d'un véritable

retour dans le passé. Vous comprenez évidemment aussi bien que moi que cet effort de style doit être relativement fidèle à la vérité historique et ne pas offenser surtout les quelques certitudes que nous possédons quant à la langue parlée au Canada, au milieu du XVII[e] siècle. // L'Office du film vous enverra sous pli séparé un contrat, tel qu'entendu verbalement. Il prévoira une rémunération de $250.00 sur réception et acceptation du travail demandé. // Il va de soi que vous n'avez pas à traduire les descriptions de mise en scène qui accompagnent dans la colonne de gauche les dialogues provisoires des textes ci-joints. Votre travail se limite aux dialogues et aux commentaires. // Veuillez accepter, cher Monsieur Grandbois, mes vœux de succès et l'expression de ma grande estime» (BNQ, 204/9/15).

3. Bernard Devlin (1923-1983) est l'un des quatre enfants de Marguerite Rousseau. Entré à l'O.N.F. en 1946, il réalise son premier film, *Les brûlés*, en 1958, diffusé la même année, en plusieurs épisodes, à la télévision de Radio-Canada. En 1959, il réintègre l'O.N.F., à titre de producteur exécutif et réalise deux courts métrages, dont l'un, intitulé *L'Héritage*, est inspiré de l'œuvre de Ringuet. En 1961, il met en chantier une série consacrée aux «Artisans de notre histoire», projet qu'il abandonne en 1962, pour le reprendre deux ans plus tard, mais en anglais seulement. La participation de Grandbois, en tant que traducteur du scénario du film *Ville-Marie*, s'inscrirait dans ce projet.

LETTRE 281 : À Jean-Guy Pilon, 4 mai 1962 (p. 335)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. En fait, Roger Piault, secrétaire général des Éditions Seghers, qui souhaitait publier «Poème (Demain seulement...)» dans l'anthologie d'Alain Bosquet. En fin de compte, c'est plutôt «Aube» qui paraîtra dans *La Poésie canadienne* (Paris/Montréal, Seghers/HMH, 1962, p. 27-28).

3. *Visages du monde* est le titre de la série radiophonique (1950-1952). Le recueil où figure le poème «Demain seulement» s'intitule *Rivages de l'homme*.

LETTRE 282 : À Victor Barbeau, 18 mai 1962 (p. 336)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

LETTRE 283 : À Bill Bantey, 26 juillet 1962 (p. 336)

1. Autographe (copie carbone), 1 f. (21,5 X 28 cm) (BNQ, 204/9/1).

2. L'exposition «Paul-Émile Borduas 1905-1960» au Musée de la Province. Une controverse avait précédé cette exposition: le 24 février, le chroniqueur Carl Dubuc avait révélé dans *Le Nouveau Journal* que Gérard Morisset, conservateur du Musée, avait d'abord refusé d'accueillir la rétrospective Borduas. C'est grâce à l'intervention du sous-ministre Guy Frégault que Québec, après Ottawa et Toronto, accueille l'exposition Borduas, du 20 juin au 16 juillet. Le catalogue du Musée des Beaux-Arts de Montréal (1962, 64 p., ill., introduction de Evan H. Turner) fut alors repris tel quel.

LETTRE 284: À Victor Barbeau, 27 août 1962 (p. 337)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Allusion au vers célèbre de Victor Hugo: «Vous êtes mon lion superbe et généreux» (*Hernani*, I, 3).

3. Voir *supra*, p. 652, n. 6.

LETTRE 285: À Guy Robert, 8 septembre 1962 (p. 338)

1. Autographe, 1 f. (10 x 12,5 cm), écrit recto verso à l'encre bleue (BNQ, 378/21-28).

2. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

LETTRE 286: À Gaston Miron, 4 octobre 1962 (p. 338)

1. Autographe, 1 f. (12,6 x 20 cm), à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Il s'agit plutôt de Gilles Marcotte qui publie, en 1962, *Une littérature qui se fait* (HMH). L'ouvrage comprend un chapitre (p. 243-256) consacré à la poésie de Grandbois.

LETTRE 287: À Guy Robert, 4 octobre 1962 (p. 339)

1. Autographe, 2 f. (21,5 x 13,75 cm) non paginés, à l'encre bleue (BNQ, 378/21-28).

2. Alfred Pellan, que Grandbois a rencontré à Paris en 1926 et qui a illustré *Les Îles de la nuit*, était également un ami de Guy Robert.

LETTRE 288: À Gaston Miron, 29 octobre 1962 (p. 339)

1. Autographe, 1 f. (12,6 x 20 cm), à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Cette lettre fut écrite le lendemain de la soirée de clôture du Salon du Livre de Québec (du 22 au 28 octobre 1962).

3. Nous n'avons pas retrouvé copie de ce contrat.

4. Probablement Léopold LeBlanc, d'origine acadienne.

5. Née Marguerite Rousseau.

6. «La marche à l'amour», dont certains fragments ont paru dans *Le Nouveau Journal* (14 avril 1962, section «Arts et Lettres», p. 11).

LETTRE 289: À Michel Champagne, 18 janvier 1963 (p. 340)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal). Michel Champagne est alors conservateur d'art moderne au Musée de la Province, où Grandbois travaille depuis 1960.

LETTRE 290: À Guy Robert, début 1963 (p. 341)

1. Autographe, 1 f. (21,5 x 13,75 cm), à l'encre bleue; daté «début 1963» par Guy Robert (BNQ, 378/21-28).

LETTRE 291: À Victor Barbeau, 20 janvier 1963 (p. 341)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. À l'occasion du départ à la retraite de Victor Barbeau, les *Cahiers de l'Académie canadienne-française* publient un numéro spécial intitulé *Présence de Victor Barbeau*. Alain Grandbois y donne un bref texte consacré à «l'écrivain» Victor Barbeau (p. 3-8).

3. Le texte publié est le suivant: «Il épouse une charmante jeune fille et part pour l'Europe. À son retour, muni de divers diplômes, il embrasse, si l'on ose dire, la carrière du professorat. Et il reprend ses «Cahiers». Avec une violence accrue, la douceur des soirs de Paris, les marronniers du Luxembourg, les quais de la Seine, la noble perspective des Champs-Élysées ne l'ont point apaisé.»

4. Revue fondée par Victor Barbeau (voir la lettre du 8 août 1946 à Victor Barbeau, *supra*, p. 227).

5. Une manchette en première page du *Devoir* du 27 décembre 1962 se lit: «Barbeau: le parti républicain, avec l'appui des SSJB, peut remplacer l'UN». Il s'agit cependant de Raymond Barbeau, président de l'Alliance laurentienne et un des membres fondateurs du Parti républicain du Québec, non de Victor Barbeau.

6. Qui dévie à droite le plan de la lumière qui traverse le cristal : allusion aux positions de droite, voire d'extrême-droite, que Grandbois prête au Parti républicain du Québec.

7. Au cours des années 1930, Adrien Arcand (1899-1967) fut le chef de file du mouvement fasciste au Québec. Il fonda plusieurs journaux, dont *Le Fasciste canadien* (1935-1938) (voir Lita-Rose Betcherman, *The Swastika and the Maple Leaf: Fascist Movements in Canada in the thirties*, Toronto, Fitzhenry and Whiteside, 1975).

8. Médecin diplômé de l'Université de Montréal en hygiène publique, capitaine de l'armée canadienne, officier de l'Instruction publique (France), membre de la Société royale du Canada, Adrien Plouffe (1887-1971) a bien connu Marcel Dugas. À la mort de ce dernier, il publia dans *Le Canada* (17 janvier 1947, p. 4) un hommage intitulé «Les Dieux avaient soif» (voir Louis-Guy Gauthier, «*Que sont mes amis devenus...*» *Correspondance adressée à Marcel Dugas de 1912 à 1947*, Joliette, Édition privée [Réjean Olivier éd.], 1987, p. 139).

9. Bérengère Courteau (voir la lettre du 16 novembre 1932 à Marcel Dugas, *supra*, p. 140).

10. Lettre de Marcel Dugas à Alain Grandbois, du 14 juillet 1937 : «Cher ami // Si je meurs, je vous autorise à vous présenter à la Banque Nationale pour y retirer les deux mille francs qui ont été déposés là par moi. // Vous irez voir mon éditeur et quand mes livres vous seront remis, vous lui donnerez ces deux mille francs. // Je vous lègue tout dans mon appartement : livres, tableaux et objets. // Je vous constitue mon légataire universel. // Mes hardes, ayez l'obligeance de les donner aux pauvres. // Je vous salue avec tristesse. // Votre ami, // Marcel Dugas // P. S. Vous saurez samedi si je suis encore vivant» (BNQ, 204/9/15). Cette lettre sera publiée dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française* (*Profils littéraires*, vol. 7, 1963, p. 158).

11. Guy Frégault (1918-1977) est alors sous-ministre des Affaires culturelles du Québec, et donc responsable du Musée du Québec. Il est aussi l'un des membres fondateurs de l'Académie canadienne-française.

12. Fusain de Louise Gadbois, reproduit en page liminaire de *Présence de Victor Barbeau*. Louise Landry Gadbois (1896-1985) a publié des articles dans *Liaison* et dans l'ouvrage de Victor Barbeau, *Géraldine Bourdeau* (Montréal, Presses de Pierre Des Marais, 1954). Elle a également illustré plusieurs ouvrages, dont *Le Repas du soir* d'Alice Lemieux-Lévesque (Québec, Éditions Garneau, 1974).

LETTRE 292: À Victor Barbeau, février 1963 (p. 343)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Il s'agit du texte de Grandbois sur Dugas, qui paraîtra dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française*.

3. Député d'Oran, de 1948 à 1951, François Quilici (1905-1977) a dirigé le journal *La Bataille*, depuis sa fondation à Londres, en 1942, jusqu'à sa dernière année de parution, à Paris, en 1949. Voir *Visages du monde*, p. 709.

4. «Victor Barbeau s'étonne des carences de français de nos étudiants» (*L'Événement*, 15 février 1963, p. 9); en sous-titre: «Il nous faut un séparatisme intellectuel et non politique»; Pierre de Banné, «L'infantilisme de l'étudiant, miroir de celui du maître» (*L'Action nationale*, 15 février 1963); «Séparatisme politique? Non. Séparatisme intellectuel? Oui (M. Victor Barbeau)» (*Le Soleil*, 15 février 1963).

5. André Derain (1880-1954) fut, avec Vlaminck et Matisse, à l'origine du fauvisme: il ne serait jamais venu à Montréal. Fernand Léger (1881-1955) s'imposa, de son côté, avec une peinture aux couleurs vives et aux formes géométriques denses et contrastées. Il séjourna brièvement à Montréal à deux reprises: le 28 mai 1943, il prononça une conférence à la salle de «L'ermitage» et présenta son film *Le Balai mécanique* (1924), à l'occasion d'une exposition de ses œuvres à la Galerie Dominion (rue Sherbrooke); le 10 mai 1945, il prononça au Jardin botanique une conférence intitulée «La libération de la couleur», et c'est à cette occasion qu'Alfred Pellan le présenta au public montréalais.

LETTRE 293: À René-Philippe Landry, 5 mars 1963 (p. 344)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. Dans une lettre du 8 janvier 1963 invoquant «les difficultés de traduction et de publication», R. W. Keyserlingk, directeur de Palm Publishers, demande à Grandbois son accord pour retarder la publication de la traduction anglaise de *Né à Québec*, entreprise depuis plus de trois ans (BNQ, 204/10/28). L'ouvrage paraîtra l'année suivante.

LETTRE 294: À Gaston Miron, 19 mars 1963 (p. 344)

1. Autographe, 1 f. (10 x 12,8 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Le 18 février 1963, Gaston Miron écrit à Grandbois: «Cher Alain Grandbois, / / encore une fois quelques mots pour vous tenir au courant

de l'édition des *Poèmes*. // Nous progressons plus lentement que prévu, en raison de difficultés d'ordre technique (maquette & imprimeur). La mise en page est maintenant terminée; la semaine prochaine nous commencerons les premières compositions typographiques. // J'espère que nous ne mettons pas trop votre patience à l'épreuve, car c'est bien malgré nous. De toute façon, les *Poèmes* sortiront avant, juste avant, le Salon du livre de Montréal (le 4 avril), c'est promis. // Avant l'impression définitive, je ferai un saut à Québec, comme entendu, & vous soumettrai le tout, afin que vous puissiez faire les corrections, s'il y a lieu, & nous recommander des changements, s'il y a lieu également. // Mes meilleures salutations, ainsi qu'à votre femme» (BNQ, 204/9/26).

LETTRE 295: À Guy Robert, 1er mai 1963 (p. 345)

1. Autographe, 1 f. (27 x 21 cm), écrit recto verso à l'encre bleue (BNQ, 378/21-28).

2. Au printemps 1963, Guy Robert écrit à Grandbois: «Bonjour, // Et merci de votre livre *Poèmes*. Splendide. Puis-je m'informer de votre santé, et des résultats de votre voyage aux États-Unis? J'espère qu'il en est résulté quelque amélioration de vos malaises fébriles. // Et je reviens encore à la charge pour obtenir quelques poèmes inédits de vous pour mon premier tome de la *Poésie du Québec*: ces poèmes accompagneraient l'interview que j'ai rédigée à partir de notre dernière rencontre. Je pense toujours à la formule à employer pour faire un livre vous concernant: j'aurais besoin de plusieurs photographies et documents. Nous en reparlerons à la neige, tel qu'entendu. // D'ici là, nous espérons toujours avoir le plaisir de vous accueillir ici, Madame Grandbois et vous, et à qui je renouvelle // mon amitié» (BNQ, 204/9/20).

LETTRE 296: À Guy Robert, 15 mai 1963 (p. 345)

1. Autographe, 1 f. (12,5 x 10 cm), à l'encre bleue (BNQ, 378/21-28).

2. Dans une lettre non datée, en réponse à celle de Grandbois du 1er mai 1963, Guy Robert écrit: «Bonjour, // Et meilleure santé, en ce printemps qui hésite entre la neige et le bikini. //Au sujet de votre témoignage que vous voulez bien m'accorder, vous êtes entièrement libre d'écrire au sujet de la poésie «du vaste monde», de la poésie de notre petit monde canadien, de votre poésie personnelle, ou de la poésie tout court, puisque, comme le disait Montaigne, en parlant des autres, on parle aussi de soi, et l'inverse. L'aspect du témoignage personnel, ou

personnalisé, serait une formule bienvenue — et les autres "itou". // Joindre à ce témoignage de quelques pages (entre 3 ou 4 et 10 ou 12...) quelques poèmes (3 ou 4, peut-être davantage) — et le tout au plus tôt. Le premier tome doit paraître en septembre, mais je considère votre participation — puisque vous acceptez d'y participer — comme centrale: je préfère retarder de quelques semaines la publication, et y trouver votre participation. Le plus tôt, c'est le seul délai que je me permets de vous suggérer! Tout en espérant que ce sera bientôt... Et surtout, grand merci de bien vouloir m'épauler de votre présence: vous ai-je déjà dit l'amitié qui me lie à votre poésie (ce que je fais d'abondance dans mes cours)? // Et toute l'amitié que j'éprouve à votre égard, du lointain de mes trente ans? // Bonjour à Madame, et à vous» (BNQ, 204/9/30).

LETTRE 297: À René-Philippe Landry, 15 mai 1963 (p. 346)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. Voir *supra*, p. 659, lettre 293, n. 2.

LETTRE 298: À Léopold LeBlanc, 16 mai 1963 (p. 346)

1. Autographe, 1 f. (10,3 x 13 cm), écrit recto verso à l'encre bleue; au recto, en marge inférieure, Alain Grandbois a dessiné un voilier. Enveloppe: «Monsieur Léopold LeBlanc // Université de Montréal // Montréal». Cachet postal du 16 mai 1963 (fonds privé Léopold LeBlanc).

2. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

3. En juin 1971, Léopold LeBlanc soutiendra à l'Université de Caen (France) une thèse de doctorat intitulée «Poésie et thématique d'Alain Grandbois» (423 f.).

LETTRE 299: À Gaston Miron, 8 juillet 1963 (p. 347)

1. Autographe, 2 f. (14 x 21,5 cm) non paginés, à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Le poème «La marche à l'amour», d'abord paru dans *Le Nouveau Journal*, sera repris en 1970, avec quelques variantes, dans *L'Homme rapaillé* (Presses de l'Université de Montréal). Une édition de luxe de «La marche à l'amour» sera publiée en 1977, aux Éditions Erta, illustrée de cinq eaux-fortes et d'une gouache originale de Léon Bellefleur.

3. Peter Miller, directeur de la maison d'édition Contact Press de Toronto, publiera *Alain Grandbois. Selected Poems with Translation* (1964, 101 p.).

4. Une dactylographie (copie carbone) de *Selected Poems* se trouve dans le fonds Grandbois (BNQ, 204/10/3).

LETTRE 300: À Gaston Miron, 11 juillet 1963 (p. 348)

1. Autographe, 2 f. (13,8 x 21,5 cm) dont les second est paginé 2, à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Le 8 juillet 1963, Gaston Miron écrit à Alain Grandbois: «Cher Alain Grandbois, / / Ci-inclus, le dépliant de souscription à l'édition des *Poèmes* — qui sert de propagande par la même occasion. / / Nous en avons posté 500 les 3 & 4 juillet; aujourd'hui, 8 juillet: 44 réponses. Cela augure bien. / / Le bon à tirer a été donné à l'imprimeur; les presses rouleront dès le 10 juillet. Le bon de livraison de l'imprimeur est pour le 18 juillet. / / Je serai donc à Québec le 20 juillet avec les volumes! (J'espère que ces douze jours ne mettront pas trop votre bienveillance à l'épreuve.) / / À bientôt, cher Alain Grandbois, & mes meilleures salutations à votre femme. / / Gaston Miron / / (verso) / / P. S. / / 1- Je vous joins également une carte du P. Angers (de l'Université de Montréal) & qui témoigne de l'accueil fait aux *Poèmes*. / / 2- J'espère que la réalisation technique vous plaira: c'est un alliage de classique & de moderne dans la présentation. / / 3- J'apprécierais que vous me disiez, lors de notre prochaine rencontre, votre sentiment sur la traduction anglaise de vos poèmes — que je vous ai laissée — par P. Miller — afin que je puisse aviser ce dernier de votre décision. / / 4- Il se pourrait que vous receviez la visite de 2 journalistes qui désirent écrire un article sur vous (l'un pour *Châtelaine*, l'autre pour *MacLean*). Dites-moi si vous avez quelque objection, ou si vous êtes opposé à ces entreprises?» (BNC, fonds Jacques Brault).

LETTRE 301: À Guy Robert, 16 juillet 1963 (p. 348)

1. Autographe, 3 f. (21,5 x 13 cm), à l'encre bleue, numéroté *2* par Grandbois (BNQ, 378/21-28).

2. «La poésie est une très vieille et très grande dame...», préface au recueil de Sylvain Garneau, *Objets trouvés* (Montréal, Éditions de Malte / André Roche, 1951; *Proses diverses*, p. 390-392).

3. La pagination est celle de l'édition originale de chaque recueil.

LETTRE 302: À Gaston Miron, 21 août 1963 (p. 349)

1. Autographe, 1 f. (13 x 21,3 cm), papier à en-tête du Musée de la Province, à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Sans doute un exemplaire de *Poèmes*.

3. Gaston Miron, «La vie agonique», *Liberté*, nº 27, mai-juin 1963, p. 210-221.

LETTRE 303: À Gaston Miron, 13 septembre 1963 (p. 350)

1. Autographe, 1 f. (13,8 x 22,6 cm), à l'encre bleue. Sur une carte postale jointe à cette lettre, Grandbois écrit: «Voici un coin de Provincetown» (BNC, fonds Jacques Brault).

LETTRE 304: À Victor Barbeau, 2 octobre 1963 (p. 351)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Cette lettre fait suite à une lettre de Marguerite Rousseau à Victor Barbeau, datée du 2 octobre 1963: «Cher Victor, Lucile et vous avez un bien joli jardin pour cueillir de telles fleurs! Je vous remercie d'avoir ensoleillé notre appartement. Nous espérons vous voir tous les deux bientôt. Notre amitié la plus affectueuse, Marguerite.»

LETTRE 305: À Victor Barbeau, 5 décembre 1963 (p. 351)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Jean Grandbois et Louis Rousseau.

3. Grandbois recevra, le 12 décembre 1963, le prix France-Canada pour son recueil *Poèmes*.

LETTRE 306: À Jacques Brault, 9 décembre 1963 (p. 352)

1. Autographe, 2 f. (12,5 x 20 cm) non paginés, à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Le 2 octobre 1962, Jacques Brault écrit à Grandbois: «Cher Monsieur Grandbois, // Il faut nous résigner: je serai toujours à vous demander pardon de mes silences... mais il est curieux comme ce petit carrefour de Paris où je me trouve (je vous écris sur un coin de table), me parle de vous et me rend heureux, atténue mes sentiments de culpabilité. // Depuis le mois de mai, j'ai fait beaucoup de choses. Mais j'ai un grand regret d'avoir raté un voyage à Port-Cros. Un ami devait m'emmener, tout était parfaitement organisé, et crac! à la dernière minute, tout a été fichu par terre. Ainsi donc, je n'aurai pas vu cette île de rêve où, j'en suis sûr, j'eusse mieux compris certains aspects de votre poésie. // Lors de la visite que je vous rendis en avril dernier vous me demandiez ce que je pourrais bien ajouter à ce que j'ai déjà écrit sur votre œuvre (quelle phrase bancale!). Eh

bien!, je suis mieux en mesure de vous répondre. Il a été question que mon ouvrage sur vous paraisse dans la collection «Poètes d'aujourd'hui» chez Seghers. Qu'en pensez-vous? J'espère que vous serez d'accord. Vous savez que chaque volume de cette collection comprend: une étude, un choix de textes, des renseignements bio-bibliographiques et une documentation photographique. C'est donc dire qu'encore une fois, pour réaliser ce volume, j'aurais besoin de votre aide (documents et photos). Les gens que j'ai vus à Paris à propos de ce volume se sont montrés fort intéressés. Si vous voulez, je pourrai vous entretenir de ce projet lorsque je serai de retour (je reviens fin octobre). / / J'espère que vous vous portez bien et qu'il en est ainsi pour Madame Grandbois. Veuillez dire à Madame combien j'ai apprécié son hospitalité et croyez bien que je vous demeure toujours fidèle» (BNQ, 204/9/13).

LETTRE 307: À Rina Lasnier, 9 décembre 1963 (p. 352)

1. Autographe, 2 f. (13,3 x 21 cm) non paginés, à l'encre bleue; le recto du second feuillet porte l'adresse de Rina Lasnier: «299 rue Lavaltrie Sud, Joliette, tél: PL3-7808» (BNQ, 264); lettre publiée dans Eva Kushner, *Rina Lasnier*, Montréal/Paris, Fides, «Écrivains canadiens d'aujourd'hui», 1964, p. 184.

2. Rina Lasnier, *Les Gisants* suivi de *Quatrains quotidiens*, Montréal, Éditions de l'Atelier, 1963, 109 p.

LETTRE 308: À Victor Barbeau, 16 décembre 1963 (p. 353)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. La remise du prix France-Canada à Alain Grandbois, le 12 décembre 1963 (voir la lettre du 5 décembre 1963 à Victor Barbeau, *supra*, p. 351).

3. Gilles Marcotte, qui recevait le prix de journalisme pour son livre *Une littérature qui se fait*.

4. Le prix Molson du Conseil des Arts du Canada, accompagné d'une bourse de 15 000$, qui lui sera remis le 31 mars 1964 par le juge en chef de la Cour suprême du Canada, Robert Taschereau.

LETTRE 309: À Jacques Brault, 4 février 1964 (p. 354)

1. Autographe, 2 f. (14 x 21,5 cm) non paginés, à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Le 31 janvier 1964, Jacques Brault écrit à Grandbois: «Cher monsieur Grandbois, / / Je me suis laissé convaincre de participer à un hommage

que désirent vous rendre le journal *Le Droit* et l'Université d'Ottawa. Voici de quoi il s'agira. // a) *Le Droit* vous consacrera sa page littéraire du samedi 7 mars. Articles, études, etc. On m'a demandé de vous demander une photo et un poème inédit. // b) Mercredi le 11 mars, à l'Université d'Ottawa (8 hres p.m.), je ferai une conférence sur «La poétique d'Alain Grandbois». Bien entendu, vous recevrez une invitation officielle. // Croyez bien que je me sens mal à l'aise de jouer auprès de vous les publicistes et les intercesseurs; mais ces messieurs d'Ottawa ont insisté pour que je vous communique moi-même la nouvelle. J'espère que vous ne me tiendrez pas rigueur de ces manières compassées. // Pour ma part, je ne cesse de travailler, dans mes loisirs, à l'ouvrage que depuis quelques années je prépare sur votre œuvre. La poésie requiert une longue et lente habitation, et plus je vous relis, plus je constate que votre œuvre ne passera pas <incomplet>» (BNQ, 204/9/31). Dans le cadre du Festival des arts à l'Université d'Ottawa, *Le Droit* publiera, le samedi 7 mars 1964 (p. 13), un article de Jacques Brault, «D'une tendre géographie», ainsi qu'un article de Roger Duhamel, «Alain Grandbois ou le bonheur de l'écriture».

3. Le texte de la conférence de Jacques Brault paraîtra dans *Le Devoir* du 7 novembre 1964, sous le titre «Poétique d'Alain Grandbois; une manière d'être au monde par la parole la plus fidèle et la libre joie de parler» (p. 24-25).

LETTRE 310: À Victor Barbeau, 5 février 1964 (p. 354)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Victor Barbeau, *Le Français du Canada*, Montréal, Presses de l'Académie canadienne-française, 1963, 252 p.

3. Du jeudi 27 au samedi 29 février 1964 se tiendra à l'Université Laval le deuxième colloque de la revue *Recherches sociographiques*, organisé conjointement par les départements de sociologie et d'anthropologie. Victor Barbeau présidera la séance du jeudi soir, consacrée à la «littérature comme expression de la société». Alain Grandbois présidera, quant à lui, la séance du vendredi matin, sur quelques thèmes de la littérature canadienne-française, à laquelle Michel Van Schendel, Jean Filiatrault et Gilles Marcotte prendront la parole. Les actes de ce colloque paraîtront sous le titre *Littérature et société canadiennes-françaises* (Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau, dir., Québec, Presses de l'Université Laval, 1964, 272 p.).

LETTRE 311 : À Joseph Lacoursière, 11 février 1964 (p. 355)

1. Autographe, 2 f. (13,4 x 21,3 cm) non paginés, papier à en-tête du Musée de la Province, à l'encre bleue (fonds privé Léopold LeBlanc). Joseph Lacoursière est alors notaire à Saint-Casimir de Portneuf. Le notaire de la famille Grandbois, au début du siècle, s'appelait Napoléon-Édouard Lacourcière.

2. Alain Grandbois a daté cette lettre du 11 février 1934. Nous corrigeons.

3. Dans une lettre datée du 17 janvier 1964, Léopold LeBlanc tentait d'obtenir, auprès du notaire Lacoursière, des informations sur les dispositions testamentaires du grand-père paternel et du père d'Alain Grandbois. Le notaire Lacoursière ne divulgua aucun renseignement et adressa copie de la lettre de Grandbois à Léopold LeBlanc.

LETTRE 312 : À Jacques Brault, 2 mars 1964 (p. 356)

1. Autographe, 2 f. (13 x 21,2 cm) non paginés, papier à en-tête du Musée de la Province, à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Voir *supra*, p. 664, lettre 309, n. 2. *Le Droit* ne publiera aucun poème de Grandbois.

LETTRE 313 : À Jean-Charles Harvey, 10 mars 1964 (p. 357)

1. Photocopie (Archives de l'Université de Sherbrooke, fonds Jean-Charles Harvey).

LETTRE 314 : À Jean-Charles Harvey, 21 avril 1964 (p. 357)

1. Photocopie (Archives de l'Université de Sherbrooke, fonds Jean-Charles Harvey).

LETTRE 315 : À Guy Robert, 9 juin 1964 (p. 357)

1. Autographe, 3 f. (21,5 x 13 cm) paginés 2-3, papier à en-tête du Musée de la Province, à l'encre bleue ; en marge inférieure du dernier feuillet : dessin représentant un nu de femme (BNQ, 378/21-28).

2. En juin 1964, Guy Robert est nommé directeur du Musée d'art contemporain de Montréal ; il occupera ce poste jusqu'en février 1966.

3. *Littérature du Québec*, t. I, Montréal, Déom, 1964, 333 p. Guy Robert en a fait parvenir deux exemplaires à Grandbois.

4. Allusion à un article de Guy Sylvestre dans *Le Devoir* du 18 avril 1964 (p. 14) : «Ce volume n'est certes pas dépourvu de tout intérêt, au

contraire : mais il nous donne une idée si incomplète du domaine qu'il entend explorer et révéler qu'il ne remplit que très mal la fonction qui doit être celle de ce genre de recueils. De plus, les textes liminaires de Guy Robert, qui ne sont d'ailleurs qu'un ramassis d'idées mal digérées, de concepts vagues et de définitions discutables parsemés de notations judicieuses et rédigées dans un jargon prétentieux, ne nous éclairent guère sur l'intention générale du projet non plus que sur les modalités de sa réalisation.» Quelques semaines plus tard, lors d'une entrevue avec Gaston Saint-Pierre du *Devoir*, à la question «Quelle est votre réaction aux critiques que vous recevez?», Guy Robert répondait: «Pour moi, c'est du sport. J'en fais, j'en reçois. On me reproche ma suractivité? Les circonstances m'obligent à être actif. Les nombreuses commandes d'articles que je reçois, je les considère chacune comme un défi à surmonter. Je n'ai pas le mythe de la perfection. J'ai une conception rigoureusement expérimentale de l'expression, de l'écriture. Je n'ai pas plus de problèmes d'écriture» (Gaston Saint-Pierre, «Guy Robert: "Il faut remplacer certains contextes par d'autres; j'ai choisi l'art"», *Le Devoir*, 9 mai 1964, p. 10).

5. Guy Robert, «Neige de mai», dans *Littérature du Québec*, p. 226-255.

LETTRE 316: À Gaston Miron, 6 juillet 1964 (p. 358)

1. Autographe, 5 f. (14 x 21,5 cm) paginés 2-5, à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Gaston Miron travaille depuis peu à la Librairie de la Paix, située en face du théâtre Gesù, rue Bleury (voir *À bout portant. Correspondance de Gaston Miron à Claude Haeffely (1954-1965)*, p. 161). Le 15 janvier 1964, Miron a écrit à Grandbois: «Cher Alain Grandbois, / / j'espérais bien vous offrir mes vœux pour la nouvelle année de vive voix vers le milieu de janvier, & nous y sommes, & je ne suis pas encore venu à Québec! / / la raison en est que les événements ont pris pour moi une tournure nouvelle, & de manière soudaine. En effet la Société pour laquelle je travaille (la Sté Fomac, entreprise de diffusion des éditeurs français) a décidé, fin décembre, de cesser toute activité. Il y a donc fermeture. / / en conséquence, je me vois dans l'obligation de différer mon voyage à Québec jusqu'au début de février, devant, dans l'immédiat, prendre des dispositions afin de me trouver un nouvel emploi qui assure ma subsistance & mon entretien personnels. / / cependant, ce changement n'affecte en rien la continuation & l'activité de l'Hexagone (au contraire, puisque je disposerai de plus de temps libre!)» (BNQ, 204/10/27).

3. En marge de gauche, dessin de Grandbois représentant un nu féminin.

LETTRE 317: À Victor Barbeau, 2 octobre 1964 (p. 360)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

LETTRE 318: À Jean-Paul Pinsonneault, 30 octobre 1964 (p. 360)

1. Autographe, 4 f. (21,5 x 14 cm) paginés 2 et 3, à l'encre bleue (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — divers»).

2. Plutôt le prix France-Canada. Le 4 novembre, Jean-Paul Pinsonneault écrit à Grandbois: «Cher Monsieur, / / Je vous remercie de votre lettre du 30 dernier. Je suis particulièrement heureux d'apprendre que vous êtes favorable à une réédition des VOYAGES DE MARCO POLO. La qualité de cet ouvrage le destinait tout naturellement à figurer tôt ou tard dans la collection du «Nénuphar». Je ferai l'impossible pour que cette réédition réponde à ce que vous en attendiez. / / Je vous remercie également d'avoir bien voulu vous associer à la joie aussi profonde qu'inattendue que vient de me procurer l'attribution, à Paris, du prix «France-Canada». Il est fort encourageant de savoir qu'on ne travaille pas en vain et que la sympathie de certaines personnes vous accompagne» (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — divers»).

VARIANTES

° je [A *vous*] écris

° lundi [A *avec certaines corrections*]. Aussi

° fois [A *depuis Marco Polo*]. Pour

LETTRE 319: À Robert Choquette, 19 novembre 1964 (p. 362)

1. Autographe, 1 f. (11 x 14 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue, annoté au crayon (BNQ, 413/1).

2. Après avoir été commissaire associé de la Commission du centenaire de la Confédération (1963-1964), Robert Choquette sera consul général du Canada à Bordeaux, de 1964 à 1968.

3. Robert Choquette a publié *Suite marine. Poème en douze chants* (Montréal, Presses de La Société d'édition et de la librairie Paul Péladeau, 1953, avec des illustrations de Lomer Gouin). Alain Grandbois a lu sur les ondes de la BBC, en 1936, le poème «À la mer» de Robert Choquette (voir la lettre du 23 juin 1936 à Marcel Dugas, *supra*, p. 204).

4. Le 1er avril 1937, Robert Choquette a épousé Marguerite Canac-Marquis (décédée le 13 août 1994).

LETTRE 320: À Peter Miller, 3 décembre 1964 (p. 362)

1. Autographe, 3 f. (14 x 21,5 cm) non paginés, à l'encre bleue. Enveloppe: «Monsieur Peter Miller// Contact Press // 28 Mayfield Avenue // Toronto Ontario // Canada». Au verso de l'enveloppe, Peter Miller a écrit: «à Alain Grandbois cet exemplaire d'une "gageure" antérieure avec les amitiés de P. M.» (Université de Toronto, fonds Contact Press).

2. Le 7 décembre 1964, Peter Miller écrit à Grandbois: «Cher Monsieur Grandbois, // Je vous remercie de votre très aimable lettre, et de vos remarques si généreuses à l'égard de mes traductions de vos poèmes. Je suis fort content qu'elles vous plaisent, et je vous offre mes remerciements les meilleurs de votre permission pour les publier. // À mon avis, la poésie contemporaine du Québec est d'un intérêt passionnant; elle est beaucoup plus riche que la poésie des autres régions du Canada, et pour mon propre goût elle est plus rémunératrice que celle même de la France de ces années dernières. Il faut, il faut absolument traduire les plus grands de ces poètes, pour que leur œuvre puisse enrichir la vie littéraire du pays entier. // Parmi ces poètes je trouve (si vous me permettez, à moi qui suis tellement votre cadet, un jugement) que c'est vous qui montrez surtout l'essor, la grandeur et la vision d'un poète international ou plutôt supranational, en ne vous bornant pas à des questions régionales mais en chantant, à travers votre propre expérience, les déceptions ou les aspirations de l'humanité. // Vous êtes très généreux en nous donnant (à Contact Press) votre commande, et votre chèque, pour nos publications. Je vous enverrai les livres par un prochain courrier, et vous allez trouver dans les paquets, avec mes compliments, une autre traduction, celle du poème «Piedra de Sol (*Sun-Stone*)» du grand poète-diplomate mexicain Octavio Paz. J'espère que ce poème vous intéressera. // Merci, d'ailleurs, d'avoir pensé à m'envoyer vos *Poèmes* et vos nouvelles. J'attends leur arrivée avec un vif plaisir. // Je vous prie de bien vouloir noter que l'adresse officielle de Contact Press (dont je suis l'un des trois éditeurs) a changé dernièrement de 28 Mayfield Avenue à ma propre adresse à 9 Ivor Road, Toronto 12. // Si jamais j'ai la bonne chance de me rendre à Québec, je vais certainement profiter de votre invitation à vous visiter. Entre-temps, je vous remercie de nouveau de votre gentillesse en m'écrivant, et je vous offre mes meilleurs vœux pour votre bonne santé, et mon espoir que vous allez vous intéresser de nouveau à votre propre poésie, qui est vraiment d'une beauté qui réjouit le cœur» (Université de Toronto, fonds Contact Press).

LETTRE 321 : À Fernand Ouellette, 9 février 1965 (p. 364)

1. Autographe, 1 f. (10,7 x 13,9 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue. Enveloppe : « Monsieur Fernand Ouellette, 22 Terrasse Paquin, Pont-Viau P. Q. » Cachet postal du 9 février 1965 (BNC, fonds Fernand Ouellette).

2. Fernand Ouellette, *Le Soleil sous la mort*, Montréal, L'Hexagone, 1965, 64 p.

LETTRE 322 : À Jacques Brault, 22 février 1965 (p. 364)

1. Autographe, 1 f. (9,7 x 13,9 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Br6ault).

2. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre. Voir *supra*, p. 655, n. 2.

3. Jacques Brault enseigne à l'Université de Montréal depuis 1960, d'abord au Département d'études médiévales, puis au Département d'études françaises (jusqu'en 1996).

LETTRE 323 : À Andrée Maillet, 23 février 1965 (p. 365)

1. Autographe, 1 f. (14 x 10,8 cm) écrit recto verso à l'encre bleue. Cachet postal du 23 février 1965 (fonds privé Andrée Maillet et Lloyd Lyn Hobden).

2. Andrée Maillet, *Élémentaires (1954-1964)*, Montréal, Déom, 1964, 59 p.

3. Andrée Maillet, *Les Remparts de Québec. Roman*, Montréal, Éditions du Jour, 1965, 185 p.

LETTRE 324 : À Jacques Brault, 16 mars 1965 (p. 366)

1. Autographe, 1 f. (10,7 x 13,9 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Née en 1895, Émilienne Dagenais est décédée à Montréal le 23 février 1965.

3. La mère d'Alain Grandbois, Bernadette Rousseau-Grandbois (née le 7 octobre 1874), est décédée le 8 septembre 1944.

LETTRE 325 : À Jacques Brault, 6 avril 1965 (p. 366)

1. Autographe, 1 f. (9,7 x 13,9 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue ; daté par Jacques Brault (BNC, fonds Jacques Brault).

2. En mai-juin 1965, Grandbois séjournera en France, au Portugal et en Italie.

3. Jacques Brault, *Mémoire*, Montréal, Déom, 79 p. L'exemplaire de Grandbois porte la dédicace: «Pour Alain Grandbois qui par son exemple m'a appris ce qu'est la poésie. Jacques Brault. 10/3/65».

LETTRE 326: À Alfred Pellan, printemps 1965 (p. 367)

1. Autographe (brouillon), 3 f. (13,4 x 20 cm) paginés III-V, à l'encre bleue, papier à en-tête du Musée de la Province. Les deux premiers feuillets manquent (BNQ, 204/9/25). Au sujet des rapports entre Alain Grandbois et Alfred Pellan, l'épouse de ce dernier nous a communiqué les renseignements suivants: «Monsieur, // Du poète, j'ai trouvé quatre ouvrages dédicacés et deux cartes de vœux. Aucune trace de lettres. À ma connaissance, les fréquentations ont été plutôt clairsemées. La communication a dû s'établir à un autre niveau. J'ai souvenir de brèves rencontres au hasard des mondanités caractérisées cependant par des marques d'affection et d'estime réciproques les plus chaleureuses. Aussi d'une soirée chez lui à Montréal avec sa femme Marguerite où était également présent le sculpteur Brunet et feu mon époux naturellement. Gadbois [*sic*] avoue lui-même dans une dédicace datant de juillet 1964 (*Avant le Chaos*, collection «L'Arbre», Éditions HMH, 1964) et je cite: «pour Alfred Pellan et pour sa femme, souvenirs d'autrefois, avec mon amitié indéfectible, malgré mes longs silences...» (lettre du 3 octobre 1989, de Madeleine Pellan à Bernard Chassé).

LETTRE 327: À Peter Miller, 15 mai 1965 (p. 368)

1. Carte postale («Vue de la première tour» du fort de San Marino Italie) (10,4 x 14,8 cm), à l'encre bleue. Enveloppe: «Monsieur Peter Miller // 9 Iron Road // Toronto 12 // Ontario Canada» (Université de Toronto, fonds Contact Press).

LETTRE 328: À Gaston Miron, 15 mai 1965 (p. 368)

1. Carte postale (10,2 x 14,8 cm), à l'encre bleue. Enveloppe: «Monsieur Gaston Miron // 4451 rue Saint-André // Montréal // Canada» (BNQ, 410/9).

LETTRE 329: À Jacques Brault, 19 mai 1965 (p. 368)

1. Carte postale (10,3 x 14,8 cm), à l'encre bleue; datée par Jacques Brault (BNC, fonds Jacques Brault).

LETTRE 330: À Guy Frégault, 27 mai 1965 (p. 369)

1. Cinq cartes postales (10,4 x 14,8 cm) numérotés I-V (I: Chapelle Sixtine, Michel-Ange, *Le péché originel*; II: vue de la première tour de la République de San Marino; III: panorama de la ville de Santa Becocci; IV: le port de Santa Margherita; V: la tour de Pise), à l'encre bleue (BNQ, 203).

2. Voir *supra*, p. 658, n. 11.

3. António de Oliveira Salazar (1889-1970) fut président du Portugal, de 1928 à 1968.

4. Paul VI, 260e pape (de 1963 à 1978).

5. Pour la «grippe continuait».

LETTRE 331: À Jacques Brault, 8 juillet 1965 (p. 371)

1. Autographe, 3 f. (13,9 x 21,5 cm) paginés 2-3, à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Café situé au 171 du boulevard Montparnasse.

3. En fait, l'ouvrage de Jacques Brault ne paraîtra qu'en 1968.

LETTRE 332: À Jacques Brault, 18 août 1965 (p. 372)

1. Autographe, 2 f. (13,5 x 21,2 cm) non paginés, papier à en-tête du Musée de la Province, à l'encre bleue; lettre datée par Jacques Brault (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Le 15 août 1965, Jacques Brault écrit à Grandbois: «Mon cher Alain Grandbois, // Me voici enfin revenu à Montréal, après un voyage aux États-Unis où j'ai cédé à deux de mes vices: fouiller dans les bibliothèques, regarder la mer, de loin, de près, la nuit, le jour. // Un ami, Claude Mathieu, écrivain, me propose de m'emmener à Québec, cette semaine ou la semaine prochaine, à mon gré. J'ai pensé que je profiterais de l'occasion pour aller vous voir et vous emprunter les textes et le matériel dont j'ai besoin pour compléter mon livre. Dites-moi le jour et l'heure qui vous conviennent, et je vous assure d'ores et déjà que votre choix sera le mien. // Gaston Miron me dit que Radio-Canada a déjà fait un film d'une demi-heure sur vous [*Présence de l'art* du 13 octobre 1963]. Que pensez-vous de ce film? Croyez-vous qu'on pourrait en tirer des photos propres à illustrer le livre? // Je compte toujours envoyer le manuscrit à Seghers cet automne, mais pour ce faire il me faudra mettre les bouchées doubles, dans les semaines à venir. // J'espère que vous vous rétablissez et que je ne vous ennuie pas trop avec

toutes mes questions. Veuillez croire que l'amitié respectueuse que je vous porte n'a fait que s'accroître à l'occasion de ce livre que je prépare avec plaisir. // Je vous prie de présenter mes hommages à Madame Grandbois et de croire en ma fidèle amitié, // Jacques Brault // 30, avenue Hazelwood // Montréal // P. S. Mon ami Claude Mathieu aimerait beaucoup vous connaître. Mais si vous préférez qu'il ne m'accompagne pas chez vous, il ne s'en formalisera aucunement» (BNQ, 204/9/13).

LETTRE 333: À Jacques Brault, 22 septembre 1965 (p. 373)

1. Autographe, 1 f. (10,7 x 13,9 cm), écrit recto verso à l'encre bleue; lettre datée par Jacques Brault (BNC, fonds Jacques Brault).

LETTRE 334: À Victor Barbeau, 20 octobre 1965 (p. 373)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Les employés du Château Frontenac sont en grève depuis le 6 septembre 1965. L'hôtel rouvrira ses portes le 1er novembre suivant.

LETTRE 335: À Guy Frégault, 1966 (p. 374)

1. Photocopie (Université d'Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, fonds Guy Frégault, P-168/2).

2. Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859) est l'auteure, notamment, d'un recueil de poèmes intitulé *Élégies et romances* et de nouvelles regroupées sous le titre *Élégies à pauvres fleurs*.

LETTRE 336: À Gaston Miron, 10 janvier 1966 (p. 375)

1. Autographe, 2 f. (14 x 21,5 cm) non paginés, à l'encre bleue (BNQ, 410/9).

2. Le 29 décembre 1965, Gaston Miron écrit à Grandbois: «Cher Alain Grandbois, // en premier lieu, avec toute mon amitié, je vous offre ainsi qu'à votre femme, suivant la parole de nos coins de pays: «une bonne et heureuse année» 1966. // Je sais que vous auriez aimé avoir à votre disposition des exemplaires de *Poèmes* à l'occasion des «Fêtes». Malheureusement, en dépit de mes efforts à cette fin, je n'ai pu en obtenir la réédition en décembre. C'est un peu toujours la même histoire avec l'imprimerie chez nous. Presque tous les éditeurs font imprimer à St-Hyacinthe (Yamaska). On allègue à propos de tout et du temps, une surcharge de travail, et il s'ensuit des délais plus ou moins longs. Misères et grandeurs de la «chose littéraire» — comme le raconte Bernard Grasset dans *L'Évangile de l'édition selon Péguy* [1955]. // Toutefois, nous en

sommes aux deuxièmes épreuves. J'avais déjà relevé une faute de typo à la page 31. Et lors de mon passage chez vous, en novembre, vous m'avez dit que vous en aviez remarqué deux de votre côté. Je vous saurais gré de me les signaler; si vous pouviez le faire dans la semaine du 4 au 8 janvier, ça tomberait à point pour les troisièmes et dernières épreuves. Car j'aimerais bien que cette troisième édition paraisse vers le 20. Je vous ferai parvenir immédiatement après la sortie une douzaine d'exemplaires d'auteur. // Par ailleurs, je vous rappelle le *Alain Grandbois* de la collection «Poètes d'aujourd'hui» (Seghers). Jacques Brault a pratiquement terminé le texte de présentation et effectué le choix de poèmes et proses. Le manuscrit devrait partir sous peu à l'intention de Piault et Seghers. C'est pourquoi je vous demande s'il vous est possible, d'ici le 15 janvier, de nous envoyer (à J. Brault ou à moi) un poème manuscrit, les deux poèmes inédits dont vous avez parlé, de même que cette photo de vous et de Mao T'sé Toung si vous la retrouvez. // J'irai peut-être à Québec vers le 15 janvier. À tout événement, je passerai un coup de fil vers le 10 janvier. // Encore une fois, bonne année; j'espère que vous êtes maintenant complètement rétabli de votre accident d'Europe; sinon que 1966 en efface toute trace. Comme je suis un Capricorne (8 janvier [1928]), la saison m'est supposée être favorable, et il paraît que mes vœux et souhaits sont presque des oracles ou des ordres!!! // dans l'amitié de la vie et de la poésie, // Gaston M. // P. S. Je vous ai envoyé l'édition de Roland Giguère *L'Âge de la Parole*. J'espère que votre exemplaire est en bon état — car il s'en est trouvé hélas qui ne l'était pas. Dans ce cas, prévenez-moi. Merci» (BNQ, 204/9/26).

3. Du vers «Nourrissant la revendication» de «Rivages de l'homme» (*Poésie I*, p. 198).

LETTRE 337: À Victor Barbeau, 4 février 1966 (p. 376)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. «Pour copie conforme».

LETTRE 338: À Gaston Miron, 16 août 1966 (p. 376)

1. Autographe, 3 f. (12,8 x 20,4 cm), dont seul le deuxième est paginé, à l'encre bleue; en marge inférieure du dernier feuillet, esquisse d'un squelette avec la note: «l'homme coupé en deux» (BNQ, 410/9).

2. En collaboration avec H. Gordon Green, Guy Sylvestre prépare une anthologie d'écrivains canadiens. Deux poèmes de Grandbois, «Parmi

les heures» et «Fermons l'armoire», paraîtront dans *Un Siècle de littérature canadienne/ A Century of Canadian Literature* (Montréal/ Toronto, HMH/ Ryerson Press, 1967, p. 252-256).

LETTRE 339: À Gaston Miron, 15 septembre 1966 (p. 377)

1. Autographe, 2 f. (12,6 x 20,1 cm) non paginés, à l'encre bleue (BNQ, 410/9).

2. Le 5 septembre 1966, Gaston Miron écrit à Grandbois: «Cher Alain Grandbois, / / Ce que vous me dites de votre nouvel accident — et de ses suites désagréables et douloureuses — m'a vraiment attristé. J'espère que vous allez mieux maintenant. (Tenez-moi au courant.) / / Nous venons tout juste de recevoir le troisième tirage des *Poèmes*. Ça tombe en plein pour la rentrée. Je vous ai fait tenir un exemplaire — par courrier séparé. Cette semaine, je vous enverrai une douzaine d'exemplaires, afin que vous puissiez en disposer quand vous en aurez besoin. / / Je n'ai, à proprement parler, pas pris de vacances. Cependant, j'ai fait un voyage de cinq jours à New York, fin juillet. J'en étais à ma première visite et ça m'a assez impressionné. (Je vous en reparlerai.) Par ailleurs à quelques reprises au cours de l'été, je me suis fait le mentor de quelques écrivains français de passage à Montréal. / / Beaucoup de projets d'édition pour la saison qui vient (en dépit du marasme général dans ce domaine au Québec, présentement). Je rencontre Rina Lasnier demain, en vue de deux rééditions (*Escales* et *Présence de l'Absence*). Enfin, cinq nouveaux recueils paraîtront d'ici janvier, d'auteurs de la maison et nouveaux. / / Voilà pour le front intérieur. Encore une fois, je ferai un saut de quinze jours en Europe (du 20 sept. au 5 ou 6 oct.), étant de nouveau délégué des Éditeurs canadiens à la Foire de Francfort. (Ça, ce sont mes vacances!) / / Je viens de lire, en manuscrit, une étude du critique français Michel Bernard sur la littérature canadienne. Au chapitre de la poésie, il vous consacre une étude très importante où il démontre que toute la jeune poésie découle de votre œuvre. (C'est aussi mon avis.) J'espère que ce manuscrit sera publié; en tout cas, j'ai donné mon approbation à l'éditeur. / / Jacques Brault a fait parvenir à Seghers son étude d'introduction pour la collection «Poètes d'aujourd'hui». À Francfort ou à Paris, je verrai où ils en sont à ce sujet. / / J'ai bien peur de paraître encore velléitaire, mais encore une fois: je finirai bien par arriver à Québec un de ces jours. — Meilleur souvenir à votre femme» (BNQ, 204/9/26).

3. Pierre Emmanuel a fait l'éloge d'Alain Grandbois lors d'une première conférence à la Salle des Compagnons de Montréal, en 1951. Par la suite,

il prononcera plusieurs autres causeries sur Alain Grandbois à la radio de Radio-Canada (Archives de Radio-Canada). Dans *Liberté 60*, il faisait paraître un texte intitulé «Le droit à l'universel».

4. Alain Grandbois a sans doute rencontré Henri Pichette à l'automne de 1958. Dans une lettre du 21 octobre 1958 à Claude Hæffely, Miron relate, de son côté, sa rencontre avec Pichette: «[...] le passage à Montréal du TNP m'a fait connaître Henri Pichette [...] Ce fut pour moi très enrichissant. Il est socialiste et militant, je le suis; nous avons tout de suite fraternisé» (*À bout portant*, p. 108).

5. Clara Goldschmidt (1897-1982) a épousé André Malraux, à Paris, le 21 octobre 1921. Ils divorceront en 1947.

6. Marceline Jeanne Gaffet (connue sous le nom de Claudie Balyne) est décédée à Hyères, le 26 mars 1966. Voir *supra*, p. 649, n. 1.

LETTRE 340: À John Glassco, 1er décembre 1966 (p. 378)

1. Autographe, 1 f. (10,8 x 14 cm), écrit recto verso à l'encre bleue (ANC, fonds «Poetry Australia», John Glassco, MG30, D163, vol. 14). John Glassco (1909-1981) a publié, en 1962, *Complete Poems of Hector de Saint-Denys Garneau* (Ottawa, Oberon Press, 172 p.). *Memoirs of Montparnasse* (Toronto, New York, Oxford University Press, 241 p.), son autobiographie, dans laquelle il raconte ses années parisiennes, paraîtra en 1970.

2. Le 23 novembre 1966, John Glassco écrit à Grandbois: «Monsieur, / / On m'a demandé d'aider le Dr A. J. M. Smith à rédiger une petite anthologie de la poésie canadienne en français et en anglais, qui sera publiée dans un numéro spécial de *Poetry: Australia* ce printemps. / / Je vous prierais donc de bien vouloir me faire parvenir deux ou trois poèmes inédits (pas plus longs que 60 vers chacun), afin que je puisse en choisir un pour ce numéro de la revue littéraire la plus importante d'Australie. Je crois qu'une petite somme sera payée pour chaque poème accepté. / / Puis-je espérer recevoir de vos nouvelles dans un avenir rapproché? / / Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués» (BNQ, 204/9/18). Grandbois lui fait parvenir les poèmes «Te souviens-tu» (*Poésie II*, p. 123-124) et «Poème (Cependant demain)» (*Poésie I*, p. 301-302). Seul le second poème paraîtra dans *Poetry Australia* (no 16, juin 1967, p. 35).

LETTRE 341: À Jacques Brault, 5 janvier 1967 (p. 379)

1. Carte de souhaits (10,4 x 15,3 cm), à l'encre bleue (BNC, Jacques Brault).

LETTRE 342: À Gaston Miron, 5 janvier 1967 (p. 379)

1. Carte de souhaits (14,6 x 23,3 cm), à l'encre bleue (BNQ, 410/9).

LETTRE 343: À Gaston Miron, 26 janvier 1967 (p. 380)

1. Autographe, 2 f. (12,7 x 19,6 cm) non paginés, à l'encre bleue; en marge inférieure du second feuillet, le profil d'une femme nue (BNQ, 410/9).

2. Le 14 janvier 1967, Gaston Miron écrit à Grandbois: «Cher Alain Grandbois, // vos souhaits me sont arrivés le jour de mon anniversaire de naissance: j'ai été très heureux de cette coïncidence. // je l'espère très affectueusement, je suis même sûr que les mois prochains vous vous rétablirez et retrouverez une forme à faire envie. "Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron", dit Nerval; je crois qu'il parle pour tous les poètes. C'est curieux, votre pessimisme disons, ou indifférence, au chapitre de votre santé, me le fait croire; on dirait, pour l'avoir éprouvé moi-même, qu'il se produit à notre insu une mobilisation générale de nos ressources, ne fut-ce que pour nous faire "enrager", ou contrarier dans nos prévisions, pour nous faire admettre que c'est elle, la vie, la plus forte! (Ce qui m'embête, c'est de devoir, en même temps, vous voir souffrir; et vous souhaiter de traverser cette souffrance pour reprendre votre santé. Sacré paradoxe! Personnellement je déteste la souffrance physique, et pourtant je dois m'en accommoder. J'ai beaucoup plus d'endurance pour la souffrance que l'on qualifie de «morale».) // vous trouverez, ci-joint, un cachet pour la lecture d'un (ou deux?) poème, sur les ondes de Radio-Canada au cours de décembre; il vous revient en entier. // Jacques Brault a fait parvenir son étude-présentation à Seghers, avant les Fêtes, pour la collection «Poètes d'aujourd'hui». Par ailleurs, Roger Piault, le secrétaire général, m'a fait savoir que le livre devrait paraître pour l'Expo — donc dans deux mois, trois au plus. J'ai bien hâte. Et j'imagine que vous aussi, depuis le temps que c'est en marche! Ce sera un événement poétique à l'échelle mondiale. J'ai bien hâte. // je vous tiens au courant. // je termine en vous priant, cher Alain, de transmettre à votre femme mes meilleurs souvenirs, // et à très bientôt je l'espère, à Québec. // avec mon amitié et mon admiration, toujours» (BNQ, 204/10/17).

3. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

LETTRE 344: À René-Philippe Landry, 29 janvier 1967 (p. 381)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

LETTRE 345: À Victor Barbeau, 24 février 1967 (p. 381)

1. Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Empereur romain (de 161 à 180), Marc Aurèle (121-180) fut un protecteur des arts et des lettres. Il a laissé un recueil de *Pensées*, sorte de journal orienté vers un stoïcisme pratiqué.

3. Héros des bandes dessinées du créateur belge Hergé, pseudonyme de Georges Remi (1907-1983).

LETTRE 346: À Gaston Miron, 28 février 1967 (p. 382)

1. Autographe, 3 f. (13,7 x 21,4 cm) paginés 2 et 3, papier à en-tête du Musée du Québec, à l'encre bleue; sur le troisième feuillet, esquisse d'une femme (BNQ, 410/9).

2. Dans sa lettre du 14 janvier 1967 (*supra*, p. 677, n. 2), Miron citait un vers de «El desdichado» de Gérard de Nerval: «Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron.»

3. Nous n'avons pu identifier la source exacte de cette traduction. Le passage cité se retrouve cependant dans le livre premier (ode 3) des *Odes* d'Horace.

LETTRE 347: À Jacques Brault, 1er mars 1967 (p. 383)

1. Autographe, 2 f. (14 x 21,5 cm) dont le second est paginé 2, à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

3. Un fac-similé de cette transcription manuscrite paraîtra dans l'ouvrage de Jacques Brault (*op. cit.*, p. 94).

4. Photographie (*ibid.*, p. 96) prise à Cannes, en 1960.

LETTRE 348: À Gaston Miron, 17 mai 1967 (p. 383)

1. Autographe, 4 f. (14 x 21,5 cm) paginés 2 et 4, à l'encre bleue (BNQ, 410/9).

2. Le 24 mars 1967, Gaston Miron écrit à Grandbois: «Cher Alain Grandbois, // vous savez bien que toute lettre de vous me fait chaud au cœur, même s'il vous arrive de me décocher quelques traits de scepticisme (avec humour) au sujet de la certitude que j'entretiens de votre retour à la santé. Surtout que c'est maintenant Pâques, ce qui signifie pour moi la fin de cet hiver (si long!), enfin le printemps. Je récidive: ce qui me confirme dans mon intuition, ce que j'admire en vous dans le cours de ces suites fâcheuses & douloureuses à vos

accidents, c'est votre humour d'une part, cette manière de tenir à distance & à votre merci ce qui vous menace — et d'autre part, sous le couvert d'une feinte qui consent à la fatalité, dans votre for intérieur un irréductible non-consentement aux forces qui nous veulent terrasser, un refus qu'il revient à vous de rompre ou de ne pas rompre. Je crois qu'un grand poète s'écrit toujours "à l'avance". Or tout cela est clairement inscrit dans votre beau poème (*Rivages de l'homme*) intitulé: "Demain seulement". // quant à moi, j'ai été, particulièrement en janvier, affecté par mes maux d'estomac. Quel curieux mal: pas d'ulcères, mais une inflammation chronique de la partie supérieure de l'estomac & de l'œsophage (ce qui s'appelle une "œsophagite"). Ce mal a pour effet de me vider de toute énergie — douleurs lancinantes, brûlures à me faire tordre, régurgitation, répercussion sur le rythme cardiaque. Les médecins me conseillent un séjour à l'hôpital pour un examen approfondi & un traitement (voire opération) suivant l'étendue des dégâts — je traîne cette histoire depuis dix ans. En attendant, je suis un régime sévère, non sans quelques accrocs (comme le dit une sentence de Brecht: "Dans la règle, découvrez l'abus; dans l'abus, découvrez la règle"). // pour le reste, je suis dévoré par toutes sortes de petits travaux & de petites occupations, la plupart non lucratifs, ce qui n'arrange guère l'état de "mes finances". Enfin, je finis tant bien que mal, plutôt modestement, par joindre les deux bouts. // je vous joins une page du journal *Les Lettres françaises*, que dirige Aragon. Lacôte critique l'attitude & le choix de de Boisdeffre qui vient de publier une *Anthologie de la poésie française / de Baudelaire à nos jours*. Non seulement conteste-t-il le choix des poètes du domaine canadien, mais, sur le plan plus vaste de l'ensemble, il déplore de grandes omissions, dont certains grands initiateurs, comme Tzara, Reverdy, *Grandbois*, Deguy. Je n'avais donc pas tort de vous dire, dans une précédente lettre, que la parution d'un *Alain Grandbois* dans la collection «Poètes d'aujourd'hui» constituera un événement de portée universelle, obligeant à une révision des valeurs de l'ensemble de la poésie française! // aux dernières nouvelles — j'ai reçu une lettre de Piault voici trois semaines — le livre est en voie de réalisation. Ils ont en main les documents iconographiques, et seule leur manque encore la copie révisée du texte de Brault. Celui-ci m'assure qu'il la poste ces jours-ci. // je fais amende honorable au sujet de mes "promesses de visite" à Québec. Ce n'est pas mauvaise volonté, mais mauvaise fortune. Je ne désespère pas. // écrivez-moi un mot quand vous en aurez le loisir, & me dites des nouvelles de votre santé & de vos projets d'écrivain. // à bientôt je le souhaite cher Alain // toutes mes amitiés // (sans oublier mes respects à votre femme) // Gaston M. // P. S. n'ai pas encore reçu les

rapports d'inventaire du distributeur. Je le presse de le faire le plus tôt possible, afin de vous envoyer vos redevances» (BNQ, 204/10/17).

3. Dans sa lettre du 24 mars 1967, Gaston Miron cite de mémoire un passage de la pièce de Bertold Brecht *L'Exception et la règle*, qui se lit: «Discernez l'abus dans ce qui est la règle/ Et là où vous avez discerné l'abus / Trouvez le remède!» (*Théâtre complet*, Paris, L'Arche, 1974, t. III, p. 30).

4. Dans *Les Lettres françaises*, René Lacôte écrit, à propos de l'*Anthologie de la poésie française de Baudelaire à nos jours* de Pierre de Boisdeffre: «Puisqu'il a plu à Pierre de Boisdeffre de grouper spécialement les poètes de toutes les nations francophones, sa tendance, dans le raccourci, se fait aveuglante. [...] Il ne connaît de même que deux Canadiens, qui sont Saint-Denys Garneau et Anne Hébert, poètes remarquables, mais le premier nom à citer aurait dû être celui d'Alain Grandbois qui ouvrit la poésie canadienne-française à son fulgurant destin actuel» («La chronique de poésie. Anthologies françaises», *Les Lettres françaises*, 2 au 8 février 1967, p. 10).

5. Marcel Dubé a prononcé à l'Institut canadien une conférence intitulée «Alain Grandbois ou l'amour de la vie» (voir *Le Soleil*, 13 décembre 1966, p. 28). Le texte de cette conférence paraîtra dans *Action Québec*, le 30 décembre 1966 (p. 10).

LETTRE 349: À Victor Barbeau, 8 juin 1967 (p. 385)

1. Autographe, 1 f. (10,8 x 14,1 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue (BNQ, 411/5).

2. Le 26 mai 1967, l'École des hautes études commerciales a décerné un doctorat *honoris causa* à Victor Barbeau. Le 9 juin, l'Université Laval décernera un doctorat *honoris causa* à Alain Grandbois.

LETTRE 350: À Guy Sylvestre, 5 juillet 1967 (p. 385)

1. Autographe, 1 f. (20,1 x 25,1 cm), à l'encre bleue (BNC, fonds Guy Sylvestre).

2. Guy Sylvestre préside la Rencontre mondiale de la poésie, lors de l'Exposition universelle de Montréal, du 6 au 10 septembre 1967.

LETTRE 351: À Guy Sylvestre, 12 août 1967 (p. 386)

1. Autographe, 1 f. (10,1 x 12,6 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue (BNC, fonds Guy Sylvestre).

LETTRE 352 : À Gaston Miron, 2 septembre 1967 (p. 386)

1. Autographe, 1 f. (10,2 x 12,8 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue (BNQ, 410/9).

LETTRE 353 : À Guy Sylvestre, 18 septembre 1967 (p. 387)

1. Autographe, 1 f. (10,7 x 13,9 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue (BNC, fonds Guy Sylvestre).

LETTRE 354 : À Paul-Aimé Martin, fin décembre 1967 (p. 388)

1. Carte de souhaits (18,5 x 14,5 cm), à l'encre bleue. Reproduction au recto : «Notre-Dame des Victoires et Le Marché ; Place Royale, Québec, P. Q.» ; au verso : «511 Droits réservés // L'Art Antique au Vieux Québec. // QUÉBEC, Canada» (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — divers»).

LETTRE 355 : À Gaston Miron, 24 avril 1968 (p. 388)

1. Autographe, 1 f. (10,2 x 12,8 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue ; en marge supérieure : profil d'une femme nue (BNQ, 410/9).

2. Le 9 février 1968, Gaston Miron écrit à Grandbois : «Cher Alain, // ci-inclus, un chèque (endossé) de la Société des Écrivains Canadiens, laquelle assure le paiement des droits accordés par l'Hexagone pour la reproduction de deux poèmes, tirés de *Poèmes*, dans l'anthologie intitulée : *Un siècle de littérature canadienne / A Century of Canadian Literature*. Ces deux poèmes sont : «Parmi les heures», cf. p. 252, et «Fermons l'armoire», cf. p. 255. // au sujet de droits d'auteur, je pensais avoir fin janvier, comme je vous l'avais annoncé en décembre, l'inventaire de notre distributeur (Déom). Je ne l'ai pas encore, mais il me l'a promis pour cette fin de mois. Dès que je connaîtrai le nombre d'exemplaires vendus de *Poèmes* pour l'année 1967, je vous ferai tenir un chèque correspondant. // d'autre part, j'ai reçu, fin janvier, des nouvelles de Seghers. Il m'apprenait que le livre qui vous est consacré dans sa collection «Poètes d'aujourd'hui» doit paraître vers le 15 de ce mois-ci. (D'ailleurs, Brault en a corrigé les dernières épreuves fin janvier.) Je m'en réjouis et j'ai bien hâte d'en tenir un exemplaire dans mes mains. // quant à moi, je continue une activité multiple. Je veille cependant à ne pas oublier mes deux projets 1967-68 : a) me reconstituer du point de vue "matériel" ; b) grouper mes poèmes et les publier à l'automne (à ce sujet, j'attends des nouvelles du Ministère des Affaires culturelles, à qui j'ai demandé une bourse d'aide à la création). // voilà de quoi il en retourne pour le moment. Bref, dès que j'aurai le livre de

Seghers, je vous fais signe et, si vous êtes d'accord bien entendu, nous envisagerons une manifestation pour en signaler la parution. // d'ici là, mes salutations à votre femme, et mes amitiés "en bois debout" » (BNQ, 204/10/27).

3. Jacques Brault, *Alain Grandbois*, Paris, Seghers, «Poètes d'aujourd'hui», nº 172, 1968, 186 p.

4. Le 28 février 1968, Pierre Seghers écrit à Alain Grandbois: «Cher Poète, // Permettez-moi de vous adresser par avion le premier exemplaire de votre livre. Je tiens à vous dire combien je suis heureux d'avoir publié vos poèmes. Je souhaite que le livre vous plaise. Dans trois jours nous recevrons d'autres exemplaires de notre imprimeur, qui travaille en province. Nous ferons parvenir à Jacques Brault ses exemplaires, ainsi qu'à Gaston Miron. Nous allons nous employer ici à diffuser dans les meilleures conditions, ce nº 172 auquel je tiens particulièrement. Laissez-moi vous redire, cher Monsieur, cher Poète, mon meilleur et amical souvenir, Pierre Seghers» (BNQ, 204/10/24).

LETTRE 356: À Jean-Guy Pilon, 24 avril 1968 (p. 389)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. Le 26 avril, Alain Grandbois sera fait Compagnon de l'Ordre du Canada. La cérémonie d'investiture aura lieu à Rideau Hall, à Ottawa (BNQ, 204/10/11).

3. En septembre 1967, lors de la Rencontre mondiale de la poésie à l'Exposition universelle de Montréal.

LETTRE 357: À Gaston Miron, 20 mai 1968 (p. 389)

1. Autographe, 1 f. (10,1 x 12,7 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue. Enveloppe: «Monsieur Gaston Miron// L'Hexagone // a/s Librairie Déom // 1247 rue St-Denis // Montréal // P. Q.» (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Le 14 mai 1968, Gaston Miron écrit à Grandbois: « très cher Alain, // les inventaires sont enfin complétés et je vous fais tenir ici le relevé des divers tirages et des droits, pour *Poèmes*. // je vous joins également deux chèques: l'un ($75.00) couvrant le deuxième tirage, l'autre ($50.00), une partie du troisième tirage. Je vous règlerai le *solde dû* ($150.00) du troisième tirage d'ici à septembre. // le quatrième tirage est en cours de vente depuis janvier, mois de la dernière réimpression. // j'ai — enfin! encore une fois — reçu lundi dernier les 2000

exemplaires du *Alain Grandbois* («Poètes d'aujourd'hui») de l'édition conjointe Seghers/Hexagone (la mention est à l'intérieur). Je vous en fais parvenir 6 exemplaires pour le moment. // la distribution a été faite cette semaine en librairie. La demande et les commandes sont des plus intéressantes. (Garneau, à Québec, en a commandé 75 exemplaires.) // comme Jacques Brault partira peut-être pour l'Europe vers le 27 mai, peut-être ferions-nous mieux d'attendre la rentrée de septembre pour marquer la sortie de cet ouvrage, et ainsi mieux préparer la réception. À moins que vous ne soyez libre et assez bien pour venir à Montréal en fin de semaine prochaine, c'est-à-dire vers les 23-24 mai. // qu'en dites-vous? // vous trouverez aussi un compte rendu de Jean-Yves Théberge, du journal *le Canada français* (Saint-Jean, Qué.) [9 mai 1968, p. 36]. Vous avez sans doute pris connaissance des comptes rendus de *La Presse* [Alain Pontaut, «Un poète, un patriarche, un humoriste», *La Presse*, 27 avril 1928, p. 29] et du *Devoir* [Jean Éthier-Blais, «Un essai de Jacques Brault consacré à Alain Grandbois: le poète et son commentateur», *Le Devoir*, 20 avril 1968, p. 13]. // ne désespérez pas trop de moi, cher Alain, je vous rendrai visite bientôt, oui je vais finir par m'amener à Québec, du moins je l'espère, avant la fin du mois. C'est promis (après tant de promesses) pour "de vrai" cette fois. J'ai hâte de vous voir et de faire la conversation avec vous et avec votre femme. // amitiés» (BNQ, 204/10/27).

3. Allusion aux manifestations étudiantes à Paris.

LETTRE 358: À Jacques Brault, 20 mai 1968 (p. 390)

1. Autographe, 1 f. (10,1 x 12,7 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

2. Le 19 juin 1968, Jacques Brault écrira à Grandbois: «Très cher Alain Grandbois, // Gaston Miron m'a dit au téléphone que vous aviez été fort souffrant. J'espère que vous prenez du mieux et que j'aurai avant longtemps la joie de vous voir. // Pour ma part, j'ai fait le voyage jusqu'à Paris. Je ne regrette aucunement d'avoir vu tout «cela» de près. Pour le professeur que je ne cesse pas d'être, l'aventure a été des plus instructives. //*Notre* livre, semble-t-il, est apprécié. Surtout, il est LU! J'en suis très heureux pour vous et pour votre poésie. // Je me permets de vous envoyer la nouvelle édition de mon petit livre de poèmes [*Mémoire*, 2e édition, Paris, Grasset, 1968]. // Fidèlement» (BNQ, 204/10/13).

LETTRE 359: À Victor Barbeau, fin mai 1968 (p. 390)

1. Autographe, 1 f. (10,8 x 14 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue (BNQ, 411/7).

2. Le 7 juin 1968, l'Université Laval décernera un doctorat honorifique à Victor Barbeau.

LETTRE 360: À Paul-Aimé Martin, 3 juillet 1968 (p. 391)

1. Autographe, 2 f. (27,5 x 21 cm), à l'encre bleue; cachet de réception du «6 juil 1968». Enveloppe: «Le Très Révérend Père Paul-A. Martin, c.s.c. // 245 Est, boulevard Dorchester, // Montréal — 18 // Canada». Cachet postal: «QUEBEC 4 VII 1968 RECOMMANDÉ REGISTERED» (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — divers»).

LETTRE 361: À Gaston Miron, 8 juillet 1968 (p. 392)

1. Autographe, 2 f. (12,8 x 20,3 cm) dont le second est paginé 2, à l'encre bleue (BNQ, 410/9).

2. Jean-Paul Pinsonneault (1923-1978), romancier et dramaturge, a été rédacteur de *Mes fiches* et de la revue *Lectures* de 1949 à 1954. De 1961 à 1974, il est directeur littéraire des Éditions Fides: c'est à ce titre qu'il écrit à Grandbois, les 23 et 26 février 1968 (BNQ, 204/10/25).

3. Cette anthologie, qui ne verra jamais le jour, devait s'intituler *Poètes canadiens-français / De Crémazie à Gilles Vigneault*.

4. Cette édition, illustrée de gravures de Richard Lacroix, paraîtra chez Fides en 1970.

LETTRE 362: À Roland Charland, 15 juillet 1968 (p. 393)

1. Autographe, 2 f. (14 x 10,75 cm), à l'encre bleue (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — divers»). Enveloppe: «Monsieur Roland M. Charland, // Directeur des Dossiers de documentation, // Les Éditions Fides, // 245 Est, boulevard Dorchester // Montréal // Canada». Cachet postal: «QUEBEC 8 PM 15 VII 1968 QUEBEC». Roland Charland, c.s.c., a été directeur de *Lectures* de 1964 à 1966. À partir de 1967, il dirige la collection «Dossiers de documentation sur la littérature canadienne-française», pour laquelle Léopold LeBlanc prépare un *Alain Grandbois*. Les deux premiers numéros ont été consacrés à Gabrielle Roy et à Félix Leclerc.

LETTRE 363: À Gaston Miron, septembre 1968 (p. 393)

1. Autographe, 1 f. (10,8 x 14 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue. Enveloppe: «Monsieur Gaston Miron // 4451, rue Saint-Denis, 4451 // Montréal Canada». Cachet postal du 18 septembre 1968 (BNQ, 410/9).

2. Le 8 septembre 1968, Gaston Miron écrit à Grandbois: «très cher Alain, // d'abord, un salut de tout cœur. // 1. je vous joins un chèque de $50.00 (solde du troisième tirage), ainsi qu'un relevé des divers tirages et des droits payés, pour *Poèmes*. // 2. le quatrième tirage est en cours de vente depuis janvier 1968, mois de la dernière réimpression. Je prévois qu'il sera écoulé vers décembre; nous procéderons alors à un cinquième tirage (1000 ex.). En décembre, donc, je vous règlerai le quatrième tirage. // 3. les 2000 ex. du *Alain Grandbois* («Poètes d'aujourd'hui»/ Seghers) ont été mis en vente dès leur arrivage, fin mai. Le distributeur me dit qu'il s'en est vendu, à ce jour, environ 400 ex. Avec la rentrée littéraire, la vente devrait augmenter; j'ai bon espoir de les écouler au cours de 1968-69. // je vous signale un article intitulé: «Grandbois entre dans la gloire», fort élaboré, paru dans le magazine *Sept-Jours* du 31 août 1968, et signé Gilles Rioux. // brèves nouvelles de ma personne: // ai passé trois semaines de vacances en Gaspésie, en juillet. Ça m'a fait un bien immense. // l'association des Éditeurs m'a de nouveau délégué à la Foire du Livre de Francfort, en Allemagne. Je pars cette semaine, soit le 12 sept. Serai de retour le 3 octobre. En profiterai pour faire un saut à Paris (7 jours). // à mon retour, je quitte ma petite chambre de la rue Saint-André (après huit ans!) et m'installe dans un logement de quatre pièces, au 269, Carré Saint-Louis. Enfin, je vais pouvoir écrire! // Et vous? Comment s'est passé l'été? Et la santé? — Je vous verrai en novembre, à l'occasion du Salon du Livre de Québec. — Vous me raconterez. // Salutations à votre femme, et amitiés affectueuses. // Gaston M. // P.S. / Fides m'ont écrit au sujet de l'édition des *Îles de la nuit*, grand format de luxe, à 150 ex. — Je rencontre Pinsonneault demain, à ce sujet; je ferai en sorte qu'il vous verse intégralement les droits d'auteur pour cette édition, et que le contrat soit établi directement avec vous: j'estime que cette édition n'affecte en rien celle de *Poèmes*, au contraire, et que le bénéfice doit vous en revenir entièrement» (BNQ, 204/10/27).

LETTRE 364: À Gaston Miron, 10 octobre 1968 (p. 394)

1. Autographe, 1 f. (10,8 x 14 cm), carton, écrit recto verso à l'encre bleue. Enveloppe: «Monsieur Gaston Miron // 1247, St-Denis, 1247 // Montréal Canada». Cachet postal du 11 octobre 1968 (BNQ, 410/9).

2. Gaston Miron a adressé à Alain Grandbois une copie de sa correspondance avec Jean-Paul Pinsonneault, directeur littéraire des Éditions Fides (BNQ, 204/10/27).

3. Voir *supra*, p. 680, n. 5.

4. Voir *supra*, p. 685, n. 2.

5. Lors de sa visite officielle à l'Exposition universelle de Montréal, le président de la République française, le général de Gaulle, a prononcé du haut du balcon de l'hôtel de ville de Montréal un discours retentissant dans lequel il déclarait: «Vive le Québec libre!»

6. Le 14 novembre 1968, Gaston Miron écrira à Grandbois: «Très cher Alain Grandbois, // Que la neige a neigé, *dixit* Nelligan (?)! // Je vous joins photocopie d'un compte rendu du *Alain Grandbois*, coll. «Poètes d'aujourd'hui», paru dans les *Nouvelles littéraires* (France) du 16 mai dernier. Quand je vous dis votre «grandeur exacte», ce n'est pas parce que je suis votre ami et votre éditeur — comme vous sembliez le croire une de ces fois de l'an dernier — je parle alors d'une vérité irrécusable, d'un fait objectif. La preuve, ci-jointe, en est faite une fois de plus! // Voici l'adresse de Marcel Dubé — je l'ai vu hier à l'occasion d'une réception en son honneur. // M. Marcel Dubé // 1545 McGregor, app. 401 // Montréal // tél. 933-2406 // Je n'ai pas encore mis la main sur l'article de *Sept-Jours* — à vous consacré. Ça ne tardera pas. // Salutations à votre femme et mon amitié toujours recommencée et neuve, comme «la mer» de Valéry» (BNQ, 204/9/26).

LETTRE 365: À Paul-Aimé Martin, 3 novembre 1969 (p. 394)

1. Autographe, 1 f. (26,5 x 19,5 cm), à l'encre bleue (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — divers»).

2. Paul-Aimé Martin répondra à Grandbois, le 11 novembre: «J'ai été très heureux d'apprendre par votre lettre du 3 novembre que vous pourrez assister à la réception du 4 décembre prochain qui marquera le 25e anniversaire de la collection du Nénuphar. // Nous n'avons pas renoncé à notre projet de rééditer *Les Voyages de Marco Polo* et c'est précisément le 4 décembre que l'ouvrage sera lancé. Toutefois il est paru depuis déjà quelque temps et M. Pinsonneault doit vous faire parvenir dans quelques jours les exemplaires qui vous reviennent. // En ce qui concerne l'édition de luxe de vos poésies, nous sommes toujours décidés à la publier et M. Pinsonneault doit vous écrire prochainement à ce sujet» (archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — divers»).

LETTRE 366: À Jean-Guy Pilon, 7 novembre 1968 (p. 395)

1. Photocopie (projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

2. Jean-Guy Pilon a été élu à la Société royale du Canada. Il prononcera son discours de réception à l'Académie des lettres et des sciences humaines, le 9 novembre 1968 («MM. Jean-Guy Pilon et Jean Marchand reçus à la Société royale du Canada», *La Presse*, 13 novembre 1968, p. 149).

3. Dans son discours, Jean-Guy Pilon dira: «Je dois à Alain Grandbois de grandes émotions. Je lui suis très reconnaissant de m'avoir raconté le monde, de m'avoir, par la poésie, transmis la maladie du voyage» (*Présentation*, 1969, p. 37). Il a fait parvenir à Grandbois une copie de son «Discours de réception à la Société royale du Canada» avec la dédicace: «Avec tous mes hommages respectueux, et en vous remerciant de tout cœur de tout ce que vous m'avez donné depuis vingt ans. Jean-Guy Pilon» (BNQ, 204/9/29).

LETTRE 367: À Maurice Genevoix, automne 1968 (p. 396)

1. Autographe (brouillon), 6 f. (10,9 x 16,8 cm) non paginés, à l'encre bleue (BNQ, 204/9/11). Maurice Genevoix (1890-1980), secrétaire perpétuel de l'Académie française, a été président du jury du prix France-Canada en 1968. Il est l'auteur de romans rustiques, dont *Raboliot* (prix Goncourt en 1925).

LETTRE 368: À Pierre de Menthon, mars 1969 (p. 397)

1. Autographe (brouillon), 1 f. (10,8 x 16,9), à l'encre bleue avec de nombreuses ratures (BNQ, 204/9/11). Nommé ministre plénipotentiaire, le 15 septembre 1968, Pierre de Menthon est consul général de France à Québec.

2. Le 3 février 1969, Pierre de Menthon écrit à Grandbois: «Cher Monsieur, // Le Secrétariat de l'Académie française vient de me faire parvenir la Médaille d'Or qu'elle vous a décernée pour couronner votre œuvre poétique. // Je serais très heureux de pouvoir vous remettre personnellement cette distinction, au cours d'une petite réception qui pourrait avoir lieu à ma résidence. // Je vous saurais gré de bien vouloir me faire connaître votre accord à ce sujet. Nous fixerons alors une date pour cette cérémonie. // Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués» (BNQ, 204/9/11).

LETTRE 369: À Gaston Miron, 20 juillet 1969 (p. 397)

1. Autographe, 5 f. (12,8 x 20,2 cm) paginés 1-5, à l'encre bleue (BNQ, 410/9).

2. Le Prix de l'Académie française (médaille d'or) pour l'ensemble de son œuvre, décerné à Grandbois en décembre 1968.

3. Le père Paul-Aimé Martin, fondateur de la maison d'édition Fides.

4. Voir la lettre de l'automne 1968, *supra*, p. 396.

LETTRE 370: À Roger Duhamel, 16 février 1970 (p. 399)

1. Autographe, 3 f. (12,2 x 20,4 cm) paginés 2-3, au crayon (CRLG, fonds Roger Duhamel).

2. Allusion à l'allocution de saint Remi, évêque de Reims, à Clovis lors de son baptême: «Courbe la tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré.»

LETTRE 371: À Gaston Miron, 23 septembre 1970 (p. 399)

1. Autographe, 3 f. (10,9 x 16,8 cm) paginés 2 et 3, à l'encre bleue. Enveloppe: «Monsieur Gaston Miron // L'Hexagone // a/s Librairie Déom // 1247 rue Saint-Denis // Montréal // P. Q.» Adresse de retour: «A. G. // 958 Ave Moncton // Québec». Cachet postal du 23 septembre 1970 (BNQ, 410/9).

2. Prix de la revue *Études françaises* décerné à Gaston Miron pour *L'Homme rapaillé* (Presses de l'Université de Montréal, 1970).

3. Le 28 août 1970, Gaston Miron écrit à Grandbois: «Très cher Alain, // 1. Ci-joint un chèque de $279.90 se décomposant ainsi: a) une partie couvrant les droits connexes perçus par l'Hexagone au cours des années 67/68/69, et, b) un acompte sur le 6e tirage de *Poèmes*. Vous trouverez le détail de ces perceptions dans un mémo sur une feuille ci-attachée. // 2. Le mois prochain je vous ferai tenir le solde du 6e tirage de *Poèmes* (un autre $100.00) ainsi qu'une nouvelle perception de droits connexes au montant de $112.50. // Le 6e tirage (6e mille) tirant à sa fin, j'ai mis en marche le 7e tirage qui sera disponible vers le 15 septembre prochain. // À l'Hexagone, j'envisage une année record de production de livres. Qualité et quantité feront bon ménage. Depuis avril 1970, j'ai réorganisé de fond en comble la structure de l'Hexagone; c'est maintenant un nouveau départ (notre troisième en quinze ans). // Avez-vous reçu *L'homme rapaillé* de Gaston Miron? Avec l'état des Postes, on ne sait jamais, chaque jour j'apprends que des lettres, des colis, etc., ne sont pas

parvenus aux destinataires. // Cher Alain, tous les mois amènent de nouvelles études, de nouveaux commentaires, sur votre œuvre. Chaque année on en découvre de nouvelles dimensions. C'est formidable. Je me dis souvent que c'est un insigne honneur que d'être votre éditeur, et je vous réitère ici encore une fois ma reconnaissance, et surtout pour ceci: nous avoir fait confiance à nous, les jeunes d'alors, à l'Hexagone. Il y a désormais un phénomène nouveau qui existe dans le monde: la littérature — la poésie — québécoise. Et tout cela a commencé avec cette confiance. // Si je fais un saut à Québec cet automne, la première chose que je ferai ce sera de prendre un taxi pour l'avenue Moncton. // Salutations de tout cœur à votre femme. // Mon amitié fervente» (BNQ, 204/10/27).

4. «Hier [13 août 1970], M. [Clément] Saint-Germain a rencontré M. Grandbois avec M. Alain Pontaut. M. Grandbois semble favorable à ce que son œuvre paraisse dans la collection "Le Prix David" mais il aimerait au préalable en conférer avec ses éditeurs. Par ailleurs il n'a pas accepté que M. Pontaut prenne connaissance de ses papiers en vue d'y trouver des renseignements ou encore des inédits. M. St-Germain se demande même si M. Grandbois est favorable à ce que M. Pontaut fasse le travail pour la collection "Le Prix David". Il aimerait en conséquence que j'essaie de m'en rendre compte la prochaine fois que je rencontrerai M. Grandbois» («Notes prises [par le père Paul-Aimé Martin] à la suite d'un entretien téléphonique avec M. Clément Saint-Germain, le 14 août 1970», archives des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — divers»).

5. En juin 1969, le père Paul-Aimé Martin a rencontré Grandbois à Québec pour lui proposer de publier ses poèmes dans une édition de luxe. «Je remets à M. A. Grandbois un exemplaire de l'édition de luxe des *Poésies* de Nelligan ainsi qu'un spécimen du caractère que nous utiliserons pour la composition de ses poèmes dans la même collection. // M. Grandbois est tout à fait d'accord au sujet du caractère et de la mise en page. Il nous permet donc de commencer la composition. // En ce qui concerne les illustrations, il aimerait que nous utilisions des peintures faites par son épouse. Il m'en remet une afin que nous puissions étudier s'il est possible de la reproduire. Pour ma part j'expose à M. Grandbois que nous préférerions publier des gravures étant donné que l'artiste pourra alors imprimer lui-même une quarantaine d'exemplaires de ses gravures sur sa presse à bras. // Je dis à M. Grandbois que nous avons songé aussi à demander à M. Pellan d'illustrer l'ouvrage mais M. Grandbois me dit qu'il est certain que M. Pellan ne serait pas intéressé à exécuter ce travail à l'heure actuelle [...]» («Notes prises à la suite d'une entrevue avec M. Alain Grandbois à Québec, le samedi 14 juin 1969, de 16 à 18 heures», archives

des Éditions Fides, dossier «Alain Grandbois — divers»). Albert Dumouchel sera également pressenti pour effectuer le travail. Finalement illustré par le graveur Richard Lacroix, *Poèmes* paraîtra aux Éditions Fides en 1970. L'édition comprend soixante exemplaires de très grand luxe, dont les quatre gravures originales ont été tirées, numérotées et signées par l'artiste, H. C. 1 à 5, E. A. 1 à 5, 1 à 50; soixante-quinze exemplaires de grand luxe numérotés de 61 à 135; sept cents exemplaires de luxe numérotés de 136 à 835.

LETTRE 372: À Gaston Miron, 8 décembre 1970 (p. 401)

1. Autographe, 1 f. (20,3 x 25,5 cm), à l'encre bleue. Enveloppe: «Monsieur Gaston Miron, // L'Hexagone, // a/s Librairie Déom // 1247 rue Saint-Denis // Montréal». Cachet postal du 11 décembre 1970 (BNQ, 410/9).

2. Le 24 novembre, Gaston Miron a reçu le prix France-Canada.

3. Le recueil *Les Îles de la nuit* sera publié chez Fides, dans la collection «Bibliothèque canadienne-française», au printemps de 1972.

LETTRE 373: À Gaston Miron, 20 mars 1971 (p. 401)

1. Autographe, 1 f. (21,5 x 28 cm), à l'encre bleue (BNQ, 410/9).

2. Après avoir reçu le Prix de la revue *Études françaises* (mai 1970) et le prix France-Canada (novembre 1970), Gaston Miron recevra, en mars 1971, le Grand prix littéraire de la Ville de Montréal, doté d'une bourse de trois mille dollars.

3. Louis Grandbois (né le 6 mars 1905) est mort le 28 janvier 1971.

4. Jean Grandbois (né le 5 janvier 1916) mourra le 1er septembre 1971.

5. Gaston Miron a fait parvenir à Grandbois un exemplaire de *L'Homme rapaillé* avec la dédicace: «Pour Alain Grandbois, mon ami et maître, le premier d'entre nous, le plus grand de tous, avec admiration et affection. Gaston Miron (alias Sylvio Pellico, le 12/11/70, après mes prisons!)». Miron fait allusion aux événements de la Crise d'octobre 1970, au cours de laquelle il a été emprisonné.

6. Gaston Miron est écrivain résident à l'Université d'Ottawa durant l'année 1970-1971.

7. Fille de Gaston Miron, née en juillet 1969.

LETTRE 374: À Victor Barbeau, 16-17 mai 1971 (p. 402)

1. Autographe (brouillon), 22 f. (12,7 x 20,1 cm), paginés: II-VII, X-XVI, 18, 19, 20 XX et 1-4, à l'encre bleue; nombreux dessins en marge de chacun des feuillets (BNQ, 204/9/1).

2. Le 115, côte Saint-Antoine, à Montréal, ancienne adresse de Victor Barbeau.

3. Dans la série *Les Écrivains québécois*, subventionnée par le Ministère de l'Éducation du Québec et produite par l'Office national du film du Canada, Roger Frappier réalisera, en août 1971, un film d'une durée de vingt-huit minutes consacré à Alain Grandbois.

4. Victor Barbeau est président de l'Académie canadienne-française, fondée en 1944.

5. Victor Barbeau, *La Face et l'envers: essais critiques*, Montréal, Académie canadienne-française, 1966, 158 p.

6. À propos de Félix Leclerc, Barbeau écrit: «Je ne connais pas un seul de ses livres qui résiste à l'épreuve de la lecture, d'un tête-à-tête réfléchi. L'artifice, la niaiserie suintent à chaque page» (*ibid.*, p. 102).

7. Le texte de Barbeau s'intitule «Paul Morin. La tour d'ivoire» (*ibid.*, p. 119-121). Victor Barbeau dit de lui qu'il fut le premier et le dernier poète «exotique» de la littérature canadienne-française.

8. Voir *supra*, p. 690, n. 3 et 4.

9. Victor Hugo.

10. *Mesure de notre taille*, paru en 1936, est un essai sur l'infériorité économique des Canadiens-français. Victor Barbeau y annonce un prochain ouvrage (*Pour nous grandir*, 1937), qui analysera les déficiences spirituelles et culturelles du Canada français.

11. C'est-à-dire cent degrés Fahrenheit.

LETTRE 375: À Gaston Miron, 3 août 1971 (p. 407)

1. Autographe, 2 f. (21,2 x 27,5 cm) paginés 1-2, à l'encre bleue. Enveloppe: «Monsieur Gaston Miron // a/s Éditions de l'Hexagone // 1247, rue Saint-Denis, 1247 // Montréal // P. Q.» (BNQ, 410/9).

2. Voir *supra*, p. 690, n. 2.

3. La «Nuit des poètes», le 23 juin, dans le cadre des festivités de la Saint-Jean-Baptiste sur l'Île d'Orléans. Gaston Miron ne participera pas à cet événement.

LETTRE 376: À Jacques Brault, novembre 1971 (p. 409)

1. Autographe, 2 f. (12,7 x 20,1 cm) non paginés, à l'encre bleue (BNQ, 204/9/1).

2. Le 28 octobre 1971, Jacques Brault écrit à Grandbois: «Très cher Alain Grandbois, // Depuis cette "visite à plusieurs" que nous vous avons faite l'hiver dernier, j'ai songé souvent à vous écrire. Mais je n'osais pas, craignant de vous importuner. Et voici que je vais, aujourd'hui, non pas vous importuner, mais vous ennuyer... //Monsieur Roger Frappier, à la demande du Gouvernement du Québec, a réalisé un film sur votre œuvre. Il déplore que dans ce film on ne vous voit pas. Par ailleurs, il a réalisé un montage sonore à l'aide des archives de Radio-Canada (qui conserve les entrevues que vous avez accordées pour la radio, etc.). Donc, Roger Frappier souhaiterait vivement vous filmer, marchant dans les rues de Québec. Cela se ferait rapidement, et vous n'auriez pas à parler. // Ouf! voilà que je me suis acquitté de ma tâche... Car je ne vous cacherai pas à quel point je me sens mal à l'aise de servir ainsi "d'appât". C'est un rôle ingrat et qui dément l'amitié respectueuse que je vous porte. Mais j'ai passé outre à mes sentiments pour la raison que je suis de plus en plus persuadé que votre poésie doit être entendue par les jeunes (et le film de Frappier sera distribué dans les cégeps et les écoles secondaires). // Bon. Si tout cela vous agace ou vous impatiente, ne m'en tenez pas rigueur. Je vous aime et vous admire trop pour ne pas comprendre et même approuver votre refus éventuel. // Je reviens de Paris, où l'automne a été admirable de douceur et de subtilité. Longuement j'ai marché dans la campagne du Valois, me redisant des poèmes du cher Gérard de Nerval. Des amis et des écrivains de là-bas m'ont parlé de vous et de vos poèmes; j'étais heureux de constater qu'on vous lisait de plus en plus, en toute liberté, sans vous coller une étiquette (nationale ou autre) sur le dos. // J'espère qu'avant longtemps je pourrai vous revoir, gratuitement, pour le plaisir simple de parler de ce qui nous tient à cœur. L'édition Fides (avec les gravures de Lacroix), que j'ai examinée attentivement, est une belle réussite, mais je ne suis pas toujours d'accord avec les illustrations. Il eût mieux valu utiliser vos dessins et peintures. // De mon côté, je continue à écrire, enfin, j'apprends à écrire... // Dites mes hommages et mon bon souvenir à Madame Grandbois. Croyez en mon amitié fidèle et totale. // Jacques Brault // P.S. Je n'ai guère vu Gaston Miron, ces derniers temps. Sa fille l'occupe beaucoup» (BNQ, 249, 9/13).

LETTRE 377: À Meery Devergnas, 10 novembre 1971 (p. 409)

1. Autographe, 1 f. (12,6 x 20,1 cm), à l'encre bleue (BNQ, 441). Essayiste et poète, Meery Devergnas (pseudonyme de Marie Demers) est née en Russie, en 1912; elle a émigré au Canada en 1963. Elle a publié plusieurs recueils de poèmes et des contes pour enfants.

2. Série d'articles sur la littérature russe (en particulier Cholokhov, Pasternak, Ehrenbourg, Soljenitsyne et Akhmatova), parus dans *Le Devoir* en 1971.

3. Le 22 octobre 1971, Meery Devergnas écrit à Marguerite Rousseau-Grandbois: «Permettez-moi de vous faire parvenir, ci-inclus «Religieuse portugaise» (Prix Expression française 1963) dont j'ai eu l'occasion de vous entretenir dimanche dernier, le 17 octobre. J'y ajoute deux autres poèmes [«Tsiganes de ma jeunesse» et «Les chevaux de la steppe»] qui seront un rappel de la Russie ou des Russes qui tiennent une si grande place dans *Avant le chaos*. J'espère que revues et poèmes feront plaisir à notre grand poète et que j'aurai l'honneur de lire, oh, ne serait-ce que quelques lignes, de sa main, cette main qui a reçu et qui, sans doute, transmet à son <illisible>, le si mystérieux fluide de la poésie » (BNQ, 441). Marguerite Rousseau-Grandbois répondra le 10 novembre 1971: «Chère Meery Devergnas, // Je m'excuse d'avoir mis si longtemps à vous répondre. Grâce à vous, nous avons reçu de Pilon les deux exemplaires que vous lui avez demandés pour nous. Nous vous en remercions de tout cœur. // Nous avons lu avec intérêt votre poème sur la Religieuse portugaise qui vous a fait avoir le prix de l'Expression française 1963. Toutes mes félicitations, ainsi que pour vos beaux poèmes sur la Russie. // Je laisse maintenant à mon mari de vous écrire quelques mots. // Avec toute ma reconnaissance de nous avoir obligés, et je vous assure du plaisir que j'ai eu à vous rencontrer» (BNQ, 441).

LETTRE 378: À Gaston Miron, 27 mars 1972 (p. 410)

1. Autographe, 3 f. (12,6 x 19,8 cm) non paginés, à l'encre bleue (BNQ, 410/9).

2. Voir *supra*, p. 690, n. 2.

LETTRE 379: À Joseph-Marie Quirion, 25 juillet 1972 (p. 411)

1. Autographe, 1 f. (20,9 x 27 cm), à l'encre bleue (Université d'Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, fonds J.-M. Quirion, P-109).

2. Le samedi 24 juin 1972, Alain Grandbois recevait chez lui le recteur Roger Guindon et le doyen Joseph-Marie Quirion, venus lui remettre un doctorat honorifique en lettres de l'Université d'Ottawa.

APPENDICE 1: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 13 novembre 1925 (p. 417)

1. Autographe, 1 f. (19,5 x 14,75 cm) écrit recto verso à l'encre bourgogne (BNQ, 204/9/19).

2. *L'Événement* du 12 novembre (p. 1) rend compte de la représentation de l'opéra *Carmen* par la Troupe de Féo, mais ne signale pas le nom de Suzanne Alain: le rôle de Mercédès a été interprété ce soir-là par Jane Jamoie. D'origine américaine, la Troupe de Féo, fondée par Georges de Féo, passe la semaine à Québec, où elle présente chaque soir un nouvel opéra, dont les rôles principaux sont tenus par des Américains ou des Européens. En tournée, Georges de Féo complète la distribution en faisant appel à des chanteurs locaux, ce qui expliquerait la présence de Suzanne Alain. Celle-ci chantera également au mariage de Madeleine Grandbois, sa cousine.

3. Sœur d'Alain, née le 21 mars 1907.

4. Il s'agit probablement de Lucille Rousseau (née en 1880), sœur de Bernadette, et de Gabrielle et Madeleine Grandbois (sœur d'Alain, née le 30 décembre 1903).

5. Louis-Jérôme, frère d'Alain, né le 6 mars 1905.

APPENDICE 2: De Henri Grandbois, 20 novembre 1925 (p. 418)

1. Autographe, 1 f. (17,5 x 27 cm) plié en deux et paginé II et III, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe adressée d'abord à «Monsieur Alain Granbois avocat / / 17 Boulevard des Capucines / / Commissariat Canadien / / Paris, France», puis au «15 rue Delambre / / Paris». Cachet postal: «QUEBEC 5 PM NOV 29 1925 P.Q.». Adresse de retour: «11 Place George V // QUEBEC». Porte également le cachet du Commissariat du Canada à Paris (BNQ, 204/9/20).

2. Les élections fédérales du 29 octobre 1925 dans lesquelles les Conservateurs ont élu 116 députés, les Libéraux, 99, les Progressistes, 24, les Indépendants, 2, et les autres, 4. Le chef du Parti libéral, William Lyon Mackenzie King (1874-1950) est réélu premier ministre et Arthur Meighen (1874-1960), chef du Parti conservateur, devient chef de l'Opposition.

3. Joseph Morin, futur ministre de la Justice dans le gouvernement de Mackenzie King, et André Fauteux, candidat conservateur défait, qui avait été solliciteur général.

APPENDICE 3 : De Henri Grandbois, 16 janvier 1926 (p. 420)

1. Autographe, 2 f. (17,5 x 27 cm), pliés en deux et paginés II et III, à l'encre noire. Enveloppe adressée d'abord à « Monsieur Alain Granbois avocat / / 17 Boulevard des Capucines // Commissariat Canadien // Paris, France », puis au « 15 rue Delambre // Paris ». Cachet postal : « QUEBEC 11 AM JAN 18 1926 P.Q. ». Adresse de retour : « 11 Place George V // QUEBEC ». Porte également le cachet du Commissariat du Canada à Paris (BNQ, 204/9/20).

2. C'est à Montmagny qu'habitent Blanche Grandbois, sœur d'Henri, et Maurice Rousseau, frère de Bernadette Rousseau-Grandbois. Celui-ci a été admis au Barreau de la province de Québec en janvier 1900 et a exercé sa profession à Montmagny, où il a été maire de 1902 à 1905, alors qu'il démissionne de son poste pour se porter acquéreur de l'aqueduc de la ville, qu'il exploitera jusqu'en 1927. Le couple a eu trois enfants : Alice (qui épousera Henri Provencher, chirurgien-dentiste), Robert et Lucienne.

3. Léon Rousseau, frère de Bernadette Rousseau-Grandbois. Né à Saint-Casimir en 1868, il complète des études de droit puis devient notaire en 1902. Il pratique à Montmagny.

4. Lacasse Rousseau, frère de Bernadette Rousseau-Grandbois, entrepreneur électricien et industriel, d'abord à Montréal, puis à Mont-magny. Il épouse Gabrielle Fafard, fille du Dr Norbert Fafard, premier professeur et fondateur du département de chimie de l'école de médecine de l'Université Laval à Montréal. Il est le père du botaniste Jacques Rousseau.

5. Arthur Rousseau (1871-1934), frère de Bernadette Rousseau-Grandbois, a fondé l'hôpital Laval pour les tuberculeux, en 1914, et, avec Mgr Camille Roy et les Sœurs de la Charité, la clinique Roy-Rousseau pour le soin des malades mentaux, en 1926. De 1914 à sa mort, il est doyen de la Faculté de médecine de l'Université Laval. Il a épousé Bernadette Landry, fille du sénateur Philippe Landry, ancien président du Sénat ; le couple a six enfants, dont Marguerite, qu'Alain Grandbois épousera en 1958.

6. Joseph-Philippe Landry est le frère de Bernadette Landry, mère de Marguerite Rousseau-Grandbois.

7. Charles-Raymond Paquin, fils de Charles-Rosaire et de Blanche-Alice de Varennes, épousera Gabrielle Grandbois à l'église Saint-Cœur-de-Marie de Québec, le 25 mai 1926.

8. Paul Fontaine est né à Québec en 1893. Diplômé des Sciences morales et politiques à Paris, admis au Barreau en 1919, il a exercé sa profession en cabinet privé avant de devenir avocat pour le ministère de la Justice du Québec.

9. Joseph-Émery Grandbois, frère de Henri Grandbois, enseigne au Grand Séminaire de Québec.

10. Ézioff-Léon Patenaude (1875-1963) a été lieutenant-gouverneur du Québec (1934-1939), député du Parti conservateur d'Hochelaga à la Chambre des communes (1915-1917) et député conservateur de Jacques-Cartier à l'Assemblée législative (1923-1925). En 1926, il est ministre de la Justice dans le gouvernement d'Arthur Meighen.

11. Charles-Auguste Chauveau (né en 1877), avocat, a été bâtonnier du Barreau de Québec. Aux élections fédérales de 1925, il a été candidat du Parti conservateur dans le comté de Québec.

12. E. W. Beatty est alors le président de Canadian Pacific Railway, propriétaire du Château Frontenac. Cette déclaration de M. Beatty a paru dans *L'Événement* du samedi 16 janvier 1926.

13. La Banque de Montréal.

APPENDICE 4: De Henri Grandbois, 26 février 1926 (p. 423)

1. Autographe, 2 f. (17,5 x 27 cm) pliés en deux, non paginés, écrits recto verso à l'encre noire. Enveloppe adressée d'abord à «Monsieur Alain Grandbois avocat // 17 Boulevard des Capucines // Commissariat Canadien // Paris, France», puis au «15 rue Delambre // Paris». Cachet postal: «QUEBEC FEB 26 1926 5 PM P.Q.». Adresse de retour: «11 Place George V // QUEBEC». Porte également le cachet du Commissariat du Canada à Paris (BNQ, 204/9/20).

2. Paul-Eugène Roy (né en 1859) est décédé le samedi 20 février. Toute la semaine suivante, *Le Soleil* et *L'Événement* rappelleront son souvenir et parleront de son œuvre; un deuil public est proclamé par le maire de Québec, Joseph Samson. Les funérailles auront lieu le vendredi 26 février à la basilique de Québec.

3. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur cette personne.

4. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur cette personne.

5. Pierre de Varennes, né à Waterloo en 1901, fils d'Ernest de Varennes, a fait ses études classiques au Collège Sainte-Marie de Montréal et au Séminaire de Québec et il complète ses études de droit à l'Université Laval en 1926. Actif sur la scène politique provinciale et municipale, il a aussi été directeur et membre du bureau fédéral des Cadets de l'air, organisateur et membre du Comité de la France libre. Il épousera Madeleine Grandbois le 23 octobre 1928.

6. Jeu de cartes chinois qui demande la participation de quatre personnes, chacune incarnant un des points cardinaux ou Vent (Est, Ouest, Nord et Sud).

7. Samuel de Champlain, fondateur de Québec.

APPENDICE 5 : De Bernadette Rousseau-Grandbois, 29 avril 1926 (p. 426)

1. Autographe, 2 f. (16,5 x 13 cm) portant les initiales de Bernadette Rousseau-Grandbois, écrits recto verso à l'encre bleue. Enveloppe d'abord adressée à «Monsieur Alain Grandbois // Commissariat Canadien // 17 Boulevard des Capucines // Paris // France», puis réacheminée au «15 rue Delambre // Paris». Cachet postal : «Québec 11 PM May 1 1926». Cachet d'accusé de réception du Commissariat canadien (BNQ, 204/9/19).

2. L'immeuble, situé au 61 de la rue Drummond, à Montréal, aujourd'hui disparu, était une résidence privée, propriété de M^lle^ A. Connolly (BNQ, Service de cartographie).

3. «M. Maurice Rousseau, avocat, de Montmagny, s'est embarqué samedi [le 24] à New York, à bord du "Majestic" pour un voyage en Europe» (*L'Événement*, 27 avril 1926, p. 5). *L'Événement* signalera son retour, le 7 juin suivant.

4. Construit par William Waldorf Astor, l'hôtel Waldorf ouvre ses portes en 1893 au coin de la 5^e^ Avenue et de la 33^e^ Rue. L'hôtel devra cependant céder sa place lors de la construction de l'Empire State Building, en 1929 ; il sera réaménagé sur Park Avenue, son emplacement actuel.

5. «Mademoiselle Yolande Hudon, de l'avenue Laurier, reçoit demain après-midi [le 4] à un "shower" d'ustensiles de cuisine en l'honneur de mademoiselle Gabrielle Grandbois, à l'occasion de son prochain mariage avec M. le docteur Raymond Paquin, de Hull» (*L'Événement*, 3 mai 1926, p. 5). *L'Événement* du mercredi 5 mai (p. 5) rendra compte de la fête, en signalant le nom des invités.

6. «Mademoiselle Simone Routier recevra jeudi [le 6] à un "shower" de gravures en l'honneur de mademoiselle Gabrielle Grandbois, à la résidence de ses parents, M. et Madame A.-C. Routier» (*L'Événement*, 3 mai 1926, p. 5).

7. *L'Événement* du 8 mai 1926 (p. 5) rendra compte de la fête organisée par Françoise de Varennes en l'honneur de Gabrielle Grandbois.

APPENDICE 6: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 9 mai 1926 (p. 428)

1. Autographe, 2 f. (16,5 x 13 cm) portant les initiales de Bernadette Rousseau-Grandbois, écrits recto verso à l'encre bleue. Enveloppe adressée à «Monsieur Alain Grandbois // Commissariat Canadien // 17 Boulevard des Capucines // Paris // France». Cachet postal: «Québec May 10 1926» (BNQ, 204/9/19).

2. Peut-être Jeannette Lamothe, fille de Georges Lamothe, de la rue Aberdeen, à Québec. Son frère Alain est un ami de Mark Drouin et de Pierre de Varennes, beaux-frères d'Alain Grandbois (voir la lettre d'Henri Grandbois, du 21 juillet 1926, *supra*, p. 430).

APPENDICE 7: De Joseph-Émery Grandbois, 14 mai 1926 (p. 429)

1. Autographe, 1 f. (11 x 13,25 cm), carton portant l'écusson de l'Université Laval, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe adressée à «Monsieur Alain Grandbois avocat // Commissariat du Canada // 17, Boulevard des Capucines // Paris // France», réadressée «15, rue Delambre». Cachet postal: «QUEBEC 10 PM MAY 14 1926 P.Q.». Adresse de retour : «Université Laval // Québec» (BNQ, 204/9/21).

APPENDICE 8: De Henri Grandbois, 21 juillet 1926 (p. 430)

1. Autographe, 2 f. (20,5 x 28 cm), papier à en-tête «Manufacturiers de Bois de Sciage et de Bois de Pulpe // Lumber and Pulp Wood Manufacturers. M. A. Grandbois (enregistré) // Saint-Casimir, P. Q.», paginés II à IV, écrit recto verso à l'encre noire (BNQ, 204/9/20).

2. Paul Fontaine (voir *supra*, p. 13-14).

3. Saint-Casimir de Portneuf.

4. Après des études de droit à l'Université Laval, Henri Grandbois abandonne la pratique du droit pour se consacrer à l'administration de l'entreprise familiale fondée par son oncle et son père en 1866. Il est également l'un des fondateurs, en 1903, de la Compagnie de Téléphone de Portneuf, dont il sera gérant-directeur pendant vingt ans.

5. Joseph-Émery Grandbois.

6. Marthe de Varennes est la fille d'Ernest de Varennes et la sœur de Pierre de Varennes, futur époux de Madeleine Grandbois. *L'Événement* du 22 juillet 1926 (p. 5) signale qu'elle a passé quelques jours au chalet des Grandbois au lac Clair.

7. Mark Drouin (1903-196) a fait ses études de droit à l'Université Laval et a été reçu au Barreau en 1926, un an après Alain Grandbois. En 1929, il épousera Jeanne Grandbois (née en 1907). Mark Drouin sera président du Théâtre du Nouveau Monde, directeur de l'École Nationale de Théâtre, conseiller de l'Association des Conservateurs du Québec (en 1949, 1953 et 1957), premier vice-président du Parti progressiste-conservateur (en 1955), candidat défait aux élections fédérales de 1949, et sénateur de 1957 à 1962.

8. «MM. Pierre de Varennes, Alain La Mothe et Marc Drouin ont passé quelques jours au Lac Claire, les invités de M. et Madame Henri Grandbois» (*L'Événement*, 23 juillet 1926, p. 5).

APPENDICE 9: De Henri Grandbois, 24 octobre 1926 (p. 433)

1. Autographe, 1 f. (17,5 x 27 cm) plié en deux et paginé III et IV, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe adressée à «Monsieur Alain Grandbois / / Commissariat Canadien / / 17, Boulevard des Capucines / / Paris, France». Cachet postal difficilement lisible. Adresse de retour: «11 Place George V / / QUEBEC» (BNQ, 204/9/20).

2. Arthur Douville (1894-1986) est né à Saint-Casimir, dans le comté de Portneuf, le 24 juillet 1894. «Il fit ses études classiques et théologiques au Petit et au Grand Séminaire de Québec. Après son ordination presbytérale le 25 mai 1919, il se rendit à Rome pour étudier la philosophie. De retour au Québec, il fut nommé directeur des élèves à l'École apostolique Notre-Dame, à Lévis, poste qu'il occupa jusqu'en 1926. Il retourna alors à Rome pour obtenir un doctorat en droit canonique. Il revint à Québec en 1930, où il occupa diverses fonctions reliées au domaine de l'enseignement. Il fut par la suite nommé évêque de Vita et auxiliaire au diocèse de Saint-Hyacinthe en janvier 1940. En novembre 1942, il succéda à Mgr Fabien-Zoël Decelles et fut nommé évêque du diocèse» (www.diocese-st-hyacinthe.qc.ca/douville).

3. Bernadette Landry-Rousseau, épouse d'Arthur Rousseau.

4. Alice Rousseau, fille de Maurice Rousseau, épouse de Henri Provencher, chirurgien-dentiste à Rivière-du-Loup.

5. Seconde fille de Maurice Rousseau.

APPENDICE 10: De Henri Grandbois, 19 décembre 1926 (p. 436)

1. Autographe, 2 f. (17,5 x 27 cm) pliés en deux, dont le second est paginé II, écrits recto verso à l'encre noire (BNQ, 204/9/20).

2. Louis Stephen Saint-Laurent (1882-1973), premier ministre du Canada (1948-1957), a étudié le droit à l'Université Laval, où il enseigne depuis 1914.

3. Jean Bruchési, «Croquis de Paris. Le Prince de Galles à la Maison des étudiants canadiens», *Le Devoir*, 27 novembre 1926, p. 2; repris sous le titre «Edward P. à la Maison canadienne» dans *Jours éteints*, Montréal, Libraire d'Action canadienne-française, 1929, p. 202-211. Jean Bruchési étudie la politique, l'histoire et le droit international en France, de 1924 à 1927, grâce à une bourse du Gouvernement de la Province de Québec. En 1926, il est élu président de l'Association des étudiants canadiens de Paris.

4. *Le Devoir* du 6 décembre 1926 rapporte que le premier ministre Taschereau se trouve alors en Europe pour voir aux intérêts de son gouvernement au sujet du droit de propriété du Labrador. À Paris, il a assisté à l'inauguration de la Maison des étudiants canadiens: «La chose l'intéressait particulièrement, car son gouvernement envoie chaque année un bon nombre de jeunes gens poursuivre leurs études à Paris.»

5. William Lyon Mackenzie King (voir *supra*, p. 694, n. 2). Ernest Lapointe (1876-1941) a notamment été ministre de la Marine et des pêcheries en 1921, puis ministre de la Justice de 1924 à 1941. Le premier ministre Mackenzie King et Ernest Lapointe se sont rendus à Paris, le 27 novembre, après avoir assisté à la Conférence impériale à Londres. Ils s'embarquent le 1er décembre à bord du *Majestic* pour le retour au Canada («MM. King et Lapointe s'embarqueront le 1er décembre à Cherbourg», *Le Devoir*, 18 novembre 1926, p. 1).

6. Reçu au Barreau en 1924, Louis-Philippe Picard (1899-1955) a fait partie de la délégation canadienne à la Conférence impériale de Londres, en 1926. La même année, il devient le secrétaire du ministre Ernest Lapointe. Il sera député libéral de Bellechasse à la Chambre des communes (1940-1955) et ambassadeur du Canada en Argentine (1955).

7. Parti le 13 novembre, Maurice Rousseau rentre de Londres, où il vient de plaider une cause importante devant le Conseil privé. En 1920, il a créé la Corporation d'énergie de Montmagny et ses filiales, la Compagnie électrique de Montmagny et la Compagnie électrique de Bellechasse, qui ont pour objectif de construire, de développer et de

distribuer l'énergie de la future centrale électrique de Saint-Raphaël, mise en service en 1921. Cette entreprise obtient alors un contrat pour alimenter en électricité une usine de laminage à Montmagny et la ville elle-même, mais elle n'a pas le droit d'utiliser la production de Saint-Raphaël. Elle fait aussitôt construire la centrale d'Armagh sur la rivière La Fourche : l'électricité qui y est produite est transportée jusqu'à la centrale de Saint-Raphaël et, de là, acheminée à Montmagny. La compagnie Price Brothers conteste aux promoteurs le droit de passage et le droit de corporation de la Compagnie électrique de Montmagny. Représentée par un des avocats les plus réputés de Montréal, Me Eugène Lafleur, elle entreprend des poursuites judiciaires contre la Corporation d'énergie de Montmagny, qu'elle accuse d'alimenter la ville de Montmagny avec l'énergie produite par la centrale de Saint-Raphaël. Après avoir entendu une première fois la cause en avril, le Conseil privé demande une nouvelle audition. Le jugement sera rendu en janvier de l'année suivante (www.municipalité.saint-raphael.qc.ca).

8. William Price (1867-1924) a été député conservateur de Québec-Ouest à la Chambre des communes de 1908 à 1911. Il devient président et directeur général de la compagnie Price Brothers en 1889, spécialisée dans la production du papier. Par l'achat de la papeterie de Jonquière, il fait de son entreprise, aujourd'hui amalgamée à la compagnie Abitibi-Price, le plus grand producteur de papier journal au Canada.

9. Siméon Grondin, qui a été le directeur de la Maison canadienne à Paris.

APPENDICE 11 : De Joseph-Émery Grandbois, 29 décembre 1926 (p. 439)

1. Autographe, 3 f. (25,75 x 20,5 cm) paginés 2 et 3, à l'encre noire. Enveloppe : « Monsieur Alain Grandbois, avocat // Commissariat du Canada // 17, Boulevard des Capucines // Paris // France ». Adresse de retour : « Université Laval // Québec ». Cachet postal : « QUEBEC 12 AM DEC 30 1926 P.Q. » (BNQ, 204/9/21).

2. « Car ma puissance se déploît dans ma faiblesse » (2 Cor. 12, 9). Joseph-Émery Grandbois a été ordonné prêtre en 1896. La même année, il quitte Québec pour étudier à l'École d'études bibliques de Saint-Étienne, à Jérusalem. De retour à l'été 1898, il est professeur au Grand Séminaire de Québec. Il y demeurera jusqu'à sa mort en décembre 1930 (*La Semaine religieuse de Québec*, 21 janvier 1931, p. 330-335).

3. Langevin Cimon (1897-1957) est le fils du juge Ernest Cimon, de Charlesbourg.

4. Voir *supra*, p. 700, n. 6.

5. Pierre Lasserre a publié chez Calmann-Lévy *La Jeunesse d'Ernest Renan: histoire de la crise religieuse au XIX^e siècle. De Tréguier à Saint-Sulpice* et *La Jeunesse d'Ernest Renan: histoire de la crise religieuse au XIX^e Siècle. Le drame de la métaphysique chrétienne*. Le troisième et dernier volume de cette série paraîtra sous le titre *La Jeunesse d'Ernest Renan: histoire de la crise religieuse au XIX^e siècle. L'initiation philosophique d'Ernest Renan* (1932).

6. Gaëtan Bernoville est alors directeur de la revue catholique *Les Lettres*. Au début des années vingt, il a été au centre d'une controverse qui l'opposa d'abord à Julien Benda, puis à Maurras. Il adopte une position pro-romantique en affirmant que la «sensibilité» permet d'avoir accès, mieux que l'intelligence, à la part «obscure et mystérieuse» de la vie.

7. Jacques Dumoulin (1898-1988), admis au Barreau en 1921, sera député du comté de Montmorency (1939-1948), membre du Conseil de l'instruction publique du Québec (1942-1964), juge à la Cour de l'échiquier du Canada (1955-1970) et à la Cour d'appel de la Cour martiale en 1959.

8. Desmond A. Clarke est président de Clarke Steamship Company (*L'Événement*, 28 avril 1926, p. 5). Il louera, quelques mois plus tard, la résidence qu'habitait la famille Grandbois, place George V, à Québec (voir *supra*, p. 442).

APPENDICE 12: De Henri Grandbois, 15 février 1927 (p. 441)

1. Autographe, 1 f. (17.5 x 27 cm) plié en deux et paginé II et IV, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe adressée d'abord à «Monsieur Alain Grandbois avocat / / Commissariat Canadien / / 17 Boulevard des Capucines // Paris, France», puis au «49 rue Gay-Lussac // Paris». Cachet postal: «QUEBEC 1 PM FEB 15 1927 P.Q.». Adresse de retour: «11 Place George V // Québec». Porte le cachet du Commissariat du Canada à Paris (BNQ, 204/9/20).

2. La nouvelle figure en première page de *L'Événement* du 19 janvier 1927, sous la manchette: «M^tre Maurice Rousseau gagne au Conseil privé». L'article rappelle les origines de la cause et conclut que «le jugement rendu par le Conseil privé donne gain de cause à M^tre Maurice Rousseau et à la compagnie d'énergie électrique de Montmagny, un service d'utilité publique qui est très apprécié des citoyens des comtés de la rive sud du St-Laurent. Un câblogramme de Londres a appris l'heureuse nouvelle à M^tre Rousseau, qui est revenu d'Angleterre le mois dernier après un rapide voyage... et un beau succès.»

3. Léo-K. Laflamme, né aux États-Unis en 1893, a été admis au Barreau en 1918. Il a d'abord exercé sa profession à Québec, avant de se joindre au cabinet de Maurice Rousseau et d'Alexandre Chouinard. Député libéral de Montmagny à la Chambre des communes, de 1925 à 1930, il deviendra substitut du procureur général à Montmagny en 1935.

4. Alexandre Chouinard (né en 1891) fut admis au Barreau en 1918. Il a exercé sa profession à Montmagny, de 1918 à 1930, en société avec Maurice Rousseau, Léo-K. Laflamme et René Paré. Il quitte Montmagny pour Québec, en 1930, et devient, l'année suivante, député provincial de Gaspé-Sud.

5. Arthur Rousseau fut doyen de la Faculté de médecine de l'Université Laval, de 1923 jusqu'à sa mort, en 1934.

6. Membre-correspondant de l'Académie de médecine de Paris, Arthur Rousseau devient ainsi le premier médecin canadien à faire partie de l'Institut de France.

7. Louis et Paul Rousseau, fils d'Arthur, habitent au 125 Grande-Allée.

APPENDICE 13: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 7 mai 1927 (p. 443)

1. Autographe, 3 f. (17,5 x 13 cm) paginés II à VIII, papier portant les initiales de Bernadette Rousseau-Grandbois, écrits recto verso à l'encre violette. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 17, Boulevard des Capucines // Commissariat Canadien // Paris // France». Cachet postal: «QUEBEC 12 PM May 11 1926» (BNQ, 204/9/19).

2. L'anniversaire de naissance d'Alain Grandbois, le 25 mai.

3. Bernadette Landry-Rousseau, épouse d'Arthur Rousseau.

APPENDICE 14: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 2 octobre 1927 (p. 446)

1. Autographe, 1 f. (20 x 15,5 cm) plié en deux et paginé II-III, écrit recto verso à l'encre violette (BNQ, 204/9/19).

APPENDICE 15: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 16 octobre 1927 (p. 447)

1. Autographe, 1 f. (18 x 14 cm) plié en deux et paginé I-III, écrit recto verso à l'encre bleue (BNQ, 204/9/19).

2. Paul Rousseau, cousin d'Alain, et son épouse Marguerite.

APPENDICE 16: De Henri Grandbois, 6 janvier 1928 (p. 449)

1. Autographe, 2 f. (17,5 x 27 cm) pliés en deux et paginés II et VI, écrits recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois avocat // Commissariat Canadien // 17 Boulevard des Capucines // Paris, France // S.V.P. Faire suivre». Cachet postal: «QUEBEC JAN 8 28 P.Q.». Adresse de retour: «127 Grande Allée // QUEBEC» (BNQ, 204/9/20).

2. Voir *supra*, p. 541, n. 4.

3. Ernest de Varennes et Marie-Louise Cimon.

4. Léon et Maurice Rousseau, beaux-frères d'Henri Grandbois.

5. Philippe Rousseau (né en 1903), fils d'Arthur Rousseau et de Bernadette Landry. Admis au Barreau en 1928, il pratique à Montmagny dans le cabinet de son oncle Maurice Rousseau.

6. Né en 1894, fils de Charles-R. Devlin, ancien ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, Charles-Bernard Devlin a été admis au Barreau en janvier 1919. Il pratique à Québec, notamment avec Antonin Galipeault et Louis Saint-Laurent. Il a épousé Marguerite Rousseau (fille d'Arthur) en 1921.

7. Henri Provencher, chirurgien-dentiste, époux d'Alice Rousseau (fille de Maurice).

8. Probablement Charles-Joseph Simard (1877-1931). Nommé sous-secrétaire de la Province en 1912, il devient, en 1930, conservateur du Musée et directeur des beaux-arts de la Province de Québec. Époux de Marie de Varennes, fille d'Ernest de Varennes, il est le beau-frère de Pierre de Varennes.

9. Surnom de Gabrielle Grandbois.

APPENDICE 17: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 12 février 1928 (p. 452)

1. Autographe, 3 f. (19,5 x 12,5 cm) paginés I-VI, papier à en-tête: «CANADIAN PACIFIC // MEDITERRENEAN CRUISE // S. S. Empress of Scotland», à l'encre noire. Enveloppe adressée d'abord à «Monsieur Alain Grandbois // Quebec Government Office // 38 Kingsway W. C. // London // England», réadressée «a/s Commissariat Canadien // 17, Bld des Capucines // PARIS, FRANCE». Cachet postal: «Vennezia 10-10 I III 1928 Ferrovia» (BNQ, 204/9/19).

APPENDICE 18: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 25 février 1928 (p. 454)

1. Autographe, 4 f. (19,5 x 12,5 cm) paginés I-VI et VI-VII, papier à en-tête: «CANADIAN PACIFIC // MEDITERRENEAN CRUISE // S. S. Empress of Scotland». Enveloppe adressée d'abord à «Monsieur Alain Grandbois // Canadian Building // Trafalgar Square // London // England», réadressée «a/s Commissariat Canadien // 17, Bd des Capucines // PARIS, FRANCE», puis «Juan-les-Pins // Poste Restante // A. M.». Cachet postal: «Vennezia 10-10 I III 1928 Ferrovia» (BNQ, 204/9/19).

APPENDICE 19: De Henri Grandbois, 12 mars 1928 (p. 455)

1. Autographe, 4 cartes postales (9 x 13.5 cm) paginées II-IV, à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois avocat // Commissariat Canadien // 17 Boulevard des Capucines // Paris // France». Adresse de retour: «Hôtel Tibérias // R. Grossmann // Tibérias // Galilée» (BNQ, 204/9/20).

2. Notre Seigneur.

3. Le docteur Raymond Paquin, mari de Gabrielle Grandbois.

APPENDICE 20: De Henri Grandbois, 24 mai 1928 (p. 457)

1. Autographe, 2 f. (17,5 x 27 cm) pliés en deux et paginés II-V et VII, écrits recto verso à l'encre noire (BNQ, 204/9/20).

2. Les Grandbois sont revenus à Québec le 6 mai, à bord de l'*Empress of Scotland* («Me Rousseau a vu 14 pays en trois mois», *L'Événement*, 15 mai 1928, p. 1 et 13).

3. *L'Événement* du 28 avril (p. 27) rapporte le jugement rendu par le recorder Des Rivières dans l'affaire de la Laiterie Champlain et de son gérant, Narcisse Naud, condamné à payer une amende de 100$ pour avoir ajouté de l'eau au lait, contrevenant ainsi à la loi. Nulle part on ne mentionne le nom d'Henri Grandbois, ni celui de son associé. Nous n'avons pu trouver l'article du *Soleil*.

4. Le manuscrit est déchiré à cet endroit.

APPENDICE 21: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 18 septembre 1929 (p. 459)

1. Autographe, 2 f. (16,5 x 25,5 cm) pliés en deux et paginés I-VII, à l'encre bleue sur papier lilas. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois //

1 François 1er // Légation canadienne // Paris // France». Cachet postal: «QUEBEC 17 SP 18 28» (BNQ, 204/9/19).

2. Fils de Maurice Rousseau. Prêtre, il enseigne au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. En 1928-1929, il est résident au Collège canadien de Rome.

APPENDICE 22: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 9 décembre 1929 (p. 461)

1. Autographe, 2 f. (16,5 x 26,5 cm) pliés en deux et paginés I-VI, à l'encre bleue sur papier violet. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1er // Légation Canadienne // Paris // France», réadressée poste restante «Grand Palais // Juan les Pins // (Alpes Maritimes)». Cachet postal: «QUEBEC 7 PM DEC 10 1929 P.Q.» (BNQ, 204/9/19).

APPPENDICE 23: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 27 février 1930 (p. 463)

1. Autographe, 1 f. (16.5 x 26 cm) plié en deux et paginé II,III, écrit recto verso à l'encre bleue sur papier mauve (BNQ, 204/9/19).

APPENDICE 24: De Henri Grandbois, 16 mars 1930 (p. 464)

1. Autographe, 1 f. (19 x 27,5 cm) plié en deux et paginé II, III et IV, papier à en-tête «Norddeutscher Lloyd Bremen // On Board D. Lützow», à l'encre noire (BNQ, 204/9/20).

APPPENDICE 25: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 17 octobre 1930 (p. 465)

1. Autographe, 1 f. (19 x 30,5 cm) plié en deux et paginé II et III, écrit recto verso à l'encre bleue sur papier vert. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1er // Légation Canadienne // Paris // France», réadressée «Poste Restante // Cannes // (Alpes-Maritimes)» (BNQ, 204/9/19).

2. Neveu de Charles-Joseph Simard, ami de la famille Grandbois. Il est chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Québec.

3. *Né à Québec*, qu'Alain Grandbois a entrepris d'écrire à la fin des années vingt.

APPENDICE 26: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 26 janvier 1931 (p. 467)

1. Autographe, 1 f. (18 x 27,5 cm) plié en deux et paginé II et III, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1er // Légation canadienne // Paris // France», réadressée «Hostellerie Provençale // Ile de Port Cros // par Hyères // (Var)». Cachet postal: «QUEBEC 5PM JAN 27 1931 P.Q.». Porte le cachet de la Légation canadienne, du 5 février 1931.

2. Perruque, postiche.

APPENDICE 27: De Henri Grandbois, 1er février 1931 (p. 468)

1. Autographe, 3 f. (21 x 27,5 cm) paginés II-V, écrits recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // Légation Canadienne // 1, rue François 1er // Paris, France », réadressée «Hostellerie Provençale // Ile de Port Cros // par Hyères // (Var)». Cachet postal: «QUEBEC 3 PM FEB 2 1931 P.Q.». Adresse de retour: «127 Grande Allée // Québec» (BNQ, 204/9/20).

2. Fondée par Joseph-Alphonse Asselin, en 1926, dans la paroisse du Sacré-Cœur à Québec. À la suggestion de Pierre de Varennes, on déménage l'usine de chaussures à Saint-Casimir. En 1929, la compagnie quitte Saint-Casimir pour Saint-Grégoire de Montmorency (Ange-Aimée Asselin, «La venue d'une nouvelle usine à Saint-Casimir», dans *Saint-Casimir, 1847-1997*, Comité du 150e anniversaire de Saint-Casimir, 1997, p. 183-185).

3. Diplômé de la Faculté de droit de l'Université Laval en 1926, Mark Drouin pratique dans le cabinet de son oncle, Me Paul Drouin. En 1929, il s'associe à son frère Ross (né en 1904, diplômé de la Faculté de droit à l'Université Laval en 1929).

4. Plusieurs journaux font état du voyage du premier ministre Bennett à Londres à l'automne de 1930 pour signer des accords commerciaux avec la Grande-Bretagne, dans l'espoir de contrer le mouvement autonomiste. Ses démarches n'auront cependant pas les résultats escomptés: le 11 décembre 1931, le Parlement britannique adoptera le Statut de Westminster, qui donne force de loi aux documents de la Conférence impériale de 1926. L'autonomie du Canada devient un article du droit britannique, encore que le pouvoir d'amender la constitution du Canada, l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, continue de relever du Parlement britannique jusqu'à ce que le gouvernement fédéral et les provinces s'entendent sur une formule d'amendement.

5. La Conférence économique impériale aura lieu à Ottawa en 1932, mais dans une atmosphère d'acrimonie. Le premier ministre Bennett fera peu de concessions aux Britanniques: la conférence donnera lieu, non pas à un grand plan impérial, tel que souhaité, mais plutôt à une série d'ententes bilatérales.

APPENDICE 28: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 23 mars 1931 (p. 471)

1. Autographe, 3 f. (18 x 27.5 cm) pliés en deux et paginés I-VII, (VIII) et IX, écrits recto verso à l'encre noire sur papier beige. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1er // Légation Canadienne // Paris // France», réadressée «Poste Restante // à Hyères // Var». Cachet postal: «QUEBEC 3 PM MAR 25 1931 P.Q.». Porte le cachet de la Légation canadienne, du 7 avril 1931 (BNQ, 204/9/19).

2. Issu du second mariage de Louis-Eugène Rousseau, Talbot Rousseau (né en 1892) change son nom, de Jean-Godfroi à Jean-Talbot, pour adopter le patronyme de sa mère Clorinthe Talbot. Ordonné prêtre en 1912, il devient vicaire à Saint-Léon-de-Standon, puis professeur au Séminaire de Saint-Victor-de-Beauce, où il enseigne de 1918 à 1925. En 1925, il entre dans la Compagnie de Jésus.

3. Voir *supra*, p. 694, n. 2.

4. Jules Rousseau (né en 1876), entrepreneur-électricien à Montréal, frère de Bernadette Rousseau-Grandbois.

5. Le mariage d'Yvette Saint-Jacques, fille d'Arthur Saint-Jacques, et de Louis Rousseau aura lieu le 10 juin, en l'église Notre-Dame des Laurentides. L'abbé Talbot Rousseau (frère d'Arthur Rousseau) bénira le mariage (*L'Événement*, 10 juin 1931, p. 5).

APPENDICE 29: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 17 mai 1931 (p. 474)

1. Autographe, 2 f. (18 x 28 cm) pliés en deux et paginés I-VI, écrits recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1er // Légation Canadienne // Paris // France», réadressée «Poste Restante // Hyères // (Var)». Cachet postal: «QUEBEC 3PM MAY 18 1931 P.Q.». Porte le cachet de la Légation canadienne, du 27 mai 1931 (BNQ, 204/9/19).

2. Simone Rousseau et Raymond d'Auteuil, fils de Pierre d'Auteuil (1857-1933), juge de la Cour Supérieure à Québec.

3. Louis Rousseau et Yvette Saint-Jacques: voir *supra*, p. 708, n. 5

4. Louis-Jérôme Grandbois, frère d'Alain.

5. Voir la lettre du 26 janvier 1931, *supra*, p. 467.

APPENDICE 30: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 13 juin 1931 (p. 476)

1. Autographe, 2 f. (18 x 28 cm) pliés en deux et paginés (I), II-VI, écrits recto verso à l'encre noire (BNQ, 204/9/19).

2. *Né à Québec* ne sera publié que deux ans plus tard, en 1933.

3. *L'Événement* du 15 juin 1931 (p. 1) rapporte qu'«au cours de la soirée [du 14] deux machines vinrent en collision au milieu de la côte à Pente Douce et la remorqueuse-ambulance dut conduire deux blessés à l'Hôpital du St-Sacrement».

4. Le Kent Golf Club, aujourd'hui le Club de golf royal Québec, situé à un kilomètre des chutes Montmorency et du pont de l'Île d'Orléans.

5. Le lieu du mariage et de la réception ainsi que la destination du voyage de noces de Louis Rousseau et d'Yvette Saint-Jacques figurent dans le «Carnet Mondain» de *L'Événement* du mercredi 10 juin 1931, p. 5.

APPENDICE 31: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 7 août 1931 (p. 478)

1. Autographe, 2 f. (18 x 28 cm), écrits recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1er // Légation Canadienne // Paris // France», réadressée «Hôtel le Royal // 212 Bd Raspail». Cachet postal: «Saint-Casimir AU 8 31 QUE». Porte le cachet de la Légation canadienne, du 20 août 1931. (BNQ, 204/9/19).

2. Le mariage de Simone Rousseau et de Raymond d'Auteuil aura lieu le 29 septembre 1931 en l'église de Sainte-Pétronille, à l'Île d'Orléans (*L'Événement*, 29 septembre 1931, p. 5).

3. *L'Événement* du 4 août (p. 5) mentionne le départ de la famille d'Auteuil (Raymond, sa sœur et son père) pour Les Éboulements.

4. Tailleur de pierre, boulanger et commerçant, David Foley est le fondateur de la Caisse populaire de Saint-Stanislas. Il a été marguillier, échevin, commissaire d'école à Saint-Casimir, secrétaire d'une société de pompes à feu et d'une société d'élevage de renards argentés.

APPENDICE 32: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 27 août 1931 (p. 480)

1. Autographe, 2 f. (18 x 28 cm) pliés en deux et paginés II-VI, écrits recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois //

1 François 1er // Légation Canadienne // Paris XIV // France», réadressée «Le Royal Hôtel // 21 Bv Raspail» (BNQ, 204/9/19).

2. Député du Parti conservateur (1923-1927, 1928-1931), puis député indépendant (1939-1944) de Sainte-Marie à l'Assemblée législative, Camillien Houde (1889-1958) a été chef du Parti conservateur de la Province de Québec de 1929 à 1932 et chef de l'Opposition officielle à l'Assemblée législative de 1929 à 1931.

APPENDICE 33 : De Joseph-Émery Grandbois, 23 novembre 1931 (p. 482)

1. Autographe, 2 f. (11 x 13,25 cm), carton portant l'écusson du Séminaire de Québec, à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // Légation du Canada // 1 François 1er // Paris // 16e». Cachet postal: «QUEBEC <?> AM NOV 23 1931 P.Q.». Adresse de retour : «Université Laval // Québec». Porte le cachet de la Légation canadienne, du 5 décembre 1931 (BNQ, 204/9/21).

2. *Né à Québec* paraîtra chez Messein, à Paris, à la mi-novembre 1933.

3. Le libéral Louis-Alexandre Taschereau a été réélu premier ministre, le 24 août 1931, pour un quatrième mandat consécutif.

4. Louis-Athanase David, secrétaire de la Province de Québec de 1919 à 1936.

5. Omer Héroux (1876-1963) est alors un des proches collaborateurs d'Henri Bourassa au *Devoir*; Jean-Charles Harvey (1891-1967) est rédacteur en chef du journal *Le Soleil*,; Louis Francœur (1895-1941) dirige le *Journal de Québec*. Jules Dorion et Edmond Chassé rendront compte du livre de Grandbois, le premier dans *L'Action catholique* («Petites notes: *Né à Québec*», 27 janvier 1934, p. 4), le second dans *L'Événement* («*Né à Québec* par M. Alain Grandbois», 16 décembre 1933. p. 3).

6. Louis Francœur et Philippe Panneton, *À la manière de...*, Montréal, Éditions Variétés, 1924.

7. Maurice Dupré (né en 1888), solliciteur général du Canada depuis août 1930, est député du comté de Kamouraska.

8. Camille Roy (1870-1943), ordonné prêtre en 1894, nommé protonotaire en 1925, a enseigné la littérature française à l'Université Laval et y a inauguré l'enseignement de la littérature canadienne-française, avant d'y être recteur (1924-1927, 1929, 1932-1938). Il est l'auteur d'un *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française* qui connut de nombreuses éditions et qui fit longtemps autorité dans les milieux scolaires.

APPENDICE 34: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 1er décembre 1932 (p. 483)

1. Autographe, 2 f. (16,5 x 26 cm) pliés en deux et paginés I-VI, écrits recto verso à l'encre noire. Enveloppe adressée à «Monsieur Alain Grandbois / / 1 François 1er / Légation Canadienne // Paris // France», réadressée «Hostellerie Provençale // Ile de Port Cros // en Méditer-ranée // par Hyères // (Var)» (BNQ, 204/9/19).

2. Sœur de Bernadette Rousseau-Grandbois, dépositaire générale des Sœurs de la Providence à Montréal.

3. Autre sœur de Bernadette Rousseau-Grandbois, supérieure de l'hôpital du Sacré-Cœur à Cartierville.

APPENDICE 35: De Henri Grandbois, 11 décembre 1932 (p. 485)

1. Autographe, 3 f. (21 x 27,5 cm), paginés II, III, III, écrits recto verso à l'encre noire. Les 2e et 3e feuillets portent l'en-tête «Manufacturiers de Bois de Sciage et de Bois de Pulpe // Lumber and Pulp Wood Manufacturers. M. A. Grandbois (enregistré) // Saint-Casimir, P. Q.». Enveloppe adressée à «Monsieur Alain Grandbois // a/s de Légation Canadienne // 1, rue François 1er // Paris, France». Adresse de retour: «127 Grande Allée // Québec» (BNQ, 204/9/20).

2. Adresse du docteur Arthur Rousseau, père de Simone.

3. Enfants de Maurice Rousseau et de Blanche Grandbois, sœur d'Henri Grandbois.

4. Philippe Rousseau (né en 1903), admis au Barreau en 1928, exerce sa profession à Montmagny.

5. Originaire de Montmagny, René Paré (né en 1904), admis au Barreau en 1929, a travaillé au sein du cabinet Rousseau & Rousseau, avec Maurice Rousseau, puis avec Philippe Rousseau. Il pratiquera seul à partir de 1932.

6. «Faits à retenir, corrections à faire» paru en première page du journal *Le Devoir*, le 2 décembre 1932, s'inscrit dans une série d'articles sur «les faillites et les réorganisations de grandes compagnies papetières». Arthur Rousseau y dénonce la spéculation lors de l'achat de la Donacona Paper Co. par la Royal Securities Corporation en 1928, qui aura eu pour effet de mener à la faillite la Donacona. «Des répressions sévères sont devenues nécessaires, écrit-il, qui doivent être appliquées non seulement aux délits futurs mais à ceux mêmes dont nous déplorons les conséquences.»

7. Banque canadienne nationale à Paris.

APPENDICE 36: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 6 janvier 1933 (p. 489)

1. Autographe, 1 f. (18,5 x 30 cm) plié en deux et paginé (1), II et III, écrit recto verso à l'encre bleue. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1er // Légation Canadienne // Paris VI // France», réadressée «21 rue Racine». Cachet postal: «QUEBEC 7 PM JAN 7 1933 P.Q.». Porte également le cachet de la Légation canadienne, du 13 janvier 1933. Cette lettre ayant été accidentellement déchirée, le texte en est incomplet et difficilement lisible par endroits (BNQ, 204/9/19).

2. Raymond d'Auteuil mourra le 10 janvier 1933.

3. Le docteur Martial Lavoie a épousé Jeanne Rousseau, demi-sœur de Bernadette Rousseau-Grandbois.

APPENDICE 37: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 1er novembre 1933 (p. 490)

1. Autographe, 1 f. (18,5 x 28 cm) plié en deux et paginé I-III, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois / / 1 François 1er / / Légation Canadienne / / Paris / / France», réadressée «Hôtel Duminy / / 3 rue du / / Mont Thabor». Cachet postal: «QUEBEC 6 PM NOV 2 1933 P.Q.». Porte le cachet de la Légation canadienne, du 13 novembre 1933 (BNQ, 204/9/19).

2. Frappé de paralysie en décembre 1929, Maurice Rousseau est mort à Montmagny, le 21 octobre 1933, à l'âge de 56 ans.

3. Né en 1904, Antoine Lacourcière a été reçu au Barreau en 1927; il pratiquera à Saint-Joseph de la Beauce. Il est le frère de Luc et d'Agathe Lacourcière, que Grandbois a rencontrée et fréquentée à Paris au début des années trente, alors qu'elle voyageait en compagnie de Simone Routier.

APPENDICE 38: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 3 décembre 1933 (p. 492)

1. Autographe, 1 f. (18,5 x 28 cm), plié en deux, non paginé, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1er // Légation Canadienne // Paris // France», réadressée «Messageries Maritimes» à Marseille. Cachet postal: «QUEBEC 8 PM DEC 4 1933 P.Q.». Porte le cachet de la Légation canadienne, du 13 décembre 1933 (BNQ, 204/9/19).

2. Blanche Grandbois, sœur d'Henri Grandbois et veuve de Maurice Rousseau.

APPENDICE 39: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 14 décembre 1933 (p. 493)

1. Autographe, 1 f. (18,5 x 28 cm) plié en deux, non paginé, à l'encre noire (BNQ, 204/9/19).

2. *Né à Québec* sera mis en vente à la libraire J. P. Garneau de Québec le 16 décembre 1933 (Anonyme, «Succès d'un livre : l'œuvre de M. Alain Grandbois attire de grands éloges à son auteur», *L'Événement*, 18 décembre 1933, p. 3).

3. Le 13 décembre 1933, sur les ondes de la station radiophonique CRCM, dans le cadre de l'émission *Revue des livres*. Le texte de cette causerie paraîtra dans *La Revue populaire* (vol. 27, nº 2, février 1934, p. 56-57). Jean Chauvin y fait naître Grandbois à Québec, comme Louis Jolliet. Or, Grandbois est né à Saint-Casimir; quant au lieu de naissance de Jolliet, on l'ignore. Selon Jean Chauvin, l'ouvrage de Grandbois a les qualités d'un roman historique: «intérêt soutenu et mouvement. Il en a aussi les défauts [...]: on ne sait pas où s'arrête la chronique, où commence l'invention.» Chauvin ajoute que «la manière flaubertienne [...] convient exactement au genre historique» et qu'on la retrouve dans certaines pages du livre de Grandbois.

4. Edmond Chassé signe, dans *L'Événement* du 16 décembre 1933, un article élogieux sur Alain Grandbois. Après avoir rappelé le parcours du jeune écrivain, Chassé évoque son talent « prédestiné » et signale la qualité d'écriture de *Né à Québec*: « Ceux qui connaissent Alain Grandbois, ses talents, son goût, sa finesse d'observation, son esprit critique, savaient qu'à Paris il ne perdrait pas son temps. Sans doute, il publierait un jour une œuvre qui le révélerait à ses compatriotes et ferait honneur au Canada français dans le monde des lettres. [...] On raconte qu'il a écrit deux livres avant et que, n'étant pas satisfait de leur valeur, il n'a pas voulu les publier. »

5. Louis Grandbois épousera Simonne Boucher, fille de Demétrius Boucher, employé au ministère des Mines. Le mariage sera célébré par l'abbé Jos.-V. Boucher, de Lauzon.

APPENDICE 40: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 15 janvier 1934 (p. 495)

1. Autographe, 2 f. (18,5 x 28 cm) pliés en deux et paginés II, IV, VI, écrits recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois //

1 François 1er / / Légation Canadienne / / Paris / / France». Cachet postal: «QUEBEC 3PM JAN 15 1934 P.Q.» (BNQ, 204/9/19). Porte le cachet de la Légation canadienne (BNQ, 204/9/19).

2. Dans *Né à Québec* (p. 214-217), Grandbois raconte que le père Marquette (décédé à Ludington, le 18 mai 1675) avait prévu le jour de sa mort et il rappelle les instructions qu'il avait données aux hommes qui l'accompagnaient.

3. Les funérailles d'Arthur Rousseau furent célébrées par Mgr Camille Roy, en présence de nombreux dignitaires, dont le premier ministre L.-A. Taschereau et le secrétaire de la Province Louis-Athanase David. On trouve dans le fonds Grandbois de la Bibliothèque nationale du Québec un cahier dans lequel sont conservés plusieurs articles de journaux au sujet du décès d'Arthur Rousseau (BNQ, 204/6/13). Alain Grandbois publiera dans *L'Action catholique* du 28 janvier 1936 un texte en hommage à son oncle.

4. «*Né à Québec* (Louis Jolliet), le livre de M. Alain Grandbois, obtient un succès extraordinaire. On en parlait samedi à la réunion du Club canadien, où l'élite de Québec assistait à la conférence de Mgr Camille Roy et on pouvait entendre les éloges les plus flatteurs de cette œuvre de M. Grandbois, qui est reconnu déjà comme un écrivain de tout premier ordre. L'hon. Thomas Chapais, qui a lu le livre de M. Alain Grandbois, qui est un historien éminent et une autorité incontestable, en a fait lui-même de grands compliments. À la librairie J.-P. Garneau, où le livre est arrivé samedi, un grand nombre d'exemplaires se sont enlevés dans la journée» (*L'Événement*, 18 décembre 1933, p. 1).

5. Entrefilet paru dans *La Patrie* du 26 décembre 1933, p. 6.

6. L'inventaire de la bibliothèque d'Alain Grandbois, par Simon Dupuis, comprend deux exemplaires reliés en cuir chez C. A. Dorion et Fils, Québec.

APPENDICE 41 : De Bernadette Rousseau-Grandbois, 15 mars 1934 (p. 497)

1. Autographe, 1 f. (18,5 x 28 cm) plié en deux et paginé I, écrit recto verso à l'encre noire (BNQ, 204/9/19).

2. Georges Rousseau, fils de Lacasse Rousseau, de Saint-Casimir, est avocat; il sera nommé juge à la cour de Montréal-Nord. Il a publié dans *Le Devoir* du 5 février 1934 (p. 1-2) un article intitulé «Ainsi parle le lecteur... Autour de *Né à Québec*... Louis Jolliet: en marge d'une appréciation d'Albert Pelletier», en réponse à un article d'Albert

Pelletier (*Le Canada*, 22 janvier 1934, p. 2) qui accusait Grandbois de s'être mis «en bonne place devant son sujet» et de s'être adonné «au mode subjectif», à la «transformation artistique» et à la «biographie romancée», au détriment du personnage de Jolliet et de la recherche de la «vérité» historique. Selon Georges Rousseau, faute de disposer de données historiques suffisantes, Grandbois «a romancé la vie de Jolliet à sa guise dans les justes bornes d'un récit et à l'ombre des faits»; il ajoute que la beauté du livre ne se trouve pas dans le contenu mais dans le style de l'auteur.

3. Jacques Rousseau (1905-1970), frère de Georges Rousseau, a été botaniste et ethnologue. Sa thèse de doctorat a été publiée sous le titre *Les Astragales du Québec et leurs alliés immédiats*, (New York/Montréal/Leipzig, H.G. Fiedler/Institut botanique, Université de Montréal/T.O. Weigel, 1933, 66 p.). Alain Grandbois et lui correspondront au début des années quarante.

APPENDICE 42: De Henri Grandbois, 18 mars 1934 (p. 499)

1. Autographe, 3 f. (21,5 x 27,5 cm), papier à en-tête «M. A. Grandbois (enregistré) // Manufacturiers de Bois de Sciage et de Bois de Pulpe // Québec // Casier Postal 35», paginés II-VI, écrits recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Granbois // s/de Légation Canadienne // 1 François 1er // Paris // France // p. faire suivre». Cachet postal: «QUEBEC 12 PM MAR 19 1934 P.Q.». Adresse de retour: «M. A. Grandbois // (enregistré) // Casier Postal 35 // Québec» (BNQ, 204/9/20).

2. La résidence de Maurice Rousseau, à Montmagny.

3. Enfants de Maurice Rousseau et Blanche Grandbois.

4. Paul Rousseau est architecte.

5. Philippe Rousseau est avocat dans le cabinet de son oncle Maurice Rousseau.

6. Joseph-Ernest Grégoire a été maire de la ville de Québec du 1er mars 1934 au 1er mars 1938.

APPENDICE 43: De Henri Grandbois, 30 décembre 1934 (p. 502)

1. Autographe, 2 f. (21,5 x 27.5 cm) paginés II et III, écrits recto verso à l'encre noire (BNQ, 204/9/20).

2. Né en 1873, Ferdinand Roy a été admis au Barreau en 1896 et a exercé sa profession pendant plus de trente ans au sein du cabinet Fitzpatrick,

Taschereau, Roy, Parent et Cannon. Il a été professeur à la Faculté de droit de l'Université Laval, dont il devint doyen en 1929. La même année, il est nommé juge en chef de la Cour du Magistrat.

3. Charles-Rosaire Paquin et son épouse Blanche-Alice de Varennes.

4. Alain Grandbois travaillerait à la rédaction de *Sun Yat-Sen* (BNQ, 204/3/22) et des *Chroniques de l'Empire* (BNQ, 204/3/19). Une version d'un texte sur le révolutionnaire chinois Sun Yat-Sen, intitulé «Un dieu tout neuf. Sun Yat-Sen», date de 1935. Quant aux *Chroniques de l'Empire*, elles avaient pour but de relater les «hauts faits du régime impérial chinois, de la dynastie mythique des Hia jusqu'à la chute du dernier empereur Yinn, vers 1200 avant notre ère». Grandbois cherchera à fondre ces deux manuscrits, en intercalant des chapitres des *Chroniques* entre ceux de la biographie sur Sun Yat-Sen, mais le projet demeurera à l'état d'ébauche. Voir Luc Bouchard, «Édition critique de *Sun Yat-Sen* d'Alain Grandbois», mémoire de maîtrise ès arts, Université de Montréal, Département d'études françaises, 1995, p. 4.

APPENDICE 44: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 25 février 1935 (p. 505)

1. Autographe, 1 f. (19 x 30 cm) plié en deux et paginé II et III, écrit recto verso, à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1er // Légation Canadienne // Paris // France», réadressée « Hôtel Provençal // Ile de Port Cros // par les Salins d'Hyères // Var». Cachet postal: «QUEBEC FEB 25 1PM 1935 P.Q.». Porte le cachet de la Légation canadienne, du 11 mars 1935 (BNQ, 204/9/19).

APPENDICE 45: De Henri Grandbois, 20 décembre 1936 (p. 506)

1. Autographe, 1 f. (21,5 x 27,5 cm), écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // s/de Légation Canadienne // 1 François 1er // Paris, France», réadressée « Hostellerie Provençale // Ile de Port Cros // (Var) ». Adresse de retour: « Henri Grandbois // 127 Grande Allée // Québec » (BNQ, 204/9/20).

2. Le 11 juin 1936, le premier ministre Louis-Alexandre Taschereau démissionne après qu'une enquête sur les comptes publics l'a incriminé. Il est remplacé par Adélard Godbout, ministre de l'Agriculture (1930-1936), jusqu'aux élections du 17 août 1936, alors qu'il est défait par Maurice Duplessis.

3. En 1933, le Parti conservateur de Maurice Duplessis s'allie avec l'Action libérale nationale, organisée autour de Paul Gouin et formée de

dissidents du Parti libéral. Leur programme met l'accent sur l'agriculture et la colonisation, la lutte contre les trusts étrangers, l'amélioration des politiques sociales et l'assainissement des mœurs électorales. L'alliance profite à Duplessis qui, le 7 novembre 1935, annonce la formation d'un nouveau parti: l'Union nationale. L'élection du 17 août 1936 met fin à l'alliance conclue avec Gouin.

APPENDICE 46: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 8 janvier 1937 (p. 508)

1. Autographe, 1 f. (17 x 26 cm) plié en deux et paginé III, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1er // Légation Canadienne // Paris // France // Faire suivre». Cachet postal: «QUEBEC JAN 8 4PM 1937 P.Q.». Porte le cachet de la Légation canadienne, du 21 janvier 1937 (BNQ, 204/9/19).

2. Louis Rousseau et Bernard Devlin.

3. Marguerite Grandbois-Devlin.

4. Madeleine Grandbois, Jeanne Grandbois-Drouin, Suzanne Legendre et Madeleine Simard.

5. Louis-Jérôme Grandbois.

APPENDICE 47: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 3 février 1937 (p. 509)

1. Autographe, 1 f. (17 x 27 cm) plié en deux et paginé I-III, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1er // Légation Canadienne // Paris // France // Faire suivre», réadressée « Hostellerie Provençale // Ile de Port Cros // Var». Cachet postal: «QUEBEC FEB 3 5 PM 1937 P.Q.». Porte le cachet de la Légation canadienne, du 15 février 1937.

APPENDICE 48: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 15 mai 1937 (p. 511)

1. Autographe, 1 f. (17 x 27 cm) plié en deux et paginé I-III, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1er // Légation Canadienne // Paris // France // Faire suivre», réadressée «21 rue Racine VII». Cachet postal: «QUEBEC MAY 15 5 PM 1937 P.Q.». Porte le cachet de la Légation canadienne, du <illisible> mai 1937.

2. Bernard Devlin et Marguerite Rousseau se rendront en Europe au cours de l'année et y rencontreront Alain Grandbois à plusieurs reprises. *L'Événement* du 22 décembre 1937 signale que Bernard Devlin a donné une conférence sur son voyage à Paris au Club Rotary.

3. Outre une note d'Henri Grandbois (« Je t'envoie un mandat postal — par lettre séparée — pour $37.00. Meilleurs souhaits. Papa »), la lettre porte deux additions marginales: «Papa a été sensible à <?> et l'en remercie.» (p. III); «Louis est heureux de travailler. Mais papa <?> très content. // Jean passe ses examens ces temps-ci. Je suis aussi excitée que lui. Il redoute son examen de chimie. // Je te serre bien fort dans mes bras, mon petit, et je t'aime avec tout mon cœur de // maman» (p. I).

APPENDICE 49: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 10 juin 1937 (p. 512)

1. Autographe, 2 f. (19 x 27 cm) pliés en deux et paginés I-VI, écrits recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1er // Légation Canadienne // Paris // France», réadressée «21 rue Racine VII». Cachet postal: «QUEBEC JUN 12 11 AM 1937 P.Q.». Porte le cachet de la Légation canadienne, du 18 juin 1937 (BNQ, 204/9/19).

2. Raymond Paquin, époux de Gabrielle Grandbois, souffre alors de toxicomanie (consommation de morphine).

3. Claude Grandbois, fils de Louis Grandbois et de Simonne Boucher; Jean Gagnon, fils de Paul Gagnon et de Catherine Grandbois.

APPENDICE 50: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 20 octobre 1937 (p. 514)

1. Autographe, 1 f. (16,5 x 25 cm) plié en deux et paginé I-III, écrit recto verso à l'encre noire (BNQ, 204/9/19).

2. Bernard Devlin et Marguerite Rousseau reviennent d'un séjour en Europe, au cours duquel ils ont fréquenté Alain Grandbois.

APPENDICE 51: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 1er février 1938 (p. 515)

1. Autographe, 1 f. (17,5 x 27,5 cm) plié en deux et paginé I-III, à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1er // Légation Canadienne // Paris // France», réadressée «Hôtel des Dunes // rue // Georges Clémenceau // Dinard // Ile et Vilaine». Cachet postal: «QUEBEC FEB 1 9 PM 1938 P.Q.». Porte le cachet de la Légation canadienne, du 14 février 1938 (BNQ, 204/9/19).

2. Après des études classiques au Petit Séminaire de Québec (1899-1909) et des études en médecine à l'Université Laval (1909-1913), Charles Vézina (1888-1955) est chirurgien à Québec. En septembre 1940, il deviendra doyen de la Faculté de médecine de l'Université Laval.

APPENDICE 52: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 6 février 1938 (p. 517)

1. Autographe, 1 f. (17,5 x 27 cm) plié en deux et paginé I-III, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1er // Légation Canadienne // Paris // France // Faire suivre», réadressée «Duminy // rue du Mont // Thabor // Paris I». Cachet postal: «QUEBEC FEB 9 12 PM 1938 P.Q.». Porte le cachet de la Légation canadienne, du 21 février 1938 (BNQ, 204/9/19).

APPENDICE 53: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 17 février 1938 (p. 518)

1. Autographe, 2 f. (18 x 27 cm) pliés en deux et paginés I-VI, écrits recto verso à l'encre noire (BNQ, 204/9/19).

2. Plutôt le samedi 19 février 1938.

APPENDICE 54: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 21 décembre 1938 (p. 521)

1. Autographe, 1 f. (17 x 28 cm) plié en deux et paginé II, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1er // Légation Canadienne // Paris // France». Cachet postal: «QUEBEC DEC 21 2 PM 1938 P.Q.» (BNQ, 204/9/19).

APPENDICE 55: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 4 mars 1942 (p. 522)

1. Autographe, 1 f. (16,5 x 26 cm) plié en deux et paginé II et III, écrit recto verso à l'encre noire (BNQ, 204/9/19).

2. Jean Bruchési est alors sous-sécretaire de la Province de Québec; René Garneau travaille à la Commission de l'information en temps de guerre.

3. Pour le service militaire.

APPENDICE 56: De Marguerite Rousseau-Grandbois, 15 juillet 1942 (p. 523)

1. Autographe, 1 f. (9 x 16 cm), carton portant les initiales de Henri Grandbois et l'adresse du 17 Grande-Allée à Québec, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // Hotel Ford // Rue Dorchester // Montréal // P.Q.». Cachet postal: «QUEBEC JUL 15 8 PM 1942 P.Q.» (BNQ, 204/9/19).

2. Probablement Hector Perrier, alors secrétaire de la Province.

APPENDICE 57: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 13 octobre 1942 (p. 524)

1. Autographe, 1 f. (16,5 x 26 cm) plié en deux et paginé I-III, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // Hôtel Ford // Rue Dorchester // Montréal // P.Q.». Cachet postal: «QUEBEC OCT 15 12 AM 1942 P.Q.» (BNQ, 204/9/19).

APPENDICE 58: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 27 août 1943 (p. 525)

1. Autographe, 1 f. (20 x 25,5 cm), écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // Manoir St Canut // St Canut // Près St Jérôme // P.Q.». Cachet postal: «QUEBEC AUG 27 8 PM 1943» (BNQ, 204/9/19).

2. Probablement Jean Bruchési, alors sous-secrétaire de la Province de Québec. Le ministre auquel Bernadette Rousseau-Grandbois fait allusion est vraisemblablement Hector Perrier, secrétaire de la Province (voir la lettre du 15 juillet 1942 de Bernadette Rousseau-Grandbois, *supra*, p. 523).

APPENDICE 59: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 23 mai 1944 (p. 526)

1. Autographe, 1 f. (20 x 25,5 cm) plié en deux et paginé I-III, écrit recto verso à l'encre noire (BNQ, 204/9/19).

2. *Les Îles de la nuit*, Montréal, Lucien Parizeau, 1944, 135 p.; illustrations d'Alfred Pellan.

APPENDICE 60: De Bernadette Rousseau-Grandbois, 27 mai 1944 (p. 527)

1. Autographe, 1 f. (19,5 x 25 cm) plié en deux et paginé I-III, écrit recto verso à l'encre noire (BNQ, 204/9/19).

2. Pierre Gélinas, «Chronique des livres: *Les Îles de la nuit* par Alain Grandbois chez Parizeau, éditeur», *Le Jour*, 27 mai 1944, p. 5. En conclusion, l'auteur affirme que l'hermétisme de l'œuvre représente «la source d'un enchantement poétique que seule une parfaite sûreté de technique, jointe à un souffle authentique, peut créer».

3. Ce «livre spécial» contient diverses coupures de presse sur la réception critique de *Né à Québec* et de *Voyages de Marco Polo*, de même que des articles de journaux sur les familles Grandbois et Rousseau (avis nécrologiques, articles parus à l'occasion du décès d'Arthur Rousseau,

de Maurice Rousseau et de Joseph-Émery Grandbois, avis de mariage de Louis-Jérôme Grandbois et Simonne Boucher) (BNQ, 204/7/13).

APPENDICE 61 : De Bernadette Rousseau-Grandbois, 26 juin 1944 (p. 529)

1. Autographe, 1 f. (19,5 x 25 cm) plié en deux et paginé I-III, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe : «Monsieur Alain Grandbois // 1452 Union Street // Montréal // P.Q.». Cachet postal : «JUN 26 8 PM 1944» (BNQ, 204/9/19).

2. Thérèse Tardif, *Désespoir de vieille fille*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1943, 124 p. ; Marie de Villiers (pseudonyme de Simone Routier), *Réponse à Désespoir de vieille fille*, Montréal, Beauchemin, 1943, 125 p.

3. *Le Canada français* (qui deviendra la *Revue de l'Université Laval*) mentionne la parution de «*Les Îles de la nuit*, poèmes, par Alain Grandbois. Ouvrage de 137 pages, orné de cinq dessins originaux de Pellan. Prix : $2.00», dans son numéro de juin 1944 (vol. 31, nº 10, p. 793).

APPENDICE 62 : De Bernadette Rousseau-Grandbois, 19 juillet 1944 (p. 530)

1. Autographe, 1 f. (16 x 26 cm) plié en deux et paginé I-III, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe : «Monsieur Alain Grandbois // 1452 Union Street // Montréal // P.Q.». Cachet postal : «JUL 19 7 PM 1944» (BNQ, 204/9/19).

2. Le 21 juillet, *L'Événement* annoncera la candidature de Ross Drouin comme candidat de l'Union nationale dans Québec-Ouest. Il sera défait par le libéral Wilfrid Samson.

3. Voir la lettre du 12 juillet 1944 à Bernadette Rousseau-Grandbois, *supra*, p. 219.

APPENDICE 63 : De Henri Grandbois, 28 septembre 1944 (p. 531)

1. Autographe, 1 f. (21,5 x 28,5 cm) paginé II, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe : «Monsieur Alain Grandbois // 1452 Union Street // Montréal». Cachet postal : «SEP 28 9 PM 1944» (BNQ, 204/9/20).

2. Bernadette Rousseau-Grandbois est décédée le 8 septembre 1944, à l'âge de soixante-dix ans.

3. Un recueil de contes intitulé *Maria de l'hospice*, qui paraîtra chez Lucien Parizeau en 1945.

4. Sans doute Simone Routier. Cette lettre n'a toutefois pas été retrouvée.

APPENDICE 64: De Henri Grandbois, 10 octobre 1944 (p. 533)

1. Autographe, 1 f. (8,5 x 15,5 cm) paginé II, écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // 1452 Union Street // Montréal». Cachet postal: «OCT 10 3 PM 1944» (BNQ, 204/9/20).

APPENDICE 65: De Henri Grandbois, 24 mai 1945 (p. 534)

1. Autographe, 1 f. (9 x 15,5 cm), écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // Haddon Hall Apartm. // 2151 Lincoln Avenue // Montréal». Cachet postal: «QUEBEC MAY 24 3 PM 1945» (BNQ, 204/9/20).

APPENDICE 66: De Henri Grandbois, 19 octobre 1945 (p. 534)

1. Autographe, 1 f. (21,5 x 28,5 cm) paginé II, écrit recto verso à l'encre noire, papier à en-tête «Henri Grandbois // 127 Grande Allée // Québec. Télé. Résidence 2-8310 Bureau – 3-2664» (BNQ, 204/9/20).

2. Louis Baunard (1828-1929) est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Le Vieillard: la vie montante: pensées du soir*, paru à Paris en 1910; réédité à Montréal, par les Éditions Variétés, en 1945.

3. Louis Grandbois, comptable, n'a pas été mobilisé et ne peut donc être considéré comme un «vétéran», mais, à l'Arsenal, il travaille probablement à une agence qui s'occupe d'anciens combattants. Henri Grandbois fait allusion à la Commission d'enquête sur l'intégration des vétérans comme stagiaires au sein de cabinets comptables.

4. Antonio Barrette (1899-1968) a été ministre du Travail de 1944 à 1960. *L'Événement* du 13 octobre 1945 (p. 1) signale sa présence à la conférence de l'Organisation internationale du travail à Paris et annonce son retour en novembre.

5. Fils de Raymond Paquin et Gabrielle Grandbois.

6. Fille adoptive de Jeanne et Mark Drouin.

7. Tous deux fils de Paul Gagnon et Catherine Grandbois.

APPENDICE 67: De Henri Grandbois, 31 octobre 1945 (p. 536)

1. Autographe, 1 f. (9 x 15,5 cm), écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois // Haddon Hall Apartm. // 2151 Lincoln Avenue // Montréal». Cachet postal: «QUEBEC OCT 31 8 PM 1945» (BNQ, 204/9/20).

2. «*Donec eris sospes, multos numerabis amicos : Tempora si fuerint nubila, solus eris*»: «Tant que tu seras heureux, tu compteras de nombreux amis,

mais si le temps devient sombre, tu seras seul» (Ovide, *Tristes*, texte établi et traduit par Jacques André, Paris, Les Belles Lettres, 1968, p. 27).

3. Plutôt *Les Étapes d'une conversion* de Paul Féval (1816-1887), connu surtout comme auteur de romans-feuilletons.

APPENDICE 68: De Henri Grandbois, 31 décembre 1946 (p. 537)

1. Autographe, 1 f. (9 x 15,5 cm), écrit recto verso à l'encre noire. Enveloppe: «Monsieur Alain Grandbois / / Haddon Hall Apartm. / / 2151 Lincoln Avenue / / Montréal». Cachet postal: «QUEBEC DEC 31 2 PM 1946» (BNQ, 204/9/20).

APPENDICE 69: De Henri Grandbois, 13 octobre 1947 (p. 538)

1. Autographe, 1 f. (9 x 15,5 cm), écrit recto verso à l'encre noire (BNQ, 204/9/20).

Page laissée blanche

Bibliographie

I – Lettres publiées d'Alain Grandbois

René Pageau, *Rencontres avec Simone Routier: suivies de lettres d'Alain Grandbois*, Joliette, Éditions de la Parabole, 1978, 219 p.

Lettres à Lucienne et deux poèmes inédits, avec avant-propos, introduction et notes de Lucienne [Boucher-Dumas], Montréal, L'Hexagone, 1987, 202 p.

II – Œuvres d'Alain Grandbois

Poésie I, II, édition critique par Jo-Ann Stanton et Marielle Saint-Amour, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1990, 574 et 640 p.

Visages du Monde, édition critique par Jean Cléo Godin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1990, 790 p.

Délivrance du jour et autres poèmes, Montréal, Éditions du Sentier, 1980, 79 p., avec des dessins de l'auteur.

L'Anneau de feu, édition critique par Simon Dupuis, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1991, 131 f.

Avant le chaos et autres nouvelles, édition critique par Chantal Bouchard et Nicole Deschamps, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1991, 376 p.

Fragments de journaux intimes, édition critique par Suzie Lalancette, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1992, 184 f.

Né à Québec, édition critique par Estelle Côté et Jean Cléo Godin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1994, 288 p.

Sun Yat-Sen, édition critique par Luc Bouchard, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1995, 118 f.

Proses diverses, édition critique par Jean Cléo Godin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1996, 479 p.

Les Voyages de Marco Polo, édition critique par Nicole Deschamps et Stéphane Caillé, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 2000, 368 p.

*III – Études (livres et articles) sur l'œuvre d'Alain Grandbois**

BOLDUC, Yves, *L'Étoile mythique. Lecture de* L'Étoile pourpre, Montréal, L'Hexagone, «Essais littéraires, 1994, 210 p.

CHASSÉ, Bernard, «Remarques sur les *Lettres à Lucienne* ou quelques considérations sur le "roman inutile"», *Littérature*, nº 15, Département de langue et littérature françaises, Université McGill, 1997, p. 97-109.

CLOUTIER, Cécile, dir., *Grandbois vivant* (Actes du colloque organisé par le Centre de recherches en poésie québécoise d'aujourd'hui de l'Université de Toronto, 14-17 mars 1985), L'Hexagone, 1990, 244 p.

DESCHAMPS, Nicole et Jean Cléo GODIN, dir., «Alain Grandbois, lecteur du monde», *Études françaises*, vol. 30, nº 2, automne 1994, p. 7-107.

DESCHAMPS, Nicole et Jean Cléo GODIN, *Livres et pays d'Alain Grandbois*, Montréal, Fides-Cétuq, «Nouvelles études québécoises», 1995, 152 p.

FORTIN, Marcel, *Histoire d'une célébration. La réception critique immédiate des livres d'Alain Grandbois 1933-1963*, Montréal, «Essais littéraires», 1994, 226 p.

* Ne figurent ici que des articles et des ouvrages parus depuis 1990. On pourra se reporter aux ouvrages de la «Bibliothèque du Nouveau Monde» pour compléter la bibliographie.

FORTIN, Marcel, dir., *L'Archipel Grandbois* (Actes du colloque «L'archipel Grandbois», 10 et 11 novembre 1994), *Littératures*, nº 15, 1997, 134 p.

GODIN, Jean Cléo, «Le voyage et l'écriture chez Alain Grandbois», *Canadian Issues/Thèmes canadiens*, vol. 16, 1994, Montréal, Association d'études canadiennes, p. 45-46.

MAUGEY, Axel, «Alain Grandbois et Paul Morand: réception de leurs œuvres en France et au Québec», *Destin du livre*, textes réunis par Colette Demaizière, Programme Rhône-Alpes, «Recherches en sciences humaines», Lyon, 1994, p. 39-50.

PÉRUSSE, Denise, *L'Homme sans rivages: portrait d'Alain Grandbois*, Montréal, L'Hexagone, «Itinéraires», 1994, 214 p.

IV – Réception critique des lettres publiées

BASILE, Jean, «Les parfums innombrables de Lucienne et d'Alain: *Lettres à Lucienne*», *La Presse*, le 12 décembre 1987, p. J4.

BEAUDOIN, Réjean, «La maison du vrai cœur», *Liberté*, nº 176, avril 1988, p. 56-64.

BLAIS, Jean-Éthier, «Une conversation à plusieurs voix avec Alain Grandbois», *Le Devoir*, le 5 novembre 1988, p. D8.

BRAULT, Jacques, «*Lettres à Lucienne*», *Le Devoir*, le 16 janvier 1988, p. C12.

CLOUTIER, Guy, «Le récit d'une passion secrète et douloureuse: *Lettres à Lucienne*», *Le Soleil*, le 5 décembre 1987, p. D13.

MARCOTTE, Gilles, «Nelligan, Aquin, Grandbois: la tragique trinité», *Actualité*, vol. 13, nº 4, avril 1988, p. 187.

POPOVIC, Pierre, «Célébrations excessives», *Spirale*, nº 77, mars 1988, p. 12.

THÉRIO, Adrien, «Des lettres d'amour avec un grand A», *Lettres québécoises*, nº 49, printemps 1988, p. 70.

TROTTIER, Barbara, «Amour et rancœur», *Écrits du Canada français*, nº 62, 1988, p. 185-188.

Page laissée blanche

Index des noms de personnes dans les lettres d'Alain Grandbois

ALCAN, Félix: 203
AMIEL, Henri Frédéric: 206
ANDRÉ-GEORGES, Madame: 319
AQUIN, Madeleine: 216
ARCAND, Adrien: 342
AUBRAY, Yvette: **256**
AUGER, Jacques: 311

BALYNE, Claudie, voir GAFFET, Marceline Jeanne
BANTEY, Bill: **336-337**
BARBEAU, Lucile Clément: 226, 228, 231, 237, 249, 270, 271, 272, 274, 281, 293, 299, 307, 329, 331, 337, 343, 351, 353, 376, 385, 390, 403, 405
BARBEAU, Victor: **217-218**, **222-223**, 224, **226-228**, **229-231**, **233**, **236-237**, **249**, **269-274**, **280-281**, **292-293**, **299**, **307**, **328-329**, **330-331**, **336**, **337**, **341-343**, **351**, **353**, **354-355**, **360**, **373-374**, **376**, **381**, **385**, **390**, **402-407**
BARBEY D'AUREVILLY, Jules-Amédée: 339
BARIL, F. D.: 184
BAULU, Marcel: 260
BAULU, Roger: 260
BEN [?]: 318, 319
BERSTEIN, Henry: 278
BERTINI, Fancesca: 120-121
BIRNEY, Earle: **233-234**
BLUM, Léon: 179
BOIVIN, Madame: 196
BORDUAS, Paul-Émile: 336-337
BOSQUET, Alain: 300
BOUCHER, Georgine Normandin: 125, 173, 189
BOUCHER, Lucienne: **114-140**, **141-157**, **158-179**, **180-184**, **185-186**, **188-191**, **192-195**
BOURASSA, Henri: 208
BRAULT, Jacques: **283-285**, **287**, **288**, **296-297**, **299**, **309**, **316-317**, **332-333**, **334**, **352**, **354**, **356**, **364**, **366-367**, **368-369**, **371-373**, 375, **379**, 380, **383**, 388, **390**, 392, 393,398, **409**
BRÉBEUF, Jean de: 151
BRECHT, Bertolt: 384
BRETON, Madeleine: 297
BROSSEAU, Marguerite: **225**
BROUSSEAU, Serge: **211**, **262**
BRUCHÉSI, Jean: 210
BRUNET, Jacques-Émile: 177
BUSSIÈRE, Eugène: **306-307**, **308-309**, **325**

CANAC-MARQUIS, Marguerite: 362
CÉZANNE, Paul: 273
CHAMPAGNE, Michel: **235**, **340**
CHAR, René: 296
CHARLAND, Roland: 391, **393**
CHARTIER, Céline: 302, 313, 322, 332, 395

CHAUVIN, Jean: 226, 230
CHEVALIER, Willie: 214-215, **264**, 264
CHOQUETTE, Robert: 204, **362**
COCTEAU, Jean: 293
COLETTE: 278
COLOMBIER, Pière: 117
CONFUCIUS: 207
CORDEAU, André: **239**, **243-244**, **245**, **252-253**
COURTEAU, Bérengère: 140, 191, 224, 342
CREVIER: 215

D'AUTEUIL, Pierre: 229
DAGENAIS, Émilienne: 366
DAGENAIS, Gérard: 283, 288
DANSEREAU, Fernand: **334-335**
DAOUST, Sylvia: 268
DARYG (professeur): 319, 321, 359
DAVAUGOUR, Pierre Dubois: 151
DERAIN, André: 344
DESBAILLET, Jacques: 260
DESBORDES-VALMORE, Marceline: 374
DESROSIERS, Léo-Paul: 201-202, 225
DESROSIERS, Louis: 202
DÉSY, Jean: 275
DEVERGNAS, Meery: **409**
DEVERVILLERS: 110
DEVLIN, Bernard: 229, 279
DEVLIN, Charles: 229
DEVLIN, Mark: 229
DEVLIN, Patricia: 229
DOSTOÏEVSKI, F. M.: 342, 404
DROUIN, Jeanne Grandbois: 220, 227, **276-279**
DROUIN, Mark: 220, 278
DUBÉ, Marcel: 384, 394
DUGAS, Marcel: **140-141**, **157-158**, 170, 177, **179-180**, 189, 191, **195-197**, 201, 202, **203-211**, **216-217**, **224-225**, 227-228, 232-233, 236, 328, 329, 330, 337, 342
DUHAMEL, Daphnée Keith: 259, 318, 320, 324
DUHAMEL, Elayne Bélanger: 220, 221, 223, 399
DUHAMEL, Georges: 210
DUHAMEL, Gilles: **259**, **260**, **318-321**, **324**
DUHAMEL, Roger: **213**, 214, **220-221**, **223**, 231, **251-252**, **264-265**, **298**, **399**
DUPUIS, Paul: 260
DUPUY, Pierre: 203

EMMANUEL, Pierre: 377
ERNIE: 278

FERRI, Marius: 324
FEUILLET, Octave: 152
FLOUQUET, Pierre-Louis: 262, 265
FRAPPIER, Roger: 404, 409
FRÉGAULT, Guy: 342, **369-371**, **374**
FREUD, Sigmund: 214, 219
FRONTENAC, Madame de: 151

GADBOIS, Louise: 342
GAFFET, Marceline Jeanne: 152, 321, **323-324**, 378
GARNEAU, René: 191, 275, **317**
GAULLE, Charles de: 394
GENEVOIX, Maurice: **396-397**, 398
GÉRALDY, Paul: 152
GIDE, André: 158, 254, 258
GIORGIO, Francesco Di: 78
GLASSCO, John: **378-379**

GOYA: 117
GRANDBOIS, Bernadette Rousseau: 62, **187**, 200, **219-220**, **221-222**, 222, 248, 366
GRANDBOIS, Gabrielle: 70, 108
GRANDBOIS, Henri: 62, 63, 188, **199-200**, 396
GRANDBOIS, Jean: 351, 401, 405
GRANDBOIS, Louis-Jérôme: 401, 405
GRANDBOIS, Madeleine: 211, 219, 227, 266, 405
GRANDBOIS, Marc: 81
GRANDBOIS, Marguerite Rousseau: 216, 221, 224, 226, 229, 231, 252, 267, 271, 281, 282, 298, 302, 307, 308, 310, 313, 315, 317, 318, 319, 320, 324, 326-327, 329, 330, 331, 333, 337, 340, 343, 344, 346, 351, 352, 353, 354, 355, 359, 370, 374, 376, 383, 384, 385, 387, 395, 400, 401, 402, 403, 404-405, 408, 410, 411
GREEN, Julien: 342
GROULX, Lionel: 207, **238**, **239**, **250**, **255-256**, **293-295**, **316**
GUILLEMETEAU, Gilberte: **109-110**

HAMEL, Émile-Charles: **218-219**
HARVEY, Jean-Charles: **357**
HERTEL, François: 272
HORACE: 382
HUGO, Victor: 381, 405

IACURTO: 261

J., Laure: 117
JABLONSKA, Sophie: **111-114**, 197, **198**
JAQUELINE [?]: 215

KEYSERLINGK, Robert W.: 311, 320, 346
KIZLER, Gerda: **192**, 197, 210

LABERGE, Albert: **201**
LACOURSIÈRE, Joseph: **355-356**
LA FERRIÈRE, Philippe: 214
LAFONTAINE, Jean de: 140
LAMARCHE, Gustave: **241-242**, **244**, **245-249**, **289-290**, **295-296**, 297, 306
LANCTOT, Gustave: 232
LANDRY, Pauline Lanctôt: 310, 312, 346
LANDRY, René-Philippe: 215, **309-312**, **344**, **346**, **381**
LANGLAIS, Paul: 260
LAO-TSEU: 207
LA PALICE, M. de: 153
LAPALME, Robert: 260
LA ROCHEFOUCAULT, duchesse de: 319
LASNIER, Alda: 268
LASNIER, Rina: 225, **240-241**, **242-243**, 261, **267-269**, **297**, **306**, **315**, **352-353**, 398, 405
LAURENDEAU, André: 223, 295, **314-315**
LAVAL, François de Montmorency: 406
LEBLANC, Léopold: **346-347**, 355-356, 393
LECLERC, Félix: 405
LEGAULT, Paul-Émile: 253
LÉGER, Fernand: 344
LÉGER, Paul-Émile: 259, 260
LEMELIN, Roger: 277
LE NORMAND, Michelle: **201-203**

LÉVESQUE, Georges-Henri: **322**
LORENZETTI: 78
LOUIS XIV: 285, 377
LUCE, Clare Booth: 277

MACORLAN, Pierre: 315
MAILLARD, François-Xavier: 80
MAILLET, Andrée: **257**, **365**
MALRAUX, Clara: 378
MAO TSÊ-TUNG: 373
MARC AURÈLE: 381
MARCHAND, Clément: 213
MARCOTTE, Cécile: 81
MARCOTTE, Gilles: 238, 353
MARITAIN, Jacques: 293
MARTIN, Paul-Aimé: 253, **388**, **391**, **394-395**, 398, 400
MATHIEU, Claude: 372
MAURIAC, François: 210, 278, 404
MCKENNA, Yvette: 165, 166, 170
MENTHON, Pierre de: **397**
MICHEL-ANGE: 371
MILLER, Peter: 347, **362-363**, **368**
MIRON, Emmanuelle: 402, 408, 410
MIRON, Gaston: **338**, **339-340**, **344**, **347-348**, 349, **349-350**, **358-360**, **368**, **375**, **376-378**, **379-380**, **382**, **383-384**, **386-387**, **388**, **389**, **392**, **393-394**, **397-398**, **399-402**, **407-408**, **410**
MODIGLIANI, Amedeo: 300
MONTAIGNE, Michel de: 328
MORIN, Gizèle: 125, 196
MORIN, Jacqueline: 191
MORIN, Norbert: 140, 179-180, 195-196, 205
MORIN, Paul: 405
MORISSET, Gérard: **214-215**, 261, **315**, **326**
MORLAY, Gaby: 278
MOURA: 117
MUSSET, Alfred de: 279

NADEAU, Jean-Marie: 216, 283, 288
NOREAU, Philomène: 219

ORTEGA: 119
OUELLETTE, Fernand: **263-264**, **314**, **364**
OUIMET, Marcel: 253
OZENNE: 152-153

PANNETON, Philippe (Ringuet): 225
PARIZEAU, Lucien: 228, 229
PASCAL, Blaise: 328
PAUL VI: 370
PELLAN, Alfred: 313, 339, 344, **367**, 398
PELLICO, Sylvio: 402
PERROCCIO: 78
PERRON: 187
PIAULT, Roger: 335, 364, 366-367, 371, 372, 373
PICASSO, Pablo: 300
PICHETTE, Henri: 377
PILON, Jean-Guy: **260-261**, **280**, **285-287**, **289**, **290-291**, 291, **297-298**, **300-302**, **312-314**, **316**, **321-322**, **333**, **335**, **389**, **395**, 398
PINSONNEAULT, Jean-Paul: **360-361**, 391, 392
PLOUFFE, Adrien: 342
PLOURDE, Suzanne: **281**
POE, Edgar Allan: 73
POLIGNAC, princesse de: 319
PONTAUT, Alain: 400
POULIOT, Jeanne: 108
PRÉVERT, Jacques: 296
PROUST, Marcel: 342

QUÉNIART, Lucienne: 153
QUILICI, François: 141, *343*
QUIRION, Joseph-Marie: **411**

RENARD, Jules: 206
RENAUD, Omer: *260*
RENOIR, Auguste: 273
RIMBAUD, Arthur: 140
ROBERT, Guy: **331-332**, **338**, **339**, **341**, **345-346**, **348-349**, **357-358**
RODES, Jean: 203
ROUAULT, Georges: 273
ROUSSEAU, Henri dit le Douanier: 273, 300
ROUSSEAU, Jacques: **215-216**, **237**
ROUSSEAU, Louis: 351
ROUSSEAU, Louis-Eugène: *237*
ROUSSEAU, Philippe: 326
ROUTIER, Ernest: *63*, 68, 109
ROUTIER, Gustave: 109, 172
ROUTIER, Robert, 109
ROUTIER, Simone: **61-109**, **110-111**, 153, **185**, 187, **191**, 205, 210, **232-233**, **234**, **261-262**, **265-269**
ROUTIER, Thérèse: 109
ROYAL, Roy: 141

SAGAN, Françoise: 279
SAINT-GERMAIN, Clément, **282**, **283**, **288**, **326-327**, **329-330**, 400
SAINT-JOHN PERSE: 296
SALAZAR, Antonio de Oliveira: 369
SATOUTA, Robert: 151
Secrétaire de la Société royale du Canada: **274**
SEGHERS, Pierre: 388, 393
SHELLEY, Percy Bysshe: 121
SIMARD: 123-124, 173
SIMARD, André: 188
SIMARD, Suzanne: 124
STENDHAL (Henri Beyle): 206
SYLVESTRE, Guy: **212-213**, **228-229**, **235-236**, **250-251**, **254-255**, **257-259**, 377, **385-386**, 387

TCHEKHOV, Anton: 404
TOLSTOÏ, Léon: 404
TOULOUSE-LAUTREC, Henri M.: 273
TRUDELLE, Marguerite: 85
TRUEMAN, Albert W.: **303-305**
TURCOTTE, Edmond: 214, 215

VALÉRY, Paul: 156
VALIQUETTE, Bernard: 211, **291-292**
VARENNES, Pierre de: 188, 211
VERLAINE, Paul: 140, 141, 157, 161
VINCI, Léonard de: 371

WADDINGTON, Patrick D.: 234
WRIGHT, Frank Lloyd: 299, 300

Page laissée blanche

Table des matières

Introduction 7

Note sur l'établissement du texte 43

Chronologie 47

Lettres d'Alain Grandbois

1. À Simone Routier, 3 août 1920 61
2. À Simone Routier, 8 août 1920 63
3. À Simone Routier, 10 août 1920 64
4. À Simone Routier, 16 août 1920 66
5. À Simone Routier, 25 août 1920 68
6. À Simone Routier, 28 août 1920 68
7. À Simone Routier, 2 septembre 1920 70
8. À Simone Routier, 5 septembre 1920 72
9. À Simone Routier, 7 septembre 1920 72
10. À Simone Routier, 11 septembre 1920 74
11. À Simone Routier, 13 septembre 1920 75
12. À Simone Routier, 24 septembre 1920 77
13. À Simone Routier, 30 septembre 1920 78
14. À Simone Routier, 3 octobre 1920 79
15. À Simone Routier, 7 octobre 1920 81
16. À Simone Routier, octobre 1920 82
17. À Simone Routier, 15 octobre 1920 82
18. À Simone Routier, 20-21 octobre 1920 84
19. À Simone Routier, octobre 1920 85
20. À Simone Routier, 1er novembre 1920 86
21. À Simone Routier, 9 novembre 1920 88
22. À Simone Routier, 1920 89
23. À Simone Routier, 1920 90
24. À Simone Routier, 19 janvier 1921 91
25. À Simone Routier, 8 février 1921 92
26. À Simone Routier, été 1921 93

27. À Simone Routier, 25 mai 1922 93
28. À Simone Routier, 5 juillet 1922 94
29. À Simone Routier, juillet 1922 95
30. À Simone Routier, 25-26 juillet 1922 95
31. À Simone Routier, 1922 96
32. À Simone Routier, juillet 1922 97
33. À Simone Routier, 21 juillet 1922 98
34. À Simone Routier, 27 juillet 1922 100
35. À Simone Routier, 28 juillet 1922 101
36. À Simone Routier, 22 août 1922 102
37. À Simone Routier, septembre 1922 102
38. À Simone Routier, novembre 1922 104
39. À Simone Routier, 27 décembre 1922 105
40. À Simone Routier, 31 décembre 1922 106
41. À Simone Routier, 1920-1922 107
42. À Simone Routier, début juillet 1923 108
43. À Simone Routier, décembre 1925-janvier 1926 109
44. À Gilberte Guillemeteau, 1926 109
45. À Simone Routier, fin décembre 1929 110
46. À Sophie Jablonska, 24-25 janvier 1932 111
47. À Lucienne Boucher, 10 septembre 1932 114
48. À Lucienne Boucher, 11 septembre 1932 115
49. À Lucienne Boucher, 21-22 septembre 1932 115
50. À Lucienne Boucher, 22 septembre 1932 118
51. À Lucienne Boucher, 24 septembre 1932 118
52. À Lucienne Boucher, 25 septembre 1932 118
53. À Lucienne Boucher, 27 septembre 1932 121
54. À Lucienne Boucher, 1er octobre 1932 122
55. À Lucienne Boucher, 3 octobre 1932 126
56. À Lucienne Boucher, 3 octobre 1932 126
57. À Lucienne Boucher, 5 octobre 1932 128
58. À Lucienne Boucher, 7-8 octobre 1932 128
59. À Lucienne Boucher, 9 octobre 1932 129
60. À Lucienne Boucher, 10 octobre 1932 130
61. À Lucienne Boucher, 13 octobre 1932 132
62. À Lucienne Boucher, 15 octobre 1932 133
63. À Lucienne Boucher, 17 octobre 1932 134
64. À Lucienne Boucher, 19 octobre 1932 135
65. À Lucienne Boucher, 13 novembre 1932 136

66. À Lucienne Boucher, 13 novembre 1932 136
67. À Lucienne Boucher, 14 novembre 1932 137
68. À Lucienne Boucher, 15 novembre 1932 138
69. À Lucienne Boucher, 16 novembre 1932 139
70. À Marcel Dugas, 16 novembre 1932 140
71. À Lucienne Boucher, 18 novembre 1932 141
72. À Lucienne Boucher, 19 novembre 1932 142
73. À Lucienne Boucher, 19 novembre 1932 143
74. À Lucienne Boucher, 20 novembre 1932 144
75. À Lucienne Boucher, 22 novembre 1932 148
76. À Lucienne Boucher, 22 novembre 1932 148
77. À Lucienne Boucher, 24 novembre 1932 151
78. À Lucienne Boucher, 25 novembre 1932 154
79. À Lucienne Boucher, 27 novembre 1932 155
80. À Marcel Dugas, 28 novembre 1932 157
81. À Lucienne Boucher, 30 novembre 1932 158
82. À Lucienne Boucher, 1er décembre 1932 159
83. À Lucienne Boucher, 1er décembre 1932 160
84. À Lucienne Boucher, 2 décembre 1932 161
85. À Lucienne Boucher, 4 décembre 1932 162
86. À Lucienne Boucher, 6 décembre 1932 162
87. À Lucienne Boucher, 6 décembre 1932 163
88. À Lucienne Boucher, 8 décembre 1932 164
89. À Lucienne Boucher, 9 décembre 1932 165
90. À Lucienne Boucher, 10 décembre 1932 166
91. À Lucienne Boucher, 11 décembre 1932 167
92. À Lucienne Boucher, 13 décembre 1932 168
93. À Lucienne Boucher, 14 décembre 1932 169
94. À Lucienne Boucher, 15 décembre 1932 170
95. À Lucienne Boucher, 17 décembre 1932 171
96. À Lucienne Boucher, 18 décembre 1932 172
97. À Lucienne Boucher, 19 décembre 1932 174
98. À Lucienne Boucher, 20 décembre 1932 175
99. À Lucienne Boucher, 23 décembre 1932 176
100. À Lucienne Boucher, 24 décembre 1932 177
101. À Lucienne Boucher, 26 décembre 1932 177
102. À Lucienne Boucher, 27 décembre 1932 178
103. À Lucienne Boucher, 7 janvier 1933 178
104. À Marcel Dugas, janvier 1933 179

105. À Lucienne Boucher, 16 janvier 1933 180
106. À Lucienne Boucher, 20 janvier 1933 181
107. À Lucienne Boucher, 21 janvier 1933 181
108. À Lucienne Boucher, 29 janvier 1933 182
109. À Lucienne Boucher, 13 février 1933 183
110. À Lucienne Boucher, 13 février 1933 183
111. À Simone Routier, 17 février 1933 185
112. À Lucienne Boucher, 18 février 1933 185
113. À Bernadette Rousseau-Grandbois, mars 1933 187
114. À Lucienne Boucher, 9 mars 1933 188
115. À Lucienne Boucher, 14 avril 1933 190
116. À Lucienne Boucher, 16 avril 1933 190
117. À Lucienne Boucher, 29 avril 1933 190
118. À Simone Routier, 18 mai 1933 191
119. À Gerda-Maria Kizler, juillet 1933 192
120. À Lucienne Boucher, 5 août 1933 192
121. À Lucienne Boucher, 8 septembre 1933 192
122. À Lucienne Boucher, 8 septembre 1933 193
123. À Lucienne Boucher, 23 septembre 1933 193
124. À Lucienne Boucher, 29 septembre 1933 194
125. À Lucienne Boucher, 30 septembre 1933 195
126. À Marcel Dugas, 15 décembre 1933 195
127. À Marcel Dugas, 31 mars 1934 196
128. À Sophie Jablonska, 28 avril 1934 198
129. À Henri Grandbois, 10 mai 1934 199
130. À Albert Laberge, juillet 1934 201
131. À Michelle Le Normand, 24 juillet 1934 201
132. À Marcel Dugas, fin janvier 1935 203
133. À Marcel Dugas, 23 juin 1936 204
134. À Marcel Dugas, janvier 1937 205
135. À Marcel Dugas, 1er mars 1937 206
136. À Marcel Dugas, 23 mars 1937 208
137. À Marcel Dugas, 13 avril 1938 209
138. À Marcel Dugas, début avril 1941 210
139. À Serge Brousseau, août 1941 211
140. À Guy Sylvestre, 9 novembre 1941 212
141. À Roger Duhamel, 15 janvier 1942 213
142. À Gérard Morisset, 8 septembre 1942 214
143. À Jacques Rousseau, 4 janvier 1943 215

144. À Marcel Dugas, 19 février 1943 216
145. À Victor Barbeau, 17 février 1944 217
146. À Émile-Charles Hamel, 15 juin 1944 218
147. À Bernadette Rousseau-Grandbois, 12 juillet 1944 219
148. À Roger Duhamel, 15 juillet 1944 220
149. À Roger Duhamel, août 1944 221
150. À Bernadette Rousseau-Grandbois, 26 août 1944 221
151. À Victor Barbeau, octobre 1944 222
152. À Victor Barbeau, 14 mai 1945 222
153. À Roger Duhamel, automne 1945 223
154. À Marcel Dugas, janvier 1946 224
155. À Marguerite Brosseau, 6 mars 1946 225
156. À Victor Barbeau, fin mai 1946 226
157. À Victor Barbeau, 8 août 1946 227
158. À Guy Sylvestre, 19 octobre 1946 228
159. À Victor Barbeau, 5 novembre 1946 229
160. À Victor Barbeau, 12 novembre 1946 231
161. À Simone Routier, 11 décembre 1946 232
162. À Victor Barbeau, 8 janvier 1947 233
163. À Earle Birney, printemps 1947 233
164. À Simone Routier, 1er avril 1947 234
165. À Michel Champagne, 28 avril 1947 235
166. À Guy Sylvestre, 16 mai 1947 235
167. À Victor Barbeau, 22 juillet 1947 236
168. À Victor Barbeau, 20 septembre 1947 237
169. À Jacques Rousseau, 22 novembre 1947 237
170. À Lionel Groulx, 16 décembre 1947 238
171. À André Cordeau, 28 juin 1948 239
172. À Lionel Groulx, 28 juin 1948 239
173. À Rina Lasnier, 15 juillet 1948 240
174. À Gustave Lamarche, 27 septembre 1948 241
175. À Rina Lasnier, 27 septembre 1948 242
176. À André Cordeau, 9 novembre 1948 243
177. À Gustave Lamarche, 17 décembre 1948 244
178. À André Cordeau, 4 janvier 1949 245
179. À Gustave Lamarche, 20 février 1949 245
180. À Gustave Lamarche, 1er juin 1949 247
181. À Gustave Lamarche, 17 septembre 1949 248
182. À Victor Barbeau, 11 janvier 1950 249

183. À Lionel Groulx, 12 juin 1950 250
184. À Guy Sylvestre, 12 juin 1950 250
185. À Roger Duhamel, 22 juillet 1950 251
186. À André Cordeau, 10 janvier 1951 252
187. À Guy Sylvestre, 13 février 1951 254
188. À Guy Sylvestre, début mars 1951 254
189. À Guy Sylvestre, 31 mars 1951 255
190. À Lionel Groulx, 23 novembre 1951 255
191. À Yvette Aubray, février 1952 256
192. À Andrée Maillet, mars 1952 257
193. À Guy Sylvestre, 2 avril 1952 257
194. À Guy Sylvestre, 6 avril 1952 258
195. À Guy Sylvestre, 17 juin 1952 258
196. À Gilles Duhamel, 10 février 1953 259
197. À Gilles Duhamel, 12 février 1953 260
198. À Jean-Guy Pilon, 10 mars 1953 260
199. À Simone Routier, 23 mars 1953 261
200. À Serge Brousseau, 27 avril 1953 262
201. À Fernand Ouellette, 4 mai 1954 263
202. À Willie Chevalier, 26 juillet 1954 264
203. À Roger Duhamel, 30 août 1954 264
204. À Simone Routier, 27 avril 1955 265
205. À Simone Routier, 9 mai 1955 266
206. À Rina Lasnier, 13 juin 1955 267
207. À Victor Barbeau, 1er octobre 1955 269
208. À Victor Barbeau, 14 novembre 1955 270
209. À Victor Barbeau, 7 décembre 1955 273
210. Au secrétaire de la Société royale du Canada, 22 janvier 1956 274
211. À Jeanne Grandbois Drouin, 7 mai 1956 276
212. À Jean-Guy Pilon, 13 septembre 1956 280
213. À Victor Barbeau, 21 septembre 1956 280
214. À Suzanne Plourde, 6 mars 1957 281
215. À Clément Saint-Germain, 5 juin 1957 282
216. À Clément Saint-Germain, 12 juin 1957 283
217. À Jacques Brault, 1er juillet 1957 283
218. À Jacques Brault, 4 juillet 1957 284
219. À Jacques Brault, 15 août 1957 284
220. À Jacques Brault, 8 septembre 1957 285

221. À Jean-Guy Pilon, 15 septembre 1957 285
222. À Jean-Guy Pilon, octobre 1957 286
223. À Jean-Guy Pilon, 12 novembre 1957 287
224. À Jacques Brault, 7 décembre 1957 287
225. À Clément Saint-Germain, 8 décembre 1957 288
226. À Jean-Guy Pilon, 9 décembre 1957 289
227. À Gustave Lamarche, 6 février 1958 289
228. À Jean-Guy Pilon, 25 février 1958 290
229. À Bernard Valiquette, 25 février 1958 291
230. À Victor Barbeau, mars 1958 292
231. À Lionel Groulx, 21 mars 1958 293
232. À Lionel Groulx, 17 juillet 1958 294
233. À Gustave Lamarche, 18 juillet 1958 295
234. À Jacques Brault, 21 juillet 1958 296
235. À Rina Lasnier, 14 octobre 1958 297
236. À Jean-Guy Pilon, 17 octobre 1958 297
237. À Roger Duhamel, 26 novembre 1958 298
238. À Jacques Brault, octobre 1959 299
239. À Victor Barbeau, octobre 1959 299
240. À Jean-Guy Pilon, 30 octobre 1959 300
241. À Jean-Guy Pilon, 23 novembre 1959 300
242. À Jean-Guy Pilon, 1er décembre 1959 301
243. À Jean-Guy Pilon, 26 décembre 1959 302
244. À Jean-Guy Pilon, 13 janvier 1960 302
245. À Albert W. Trueman, 3 mars 1960 303
246. À Albert W. Trueman, 5 mars 1960 303
247. À Rina Lasnier, 12 mars 1960 306
248. À Eugène Bussière, 19 mars 1960 306
249. À Victor Barbeau, 23 mars 1960 307
250. À Eugène Bussière, 30 mars 1960 308
251. À Eugène Bussière, 21 avril 1960 308
252. À Jacques Brault, 24 avril 1960 309
253. À René-Philippe Landry, 10 mai 1960 309
254. À René-Philippe Landry, 23 juillet 1960 310
255. À Jean-Guy Pilon, 30 novembre 1960 312
256. À Fernand Ouellette, 5 décembre 1960 314
257. À André Laurendeau, 18 décembre 1960 314
258. À Gérard Morisset, 18 décembre 1960 315
259. À Rina Lasnier, 18 décembre 1960 315

260. À Lionel Groulx, 20 décembre 1960 316
261. À Jean-Guy Pilon, 22 décembre 1960 316
262. À Jacques Brault, décembre 1960-janvier 1961 316
263. À René Garneau, 1961 317
264. À Gilles Duhamel, janvier 1961 318
265. À Jean-Guy Pilon, 19 mars 1961 321
266. À Georges-Henri Lévesque, printemps 1961 322
267. À Marceline Jeanne Gaffet, printemps 1961 323
268. À Gilles Duhamel, 25 avril 1961 324
269. À Eugène Bussière, 27 juin 1961 325
270. À Gérard Morisset, 28 septembre 1961 326
271. À Clément Saint-Germain, 10 octobre 1961 326
272. À Victor Barbeau, 21 décembre 1961 328
273. À Victor Barbeau, 11 janvier 1962 329
274. À Clément Saint-Germain, 16 janvier 1962 329
275. À Victor Barbeau, 17 janvier 1962 330
276. À Guy Robert, 22 janvier 1962 331
277. À Jacques Brault, 23 mars 1962 332
278. À Jean-Guy Pilon, 2 avril 1962 333
279. À Jacques Brault, 11 avril 1962 334
280. À Fernand Dansereau, 1er mai 1962 334
281. À Jean-Guy Pilon, 4 mai 1962 335
282. À Victor Barbeau, 18 mai 1962 336
283. À Bill Bantey, 26 juillet 1962 336
284. À Victor Barbeau, 27 août 1962 337
285. À Guy Robert, 8 septembre 1962 338
286. À Gaston Miron, 4 octobre 1962 338
287. À Guy Robert, 4 octobre 1962 339
288. À Gaston Miron, 29 octobre 1962 339
289. À Michel Champagne, 18 janvier 1963 340
290. À Guy Robert, début 1963 341
291. À Victor Barbeau, 20 janvier 1963 341
292. À Victor Barbeau, février 1963 343
293. À René-Philippe Landry, 5 mars 1963 344
294. À Gaston Miron, 19 mars 1963 344
295. À Guy Robert, 1er mai 1963 345
296. À Guy Robert, 15 mai 1963 345
297. À René-Philippe Landry, 15 mai 1963 346
298. À Léopold LeBlanc, 16 mai 1963 346

299. À Gaston Miron, 8 juillet 1963 347
300. À Gaston Miron, 11 juillet 1963 348
301. À Guy Robert, 16 juillet 1963 348
302. À Gaston Miron, 21 août 1963 349
303. À Gaston Miron, 13 septembre 1963 350
304. À Victor Barbeau, 2 octobre 1963 351
305. À Victor Barbeau, 5 décembre 1963 351
306. À Jacques Brault, 9 décembre 1963 352
307. À Rina Lasnier, 9 décembre 1963 352
308. À Victor Barbeau, 16 décembre 1963 353
309. À Jacques Brault, 4 février 1964 354
310. À Victor Barbeau, 5 février 1964 354
311. À Joseph Lacoursière, 11 février 1964 355
312. À Jacques Brault, 2 mars 1964 356
313. À Jean-Charles Harvey, 10 mars 1964 357
314. À Jean-Charles Harvey, 21 avril 1964 357
315. À Guy Robert, 9 juin 1964 357
316. À Gaston Miron, 6 juillet 1964 358
317. À Victor Barbeau, 2 octobre 1964 360
318. À Jean-Paul Pinsonneault, 30 octobre 1964 360
319. À Robert Choquette, 19 novembre 1964 362
320. À Peter Miller, 3 décembre 1964 362
321. À Fernand Ouellette, 9 février 1965 364
322. À Jacques Brault, 22 février 1965 364
323. À Andrée Maillet, 23 février 1965 365
324. À Jacques Brault, 16 mars 1965 366
325. À Jacques Brault, 6 avril 1965 366
326. À Alfred Pellan, printemps 1965 367
327. À Peter Miller, 15 mai 1965 368
328. À Gaston Miron, 15 mai 1965 368
329. À Jacques Brault, 19 mai 1965 368
330. À Guy Frégault, 27 mai 1965 369
331. À Jacques Brault, 8 juillet 1965 371
332. À Jacques Brault, 18 août 1965 372
333. À Jacques Brault, 22 septembre 1965 373
334. À Victor Barbeau, 20 octobre 1965 373
335. À Guy Frégault, 1966 374
336. À Gaston Miron, 10 janvier 1966 375
337. À Victor Barbeau, 4 février 1966 376

338. À Gaston Miron, 16 août 1966 376
339. À Gaston Miron, 15 septembre 1966 377
340. À John Glassco, 1er décembre 1966 378
341. À Jacques Brault, 5 janvier 1967 379
342. À Gaston Miron, 5 janvier 1967 379
343. À Gaston Miron, 26 janvier 1967 380
344. À René-Philippe Landry, 29 janvier 1967 381
345. À Victor Barbeau, 24 février 1967 381
346. À Gaston Miron, 28 février 1967 382
347. À Jacques Brault, 1er mars 1967 383
348. À Gaston Miron, 17 mai 1967 383
349. À Victor Barbeau, 8 juin 1967 385
350. À Guy Sylvestre, 5 juillet 1967 385
351. À Guy Sylvestre, 12 août 1967 386
352. À Gaston Miron, 2 septembre 1967 386
353. À Guy Sylvestre, 18 septembre 1967 387
354. À Paul-Aimé Martin, fin décembre 1967 388
355. À Gaston Miron, 24 avril 1968 388
356. À Jean-Guy Pilon, 24 avril 1968 389
357. À Gaston Miron, 20 mai 1968 389
358. À Jacques Brault, 20 mai 1968 390
359. À Victor Barbeau, fin mai 1968 390
360. À Paul-Aimé Martin, 3 juillet 1968 391
361. À Gaston Miron, 8 juillet 1968 392
362. À Roland Charland, 15 juillet 1968 393
363. À Gaston Miron, septembre 1968 393
364. À Gaston Miron, 10 octobre 1968 394
365. À Paul-Aimé Martin, 3 novembre 1969 394
366. À Jean-Guy Pilon, 7 novembre 1968 395
367. À Maurice Genevoix, automne 1968 396
368. À Pierre de Menthon, mars 1969 397
369. À Gaston Miron, 20 juillet 1969 397
370. À Roger Duhamel, 16 février 1970 399
371. À Gaston Miron, 23 septembre 1970 399
372. À Gaston Miron, 8 décembre 1970 401
373. À Gaston Miron, 20 mars 1971 401
374. À Victor Barbeau, 16-17 mai 1971 402
375. À Gaston Miron, 3 août 1971 407
376. À Jacques Brault, novembre 1971 409

377. À Meery Devergnas, 10 novembre 1971 409
378. À Gaston Miron, 27 mars 1972 410
379. À Joseph-Marie Quirion, 25 juillet 1972 411

Appendices : lettres à Alain Grandbois

1. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 13 novembre 1925 417
2. De Henri Grandbois, 20 novembre 1925 418
3. De Henri Grandbois, 16 janvier 1926 420
4. De Henri Grandbois, 26 février 1926 423
5. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 29 avril 1926 426
6. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 9 mai 1926 428
7. De Joseph-Émery Grandbois, 14 mai 1926 429
8. De Henri Grandbois, 21 juillet 1926 430
9. De Henri Grandbois, 24 octobre 1926 433
10. De Henri Grandbois, 19 décembre 1926 436
11. De Joseph-Émery Grandbois, 29 décembre 1926 439
12. De Henri Grandbois, 15 février 1927 441
13. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 7 mai 1927 443
14. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 2 octobre 1927 446
15. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 16 octobre 1927 447
16. De Henri Grandbois, 6 janvier 1928 449
17. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 12 février 1928 452
18. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 25 février 1928 454
19. De Henri Grandbois, 12 mars 1928 455
20. De Henri Grandbois, 24 mai 1928 457
21. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 18 septembre 1929 459
22. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 9 décembre 1929 461
23. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 27 février 1930 463
24. De Henri Grandbois, 16 mars 1930 464
25. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 17 octobre 1930 465
26. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 26 janvier 1931 467
27. De Henri Grandbois, 1er février 1931 468
28. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 23 mars 1931 471
29. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 17 mai 1931 474
30. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 13 juin 1931 476
31. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 7 août 1931 478
32. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 27 août 1931 480
33. De Joseph-Émery Grandbois, 23 novembre 1931 482
34. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 1er décembre 1932 483
35. De Henri Grandbois, 11 décembre 1932 485

36. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 6 janvier 1933 489
37. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 1er novembre 1933 490
38. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 3 décembre 1933 492
39. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 14 décembre 1933 493
40. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 15 janvier 1934 495
41. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 15 mars 1934 497
42. De Henri Grandbois, 18 mars 1934 499
43. De Henri Grandbois, 30 décembre 1934 502
44. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 25 février 1935 505
45. De Henri Grandbois, 20 décembre 1936 506
46. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 8 janvier 1937 508
47. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 3 février 1937 509
48. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 15 mai 1937 511
49. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 10 juin 1937 512
50. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 20 octobre 1937 514
51. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 1er février 1938 515
52. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 6 février 1938 517
53. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 17 février 1938 518
54. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 21 décembre 1938 521
55. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 4 mars 1942 522
56. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 15 juillet 1942 523
57. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 13 octobre 1942 524
58. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 27 août 1943 525
59. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 23 mai 1944 526
60. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 27 mai 1944 527
61. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 26 juin 1944 529
62. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 19 juillet 1944 530
63. De Henri Grandbois, 28 septembre 1944 531
64. De Henri Grandbois, 10 octobre 1944 533
65. De Henri Grandbois, 24 mai 1945 534
66. De Henri Grandbois, 19 octobre 1945 534
67. De Henri Grandbois, 31 octobre 1945 536
68. De Henri Grandbois, 31 décembre 1946 537
69. De Henri Grandbois, 13 octobre 1947 538

Notes et variantes 539

Bibliographie 725

Index 729

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

La Bibliothèque du Nouveau Monde rassemble, en éditions critiques, les textes fondamentaux de la littérature québécoise. Chaque volume, de format 13,5 x 21 cm, est relié avec jaquette sous acétate et boîtier.

Honoré BEAUGRAND, *La Chasse-galerie et autres récits*
édition critique par François Ricard
1989, 364 p.

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits I*
édition critique par André-G. Bourassa, Jean Fisette et Gilles Lapointe
1987, 700 p.

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits II*
t. 1 : *Journal, Correspondance (1923-1953)*
t. 2 : *Correspondance (1954-1960)*
édition critique par André-G. Bourassa et Gilles Lapointe
1997, 1160 p.

Arthur BUIES, *Chroniques I*
édition critique par Francis Parmentier
1986, 656 p.

Arthur BUIES, *Chroniques II*
édition critique par Francis Parmentier
1991, 476 p.

Jacques CARTIER, *Relations*
édition critique par Michel Bideaux
1986, 504 p.

François-Xavier de CHARLEVOIX, *Journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale I, II*
édition critique par Pierre Berthiaume
1994, 1112 p.

Louis DANTIN, *Émile Nelligan et son Œuvre*
édition critique par Réjean Robidoux
1997, 294 p.

Louis DANTIN, *Essais critiques I, II*
édition critique par Yvette Francoli
2002, 1020 p.

Alfred DESROCHERS, *À l'ombre de l'Orford*
suivi de *L'Offrande aux vierges folles*
édition critique par Richard Giguère
1993, 288 p.

Henriette DESSAULLES, *Journal*
édition critique par Jean-Louis Major
1989, 672 p.

Louis-Antoine DESSAULLES, *Écrits*
édition critique par Yvan Lamonde
1994, 382 p.

DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie*
suivi de *Poésies diverses*
édition critique par Normand Doiron
1997, 600 p.

Marcel DUGAS, *Poèmes en prose*
édition critique par Marc Pelletier
1998, 590 p.

Jacques FERRON, *Contes*
édition critique par Jean-Marcel Paquette
1998, 386 p.

Louis FRÉCHETTE, *Satires et polémiques I, II*
édition critique par Jacques Blais, Luc Bouvier et Guy Champagne
1993, 1332 p.

Claude GAUVREAU, *Lettres à Paul-Émile Borduas*
édition critique par Gilles Lapointe
2002, 462 p.

Alain GRANDBOIS, *Avant le chaos et autres nouvelles*
édition critique par Chantal Bouchard et Nicole Deschamps
1991, 380 p.

Alain GRANDBOIS, *Correspondance*
édition critique par Bernard Chassé
2003, 746 p.

Alain GRANDBOIS, *Né à Québec*
édition critique par Estelle Côté et Jean Cléo Godin
1994, 228 p.

Alain GRANDBOIS, *Poésie I*
édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton
1990, 572 p.

Alain GRANDBOIS, *Poésie II*
édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton
1990, 640 p.

Alain GRANDBOIS, *Proses diverses*
édition critique par Jean Cléo Godin
1996, 480 p.

Alain GRANDBOIS, *Visages du monde*
édition critique par Jean Cléo Godin
1990, 788 p.

Alain GRANDBOIS, *Les Voyages de Marco Polo*
édition critique par Nicole Deschamps et Stéphane Caillé
2000, 372 p.

Claude-Henri GRIGNON, *Un homme et son péché*
édition critique par Antoine Sirois et Yvette Francoli
1986, 258 p.

Germaine GUÈVREMONT, *Le Survenant*
édition critique par Yvan G. Lepage
1989, 366 p.

Germaine GUÈVREMONT, *Marie-Didace*
édition critique par Yvan G. Lepage
1996, 446 p.

Jean-Charles HARVEY, *Les Demi-Civilisés*
édition critique par Guildo Rousseau
1988, 300 p.

Albert LABERGE, *La Scouine*
édition critique par Paul Wyczynski
1986, 300 p.

LAHONTAN, *Œuvres complètes I, II*
édition critique par Réal Ouellet et Alain Beaulieu
1990, 1474 p.

Gilbert LA ROCQUE, *Les Masques*
édition critique par Julie LeBlanc
1998, 302 p.

Chrestien LECLERCQ
Nouvelle Relation de la Gaspesie
édition critique par Réal Ouellet
1999, 796 p.

Pamphile LE MAY, *Contes vrais*
édition critique par Jeanne Demers et Lise Maisonneuve
1993, 490 p.

Joseph LENOIR, *Œuvres*
édition critique par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie
1988, 332 p.

Albert LOZEAU, *Œuvres poétiques complètes*
édition critique par Michel Lemaire
2002, 712 p.

Paul MORIN, *Œuvres poétiques complètes*
édition critique par Jacques Michon
2000, 640 p.

Étienne PARENT, *Discours*
édition critique par Claude Couture et Yvan Lamonde
2000, 470 p.

RINGUET, *Trente arpents*
édition critique par Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major
1991, 522 p.

Gabriel SAGARD
Le Grand Voyage du pays des Hurons
suivi de *Dictionaire de la langue huronne*
édition critique par Jack Warwick
1998, 528 p.

Mathieu SAGEAN
Relation des avantures de Mathieu Sagean, Canadien
édition critique par Pierre Berthiaume
1999, 234 p.